IVe Série. — Numéro 1.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE:



LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1894



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE

HYDROLOGIE DU BASSIN DU NIL.

ESSAI

SUR

LA PRÉVISION DES CRUES DU FLEUVE

PAR

VENTRE-BEY (¹)

Mesdames, Messieurs,

J'ai à vous parler du Nil.

C'est un fleuve dont la Société Khédiviale de Géographie a dû s'occuper bien des fois. D'autres voix, en effet, plus autorisées que la mienne, celle de l'illustre explorateur et savant intrépide, fondateur de cette société dont il occupe, aujourd'hui comme autrefois, le fauteuil présidentiel, j'ai nommé le Dr Schweinfurth, celles de nombre de nos collègues, et, tout récemment encore, celles de notre secrétaire général, Bonola bey, et de notre président, S. E. Abbate pacha, ont fait retentir les salles de nos réunions du nom du Nil. *Caput Nili quærere*, c'était surtout le but de notre société.

Mais le Nil, comme le fleuve-dieu que les textes anciens font connaître, se renouvelant perpétuellement,

(¹) Voir le Compte rendu de la séance du 20 mai 1893.

qualifié aussi de « revivant » *nem-ânkh,* est un sujet inépuisable, sujet d'étude toujours nouveau, quel que soit, du reste, le point de vue, archéologique, hydrographique ou géographique, auquel on se place.

Sans autre préambule, j'entre immédiatement en matière.

On sait que le manque de pluies qui caractérise l'Egypte proprement dite a pour causes le voisinage des déserts, la topographie sans relief particulier des contrées environnantes. Nous savons, en effet, que pour produire de la pluie il faut d'abord qu'un vent arrive chargé de vapeur d'eau, et qu'il rencontre des obstacles à sa marche, tels que les grands reliefs naturels du sol, chaînes de collines, cols, montagnes, vrais paravents contre lesquels il vient s'essuyer ou frapper, se dépouillant ainsi de son humidité, ou, comme dans les mers équatoriales, que deux vents viennent se réunir, se comprimer dans une zône de calme pour donner lieu à ces nuages chargés de vapeur d'eau qui s'élèvent verticalement, se résolvant de suite en pluie par condensation dans les parties supérieures plus froides de l'atmosphère. Tels sont ces nuages qui crèvent brusquement et qui, en mer, caractérisent les régions du *Baptême de la Ligne* (équateur) suivant la pittoresque expression des marins. Or rien de ce qui précède ne peut se produire en Egypte ; et nous verrons plus loin qu'il existe un parallèle de la région du Haut-Nil à partir duquel les conditions changent. En résumé, l'absence complète de tout relief ou chaînes de montagnes importants, et le pouvoir absorbant des immenses

étendues de déserts qui enserrent l'Egypte proprement dite, sont les causes qui empêchent la production de la pluie. Les quelques ondées de courte durée que l'on signale çà et là dans le désert Arabique et qui arrivent quelquefois à se produire jusque sous les parallèles de la Moyenne-Egypte sont accidentelles, rares, s'expliquent du reste par la topographie, en certains points, assez accidentée paraît-il, du désert qui sépare la mer Rouge de la vallée du Nil, et sont, en tous cas, indépendantes des grands phénomènes météorologiques dont nous aurons à nous occuper plus loin.

DE LA CRUE DU NIL

Résumons ici ce que l'on sait sur les crues du fleuve.

La hauteur des crues mesurées aux échelles principales, dont il sera question, les dates des commencement et fin de crues, du passage du *flot*, à Kartoum, à Assouan, et autres points intermédiaires jusqu'à Siout, première station de la Haute-Egypte, et le Caire, sont ici des moyennes résultant, d'une part, des publications officielles et, d'autre part, des données mises à notre disposition (bureau Rousseau bey) par les archives du bureau télégraphique du palais d'Abdine, sous le règne et par ordre de S.A. le Khédive Ismaïl pacha, c'est-à-dire à l'époque ou le Soudan n'était pas fermé.

Manifestation de la crue. — Le fleuve, grossi par les pluies équatoriales qui emplissent les lacs où il s'alimente et par la fonte des neiges, subit à Khartoum,

confluent du fleuve Blanc, venant de l'Equateur et du fleuve Bleu, descendant des plateaux d'Abyssinie, une crue qui se manifeste à la hauteur de cette station vers le milieu du mois de mai, et qui, augmentée des apports, d'ailleurs fort irréguliers du torrent *Atbara* (dernier affluent à 56 kilomètres sud de Berber), se transmet au Caire vers les premiers jours de juillet (vers le 23 juin à Siout). Toutes les dates mentionnées dans le courant de cette étude sont rapportées au calendrier grégorien.

Un premier gonflement a lieu au Caire avant cette époque, mais il est moins sensible que celui des premiers jours de juillet; il est occasionné par la crue du fleuve Bleu qui fait son apparition à Khartoum avant celle du fleuve Blanc. Ce premier gonflement se fait sentir au Caire vers le 17 juin, époque appelée *Nocta* qui veut dire «goutte» ou «point» [1] en arabe, ou «germe» suivant certaines idées égyptiennes très anciennes dont j'ai parlé ailleurs et que je n'ai pas à développer ici [1].

L'entraînement des matières végétales en décomposition dans les lacs ou grands marais traversés par le fleuve dans son cours supérieur, donne lieu à ce que l'on nomme « les eaux vertes », qui font leur apparition au Caire au commencement de juin. Elles durent pendant tout le mois en s'améliorant, naturellement, surtout par le mélange avec les eaux du fleuve Bleu.

A la fin de juillet on voit ces eaux se troubler de plus en plus et finir par prendre une teinte rougeâtre en charriant les matières provenant de la désagrégation des roches des plateaux supérieurs.

(1) Voir mon *Essai sur les Calendriers Egyptiens*, Bulletin de l'Institut Egyptien, mai 1892.

A partir de ce moment on se prépare de tous côtés à recevoir les bienfaits de l'inondation ; l'eau limoneuse de la crue est distribuée par des canaux creusés à 4 mètres environ au-dessous du terrain naturel à leur prise, et dont l'ouverture a lieu dans la première quinzaine d'août. On renforce les digues soit du fleuve, soit des canaux, partout où c'est nécessaire, et l'on redouble de surveillance. L'opération d'ouverture, ci-dessus s'accomplit au Caire avec une certaine solennité : le barrage de la prise d'eau du canal *Khalig* qui traverse la capitale, est coupé, lorsque les eaux ont atteint une hauteur de 16 coudées environ « annoncées par le cheikh-mesureur du nilomètre de l'île de Roda ». Proclamation du *Wafa*, (1) accomplissement ou, plutôt, promesse-espoir de la crue nécessaire, permettant l'arrosage de tout le pays ; cette hauteur représente 5 mètres au-dessus de l'étiage moyen du fleuve, c'est-à-dire les deux tiers du maximum de la crue « bonne », soit $7^m, 50$ devant le Vieux-Caire. Anciennement la proclamation du Wafa donnait le signal de la coupure des digues de prise d'eau de tous les canaux du Nil ; aujourd'hui ce n'est plus qu'une cérémonie dont la tradition s'est conservée au Caire, depuis l'exécution de certains grands canaux d'irrigation creusés à $1^m,50$ ou 1 mètre au-dessous du plus bas étiage à leur prise, et qui assurent l'arrosage de certaines régions en tous temps et sans machines ; mais aussi, par contre, soit dit en passant, ces canaux à très long

(1) Voir mon mémoire *Essai sur les noms du Fleuve Egyptien*, Bulletin de l'Institut Egyptien, fin décembre 1892.

parcours, destinés à la culture d'été, riche mais épuisante, et fonctionnant surtout en dehors de la période d'inondation, n'apportent le plus souvent que de l'eau claire, décantée et, dans tous les cas, bien moins riche elle-même en principes fertilisants que celle directe du fleuve [1].

Hauteur de la crue. — A partir du moment où l'on ouvre les canaux, le mouvement ascensionnel des eaux se ralentit sensiblement par suite du volume d'eau énorme qui est enlevé au Nil et qui se répand sur presque toute la surface de l'Egypte. La crue atteint au Caire son maximum vers la fin du mois de septembre. Au 26 septembre correspond dans le calendrier des coptes (14 ou 15 septembre Julien) l'éphéméride *Salib* [2], qui veut dire croix et suspension, parce que, parvenu à ce niveau de la crue, le fleuve reste stationnaire, comme suspendu, pendant quelques jours. Puis il se met à baisser, assez rapidement d'abord et lentement ensuite, pour reprendre son niveau d'étiage et, à partir du solstice d'été, recommencer de nouvelles phases de son oscillation toujours aux mêmes époques et avec une régularité presque parfaite. Souvent on observe une deuxième crue au Caire dans la première quinzaine d'octobre. Elle est tout accidentelle, produite par le déversement dans le fleuve des eaux provenant de la vidange des grands bassins de la Haute-Egypte. Lors de l'ouverture des déversoirs adossés au bassin de

[1] Voir mes études sur le *Sol Egyptien* et l'*Eau du Nil*, Institut Egyptien, années 1887 et 1890.
[2] Voir mon *Essai sur les Calendriers Egyptiens*, Bulletin de l'Institut Egyptien, mai 1892.

Kocheicha, par exemple, où viennent s'accumuler les eaux ayant servi à l'inondation des terrains supérieurs situés plus au sud, un volume énorme vient se décharger dans le fleuve et peut produire vers la station de Wasta une surélévation de près d'un mètre. C'est ce flot supplémentaire qui se fait sentir, quoique bien atténué par la distance, jusqu'au Caire et au delà, et peut occasionner quelques perturbations en aval de la digue de Kocheicha.

D'autres causes de perturbations peuvent intervenir dans la marche de la crue, la précipitation, par exemple, ou le retard apporté soit dans le remplissage, soit dans la vidange des bassins, les fautes commises dans la conduite de ces opérations, soit locales, soit générales, surtout dans le cas non prévu de la superposition trop forte ou trop tardive de la crue du fleuve Blanc sur celle provenant du fleuve Bleu. Mais ce n'est pas encore le moment d'examiner ces questions.

Nous avons vu que le fleuve, après avoir atteint son point culminant, restait stationnaire pendant quelques temps. Si l'on pouvait, à ce moment, distraire un certain volume d'eau du Nil quelque part à l'amont (tous les bassins d'inondation sont alors pleins et quelques centimètres d'abaissement suffiraient), le danger des ruptures de digues, tant redouté à cette époque, serait conjuré. Car les courbes des crues du Nil indiquent toutes une descente brusque immédiatement après le maximum; d'où l'opportunité de la création de certains réservoirs et comme justification première des projets, l'emmagasinement du trop plein de certaines

crues. Alors plus de crues désastreuses et celles qui auraient pu le devenir resteraient simplement abondantes.

La hauteur de la crue n'est pas la même sur tous les points du parcours du fleuve. Elle varie naturellement avec l'étendue du lit et l'importance des débordements du fleuve. En Nubie, où le cours d'eau est encaissé entre des soulèvements montagneux très escarpés composés de roches primitives, la crue atteint, en certains endroits, des hauteurs considérables, jusqu'à 11 mètres et plus. A Assouan, la hauteur n'est pas de 9 mètres; un peu moins de 8 mètres à Siout; $7^{m},50$ à peine au Caire; 7 mètres à la pointe du Delta dans les deux branches du fleuve. A partir de ce dernier point, à cause de la bifurcation des deux branches de Rosette et de Damiette et de l'épanouissement du terrain sillonné de canaux de toutes parts, les eaux se répandent sur une surface considérable, la hauteur de la crue diminue très rapidement; elle se réduit à $1^{m},50$ à peine vers les villes de Rosette et de Damiette pour se confondre, aux embouchures des deux branches, avec les oscillations des faibles marées de la Méditerranée.

Des infiltrations et crue souterraine du fleuve, dans la vallée, privée de pluies, de l'Égypte proprement dite. — La profondeur à laquelle on rencontre les eaux dans le sol est assez variable. Elle dépend, évidemment, de la distance dont on se trouve éloigné du fleuve et de la nature plus ou moins compacte de l'alluvion du Nil, variant naturellement suivant l'époque de formation

et la localité. Quoiqu'il en soit, on peut, sauf certaines exceptions, admettre, d'après des expériences vérifiées par nos propres observations, que pour des points situés à des distances variant entre deux et trois kilomètres du bord du fleuve, le niveau des basses eaux d'infiltration est à 1m,70 au-dessus de l'étiage du fleuve, au droit de ces points («le fleuve à l'étiage s'alimente surtout par le retour de ses propres eaux d'infiltration», question importante sur laquelle nous aurons à revenir plus tard) et que le niveau des hautes eaux se trouve à 4m,20 au-dessus de ce même étiage, ce qui donne pour l'amplitude de l'oscillation ou crue de l'infiltration, 2m,50. Quant aux époques des basses et des hautes eaux, il est évident qu'elles ne sauraient coïncider avec celles du fleuve. Pendant la période qui suit immédiatement l'époque du point culminant des eaux dans le fleuve, le niveau de celui-ci commence à s'abaisser tandis que celui, inférieur, de l'infiltration continue à monter et, lorsque le fleuve recommence à monter après l'étiage, l'infiltration continue encore à descendre pendant un certain temps. De part et d'autre, la durée de l'oscillation est la même, seulement la vitesse est moindre pour l'infiltration et les époques des maxima d'élévation et de baisse des eaux se trouvent ainsi être un peu en retard sur celles du fleuve. Nous appliquerons ailleurs les calculs que comporte la théorie de cet immense réservoir souterrain soumis à certaines conditions de perméabilité, de capillarité des terrains, car c'est bien une couche d'eau, réserve souterraine, de 2m,50 d'épaisseur qui vient ainsi se vider dans le Nil.

Distinction entre la crue provenant du fleuve Blanc et la crue provenant du fleuve Bleu. — Nous avons dit que la crue provenant du fleuve Bleu était, à Khartoum, en avance surcelle du fleuve Blanc.

La précipitation avec laquelle le premier descend du lac Tsana (la pente du lit du fleuve est en moyenne de $1^m,15$ par kilomètre) produit, tout d'un coup, en Nubie, où le fleuve coule fortement encaissé entre des terrains durs et où il n'y a pas, à proprement parler, de terrains à inonder, une surélévation considérable du niveau des eaux, dont l'effet, tout en allant en diminuant vers le nord, va se faire encore sentir en Egypte et jusqu'au Caire, comme nous l'avons signalé.

La crue provenant du fleuve Blanc n'est pas aussi rapide que celle du fleuve Bleu, mais elle donne un volume d'eau plus abondant par sa continuité, sans produire en Nubie un exhaussement aussi considérable.

Le maximum de la crue du fleuve Bleu est atteint à Khartoum vers le 20 août et celui du fleuve Blanc vers le 12 septembre, c'est-à-dire 23 jours après.

En Nubie, le maximum qui appartient au fleuve Bleu, ainsi qu'il vient d'être expliqué, a lieu vers la fin d'août. Il a lieu à Assouan 10 jours après avoir été signalé à Khartoum, c'est-à-dire vers le 30 août.

A partir d'Assouan, l'apparition du maximum de la crue, qui appartient toujours au fleuve Bleu, subit quelques retards par le fait des emprunts des canaux d'inondation ; aussi n'est-ce que vers le 5 septembre que ce maximum se produit à Louksor, et vers le 13 du

même mois à Siout. C'est pour la même raison que ce maximum n'est atteint au Caire que vers le 26 septembre, date du *Salib*.

Le maximum de la crue correspondant au fleuve Blanc, postérieur, disons-nous, à celui du fleuve Bleu, ne s'observe pas toujours au Caire; la vidange des bassins par le déversoir de Kocheicha, dont nous avons expliqué le jeu, y produisant une crue artificielle de $0^m,50$ environ en moyenne, que l'on observe ordinairement vers le 14 octobre, c'est-à-dire après le maximum constaté le 26 septembre. Ajoutons que l'époque de cette vidange peut être devancée; c'est ce qui arrive lorsque, trompé par les allures d'une crue, on l'a admise trop tôt dans les bassins ou qu'il y a danger (ruptures de digues ou retard des semailles) à conserver plus longtemps les eaux dans ces bassins. Il peut se faire alors que cette crue artificielle se superpose à celle maximum du 26 septembre.

HAUTEUR EFFECTIVE DE LA CRUE DANS DIFFÉRENTES LOCALITÉS. — Résumons, ci-après, ces données :

1^m à peine dans les Lacs Equatoriaux, d'après Baker, vu les grandes dimensions de ces lacs;

Les grands affluents n'ont pas encore donné.

2^m à Gondokoro dans un endroit où la largeur du fleuve est de 200^m et sa profondeur moyenne $2^m,20$ aux basses eaux; même par les fortes crues la cote d'élévation au-dessus de l'étiage moyen ne dépasse guère $2^m,25$;

Le nombre des affluents augmente, mais, par contre, le fleuve se répand dans les vastes marécages compris entre le 5e et 9e parallèle.

3^m à une vingtaine de kilomètres au Nord de Gondokoro, hauteur augmentant à mesure qu'on s'avance vers le Nord;

6^m au minimum vers le 9° de latitude, vers le confluent du Saubat, à l'aval du fleuve des Gazelles;

Tous les affluents ont donné, moins l'Atbara.

7^{m} à Khartoum, dans un endroit où le lit du fleuve a une largeur assez considérable (2 à 3^{km}); les eaux se répandent, en outre, dans de vastes plaines. C'est aussi une cote de bonne crue moyenne donnée par les registres des observations du nilomètre de cette station ;

8^{m},50 à Chendy — 190^{km} de Khartoum ;

9^{m},50 au bas de la cataracte d'Hannek, 705^{km} au nord du confluent de l'Atbara et 865^{km} de Chendy ;

7^{m} en amont des rapides suivants (à cause de la plus grande largeur du fleuve);

8^{m} au commencement des rapides de la cataracte de Kaïbar, à 63^{km} de l'endroit précédent ;

10^{m},50 au bas de ces rapides en un point où le fleuve se réduit à 900^{m} de largeur ;

11^{m},75 à Semneh au milieu des roches granitiques. 250^{km} plus bas que ces derniers rapides ;

9^{m} et un peu plus en amont de la cataracte de Wady-Halfa ;

Chiffres se rapportant aux bonnes crues de 1872 et 1871.

8^{m},80 à Assouan.

9^{m} à la section réduite de Gebel-Cileily, le remou de gonflement dû à la retenue naturelle du fond (seuil rocheux) s'effaçant en partie à la crue ;

8^{m},50 à Edfou ;

7^{m},90 à Siout ;

7^{m},40 au Caire ;

7^{m} en moyenne vers la pointe du Delta, dans les deux branches du fleuve.

Ensuite il y a diminution plus rapide sur chaque branche du fleuve à cause de la grande expansion des eaux par les canaux et du raccordement avec le niveau horizontal de la Méditerranée :

5^{m},50 environ à l'extrémité aval du premier tiers de chacune des branches ;

2^{m},40 et **3^{m}** environ à l'extrémité aval du second tiers de chacune des branches ;

1^{m},50 environ à chacune des villes de Rosette et de Damiette ;

0^{m},00 dans les embouchures des deux branches.

VITESSE DE PROPAGATION DU FLOT. — Nous avons dit que le premier gonflement du fleuve se faisait sentir au Caire vers la date du *Nocta*, correspondant au 17 du mois de juin. Or, c'est vers le 26 avril que ce commencement de crue se produit à Khartoum, et les différentes stations échelonnées le long du fleuve, prévenues par télégraphe de l'arrivée du flot, le voient passer aux époques suivantes :

A Dongola...	vers le 17 mai	c'est-à-dire	21 jours	après l'apparition	à Khartoum.
A Ouady-Halfa	» 24 mai	»	7 jours	»	à Dongola.
A Assouan...	» 29 mai	»	5 jours	»	à Ouady-Halfa.
A Siout.....	» 9 juin	»	11 jours	»	à Assouan.
Au Caire....	» 17 juin	»	8 jours	»	à Siout.
Total pr le parcours de Khartoum au Caire			52 jours.		

Ces données, jointes à celles que je me propose de présenter encore, seront très utiles dans les recherches relatives à la prévision des crues.

Afin de nous rendre compte de la vitesse de propagation du premier flot entre les différentes localités intermédiaires et mettre en évidence les circonstances diverses dont cette vitesse dépend, dressons le tableau suivant :

TRONÇONS DU PARCOURS	DISTANCE.	DURÉE DU VOYAGE DU 1er FLOT	VITESSE PAR HEURE RÉSULTANTE	*OBSERVATIONS*
	kilomètres		mètres	
De Khartoum à Dongola	1.027	21 jours	2.038	Encaissement sans expansions du fleuve sur près de la moitié nord du parcours avec séries nombreuses de rapides. Mais grande presqu'île de Méroé à l'est, sur la première moitié sud de ce parcours, formée de vastes plaines, et plaines des deux côtés du fleuve, à l'amont et à l'aval du rapide Sabaloka.
De Dongola à Halfa ...	421	7 jours	2.506	Encaissement du fleuve avec séries de cataractes et rapides.— Quelques maigres cultures entre Dongola et Hannak.— Emprunts au fleuve insignifiants.
De Halfa à Assouan....	348	5 jours	2.900	Grands encaissements du fleuve avec rapides; étranglement de Kalabcheh; fortes pentes du fleuve à l'aval de Korosko.
D'Assouan à Siout.....	558	11 jours	2.414	Endiguement du fleuve.— Quelques emprunts au fleuve par canaux autres que ceux servant à l'inondation.
De Siout au Caire	405	8 jours	2.100	Endiguement du fleuve sans emprunts sensibles. Les emprunts ont eu lieu à Siout pour toute la région des cultures d'été, compris le Fayoum.— Pente d'étiage 0m.08 par kil.
	TOTAL...	52 JOURS	ÉGAL AU CHIFFRE DU TABLEAU PRÉCÉDENT.	

Ce tableau permet donc de déterminer l'époque du passage, devant chaque localité, du premier flot produit par la crue du fleuve Bleu. Quant à la crue du fleuve Blanc, qui constitue la vrai crue du Nil et dont le flot doit arriver après celui du fleuve Bleu, elle commence à se manifester le 19 mai à Khartoum et le 7 juillet au Caire ([1]). Il faut donc 49 jours à ce deuxième flot pour parcourir la distance qui sépare ces deux localités,

([1]) Je répète que ce sont des moyennes et il me les faut pour tabler.

c'est-à-dire 3 jours de moins que pour le flot provenant du fleuve Bleu. Cette différence tient évidemment à ce que la crue du fleuve Blanc est moins torrentielle, de durée plus longue, mieux nourrie, plus soutenue, l'influence des pertes étant alors moins sensible, et, partant, donne lieu à un flot plus accentué dans tout son parcours d'aval. D'où le tableau relatif au deuxième flot dont les vitesses sont les $^{52}/_{49}$ des précédentes :

TRONÇONS DU PARCOURS	VITESSE DU 2me FLOT PAR HEURE	DISTANCES	(A) TEMPS NÉCESSAIRE A LA PROPAGATION DU FLOT	
			d'une localité à la suivante	depuis Khartoum
	mètres	kilomètres	heures	heures
De Khartoum à Dongola	2.162	1.027	475	475
De Dongola à Halfa..............	2.659	421	158	633
De Halfa à Assouan	3.077	348	113	746
D'Assouan à Siout...............	2.243	558	249	995
De Siout au Caire...............	2.228	405	182	1.177

Construction d'un tableau pour servir a l'annonce des crues, dans les principales localités depuis Khartoum. — Nous serions tenté de faire remonter le tableau jusqu'à Gondokoro, et même au-delà, jusqu'aux grands lacs de l'Equateur ; mais, outre que les renseignements que nous possédons manquent de précision, principalement pour cette immense région des sources du fleuve, les nombreux affluents d'une part, la grande expansion de leurs eaux, l'action modératrice ou régulatrice, d'autre part, des lacs ou marais, situés entre les 5e et 9e degrés et traversés par le flot, compliquent tellement la ques-

tion que nous n'arriverions à la résoudre que par des hypothèses. Bornons-nous donc, pour le moment, aux indications à tirer des éléments, certains, du tableau précédent, auxquels nous joignons les données suivantes :

LOCALITÉS	ALTITUDES DU FLEUVE	DISTANCES	(B) PENTES KILOMÉTRIQUES	*OBSERVATIONS*
	mètres	kilomètres	mètres	
Khartoum	370.—	.....	.....	
		345	0.116	Comprend la sixième cataracte (13^{m} de chute) à 86 k. N. de Khartoum.
Berber	330.—	.....	.....	
		682	0.155	Comprend une chute totale de 53^{m} résultant des cinquième et quatrième cataractes et de 9 autres rapides.
Dongola...............	224.—	.....	.....	
		421	0.247	Comprend la troisième cataracte, à 40 k. N. de Dongola, la cataracte de Wady-Halfa et 9 autres rapides intermédiaires, en tout 67^{m} de chute pour ces cataractes et rapides.
Pied de la cataracte de Halfa...............	120.—	.....	.....	
		348	0.089	Première cataracte. — 5^{m} de chute pour ce rapide.
Pied de la cataracte d'Assouan...........	89.16	.....	.....	
	TOTAL...	1.796		

Les 1,796 kilomètres du cours total du fleuve entre Khartoum et Assouan comprennent donc des séries de rapides ou cataractes qui, sur un parcours de 193 kilomètres, à elles seules, donnent 140 mètres de chutes totales plus ou moins brusques entrant dans la pente générale

$$\frac{370^{m} - 89^{m},16}{1,796^{km}} = \frac{280^{m},84}{1,796^{km}} = 0^{m},156 \text{ par kilomètre.}$$

Relevons, en passant, le chiffre 193 qui représente presque le $^1/_{10}$ du cours total du fleuve, et le chiffre 140 qui est la moitié de la pente totale.

Les chiffres ci-dessus sont tirés du grand ouvrage, si plein de précieux renseignements, *Le Nil, le Soudan, l'Egypte*, de M. Chélu bey (Garnier frères édit., Paris). Mais j'ai modifié quelque peu les chiffres relatifs au cours, aval, du fleuve, la partie au nord d'Assouan m'étant plus connue. En voici, du reste, les données, disposées comme il convient pour cette étude :

LOCALITÉS	SUIVANT L'AXE DU FLEUVE	
	DISTANCES	(C) PENTES KILOMÉTRIQUES DES HAUTES EAUX
	kilomètres	mètres
Assouan	84	0.076
Prise du Canal Ramadi	87	0.077
Prise du canal Asfoun	33	0.077
Erment	80	0.080
Kéneh	148	0.080
Sohag	126	0.085
Siout	102	0.085
Roda	122	0.085
Magaga	87	0.085
Déversoir de Kocheicha	94	0.080
Le Caire	23	0.080
Pointe du Delta (barrage ouvert)		
TOTAL...	986	Raccordement parabolique avec le niveau de la mer.

Le régime du fleuve aux hautes eaux étant bien établi, il est évident que la différence du temps que met le « flot », c'est-à-dire un nouveau flux d'eau, supplémentaire, bien accusé, pour se manifester, à distances égales, successivement à l'amont et à l'aval d'une localité donnée, dépend, toutes choses égales d'ailleurs, de la différence de pente elle-même du cours d'eau dans ces deux parties ; la vitesse de propagation tendant naturellement à augmenter sur la pente partielle plus forte et diminuer sur celle plus faible.

Le temps du voyage du flot entre les localités intermédiaires dont les moyennes d'observations directes manquent, peut donc être calculé.

Des éléments, colonnes (**a**) (**b**) (**c**), des tableaux qui précèdent, nous avons déduit le tableau général ci-après.

La première colonne renferme les noms des principales localités où il importe surtout de connaître la marche de la crue.

Les données des deuxième et troisième colonnes sont extraites, comme je l'ai dit, en partie, de l'ouvrage de M. Chélu bey et de mes notes ou observations personnelles, et, en partie aussi, des cartes les plus récentes et des documents officiels publiés par le Ministère des Travaux publics.

Les quatre colonnes suivantes sont les éléments calculés.

La colonne qui termine le tableau est relative aux hauteurs des crues (hauteurs « effectives », c'est-à-dire comptées au-dessus des étiages moyens), pour chacune des localités dont j'ai pu me procurer les observations.

Tableau permettant de calculer pour chaque localité
a date et l'importance d'un accroissement de crue télégraphiée par Khartoum
ou tout autre point situé à l'aval de cette station.

LOCALITÉS	PENTES KILOMÉTRIQUES DU FLEUVE	DISTANCES KILOMÉTRIQUES	TEMPS NÉCESSAIRE A LA PROPAGATION DU FLOT				HAUTEURS normales effectives des crues dites très bonnes.
			ENTRE DEUX LOCALITÉS	DEPUIS KHARTOUM	DEPUIS BERBER	DEPUIS HALFA	
			heures	heures	heures	heures	mètres
Khartoum........	....	...	......	0	....	....	7.00
	0.116	345	191				
Berber...........	....	...	......	191	0	—	—
	0.155	682	284				
Dongola	....	...	......	475	284	—	—
	0.247	421	158				
Wady-Halfa......	....	...	......	633	442	0	9.00
	0.089	348	113				
Assouan..........	....	...	......	746	555	113	8.80
	0.076	84	39				
Prise du canal Ramadi..........	....	...	......	785	594	152	—
	0.077	87	40				
Prise du canal Asfoun............	....	...	......	825	634	192	8.50
	0.077	33	15				
Erment..........	....	...	......	840	649	207	—
	0.080	80	36				
Kéneh.	....	...	......	876	685	243	8.30
	0.080	148	66				
Sohag............	....	...	......	942	751	309	—
	0.085	126	53				
Siout.	....	...	......	995	804	362	7.90
	0.085	102	45				
Roda	....	...	......	1.040	849	407	—
	0.085	122	54				
Magaga.	....	...	......	1.094	903	461	—
	0.085	87	39				
Déversoir de Kocheicha.	....	...	......	1.133	942	500	—
	0.080	94	44				
Le Caire.........	....	...	......	49 jours = 1.177	41 jours = 986	23 j. ½ = 544	7.40
	0.080	23	11				
Origine de chacune des 2 branches du Delta ..	....	...	......	1.188	997	555	7.00
Cours total du fleuve entre Khartoum et la pointe du Delta kil.	2.782	parcourus en	1.188h = 49 jours ½				

CONTROLE DE LA CRUE DE 1878 (Application du tableau précédent). — Nous avons dit que le maximum de la

crue du fleuve Bleu constaté le 20 août à Khartoum se manifeste le 26 septembre au Caire. C'est du moins ce qui résulte des moyennes d'observations nombreuses faites à ces deux stations.

Supposons qu'à cette date du 20 août un flux nouveau, un accroissement subit de crue vienne à se produire à Khartoum ; ce flot arrivera (se reporter au tableau) 746 heures, ou 31 jours après, c'est-à-dire le 20 septembre à Assouan ; il passera à Siout le 30 septembre, 995 heures, ou 41 jours après son départ de Khartoum, et, au bout de 49 jours, c'est-à-dire le 8 octobre, il apparaîtra au Caire.

A ce moment les dispositions auront dû avoir été prises pour conserver les eaux des grands bassins d'inondation et notamment de celui de Kocheicha, dont la vidange peut, à elle seule, produire une crue factice de plus de $0^{m},50$ même à l'aval du Caire et qui viendrait ainsi se superposer encore à celle annoncée.

Avant l'arrivée du flot supplémentaire, c'est-à-dire entre la fin septembre et le 8 octobre, pour le Caire, le fleuve s'élève normalement jusqu'à la cote maximum 25 coudées, par exemple, d'une crue forte. Le 8 octobre, il gonfle donc subitement au-dessus de cette cote.

Vingt-cinq coudées du cheikh-mesureur représentent une forte crue effective de $7^{m},90$ au Caire, répondant elle-même à une forte crue de $7^{m},50$ [1] pour Khartoum, c'est-à-dire à la cote $7^{m},50 + 5^{m},40 = 12^{m},90$, ou $23^{\text{coudées}}\ {}^{21}/_{24}$ (de Khartoum), au-dessus du zéro du nilo-

[1] C'est plus exactement $7^{m},49$, dans le rapport des montées normales du fleuve $\frac{7^{m},40}{7^{m},00} = \frac{7^{m},90}{7^{m},49}$ (Voir le tableau.)

mètre de cette station (il faut se reporter à notre tableau et à ce que nous avons dit relativement aux hauteurs comparées des crues, constatées dans les différentes localités).

Or le plan d'eau à $23^{\text{coudées}}\ {}^{21}/_{24}$ était précisément le niveau d'équilibre, suspension *Salib*, auquel se maintenait le fleuve vers le 20 août 1878 à Khartoum avant de recevoir le flot supplémentaire dont nous voulons parler, qui du 20 août au 10 septembre fit monter son niveau jusqu'à la cote $26^{\text{coudées}}\ 5^{\text{kirats}}$ (de Khartoum) $= 14^{\text{m}},15$.

La différence $14^{\text{m}},15 - 12^{\text{m}},90 = 1^{\text{m}},25$, constaté à l'échelle de Khartoum, est donc due à l'arrivée de ce flot supplémentaire qui occasionna bien des désastres en Egypte; flot dont on aurait pu prévoir plus tôt l'importance, désastres que l'on aurait pu, en partie, éviter en prenant certaines mesures plus appropriées aux circonstances et surtout moins tardives, car, à cet exhaussement subit de $1^{\text{m}},25$ pour Khartoum ne répond, en somme, au Caire qu'un gonflement de $0^{\text{m}},67$, c'est-à-dire de moitié, environ, au-dessus de la 25me coudée citée plus haut, gonflement qui, léger le 1er octobre, alla *crescendo* jusqu'au 10, date à laquelle la cote du fleuve atteignit son maximum $26^{\text{coudées}}\ 6^{\text{kirats}}$; d'où la différence $26^{\text{coudées}}\ 6^{\text{kirats}} - 25^{\text{coudées}} = 1^{\text{coudée}}\ {}^{1}/_{4} =$ les $0^{\text{m}},67$. Le tout est en parfaite concordance avec les observations officielles connues et nos propres calculs.

Le contrôle de la marche, entre Khartoum et le Caire, de la crue de 1874, qui fut de 6 kirats plus élevée encore que celle de 1878, et d'autres crues non moins

intéressantes, s'annonçant les unes mauvaises, insuffisantes, les autres abondantes ou trop abondantes, se ferait de la même façon. J'aurai, d'ailleurs, l'occasion de revenir sur cette question dans un autre mémoire, à vous présenter aussi, qui comprendra l'étude détaillée de chaque crue, 1874-1877-1878 pour Khartoum, Assouan, le Caire et quelques stations intermédiaires.

Cela dit sur la prévision ou, plutôt, annonce, des crues du fleuve pour l'aval de Khartoum, il me faut présenter maintenant quelques considérations sur l'hydrologie particulière à la région des lacs qui constituent les principales sources du Nil.

Sur l'hydrologie du bassin du Nil dans les régions équatoriales. — Résumons en deux mots ce que tout le monde sait :

Il résulte des récits des voyageurs qui ont exploré ces contrées éloignées, et c'est un fait aujourd'hui acquis à la géographie, que le Nil s'alimente dans d'immenses lacs où viennent s'accumuler les eaux des pluies, abondantes dans ces régions, et les eaux provenant de la fonte des neiges des montagnes voisines.

Une grande humidité règne d'une façon presque continue, sauf toutefois, dit-on, pendant les mois qui correspondent à notre hiver ; la température y serait alors plus sèche et plus élevée, d'où l'évaporation pendant ces mois-là plus grande, contribuant à produire un abaissement du niveau de l'eau dans ces lacs. Mais la surface de ces lacs est tellement considérable que, malgré cette baisse, ils contiennent assez d'eau pour

assurer l'alimentation des cours d'eau qui s'en échappent, en attendant qu'ils se remplissent de nouveau à la saison des pluies suivantes. Ces lacs deviennent ainsi de véritables réservoirs-régulateurs, et c'est ce qui fait que le fleuve peut traverser, en roulant à l'étiage un volume d'eau relativement considérable, toute la région inférieure, privée de pluies et d'affluents, qui s'étend sur 2,700 kilomètres, suivant son cours jusqu'à la mer. Pour aujourd'hui, je m'abstiens de donner des chiffres qu'il me faudrait ici discuter; cependant je dois faire observer, ce que j'ai déjà rappelé, que, pendant ce long parcours, le fleuve est surtout alimenté, à l'étiage, par les retours, dans son lit, de ses propres eaux d'infiltrations, questions que je dois traiter dans un autre mémoire. Quoiqu'il en soit, les pluies commencent à reprendre, dans la région équatoriale, vers le milieu de février, et la fonte des neiges de quelques hautes montagnes commencerait à se produire vers la même époque. Il en résulte une crue du fleuve Blanc qui se manifeste à Gondokoro 4° 50' lat. N., chaque année, avec une régularité remarquable, vers la fin du mois de février.

Mais il ne suffit pas d'avoir enregistré ces précieuses observations, il nous faut aussi expliquer la régularité de ces pluies et avalanches produisant la périodicité régulière des crues. Reportons-nous à la théorie des grands courants de l'atmosphère :

La fonte périodique des neiges s'explique ici aisément par le fait même de sa concordance avec l'approche du soleil venant de l'hémisphère sud, et l'échauffement

direct, en février, précisément, des différents parallèles avoisinant l'équateur, dans la région des Lacs la plus élevée. Passons à l'autre question : pendant le passage du soleil à l'équateur et son retour pour redescendre dans l'hémisphère austral, il se produit un échauffement général sur toute la région équatoriale. L'air absorbant peu les rayons calorifiques du soleil, s'échauffe ou se refroidit surtout au contact du sol, dont la capacité calorifique est bien plus grande. Ce sont donc les couches atmosphériques voisines de la Terre qui s'échauffent le plus sous l'action du soleil, elles se dilatent par la chaleur et tendent à monter à la surface de l'océan aérien. L'air chaud qui s'élève détermine donc sous lui un afflux d'air plus lourd et plus froid.

Voyons donc la direction que va prendre ce dernier dans le cas qui nous occupe:

Deux causes viennent concourir pour produire un courant venant de la mer des Indes et amenant avec lui la pluie. Sous l'influence de l'échauffement de l'équateur, l'air afflue des deux hémisphères vers cet équateur; mais, par le fait de la rotation de la Terre, ces deux courants, à mesure qu'ils s'avancent, rencontrent comme on sait des vitesses de circulation de l'ouest à l'est plus grandes que la leur, la vitesse maximum étant à l'équateur; il en résulte que ces deux courants sont infléchis vers l'est et qu'ils soufflent dans la région équatoriale, l'un du N.-E. et l'autre du S.-E. C'est la théorie ordinaire des vents alizés, dont la direction moyenne dans l'hémisphère nord des Océans, est, d'après Maury, N. 52° 45' E., et, dans

l'hémisphère sud, S. 49° 53' E.; or, l'un, par suite de la configuration même de la côte est de l'Afrique, n'atteint pas la région de nos lacs; il n'y arrive qu'après avoir traversé les vastes régions de la partie orientale de l'Afrique, comprenant le pays des *Gallas* et celui *Somali*, et même les déserts du sud de l'Arabie, c'est-à-dire qu'il y arrive dépouillé, en partie, de son humidité. Mais l'autre vent y arrive droit en plein. La position particulière des lacs de la région qui nous occupe ici, au sud-est du continent africain, fait donc que l'alizé sud-est qui y domine y arrive chargé d'humidité amassée pendant la traversée de la mer des Indes.

Dans cette région, assez accidentée, le vent humide se refroidit de plus en plus en remontant les versants des plateaux échelonnés jusqu'à la région des Lacs (1,100 et 1,200 mètres d'altitude pour l'Edouard-Albert et le Victoria-Nyanza et plus de 700 mètres pour l'Albert), et les vapeurs qu'il contient vont retomber en pluie en frappant les montagnes qui avoisinent ces lacs, ou se convertir en neige au contact des cimes les plus élevées, ou se condenser brusquement en pluie sur la surface même des lacs, ce qui, dans ces régions intertropicales, arrive très fréquemment.

L'autre cause qui peut tendre au même résultat c'est l'afflux d'air vers certains parallèles chauffés plus directement par le soleil, sorte de *mousson* particulière aux bassins du Nil et de ses affluents traversés par ces parallèles et se chargeant, comme précédemment, d'humidité par son passage sur l'océan Indien.

Analysons cette autre cause:

Nous avons dit qu'il y a dans la région des Lacs une

période de sécheresse relative, et qu'elle correspond aux mois de notre hiver ; en effet, à cette époque, le Soleil se trouve vers le solstice, correspondant au tropique du Capricorne, échauffant directement toute la zône méridionale de l'Afrique avoisinant le parallèle 23° 27' sud, le foyer d'appel se trouve donc reporté vers ce parallèle et, comme les lacs où s'alimente le Nil sont placés bien au-dessus, il s'ensuit que les courants d'air humide (mousson) dont nous voulons parler en dernier lieu n'atteignent pas encore la région de ces lacs. Mais l'alizé, proprement dit, du nord-est souffle toujours dans l'océan Indien. Il souffle aussi dans la région équatoriale comprenant nos lacs, mais seul alors, par le fait même de la position du Soleil descendu dans l'hémisphère austral ; ce vent, plus ou moins dénaturé, plus ou moins essuyé ou sec par la raison donnée plus haut, tend donc, à cette époque de l'année, c'est-à-dire de novembre à février, à dominer sur celui sud-est dans toute la région de nos lacs. Mais, au fur et à mesure que le Soleil se rapproche de l'équateur, la mousson le suit et ne peut donner lieu qu'à un courant de vent humide, venant soit du sud-est, soit de l'est dont l'effet résultant sera de faire infléchir de plus en plus du côté est, le vent nord-est ci-dessus, jusqu'à ce que celui-ci ou le vent d'est lui-même retourne enfin, en plein, au sud-est dominant.

Ci-après un tableau des observations météorologiques faites durant la période d'une année par les capitaines Speke et Grant dans les territoires avoisinant le grand lac Victoria-Nyanza, et qui confirment nettement toute la théorie que je viens d'exposer.

On y constatera, en effet, de novembre à février, c'est-à-dire pour les mois correspondant à notre hiver, comme je l'ai expliqué, la prédominance du vent nord-est pas très humide, mais la chûte moyenne, mensuelle de la pluie n'en est pas moins de 103 millimètres, correspondant à 15 jours pluvieux dans le mois, tandisque, pendant les huit autres mois, la direction générale du vent étant bien est ou sud-est, le tout en parfaite concordance avec la théorie basée sur la marche du Soleil, la chûte mensuelle de la pluie atteint, en moyenne, 114 millimètres avec 22 jours pluvieux.

Observations météorologiques des capitaines Speke et Grant faites dans le Karagué, l'Uganda et l'Unyoro.

(Région ouest du grand lac Victoria-Nyanza.)

DATES	DIRECTION DU VENT	NOMBRE DE JOURS DE PLUIE	HAUTEUR DE PLUIE	TEMPÉRATURE CENTIGRADE HEBDOMADAIRE		TEMPÉRATURE CENTIGRADE MENSUELLE		
				maxima	minima	moyenne	maxima	minima
			millim.					
Novembre... 1861	N.E.	17	162.6	28.6	15.8	21.6	28.9	13.9
Décembre... »	N.E.	16	70.6	27.4	13.5	20.0	28.9	11.7
Janvier..... 1862	N.E.	14	86.5	27.5	14.9	20.3	29.4	13.9
Février..... »	N.E.	12	92.0	26.9	14.9	20.0	27.8	14.4
Mars........ »	E.q.q.d.N.	21	100.0	27.4	15.9	20.5	28.9	15.0
Avril....... »	variable	27	190.6	26.3	15.8	19.4	27.8	15.6
Mai.. ...... »	E.q.q.d.S.	26	135.5	27.8	—	—	27.8	—
Juin........ »	S.E.	20	14.0	26.1	16.0	20.5	26.7	15.0
Juillet...... »	S.E.	22	106.4	28.6	16.9	22.2	32.8	16.1
Août........ »	S.E.	20	76.2	31.7	15.6	24.4	31.7	15.6
Septembre. . »	E. { var.	18	71.2	28.5	17.0	23.2	28 9	16.1
Octobre..... »	E. { var.	27	218.4	28.1	17.6	22.6	28.9	17.2

En résumé, pas de vent sud à proprement parler, et ce sont bien les vents d'est et sud-est surtout qui amènent la pluie dans la région des Lacs; mais il y fait toujours humide, car l'écart entre les hauteurs de pluies tombées pour les deux périodes, saison des pluies et saison prétendue « sèche » (suivant quelques auteurs) ne dépasse même pas le 10me du maximum tombé. Quant à la température, elle n'est que de 21° en moyenne et les moyennes mensuelles n'oscillent qu'entre 19°, 4 et 24°,4, du thermomètre centigrade.

On lit, cependant, dans un grand et utile ouvrage récemment publié, le passage suivant :

« La condensation des vapeurs (formées au-dessus de l'océan Indien), par l'action réfrigérante des hauts sommets, entretient les pluies qui tombent, etc... Elles ne sont cependant pas l'unique source de ces pluies puisque les vents qui les amènent cessent, à partir de juin, de souffler de l'Est pour venir du Sud ».

Les observations de Speke et Grant indiquent, au contraire, une constance parfaite des vents du sud-est précisément à partir de juin. Je continue :

« En effet, si l'on songe que les quantités d'eau qui tombent dans le bassin du Victoria-Nyanza et sur le lac lui-même, sont considérablement supérieures à celles émises par le Nil-Sommerset, son unique affluent, le niveau du Nyanza ne semble subir que des oscillations peu importantes, on en déduira que l'équilibre entre les apports et l'émission résulte « nécessairement » de l'énorme évaporation qui se produit à la surface du lac sous l'action de « l'ardent soleil » équatorial. »

Or les observations relatées ci-dessus, montrent à quoi peut se réduire un « ardent soleil », même équatorial, par un ciel couvert de nuages pluvieux et par une température mensuelle moyenne qui n'atteint même pas 25° centigrades. Et si, réellement, il existe une différence importante entre les apports et l'émission, l'équilibre, cependant constaté, ne résulte pas « nécessairement » de l'énorme évaporation...; la vraie explication est, d'ailleurs, donnée plus loin, dans un passage où il est dit, très judicieusement à mon avis, que: « Par l'infiltration, il doit se produire d'immenses pertes: mais il serait impossible d'indiquer, même approximativement, les quantités d'eau qui vont ainsi alimenter les nappes souterraines que la sonde rencontre dans les déserts du Nord-Ouest et du Nord. »

Enfin « la condensation des vapeurs par l'action réfrigérante des hauts sommets » ne suffit pas pour expliquer la formation de la pluie. Elle explique surtout la formation de la neige, dont la fonte pour contribuer à l'alimentation du Nil ou de ses affluents, doit, du reste, coïncider avec l'approche du Soleil de l'équateur et son passage dans l'hémisphère nord.

Ainsi, nous avons dit plus haut que le premier mouvement de hausse du fleuve Blanc, vers le 5° de latitude nord, à Gondokoro, avait lieu vers la fin février et qu'il était dû principalement à la fonte successive des neiges des montagnes de la région équatoriale, la déclinaison australe du Soleil allant en diminuant. Pendant les mois de janvier et février, en effet, les vents dominants dans cette région sont encore du nord-est et

n'amènent que peu de pluie par la raison donnée. Les observations de Speke et Grant ne donnent aussi que 14 et 12 jours de pluie pour ces deux mois (c'est le minimum de l'année). Le 21 mars, le Soleil passe à l'équateur, il vient donc chauffer directement les sommets neigeux successifs des montagnes des Gallas et des Alpes Abyssiniennes, dont certaines altitudes dépasseraient 3,000 mètres (le lac *Tsana* d'où sort le fleuve Bleu est déjà à 1,800 mètres).

La fonte successive des neiges, en allant du sud au nord, contribue donc à l'alimentation, d'abord, du *Saubat*, dont la crue débute précisément au commencement d'avril, puis du fleuve Bleu, qui commence à gonfler vers la fin du même mois.

L'hypothèse de l'alimentation du Nil par le système général des lacs équatoriaux dont l'évaporation devait alimenter elle-même les pluies tombant sur ces bassins a été aussi mise en avant; mais cette hypothèse fut rejetée de suite par M. Lombardini, savant ingénieur hydraulicien italien, par la raison, toute simple, que si cette seule évaporation devait alimenter les pluies, les lacs se seraient épuisés depuis longtemps.

Limites du bassin du Nil. — La théorie que j'ai exposée va nous permettre aussi de vérifier les limites géographiques données pour ce bassin.

L'arête de partage des eaux du bassin du Congo, d'une part, et du bassin du Nil d'autre part, est, depuis les dernières découvertes de M. Stanley, indiquée par les géographes entre le lac Tanganika, appartenant au

versant ouest, et le groupe des lacs Victoria, Albert et Albert-Edouard Nyanza appartenant au Nil. Ce qui doit être, car tout le versant est de cette arête qui domine l'Albert-Edouard et le Victoria, dont les niveaux sont déjà à 1,100 et 1,200 mètres au-dessus de la mer, et qui contourne ensuite l'Albert à l'ouest, est exposé directement et à l'alizé sud-est et au vent est pendant la mousson particulière à cette région. Ce versant appartient donc bien au bassin supérieur du Nil qu'il limite ainsi, du côté ouest et sud-ouest, dans la région équatoriale.

L'arête de partage indiquée ci-dessus forme, au sud, une courbe tangente au paralèle 5° sud de *Tabora*, station située sur la route de toutes les récentes explorations équatoriales. Cette ligne prend ensuite la direction sud-nord, en suivant le méridien situé à peu près à mi-distance des bords de l'océan Indien et du lac Victoria, passe ainsi par les sommets des monts *Robéro*, *Kilma*, *Ambolotla*, *Kénia*, se prolonge jusque dans les régions inexplorées du pays des Gallas pour rejoindre probablement la chaîne des Alpes Ethiopiennes, et sépare ainsi, tout d'abord, les hauts plateaux des lacs équatoriaux du versant oriental descendant à la mer des Indes.

Quittons, maintenant, l'équateur et suivons le cours du fleuve depuis sa sortie de l'Albert-Nyanza, qui se prolonge, à proprement parler, jusque vers le 3° 3/4 de latitude nord ; nous passons devant de nombreux soulèvements rocheux, en descendant toute une série de rapides, dans une région traversée par des torrents et

quelques rivières dont fait partie l'*Assoua*, venant du sud-est, tributaire, d'ailleurs, assez peu important, et nous atteignons Gondokoro.

Dans la région, à droite, à partir de cette station, plusieurs *Hors* ou torrents descendent du sud-est, se réunissent ensuite pour se rendre dans le *Fleuve des Girafes*, lequel n'est, à proprement parler, qu'une branche du Nil qui débouche dans le fleuve Blanc au neuvième parallèle, à l'amont du Saubat.

Mais à partir de Gondokoro, ou plus exactement vers le mont *Lardo*, 5e parallèle, le bassin s'épanouit surtout du côté ouest: il comprend, en effet, les immenses marais s'étendant entre le 5e et le 9e parallèle. où il est impossible de distinguer, les uns des autres, les nombreux affluents qui drainent toute la région qui s'étend transversalement jusque vers le 24° de longitude. Le *Bahr-el-Arab* coulant de l'ouest à l'est est, avec le fleuve des Gazelles, auquel il se joint, le grand collecteur des eaux descendant du versant sud du Darfour et se rendant avec le trop-plein des marais inférieurs du 9e degré au fleuve Blanc. Cette région est soumise encore au régime du vent humide de l'océan Indien (mousson), ayant pu passer par la région des lacs équatoriaux, suivant la direction du sud-est au nord-euest dont il a été parlé si souvent et il n'y a, pour le Darfour, que son versant sud qui puisse être atteint par ce vent dans cette direction. La simple inspection de la carte le prouve (paravent formé par la chaîne Ethiopienne). Et, en effet, on trouve sur le méridien 25° limitant le bassin à l'ouest et coupant le Darfour, des crêtes isolées

de 1,000 et 1,100 mètres directement exposées à ce vent et constamment couvertes de nuages épais, tandis que le désert règne, avec ses *Bahr-Bel-Ama* ou fleuves sans eau, à l'est de la province. Aussi aucun affluent à signaler sur la gauche de notre fleuve, dans tout son parcours aval suivant la direction sud-nord qu'il prend à partir du 10e parallèle. Mais, par contre, à droite, trois grands affluents.

Dans cette dernière région se trouve la chaîne Éthiopienne dont le versant oriental, en y comprenant la partie inexplorée du pays des Gallas, forme, avons-nous dit, un paravent immense et librement, directement, frappé par les afflux pluvieux venant de la mer des Indes, passant par le golfe d'Aden ou au-dessus de la côte Somali; ce qui explique la formation des nombreux cours d'eau dont les principaux, le Saubat, le fleuve Bleu, le Tacazzé ou Atbara, sont de grands affluents du Nil. Mais il nous faut aussi expliquer pourquoi ce sont les derniers,

Constatons, d'abord, que les cartes, celles de John Manuel, par exemple, placent la limite des pluies vers le nord, au parallèle 17° 30', ligne coupant la vallée du Nil un peu au sud de Berber, au confluent même de l'Atbara. Le territoire de Berber, situé vers le 18° de latitude nord, pouvant, en dehors des terres arrosées par le fleuve, produire quelque peu de coton ou doura etc., etc., commence donc à ne plus faire partie de la zone des pluies intertropicales. Et, en effet, appliquons la théorie: à partir de cette latitude, la contrée n'est plus soumise à l'influence des vents pluvieux soufflant

de l'océan Indien ; car plus ici d'alizé, et la queue de la presqu'île Arabique, de cet immense désert, se trouve juste là, à l'est, pour commencer à arrèter ou sécher les afflux particuliers venant de l'est, dont j'ai parlé; et, d'autre part, la haute chaîne des Alpes Éthiopiennes courant à peu près suivant un méridien, vient barrer tout afflux de sud-est ; il ne suffit pas qu'un vent vienne de l'équateur pour être humide, il faut encore qu'il ait conservé sa vapeur d'eau. Plus les montagnes sont élevées, plus le vent est sec après les avoir traversées. Le versant est de la chaîne en question, qui est au vent, condense la vapeur et en est inondé ; le versant opposé est sec, relativement. Aussi, les cartes indiquent-elles les sources des trois plus gros affluents du Nil, le Saubat, le fleuve Bleu, et le Tacazzé, du côté du versant oriental, et j'ajoute que la position de l'origine du premier de ces cours d'eau, prenant « vaguement » naissance, sous les noms de *Godjab* et *Omo*, dans une contrée très peu connue, ne saurait, dès lors, être considérée comme simplement hypothétique.

Enfin, s'il ne peut y avoir de vents pluvieux importants à partir de Berber, ceux-ci feront surtout défaut dans toute cette vallée du cours inférieur du Nil, privé, par le fait, de tout affluent, et que nous savons enserrée entre les deux immenses déserts Arabique et Libyque, contribuant eux-même à la pénurie de la pluie, ainsi que cela a été expliqué pour l'Egypte proprement dite.

Je terminerai ces quelques considérations sur l'hydrologie générale du bassin du Nil par un mot sur la prévision des crues :

Du problème de la prévision des crues du Nil.— Laissant ici de côté l'annonce particulière des crues, ou marche du flot entre différentes localités, dont j'ai parlé en commençant, est-il possible de pronostiquer, plusieurs mois à l'avance, les crues du Nil ?

En l'état actuel de nos observations, je ne pense pas que le problème de la prévision proprement dite des crues du Nil puisse être résolue.

Des esprits très éclairés s'en sont cependant occupés. On a voulu trouver une relation, une formule algébrique même a été proposée, entre la montée du fleuve constatée à Assouan, entrée de l'Egypte proprement dite, et des températures et pressions atmosphériques relevées à l'Observatoire de l'Abbassieh, au Caire, comme s'il pouvait y avoir corrélation entre des phénomènes, on ne peut plus naturels évidemment, mais qui se passent l'un sous le ciel de la Basse-Egypte ou du Caire, au 30° de latitude, et l'autre, non pas à la première cataracte, c'est-à-dire encore en Egypte, mais, principalement, à l'Equateur même, c'est-à-dire sous un ciel tout à fait différent, dont les conditions météorologiques, nature, direction des vents, état hygrométrique de l'air, température, etc., n'ont rien à voir (je l'ai dans cette note surabondamment démontré) avec celles de pays situés à 3,333 kilomètres de distance à vol d'oiseau. Autant dire que l'observatoire de Saint-Pétersbourg, éloigné de nous de 30° aussi, soit exactement les 3,333 kilomètres ci-dessus, ou même celui de Vienne, aurait pu nous prédire l'affreux *Khamsin* que nous venons de ressentir ces jours-ci.

La relation ou formule proposée est donc, *a priori*, inacceptable. Quant à sa réfutation par les observations mêmes, le travail a été déjà fait. (Consulter sur cette question le beau, et si consciencieux mémoire de M. Barois sur le *Climat du Caire*. Bulletin de l'Institut Egyptien, année 1889.)

Ce que l'on peut, jusqu'à présent, prévoir avec quelques chances de réalité, c'est la succession d'un bas étiage à une faible crue, l'un étant, pour ainsi dire, la queue de l'autre, et aussi les séries de bonnes et mauvaises crues, série par 2, par 3, etc. (... font rêver aux 7 vaches grasses et aux 7 vaches maigres, aux 7 années d'abondance et aux 7 années de disette, etc...); cela résulte, au moins, de faits bien constatés, de la série des crues du fleuve, que nous possédons, depuis 1798, même au-delà, et peut encore s'expliquer:

En effet, un réservoir, comme est précisément le lac Victoria, sans autre issue que le Sommerset-Nil, peut, par une année exceptionnelle, avoir subi, par exemple, une évaporation très forte absolument anormale, donnant lieu, ainsi, à un faible étiage du Nil; et la crue qui s'en échappera après la saison des pluies ne pourra, dans les conditions ordinaires des tombées d'eau, qu'être médiocre — à moins qu'il ne pleuve beaucoup plus que d'habitude cette année-là. Et, dans ce cas, ce serait une exception. Deux exceptions, trois exceptions comme celles-là, à la file, et échelonnées de temps en temps dans la suite des crues, expliqueront aussi ma seconde pensée.

Enfin, prenons une carte quelconque d'Afrique, re-

marquons la faible distance qui sépare la région des Lacs des bords de l'océan Indien ; c'est, à l'échelle, 600 kilomètres à vol d'oiseau — distance guère plus grande que celle d'Assouan à Siout — et reconnaissons que quelques séries de bonnes observations faites vers la côte de Zanguebar sur les différents vents de l'année, sur leur permanence, leur direction, force, vitesse et humidité (grands vents distincts des brises régulières, légères et locales) seraient de toute opportunité pour les recherches que nous poursuivons, application des théories qui viennent d'être exposées.

Le colonel Mason bey relate que lors de l'exploration qu'il fit du sud du lac Albert pour y chercher un émissaire du Nil, il ne put arriver, avec son bateau, à remonter une certaine rivière, par suite du manque de fond, les pluies ayant fait défaut dans la région des Lacs. Cela se passait dans le premier semestre de l'année 1877 et la rivière en question n'était autre que le fleuve *Semliki*, aujourd'hui reconnu par Stanley, joignant les deux lacs Albert et Albert-Edouard Nyanza.

Il est évident que si nous possédions aujourd'hui les observations susdites applicables à l'année en question, nous pourrions vérifier la cause, et de l'insuccès du colonel, et de la faiblesse de la crue qui se manifesta en Egypte, précisément en 1877, crue remarquablement « mauvaise », cause de bien des misères (17 pics et 3 kirats au nilomètre de l'île de Rodah), et qui donna lieu, du reste, à un très bas étiage pour 1878, suivant la loi que j'appellerai « des queues des crues » dont j'ai parlé.

C'est donc là, en face du versant sud-est de l'immense Continent, vers l'entrée du golfe d'Aden (à l'île *Sokotora* si l'on veut comme observatoire pour les indications relatives aux bassins de la chaîne Éthiopienne), d'une part, mais principalement vers cette côte zanguebarienne ou de Zanzibar, distante de 150 lieues, à peine, du cercle d'application du système des vents qui, dans ces parages, soufflent de la mer des Indes et passent, plus ou moins humides, plus ou moins continus, plus ou moins violents, suivant les années et l'époque de l'année, que se trouve la vraie « Clef du problème des crues du Nil et de ses étiages » (pronostics des étiages ou des crues fortes, faibles, moyennes, leur avance, leur retard), de même que c'est par cette voie, la plus courte, que le problème des sources du Nil a pu être résolu....

Caput Nili quærere
Auctum Nili auspicere.

l'un étant le complément de l'autre.

Ce sera, pour aujourd'hui, toute ma conclusion, me proposant de donner, plus tard, une suite à cet Essai.

L'utilité pratique de ces recherches, indépendamment de l'intérêt purement scientifique, ne saurait être contestée : l'Egypte, séparée aujourd'hui, par suite de l'insurrection, de ses anciennes provinces du Haut-Nil, privée de toutes nouvelles concernant le haut fleuve, ne peut que profiter de ces études; leur opportunité donc me paraît établie. Mais il faut encore des

observations (1) et des « observateurs »: nécessité d'un service météorologique à la côte sud-est d'Afrique dans les conditions que j'aie indiquées sommairement, dont le programme technique détaillé est facile à tracer, mais dont le projet de création lui-même n'est peut-être pas aussi aisé à poursuivre, question capitale des « voies et moyens » dont il faut s'occuper avant tout.

Caire, le 20 mai 1893.

VENTRE.

(1) Je n'ai pu me procurer, en m'adressant au ministère de la marine, à Paris, que quelques observations d'un journal de bord, faites par l'amiral Fleuriot de Langle dans les parages avoisinant le canal de Mozambique et au nord de l'île de Madagascar, et qui intéressent particulièrement le marin, plutôt que l'ingénieur ou l'hydrologue. Mais ces démarches remontent à 1876, c'est-à-dire déjà à 17 ans, et les observations elles-mêmes remontent bien plus haut.

PÈLERINAGE

A LA MECQUE ET A MÉDINE

PAR

le Dr SALEH SOUBHY

INSPECTEUR SANITAIRE DE LA VILLE DU CAIRE, ANCIEN INTERNE
DES HOPITAUX DE PARIS

I.

DÉPART DE LA GRANDE CARAVANE DU CAIRE. — LE MAHMAL.

Accomplissez le pèlerinage de la Mecque et la visite des Lieux-Saints... Ne rasez point vos têtes jusqu'à ce que l'offrande soit parvenue à l'endroit où l'on doit l'immoler... Priez Dieu et sachez qu'il est terrible dans ses châtiments! (II, 192).

Le pèlerinage se fera dans les mois que vous connaissez (1). Celui qui l'entreprendra devra s'abstenir des femmes, des transgressions des préceptes et des rixes. Le bien que vous ferez sera connu de Dieu. Prenez des provisions pour le voyage. La meilleure provision cependant est la piété. Craignez-moi donc, ô hommes doués de sens ! (II. 193).

C'est en ces termes que le Livre des Croyants prescrit le pèlerinage; l'ordre est formel, bien que dans le cours du même chapitre, il en dispense ceux à qui l'état de leur fortune, de leur santé ou la nature de leurs occupations ne permettent pas de l'entreprendre.

(1) Ces mois sont: *Chewal, Dhoul-Kadeh* et *Dhoul-Hidjdjeh.*

C'est pour se conformer à cette loi que, chaque année, de tous les pays musulmans, de l'Algérie, du Maroc, de la Russie d'Asie, de l'Egypte, de la Turquie, de la Perse et des Indes, deux ou trois cent mille pèlerins viennent visiter les Saints-Lieux. Ils se rendent au Hedjaz par groupes ou caravanes plus ou moins considérables : les uns, par voie de terre, arrivent lentement de leurs patries lointaines à travers les plaines sablonneuses de l'Arabie déserte, faisant halte dans les villages et les oasis, pour se reposer et renouveler leurs provisions frugales ; les autres, généralement les plus riches, profitant des progrès de la science, préfèrent se servir des chemins de fer et des bateaux à vapeur. Je ne nie pas que ce long et pénible voyage, par caravane, à travers les plaines, les montagnes et les déserts, n'ait son côté grandiose et poétique, qu'il rend même le pèlerinage plus méritoire, mais — nous en reparlerons plus tard — il serait préférable sous tous les rapports que tout le monde suivît l'exemple des seconds : ce serait plus rationnel et plus avantageux.

Entre toutes les caravanes, deux ont une importance plus considérable : celle de Damas et celle du Caire. A la tête de chacune se trouve le *Mahmal*, contenant un *Tapis Sacré*, et leur départ donne lieu à une grande solennité.

Je ne parlerai ici que du Mahmal égyptien :

Voici l'origine de cet usage : En 648 de l'Hégire, c'est-à-dire vers le milieu du XIIIe siècle de l'ère chrétienne, une sultane d'Egypte, Fatma Chagaret-el-Dor, entreprit le pèlerinage des Lieux-Saints. Elle fit le

voyage dans un superbe palanquin, aux riches étoffes ornées d'or et de pierreries, emportant avec elle des présents de toute sorte pour en orner la Caaba et le tombeau du Prophète.

C'est en mémoire de cette munificence royale que, tous les ans, l'Egypte envoie à la Mecque un tapis sacré destiné à recouvrir le vénéré sanctuaire de la Caaba : c'est le *Kessouah*. On le renferme dans un châssis carré, couvert d'une riche étoffe de couleur, ornée de pierres précieuses et dont la partie supérieure, de forme pyramidale, se termine par une petite coupole en or surmontée d'un croissant de même métal : c'est le *Mahmal*.

Ce dernier est un don particulier du souverain lors de son avènement au trône. Le tapis, offert par le Gouvernement, est renouvelé chaque année et remplace celui qui a été envoyé l'année précédente, dont on distribue les morceaux soit pour en orner les tombeaux particuliers, soit pour être conservés comme reliques.

Le Mahmal est avant tout un signe de ralliement pour les pèlerins : c'est un gage de bénédiction ; sa présence, au milieu de la foule, ranime les courages. C'est ainsi qu'à travers les déserts, sous la conduite de Moïse, les enfants d'Israël, s'acheminant lentement vers la Terre Promise, avaient au milieu d'eux le signe sacré du ralliement, l'Arche-Sainte, leur sûreté et leur espérance.

La cérémonie publique du départ du Mahmal eut lieu, cette année, le samedi 28 juillet, vers les dix heures du matin.

Le cortège part de la Citadelle pour se rendre à

l'Abbassieh, où se trouve le campement des pèlerins, près de la célèbre mosquée El Mohammedi. Presque toujours c'est S. A. le Khédive qui préside cette solennité, entouré des princes de sa famille, des membres du gouvernement et de tous les hauts fonctionnaires de l'Etat en grand uniforme et avec décorations. Mais cette année, Son Altesse, retenue à Alexandrie, s'était fait représenter par S. E. Riaz pacha, dont l'Egypte venait tout récemment de saluer avec enthousiasme la nouvelle élévation à la présidence du Conseil des Ministres.

Sur la vaste place qui s'étend en face de la gare de Hélouan, au N.-E. du Caire, on a construit pour la circonstance un gracieux et magnifique pavillon, orné d'écussons et de nombreux drapeaux rouges au blanc croissant étoilé. C'est là que le chef de l'Etat ou son représentant vient présider la fête. Au son des hymnes militaires, le Mahmal fait trois fois le tour de la place, puis se dirige vers le Khédive, à qui l'on remet le cordon du Tapis Sacré. Son Altesse le baise respectueusement et le transmet au Gouverneur du Mahmal, Nousshy pacha, chargé du soin de la sainte relique pendant toute la durée du pèlerinage.

A ce moment, le canon tonne du haut de la Citadelle et le cortège se met en marche.

D'abord s'avance, musique en tête, un régiment d'infanterie que précèdent de nombreux officiers à cheval, puis viennent, à travers une foule immense de spectateurs de toutes nations et revêtus des costumes les plus variés, les diverses corporations religieuses, avec

leurs bannières, leurs chanteurs et leurs musiciens. Les groupes des pèlerins, séparés par des soldats à cheval, sont salués au passage par les vibrants zaghroutas (1) des femmes, expression des souhaits d'heureux voyage. La foule déborde de tous côtés : les fenêtres, les balcons, les terrasses regorgent de curieux.

A mesure que les groupes se succèdent, au milieu des rues étroites de la vieille capitale, le spectacle augmente d'intérêt. Ici des *fikis* chantent la profession de foi en battant des mains pour marquer la mesure ; là des derwiches récitent des versets du Coran, tandis que d'autres exécutent des *zikres*, dont la cadence est réglée au son des *bazas*, sorte de petits tambourins sur lesquels on frappe avec une lanière de cuir. Derrière eux sept ou huit cheiks montent des chameaux : les uns frappent sur des timbales à coups redoublés, les autres portent des filets suspendus à un roseau et contenant des poissons secs, symbole de l'Hiram, dont nous parlerons plus tard, c'est-à-dire de l'état pénitentiel où entrent les pèlerins et pendant lequel la chasse et la pêche sont interdites.

Ces chameaux étaient autrefois entretenus par le gouvernement et uniquement employés à l'usage du Mahmal. Depuis quelques années, on a préféré les louer à des particuliers pour la circonstance. Du reste, sur les huit cheikhs qui les montent, il n'y en a que deux ou trois qui accomplissent le pèlerinage comme aides du Cheik-el-Gamal. Les autres sont les chefs-tailleurs qui

(1) *Zaghroutas*, houloulous aigus et rapides que les femmes d'Orient font entendre dans toutes les cérémonies pour exprimer la joie.

ont travaillé au Tapis et ne vont pas plus loin que l'Abbassieh.

Ce vieillard à demi-nu, qui, pareil au Silène antique, balance son torse bronzé sur un chameau en inclinant la tête, c'est le *Cheikh-el-Gamal*, le cheik du chameau, qui accompagne chaque année le Tapis Sacré, et dont la présence au milieu des pèlerins inspire la confiance et anime les courages. Depuis l'époque du célèbre pèlerinage de la princesse Chagaret-el-Dor, sa famille, de père en fils, a la charge des chameaux qui portent au Saint Lieu le Tapis Sacré. Devant lui s'avance le Mahmal, porté par un chameau. Son passage est salué des acclamations populaires et d'une courte prière de tous les croyants. Son dôme pyramidal, surmonté du croissant d'or, domine le cortège et attire, balancé sur le dos de l'énorme quadrupède, l'attention de tout le monde.

Le cortège arriva à l'Abbassieh vers une heure, après être sorti de la ville par la porte de Bab-el-Nasr.

Voici ce que c'est que l'Abbassieh.

Abbas pacha eut un jour la fantaisie de se faire élever des palais dans le désert, à une heure environ de la ville, sur une route qui, en se bifurquant, conduit du Caire à Jérusalem d'un côté et à Suez de l'autre. Il prétendait faire là une ville nouvelle qui bientôt viendrait rejoindre l'ancienne.

Saïd pacha, son successeur, abandonna cette idée.

Dans les nombreux édifices élevés par Abbas, Ismaïl pacha a établi des écoles militaires et des casernes. Rien n'a changé depuis.

Le 29 juillet, c'est-à-dire le lendemain de la cérémo-

nie, on procède à l'emballage du Tapis (*Kessouah*), que l'on place soigneusement dans un coffre de bois travaillé, ainsi que différentes autres pièces de soie, brodées au milieu de filets d'or représentant des versets du Coran, surtout la formule célèbre qui est pour ainsi dire le résumé de la religion musulmane : *La illaha illah Allah! Mohammed raçoul Allah!* « Il n'y a qu'un seul Dieu et Mohamet est son Prophète ».

Le départ est fixé au lendemain matin.

II.

DU CAIRE A SUEZ.

C'était le 30 juillet.

Dès les premières heures du jour — qu'elles sont limpides les clartés de l'aube en Egypte! — c'est-à-dire vers les quatre heures du matin, la gare de l'Abbassieh, située à quelques kilomètres au N.-E. du Caire, regorgeait d'une foule innombrable de pèlerins auxquels étaient venus se joindre des amis et des parents pour leur offrir, au moment du départ, leurs vœux de bon voyage.

Ceux qui n'ont pas visité l'Orient ne pourront que difficilement se faire une idée de l'aspect pittoresque et animé que présentaient alors les environs de cette gare. Qu'on se figure plus de trois mille personnes, hommes, femmes, enfants, criant, se bousculant, cher-

chant à envahir les wagons des voyageurs, en escaladant même les toitures, encombrant les wagons de marchandises ; surchargés de toute espèce de bagages, couvertures, ustensiles de cuisine, gargoulettes [1] etc. etc ; revêtus des costumes les plus variées, aux couleurs les plus discordantes, depuis l'opulent « homdi » portant avec le riche turban, le « caftan » de soie et la belle ceinture, jusqu'à l'humble « fellah » à la modeste « galabieh » en toile bleue ou le corps recouvert d'un simple sac..... et au milieu de cette bagarre, la voix impérieuse et presque irritée des soldats, et de leurs chefs, cherchant à mettre un peu d'ordre partout et à donner à chacun sa place pour hâter le moment du départ.

Le train du Mahmal se compose de plus de quarante wagons. Deux locomotives, ornées de verdure et de rubans lancent déjà, comme impatientes de partir, leur panache tourbillonnant de fumée.

Le wagon du Mahmal est au milieu du train. L'arme au pied, des soldats en occupent les angles ; il est escorté d'une musique militaire et toute sa partie extérieure est ornée de guirlandes et de drapeaux qui ondoient sous la brise matinale.

Enfin, après une longue attente et des coups de sifflet répétés, l'immense convoi se met lentement en marche au milieu des acclamations bruyantes de la foule et des saluts qu'échangent entre eux les pèlerins et leurs amis ; il est six heures moins un quart.

[1] *La gargoulette* est une espèce de carafe en terre poreuse.

En quelques minutes nous arrivons au Caire, où nous faisons une halte d'une demi-heure environ. C'est avec une joie bien vive que nous y rencontrons quelques amis, qui, malgré l'heure matinale, ont tenu à venir nous serrer la main et à nous souhaiter bon voyage. Un grand nombre de pèlerins viennent encore se joindre à nous et, au chant de l'hymne khédivial, nous disons adieu à la grande et belle capitale de l'Egypte.

Le train marche bientôt à toute vapeur.

C'est vraiment un spectacle étrange que celui qu'offre aux yeux ce train de quarante-trois wagons, chargés ou plutôt surchargés de voyageurs ! — J'en ai vu plusieurs qui contenaient quatre-vingts personnes !

Faire un trajet de quarante lieues dans un wagon au grand complet, alors que, à l'ombre, dans la plaine, le thermomètre marque trente-neuf degrés, cela, assurément, n'offre rien d'enviable ! Comme ceux qui reviennent des climats tempérés de l'Europe, me disais-je, doivent devenir indulgents pour les peuples paresseux qui se trouvent mieux assis que debout et couchés qu'assis ! Pour la campagne aride qui dort au soleil, pour le train lui-même qui marche avec une lenteur patriarcale et s'éternise à toutes les stations ! O vous, qui sous les fraîches brises du Nord, tournez en ridicule les Orientaux indolents, venez dans ces contrées, et, après un court séjour, si vous l'osez, jetez-leur la première pierre !

Nos heureux pèlerins ne sont vraiment pas difficiles ; ils sont surtout d'une hardiesse inouïe ! Quelques wagons ressemblent vraiment à des grappes humaines.

Assis tranquillement sur la toiture ou sur les rebords des voitures, les pieds pendant dans le vide, ils rient, ils parlent, ils fument, ils chantent, sans s'inquiéter nullement du vertige que peut leur donner la marche du train. Et avec quelle allégresse naïve ne répondent-ils pas aux acclamations bruyantes de ceux qui, tout le long de la route, viennent saluer le Tapis Sacré !

Prévenues à l'avance, les populations des villages qui avoisinent la voie ferrée se sont portées en foule sur le passage du train. Les femmes, sous le noir *bourhou*, sorte de voile qui recouvre le visage, font entendre des *houloulous* aigus et joyeux, et de la main saluent le Mahmal et les voyageurs. Les hommes, plus graves, en adressant à Allah une prière, étendent les mains vers la Sainte Relique et se les reportent avec respect sur le visage, pour en prendre la bénédiction.

Quelle foi profonde et vive n'avons-nous pas constatée partout depuis le Caire jusqu'à Suez et dans toutes les gares où nous nous sommes arrêtés !

A chaque station importante, des députations venues des environs accomplissaient des rites religieux devant l'objet vénéré : la musique jouait ses airs les plus brillants, les soldats de la localité, le drapeau khédivial en tête, présentaient les armes et le peuple se pressait en foule autour du Mahmal pour lui faire, par dévotion, toucher divers objets, des étoffes, des foulards et surtout ces espèces de petits chapelets d'ambre qu'on appelle *sebahs*.

Et chaque fois que le train se remettait en marche, c'étaient des imprudences qu'on ne trouve que chez

ce peuple insouciant. Des enfants, des jeunes gens, des hommes mêmes, malgré les menaces ou le bâton des gardiens, s'élançaient sur le marche-pied et accompagnaient le train; puis, quand celui-ci était lancé à toute vitesse, ils se jetaient sur la voie au risque d'être victimes des plus graves accidents; souvent ils roulaient les uns sur les autres. Nous, nous frémissions de crainte; eux, ils riaient aux éclats!

La distance du Caire à Suez est de cent trente-cinq kilomètres.

Ce trajet présente aux yeux du spectateur deux aspects fort divers et cette différence est sensiblement marquée par la petite station d'Abou-Hamad, où nous arrivâmes à onze heures.

Du Caire à ce village, un spectacle aussi charmant que varié s'offre constamment à la vue du voyageur. Dans sa course rapide, il aperçoit dans une plaine qui s'étend à perte de vue, sous un ciel d'un azur sans tache, ici de vastes rivières, où la plante, encore d'un vert éclatant, apparaît entre des ondes claires et miroitantes, là, des champs de maïs dont la feuille large et d'un vert pâle s'agite au souffle de la brise, plus loin du blé ou encore — et c'est un tableau ravissant — d'immenses champs de cotonniers montrant sur l'émeraude brillante de leurs feuilles des fleurs d'un jaune éblouissant et doux comme l'opale.

Et ce passage enchanteur est encore agrémenté par la vue des village nombreux qui s'élèvent disséminés à l'ombre des palmiers dont les feuilles, larges éventails, se balancent dans les airs, et par d'innombrables

petits cours d'eaux, garnis de nénuphars et que visitent tour à tour des serpents à l'écaille miroitante, l'oiseau à l'éclatant plumage, l'insecte aux mille couleurs. Victor Hugo a eu raison de dire :

L'Egypte ? — Elle étalait, toute blonde d'épis,
Les champs, bariolés comme un riche tapis,
Plaines que des plaines prolongent ;
L'eau vaste et froide au nord, au sud le sable ardent
Se disputent l'Egypte ; elle rit cependant
Entre ces deux mers qui la longent. (1)

Mais depuis Abou-Hamad le tableau change brusquement. Au lieu de la verdure, des fleurs, des arbres de toute sorte, il n'y a plus que le morne désert qui étend jusqu'à l'horizon ses ondulations jaunes ou grisâtres. Trois choses seulement attirent l'attention : le village de Tell-el-Kébir, qui rappelle la récente défaite d'Arabi ; le canal Ismaïlieh, qui, du Caire à Ismaïlieh, porte à travers l'Egypte septentrionale les eaux douces et fécondantes du Nil, et, enfin, apparaissent comme un beau et large ruban bleu sur le sable doré, le Canal de Suez, œuvre colossale de M. Ferdinand de Lesseps.

Je me laissais aller aux réflexions que font naître ces trois noms célèbres : Ismaïl pacha, l'opulent Khédive dont la main puissante implanta de force en Egypte la civilisation européenne ; Arabi pacha, le soldat rebelle, qui expie aujourd'hui sous un ciel lointain son ambition et son orgueil; Ferdinand de Lesseps, le grand Français, lorsque des acclamations joyeuses, le

(1). V. Hugo. *Les Orientales.* Le feu du ciel.

bruit des fanfares militaires et une salve de vingt et un coups de canon m'avertissent que nous étions arrivés à Suez.

Il était quatre heures et demie du soir.

III.

LA TRAVERSÉE DE SUEZ A DJEDDAH

Personne n'ignore que Suez — l'Arsinoé ou Cléopatris des anciens — est une ville égyptienne d'environ dix-huit mille habitants, qui donne son nom au Canal Maritime, dont elle occupe l'extrémité méridionale, et au golfe magnifique qu'elle domine au nord et qui, dans l'antiquité, portait le nom de Golfe Héroopolite.

Jusqu'à notre époque, ce port avait peu d'importance. Il ne présentait qu'un aspect désolé, sauf lors de l'arrivée du pélerinage de la Mecque : c'était un entrepôt entre le Caire d'une part, la Syrie et l'Inde, de l'autre ; des bateaux à vapeur faisaient un service régulier de cette ville aux Indes Orientales et à l'Extrême-Orient.

Pour lui donner son importance actuelle, il fallait qu'un canal, traversant l'isthme, reliât la Méditerranée à la mer Rouge, et fît, selon l'expression de M. Elisée Reclus, une révolution commerciale et géographique en abrégeant de neuf mille kilomètres le trajet de Gibraltar à l'Inde.

Ce projet avait déjà été tenté six siècles avant l'ère chrétienne par un roi d'Egypte appelé Néchao ; le canal fut terminé, après la conquête du pays, par Darius, fils d'Hystaspe. Il avait cent cinquante kilomètres de longueur et allait du Nil au golfe de Suez : le résultat était donc identique. Comblé par les sables, il fut rétabli par Ptolémée Philadelphe, négligé sous les derniers empereurs romains, creusé de nouveau sous les Arabes par l'ordre d'Osman, et enfin définitivement détruit en l'an 767 par le sultan Al Mansour.

A la fin du siècle dernier, le général Bonaparte, aussi habile administrateur que grand capitaine, traça lui-même le plan d'un canal qui devait unir les deux mers. Les circonstances ne lui permirent pas de réaliser ce projet.

Cette œuvre gigantesque, comme nous l'avons dit plus haut, fut reprise en 1858 à la voix de la France. Malgré des obstacles qui paraissaient insurmontables et qu'avaient créées des jalousies mesquines et des rivalités commerciales, elle fut achevée en 1869. L'Egypte se souviendra longtemps des fêtes somptueuses qui eurent lieu à l'inauguration de ce canal.

Deux villes nouvelles avaient surgi, dans ce pays, comme par enchantement. Ismaïlieh et Port-Saïd. La première reçut le nom du Khédive alors régnant ; la seconde celui du prince éminent qui avait ouvert, sur ses Etats, une route entre l'Europe et les Indes.

Disons, en passant, un mot de ces villes nouvelles : Ismaïlieh est à la fois le point central du territoire de de l'Isthme et la capitale administrative de la Compa-

gnie. Les différents employés habitent des maisons commodes, saines, construites sur un modèle uniforme : Entourées de vérandas en bois et en natte, elles n'ont qu'un rez-de-chaussée ; aux angles de la place Champollion s'élèvent les habitations à un étage. Les vérandas forment dans toutes les rues, qui sont fort larges, une suite de galeries où l'on peut se promener à l'ombre. Chaque maison a son jardin. La ville, bâtie sur un plan régulier, a quelque chose de morne et de raide. La population est de cinq mille habitants, y compris celle d'un village arabe placé à quelque distance et dont les maisons ne sont que des gourbis. Il y a une église latine et une église grecque pour la ville, une mosquée en bois pour le village arabe. La ville et les édifices ont été construits avec les belles pierres que fournissent d'abondantes carrières situées, à quelques kilomètres, sur le Plateau des Hyènes.

Port-Saïd, dit M. Gellion-Danglar, est un miracle visible et tangible. De rien, quelque chose a été fait : tout a été conquis sur l'eau et sur le sable. En 1860, il n'y avait encore que sept ou huit baraques sur pilotis; aujourd'hui Port-Saïd contient 21,296 habitants ! Des consulats de presque toutes les nations, un théâtre, un cercle, des cafés, un vaste marché et un jardin public. Le mouvement du port tend chaque année à s'augmenter, et cette petite ville, si gracieusement européenne, est appelée au plus brillant avenir.

Revenons à Suez.

Je dois avouer tout d'abord que je n'avais jamais vu cette cité ; mais, connaissant son importante situation

géographique, qui la met en relation avec tous les continents, je m'en étais fait l'idée d'une ville animée aux rues vastes, au commerce actif ; en un mot, une autre Alexandrie. Ma déception a été profonde lorsqu'en arrivant je demandai une voiture pour me conduire, moi et mes bagages, à un hôtel quelconque ! L'homme de peine à qui je m'adressai fut tout ahuri de ma demande.

— Une voiture ! mais il n'y en a pas ! il n'y en a jamais eu ! Vous trouverez des ânes, c'est déjà bien joli !

Je pris mon parti et, à la suite d'un guide, je m'aventurai dans la ville.

Il y a deux ou trois rues qui, malgré leur aspect triste, sont passablement tenues. On y voit divers magasins, des restaurants, des marchands d'antiquités, d'objets indiens, même des cafés français tenus par..... des Grecs — ces braves gens sont partout ! — enfin des maisons assez convenables, mais les autres rues !.....

Le Tapis Sacré fut reçu à Suez par les autorités locales, un régiment d'infanterie et salué par vingt et un coups de canon. On lui fit faire processionnellement le tour de la ville. A la suite d'un peloton de soldats s'avançaient les diverses associations musulmanes, avec leurs bannières aux multiples couleurs, psalmodiant des versets du Coran, chantant ou frappant en cadence avec des lanières de cuir sur des tambours : puis venaient l'infanterie, la cavalerie, les artilleurs et leurs pièces, et sur son superbe chameau, avec la même escorte qu'au Caire, apparaissait le Mahmal. Derrière la Sainte Relique venait S. E. Rachid bey, le sympatique gouverneur de Suez, en grand costume et à cheval, entouré des fonctionnaires de l'Etat.

Toute la population indigène ou européenne était — cela va sans dire — dans les rues, sur les terrasses et aux fenêtres, à contempler cet imposant spectacle.

Le tour de la ville achevé au milieu des acclamations populaires, le cortège se rendit au port, relié à la cité par un chemin de fer de trois ou quatre kilomètres. Le Mahmal fut alors installé sur le bateau le *Chibine*, de l'Administration des Paquebots-Poste Khédivieh, et chacun se prépara à faire la traversée.

Le départ devait avoir lieu le lendemain matin.

L'Arabe n'est pas plus difficile dans le choix de son lit que dans celui de sa nourriture.

La plupart des pèlerins avaient fait leurs provisions pour toute la durée du pèlerinage... et quelles provisions ! le plus austère des cénobites européens s'en épouvanterait ; des pastèques, des olives, du *mékahel* et du *mélouhah*, citrons et petits poissons conservés dans de l'eau salée : du *tamihah*, pâte formée de fèves broyées, de sel, de poivre, le tout sauté dans une huile grossière et nauséabonde ; enfin des dattes et du pain. Voilà la nourriture de la majorité. D'autres sont de beaucoup moins fournis ; bon nombre même n'ont absolument rien. Ils se sont lancés dans ce voyage de trois mois sans autre provision qu'une confiance aveugle en la Providence : *Allah Kérim !* « Dieu est généreux ! » disent-ils et les voilà partis dénués de tout. Heureusement que l'Arabe est charitable : celui qui a des provisions aide son frère moins fortuné et, dans ce peuple pauvre, mais au cœur généreux, le nom de *akhouia* (frère) que l'on donne au prochain, n'est pas un vain mot.

Après une frugale réfection, ils ont choisi pour lit, en attendant le départ, soit un tapis, soit une natte, où ils se sont tout simplement enveloppés d'une modeste couverture, et gaiement ils s'endorment « à la belle étoile » en attendant le lendemain.

Dès les premières lueurs du jour, l'embarquement commença, je n'ai pas besoin de dire au milieu de quel vacarme! Les fellahs sont le peuple criard et tapageur par excellence; on les dirait toujours en colère!

Enfin un dernier coup de sifflet retentit, les femmes poussent des zaghroutas redoublés, et les bateaux se mettent lentement en marche.

Je dis « les bateaux », car l'Administration Khédivieh en avait mis deux à la disposition de la caravane : l'un portait le nom de *Chibine* et avait le Mahmal à bord; l'autre s'appelait *Hodeïdah*.

J'occupais ce dernier. Je ne pouvais avoir un meilleur sort; pendant toute la traversée, le capitaine et ses lieutenants me comblèrent d'attentions et de prévenances. Je tiens à les en remercier publiquement ici.

Tous les voyages en mer se ressemblent; mais je crois intéressant de dire quelques mots sur la mer Rouge.

Tout le monde sait que cette mer, qui faisait autrefois partie de la mer Erythrée, reçut aussi le nom de golfe Arabique. Elle n'est, en effet, qu'un golfe de l'Océan Indien qui s'étend comme un large ruban bleu, entre l'Afrique et l'Asie, sur une longueur de 2,600 kilomètres avec une largeur moyenne de 240.

Elle est de toutes les mers celle où la vie a le plus d'in-

tensité. On peut, sans exagération, la considérer comme un immense aquarium dont le fond de roche n'est plus visible; il est complètement encroûté par d'innombrables espèces de zoophytes, de madrépores et de coraux. Un énoncé, même succint, de ces espèces ferait l'objet d'un chapître entier. Cette mer est vraiment « le Paradis des Naturalistes. » Parlerai-je des poissons? Elle a tous ceux de l'Océan Indien, plus ceux qui lui sont spéciaux.

Laissons donc en paix les énormes dugongs, géantess vaches marines, brouter ces immenses prairies d'algue et de fucus; laissons les phoques rares chasser les poissons de roche innommés et inconnus. Mais, à propos de chasse, que de fois n'ai-je pas eu, plus tard à Djeddah et à Yambo, l'occasion d'assister à de terribles batailles entre poissons de différentes espèces! Les plus petits — hélas! c'est une loi, c'est une loi suprême vieille comme le monde et la fatalité, que de tout temps et en tous pays, les petits sont mangés par les gros! — les plus petits, dis-je, poursuivis par leurs voraces adversaires, s'élançaient hors des flots et formaient une nuée d'argent sur les vagues bleues. Le bruit de cette chasse ressemblait à une fusillade et durait plusieurs minutes sur une surface de plusieurs décamètres carrés. Les vainqueurs, repus, regagnaient ensuite la haute mer, tandis que la bande inquiète et désorganisée des victimes se reformait et poursuivait sa promenade tournoyante à travers les eaux du port.

Des êtres bizarres sont les poissons-coffres, les légions de tétradons. Ce sont eux qui, gonflés, se voient dans la plupart des musées, montrant à l'extrémité de leur boule épineuse un bec de perroquet.

Laissons de côté le genre squale, représenté d'une manière complète comme nombre et comme taille, et arrêtons-nous un instant devant un animal plus rare et plus intéressant, la Rémora. Ce poisson atteint dans la mer Rouge jusqu'à la taille d'un mètre. Sa ventouse crânienne a alors les dimensions de la grandeur de la main. Avec un poisson d'une taille pareille, on peut s'expliquer le mode de pêche à la tortue de mer, possible avec un animal aussi puissant, mais qui ne le serait pas avec les exemplaires des musées qui mesurent à peine vingt centimètres.

Retournons au fond de la mer: tous les polypiers, tous les tubulaires y sont à profusion. On y trouve des méandrines géantes occupant des ares de surface. Qu'on se figure le spectacle prodigieux qu'offrent aux regards ces immenses arabesques s'enroulant au fond des ondes irisées par l'éclatante lumière des tropiques. Si nous passons aux raretés, nous devons, pour cette mer privilégiée, reculer devant toute énumération. Citons cependant la nummulite, qu'on ne connaissait qu'à l'état fossile, qu'on croyait être, il n'y a pas quinze ans, l'horizon géologique des temps tertiaires, et qui là se trouve vivante.

Si maintenant nous attaquons la conchyliologie, nous y trouvons la même splendeur, la même prodigalité de la nature.

C'est la patrie mystérieuse des perles blanches, noires et roses. Les univalves y sont aussi remarquables par leur nombre que par leur taille et ne le cèdent qu'aux bivalves. Tous les bénitiers de grandeur prodi-

gieuse que l'on admire à l'entrée des cathédrales de l'Europe, viennent de la mer Rouge : c'est la *tridacna gigas*, qui atteint parfois une longueur de trois mètres.

Hatons-nous d'ajouter que cette mer n'est pas moins riche à sa surface que dans ses profondeurs.

C'est, en hiver, le grand refuge des oiseaux d'eau voyageurs. Tout ce qui niche en Russie, en Suède, en Laponie, vient faire, sur ces flots tièdes, sa station hivernale. On y voit entre autres, sans essayer de passer en revue les palmipèdes, les cygnes sauvages, le *Colombus major* et le *Colombus minor*; les canards par millions, parmi lesquels le canard bleu. Quant aux palmipèdes qui nichent dans les rochers de la côte arabique et surtout de la côte lybique, ce sont, à commencer par les plus petits, toute la tribu des sternes, dont au moins deux espèces sont innommées, les mouettes et les goëlands. Vers le détroit de Bab-el-Mandeb, se trouve une variété peu connue de *Sulas*, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, le *Diomedea fulginosa* et le *D. exulans*. Ces deux oiseaux sont rares. On les aperçoit quelquefois par le gros temps et tout à fait au large. Ils doivent nicher dans ces milliers de petites îles madréporiques inconnues, dont quelques-unes ont jusqu'à plusieurs pieds d'épaisseur de guano.

Les rapaces sont aussi au grand complet. C'est le gypse *fulvus*, ce sont les autogypses, fauves, auriculaires, et un innommé de la plus grande taille. Le néophron pernoctère promène sur toute les grèves sa face orange à la recherche des crabes et des poissons morts.

Les *falconides* sont exactement des représentants, sous cette latitude, de leurs congénères d'Europe.

Un oiseau-type de ces côtes, qui lui donnent un cachet particulier, surtout sur la côte d'Egypte, c'est le genre *Corvus*, dont les principales variétés sont *C. corax*; *C. ægyptiacus*; *C. Corone*; *C. cornix*; *C sineus*; *C. pica* et *C. senegalensis*.

Il y a enfin une quantité innombrable d'oiseaux qui par leur vol gracieux ou leur brillant plumage, attirent et charment les regards ; le goëland, l'alcyon, le martin-pêcheur et trois espèces de merops: *M. apiaster*; *M. thebaïca* et *M. abyssinica* — ce dernier peu connu.

Les oiseaux, pour traverser cette mer, malgré son peu de largeur, ont souvent, probablement par suite des vents contraires, de la difficulté à *pénétrer*, et supportent des fatigues incroyables.

C'est ainsi qu'en faisant la traversée de Yambo à Djeddah vers la fin du mois d'octobre, tandis qu'un guêpier au plumage vert se reposait sur les cordages élevés d'un mât, une pauvre petite hirondelle, brisée de fatigue et palpitante de peur, vint s'abattre au milieu des passagers sur la rampe d'une passerelle. Saisie et relâchée deux fois, elle revenait encore demander au navire un abri contre la lassitude ou plutôt contre la mort. Ne serait-elle pas vraie cette parole d'un savant original: « Les poissons mangent plus de gibier que les hommes ? »

La plupart des géographes disent que la mer Rouge tire son nom de la couleur de ses eaux. De temps en temps, il est vrai, nous avons aperçu, flottant sur les vagues, une poussière brune qui, vue de loin, apparaît, m'a-t-on dit, d'un rouge éclatant. J'ai foi dans la pa-

role de ceux qui m'ont affirmé l'avoir vue ; je ne puis que laisser aux hommes compétents de décider si cette poussière a donné son nom à la mer Rouge ; en tout cas, la plupart du temps, ses ondes sont d'un vert bleu magnifique qui ne le cède en rien à celui de la Méditerranée, et, en la contemplant, je me surpris à répéter les vers d'un grand poète contemporain, qui laissa en Orient un souvenir impérissable.

Le Dieu qui décora le monde
De ton élément gracieux,
Afin qu'ici tout se réponde,
Fait les cieux pour réfléchir l'onde,
L'onde pour réfléchir les cieux ! (1)

Le navire vogue lentement dans le golfe de Suez. C'est vraiment une petite ville flottante. Il compte neuf cents passagers ! Tout est envahi ; aucun point n'est inoccupé, même les endroits de passage : passerelles, escaliers, rebords des ponts. Les pèlerins, pressés, assis les uns à côté des autres, depuis le pont supérieur jusqu'à fond de cale, ne paraissent pas trop souffrir de la chaleur accablante du jour ou de l'âcre humidité des nuits. Ils sont là, sans pouvoir se donner aucun mouvement, hommes, femmes, enfants, de toute nationalité, persans, syriens, algériens, turcs, égyptiens, marocains, ils chantent, parlent, fument, mangent ou dorment : leur patience est admirable !

Cependant les montagnes d'Afrique à droite, et celles d'Asie à gauche, se dessinent dans un horizon res-

(1) A. DE LAMARTINE, *Méditations poétiques*. Adieu à la mer.

treint. Elles élèvent dans le ciel leurs crêtes nues et découpées, leurs flancs pierreux, jaunâtres ou violacés; montrant partout la tristesse, l'aridité, la mort. Ce paysage sans végétation a quelque chose de sinistre, d'implacable et de grandiose. Involontairement, je pensais à un peintre et à un poète : Salvator Rosa et Dante Alighieri. A peine de temps en temps quelques oiseaux voyageurs viennent-ils égayer la vue du passager: à peine quelques grands poissons font-ils reluire au soleil leurs nageoires d'argent! En contemplant ces plages, séjour autrefois de peuples prospères et puissants, on ne peut se défendre du même sentiment pénible qui assiège l'âme du voyageur ou du philosophe en présence des Pyramides, des ruines de Thèbes, de Memphis ou d'autres grandes villes déchues, témoins trente fois séculaires d'une gloire et d'une prospérité tombées!

Le navire vogue toujours.

A la fin de la troisième journée, nous faisons une halte de quelques heures à Yambo, petite ville située sur la côte occidentale de l'Asie, à 24° 5' 15" de latitude nord et à 33° 36' 31" de longitude orientale du méridien de Paris. Cent quatre-vingt-dix milles nous séparent de Djeddah.

Yambo n'est qu'une agglomération de maisons et de cabanes malpropres à travers lesquelles serpentent des ruelles plus malpropres encore. Le passage des pèlerins seul lui donne un peu d'animation. C'est le port de Médine, la ville du Prophète. Le principal commerce du pays consiste dans la vente de dattes

sèches assez renommées, surtout celles de Yambo-Nakl, oasis très fertile située à 6 heures de marche de la mer.

Cette ville ne laisse pourtant pas d'avoir son aspect pittoresque et intéressant. De la haute mer, on la voit apparaître sur une longue plage demi-circulaire, abritée à l'Orient par une triple chaîne de montagnes, hautes, arides, avec de nombreuses découpures, montrant ses maisons carrées ornées de *moucharabiehs* (1) et dominées par les blanches tours des mosquées.

Mais à mesure qu'on approche, le spectacle devient moins agréable, la plupart de ces maisons, si gracieuses vues de loin, ne présentent plus au regard que des ruines grisâtres.

C'est aussi la vraie patrie des mouches et des moustiques.

Le bazar, à l'intérieur, est assez curieux à visiter. De chaque côté d'une rue étroite, longue et tortueuse, se dressent des petites boutiques de marchands. A l'époque du pèlerinage les costumes les plus variés s'y entremêlent ; on y voit toutes les couleurs et toutes les nations : l'Algérien, l'Indien et le Turc y coudoient l'Egyptien, le Russe ou le Persan.

On y vend de tout : les aliments ordinaires de la vie, des dattes, du café, de la mercerie, des étoffes et beaucoup de perles fines et des pierres précieuses.

A l'ouest de la ville s'élèvent plusieurs tombeaux très vénérés, entre autres celui de Sidi Zarah. Ce saint

(1) Dans le chapitre suivant, nous donnerons quelques détails sur les *Moucharabichs*.

personnage est invoqué dans le pays comme le protecteur des marins. Il habitait, me racontait un brave homme, propriétaire de la barque où j'étais descendu, la maison où s'élève aujourd'hui sa tombe, chambre quadrangulaire surmontée d'un vaste dôme. Un jour, un orage terrible sévissait dans le port ; il vit un bateau en détresse loin de la rive. Jetée contre un écueil, la frêle embarcation avait au flanc une large ouverture et l'onde amère, en y pénétrant, menaçait de l'engloutir. Ceux qui la montaient appelèrent l'homme de Dieu à leur aide. Alors Sidi Zarah, après une courte prière, leur fit signe d'aborder et le trou du bateau fut miraculeusement fermé jusqu'à ce que l'équipage fut descendu à terre. C'est en mémoire de ce prodige que les gens de mer, dans leurs périls, invoquent Sidi Zarah.

A quelque distance du rivage se trouve une petite île d'une longueur d'un kilomètre environ et large d'une centaine de mètres. L'air y est très frais et très pur. A la partie orientale s'élève également le tombeau d'un cheik vénéré. Il serait à désirer que l'on établit dans cette île un hôpital pour les pèlerins malades et qui, en cas d'épidémie, serait de la plus grande utilité, vu que Yambo, port de départ des pèlerins, ne possède aucun établissement de ce genre.

Nous nous remîmes en route pour Djeddah à cinq heures du soir.

Le 4 août, vers six heures du matin, bien avant d'apercevoir le rivage, un cheikh prit solennellement la parole : « Pèlerins, mes frères, dit-il, la terre vous

convie à faire les ablutions prescrites et à vous revêtir du costume du Hiram, selon la loi sainte de notre Coran ».

Aussitôt chaque pèlerin, à double reprise, se lava entièrement le corps, et chaque fois, avec une profonde inclination, prononça ces paroles : « J'ai l'intention cette année de me rendre à la Caaba pour y accomplir le pèlerinage et je m'engage à remplir les conditions de l'Hiram, selon la volonté de Dieu et de son Prophète ». Voici la nature de ces conditions :

A partir de ce moment, le pèlerin ne peut se revêtir que d'habits sans couture ; il doit s'abstenir de tout rapport marital avec sa femme, de se faire couper la barbe, la chevelure ou les ongles, de porter de l'or, de l'argent ou des parures, de pêcher ou de chasser ; enfin s'efforcer de n'avoir que des pensées pieuses et honnêtes.

Suivant l'état de sa fortune, il se ceint les reins d'une pièce d'étoffe blanche plus ou moins riche ; parfois met un châle de même nature sur ses épaules ; les sandales seules sont tolérées, mais la tête doit toujours être nue.

Quiconque ne se conforme pas à ces prescriptions doit alors immoler, en compensation, un ou plusieurs moutons. On compte deux espèces de Hiram, l'un appelé *Bel-Hadj* dure jusqu'à Médine, c'est-à-dire plus de vingt jours, l'autre, nommé *Bel-Hombra* se termine à la Mecque après les prières autour de la Caaba.

Nous abordions à Djeddah, peu avant le coucher du soleil.

L'astre roi se couchait. Calme, à l'abri du vent,

La mer réfléchissait ce globe d'or vivant,
Ce monde, âme et flambeau du nôtre ;
Et dans le ciel rougeâtre et dans les flots vermeils,
Comme deux rois amis, on voyait deux soleils
Venir au devant l'un de l'autre ! (1)

Que ce débarquement est long ! le travail va son train, mais toujours à dos d'hommes ; car les navires ne peuvent pas accoster. Le chargement doit passer sur des barques, et, de là, sur le dos des portefaix. C'est interminable, j'en conviens, mais quelles belles épaules et quels beaux muscles ! Si loin des havres du Nord, aux grues puissantes, au ciel brumeux, au travail fébrile, personne ici ne paraît compter avec le temps : cet air tiède ralentit la marche, mais laisse au corps sa belle nudité.

On comprend que les contemplatifs fument tranquillement leur narghileh dans le café voisin et bercent leur indolence du spectacle de cette animation tranquille. C'est ainsi qu'on devait travailler quand le monde était jeune, qu'il tournait autour de la Méditerranée, son centre et son berceau, et qu'il n'était pas pressé, parce qu'il avait l'avenir devant lui !

(1) — V. Hugo, *Orientales*.

IV.

DE DJEDDAH A LA MECQUE.

Avant de suivre les pèlerins en route pour la ville sainte de la Mecque, arrêtons-nous quelques instants à Djeddah.

Cette petite ville est située, dans la zone torride, sur la côte occidentale de l'Asie, à 21° 28' 6" de latitude septentrionale et à 34° 13' 45" de longitude orientale du méridien de Paris. Elle compte environ 16,000 habitants de population fixe; pendant les mois de pèlerinage, elle acquiert une population flottante d'au moins 40,000 âmes.

De la haute mer, on la voit s'élever gracieusement toute blanche entre le gris lointain des montagnes et le bleu des flots sous un ciel resplendissant de clartés. Elle est regardée comme le port de la Mecque. Elle était très florissante et très fréquentée avant les conquêtes des Wahabites.

On sait que cette secte puissante prit naissance au sein de l'Yémen, vers le milieu du XVIIIe siècle; elle prétendait suivre, dans toute leur pureté, les préceptes de l'islamisme, admettait l'authenticité du Coran,mais refusait à Mahomet, ainsi qu'aux Imans, descendants d'Ali, tout caractère divin. Elle eut pour chef Mohammed-ben-Abd-el-Wahab, c'est-à-dire fils *d'Abd-el-Wahab* (d'où lui vint le nom de Wahabites), qui fut surtout secondé par un cheikh fort puissant nommé

Schoud. La nouvelle doctrine se répandit promptement dans toute l'Arabie, en Egypte, dans la Turquie d'Asie et se rendit bientôt partout redoutable. En 1801, les Wahabites s'emparent de la Mecque ; puis, au commencement de 1803, ils franchissent l'isthme de Suez et menacent le Caire, mais ils sont arrêtés par les mamelouks. Rentrés en Asie, ils s'emparent de Médine et de Damas; mais en 1812, Méhémet Ali, pacha d'Egypte, l'illustre fondateur de la dynastie régnante, va les chercher jusqu'en Arabie et remporte sur eux de brillants avantages ; enfin, son fils Ibrahim parcourt en vainqueur tout le Nedjed, prend Derreyeh, leur capitale, fait prisonnier Abdallah, fils de Schoud, et l'envoie à Constantinople, où le Sultan ordonne sa mort (1818).

Depuis ce temps, malgré les espérances de l'émir Ben-Rachid, la puissance des Wahabites n'a pu se relever.

Que le lecteur me pardonne cette petite digression et revenons à Djeddah.

C'est un des ports dont l'abordage est le plus difficile. Tous les navires sont obligés de stationner bien au loin dans la mer : passagers et marchandises parviennent à terre au moyen de barques à voiles. Celles-ci, qu'on appelle dans le pays *sambouks*, très habilement dirigées par les indigènes, font de nombreux zigzags pour arriver au port. La voie droite leur est impossible, car cette rade, qui serait si belle si l'on voulait s'imposer quelques sacrifices, est parsemée de bancs de corail et de sables, d'algues, d'écueils et d'îlots rocailleux. Elle est aussi d'une malpropreté extrême.

Encombrées de plantes marines, ne pouvant que très difficilement se renouveler, les eaux, sous ce climat brûlant, laissent continuellement échapper des émanations délétères qui provoquent facilement des fièvres intermittentes chez les indigènes et pernicieuses chez les Européens.

L'on m'a assuré que l'état déplorable de cette baie était dû à la crainte qu'éprouvent les habitants de la contrée d'être victime d'une invasion étrangère.

Peut-être; mais je crois aussi que la situation financière y est pour beaucoup.

Au nord de la ville est un cimetière très fréquenté de tous les musulmans, qui viennent y vénérer le tombeau d'Ève, que les traditions arabes placent à cet endroit. Il compte soixante-trois mètres de longueur; à la tête et au milieu du mausolée s'élèvent deux petits oratoires; aux pieds du monument est une grande pierre grisâtre. La tombe, souterraine et creusée dans le roc, est vide; ses dimensions sont marquées, à la surface du sol, par un mur de quatre-vingts centimètres de hauteur.

Lorsque j'ai visité ce monument, si renommé dans ce pays, j'y ai vu une affluence considérable de pèlerins venir, avant leur départ, réciter une prière à l'endroit où ils croyaient que leur première mère avait reposé pendant des siècles. Je n'ai pas à vérifier ici l'authenticité ou la valeur de cette tradition; mais qui osera blâmer la pensée de donner un souvenir à la tombe de la femme, sainte et courageuse, mère de nos mères, de la fidèle compagne du premier homme dont Dieu a parlé en termes si magnifiques :

Nous dimes aux anges : « Prosternez-vous devant Adam. » Et ils se prosternèrent ! (XVII, 63.)

Malgré moi, cette pensée me fit impression. Je respecte la piété filiale sous toutes les formes et, devant les flots de la mer qui venaient se briser sur la grève, devant le ciel qui s'illuminait d'astres sans nombre, sous le souffle délicieux de la brise du soir, foulant la terre qu'Ève avait, dit-on, sanctifiée, je remerciai Dieu d'avoir consolé l'homme de toutes ses souffrances en lui donnant une mère pour l'encourager et pour l'aimer !

Si maintenant l'on se reporte à l'extrémité méridionale de la ville, on peut voir le cimetière européen, vaste enclos quadrangulaire, où, sous la surveillance d'un cawas du consulat de France, dorment de leur dernier sommeil ceux que la mort a frappés sur cette terre lointaine, victimes du devoir, du climat ou de la barbarie : consuls, marins, voyageurs, commerçants. Entre autres tombes, j'y remarquai celle de M. Hévéard, consul de France, massacré à Djeddah le 15 juin 1858 avec dix-neuf Européens, et celle de M. Charles Huber, le courageux explorateur français, que ses guides assassinèrent, il y a quelques années, à peu de distance de la ville, au début d'une secondre expédition scientifique.

Quant à l'aspect de Djeddah, à l'intérieur, la propreté n'est pas ce qui y brille le plus. Les rues ne sont que de longues allées tortueuses et étroites, où, de chaque côté, se dressent de petites baraques. Généralement de vastes nattes unissent les parties supérieures de ces

boutiques et forment au-dessus de la rue un plafond qui tempère les ardeurs du soleil, mais favorise très peu l'aération. Des marchands indigènes, auxquels il faut joindre quelques Grecs, assis tranquillement à la mode orientale, fumant dans leurs longs narghilehs ou psalmodiant le Coran, offrent aux passants des étoffes de toute espèce et de toutes couleurs, des articles de luxe ou d'utilité, divers objets d'alimentation, enfin tout ce qui est nécessaire à la vie humble ou aisée de ce pays. La plupart de ces marchands sont esclaves. Le soir, ils rapportent les bénéfices de la journé à leurs maîtres, dont la vie se passe dans l'oisiveté la plus complète. Non loin de la grande porte, qui du port donne accès dans la ville, on voit deux ou trois cafés européens, l'un d'eux est même orné d'un billard!

Le nettoyage de la ville est d'une extrême simplicité : ce sont les pluies qui en sont chargées, et je me hâte d'ajouter qu'il n'y pleut qu'une ou deux fois par an, et encore! Il n'est donc pas besoin d'un grand effort d'imagination pour se faire une idée de l'état intérieur de Djeddah. Toute la superficie du sol est encombrée d'épluchures de légumes, de fruits gâtés, de détritus de tout genre et de toute odeur.

Bêtes à cornes, ânes, chevaux, chameaux, chiens vagabonds, y laissent aussi des traces de leur passage; mais il ne faut pas même s'en plaindre, car les chiens et les chèvres, qui rôdent partout, sont, tout bien compté, les seuls agents de propreté en mangeant ce qui, sans eux, s'accumulerait en pourrissant sur le sol. D'autre part, la population pullule sur un territoire

relativement restreint et les vidanges s'y font d'une manière surprenante. C'est le pays des expédients ; rien de plus simple : on fait un trou à côté de la fosse d'aisances, on y jette les matières fécales, on le referme, et c'est fini.

Et dire que ces infiltrations vont rejoindre les citernes dont plusieurs milliers de pèlerins boiront l'eau !

A tout cela si l'on ajoute ce que j'ai dit de l'insalubrité du port, de l'ardeur du soleil, de l'humidité des nuits sans air, on reste étonné que le choléra ou d'autres épidémies ne soient pas moins rares dans ces parages.

Les habitants de Djeddah appartiennent à la grande famille sémitique ; mais le Djeddaoui de race pure n'existe, pour ainsi dire, plus. Ce peuple, dans le cours de son histoire si agitée, s'est mêlé à d'autres races, venues surtout de l'Arabie méridionale. En général, leur teint est basané, leur taille svelte et au-dessus de la moyenne ; le nez, droit et fin, les lèvres minces, les dents blanches comme l'ivoire, et sous leurs sourcils bien arqués, brillent des yeux d'un noir ardent. On les dit intelligents et hospitaliers, mais vindicatifs et querelleurs.

Les hommes portent la *galabiah*, robe ample, aux couleurs voyantes, serrée autour du corps par une large ceinture ; leur tête est entourée du turban et la plupart ont aux pieds des *babouches* rouges.

Les enfants — surtout ceux qui avoisinent le port — ont un costume beaucoup plus simple ou même absolument primitif ; ils passent une partie de la journée

dans l'eau, où ils se trouvent comme dans leur élément naturel.

Les femmes de la classe inférieure sont absolument vêtues comme celle de l'Egypte, c'est-à-dire d'un caleçon fermé à la cheville, d'une robe généralement bleu foncé et le visage recouvert d'un voile pour se préserver des regards indiscrets des passants. « La précaution n'est pas mauvaise, me dit un jour un de mes compagnons de voyage, mais je la crois trop générale ».

Les dames riches (la coquetterie est de tous les temps et de toutes les pays) portent, dans leurs habitations, avec de nombreux bijoux, des caleçons brodés d'or et de soie, des ceintures de même espèce et des camisoles d'étoffes somptueuses recouvertes de broderies d'or. Beaucoup ont les doigts de pieds ornés de bagues !

Tous sont d'une grande sobriété. Leurs aliments ordinaires sont, avec le pain, des dattes sèches, des raisins, du riz, des poissons, en un mot des fruits et des légumes — rarement de la viande — dont l'apprêt est des plus primitifs: L'eau est leur unique boisson.

L'eau de Djeddah ! j'en conserverai un souvênir éternel. Il faut vivre dans ce pays et se voir tourmenté par la soif que procurent quarante degrés de chaleur pour se résoudre à la boire. Puisée dans des citernes extrêmement mal entretenues, où grouillent des quantités énormes d'animalcules que l'on peut voir sans miscrocope, elle est renfermée et apportée à domicile dans des outres goudronnées. Mais ce goudron ne dure pas toujours et l'on se trouve dans une alternative embarrassante : ou l'eau a une odeur trop prononcée de

goudron et provoque des catarrhes stomacaux ; ou elle s'imprègne de l'odeur plus nauséabonde de l'outre et n'en devient que plus répugnante et plus malsaine.

Et pourtant le gouvernement turc avait donné une somme considérable pour la construction d'un aqueduc qui devait amener à la ville les eaux de la fontaine Aïn-Zibedah, située à quelques kilomètres dans la montagne !

Le canal, il est vrai, fut creusé ; mais la quantité d'eau qu'il apporte est tout à fait dérisoire. Pourquoi ? Je me suis laissé dire que cet aqueduc avait été détruit ou détérioré par ordre secret d'hommes riches et influents, propriétaires de citernes dont ils vendaient les eaux impures. Ce canal gênait leurs spéculations !

Et maintenant la source d'Aïn-Zibedah ne pouvant suffire aux besoins du port, les habitants et les pèlerins se voient dans l'absolue nécessité d'acheter très cher l'eau des citernes.

Il y en a de deux qualités : la première, qui se vend naturellement à un prix plus élevé, est celle dont j'ai parlé plus haut — la seconde est de beaucoup pire, et tout le monde comprendra ce qu'alors elle doit être.

La construction des maisons ne brille pas précisément par l'élégance ; elles offrent avant tout un but pratique et l'ombre et l'air y sont ménagés pour toutes les heures du jour.

Sur les faces de chaque habitation sont en effet disposés des espèces de kiosques en bois, appelés *moucharabiehs*, avec fenêtres pleines et grillées, et meublées à l'intérieur de nattes et de coussins. On occupe natu-

rellement celui qui n'est pas exposé aux rayons du soleil. Ces moucharabiehs sont parfois d'une très grande valeur. J'en ai remarqué plusieurs, faites de bois des Indes, ornées partout de sculptures d'une gracieuseté et d'une délicatesse incomparables, dont le style rappelait l'art mauresque à son époque la plus brillante.

Le soir, la ville prend un aspect bruyant et pittoresque. Devant les maisons, sur les places, partout sont disposés de nombreux *dikka*, espèces de bancs rectangulaires d'un mètre et demi de longueur sur quatre-vingt centimètres de largeur, et dont la partie où l'on s'asseoit et l'on se couche est en cordes tressées. De huit heures du soir à une heure du matin, les hommes conversent bruyamment entre eux, fumant, cela va sans dire, la cigarette ou le narghileh, tandis que d'autres chantent en s'accompagnant de battements de mains ou en frappant avec des lanières sur des planches de bois ou de métal. C'est un tintamarre à écorcher les oreilles les moins délicates. Jamais je n'ai vu l'harmonie si maltraitée que sur cette côte asiatique et pourtant cette musique provoquait de frénétiques applaudissements !

A ces bruits discordants s'ajoutent parfois les fêtes nocturnes que donnent dans leurs *sambouks* les bateliers qui se marient ou qui reviennent d'un long voyage. Avec le même accompagnement de *bazas*, un des chefs de la troupe chante, pendant des heures entières, un couplet quelconque, que, par intervalles, interrompent les joyeux assistants en poussant un : « Ah ! » long et formidable qui n'a rien d'harmonieux.

Mais ce qui produit toujours une impression profonde, c'est l'heure de la prière du soir.

Des centaines de croyants, ayant à leur tête un cheikh vénérable à la longue barbe blanche, se tiennent sur deux ou trois lignes devant la mosquée, recueillis, les pieds nus posés sur les nattes qui s'étendent devant eux. En priant, ils s'inclinent, se prosternent et se relèvent tour à tour. Voici ce qu'ils disent : (1).

I.

O Dieu Clément, qui dispenses les grandeurs et les petites fortunes, nous t'invoquons !

II.

Louanges à Dieu, Maître de l'Univers !
Le Clément, le Miséricordieux !
Souverain au jour de la rétribution.
C'est toi que nous adorons, c'est toi dont nous implorons le secours.
Seigneur, dirige-nous dans la voie droite,
Dans la voix de ceux que tu as comblés de tes bienfaits ;
Non pas de ceux qui ont encouru ta colère, ni de ceux qui s'égarent.

III.

Dieu est Grand !
Grâces soient rendues à Dieu.

(1) La prière comprend quatre parties :
I. Le *Bismillah* ou invocation.
II. Le *Fatah*, nom du premier chapitre du Coran.
III. Le *Rakhâh* ou prostration ; en le récitant on se prosterne.
IV. Le *Tahahïat* ou salutation.

Dieu est Grand !
Grâces soient rendues à Dieu.
Dieu est Grand !
Grâces soient rendues à Dieu.

IV.

Salut, respect et gloire à Dieu !
Salut au Prophète !
Salut à nous-mêmes.
Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète !
Salut à vous ! salut à nous !

Et pendant qu'ils récitent cette prière, du haut de la tour de la mosquée qui s'élève, svelte et blanche, dans l'azur du ciel étoilé, la voix éclatante et grave du *muezzin* lance successivement aux quatre points cardinaux cette majestueuse et touchante invocation :

Dieu est grand !
Dieu est grand !
Je le proclame : il n'y a qu'un seul Dieu et Mahomet est son esclave et son prophète !
Je vénère la Religion et la Vertu !
Voici l'heure de la prière : Dieu est grand !
Salut et vénération à Toi, ô type de beauté, ô prophète de Dieu ! (1).

(1) Pour se conformer aux ordres divins, cinq fois par jour, la voix du *muezzin* convoque les fidèles à la prière : à l'aube (*el-faghr*) à midi (*el-dôr*) ; vers trois heures (*el-hasra*) ; au coucher du soleil, (*el-mahreb*) ; enfin, une heure après le coucher du soleil (*el-hâechah*) : « *Célèbre les louanges de ton Seigneur avant le lever et avant le coucher du soleil et à l'entrée de la nuit ; célèbre-le aux extrémités des jours pour lui plaire.* » (XX, 130).

Les quatre grandes puissances coloniales, la France, la Russie, la Hollande et l'Angleterre ont à Djeddah un représentant chargé de défendre les intérêts de leurs nationaux musulmans. Je saisis avec bonheur l'occasion qui m'est offerte ici d'adresser à M. Wattbled, consul de France, mes plus sincères remercîments pour la bienveillance et l'amabilité qu'il m'a constamment témoignées. Je me fais un devoir d'acquitter la même dette envers M. Mardrus bey, agent de l'Administration de la Compagnie Khédivieh, qui, depuis plus de trente ans, habite le Hedjaz et n'est jamais si heureux que lorsqu'il peut obliger quelqu'un.

* * *

Il est temps de revenir aux pèlerins.

Quarante-cinq mille d'entre eux se trouvaient a Djeddah dans les premiers jours du mois d'août.

Ce fut le 6 que partirent les premières caravanes et le « Mahmal », ayant pour escorte le Gouverneur, les soldats égyptiens et les chameliers.

La distance de Djeddah à la Mecque est de quatre-vingt-dix-sept kilomètres.

Beaucoup de pèlerins font le voyage à pied, car ces pauvres gens ont en général plus de dévotion que de fortune. Bon nombre cependant louent un ou plusieurs chameaux que conduisent les bédouins du désert ; le prix de location pour un de ces quadrupèdes est de dix à quinze talaris, soit une soixantaine de francs.

Le point important est d'arriver à la Mecque, au mont Arafat et à Mouna aux jours de fête fixés.

C'est chose assez curieuse que le chargement du chameau. Les bédouins, ces petits hommes trapus, au teint cuivré, à la barbe rare et noire, aux muscles bien dessinés, font, malgré ses cris rauques, accroupir l'énorme animal, la tête allongée sur le sol, et, de leurs mains nerveuses, lui serrent, en la tirant fortement, la lèvre supérieure, moyen infaillible de le tenir en respect. D'autres bédouins alors placent de chaque côté de la bosse, les valises, les paniers, les provisions de voyage, etc. Si, au lieu de bagages, le chameau doit transporter des pèlerins, on lui met, également de chaque côté, deux *choudoufs*, grandes corbeilles en feuilles de palmier surmontée d'une toile qui puisse garantir les voyageurs des ardeurs du soleil ou de l'humidité de la nuit.

Le chargement terminé, les chameaux sont placés les uns à la suite des autres, liés entre eux par une longue corde, et, à un signal donné, ils se mettent en marche de leur pas monotone et saccadé.

Un voyage en chameau n'est pas précisément une partie de plaisir. Sa marche inégale donne à ceux qui le montent de fortes oscillations dont le résultat est le plus souvent une indisposition analogue au mal de mer. Ce voyage est, on le comprend, tout particulièrement funeste aux femmes enceintes : deux personnes qui ont voulu entreprendre le pèlerinage dans un état avancé de grossesse, ont avorté en chemin, et, après une douloureuse hémorrhagie, ont succombé des suites de leur imprudence, elles et leurs enfants. Du reste, il est impossible de leur donner aucun soin en route, car il faudrait s'arrêter en laissant la caravane continuer sa

marche. De deux maux ce serait choisir le pire et l'on s'exposerait à devenir la proie de la cruelle rapine des bédouins.

Les bédouins ! dans ces pays mêmes où, à chaque instant, on les rencontre armés de pied en cap, enveloppés dans leurs burnous blancs et regardant avec dédain l'habitant de la ville, leur nom est le terrible synonyme de la hardiesse jointe à la fourberie et à la férocité.

Ces terribles écumeurs des plaines de l'Arabie sont loin d'être des musulmans. Ils méconnaissent leurs devoirs envers Dieu, qu'ils ne prient jamais, et leur religion à eux c'est le vol et la rapine. La victime qui a le plus à souffrir de leurs exactions c'est le pèlerin traversant les plaines et les défilés du Hedjaz. Si l'on demande à un bédouin quelle est sa récolte, il vous répond avec un froid cynisme : «Ma récolte est le pèlerin.»

Je ne voudrais pas paraître un narrateur exagéré, mais à en croire les récits peu rassurants qui ont cours dans le pays, je ne saurais trop engager les voyageurs et les pèlerins futurs à prendre beaucoup de précautions ; c'est surtout en faisant un voyage à travers le Hedjaz que la prudence est mère de la sûreté.

Partis de Djeddah peu avant le coucher du soleil, nous voyageâmes pendant toute la nuit à travers le désert, entre deux chaînes de montagnes, sur une route passablement unie, encombrée d'une grande quantité d'herbes épineuses et rampantes.

Le lendemain, vers les huit heures du matin, la caravane fit halte dans le petit village d'Haddah, situé à

égale distance entre le port d'arrivée et la ville sainte. Haddah, en arabe, signifie *limite*.

C'est là, rapporte la tradition, que Mahomet, fuyant de la Mecque, le 16 juillet 622, pour se rendre à Yathreb, aujourd'hui Médine, rencontra une vieille femme, à l'aspect vénérable.

— « D'où venez-vous ainsi à travers ce désert? demanda le Prophète.

— Je viens du côté de l'Occident, répondit la vieille, d'une ville qui s'élève au bord de la mer, là-bas derrière la montagne, et qu'on appelle Djeddah.

— Ah! tant mieux! car je veux y aller moi-même, repartit l'auguste fugitif. Que pensez-vous du pays et de ceux qui l'habitent?

— L'eau y est salée, dit la vieille, et les gens y sont tous méchants! »

Le Prophète alors modifia son itinéraire, et, évitant d'aller à Djeddah, ville si mal famée, après un court séjour à Haddah, il prit directement le chemin de Médine.

Notre caravane, après s'être reposée pendant la journée, reprit sa marche à la tombée de la nuit, et le lendemain, 8 août, aux premiers feux du jour, nous entrions à la Mecque, la ville sainte de l'Islam et de la Caaba.

Une heure avant de franchir l'enceinte vénérée, un *Moutaouif*, prêtre chargé de réciter les prières au nom des fidèles, vint à notre rencontre.

Au nom de tous les pèlerins présents, il prononça cette formule sacrée, prescrite par le Prophète lui-même;

Dieu Grand ! c'est ici ta région sainte !

J'accomplis les prescriptions de ton culte ; ta parole est la vérité même !

Celui qui entre dans ton Temple y trouve son salut.

Seigneur, que ta volonté sainte s'accomplisse !

Grâces te soient rendues !

Gloire à Toi !

Tu es seul Roi dans ton royaume et ta puissance est sans rivale.

Je te demande de l'obéissance à ta volonté sainte et j'ai recours à ta miséricorde pour être préservé, au jour suprême, des flammes dévorantes de l'Enfer !

(*A suivre*).

Dieu Grand ! c'est ici ta région sainte !
J'accomplis les prescriptions de ton culte ; ta parole est la vérité même !
Celui qui entre dans ton Temple y trouve son salut.
Seigneur, que ta volonté sainte s'accomplisse !
Grâces te soient rendues !
Gloire à Toi !
Tu es seul Roi dans ton royaume et ta puissance est sans rivale.
Je te demande de l'obéissance à ta volonté sainte et j'ai recours à ta miséricorde pour être préservé, au jour suprême, des flammes dévorantes de l'Enfer !

(*A suivre*).

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE
DU CAIRE

SOUS LE PATRONAGE DE

SON ALTESSE LE KHÉDIVE

Président :

S. E. le Dr ABBATE PACHA.

Vice-Présidents :

S. E. HUSSEIN FAKRY PACHA.
COLONEL WINGATE BEY.

Secrétaire général :

Dr BONOLA BEY.

Secrétaires :

COMM. T. FIGARI.
AHMED ZÉKI.

Trésorier :

C. BOINET BEY.

Commission Centrale :

A. BIRCHER, *Négociant.*
O. BORELLI BEY, *Avocat.*
A. CAMERON, *Conseiller à la Cour d'appel indigène.*
E. H. FLOYER, *Directeur général des Télégraphes Égyptiens.*
C. GRAND BEY, *Ingr, Directeur général des services de la ville du Caire.*
J. R. GIBSON, *Commissaire Directeur anglais des Domaines de l'État.*
S. E. ISMAIL PACHA, (el Felaki), *Astronome.*
S. E. MOHAMED MOKTAR PACHA, *Directeur de la Daïra Kassa.*
J.B. PIOT, *Vétérinaire en chef de l'administration des Domaines de l'Etat.*
F. VENTRE BEY, *Ingénieur en chef de la Daïra Sanieh.*
COMTE CH. ZALUSKI, *Commissaire autrichien à la Caisse de la Dette Publique.*

Le Président et le Secrétaire général sont nommés par S. A. le Khédive. Les autres Membres ont été nommés dans l'Assemblée générale du 27 janvier 1894.

IVe Série. — Numéro 2.

BULLETIN

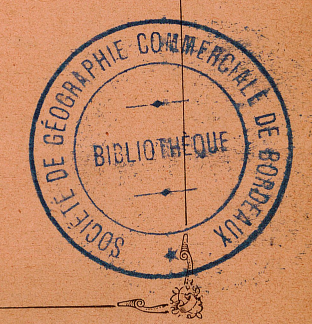
DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE:



LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1894

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

IVe Série. — N° 2. — Avril 1894

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE.
1894

NOTE SUR L'ORIGINE

DES

PLANTES CULTIVÉES DANS L'ANCIENNE ÉGYPTE

PAR

G. SCHWEINFURTH [1]

Le sujet que j'ai choisi pour cette conférence est bien égyptien. Il touche en effet à des questions d'un intérêt capital pour l'Egypte. Les plantes cultivées, les produits du sol sont les sources de la richesse de ce pays, et son antique civilisation est fondée sur l'agriçulture.

Mais, avant de vous entretenir de l'origine des plantes cultivées dans l'ancienne Egypte, qu'il me soit permis de vous rappeler la perte douloureuse que la science vient de faire en la personne de M. Alphonse de Candolle, le promoteur le plus actif de ces recherches. Reprenant, pour ainsi dire, l'œuvre d'Alexandre de Humboldt, Alphonse de Candolle a fait de la géographie des plantes une science véritable et nous laisse, après une longue vie consacrée au travail, son ouvrage classique sur l'origine des plantes cultivées. C'est grâce à son initiative et à l'exactitude de sa méthode que les études de cet ordre ont reçu le développement qu'elles

[1] Voir Compte rendu de la séance du 20 mai 1893.

comportent et que la botanique a pu prendre place à côté de la philologie comparée et de l'anthropologie comme science auxiliaire de l'archéologie.

Les phanérogames, c'est-à-dire les plantes d'ordre supérieur, doivent évidemment se trouver en corrélation plus étroite avec les conditions du milieu où elles vivent, que les autres organismes. Elles sont, en quelque sorte, l'expression des forces intimes du sol combinées avec l'action des agents atmosphériques. Le cachet de la provenance — espèce de nationalité des plantes par rapport aux provinces géographiques — leur est souvent très clairement imprimé. C'est ainsi que les plantes, là où elles apparaissent choisies et groupées par la main de l'homme, nous donnent de précieux indices sur la marche des migrations du genre humain et sur les relations de peuple à peuple dans le passé.

Aucun pays ne se prête mieux que l'Egypte à de pareilles recherches. Elle nous a laissé son histoire écrite dans ses tombeaux, dessinée sur ses monuments, et les mille vestiges matériels que nous avons recueillis parlent à nos yeux.

De plus, en raison de sa position exceptionnelle qui en faisait, pour ainsi dire, le centre du monde ancien, l'Egypte a toujours entretenu des rapports suivis avec l'étranger et n'a cessé d'être l'objet d'un intérêt général chez tous les peuples.

Aucune question n'a intéressé les archéologues à un plus haut point que celle de l'origine du peuple égyptien. Mariette avait consacré toute une vie de travail à cette question, mais ses efforts pour répandre la

lumière sur l'époque primitive et sur l'état qui a précédé l'ancienne civilisation furent vains. L'Egypte, d'après l'histoire antique, surgit comme une Pallas Athéné de la tête de Zeus, toute faite et toute armée.

Une question non moins embarrassante est celle de la détermination de l'époque où apparaît l'agriculture dans la vallée du Nil, car la civilisation et la religion anciennes ne sont très probablement pas contemporaines de la naissance de l'agriculture.

Nous savons que les céréales, l'orge et le blé, sont originaires de la Mésopotamie ou de la Babylonie, peut-être de la Chaldée proprement dite, mais elles sont en tous cas originaires des pays de l'Euphrate; c'est là, en effet, que ces espèces se retrouvent à l'état spontané. Mais quand et comment ont-elles été introduites en Egypte?

Deux hypothèses sont en présence :

Ou le blé et l'orge ont été importés de leur pays d'origine par les premiers colons de la race actuelle, ou bien les habitants de la vallée du Nil les recevaient des pays avec lesquels ils entretenaient le plus de relations, et ils commencèrent à les cultiver eux-mêmes lorsque, par suite de l'augmentation de la population, les produits du bétail ne suffirent plus à leurs besoins.

Contre la première supposition s'élèvent certains faits qui laissent entrevoir que l'époque du développement du culte religieux était, en Egypte, antérieur à la culture des céréales.

L'accès de l'Egypte par le nord, en raison de la difficile traversée des déserts qui la limitent, n'était permis qu'aux peuples nomades ou aux pasteurs.

Doit-on attribuer l'introduction des céréales en Egypte aux Sémites ou aux Khamites, ou bien cet événement a-t-il précédé la séparation de ces deux branches d'une race unique dans l'origine?

L'état actuel de nos connaissances ne nous permet pas de résoudre cette question.

Mais en admettant même que les Khamites soient entrés comme pasteurs et nomades sur le territoire égyptien, la question n'en reste pas moins complexe, car, dans ce cas, l'immigration aurait dû se borner au seul accès continental qu'offre l'isthme de Suez, ce pont des peuples, tandis que les traditions pharaoniques les plus anciennes militent en faveur d'une propagation de la race du sud vers le nord. C'était à Thèbes, en effet, que l'on plaçait la patrie terrestre d'Osiris et les princes mythologiques qui ont précédé les dynasties historiques avaient là leur résidence.

En suivant cet ordre d'idées, nous pouvons supposer, avec quelque raison, que les Khamites venant de l'Arabie ont fait leur entrée par la route de Kéneh-Kosseir, là où la vallée du Nil se rapproche le plus de la mer Rouge. Le passage à travers la mer de ce côté n'est cependant admissible qu'à la condition que le peuple en question ait vécu assez longtemps dans les parages avoisinants et acquis l'expérience nécessaire pour tenter pareille aventure.

Une autre hypothèse d'immigration se présente si nous considérons les constatations historiques et la longue stabilité des grandes routes du commerce du monde et des migrations des peuples.

Les premiers Khamites venant de l'Arabie méridionale peuvent avoir passé la mer dans sa partie la plus étroite, parcourant le même chemin qu'adoptèrent, longtemps après, les tribus sémitiques.

Les parages de l'Abyssinie du nord et de la Nubie méridionale se prêtent beaucoup à l'élevage des bestiaux; un peuple pasteur pouvait donc s'y développer et s'étendre facilement vers le nord, gagnant peu à peu la large et riche vallée d'Egypte, dont il opérait l'occupation : de nouvelles invasions plus directes de l'ancien foyer khamitique et de l'autre côté de la mer Rouge auraient eu lieu ensuite. A l'appui de cette hypothèse, je n'ai qu'à rappeler que l'âne, *animal originaire de la Nubie méridionale* et du pays des Somali, était déjà domestiqué par les plus anciens Egyptiens et a probablement aidé l'homme dans ses migrations préhistoriques.

Les difficultés du problème en question sont encore augmentées par les divergences de vues qui peuvent se produire si l'on essaye d'établir un rapport d'origine entre les trois facteurs de l'ancienne civilisation égyptienne: l'agriculture, l'écriture et la religion.

L'agriculture, les blés et peut-être l'écriture (comme art d'éterniser le parole humaine) indiquent la Babylonie.

Là se trouvaient les causes de la division des premières races historiques, là naquit la divergence des langues, là surgit cette tour mystérieuse vers laquelle même les savants de nos jours tournent leurs regards respectueux comme vers le symbole d'un principe de l'ordre dans un chaos d'idées. Ce n'est pas en vain que

l'auteur de la tradition biblique regardait la tour de Babel comme la place la plus ancienne du monde, quoique l'Egypte lui fut bien connue.

Le troisième facteur, la religion, ne se laisse pas dériver du Nord sans qu'une telle hypothèse soit contredite par des faits importants. Les faits que je citerai sont d'une persuasion évidente; on pourrait en diminuer la portée, mais on ne peut méconnaître leur vérité et leur logique.

L'usage symbolique de l'encens a été pratiqué par tous les cultes les plus anciens dont fassent mention les traditions historiques. Toutes les religions sémitiques y ont recours. Or l'encens est un produit de l'Arabie méridionale et de la côte opposée de l'Afrique Orientale. Peu de produits naturels sont aussi limités que l'encens dans leur distribution géographique, et peu de substances sont d'une définition aussi précise. La nomenclature géographique des anciens emploie, pour dénommer les régions où croît l'encens, des termes qui ont plus ou moins rapport à la religion et au monde surnaturel.

A côté de la *Regio thurifera* (région des arbres à encens, des baumes et des aromates), nous trouvons l'*Arabia felix*, l'*Eudaimon*, la *Sacra regio*, « la sainte contrée » *Saba* ou *Sara* appelée *Mysterium*, le *Pays des Dieux* (Punt) etc. Je n'hésite donc pas à croire que le berceau de toutes les religions de notre monde historique, tant qu'elles se basent sur la révélation, la tradition et sur une caste de prêtres, doit se trouver près de la patrie de l'encens, c'est-à-dire en Arabie. A l'appui de cette

assertion, je citerai encore ce fait, que les deux arbres sacrés des Egyptiens, le sycomore et la persea, consacrés, l'un à Hathor et l'autre à Isis, sont originaires de la même contrée. Ces deux arbres jouent un rôle important dans les inscriptions les plus anciennes et leur symbolisme remonte aux traditions les plus reculées. Il est constaté maintenant que ces deux arbres, qui ne se trouvent et ne se trouvaient jamais en Egypte qu'à l'état cultivé, croissent encore de nos jours spontanément dans l'Arabie heureuse et dans l'Abyssinie du nord, où je les ai bien souvent rencontrés.

*
* *

En recueillant tous les faits historiques qui se rattachent à la culture des plantes, on parvient à établir une délimitation approximative des époques où ont eu lieu l'acquisition et l'acclimatation des différentes espèces et on obtient ainsi les grandes lignes d'une histoire des relations de l'Egypte avec les autres contrées au point de vue agricole.

Il n'y a pas de pays agricole au monde où les plantes cultivées soient exclusivement indigènes, c'est-à-dire où ce soient seulement les espèces appartenant à la flore spontanée de la région qui aient été, pour un motif d'utilité quelconque, perfectionnées et transformées par les soins de l'homme. Rien ne prouve d'une façon plus évidente le lien commun qui relie tous les hommes que l'esprit cosmopolite de l'agriculture, et ce fait suffit pour démontrer que dans la civilisation les peuples sont rendus solidaires par des intérêts mutuels,

comme les individus le sont entre eux et qu'ils dépendent l'un de l'autre. La famille, la communauté, l'Etat, les rapports internationaux, tels sont les conditions du bien-être universel. L'isolement les fait périr. On pourrait croire cependant que l'Egypte, avec une nature aussi individualisée et par le caractère accentué de sa culture nationale, constituerait une exception, mais tel n'est pas le cas ; au contraire les égyptologues nous montrent sur chaque page de l'ancienne histoire de nombreux emprunts à l'étranger; il en est de même dans l'histoire de l'agriculture égyptienne.

La flore de l'Egypte se compose de 1320 espèces de plantes vascillaires. Le nombre des espèces utiles et cultivées de nos jours sur une grande échelle est de 150.

Parmi ces dernières, 50 espèces seulement étaient connues avant l'ère chrétienne; 40 ont été retrouvées en nature dans les tombeaux ou monuments, et il est fait mention des dix autres dans les inscriptions : ainsi, pour la reconstitution théorique de l'ancienne agriculture, nous ne disposerons, en tous cas, que d'un tiers des plantes cultivées aujourd'hui.

Certes, on n'accordera jamais à ce travail que la valeur relative d'un essai de reconstitution, d'une ébauche de contours de l'édifice ; mais pour qu'on le juge avec indulgence je n'ai qu'à invoquer le principe d'après lequel nous voyons quelquefois la vérité naître des erreurs, mais jamais de la confusion.

Cependant, on ne peut accorder moins de crédit à une étude, basée sur les témoignages réels que nous offrent les fleurs et les fruits retrouvés parmi les offran-

des funèbres, qu'à cet édifice hypothétique que présente la géologie, appelée histoire du globe. Cette dernière science est, en effet, basée sur les témoignages douteux de pétrifications souvent rares et presque toujours défectueuses.

Première Epoque.

Nous avons d'abord à nous occuper de l'époque la plus reculée, c'est-à-dire de l'état primitif de la vallée du Nil avant l'invasion des Khamites :

La vallée nilotique était occupée par des forêts riveraines et par des savanes semblables à celles de l'Afrique centrale et était habitée par une race d'aborigènes qui a disparu et qui n'a pas laissé de traces, car l'unité de la race égyptienne est affirmée par les plus anciens documents.

Une partie des plantes cultivées aujourd'hui, appartiennent à la flore primitive de la vallée du Nil et étaient peut-être déjà cultivées par les aborigènes hypothétiques et négroïdes.

Ces plantes croissent encore à l'état spontané dans les régions du haut Nil, au delà du 15° latitude nord.

En voici la nomenclature :

Lablab vulgare Sav. (Arabe : *lubia âfin*).

Vigna sinensis End. (Arabe : *lubia*).

Cajanus flavus L.

Cucumis Melo L. var. (Arabe : *Adjour*, *ou Khate*).

Luffa acutangula, (Arabe : *louf*).

Corhorus olithorius L. (Arabe : *melokhia*).

Hibiscus esculentus, Meh. (Arabe : *bâmia*).
Hibiscus cannabinus, L. (Arabe : *til*).
Citrullus edulis Schr. (Arabe : *bâtih*).

Deuxième Epoque.

La deuxième époque que je distingue est celle de la colonisation hypothétique de la vallée d'Egypte par les Khamites.

Les forêts disparaissent, les pâturages s'étendent, les cultures commencent.

Troisième Epoque.

La troisième époque est celle de l'introduction de la civilisation, du développement de la religion, et peut-être de l'écriture figurée.

Introduction de l'usage de l'encens, indispensable au rite ; acclimatation des arbres sacrés de l'Arabie Heureuse ; Persea (*Mimusops Schimperi H.*), Sycomore (*Ficus Sycomorus. Gaert*) et le figuier (*Ficus carica*).

Vers la fin de cette époque, les céréales sont importées des pays de l'Euphrate.

Commencement de la culture de l'épeautre, du froment, de l'orge, du lin et de la vigne.

Quatrième Epoque.

La quatrième époque est celle de la culture et de la civilisation égyptienne par excellence. C'est à cette époque que se reportent les divisions en ancien, moyen et nouvel empire, avec les sous-divisions de l'empire libyco-éthiopien.

Cinquième Epoque.

Dans la cinquième époque, la civilisation égyptienne joue un rôle intermédiaire ; les fruits de la civilisation passent à l'étranger, l'Egypte les transmet aux autres nations, recevant en échange un grand nombre de plantes utiles qui lui manquaient jusqu'alors.

On peut diviser cette époque en cinq périodes correspondant aux diverses occupations étrangères de l'Egypte :

Période perse—Période grecque—Période romaine—Période byzantine — Période arabe.

Sixième Epoque.

La sixième et dernière époque se signale par la plus basse décadence, suivie d'une renaissance, semblable à une forte crue du Nil après un étiage extraordinaire.

Elle commence à la conquête de l'Egypte par les Ottomans, en l'an 1517. Vers la seconde partie de cette époque se produit une régénération de l'agriculture et un modeste retour à la civilisation.

Même en pleine décadence le pays reçoit, par l'intermédiaire de Venise, des plantes très utiles, provenant de l'Amérique récemment découverte, maïs, tomates, patates douces, piment, tabac (1).

(1) Voici les différents pays dont le flores, comme provinces géographiques, ont contribué à enrichir l'agriculture égyptienne :

AFRIQUE TROPICALE, par l'intermédiaire de l'Inde ; *Sésame*, *riz*, *canne à sucre* et *sorgho*.

ARABIE HEUREUSE. *Sycomore*, *persea*, *figue*, *colocase* et *grenade* (?).

La sixième époque offre dans le courant du siècle actuel deux parties bien distinctes :

Le règne de Méhémed-Ali et le règne d'Ismaïl.

Les anciens dieux chassés par les croyances des époques byzantine, arabe et turque reviennent sous l'apparence de la science européenne et avec la naissance de l'égyptologie.

Le coton, la canne à sucre offrent des richesses inattendues, mais ces nouvelles cultures trop profondes menacent d'ébranler l'équilibre de l'agriculture, basée sur les apports annuels d'alluvions du Nil, apports estimés de 1/2 à 1 millième. En revanche, l'irrigation est réglée d'une façon plus parfaite qu'à aucune des époques précédentes.

BABYLONIE. *Céréales, épeautre, blé, orge, oignons, poireaux, ails, lentilles.*

PERSE ET INDE. *Lawsonia* (henné) *grenade* (?), *cedrat, citron.*

INDE, par l'intermédiaire de l'Arabie méridionale; *murier blanc, banane, orange amère, limon.*

SYRIE ET ARMÉNIE. *Murier noir, lin* (?), *vigne, radis, pois chiche, carthame, pavot.*

COTES DE LA MÉDITERRANÉE. *Fève, carotte, laitue, olivier.*

PÉNINSULE BALCANIQUE. *Lupin, trèfle.*

AMÉRIQUE. *Maïs, tomate, patate douce, piment, tabac.*

PELERINAGE

A LA MECQUE ET A MÉDINE [1]

PAR

le Dr SALEH SOUBHY

EX-INTERNE DES HOPITAUX DE FRANCE, LAURÉAT DE LA FACULTÉ DE PARIS
INSPECTEUR SANITAIRE DE LA VILLE DU CAIRE

(*Suite et fin* [2]).

V.

LA MECQUE.

Suivant une des légendes arabes les plus répandues, Abraham « l'ami de Dieu », confirmé dans sa foi par plus d'une miracle, alla prêchant la vérité et poursuivant l'idolâtrie en Babylonie, en Syrie, en Palestine, en Egypte.

C'est de là qu'il ramena son esclave Agar, dont il eut un fils. Pour satisfaire à la jalousie de Sarah, son épouse, il conduisit, par un commandement divin, la mère et son enfant au lieu où longtemps après fut la Mecque. La solitude était aride et désolée ; devant sa mère folle de douleur, Ismaël allait mourir en proie aux ardeurs de la soif, lorsqu'il frappa du pied sur le sol ; une source abondante en jaillit. C'est la fontaine du *Zemzem*.

(1) Voir le Compte rendu de la séance du 24 février 1894.
(2) Voir le Bulletin n° 1, page 45.

Ce prodige désigna Ismaël au respect de tous.

Abraham vint le retrouver plus d'une fois. Dans l'un de ces voyages, il lui communiqua l'ordre du ciel de rebâtir un sanctuaire élevé par Adam, le premier vrai croyant. Lorsqu'ils voulurent, en construisant cet édifice, marquer l'angle de l'autel où devaient à l'avenir s'accomplir certaines cérémonies, l'archange Gabriel leur apporta une pierre d'une éclatante blancheur. Ce sanctuaire est la Caaba, située dans la vallée de la Mecque. Cette pierre, noircie par le temps, est la fameuse pierre noire encore aujourd'hui vénérée.

De temps immémorial, cet oratoire d'Abraham et d'Ismaël, regardé comme consacré au Dieu suprême, Allah, était visité par toutes les sectes de l'Arabie.

D'innombrables tribus qui se disaient descendantes d'Abraham, erraient, nomades et indépendantes, dans les oasis et dans les vallées de la grande péninsule. On distinguait entre autres les *Moutarriba*, qui peuplèrent le Hedjaz ; les *Jectanides* ou Moutarriba descendants de Jutan, de la race d'Abraham, qui s'établirent dans l'Yémen ; les *Ariba* ou Arabes proprement dits, au premier rang desquels on place les Adites et les Amalécites. Les Jectanides, faisant valoir la richesse de l'Yémen, voulaient assurer à Sanâ le titre de capitale de l'Arabie ; les Ismaélites, une des tribus des Moutarriba, pour assurer la prééminence de la Mecque, s'appuyaient sur ses origines sacrées.

Une tribu qui devait acquérir une importance considérable fut celle des Koréïchites, dont le chef El Koreïch, descendait d'Ismaël.

Comme la Caaba était restée longtemps isolée dans le désert et que les pèlerins séjournaient sous des tentes en venant visiter le célèbre sanctuaire, Kossaï, qui vers le milieu du cinquième siècle, était chef de cette tribu, essaya de faire de cet endroit une ville importante et de donner ainsi plus d'unité et d'indépendance à la religion de la Caaba.

Au milieu de cette multitude de cultes, quelques personnages, qu'on appelait *Hanyfes*, vinrent après lui tenter une régénération religieuse. Un poète très admiré prédit la venue prochaine d'un prophète, dont le rôle devait être de faire disparaître les fables grossières qui défiguraient l'antique foi d'Abraham.

En 569, naissait le fils d'Abd-Allah, le descendant de Kossaï, à qui fut donné le nom jusqu'alors inconnu de *Mohammed* ou le Glorifié. [1]

*
* *

Mahomet naquit à la Mecque. Sa famille appartenait à la puissante tribu de Koréïchites.

Son berceau, si l'on en croit la tradition, fut entouré de prodiges :

Le monde entier s'émut au moment ou naquit le futur Prophète. Le palais des Kosroès, à Ctésiphon, s'ébranla et quatorze de ses tours s'écroulèrent ; le feu sacré des pyrées s'éteignit malgré la surveillance incessante des Mages ; le lac de Sawa se dessécha, le grand Moubed des Perses rêva l'envahissement de la Perse par les chameaux et les chevaux arabes, et Amina raconta

[1] L'orthographe véritable du nom du Prophète est *Mohammed*; néanmoins, pour nous conformer à l'usage, nous écrirons toujours *Mahomet*.

à son beau-père que pendant sa grossesse, elle avait rêvé qu'une lumière extraordinaire se répandait de son sein pour illuminer le monde ; enfin Abd-el-Mottalib, en venant un jour voir son petit-fils, s'aperçut avec étonnement qu'il était né circoncis. (1).

Il perdit à cinq ans son père Abd-Allah, fut élevé par son oncle Abou-Taleb, prince de la Mecque, jusqu'à l'âge de quatorze ans, puis s'enrôla dans une caravane et alla faire la guerre sur la frontière de Syrie. De retour à la Mecque, il épousa à l'âge de vingt-cinq ans une riche veuve nommée Sitty Khadigah.

Il s'était déjà fait remarquer par son esprit, sa probité et la régularité de sa conduite ; mais depuis son mariage jusqu'à l'âge de quarante ans, il mena une vie toute de retraite et d'étude, pendant laquelle il entreprit de réformer la religion de son pays, d'y faire adorer un seul Dieu et de réunir en une seule les diverses religions qui divisaient alors l'Arabie, l'idolâtrie, le judaïsme et le christianisme. (2).

Mahomet commença sa mission en 611.

L'archange Gabriel lui apparaissait et lui dictait les vérités qu'il devait révéler aux hommes. Après avoir converti sa famille et quelques amis puissants, parmi lesquels on compte Ali, Aboubekre, Othman et Omar, si célèbres dans les annales musulmanes, il prêcha publiquement, se proclamant Prophète et envoyé de Dieu.

(1) Kasimirski. *Préface du Coran*, p. VII.

(2) C'est en l'an 205 de J. C. qu'Abou-Carib fit une expédition en Perse et qu'à son retour il s'empara du Hedjaz, assiégea Yatreb, visita la Caaba, et embrassa le judaïsme qu'il introduisit dans l'Yemen. Le christianisme y avait été prêché, vers 343, par Théophile, envoyé de l'empereur Constantin, mais l'idolâtrie restait la religion dominante du pays.

Mais il éprouva dans la Mecque une vive opposition et fut contraint, le 16 juillet 622, de s'enfuir à Yatreb. Cette ville l'accueillit avec enthousiasme et reçut de là le nom de Médine (Médinet-el-Nabi) ou *Ville du Prophète.* C'est de cet événement que date l'ère musulmane, appelée *Hégire* ou fuite.

Mahomet persécuté employa les armes à la propagation de la religion nouvelle. Il soumit plusieurs provinces de l'Arabie et, en 630, il s'empara de la Mecque, dont il renversa les idoles. La mort ne devait pas lui laisser le temps d'étendre ses conquêtes.

Au commencement de l'année 632, il sentit ses forces décliner subitement. Le Prophète résolut alors de terminer son œuvre par un pèlerinage solennel.

Il quitta Médine suivi de cent quatorze mille pèlerins, et arriva à la Mecque le matin du quatrième jour de Dzoul-hidjeh. S'étant immédiatement rendu à la Caaba, il baisa respectueusement la pierre noire et fit les sept tournées (*tawaf*) autour du temple. Après avoir prié près du *Makam-Ibrahim*, il revint de nouveau baiser la pierre noire, puis, sortant de l'enceinte du temple, il alla prier sur la colline de Safa et termina la journée par le *Saï*, c'est-à-dire en parcourant sept fois l'espace compris entre cette colline et celle de Marouah.

Le 8 de Dzoul-hidjeh (7 mars), Mahomet, entouré de la foule qui se pressait autour de lui, se transporta dans la vallée de Mouna, où une tente lui fut dressée ; il y fit cinq prières ; puis, le lendemain, monté sur sa chamelle Coswa, il s'achemina vers le Djebel-Arafat.

Placé sur une élévation d'où il pouvait dominer la

foule et sans descendre de sa chamelle, il adressa au peuple une allocution éloquente : « O mon Dieu ! s'écria-t-il en terminant, ai-je rempli ma mission ? » Des milliers de voix s'élevèrent pour lui répondre : « Oui, tu l'as remplie ! » Et il ajouta : « Mon Dieu, entends ce témoignage ! ».

Il se rendit ensuite, après la prière de *El-Hasra*, dans un autre endroit du Mont Arafat, appelé *Essakarat*. Ce fut là qu'il annonça le verset du Coran où Dieu dit : « J'ai terminé l'édifice de votre foi religieuse ».

Le lendemain, jour des sacrifices, Mahomet immola de sa main soixante-trois chameaux et donna la liberté à soixante-trois esclaves : ce nombre était égal aux années de son âge.

Il se fit ensuite raser la tête (car il n'est pas permis de se raser pendant le pèlerinage), et les personnes les plus rapprochées se partagèrent ses cheveux coupés.

Telle est la relation que les historiens nous ont laissée de ce pèlerinage ; ils le nomment le « pèlerinage de l'enseignement » (*hadjet-el-balague*), parce que le Prophète fixa par son exemple tous les rites à accomplir ; on l'appelle aussi *hadjet-el-Islam*, comme ayant complété l'institution de la doctrine musulmane ; enfin, on le nomme plus communément le pèlerinage d'adieu, *hadjet-al-widah*, parce que Mahomet semble, en cette occasion, adresser ses adieux à sa patrie et à tous les musulmans.

De retour à Médine, il vit sa fin approcher. Il s'installa alors dans le logement de sa femme Aïcha et donna des ordres très précis pour régler sa sépulture :

« Quand vous m'aurez lavé et enseveli — dit-il à ses parents — vous me poserez sur ce lit, au bord de ma tombe, qui sera creusée dans cette chambre même, à la place où je suis, puis vous me laisserez seul où je suis et attendrez que l'ange Gabriel et tous les anges du Ciel aient prié sur moi ; d'abord ma famille et enfin tous les musulmans. »

Malgré une faiblesse extrême il se rendit encore, s'appuyant sur ses deux cousins, à la mosquée, et là, monté sur une chaise, il fit aux assistants l'allocution suivante : « O musulmans! si j'ai frappé quelqu'un d'entre vous, voici mon dos, qu'il me le rende ; si j'ai ravi à quelqu'un son bien, qu'il le reprenne; qu'on ne craigne pas de s'attirer ma haine. Mon cœur n'est pas fait pour haïr ». Un individu vint lui demander trois dirhems ; Mahomet les lui restitua en disant : « Mieux vaut la honte en ce monde que dans l'autre ». Alors, rentré chez lui, il s'affaissa bientôt et, prononçant ces mots entrecoupés : « Mon Dieu!.... oui.... avec le compagnon d'en haut! » [1] il expira sur les genoux d'Aïcha, le 13 Rabi-Awel de la onzième année de l'hégire, qui était un lundi.

La tradition a conservé plusieurs traits de la vie du Prophète qui le peignent comme un homme plein de douceur, d'humanité et de bienveillance.

Quant à son extérieur, il était de taille moyenne, son corps robuste et bien formé ; il avait les yeux noirs, les cheveux noirs et plats, le nez aquilin, les joues unies,

[1] L'archange Gabriel.

les dents un peu écartées. Sa figure était à la fois douce et ferme ; elle était, si je puis parler ainsi, le reflet des sentiments de celui qui avait l'habitude de dire : « Les choses que j'aime le plus en ce monde sont les femmes et les parfums ; mais ce qui réconforte le plus mon cœur, c'est la prière ».

Les restes vénérés du Prophète reposent dans la seconde des villes saintes de l'Islam, à Médine, qui depuis lors reçut le surnom de *Manawarah*, l' « Illuminée ». [1]

*
* *

Revenons à la Mecque.

Cette ville est située entre des montagnes très élevées. Ses rues étroites sont sans alignement; l'une d'elles divise la cité en deux et conduit au *Mahalah* (cimetière), ayant, dans son long parcours, une largeur moyenne de sept ou huit mètres. Du reste, la description que j'ai donnée de Djeddah peut facilement s'appliquer à la Mecque. On y remarque, avec l'unique mosquée, deux bains et un nombre considérable d'hôtels arabes.

En face de l'une des portes de la mosquée s'élève un vaste bâtiment solidement construit et à un seul étage. C'est le *Tekiah* égyptien, vaste asile destiné aux pèlerins pauvres. Une cour immense est au milieu ; on y trouve un moulin et des magasins pour le blé, le riz, le maïs, envoyés d'Egypte. Près de quatre-cent cinquante indigents y viennent chaque jour chercher leur nourriture.

(1). Voir Caussin de Perceval et Kasimirski.

A cet établissement de bienfaisance sont attachés divers employés: un magasinier, un cuisinier, deux écrivains, sous la haute surveillance d'un intendant.

A la Mecque résident l'émir du Hedjaz et un *Hokoumdâr* ou gouverneur général. Le premier est actuellement Son Altesse le Chérif Mehemet Hôn-el-Rafiik, descendant du Prophète. Son auguste origine lui donne droit aux honneurs souverains et il reçoit le titre de *Saïdna* (notre Seigneur). S. A. Hôn-el-Rafiik est un homme d'une quarantaine d'années, d'une prestance magnifique et d'une remarquable intelligence. Je crois pouvoir dire sans flatterie qu'il est — et ce mot renferme tous les éloges — digne en tout point de la haute position qu'il doit à sa naissance.

Ce titre de Chérif est transmissible de père en fils par voie d'héritage.

Il va sans dire que les habitants du pays profitent de ces jours d'affluence pour exploiter, dans toutes les limites du possible, les pauvres pélerins. Tout devient d'une cherté extraordinaire : les maisons se louent à des prix exorbitants et les aliments de première nécessité ne peuvent s'acquérir qu'à un prix double ou triple de leur valeur ordinaire.

Notre logis trouvé, après nous être un peu remis des fatigues du voyage, nous nous rendîmes à la Caaba.

*
* *

La mosquée de Haram-el-Chérif, la seule qui s'élève dans l'enceinte des murs de la Mecque, est un quadrilatère sur les côtés intérieurs desquels sont disposés

des arches et des portiques, ornés de riches sculptures. Elle peut contenir jusqu'à six cent mille personnes. Sur ses quatre faces, huit minarets lancent dans les airs leurs tours élégantes et frêles; huit portes y donnent accès.

Au centre est la Caaba, premier sanctuaire de la religion musulmane, but unique et suprême du pèlerinage des croyants, l'oratoire de notre premier père Adam, reconstruit avec l'aide des anges par Abraham et Ismaël; en un mot, la Maison de Dieu.

Nous établîmes la Maison Sainte pour être la retraite et l'asile des hommes, et nous dîmes : Prenez la station d'Abraham pour oratoire. Rendez pure ma maison pour ceux qui viendront en faire le tour, y vaquer à la prière et faire des génuflexions et des prostrations. Lorsque Abraham et Ismaël eurent élevé les fondements de la Maison, ils s'écrièrent : « Agréez-la, Seigneur, car vous entendez et vous connaissez tout! » (II, 119, 121).

La Caaba a une forme cubique; sa hauteur est d'environ dix mètres. Les murs extérieurs sont recouverts d'une riche draperie que l'on renouvelle chaque année, comme nous l'avons déjà dit, et qu'entoure, à six mètres de hauteur, un large ruban de drap d'or où sont inscrits des versets choisis du Coran. Le long des quatre côtés s'étend une gouttière d'or qui reçoit l'eau du ciel. La porte unique de l'oratoire est très élevée au-dessus du sol; on y pénètre au moyen de deux échelles mobiles, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Cette dernière, présent d'un pieux et opulent Indien, est en argent massif.

L'intérieur est une salle pavée de marbre, éclairée

par des lampes d'or massif et recouvertes d'inscriptions. Dès les temps les plus reculés, l'ornementation en a été très riche. Voici la description qu'en a donné Nassiri Kosran, dans sa relation d'un voyage en Palestine et en Arabie, en l'an 1035 de l'ère chrétienne, publiée récemment par M. Schefer, l'éminent directeur de l'École des langues orientales :

Les murs de la Caaba sont tous revêtus de marbres de diverses couleurs. Du côté de l'occident, il y a six mirhabs en argent, fixés par des clous à la muraille; chacun d'eux a la hauteur d'un homme; ils sont ornés d'incrustations en or et en argent niellé d'une teinte noire foncée. Les murailles sont jusqu'à la hauteur de quatre arehs au-dessus de la terre dans leur état primitif; à partir de cette hauteur, elles sont, jusqu'au plafond, recouvertes de plaques de marbre, ornées d'arabesques et de sculptures dont la plus grande partie est dorée.

C'est dans l'une des murailles extérieures que se trouve enchâssée la célèbre pierre noire apportée par l'archange Gabriel. Cette relique mesure vingt centimètres de diamètre.

Devant la porte de ce vénéré sanctuaire se dressent successivement une chaire de marbre et de bois sculptés, où l'Imam vient réciter les prières et enseigner la doctrine; le tombeau du patriarche Abraham, recouvert de cachemires brodés d'or et de pierreries et sur lequel de nombreuses lampes d'or sont suspendues (1); le *Bab-el-Salam* ou Porte du Salut, vaste arc de triomphe de huit mètres de hauteur, orné de sculptures magni-

(1) Dans le culte musulman, les lampes suspendues devant un objet sacré ne sont allumées que la nuit.

fiques ; enfin, le *Zimzim*, monument de dimensions modestes qui renferme la source sacrée, jaillie du sol du désert sous le pied d'Ismaël.

Il va sans dire que l'eau de cette source est avidement recueillie par les fidèles. Chacun tient à en emporter pour soi ou pour ses amis en souvenir du pèlerinage. A la Mecque et dans les villes voisines, les indigènes en vendent une quantité considérable, renfermée dans de petits flacons de fer-blanc.

La croyance populaire affirme que ce puits sacré aboutit au paradis. Autrefois beaucoup de pèlerins ne redoutèrent pas de s'y précipiter ; leurs corps, emportés par les courants des couches inférieures ne furent jamais retrouvés, ce qui, sans doute, ne contribua pas peu à augmenter les superstitions primitives. Le gouvernement de S.M. le Sultan a sagement fait placer une grille à un mètre au-dessous de la surface de l'eau, ce qui permet d'y puiser à volonté, mais enlève, en même temps, toute possibilité de se noyer dans la sainte citerne.

Voici comment elle a pris le nom de *Zimzim :*

Ismaël, nous le savons, mourant de soif dans cette contrée aride avait fait jaillir cette source ; mais l'eau s'élança si abondante que, craignant l'inondation du pays tout entier, le saint enfant se hâta d'en modérer l'impétuosité en s'écriant : « Resserre-toi ! resserre-toi ! » Ces mots se traduisent par *Zimzim* dans la langue arabe.

J'ajouterai que la source a, dans l'enceinte de la mosquée, plusieurs puits secondaires pour en permettre une plus abondante distribution.

A la Mecque, soit au Mahala, soit à la mosquée, se trouvent les tombeaux de personnages célèbres dans les annales de l'Islam ; c'est, avec celui d'Abraham, ceux de Sitty Amina, mère du Prophète, de Khadigah, sa première femme, des Imams Hanifah et Hembali. On ne doit pas confondre ces tombeaux (*makham*) où reposent les restes de ces illustres personnages, avec les mausolées élevés en l'honneur de quelques autres, mais qui sont absolument vides (*mesghed*) ; tels sont ceux des imams Chaffieh et Malki, que l'on voit auprès du tombeau d'Abraham, mais dont les cendres sont, celles du premier au Caire, celles du second à Médine.

Ces quatre Imams dont je viens de parler, c'est-à-dire Hanîfah, Hembali, Malki et Chaffieh, sont les chefs des quatre grandes sectes de l'Islam. Elles ne diffèrent toutefois entre elles que par l'austérité et l'observance plus ou moins sévère des préceptes religieux et toutes quatre appartiennent à la grande classe des *Sounnites.*

Car l'Islam se divise en deux grandes classes religieuses : les *Sounnites* et les *Chyites* (hérétiques). Les premiers admettent le *Sounnah*, vaste compilation de traditions qui sert de complément au Coran ; les seconds, partisans d'Ali, gendre et fils adoptif de Mahomet, rejettent la plupart de ces traditions et se séparent complètement de leurs coreligionnaires. Ils sont surtout nombreux en Perse. — Pour plus de détails on peut se reporter à l'ouvrage de M. le Dr G. Le Bon.

Le plus ancien de ces rites a été fondé par l'Imam Abou-Hanifah el-Nooman-ebn-Sabet, que l'on regarde comme le promulgateur de la *Chariah*, ou loi musulmane.

Il jouissait d'une grande réputation de sainteté et de savoir. il mourut à Bagdad en l'an 150 de l'hégire, âgé de soixante-dix ans. Il venait d'être jeté au fond d'une prison pour avoir refusé les fonctions de juge. « Je ne veux pas être juge, disait-il, car je ne veux pas être jugé moi-même » Le rite hanafite est suivi par la Cour de Constantinople et par les Turcs.

Malik-ebn-Hanas, mort à Médine l'an 179 de l'hégire (795), est le chef du rite malékite. Il a surtout des partisans dans l'Occident musulman, dans la Régence de Tripoli, en Tunisie, en Algérie et au Maroc.

L'Egypte presque tout entière appartient au rite Chafféïte, qui doit son origine à Mohammed-ebn-Abbas-ebn-Osman-ebn-Chaffeï, né en Syrie et mort (204 de l'hégire) en Egypte, à Fostat, où il vécut quatre ans.

Enfin, Ahmed ebn-Hembali, mort en 241 de l'hégire à l'âge de soixante-dix-sept ans, a laissé des sectateurs à Damas et à Bagdad ; ils se sont répandus de là dans la Syrie et l'Yémen.

La garde et l'entretien de la Caaba sont confiées au « Chébah » par un privilège qui s'est perpétué de père en fils dans sa famille depuis le Prophète. Seul ce « Chébah » a le droit d'ouvrir la porte de l'auguste sanctuaire. Chaque année, il reçoit un magnifique costume de soie en échange de l'ancien, dont les morceaux sont distribués aux pèlerins, qui le conservent respectueusement comme une relique. Une trentaine d'eunuques l'aident dans les différentes fonctions de son ministère.

Les pèlerins, suivant l'exemple que leur a donné le Prophète, doivent entrer à la mosquée de Haram-el-Chérif par le Bab-el-Salam ou Porte de Salut.

Ils s'avancent alors devant la Caaba, qu'entoure une balustrade de bronze, et baisent respectueusement la pierre noire apportée du ciel. Le *Mataouif* commence alors cette prière que tous répètent en faisant sept fois le tour du monument sacré :

O Dieu grand ! Souverain Seigneur du ciel et de la terre !
C'est pour obéir à ta Religion sainte, à ton ordre divin et à la volonté de ton Prophète, que je viens dans cette auguste maison, ta propriété, ta demeure et ton sanctuaire.
C'est le séjour du salut !
Seigneur, tu es notre lumière et notre soutien.
Par toi, nous sommes à l'abri du doute et de la ruse des trompeurs.
Par toi, notre conduite est droite et sainte.
Oh! nous t'en conjurons ! quand viendra le dernier des jours, alors que le soleil de ta justice irritée brûlera les pècheurs, mets-nous à l'ombre de ta bonté puissante !
Donne alors à notre langue altérée une onde rafraichissante.
Bénis, Seigneur, ce pèlerinage et répands tes faveurs sur toutes nos entreprises.
Qu'au jour suprême, cette pierre sacrée, apportée par tes Anges, rende témoignage de notre visite à ton sanctuaire !
Dieu grand ! donne-nous ta grâce en ce monde et dans l'autre, et daigne nous absoudre de nos péchés pour que nous soyons préservés des feux de l'enfer !

Le tour de la Caaba accompli sept fois, tous les pèlerins sortent de l'enceinte de la mosquée et se rendent à une colline voisine appelée Safa. Ils franchissent sept

fois en courant l'espace compris entre cette colline et celle de Marouah, environ un kilomètre.

La tradition rapporte qu'Agar, mère d'Ismaïl, affolée de douleur à la vue de son fils mourant, parcourait elle-même cette distance, suppliant Dieu d'épargner son fils. C'est en mémoire de cette exaltation douloureuse que les pèlerins accomplissent cette cérémonie, qui a reçu le nom de *Saï*.

Ici se termine le pèlerinage de la Mecque. Ceux qui se sont engagés à faire le *Hiram-bel-Hadji* quittent l'état pénitentiel et rentrent dans l'état de *hilal*, qui consiste à reprendre les habitudes ordinaires de la vie.

Inutile d'ajouter que la mosquée de la Ville Sainte reste toujours le rendez-vous général aux heures de la prière.

*
* *

Notre séjour à la Mecque dura peu.

A l'approche des fêtes du *Courban-Baïram*, nous dûmes quitter la Cité du Prophète, emportant, impérissable dans nos cœurs, le souvenir des émotions profondes que nous y avions ressenties.

Ville célèbre entre les plus célèbres villes du monde par ses traditions lointaines, ses monuments religieux, ses souvenirs historiques, par le prestige qui l'entoure depuis cinquante siècles, enfin par l'affluence considérable des pèlerins qui, chaque année, y accourent de tous les points de l'Afrique, de l'Asie et de l'Océanie, elle ne redoute aucune comparaison avec les cités saintes des religions rivales, Rome et Jérusalem.

Elle apparaît au monde entier comme le témoignage irrécusable de la vivacité de la foi musulmane que l'ignorance et l'erreur se plaisent à croire mourante ou anéantie. Elle est l'âme et le cœur de cette grande famille de l'Islam qui, sous l'égide du Prophète, eut tant de gloire dans le passé et dont l'avenir donne tant d'espérances, si elle veut rester unie dans sa foi et fidèle à ses traditions !

VI.

LE MONT ARAFAT.

Le 16 août, après avoir longtemps marché à travers d'étroites vallées, sur une route couverte d'herbes et de sable, et traversé les petits villages de Mouna et de Mouzdallifah, nous arrivâmes à la célèbre montagne d'Arafat.

Voici ce que raconte la tradition :

Chassés du Paradis terrestre, coupables d'avoir mangé du fruit défendu, Adam et Ève, le premier homme et la première femme, errèrent longtemps, séparés l'un de l'autre, l'âme pleine de repentir et de douleur, au souvenir de leur bonheur perdu.

Ils marchèrent à l'aventure — qu'il devait être cuisant ce premier remords ! — et, ayant suivi un chemin différent, ils se rencontrèrent au pied du mont Arafat.

Là, ils unirent leurs larmes, relevèrent leur courage

et, le cœur plein d'espoir, résolurent de ne pas se laisser abattre par l'infortune.

C'est là, enfin, qu'après leur réconciliation, Ève conçut son premier né.

La montagne où ces faits s'accomplirent prit le nom d'*Arafat*, c'est-à-dire de la « Reconnaissance ».

Tous ceux à qui il est donné de visiter ces lieux augustes sont, d'après les croyances musulmanes, absous de leurs péchés et rendus à leur innocence première. Dieu voulut accorder ce magnifique privilège à la visite de la montagne où l'humanité prit naissance dans le pardon, la douleur et l'amour !

Nous y arrivâmes vers les trois heures de l'après-midi. Les tentes aussitôt se déployèrent, blanches pyramides sur les sables grisâtres, donnant un aspect gracieux et animé à ces vallons ordinairement solitaires.

Le mont Arafat allonge vers le ciel son sommet triangulaire et noir, tandis qu'à l'horizon se dressent les crêtes rocheuses des montagnes lointaines d'un jaune rougeâtre où d'une blancheur éclatante.

Le lendemain, trois heures avant le coucher du soleil, eut lieu la cérémonie traditionnelle.

Aux pèlerins venus de la Mecque s'étaient jointes d'innombrables caravanes venues de tous les points du désert. Nous pouvions être là cinq cent mille fidèles. La foule se tenait debout et recueillie; en tête se trouvait, autour du Mahmal, S. A. le grand Chérif avec le gouverneur, les imans et les cheikhs. Un de ceux-ci, monté sur un ehameau orné de soie d'or, se dirigea vers une

partie proéminente de la montagne. Sur une plate-forme, une colonne de marbre indique l'endroit ou se rencontrèrent nos premiers parents.

Tourné vers le peuple, le cheikh invoqua le Très-Haut dans une belle et touchante prière.

Après chaque verset, il agitait une longue étoffe de soie blanche. et tous après lui répétaient ses paroles :

Dieu grand ! Souverain Roi des cieux et de la terre !
Soumis à ta volonté sainte, nous sommes venus sur cette terre sacrée pour obéir à ta Loi et à ton Prophète.
Nous voici pour honorer la mémoire d'Adam et d'Ève, notre premier père et notre première mère.
O Dieu puissant et bon ! souviens-toi de ce jour où ils séchèrent leurs larmes et ranimèrent leur courage dans l'espoir de l'amour.
Dieu clément, en souvenir de nos premiers parents, fais qu'en sortant de cette vallée bénie, nous soyons devant Toi aussi purs et aussi justes que le jour où nous sortîmes du sein de notre mère.
Dieu grand ! absous ton peuple de ses péchés et de ses crimes, rends-nous notre première innocence !
Nous avons foi dans ta parole et dans tes promesses.
Bénis aussi toutes nos entreprises.
Répands tes faveurs sur nous, comble-nous de tes grâces en ce monde et dans l'autre.
Et quand se lèvera le dernier des jours, Seigneur, préserve ton peuple fidèle des feux dévorants de l'enfer !

Cette scène était vraiment grandiose ! Cinq cent mille pèlerins, unis dans une même foi, adressant à Dieu une même prière, debout et les regards levés vers le Ciel ! — Et le soleil s'inclinait à l'horizon ; la terre, prête à s'endormir, se revêtait de nuées diaphanes, nos

âmes et nos esprits se reportaient alors, pleins d'une émotion profonde, au jour béni où la nature, plus jeune de soixante siècles, éblouissante dans sa beauté première, se présentait à cette heure et dans ces lieux aux regards attendris de nos premiers parents.

Malgré moi, je me rappelais les vers du poète :

Or, ce jour-là, c'était le plus beau qu'eût encore
Versé sur l'univers la radieuse aurore;
Le même séraphique et saint frémissement
Unissait l'algue à l'onde et l'être à l'élément;
L'éther plus pur luisait dans les cieux plus sublimes;
Les souffles abondaient plus puissants sur les cimes;
Les feuillages avaient de plus doux mouvements,
Et les rayons tombaient, caressants et charmants,
Sur un frais gazon vert, où, débordant d'extase,
Adorant ce grand ciel que la nature embrase,
Heureux d'être, joyeux d'aimer, ivre de voir,
Dans l'ombre au bord d'un lac, vertigineux miroir,
Etaient assis, les pieds effleurés par la lame,
Le premier homme auprès de la première femme ! (1)

Le départ du mont Arafat marque l'instant le plus périlleux du pèlerinage.

Sous peine de voir le résultat de ce pèlerinage frappé de nullité, chacun doit, en s'en allant, passer dans l'espace compris entre deux colonnes, distantes l'une de l'autre d'environ six mètres.

C'est alors un véritable engouffrement. Tous se précipitent vers cet étroit passage, hommes, femmes, enfants, avec leurs bagages et leurs chameaux. Il est

(1) VICTOR HUGO. *Légende des siècles.* Le sacre de la Femme.

de toute impossibilité d'éviter des accidents : une trentaine de personnes furent écrasées; d'autres en très grand nombre contusionnées; toutes ont beaucoup souffert.

Pendant que la foule descend lentement la montagne, le canon jette par intervalles des salves retentissantes, la musique fait entendre de brillants morceaux et, comme la nuit est venue, un feu d'artifice lance dans les airs des gerbes étoilées. C'était vraiment superbe!

Sur la route, chaque pèlerin a soin de ramasser sept petits cailloux qu'il conserve précieusement jusqu'au village de Mouzdallifah.

La tradition rapporte qu'en cet endroit où une colonne s'élève, Abraham, un jour, aperçut le démon qui venait le tenter. Le vénéré Patriarche jeta alors au séducteur sept cailloux et, au nom du Seigneur, l'adjura de s'éloigner. Le démon obéit à l'homme de Dieu. C'est en souvenir de cette victoire d'Abraham sur l'esprit du mal que le pèlerin lance sept cailloux contre la colonne, en disant : « Satan, au nom de Dieu, fuis loin de nous, comme tu t'es enfui devant notre père Abraham! »

Nous continuâmes notre route à travers les vallées sablonneuses; le 18 août, aux premières lueurs du jour, nous arrivâmes à Mouna, où devaient s'accomplir les sacrifices.

VII.

MOUNA ET LA FÊTE DU COURBAN-BAÏRAM.

Voici la tradition, confirmée par le Coran.

« Seigneur, dit Abraham à Dieu, donne-moi un fils qui compte parmi les justes. Nous lui annonçâmes la naissance d'un fils d'un caractère doux. Lorsqu'il fut parvenu à l'âge de l'adolescence, son père lui dit : « Mon enfant, j'ai rêvé comme si je t'offrais en sacrifice à Dieu. Réfléchis un peu, qu'en penses-tu ? ».

« O mon père ! fais ce que l'on te commande ; s'il plait à Dieu, tu me verras supporter mon sort avec fermeté ».

Et quand ils se furent résignés tous deux à la volonté de Dieu et qu'Abraham l'eût déjà couché le front contre terre, nous lui criâmes :

« O Abraham ! — Tu as cru à ta vision et voici comment nous récompensons les vertueux ! ».

Certes, c'est une épreuve décisive. (XXXVII, 98. 107).

Quelle était cette épreuve décisive ?

Obéissant aux ordres du ciel, Abraham, soumis aux ordres de Dieu, avait résolu d'immoler de sa propre main son fils Ismaël (1), l'espoir de sa race, l'enfant

(1) Selon les musulmans, ce n'est point Isaac qui devait être offert en sacrifice, c'est Ismaël. Ils apprirent cette version sur les paroles de Mahomet, qui avait coutume de dire que, parmi ses ancêtres, il y en eût deux qui devaient être sacrifiés à Dieu ; l'un, Ismaël, l'autre son père Abdallah. Abd-el-Mottalib, grand-père de Mahomet, demandait à Dieu de lui découvrir l'ancienne source de *Zemzem*, à la Mecque, et de lui donner dix fils, et s'il l'obtenait, il fit vœu d'en offrir un en sacrifice à Dieu. Ses vœux furent exaucés, et l'un de ses dix fils, Abdallah, père de Mahomet, fut racheté par un sacrifice de cent chameaux. De là, selon la Sounah, le prix du sang humain est porté à cent chameaux (Kasimirski).

chéri de son épouse Agar, le père prédestiné d'un grand peuple.

Sacrificateur et victime cheminaient vers Mouna. L'égyptienne Agar, épouse suppliante et mère désolée, suivait son époux et son fils en proie à une douleur mortelle, intercédant par ses prières, par ses larmes, par ses sanglots, en faveur de son Ismaël bien-aimé. Abraham et Ismaël marchèrent longtemps. Ils ne s'arrêtèrent qu'au fond d'une vallée morne et triste, où s'élève aujourd'hui le village de Mouna. Là devait s'accomplir le sanglant sacrifice.

Dieu ne pouvait pas ordonner à un père le meurtre de son fils ; il voulait sonder sa foi et se contenter de sa bonne volonté. En vain le Patriarche frappa la tête chérie d'Ismaël : le fer résista ; mais, en s'écartant, le glaive toucha le rocher, et le rocher plus tendre que le cou d'Ismaël, s'entrouvrit sous le tranchant, laissant une trace que l'on peut voir encore, et, que j'ai vue moi-même. « O mon Dieu! — s'écria le vénéré Patriarche — pourquoi le roc est-il plus sensible que le cou de mon fils? Que me demandez-vous? »

Abraham, alors, entendit une voix qui lui dit :

« Je suis content de toi; j'ai voulu éprouver ton obéissance. J'épargne ton fils; il deviendra le père d'un grand peuple! Vois, un bélier vient derrière toi, immole-le à sa place, et que mon nom soit glorifié! »

Abraham se retourna. Du haut de la montagne, il vit descendre un bélier. L'ayant saisi, il l'immola à la place d'Ismaël. — Agar, où était-elle alors?

Voyant ses supplications se briser devant l'inflexible

obéissance du Patriarche, la pauvre mère n'avait pas voulu être témoin du martyre de son enfant, de celui que, par ses larmes et ses prières, elle avait autrefois sauvé de la mort dans les solitudes de la Mecque. Eplorée, elle suivait son époux et son fils. — Arrivée au lieu du sacrifice, pensant que l'heure suprême était arrivée, elle se réfugia dans une grotte voisine, et, succombant à la douleur, tomba évanouie.

La pierre que l'on vénère encore aujourd'hui, porte l'empreinte du corps d'une femme, du corps d'Agar, comme si Dieu, par ce miracle, eût, dans cette douleur, voulu honorer l'indicible douleur d'une mère impuissante à sauver son fils de la mort.

C'est en mémoire du sacrifice d'Abraham que furent instituées les fêtes solennelles du *Courban Baïram* [1].

Entre de hautes montagnes, arides et pierreuses — elles le sont presque toutes dans ce pays du Hedjaz — s'élève le petit village de Mouna.

C'est là que le 18 du mois d'août se dressèrent les tentes innombrables des pèlerins.

Vers les trois heures de l'après-midi, le canon annonça que la fête du Courban-Baïram avait commencé.

Elle devait durer trois jours et chaque famille musulmane, du Maroc jusqu'à l'Inde, au son retentissant du canon, s'apprêtait à la célébrer.

Les sacrifices commencent.

Chaque pèlerin doit au moins immoler un mouton, mais beaucoup, selon leur degré de fortune, en immolent

(1) Courban Baïram, c'est-à-dire « Fête du Sacrifice ».

plusieurs. On en a vu en sacrifier jusqu'à cinquante et cent.

Plusieurs même, — mais le fait est assez rare — offrent des chameaux en sacrifice.

Ces holocaustes inspirent une profonde tristesse. Pendant trois jours, on ne peut, à Mouna, faire un pas sans être témoin de ces exécutions sanglantes ou marcher sur les corps des victimes.

Devant sa tente, le pèlerin, invoquant le souvenir du grand patriarche Abraham, prend le mouton, le couche, l'égorge, et, ce sacrifice accompli, le laisse à l'endroit même de l'immolation.

Lui, il ne prend rien pour sa nourriture. A peine quelques indigents viennent-ils chercher dans ces chairs palpitantes de quoi subvenir à leur subsistance d'un jour.

C'est à l'autorité locale qu'il incombe de prendre les mesures nécessaires pour débarrasser le sol de ces cadavres, dont le nombre, comme on peut facilement le constater, s'élève au moins à neuf cent mille.

Il est facile d'imaginer quels dangers peut provoquer un tel état de choses ; quelles épidémies peuvent naître de ces milliers de cadavres en putréfaction et combien est insuffisant l'ordre récent, émané du gouvernement turc, d'enfouir ces multitudes de cadavres.

Le 21 août se termina la fête du Courban-Baïram. Aucune, chez le peuple musulman, n'est célébrée avec plus de joie et de solennité. Elle est pour lui ce qu'est la Pâque chez les israélites ou Pâques chez les chrétiens.

Les familles les plus indigentes font, en ces jours sacrés, des réjouissances de toutes sortes. Tous ceux qui, à cette époque, ont visité l'Orient, savent que nos villes prennent un air de fête inaccoutumé. Devant les boutiques des marchands, des quartiers de mouton s'étalent ornés de feuillage et de fleurs, d'innombrables petites bannières rouges et blanches sont suspendues d'un côté à l'autre des rues ; le soir, devant les magasins illuminés, les hommes, revêtus de leurs plus beaux habits, fument, chantent et boivent le café, et de temps à autre la voix formidable du canon se mêle à l'allégresse publique.

La grande caravane, ayant en tête le Mahmal, se remit en marche le lendemain, et après quelques jours de repos à la Mecque, elle se disposa à partir pour Médine, la Ville Sainte du Prophète, la gardienne de son tombeau vénéré.

VIII.

MÉDINE, LE TOMBEAU DU PROPHÈTE ET LE RETOUR.

Les voyageurs, qui, dans le but de raconter leurs excursions, parcourent la France, la Suisse, l'Italie ou tout au moins une contrée qui ne soit pas le désert, sont vraiment dignes d'envie ! A chaque pas ils trouvent à

décrire des paysages nouveaux : une montagne, un cours d'eau, un village, que sais-je ? Mais le moyen, avec la meilleure volonté du monde, d'aller parler du désert deux fois dans une conférence, sans s'exposer à d'ennuyeuses répétitions ?

Telle est pourtant la situation où je me trouve !

Ici des vallées étroites entre deux collines arides ; là, une plaine immense aux herbes sèches et épineuses ; plus loin des fraiches oasis, gracieux jardins au milieu de solitudes pierreuses, et, de temps en temps, autour d'un puits antique, quelques cabanes carrées et noires, faites ordinairement de branches d'arbres et de feuillée, formant un village : ce sont, entre autres, *Ouadï-el-Limoun* (le pays des citrons), *Barka* (le lac), *Bïr-el-Kobat* (le puits de Kobat), *Sorkah* et *Heqrieh*. Voilà ce que notre interminable caravane, Mahmal en tête, sa longue file de chameaux cheminant en ruminant d'un air grave, a pu voir pendant la marche de treize jours qu'a duré le trajet de la Mecque à Médine.

Ab uno disce omnes ! — Ce que le poète romain disait des hommes d'un pays fameux, peut, dans une certaine façon, s'appliquer aux cités du Hedjaz. En connaître une c'est les connaître toutes ; qui a vu Djeddah a vu la Mecque et a visité Médine.

Sous un ciel impitoyablement bleu, entourée d'un mur délabré qui la sépare des solitudes sablonneuses, abritée au nord par le mont Ohorad, Médine, la ville du Prophète, la seconde cité sainte de l'Islam, montre au pèlerin ses maisons carrées et blanches, peu larges, sans cour, généralement à deux étages, ses bazars et ses

boutiques avec leur étalage à la manière arabe, ses habitants à la couleur brun foncé, d'apparence chétive, enfin sa superbe et célèbre mosquée, la seule qui s'élève dans son enceinte.

Devant la porte, nommée *Bab-el-Gami*, s'étend, avec une petite mosquée au centre, l'immense place de *Manakah*.

C'est là que les caravanes s'arrêtent et se réunissent avant d'entrer dans la Ville Illuminée (1). Alors sa surface se couvre de tentes. Spectacle animé ! Ici, sur le feu allumé entre deux pierres, l'humble marmite qui contient le frugal repas de la famille, envoie dans l'air, avec un gai murmure, sa bleuâtre fumée ; là, un pèlerin,à l'ombre de sa tente, raccommode les vêtements usés prématurément par les péripéties du voyage. Voyez-vous ces hommes, l'air recueilli, se lever, s'incliner ou prosterner leur front sur la natte ou le tapis étendu devant eux ? Ils récitent gravement leurs prières, indifférents à tout ce qui remue ou se fait autour d'eux. D'autres, en groupes compacts, fument la cigarette ou le narghileh, conversent entre eux ou le plus souvent écoutent avec une religieuse attention quelque vieillard vénérable qui leur parle de Dieu et du Prophète, tandis qu'à travers les tentes, les *sakkas* circulent, portant sur leur dos incliné une outre énorme gonflée d'eau et la distribuent moyennant quelques piastres. Çà et là enfin, on aperçoit, la tête baissée et cherchant l'ombre, un cheval qui se tient immobile et

(1) Nous avons vu plus haut que Médine, après la mort du Prophète, reçut le surnom de *Monawarah* ou *l'Illuminée*.

debout, fouettant de sa large queue ses flancs mordus par les insectes, ou, comme un dôme noirâtre sur le sol blanc, le chameau accroupi qui rumine avec gravité et promène lentement autour de lui ses grands yeux noirs et doux.

Le 8 septembre, la grande caravane, au son de la musique militaire, ayant le Mahmal en tête, escorté des soldats égyptiens et turcs, ainsi que des grands dignitaires religieux et civils, se dirigea lentement, à travers la ville, vers la mosquée du Prophète.

On y pénètre par cinq grandes portes qui ont chacune un nom particulier. Ce sont :

Bab-el-Salam et Bab-el-Rahma, à l'ouest ; Bab-Gabaïl et Bab-el-Nissas, à l'est ; Bab-el-Tawassaoual, au nord.

A chaque angle se dresse un minaret, dont la tour gracieuse est ornée d'arabesques ; un cinquième s'élève près de la porte El Rahma.

Nous entrâmes par la porte *Bab-el-Salam*, comme nous l'avions fait à la Mecque.

Devant nous s'ouvre une magnifique galerie, mesurant quatre-vingts mètres de longueur et large de huit mètres. Tout l'intérieur du monument sacré, qui a la forme d'un trapèze immense, est pavé en marbre et recouvert de somptueux tapis. Autour des galeries, également distancées les unes des autres, s'élèvent des colonnes d'albâtre, avec de gracieuses et riches sculptures. L'aspect général est à la fois grandiose et élégant. Sur tous les murs sont inscrits en relief de nombreux versets du Coran, la plupart se rapportant à la vie du grand apôtre de Dieu. Celui qui naturel-

lement se trouve le plus souvent est la fameuse invocation de tous les croyants : « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son Prophète ! ».

Le sultan Abdul-Medjid, d'illustre mémoire, a puissamment contribué, dans une époque récente, à embellir le glorieux sanctuaire.

Au milieu de l'enceinte on aperçoit un petit carré d'environ dix mètres de côté. C'est là que la tradition place le jardin de Fatma, la fille bien-aimée du Prophète. C'est un endroit très vénéré ; presque à chaque heure du jour, on y voit des pèlerins accroupis en cercle, et écoutant les enseignements d'un cheikh assis au milieu d'eux.

Voici la prière que récite le mataouif en franchissant le *Bab-el-Salam*, ou porte du salut :

Dieu grand et bon, répands tes largesses sur ce pays.
Qu'il soit grand et vénéré du monde !
Salut à toi, Prophète de Dieu !
Salut à toi, l'ami du Très-Haut, type de beauté, la plus sainte des créatures !
C'est toi, ô Prophète, qui pour les hommes pécheurs, dans la splendeur bienheureuse de ta gloire, intercèdes sans cesse auprès du Seigneur.
Salut à ton vénéré tombeau, où les croyants viennent chercher la lumière et retremper leur foi !
Devant le Roi des Cieux, prie en faveur de ton peuple, qu'il prospère dans le cours des siècles.
Et que leurs péchés soient absous au grand jour où les hommes seront jugés !
Prophète de Dieu, obtiens du souverain Maître des Cieux et de la terre que nous soyons préservés de l'enfer éternel !

Arrivés devant l'auguste tombeau, à midi précis, nous y récitâmes la prière ordinaire.

Ce tombeau est entouré d'une grille quadrangulaire en bronze s'élevant jusqu'au plafond : elle est artistement travaillée, et chacun de ses côtés mesure une quinzaine de mètres.

A distance d'un mètre et demi, on aperçoit le tombeau entouré d'une cloison qui s'élève jusqu'au dôme. Il est recouvert d'un magnifique tapis de couleur verte. Sur la tête du Prophète est suspendue une riche monture en or, dans laquelle sont enchâssées des pierres précieuses de toutes sortes. Les regards sont particulièrement attirés par un superbe diamant de quatre-vingt-douze carats et par une émeraude octogone d'une valeur inestimable.

Nous suivîmes la galerie jusqu'au Mambar, qui montre sa coupole élancée, pleine d'ornements d'un travail exquis. Après celle-ci vient une grande niche, dont l'extrémité demi-circulaire est ornée de sculptures d'une admirable beauté.

On s'arrête entre ces deux points et l'on récite une partie de la prière de midi ; puis on continue à suivre la galerie jusqu'à la grille où sont pratiquées trois ouvertures rondes, assez larges pour pouvoir y passer la main. Le pèlerin s'arrête à un mètre de distance de la première qui correspond au tombeau de Mahomet. Là, les deux mains croisées sur la poitrine, il répète la salutation dont nous avons donné le texte plus haut.

Un peu à droite se trouve la seconde ouverture : de là on aperçoit le tombeau d'Aboubèkre, le successeur, le

disciple et l'ami du Prophète; puis à droite encore, la troisième ouverture correspondant au tombeau d'Omar, le plus illustre des Kalifes de l'Islam. Et devant ces deux tombeaux augustes, le pèlerin ne cesse de prier :

O vous, qui avez été les amis de l'ami de Dieu, nous vous saluons !

Gloire à Dieu, qui a donné à la sainte cause de l'Islam de si vaillants défenseurs !

Nous vous vénérons, ô saints amis du Prophète ! Puissions-nous marcher sur vos traces, et avec la grâce du Dieu tout-puissant, et l'intercession de Mahomet, son apôtre, obtenir d'être en ce monde comblés de faveurs et être, au jour du jugement, préservés des châtiments terribles qui attendent les pécheurs !

Gloire soit au Dieu grand et clément !

Salut à son prophète, son apôtre et son esclave.

Salut à vous !

A l'est du monument sacré se trouvent encore trois petites fenêtres. Le pèlerin s'arrête devant celle du milieu, à travers laquelle on aperçoit le Tapis Sacré, et récite la prière aux quatre archanges.

On arrive ensuite à la porte du sanctuaire, appelée *Bab-el-Saïda Fatma :* après une inclination profonde, on fait un demi-tour à droite et on se trouve en face du *Baki* ou cimetière. C'est là que le Mataouif récite la prière des morts :

Du fond de notre misère et de notre néant, nous élevons vers Toi, Seigneur, notre voix suppliante :

Dieu grand et miséricordieux nous implorons la clémence pour ceux qui dorment du sommeil de la paix, en attendant l'heure de ta justice.

Oh ! lorsqu'ils paraîtront devant Toi pour être jugés selon leurs œuvres, souviens-toi qu'ils furent de ceux qui ont marché dans la voie droite, dans la voie de ceux que tu as prédestinés.

Seigneur ! jamais tu n'as rejeté loin de la face divine un cœur contrit et humilié.

Accorde à ton peuple, qui t'en supplie, le bonheur éternel que tu promets à tes élus !

Passant ensuite à gauche, c'est-à-dire au nord, où se trouve le mont Ohoud, le pèlerin salue la tombe de Sidi Hamza, l'oncle du prophète.

Enfin l'on revient sur son chemin, et après une dernière prière au tombeau du Prophète, on arrive près du mirhab d'Osman, où finit la cérémonie.

A l'est de la mosquée est situé un cimetière célèbre, le Baki. C'est là que s'élèvent, vénérés de tous les pèlerins, les tombeaux de la famille du Prophète et ceux de ses principaux disciples.

Ce cimetière est un immense parallélogramme entouré d'un mur et mesurant plus de deux cents mètres de côté. Derrière cette muraille, toujours du côté de l'orient, les regards se reposent avec un charme indicible sur une plaine d'une fraîcheur et d'une verdure éclatantes. Çà et là, des palmiers aux feuilles d'un vert plus sombre forment des bosquets enchanteurs. La vie anime ce ravissant tableau : les troupeaux de blancs moutons, les chevaux à l'allure légère, les chameaux énormes, errent dans ces abondants pâturages.

Des cours d'eau nombreux sillonnent en tous sens cette prairie, et, tandis que d'innombrables petits oiseaux

voltigent d'un arbre à l'autre, des oiseaux à la vaste envergure, décrivent dans le ciel bleu des courbes gigantesques.

Là-bas, au nord, lançant son dôme grisâtre dans les airs, se montre le mont Ahorad, au pied duquel est enseveli Sidi-Hamza, l'oncle du Prophète. Ce tombeau est très fréquenté. La route est très belle et s'étend entre deux rangées d'arbres. Le jeudi, à l'heure où l'ardeur du soleil s'apaise, les habitants de la ville sainte ont coutume de venir y vénérer les restes de l'homme à qui Mahomet porta tant de respect et d'affection; cette visite au mont Ahorad est ce que je pourrais appeler la *Promenade de Médine.*

Les Médinois sont, pour la plupart, comme je l'ai déjà dit, d'apparence chétive; semblables aux habitants de Djeddah, ils ont le teint d'un brun foncé, les dents très blanches et les yeux d'un noir ardent. Généralement, leur principal métier est de servir de guide aux pèlerins,c'est-à-dire d'exercer la profession de mataouifs.

Là encore, la grande quantité de peuples divers qui, depuis des siècles, affluent chaque année dans ces régions, a considérablement altéré la pureté de la race primitive. Actuellement, la plupart sont d'origine indoue. Leurs costumes, leurs aliments, leurs mœurs ne diffèrent pas sensiblement de ceux dont j'ai parlé au cours de ce récit.

Le pays, est aussi riche que la Mecque, et produit en abondance des dattes très renommées, des oranges aigres (limons), des citrons délicieux, des oignons et des légumes.

L'eau de la belle fontaine Aïn-el-Zarka arrive en abondance à Médine et dans les jardins, coulant à travers un canal que fit construire Abdel-Malek, fils de Marvan, cinquième kalife des Ommiades.

N'oublions pas de dire qu'à Médine, la vie est d'une cherté excessive, surtout à l'époque du pèlerinage, et que pour les nombreux indigents, incapables de supporter ces sacrifices pécuniaires, on voit une grande quantité d'asiles, ou *tekiehs*, pour leur procurer des aliments pendant leur séjour.

La *tekieh* égyptienne que l'on y voit, ressemble presque en tous points à celle de la Mecque, dont nous avons donné la description. Un gouvernement s'honore en ne reculant pas devant une dépense considérable pour offrir ainsi des secours à ses nationaux qui viennent, au prix de mille dangers, accomplir le plus important précepte de leur foi !

Le pèlerinage terminé, tout le monde songea au retour.

Nous laisserons à Médine le Mahmal, qui ne devait partir que plus tard, et nous suivrons la grande majorité des caravanes qui, partant de la ville du Prophète, se rendent à Yambo, et, de là, dans leurs foyers.

Je n'entreprendrai pas la description de notre nouveau voyage. Le spectacle qu'offre le désert est toujours grandiose, c'est vrai, mais il manque de variété. Le trajet de Médine à la mer est de deux cent quarante kilomètres ; malgré l'aspect généralement uniforme des lieux que nos caravanes traversèrent, je m'empresse de dire que nous y avons remarqué plusieurs sites qui ne manquaient ni de grandeur, ni de grâce ou de beauté.

C'est ainsi qu'après avoir dépassé les fameux tombeaux d'El Choada, si célèbres dans l'histoire du Prophète, et traversé tantôt des vallées verdoyantes, tantôt des plaines sablonneuses, nous arrivâmes au célèbre défilé de Hodaïdah, qui se déroule entre deux élévations de trois cents à six cents mètres et dont les pentes sont recouvertes de champs de blé et de maïs, et où l'on aperçoit de beaux palmiers, dont les dattes jouissent d'une légitime réputation.

Bientôt, entourée d'une brillante ceinture de jardins, où se marient agréablement la verdure, les fleurs et les arbres, apparaît la petite ville de Hodaïdah, que semblent protéger à l'orient le fort et la mosquée de Gami-Abdul-Rehim-el-Boraï. C'est un pays très fertile, et le bazar de la ville est renommé au loin dans les déserts. On y vend surtout de la gomme, des légumes de toute sorte, des dattes et des éventails.

Notre marche continua à travers un défilé de deux kilomètres de longueur, mais dont la largeur moyenne ne dépasse pas cinquante mètres. Ce passage entre des montagnes de trois cents mètres environ est assez dangereux, mais aussi quel dédommagement lorsque tout à coup nous vîmes s'étendre devant nous une plaine immense, verte comme une prairie de Touraine, avec des milliers de palmiers et une infinité de petits ruisseaux qui couraient en miroitant dans l'émeraude des gerbes ? Comme nous fûmes heureux de pouvoir nous y reposer et respirer un air pur et embaumé comme celui du ciel de la Provence !

Nous dûmes nous arracher à ce séjour enchanteur, et

l'interminable caravane se trouva bientôt devant le fort de Kalat-el-Hamra, entouré de nombreuses petites cabanes, défendu par d'énormes canons et où réside une garnison turque.

Encore un défilé ! C'est celui de Nahr-el-Far : le chemin devient pénible et pierreux ; de temps en temps nous rencontrons de larges espaces couverts de *Homghilanes*, arbres rabougris et épineux. Enfin, après une marche de quatre jours, l'œil perçant d'un compagnon de voyage nous signale Yambo-el-Nakl... Nous ne sommes plus qu'à trente-huit kilomètres de la mer !

Cette petite ville est entourée de montagnes assez élevées ; ses habitations sont assez pauvres, mais les terrains y sont bien cultivés. Là aussi nous apercevons de nombreuses fontaines, des prairies verdoyantes, et beaucoup d'entre nous y achètent des légumes ou des chapelets de dattes sèches, qui sont le produit le plus remarquable de ces contrées. Chose assez curieuse ! les palmiers y sont tellement enfouis sous les sables que bien souvent les branches sont à la portée de la main.

Quelques temps après avoir quitté Yambo-Nakl, nous aperçûmes la mer Rouge,dont les eaux étincelaient sous les rayons du soleil levant. Nous ressentîmes à cette vue un peu de cette joie qu'éprouvèrent jadis les soldats de Xénophon devant la Méditerranée. Et cela se comprend sans peine : la mer, c'était pour nous le terme du voyage, c'était aussi l'espoir de revoir bientôt notre pays et ceux que nous y avions laissés !

Une vingtaine de bateaux à vapeur de diverses nations et des *sambouks* de toute grandeur attendaient,

depuis plusieurs jours, les pèlerins dans le port de Yambo. J'ai décrit ailleurs les embarquements de ce genre : je m'en tiendrai là. Chaque jour des caravanes arrivent, chaque jour un bateau quitte le port. Que de joie ! que de cris et que d'animation ! Ce sont des saluts, des zagroutas, des «au revoir» sans fin ! L'allégresse est sur tous les fronts ; qui s'en étonnerait ? Pour le pèlerin, comme pour tous les hommes, quitter son pays peut avoir quelquefois des charmes : mais y revenir en a toujours de bien plus beaux !

Revenons au Mahmal que nous avons laissé à Médine.

Vers la fin du mois de septembre, le Mahmal, avec son escorte habituelle et un nombreux cortège de pèlerins, reprit le chemin de l'Egypte. Il s'achemina à travers les déserts vers le petit port d'El Ouidj, situé au nord ouest de la Ville Sainte et au sud de la presqu'île du Sinaï. Ce trajet, dont la durée est de beaucoup supérieure à celle du voyage de Yambo, s'effectue en une douzaine de jours, ce qui explique que nombre de caravanes reviennent par Yambo. La route suivie par le Mahmal n'offre que le spectacle triste d'un voyage à travers le désert.

Entre Médine et El Ouidj, le pèlerin est heureux de rencontrer les villages de *Abiar-el-Ouah* (le puits d'eau douce) et de *El Macharah*, où il trouve à la fois un air pur, un site enchanteur et une nourriture saine et abondante : mais, en général, le chemin est pierreux et difficile; on peut même ajouter que la présence des nombreux et terribles bédouins qui le fréquentent le rend des plus dangereux.

Un bateau à vapeur de l'Administration des Paquebots Postes Khédivieh se rendit à El Ouidj pour recevoir le Mahmal et ceux qui l'accompagnaient. Deux jours après, la Sainte Relique arrivait à Suez, où lui fut faite la même réception que celle dont nous avons déjà parlé.

De Suez, il partit immédiatement pour le Caire, recevant sur tout le parcours les honneurs habituels et les témoignages de vénération de tous les habitants des villages avoisinant la voie ferrée.

Le train s'arrêta à la gare de l'Abbassieh, station qui fut aussi le point de départ de notre voyage. — Si le départ fut bruyant, je laisse à penser ce que devait être l'arrivée. Que d'amis, de parents attendaient depuis deux heures, ceux qui leur revenaient après deux mois d'absence ! que de saluts échangés ! que d'étreintes cordiales ! que de félicitations surtout ! et le mot « Hadji » qui est le titre honorifique de ceux qui ont accompli le pèlerinage, retentissait sur toutes les bouches à travers cette foule animée, où se pressait, dans leurs plus beaux costumes aux voyantes couleurs, la foule énorme des hommes, des femmes et des enfants.

Un des hauts fonctionnaires de l'Etat annonce aussitôt à Son Altesse le Khédive et aux autorités de la capitale le retour du Tapis Sacré, et l'on fixe le jour où il devra faire son entrée triomphale dans l'enceinte du Caire.

La fête a généralement lieu deux ou trois jours après. — Elle est en tout semblable à celle du départ.

Tandis que des soldats de toute arme, qui se sont rendus, musique en tête, au devant du Mahmal, l'ac-

compagnent à travers les rues de l'antique cité, suivis et précédés de toutes les corporations religieuses avec leurs bannières, S. A. le Khédive, entouré des princes et des grands dignitaires de l'Etat, quitte le palais pour aller l'attendre auprès de la citadelle, sur la place « Mastabet-El-Manchiah ».

Le Souverain et son cortège attendent le Tapis Sacré dans un magnifique pavillon qui leur a été préparé et où flottent de nombreux drapeaux aux couleurs nationales.

Cependant, par intervalles, le canon domine de sa voix puissante les bruits joyeux de la cité en fête.

Arrivé sur la place, accompagné d'une foule immense qui pousse des cris de joie répétés, le Mahmal en fait trois fois le tour, puis s'avance devant Son Altesse, à qui le gouverneur du pèlerinage présente à baiser le cordon sacré, que baisent ensuite les ministres, le grand cadi et les hauts fonctionnaires du Gouvernement.

Ainsi finit cette fête superbe, où la voix tonnante du canon se mêle aux accords des hymnes militaires.

Tandis que Son Altesse regagne Son palais, le Mahmal se dirige vers le Ministère des Finances (El-Rouznama), où un emplacement spécial (khazina) lui est réservé. C'est là que l'on viendra le reprendre à l'époque du prochain pèlerinage.

ÉTUDE

SUR

UNE QUESTION DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

PAR

WILLIAM GROFF [1]

On raconte que jadis tous les habitants de la terre parlèrent la même langue et qu'il arriva, dans leurs migrations, qu'ils s'arrêtèrent dans une vallée ; alors ils parlèrent entre eux, en disant : « Allons, bâtissons pour « nous une ville et une tour, et (que) sa tête (sera) aux « cieux, et faisons pour nous un signe, de peur que nous « ne nous dispersions sur la face de toute la terre » [2].

Voilà une conception de la plus haute et belle antiquité ; la terre est censée être comme une vaste plaine entrecoupée, il est vrai, par des collines et des vallées ; les habitants, à l'état nomade, comme un énorme troupeau, erraient au hasard ; il fallait que chacun fît bien attention, si l'on se séparait, peut-être ne se retrouverait-on plus. On est bien avant l'époque patriarcale, il n'y a pas encore de sentiers, il n'y a pas encore de guides. Mais on entrevoit une préoccupation : « bâtissons pour nous une tour », qui sera un signe, un point de

(1) Voir le compte rendu de la séance du 20 février 1894.
(2) Genèse XI.

*

ralliement. La vie nomade tend à se changer en vie sédentaire [1].

Dans la vieille légende patriarcale, ou roman, de Job, on trouve, mais sous une forme bien poétique, la même conception du monde. La terre est assimilée à un vaste tapis étendu; la lumière de l'aurore, en venant l'éclairer, chassait les malfaiteurs, comme quand on secoue un tapis, on en chasse la poussière [2].

Mais l'homme était susceptible de progrès; bien et bien des fois il avait attendu avec impatience l'aurore, épié les premiers rayons de lumière et salué le soleil levant qui chassait les ténèbres, éveillait la nature et faisait revivre le monde.

Le côté vers lequel il tournait ses regards devenait pour lui le devant, l'avant, l'*orient*, et, par suite, l'arrière était l'*occident*, le gauche, le *nord*, et le droit, le *sud*. Ainsi naquirent avec le jour, aux rayons du soleil levant, qui rendait visible la terre, les premiers éléments qui sont la base de toute géographie; le monde était divisé en quatre parties : est, ouest, nord, sud; voilà le premier système d'orientation; c'est celui, à peine modifié, qui est employé encore de nos jours. Mais, pendant les cinq mille ans de son existence probable, il doit avoir une histoire. Sans essayer d'être complet, notons-en quelques épisodes, plus particulièrement parmi ceux qui ont eu lieu dans la vallée du Nil.

Il faut supposer que l'origine du système d'orientation que nous venons de décrire eut lieu chez les Sémites, en Asie.

(1) Souvenir du cours de M. Renan au collège de France.
(2) Job, XXXVIII. 13. Voy. Renan, *Le Livre de Job*, p. 167.

Il est souvent difficile dans le texte hébreu de la Bible de savoir si l'on doit traduire *semol* par « gauche » ou par « nord » et *yamin* par « droit » ou par « sud ». Abram aurait dit à Lot : « Si (tu vas) à *gauche* j'irai à *droite* », d'après les Septante (αριστερα et δεξια). Ou : « Si (tu vas au) *nord* j'irai vers le *sud* » suivant le Targum (*çaphon* et *dârom*).

On éprouve la même difficulté dans un beau passage de Job où l'univers est décrit.

Si je vais vers l'orient, Il n'y est pas ;
Si je me tourne vers l'occident je ne L'y trouve pas ;
Exerce-t-Il son pouvoir dans le nord ? je ne Le vois pas;
S'enfonce-t-Il dans les profondeurs du sud ? je ne L'aperçois pas (1).

Dans ce passage, la version grecque traduit *qèdèm* « orient » par Πρῶτος, *'ahor* « occident » par Εσχατος, *semol* « nord » par 'Αριστερα et *yamin* « sud » par Δεξια.

On peut non seulement supposer le berceau du système d'orientation sémitique en Asie, mais on peut même se figurer que son origine ait été en Mésopotamie; en tout cas il y était employé. On a deux points géographiques fixes : le pays à l'est du Tigre était nommé *Elamtu* « Elam » de *el-la-mu* « devant », c'est-à-dire le pays « de devant », et la Phénicie était nommée *a-har* « derrière », c'est-à-dire « le pays qui se trouve derrière ».

Le temps, qui efface toute chose, a complètement oblitéré, s'il a jamais existé, le système d'orientation

(1) Job, XXIII, 8 s. RENAN, *Le Livre de Job*, p. 100.

employé par les peuples autochtones de la vallée du Nil. Les antiques aïeux des anciens Egyptiens, à leur arrivée, auraient apporté avec eux de leur patrie, en Asie, le système d'orientation ayant pour point initial l'orient, le côté du soleil levant. Mais au cours des siècles le système entier a subi une transformation des plus étranges : le point initial a été déplacé, et, en quelque sorte, a entraîné tout le système avec lui.

Les plus anciens monuments de l'Egypte, les pyramides, sont exactement orientés aux quatre points cardinaux.

On trouve, par exemple, dans le texte de Téti · « (Ainsi que) le vent de l'*est* (vient) après le vent de l'*ouest*..... comme le vent du *nord* vient après le vent du *sud* ». Les points cardinaux sont indiqués dans le même ordre que nous venons de voir chez les Sémites, dans le passage précité du livre de Job (1).

Mais le point initial, de même que la boussole sous une influence magnétique, semble avoir eu une tendance à tourner vers le nord, car, dit-on, sous l'ancien empire « l'orientation vers le nord est la règle suivie « pour la construction des pyramides qui ont leur en- « trée au nord » (2).

Relativement aux bâtiments du culte, l'ancien système a pourtant prévalu. Ainsi « le temple égyptien,

(1) Voy. Pierret, *Dict. d'Archéol. égyptienne*, p. 464. Téti. *Recueil de travaux*, V, p. 13. Cf. Psaumes, CXXXIX.

(2) Voy. Lefébure, *Rites égyptiens*, p. 18 s. Quant à la pyramide à degrés, voy. mes notes supplémentaires, *Bulletin de l'Institut égyptien*, novembre 1893.

« image du monde, était orienté vers l'est, comme le « temple grec, en théorie : sa façade principale était « censée regarder l'orient, et sa façade postérieure « l'occident ; ses deux côtés correspondaient par consé- « quent au sud et au nord, de sorte que le droit était en « rapport avec le ciel du midi et les produits comme les « nomes du midi, celui de gauche avec le ciel, les pro- « duits et les nomes du nord » (1).

La civilisation égyptienne allait vers le sud, en remontant le fleuve, d'où, pour le peuple, le sud devient le côte de devant ; on tournait ainsi le système d'orientation. Le devant était le « sud », l'arrière, le « nord », la gauche l' « est », la droite l' « l'ouest »

A l'époque des pyramides, on avait déjà tourné vers le sud le point initial, car on trouve le mot *amen(-ti)* — le sémitique *yamin* « droit » — employé avec les deux sens « droit » et « occident » (2).

C'est d'après ce système que sur les pyramides votives « le principal personnage y est ordinairement figuré en adoration, la face tournée vers le midi ; à sa gauche sont les formules d'invocation au soleil levant, et à sa droite des formules analogues adressées au soleil couchant » (3).

Dans les représentations figurées on voit souvent la terre (*Seb*) représentée sous la forme d'un homme étendu, quelquefois peint de couleur verte, d'autrefois

(1) Lefébure, *Rites égyptiens*, p. 33 s.

(2) *Recueil de travaux*. Pépi, l. 406. Cf. Erman, *Zeits*, XXXI. *Die Worte für « westlich »*.

(3) Pierret, *Dict. d'Archéol. égypt.* p. 466.

couvert de feuillage ; le ciel (*Nout*), sous la forme d'une femme, est soulevé au-dessus de lui par le dieu *Shou.* C'est évidemment à ce tableau qu'on fait allusion dans Hermes Trismégiste quand il est dit que : « La terre est « au milieu de l'univers comme un homme couché sur « le dos et regardant le ciel ; ses différentes parties répon- « dent aux membres humains. Elle tourne ses regards « vers le ciel comme vers son père... Elle a la tête placée « du côté du midi, l'épaule droite vers le vent d'est, la « gauche vers le vent libyen, les pieds sous l'Ourse...» ; c'est bien la position de l'Egypte.

De même qu'il y avait des dialectes de la langue égyptienne, celui de la Haute et celui de la Basse-Egypte, « les contrats de Thèbes énumèrent d'abord les voisins du sud, puis ceux du nord, de l'est et enfin de l'ouest. Ceux de Memphis intervertissent l'ordre..... et après le midi et le nord donnent la prééminence à l'ouest sur l'est » (1). On voit que le point initial tend à se déplacer, à tourner vers le soleil couchant.

Selon Plutarque, les Egyptiens auraient considéré l'est comme la face du monde, le nord comme le coté droit, et le sud le gauche — par suite l'ouest aurait été le devant ; enfin, ici, le point initial serait à l'occident.

Plutarque rapporte une légende selon laquelle Saturne (Κρονος) serait né à gauche, mort à droite, légende qu'il

(1) REVILLOUT, *Revue égyptologique*, II, p. 39. — On trouve dans les textes hiéroglyphiques mention des points intermédiaires nord-est, nord-ouest, sud-est, sud-ouest, de même que dans nos langues modernes.

assimile au Nil qui aurait son origine au sud, ou à gauche, et se jetterait dans la mer au nord, ou à droite. Pourtant, il faut se rappeler la position de la déesse *Nout*, personnification du ciel, et que le soleil, suivant le système d'orientation populaire des anciens Egyptiens, se lève, (serait né) à l'orient, ou à gauche et se couche, (serait mort) à l'occident ou à droite (1).

Ainsi tournait lentement, poussé, pour ainsi dire, par une main invisible, le point initial du système d'orientation égyptien, tantôt peut-être au nord, assurément à l'est, au sud et, comme nous venons de le voir, à l'ouest, il suivait le cours du soleil.

Ainsi, les deux grandes races de l'antiquité avaient chacune son système d'orientation : le Sémite tournait sa face vers le soleil levant, le Hamite vers le midi. Lorsque les rapports entre ces deux peuples deviennent de plus en plus intimes, on trouve dans les textes égyptiens, appliqués à l'Asie, les termes usités par le système d'orientation asiatique, et de même dans les textes sémitiques relatifs à l'Egypte le système d'orientation égyptien (2).

Des noms et termes géographiques, en passant d'un peuple à un autre, furent, soit *transcrits par allitération* ou bien *traduits*, quelquefois transcrits et aussi traduits.

(1) *Mélanges d'Archéologie*, I, 117. Hermes Trismégiste, éd. MÉNARD, p. 205 (*Seb* représente bien la position occupée par l'Egypte). Plutarque éd. PARTHEY, p. 54, 55. CHABAS, *Les Inscriptions des mines d'or*, p. 33. Pour une étude plus développée des rapports entre des peuples, voyez mon *Etude sur les rapports entre l'Egypte et le livre de Jonas* (M.I.E.III).

(2) Voy. mon étude sur *L'Egypte et la Bible au point de vue géographique*; *Bull. de la Soc. khédiviale de Géog.*, IIIe série, p. 801 et suiv.

Chez les Sémites, *yamin* signifie le « droit » et le « sud » ; chez les Egyptiens il a pris le sens de « droit » et d' « ouest ». Chez les Sémites le « gauche » est le « nord »; dans le décret de Canope, la Syrie est nommée *Retennu(t)ab-t* « Retennu gauche » ; ici le texte égyptien porte la traduction *ab* « la gauche » c'est-à-dire à gauche du royaume des Ptolémées (formé par la Libye, l'Egypte et l'Arabie), suivant le système d'orientation asiatique. La Phénicie était nommée, par des Sémites, *mât ahârê*, c'est-à-dire *le pays qui est arrière*, derrière ; on trouve ce nom transcrit dans les textes égyptiens « Khar » et traduit par *kefa*, mot qui signifie en égyptien « derrière » [1].

Suivant le système populaire d'orientation égyptien, *ha* « derrière », sert à désigner le nord, dès une bien haute époque. La mer Méditerranée est au nord de l'Egypte, le nord pouvait être désigné comme le côté de la mer [2]. En égyptien le « sud » était le « devant » ; dans le texte hébreu de la Bible on le trouve désigné par le mot *qâdim* « devant » [3].

Le nom d'une ville égyptienne était *Khem*; le Dieu *Khem* ayant été assimilé au *Pan* grec, la ville est nommée tantôt Χεμμις, tantôt Πανόπολις.

Les Egyptiens nomment le pays à l'est de la vallée du Nil *teser* « rouge » et par extension les habitants et

(1) Voy. BRUGSCH, *Revue égyptologique*, II, p. 324.

(2) Exode, X, 19. — Notons dans les passages Esaie, XLIV, 12, et Psaume CVII, 3, c'est évident qu'il faut corriger *yam* par *yamin* (cf. Psaumes LXXXIX, 13 (hébreu), avec la traduction grecque (88, 13).

(3) Genèse, XLI, 6, 23, 27. Exode, X, 13; cf. XIV, 21.

la mer qui la borne ; les Grecs traduisent cette désignation ainsi : les peuples furent nommés les Ἐρυθραῖοι et la mer qui la borne était la mer Ἐρυθρὰ (θάλασσα). Strabon et Pline transcrivirent le nom grec de cette mer par « Erythræum » qui est aujourd'hui devenu « Erythrée », Cicéron traduit ce nom grec par « Mare Rubrum ». C'est cette forme, traduite de nouveau, qui sert dans nos langues modernes à désigner la Mer Rouge.

En terminant, voici un bon exemple de la façon dont on modifiait, en passant d'un peuple à un autre, un nom propre. La même ville pouvait avoir plus d'un nom ; ainsi, la désignation sacrée d'Héliopolis était *An*, transcrit dans la Bible *On* ; le nom populaire de cette ville était *Pa-Ra*, c'est-à-dire « demeure du soleil » ; on le trouve traduit en hébreu par ***bet sèmès*** « maison du soleil ». Dans la version grecque des Septante on lit les deux noms égyptiens, l'un transcrit, l'autre traduit : « καὶ Ων, ἥ εστιν Ἡλιούπολις ». La version copte traduit le grec Ἡλιούπολις par « la ville du soleil ». Enfin, nos langues modernes ont conservé la transcription du nom grec « Héliopolis ». — L'arabe عين شمس serait comme un écho de l'ancienne désignation égyptienne (1).

Nous avons constaté le système d'orientation des Sémites employé, relatif à l'Asie, par des Egyptiens ;

(1) Voy. à ce sujet, Pierret, *Dict. d'Archéol.* p. 250 s. Genesius' H. W. B. 20. Exode. I. 11 (des versions grecque et copte). — Voy. Denkm, III, 144 (n° 9), B. S. K. G. III. 668. Cf. Genèse XXIII, XLIX 23 s. L. 5 s. 13, etc.

de même le système d'orientation populaire des Egyptiens employé, relatif à l'Egypte, par des Sémites. Maintenant, trouve-t-on, dans les textes grecs, trace du système d'orientation égyptien ?

Hérodote dit que les Grecs écrivent de la gauche à la droite et les Egyptiens de la droite à la gauche, ce qui est vrai ; puis il ajoute que les Egyptiens disent qu'ils écrivent à droite et les Grecs à gauche (1).

Il est probable que Hérodote fait allusion à une observation qu'on lui aurait faite et qu'il n'a pas toute rapportée, ou bien, encore, qu'il n'a pas bien comprise.

Les Egyptiens s'orientaient vers le sud, les Grecs vers le nord ; par suite, la partie du monde qui serait à la gauche des Egyptiens, serait à la droite des Grecs, et celle qui serait à la droite des Egyptiens serait à la gauche des Grecs.

Maintenant, on peut supposer qu'un écrivain, un lettré, aurait fait cette observation à Hérodote. On peut même se figurer que l'écrivain était assis à l'ombre, ou le dos tourné au soleil, position bien naturelle en Egypte pour que les écrits soient à l'ombre ; Hérodote aurait observé qu'il écrivait de la droite à la gauche, le contraire de la manière des Grecs, ce que Hérodote lui aurait fait observer ; à ce propos, l'écrivain, un Egyptien connaissant la langue grecque, ou un Grec connaissant la langue égyptienne, lui aurait expliqué que le côté gauche suivant le système d'orientation des Egyptiens était celui de droite des Grecs et par suite le côté droit des Egyptiens était celui de gauche des

(1) Hérodote, II, 36.

Grecs ; puis il aurait dit qu'au point de vue égyptien il écrivait vers la partie du monde qui est à droite, et qu'un Grec écrirait dans la direction contraire à la sienne, c'est-à-dire vers la gauche.

Les traducteurs alexandrins du Septante virent bien qu'à l'Exode X, 13 et 19 il s'agissait du midi et du nord et non pas de l'est et de l'ouest ; à l'Exode XIV, 21 ils traduisirent *qâdim* par Νοτος.

Parmi les épisodes de l'Exode, peu après avoir quitté le mont Sinaï, un vent, dit-on, « fit venir des cailles de « la mer » ; selon le récit, la mer la plus proche aurait été le golfe arabique, dans ce cas le vent serait venu de l'est (1)

Le psaume LXXVIII, 26 fait allusion à cet incident en disant : « Il suscita le vent d'orient (*qâdim*) dans les « cieux, et il amena par sa force le vent du midi « (*témân*) ».

La version grecque traduit ce passage par : « Απῆρεν νότον ἐξ οὐρανοῦ, καὶ ἐπήγαγεν ἐν τῇ δυναστείᾳ αὐτοῦ λίβα (2) ». Ici *qâdim*, le « vent d'orient », est rendu par Νοτος, le vent du midi et *témân* le « vent du midi » par λιψ. La version copte traduit Νοτος par *toures*, vent du sud ; la version arabe porte تيمن, et λιψ est traduit par *ement* et l'arabe dit غربى « occident ». Ainsi, il semblerait bien que la version grecque aurait traduit le texte hébreu au point de vue, ou suivant le système d'orientation des Egyptiens, et qu'elle a été suivie par les versions copte et arabe.

(1) Nombres, XI, 31.
(2) ψαλμ. ΟΖ' 26.

Dans l'arabe littéraire on a conservé l'ancien système d'orientation sémitique ; ainsi, شرق signifie « lever du soleil, orient », غرب « coucher du soleil, occident », شمال « côté gauche, nord », يمين « côté droit » يمن « le sud » (1).

Aujourd'hui, en Egypte, le *fellah*, se figurant suivre le cours du fleuve, tourne sa face vers le nord, qui est indiqué par le nom بحرى « vers la mer », c'est-à-dire pour lui « le nord ». قبلى sert à désigner le « sud », شرق « orient » signifie également « droit », غربى « occident » et « gauche » (2) ; ce serait le contraire du système populaire des anciens Egyptiens qui avait pour point initial le sud ; mais le *fellah*, en s'orientant vers le nord, aurait fait ce que firent, peut-être, les aïeux des anciens Egyptiens, il y a bien et bien des siècles, car « il n'y a rien de nouveau sous le soleil ».

Chez les anciens Egyptiens c'est une assimilation bien vieille : « La vie d'un homme au cours diurne du soleil », de même que la vie d'un homme est la vie d'un peuple.

Quelques indices laissent, peut-être, à supposer que dans la nuit du passé lointain, les aïeux des anciens Egyptiens s'orientaient vers le nord ; nous venons de le constater, à l'aurore de l'histoire on tournait vers le soleil levant ; au midi de la prospérité, les anciens Egyptiens s'orientaient vers le sud ; à l'époque de leur déclin, nous avons vu des indices qu'on se tournait vers

(1) L'orientation d'après la Mekke (ou قبلى) sort du cadre de la présente étude.

(2) Yacoub Artin pacha, *Bull. de l'Institut égyptien*, 1891, p. 265.

le soleil couchant. Puis, de même qu'après que le soleil a tourné sa face vers l'*Amen-ti*; vient la nuit, l'Egypte, vieille de siècles, reposa dans ses tombeaux qu'elle avait creusés pour elle-même.

Chez les anciens Egyptiens c'est une croyance bien vieille : le soleil, qui disparaissait à l'occident, faisait un circuit au nord et reparaissait à l'orient.

Aujourd'hui, comme, peut-être, de même qu'on fit au crépuscule de la période préhistorique, les Egyptiens s'orientent vers le nord. « Ce qui a été c'est ce qui sera, et ce qui a été fait c'est ce qui sera fait », dit-on. Tournons alors nos yeux vers l'orient; on croit y voir déjà poindre l'aurore. Espérons que bientôt les gloires du passé revivront en Egypte, au jour d'une ère nouvelle.

WILLIAM GROFF.

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE
DU CAIRE

SOUS LE PATRONAGE DE

SON ALTESSE LE KHÉDIVE

Président :

S. E. le Dr Abbate Pacha, *Médecin consultant de S. A. le Khédive.*

Vice-Présidents :

S. E. Hussein Fakry Pacha, *Ministre des Travaux publics.*
Colonel Wingate Bey, *Directeur de l'Intelligence Depart. E. A.*

Secrétaire général :

Dr Bonola Bey, *Avocat.*

Secrétaires :

Comm. T. Figari, *Avocat.*
Ahmed Zéki, *Chef de bureau à la Présidence du Conseil.*

Trésorier :

C. Boinet Bey, *Délégué au Conseil Financier.*

Commission Centrale :

A. Bircher, *Négociant.*
O. Borelli Bey, *Avocat.*
A. Cameron, *Conseiller à la Cour d'appel indigène.*
E. H. Floyer, *Directeur général des Télégraphes Égyptiens.*
C. Grand Bey, *Ingr, Directeur général des services de la ville du Caire.*
J. R. Gibson, *Commissaire Directeur anglais des Domaines de l'État.*
S. E. Ismail Pacha, (el Felaki), *Astronome.*
S. E. Mohamed Moktar Pacha, *Directeur de la Daïra Kassa.*
J. B. Piot, *Vétérinaire en chef de l'administration des Domaines de l'Etat*
F. Ventre Bey, *Ingénieur en chef de la Daïra Sanieh.*
Comte Ch. Zaluski, *Commissaire autrichien à la Caisse de la Dette Publique.*

Le Président et le Secrétaire général sont nommés par S. A. le Khédive. Les autres Membres ont été nommés dans l'Assemblée générale du 27 janvier 1894.

IVe Série. — Numéro 3.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE:

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1894



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

IVe Série. — N° 3. — Août 1894

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1894

LES EGYPTIENS

CONNAISSAIENT-ILS LA SOURCE DE LEUR FLEUVE?

Essai archéologique sur l'origine physique du Nil

PAR

F. Ventre bey [1].

Les auteurs classiques nous disent que les sources du Nil étaient ignorées des anciens Egyptiens :

« C'était un mystère connu des dieux seuls [2] ».

« On ne sait le lieu où il est ; on ne le trouve point dans les châsses peintes d'hiéroglyphes [3] ».

« Le Nil était considéré comme un écoulement sorti des membres de Dieu pour faire vivre les hommes et germer les plantes [4] ».

« Vainement les armées victorieuses des Pharaons l'avaient longé pendant des semaines et des mois..... toujours elles l'avaient trouvé aussi large, aussi plein, aussi puissant d'allures qu'il était dans leur patrie ; c'était moins un fleuve qu'une mer, et *mer* était le nom qu'on lui donnait [5] ».

(1) Voir le Compte rendu de la séance du 18 Novembre 1893.
(2) Pierret, *Dictionnaire d'archéologie égyptienne*, p. 368.
(3) Maspero, *Papyrus Sallier N° II et Anastasi N° VII.*
(4) Pierret, *Formulaire pour honorer Osiris* (Etudes Egyptologiques, t. I, p. 20).
(5) Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 5.

D'après Hérodote, suivant l'explication, du moins, fournie au Père de l'Histoire par quelque bedeau ou bas servant de temple (Hérodote dit : « Par le trésorier du temple de Minerve à Saïs »), « les sources du Nil sont de profonds abîmes et sortent du milieu de deux montagnes terminées en pointes, situées entre Syène et Eléphantine [1] » (cataracte d'Assouan). C'est la légende dévote. A joindre celle qui disait que « l'inondation était produite par les larmes d'Isis [2] » et à une foule d'autres contes qui avaient cours parmi le peuple.

Et de toutes ces citations, de toutes ces histoires, plus ou moins merveilleuses, on conclut que les anciens Egyptiens ne connaissaient ni les sources, ni l'origine physique de leur fleuve.

Je me propose de réfuter cette assertion, d'essayer de la combattre du moins, en m'appuyant sur quelques passages de textes très connus, qui semblent bien obscurs si on les commente isolément, mais qui s'éclaircissent si l'on opère par interprétation comparée, et d'ensemble avec d'autres documents moins anciens.

Mais avant d'aborder les textes, un petit historique, fait en remontant la suite des temps, est nécessaire.

Le Nil, par son système hydrographique, est certainement le fleuve le plus curieux de la Terre ; c'est, en effet, le seul fleuve coulant des régions intertropicales qui vienne se jeter dans une mer intérieure, comme la Méditerranée, sans flux et sans reflux, et le seul grand fleuve qui, sur un parcours de près de 2,700 kilomètres

(1) MASPERO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 5.
(2) *Histoire d'Hérodote*, livre II, chap. XXVIII.

en aval, jusqu'à son embouchure, soit bordé de déserts entièrement impropres, par eux-mêmes, à toute culture.

Je n'ai pas à décrire ici le fleuve égyptien ; sa gradation insensible et non subite comme celle de toutes les rivières, sa montée, son débordement périodique et régulier, etc., etc., sont des choses trop connues pour les répéter. Et le fameux problème des sources du Nil est aujourd'hui complètement résolu.

Mais il ne faut pas remonter bien haut dans les temps modernes pour constater combien la question de ces sources a été discutée, combien les données en étaient peu précises.

Après les travaux des savants de l'expédition de Bonaparte, qui n'eurent, d'ailleurs, à s'occuper que de l'Egypte proprement dite finissant à Philæ (« le Nil, dit Napoléon dans ses commentaires sur l'Egypte dictés à Sainte-Hélène, prend sa source dans les montagnes de l'Abyssinie »), lors de la publication de *L'Univers, histoire et description de tous les peuples* (1), s'arrêtant pour l'Egypte moderne à la fin du règne de Mehemet-Aly, le monde savant en était encore à conjecturer sur la position des déserts inconnus traversés par le Nil « sortant d'une mystérieuse source et recevant sur la rive occidentale l'affluent nommé *Bahr-el-Abiad* ou fleuve Blanc », et, cependant, on connaissait très bien le *Bahr-Azrak* ou fleuve Bleu et toute la Nubie supérieure ; le Kordofan et le Sennaar étaient devenus provinces égyptiennes, soumises à des gouvernements réguliers ; les bords du haut fleuve étaient, par cela même, occupés

(1) Firmin-Didot, éditeur, Paris.

jusqu'au confluent du *Sobat*, et une expédition du bembachi Selim avait, en 1839, remonté le cours de la dérivation dite « des Girafes » jusqu'à sa jonction avec la branche maîtresse du fleuve, située à l'est des marais du 9e degré. L'expédition franco-égyptienne, dont faisait partie l'ingénieur français d'Arnaud, avait bien atteint le parallèle 4° 43', mais c'était en 1841, et les résultats de cette expédition, tendant à prouver que les eaux principales du fleuve *ne venaient pas de l'Ouest*, étonnèrent tout le monde, bouleversèrent pendant longtemps encore tellement les idées des géographes que les sources du Nil furent placées dans le Berry, à l'est de Gondokoro (1).

En somme, à part les données plus ou moins hypothétiques de Claude Ptolémée, que l'on croyait, du moins, être telles — personne n'étant allé les vérifier — la question des sources n'était guère plus avancée, en 1841 ou 1840, qu'elle ne l'était à l'époque romaine, sous Néron. On sait, en effet, d'après le récit de Sénèque, que les deux centurions envoyés par cet empereur à la découverte des sources du Nil avaient dépassé le confluent du *Sobat* après avoir été assistés par le roi d'Ethiopie, et seraient parvenus jusqu'au lac *Nô*, puisqu'ils se perdirent dans d'immenses marécages, lesquels ne peuvent être que les vastes marais du 9e degré ci-dessus mentionnés.

A part les récentes découvertes dues au génie entre-

(1) La question de la branche principale du Nil avait été, cependant, discutée par Caillaud, 1821-1826. Voir *Sommaire des travaux géographiques*, par le Dr Bonola bey (*Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie*, 1890).

prenant de Mehemet-Aly et de ses dignes successeurs, la géographie du haut fleuve égyptien n'aurait donc fait que reculer pendant dix-huit siècles !

Que s'est-il passé entre le commencement de l'ère chrétienne et le commencemeni du siècle actuel ?

Au milieu des ruines de l'immense empire gréco-romain, traversé, bouleversé par les invasions, les luttes de race et les guerres de religions, l'humanité semble avoir perdu la notion de son domaine, la Terre. Pendant ces cinquante ou soixante générations, les groupes, divisés, éparpillés, oublient les conquêtes scientifiques des âges précédents, et les regards ne s'étendent guère au-delà de l'horizon borné, limité, pour chacun.

Les mêmes réflexions sont à faire sur l'Egypte ancienne, à partir de la xxe dynastie ; faits absolument analogues et conséquences presque identiques. Mais, n'anticipons pas.

Je n'ai fait aucune mention des recherches des xive xve et xvie siècles, car ces recherches n'ont donné lieu à aucun résultat bien apparent : à part la première exploration de ces temps-là, celle faite en Abyssinie en 1499 et dont l'honneur revient au Portugal, à part la reconnaissance des sources du fleuve Bleu par des missionnaires Portugais et une autre dans les royaumes de Naréa et Kafa, confinant au pays des Gallas, et qui a été poussée jusqu'au fleuve Zébée ou Godjeb par Antonio Fernandez vers l'an 1630, on n'a, pour ces époques et en ce qui concerne le vrai Nil, que des relations vagues, diffuses ou contradictoires ; il en est de même des renseignements qui étaient fournis par les

Arabes trafiquants, marchands d'esclaves ou autres, fréquentant la côte orientale d'Afrique. On aurait pu, cependant, mettre à profit la connaissance des territoires qu'ils exploitaient. L'histoire de la découverte des sources du Congo le prouve assez.

Les marchands arabes du moyen-âge, dit M. Maspero, d'après Quatremère ([1]), croyaient que l'on pouvait aller par eau d'Egypte au pays des Zindjes et dans l'océan Indien. Des matelots égyptiens, d'après un conte ancien découvert par M. Golénischeff, à force de remonter le Nil, avaient fini par déboucher dans une mer mystérieuse, baignant le pays de *Pount*. C'est probablement aussi la mer des Indes; les textes égyptiens désignent, du reste, sous le nom de Pount, aussi bien l'Arabie que les contrées situées plus à l'Est.

Quant aux géographes arabes du moyen-âge cités quelquefois, on suppose que leurs données étaient empruntées surtout aux textes et cartes de Ptolémée, dont les œuvres scientifiques ont été toutes traduites en arabe, et dont quelques-unes n'existent même qu'en arabe.

Claude Ptolémée, en effet, passe comme l'auteur des seules cartes de l'antiquité qui soient parvenues jusqu'à nous. Et il est curieux de constater, surtout aujourd'hui, après la solution définitive du problème qui a occupé le monde pendant si longtemps, que ces sources du Nil, tant cherchées, étaient placées par ce géographe dans deux grands lacs situés un peu au-delà de l'équateur, contre les versants des montagnes dites « de la

(1) Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 5.

Lune », allusions évidentes aux deux grands lacs Victoria et Albert, et aux montagnes neigeuses de la région équatoriale environnante.

Mais Ptolémée, lui-même, de qui tenait-il ces données? D'abord, l'histoire nous apprend que, grec d'origine, égyptien de naissance, il vécut longtemps dans Alexandrie; que, homme laborieux plutôt qu'homme de génie, il savait rassembler et coordonner les travaux de ses devanciers. Or il florissait vers l'an 175 ap. J.-C.; à cette époque la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, où l'on pouvait puiser à pleines mains, existait-elle? Les historiens ne sont pas d'accord sur ce point.

Suivant les uns, elle aurait été détruite sous Jules-César par l'insurrection de l'an 47 av. J.-C.

Suivant les autres, la destruction de cette bibliothèque n'aurait été réellement consommée qu'en l'an 641 de l'ère chrétienne, par les Arabes, sous la conduite d'Amrou.

Mais, d'après d'autres versions, c'est le dépôt du musée, dans le bruchium du palais, renfermant 400,000 volumes, qui aurait été incendié pendant la guerre de Jules-César contre les Alexandrins, et un autre dépôt de 300,000 volumes aurait existé dans le temple de Sérapis, démoli par ordre du patriarche Théophile vers l'an 180 (1).

Quoiqu'il en soit, il est difficilement admissible que le tracé de Ptolémée soit uniquement le résultat d'une simple hypothèse.

(1) Voir *Egypte moderne* et *Histoire d'Egypte*, par MARCEL, Firmin-Didot, 1872; et *Discussion*, dans LETRONNE.

Pour chercher à éclaircir ce point, reportons-nous aux travaux des géographes, ses devanciers.

Dans le premier siècle de l'ère chrétienne, Strabon seul est à mentionner; je donnerai plus bas un passage de sa géographie, passage qui intéresse tout particulièrement notre sujet.

Entre le Ier et le IIe siècle avant J.-C., le géographe Scylax a bien laissé un périple avec monographies; mais ses travaux pour l'Egypte ne concernent, à proprement parler, que le Delta et la côte méditerranéenne.

Avant de passer au IIIe siècle avant J.-C., disons aussi qu'il n'y a rien à tirer des relations géographiques de Pline le naturaliste, qui vivait 96 ans avant Ptolémée et était contemporain d'Antonin, que je cite pour l'itinéraire portant son nom, ainsi que de Lucain, neveu de Sénèque, auquel, du reste, nous ne devons, en fait de géographie, que de beaux vers dont il sera question plus loin. Venant ainsi quinze ans après Sénèque dont on connaissait le récit sur l'expédition des deux centurions, Pline, dit l'ancien ou le naturaliste, a laissé une description hypothétique du Nil des plus fantastiques. Dans son hypothèse, le cours du Nil tend à se confondre avec celui du Niger, et les sources communes des deux fleuves sont placées dans l'Atlas !

Mais une autorité considérable, c'est Eratosthène, géomètre-astronome-géographe du IIIe siècle avant J.-C., et bibliothécaire d'Alexandrie, qui apparaît, ainsi, au moment même de la création de la célèbre bibliothèque, alors composée, comme on sait, des précieux restes des archives nationales égyptiennes. Ses œuvres, malheu-

reusement, ont été disséminées et la plupart de ses travaux ont disparu, entre autre des cartes, dont une carte générale, dit-on, qui fut longtemps l'unique base de la géographie.

Nul doute que Ptolémée les ait connues. Et les connaissant, il a pu y faire les emprunts que l'on sait. Il n'est pas question, ici, d'atténuer en quoi que ce soit le mérite de Ptolémée, qui a su nous conserver de si précieux documents, et dont les cartes, en définitive, sont les seules qui aient été en usage dans le vieux monde oriental pendant plus de quinze siècles. Préparant mes conclusions sur l'objet principal de cette note, je veux seulement montrer que les données premières de ces cartes ont pu être puisées à des sources anciennes, vraiment égyptiennes, et, cela établi, inférer que le Nil de l'ancienne Egypte n'était pas uniquement considéré sous un aspect sacré. L'opinion de certains critiques sur Ptolémée est d'ailleurs connue : Claude Ptolémée taisait volontiers les noms de ses devanciers, dont il empruntait les découvertes ; il prétendait même les corriger et l'on va jusqu'à regretter qu'il ait composé quelques-uns de ses grands ouvrages, recueils qui auraient contribué à la destruction des originaux. Mais on n'a pas oublié que c'est à Eratosthène que l'on doit la première donnée connue de l'arc du méridien entre les deux tropiques, et que, 2,000 ans après, l'Académie des sciences de Paris, mesurant cet arc, retrouve presque exactement le même chiffre.

Quoiqu'il en soit, voici un extrait des écrits d'Eratosthène dont quelques fragments avaient été conservés

par Strabon, antérieur lui-même de 100 ans à Ptolémée, extrait d'après lequel on peut aujourd'hui juger de la précision des données géographiques de l'époque.

Après avoir décrit le cours du bras principal du Nil au-dessous de Méroé, Strabon ajoute [1] : « Dans le Nil se jettent deux fleuves qui sortent de quelques lacs situés à l'est et entourent la grande île de Méroé. L'un de ces cours d'eau, nommé *Astaboras*, coule à l'orient de l'île. Au couchant est l'*Astapus*, qu'on nomme également *Astasobas*. Mais le nom d'Astasobas s'applique à un autre fleuve sortant des lacs situés au sud et formant le principal affluent du Nil qui coule en ligne droite, alimenté par les pluies d'été. Au-dessus du confluent de l'Astaboras avec le Nil, à une distance de 700 stades, se trouve la ville de Méroé, puis. au-delà de l'île de Méroé, il y a une autre île occupée par les réfugiés égyptiens, révoltés du temps de Psamétik, etc... ».

Les données que nous possédions il y a 50 ans n'étaient pas plus précises. La position de Méroé ou *Bérué* a été fixée sur la carte, d'après ce passage de Strabon ou plutôt d'Eratosthène, par l'ingénieur Caillaud (sous Méhémet-Aly), qui trouva pour la latitude d'Assour 16° 56', correspondant, à quelques minutes près, aux chiffres donnés par Strabon pour la grande capitale éthiopienne. L'Astaboras n'est autre que l'*Atbara* ; l'Astapus, l'*Abaï* ou fleuve Bleu ; l'Asta-Sobas, le *Sobat*.

La confusion du Sobat avec le fleuve Blanc est pour nous un fait d'histoire contemporaine, et cependant nous voyons que le Sobat-affluent était connu des

(1) STRABON, livre XVII, chap. I.

Grecs à l'époque du savant bibliothécaire d'Alexandrie, et que les deux immenses presqu'îles formées par la branche maîtresse du Nil et ses trois grands affluents sont parfaitement indiquées. Deux siècles avant Eratosthène se présente l'historien Hérodote, surnommé le Père de l'histoire, qui passe aussi pour avoir été le premier explorateur des bords du Nil.

Nous avons, en effet, de lui, quelques données sur la géographie ancienne de l'Egypte; mais, sauf certains passages, très intéressants, relatifs à la formation de la crue du Nil, dont nous ferons plus loin ressortir l'importance, son *Histoire* ne fait rien connaître ou, du moins, ne donne que très peu de chose en ce qui concerne l'hydrographie du cours supérieur du fleuve.

Cet historien donne la relation d'un voyage qui aurait été entrepris par quelques jeunes Nasamons (peuple de Libye) (1). Après avoir traversé des déserts, avoir passé une région remplie de bêtes féroces, avoir longtemps marché dans un pays très sablonneux, etc., etc., continuant leur route à l'ouest, ces jeunes Nasamons se seraient engagés dans des lieux marécageux, seraient arrivés à une ville dont tous les habitants étaient noirs, enfin auraient rencontré une grande rivière coulant de l'ouest à l'est, dans laquelle il y avait des crocodiles.

Hérodote dit : « La raison veut que ce soit le Nil..., car, ajoute-t-il, le Nil vient de la Libye et la coupe par le milieu ».

Les déserts traversés étaient, d'abord, ceux entourant l'oasis actuelle de Sioua, où se trouvait l'oracle de Jupi-

(1) *Histoire d'Hérodote*, livre II, chap. XXXII-XXXIV.

ter-Ammon, puis, probablement, ceux situés plus au sud et qui s'étendent jusqu'au Darfour actuel ; la rivière en question pouvait donc être soit le *Bahr-Arab*, soit le *Bahr-Ghazal* ou fleuve des gazelles, affluents du Nil, et les lieux marécageux les marais du 9e degré.

Mais Hérodote, dans le même récit, parle de la rencontre de « petits hommes », les pygmées? Sommes-nous bien ici dans la région du bassin du Nil avoisinant le pays des *Niam-Niam*, ou sur les bords du Niger, chez les Touaregs, à l'est de Tombouctou, dans la grande courbe nord du fleuve, au même parallèle que Berber (car il ne faut pas oublier que nos voyageurs Nasamons tournèrent à l'ouest). ou sommes-nous dans d'autres contrées de l'Ouest africain, par exemple au sud du Maroc, vers l'anti-Atlas (même parallèle que Sioua)?

C'est probablement le susdit récit d'Hérodote qui aura suggéré la fameuse hypothèse de Pline sur le cours supérieur du Nil et la position des sources de ce fleuve et du Niger, dont j'ai parlé plus haut.

Quant aux pygmées, dont la présence peut avoir été réellement constatée, soit près des Nyam-Nyam, soit du côté de Tombouctou, ou encore sur les versants des montagnes de l'Atlas, la question a été, je crois, déjà tranchée, avec sa compétence habituelle, ici même, par notre honorable président, S.E. Abbate pacha.

Hérodote dit tenir la relation ci-dessus de quelques Cyrénéens, qui, ayant été un jour consulter l'oracle d'Ammon, eurent un entretien avec un certain Etéarque, roi du pays, qui leur dit tenir lui-même cette relation es Nasamons, peuple de Libye, habitant la Syrte, dont quelques jeunes gens..., etc.

Le Père de l'Histoire, dit-on, s'attachait surtout à n'enregistrer que ce qu'il avait vu ; mais cette résolution fort louable ne l'empêchait pas d'accueillir volontiers ce qu'on voulait bien, aussi, lui raconter.

Je ne me permettrai pas d'affirmer qu'il accueillait tout.

Cependant, si l'on exclue les historiettes plus ou moins ridicules que l'on sait, son *Histoire* n'en renferme pas moins bien des faits erronés, bien des contes absurdes et des constatations souvent contradictoires; ci-après les passages qui nous intéressent et dans lesquels Hérodote dit « ce qu'il a vu, ce qu'il a su par lui-même ou appris par ses propres recherches », ainsi qu'il le déclare au chap. XCIX du livre II:

« Livre II, chap. XVII. — Le Nil commence à la cataracte (la première) partage l'Egypte en deux et se rend à la mer. »

« Chap. XXVIII. — Les sources du Nil sont de profonds abîmes, sortent du milieu de deux montagnes pointues entre Syène et Eléphantine, la moitié des eaux coulant en Egypte vers le nord, l'autre moitié en Ethiopie vers le sud... »

« Chap. XXIX. — ... n'a trouvé personne qui ait pu lui en apprendre davantage. »

« Chap. XXXI. — ... Il est certain que le Nil vient de l'ouest... »

« Chap. XXXIII. — ... qu'il vient par la Libye et la coupe par le milieu ... »

Enfin, dans les chapitres subséquents, où Hérodote déclare parler du pays « selon ce que lui ont dit les

Egyptiens », le lac Mœris est pris pour un homme, le *roi Mœris* un grand ingénieur; un prénom, un sobriquet passe pour un souverain distinct; un titre royal est pris pour le nom d'un roi; une appellation populaire, *Sesou*, *Sesou-râ*, est transcrite Sésostris; les exploits de ce grand roi sont placés avant la construction des pyramides; de simples titres tels que *Prouti*, *Phérô*, sont métamorphosés en personnages (1), successeurs immédiats de Sésostris, *Pharaon-Phéron*, *Pharaon-Protée*, avec leurs biographies complètes; de simples héros de romans, *Khéops* et *Khéphrên* deviennent les vrais constructeurs des Pyramides; 11,000 ans se seraient écoulés depuis Menès jusqu'à Mœris (?), pour 330 générations de rois, ce qui, avec les données relatives au soi-disant roi Mœris, toujours d'après le calcul d'Hérodote, fait remonter l'âge de la fondation de la monarchie égyptienne à 12,356 ans avant J.-C.

Ce ne sont certes pas là des renseignements puisés à des sources sérieuses. Et cependant les sources officielles ne manquaient pas : c'étaient les archives nationales, conservées de tout temps par les prêtres.

L'histoire écrite par le prêtre égyptien Manéthon, vers l'an 263 avant J.-C., c'est-à-dire 200 ans après Hérodote, histoire réduite aujourd'hui, malheureusement, à des fragments et aux listes chronologiques de tous les rois (qui nous sont parvenues plus ou moins altérées par les écrivains chrétiens), prouve, en effet, que bien des documents précieux, bien des données exactes, existaient, enfouis dans les archives des temples.

(1) MASPERO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 704.

Et maintenant, revenant au sujet principal de cette note, peut-on, raisonnablement, s'autoriser du dire d'Hérodote pour conclure que les anciens Egptiens *devaient* ignorer les sources de leur fleuve?

Notre historien grec, pour la question des sources du Nil, comme pour beaucoup d'autres, ayant eu recours forcément aux *ciceroni* de l'époque, aux portiers, aux sacristains, etc. [1], a été fort mal renseigné, et pour les questions qu'il dit avoir éclaircies dans les temples on peut présumer qu'il a été mystifié, s'il est vrai que pour les résoudre il se soit adressé à de vrais prêtres, dépositaires, à l'époque, de toutes les connaissances. On sait que les étrangers ont été de tout temps en Egypte l'objet d'une grande méfiance, du mépris même [2], tant de la part du dévôt, du peuple, que de celle du prêtre. Ajoutons aussi que l'on était sous la première domination perse, le pays militairement occupé jusqu'à Eléphantine, c'est-à-dire en deçà de la première cataracte. C'est ce qui explique pourquoi Hérodote n'est pas allé plus loin dans ses recherches personnelles des sources du Nil.

Enfin, poussant les recherches par information, aussi loin, dit-il, qu'elles pouvaient aller, il apprend [3] dans cette ville-frontière, après force détails sur le passage de la cataracte de Syène, après quelques indications sur la traversée d'un soi-disant lac [4] attenant à une

(1) MASPERO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 703.
(2) MASPERO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 535.
(3) *Histoire d'Hérodote* livre II, chap. XXIX et XXX.
(4) Mis en doute par plusieurs égyptologues en tant que lac proprement dit. Allusion probable au lit ou bassin du fleuve, à l'aval de l'un des rapides ou l'une des cataractes.

île et dans lequel le Nil se jette, et sur les difficultés de la navigation pendant le trajet de 40 jours, rochers à pic, grosses pierres, etc. (allusion aux rapides et cataractes du haut fleuve), qu'il existe à 56 journées de distance d'Eléphantine une grande ville du nom de Méroé (répondrait à la position de Djebel-Barkal, entre Dongola-el-Agouz et Abou-Ahmet) et qu'on arrive 56 autres jours après au pays des Automoles, qui s'apellent eux-mêmes *Asmach* (1), gens à la gauche du roi. Et c'est tout.

J'ai dit qu'Eléphantine était la dernière garnison perse au sud ; c'était la ville-frontière de l'Egypte où l'on devait voir, comme dans Assouan aujourd'hui, des Nubiens, des Noirs du haut Nil, des Ethiopiens et, très probablement, aussi des Asmach dont parle Hérodote, transfuges égyptiens réfugiés en masses dans certaines régions du haut fleuve et chez qui le souvenir des faveurs accordées par Psamétik aux Grecs, causes elles-mêmes de leur émigration, devait être encore bien vivace. La haine de ces Egyptiens de vieille race contre les étrangers, et les Grecs en particulier, ne saurait être mise en doute. Quelles pouvaient être, dans ces conditions, les relations d'Hérodote avec ces gens-là, quelle valeur pouvait avoir une réponse soutirée par ce Grec? L'Hellène, dit M. Maspero, était pour l'Egyptien de vieille race un être impur à côté duquel on ne pouvait vivre sans se souiller. Et c'est Hérodote lui-

(1) Voir *Histoire d'Hérodote*, livre II, chap. xxx, et Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 535-536 pour l'origine de ce mot et l'histoire des Asmach auxquels les Grecs donnèrent tour à tour les noms de *Automoles* et de *Sembrites.*

même qui nous l'apprend aux chapitres XLI et XCI du livre II de son *Histoire*.

Avant la visite d'Hérodote, l'Egypte est cependant ouverte aux étrangers. L'histoire nous apprend qu'elle fut visitée au commencement du v[e] siècle par l'historien Hellanicos, qui écrivait une quinzaine d'années avant Hérodote (il ne resterait de cet auteur que des fragments, dont une description de Thèbes), à la fin du VI[e] siècle par Hécatée, de Milet, un des petits géographes, *geographi Græci minores*, cités pour leurs voyages de circum-navigation dans la Méditerranée; enfin, au VI[e] siècle, par Solon, Thalès de Milet, Pythagore et Péricide son maître, tous venus pour chercher les premières notions des sciences et les principes de leur philosophie.

Mais les étrangers, Grecs, qui fréquentaient l'Egypte à ces époques éloignées, se bornaient à explorer le Delta, ne montant guère au delà de Memphis, ou séjournaient dans les capitales, autour des sanctuaires de la Basse-Egypte. Enfin, eussent-ils voulu connaître l'origine vraie du fleuve qui devait tant les étonner, eussent-ils été autorisés à compulser dans ce but les archives relatives aux dernières expéditions du haut fleuve, remontant déjà à d'anciennes dynasties, que l'ignorance de la langue, jointe au peu de goût pour l'étude des langues étrangères, au dédain même que le Grec, en général, professait pour les langues autres que la sienne (1), les eût détournés de leur dessein. D'où : l'ignorance absolue des classiques grecs anciens sur tout ce qui concernait le bassin du haut Nil.

(1) MASPERO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 534.

Cependant, bien avant la xxviie dynastie (Perse), commençant avec Cambyse, avant la xxvie (Saïte), dont le premier roi, Psamétik, allait, par les faveurs accordées aux Grecs, tant mécontenter les Egyptiens (il en a été parlé plus haut), les relations entre le Soudan, c'est-à-dire les contrées du haut Nil, et l'Egypte proprement dite, quoique interrompues par les guerres et les divisions intestines, n'en ont pas moins existé.

On sait que Cambyse, devenu maître de l'Egypte, voulût tenter une expédition du côté de l'Ethiopie, expédition malheureuse s'il en fût.

L'expédition de ce monarque, dont le nom est cité quelquefois parmi les explorateurs à la recherche des sources du Nil, avait pour but réel de soumettre le royaume de Napata, qui, sous les Psamétik, s'était rendu indépendant de l'Egypte. Mais des liens nombreux et très anciens attachaient à l'Egypte cet immense pays qui comprenait la presqu'île de Bérua (Méroé) avec ses nombreuses pyramides, ses temples, ses ruines considérables, et tout le vaste territoire du Sennaar actuel, s'étendant au sud jusqu'au Sobat, dont l'embouchure au Nil n'est distante, en somme, que de 6 à 7 degrés de la région des lacs équatoriaux (à peu près la distance entre les deux parallèles de Syène et Memphis).

La capitale, Napata, tantôt chef-lieu de province égyptienne, tantôt indépendante, était une sorte de Thèbes éthiopienne; Ammon-Râ y trônait comme à Thèbes d'Egypte [1], car cette capitale avait été fondée par les descendants des rois-prêtres d'Ammon, qui

(1) Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 410.

avaient été exilés d'Egypte par les Pharaons de la xxiᵉ dynastie.

Les faits historiques que je tiens surtout à rappeler ici sont: 1° que sous la xviiiᵉ et la xixᵉ dynastie, c'est-à-dire entre le xviiᵉ et le xivᵉ siècle avant J.-C., l'Ethiopie ou pays de Koush était une province égyptienne administrée par des princes égyptiens; 2° que cette province s'était érigée en royaume indépendant sous la domination des anciens prêtres de Thèbes vers le xiᵉ siècle avant notre ère; 3° que l'Egypte elle-même a été sous la domination éthiopienne au viiᵉ siècle avant J.-C.; 4° enfin, qu'une conquête réelle des territoires du haut fleuve a eu lieu, pour la première fois depuis la fondation de la monarchie égyptienne, sous la xiiᵉ dynastie, par les Osortasen et les Amenemha, dont les traces se rencontrent partout jusqu'au delà des cataractes.

C'est bien, en effet, Amenemha III qui conçut et exécuta, entre autres grands ouvrages, le fameux lac Mœris pour servir de réservoir-régulateur des crues dans la Basse-Egypte, et qui, dans ce but, faisait enregistrer les cotes de hauteurs du Nil au delà des cataractes (1); les notes qu'il a fait graver sur les rochers de Semneh servent aujourd'hui, après tant de siècles d'oubli, aux promoteurs des projets de réservoirs, destinés à remédier, comme autrefois, à l'insuffisance des étiages ou des crues et à l'excès de l'inondation. De pareilles conceptions, qui remontent à 4000 ou 5000 ans sont peu propres à confirmer le rôle purement religieux attribué au Nil.

(2) Consulter les Histoires.

C'est bien encore sous la xiie dynastie que les Pharaons eurent à lutter contre de nombreuses tribus de race asiatique, les Koushites, et autres tribus d'origine sémitique venues du golfe Persique et des bords de la mer Rouge, lesquelles, après s'être emparées de la région du haut fleuve, après avoir refoulé les nègres vers le bassin supérieur du Nil sous la vie dynastie, s'étaient établies un peu partout en Ethiopie, sur les bords du haut fleuve et dans la Haute-Nubie [1].

On constate, en effet, encore aujourd'hui la présence de tribus juives tout à fait au sud de l'Abyssinie, au sud-ouest du *Choa*, dans le Gouraguè confinant au pays des Gallas (voir la carte de John Manuel), un peu au nord du parallèle de Gondokoro, colonies que les prêtres portugais avaient aussi signalées en l'an 1535, dans le territoire d'Ifat (Gaffattes), faisant partie du Choa : peuple méchant, dit le missionnaire Bermudez, et, ajoute-t-il, composé en grande partie de Juifs.

Et c'est sous la xviiie dynastie, au temps de Toutmès III ou plutôt de sa sœur Hatshopsitou, que le Tonoutir, comprenant toutes les régions situées au sud-est de l'Egypte et le pays Somâlis, fût exploré [2], par mer, il est vrai ; mais des relations amicales et commerciales, dit l'histoire, ne s'en établirent pas moins avec les indigènes Somâlis qui, de même race que les Koushites de l'Ethiopie et de la région du haut Nil, communiquaient nécessairement avec ces contrées où ils immigraient souvent.

(1) Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 104-105.
(2) Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 195.

Enfin, que penser de ce vaste territoire, inconnu aujourd'hui, qui confine d'un côté à l'Abyssinie et de l'autre au grand lac Victoria, pays que l'on sait très peuplé, désigné sous le nom de pays des Gallas, nom générique, dit-on, mais qui n'apprend rien, peuple ne souffrant pas les étrangers, terreur des Abyssins aujourd'hui comme au temps des missionnaires portugais (j'ai parlé plus haut des colonies juives du sud de l'Abyssinie), et chez qui, paraît-il, les cheveux noirs, longs et plats, le teint clair et les yeux bleus ne sont pas rares? (1)

La grande « tache blanche » qui couvre cette partie de nos cartes d'Afrique, dont l'exploration a été fatale à tous les étrangers qui l'ont tentée, et où, peut-être, nulle colonie nouvelle ne s'est établie depuis les époques des grandes migrations Koushites dont je viens de parler, nous cache certainement bien des données qui, si nous les connaissions, simplifieraient singulièrement toute mon argumentation.

Quoiqu'il en soit, et pour procéder logiquement : des faits connus rappelés plus haut, migrations vers l'ouest, des tribus Koushites venant, soit de la côte orientale d'Afrique (Somâlis), soit du pays intermédiaire (Gallas) qui avoisine notre grand lac Victoria, arrivée de ces tribus d'origine Asiatique sur les bords du Nil dans son bassin supérieur, leur descente en suivant le cours du fleuve, et refoulement des tribus nègres, chassées sans cesse vers le sud : de tous ces faits bien historiques, de ce double courant, migrations

(1) Voir la carte de John Manuel pour ces indications.

descendant du bassin équatorial du fleuve, migrations remontant vers ce bassin, est-il logique d'inférer que ce bassin, qui est la source même du Nil, ait pu rester inconnu ?

Les Egyptiens, dont on connaît aussi aujourd'hui l'origine sémitique-asiatique, ont toujours, et depuis les temps les plus reculés, considéré comme leur patrimoine toutes les terres qu'arrose le Nil.

Dans les histoires merveilleuses qui avaient cours parmi le peuple, à des dates, cependant, relativement récentes, on disait que des matelots se rendant aux mines de Pharaon avaient fini, à force de remonter le Nil, par déboucher dans une mer qui baignait le pays de Pount (Arabie et Somâlis) [1]. Ce reste de tradition populaire est, par lui-même, assez significatif; il prouve, dans tous les cas, que le fleuve a été remonté jusqu'à sa source et au delà, et a été considéré aussi sous un aspect autre que celui religieux, autre que celui qui peut ressortir d'une simple lecture de quelques livres ou hymnes sacrés.

Les anciens Egyptiens ont pu perdre de bonne heure le souvenir de leur origine, mais pas celui de l'origine de leur fleuve.

En résumé, pour conclure enfin sur cette première partie, déjà trop longue, de ma thèse : Les connaissances que nous possédions il y a 50 ans à peine sur le bassin supérieur du Nil n'étaient pas plus étendues que ne le furent celles des Romains au commencement de l'ère chrétienne ou celles des Grecs vers le IIIe siècle av. J.-C.

(1) MASPERO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 5 et 161.

Antérieurement à ces époques, pendant de longues périodes de luttes et divisions intestines, pendant les révolutions et les guerres, surtout au nord avec les Perses et les Pasteurs, on ne songe guère aux régions des sources du Nil. Il n'est donc pas étonnant que les données géographiques anciennes, que nous recherchons et que possédaient déjà, sans aucun doute, les Pharaons des XIIe et XIIIe dynasties aux belles époques des grandes extensions territoriales (« longeant le fleuve »), et entre les XVIIIe et XXe dynasties, ne soient pas parvenues jusqu'à nous.

Relèguons aux chapitres des légendes la plupart des aventures, foule d'histoires plus ou moins extraordinaires, que certains auteurs classiques mettent au compte de tel et tel monarque, pharaon ou roi étranger, à la recherche des sources du Nil, et qui tendaient à prouver par les soi-disants insuccès de leurs entreprises l'inutilité même de cette recherche.

Légende, aussi, sont ces fameuses réponses du grand-prêtre de Memphis aux grands conquérants des Ve et IIIe siècles, les dissuadant de toute folle entreprise aux sources du Nil, dont les voiles, disait-on, ne sauraient être soulevés; discours que Lucain sut mettre en si beaux vers et qui, trois siècles plus tard, donnèrent probablement l'idée à Claudien de lancer son proverbe célèbre *Caput Nili quœrere*, pour indiquer, à la fois, la difficulté et l'inutilité d'une entreprise.

« ... Ton désir, ô César ! est de connaître les sources du Nil. Ce fut aussi celui des pharaons et des tyrans que nous ont envoyés la Perse et la Macédoine. Aucun

siècle n'a voulu laisser cette découverte aux siècles suivants; mais la nature impénétrable garde encore son secret. Alexandre, le plus grand des rois que Memphis adore, voulut aussi le lui dérober et envoya, dans ce but, des Ethiopiens aux extrémités de la terre. La zone brûlante du monde les retint consumés au bord du Nil bouillant. Avant lui notre Sésostris, qui parcourut la terre du levant au couchant et courba le front de ses rois sous le joug de son char, put se désaltérer aux eaux de vos fleuves, le Rhône et le Pô, mais non à celles du Nil à sa source. Follement atteint du même désir, Cambyse parvint jusque chez les peuples qui ont le privilège d'une longue vieillesse, et là, manquant de vivres et forcé de se nourrir des cadavres des siens, il revint sans avoir soulevé tes voiles, ô Nil! » (1)

Il en est de cette composition de Lucain comme de celle, par exemple, du scribe de Séti II, de l'auteur de l'hymne au Nil: toutes deux sont le résultat, surtout, de l'inspiration poétique qui les a créées.

Ma thèse doit porter maintenant sur les « causes » elles-mêmes des « crues ».

Les causes de ces phénomènes, si réguliers, auraient été une énigme pour tous les peuples anciens, même pour les Grecs.

On dit cependant que Démocrite (v[e] siècle avant J.-C.) l'aurait devinée (2). Mais alors les Egyptiens en auraient eu connaissance, car l'histoire nous apprend que Démocrite dissipant toute sa fortune dans les voyages, après

(1) LUCAIN, *Pharsale*, livre X.
(2) VOLNEY, *Voyage en Egypte et en Syrie*.

avoir visité l'Asie, aurait fréquenté principalement l'Egypte, où il aurait surtout appris la géométrie et la cosmographie. Un passage d'Homère, un simple mot employé par ce poète, semble du reste indiquer que les Eyptiens eux-mêmes, quatre ou cinq siècles avant Démocrite par conséquent, avaient connaissance de ces phénomènes. Enfin, l'explicatiou qu'en donne Hérodote, presque contemporain de Démocrite, dont les voyages en Egypte sont cependant postérieurs à celui du Père de l'Histoire (1), vient encore à l'appui de mes conjectures. Mais laissons, pour le moment, cette question de côté ; constatons seulement ici, comme pour la position géographique des sources du Nil, que toutes les connaissances anciennes, un peu précises, relatives à l'origine des crues du fleuve ont été perdues pendant bien des siècles, et que l'ignorance de la cause de ces phénomènes s'est prolongée jusqu'à des temps relativement récents. C'est ainsi qu'en plein XVIIe siècle on est à expliquer le premier gonflement du Nil par des effets de rosée, goutte qui tombe, principe-germe, etc., fermentation et le « gonflement », résultant : toutes idées provenant d'une interprétation de mot, du mot *Nocta*, qui figure dans le calendrier des Coptes à la date du 11 Bahona pour le premier début de la crue, et qui signifie, littéralement, goutte ou point en arabe ; interprétation tirée d'anciennes croyances, reste d'antiques légendes, et répandues encore aujourd'hui parmi le peuple, notamment chez les Coptes. Le lendemain du

(1) Démocrite le Milésien naquit à Abdère, dans la 80e Olympiade, 460 ans avant J.-C. (HOEFER). Hérodote visitait l'Egypte à cette époque.

Nocta était un grand jour de miséricorde et bénédiction divines ; c'est encore le jour de la fête de l'archange Saint-Michel. Il descendait sur terre pour la purification de toutes les malignités physiques et morales, symbolisant ainsi la venue de la bienfaisante rosée-goutte-germe, la naissance du Nil...

Ces idées-là, avec toutes les dissertations religieuses que le sujet chrétien-copte comportait, sont consignées dans une relation de voyage du R.P. D. Vansleb, envoyé en Egypte par le ministère Colbert.

Le narrateur, dira-t-on, n'a été que l'écho d'anciennes traditions populaires. Cependant le rapporteur, sans tenir compte de ce qui a lieu pour tous les autres fleuves, attribue sérieusement la crue qui se manifeste (après le premier gonflement expliqué comme j'ai dit) au refoulement des eaux vers l'amont par l'action des vents maëstraux, vents du nord règnant aux bouches du Nil précisément à l'époque de la crue : enfin, jugeant et concluant d'après la rareté de la pluie et la sécheresse de l'air en Egypte, il tient pour cause tout à fait secondaire (*sic*) la chute des pluies, ou la fonte des neiges en Ethiopie. Et le mémoire n'en est pas moins imprimé, par ordre du Roi, en l'an 1673, en plein siècle de Louis XIV.

Il est vrai qu'aujourd'hui nous nous flattons d'en savoir un peu plus long. On a découvert l'origine du Nil : la science moderne donne le moyen, même à ceux qui n'ont pas été boire aux sources du fleuve, d'analyser les différentes phases de la montée et de la descente de ses eaux, et d'expliquer la régulière périodicité de ces mouvements.

Mais, en ce qui concerne cette « physique » générale du fleuve, sait-on, au juste, jusqu'à quel point ont pu s'élever les connaissances des anciens Egyptiens?

Quelque vagues ou incomplets que soient certains documents, isolés, qui seuls ont pu parvenir jusqu'à nous, pour ma part, je pense que de ce côté l'avenir nous réserve encore bien des surprises. Il s'agit, avant tout, de pouvoir dégager ces données de légendes fabuleuses ou dévotes qui les accompagnent, de toutes ces figures ou images plus ou moins religieuses ou simplement symboliques qui les enlacent, de tout le merveilleux, enfin, qui les étouffe. C'est ce que, dans un instant, je vais tacher d'expliquer sur les documents mêmes, qui serviront à clore ma thèse, documents très connus, les seuls que j'aie pu me procurer.

J'ai parlé plus haut de physique générale. Les anciens prêtres égyptiens, ces savants de l'époque, ont eu certainement une « physique », science d'observation plus étendue que l'on ne pense, quoiqu'elle ne dût guère embrasser que les phénomènes concernant le fleuve ou s'y rapportant, et du nombre certains phénomènes astronomiques et météorologiques faciles à observer.

Inutile de répéter ici tout ce que les auteurs classiques anciens ont dit à ce sujet. Les prêtres de Memphis, de Thèbes ou de Napata connaissaient à fond l'hydrographie des bassins du Nil ; religieux observateurs des moindres oscillations de leur fleuve, ils n'ignoraient pas, non plus, la concordance de ces mouvements ou phases de la crue, avec la marche régulière du soleil.

Pour la Moyenne-Egypte ou le parallèle de Memphis,

par exemple : début de la crue au solstice d'été ; point culminant de la crue à l'équinoxe d'automne ; pleine décroissance au solstice d'hiver ; commencement de l'étiage à l'équinoxe du printemps, etc.

Et pour les différents tronçons du parcours du Nil : sous les Osortasen, les Aménemha, les Sebek-hotep, les Newer-hotep, pharaons remontant cependant jusqu'à la XIIIe et VIIe dynastie, avec quels soins minutieux, aussi, n'enregistrait-on pas tous les documents relatifs au régime du fleuve ? Données indispensables pour les projets d'aménagement général des eaux, et si utiles à l'ingénieur particulièrement chargé de la répartition de ces eaux. Ces notes techniques, cinquante fois séculaires, dont une, enfin, est restée gravée sur les rochers à pic de Semneh, comme destinée à servir aux jeunes générations actuelles d'ingénieurs promoteurs des grands projets d'ouvrages que l'on sait, n'ont rien à voir ici, je suppose, avec le culte du dieu Nil, et constituent, par cette raison même, un nouvel argument en faveur de ma thèse.

Soit donc le fleuve considéré au point de vue profane.

Ce sera toujours le Nil des textes anciens, mais avec les allusions religieuses en moins. Et que dit alors l'hymne au Nil des papyrus Sallier ou Anastasi, par exemple ?

« Il descend du Ciel », expression qui peut se rapporter à l'origine physique du fleuve, car on peut très bien sous-entendre : par les pluies équatoriales ou intertropicales, par les pluies que les anciens Egyptiens

savaient fort bien, eux [1], tomber périodiquement et régulièrement au delà de la Nubie, privée de pluie, dans la région adjacente, située au sud de leur immense empire.

On connait aussi le qualificatif *Diipétès*, donné par Homère au fleuve égyptien (*Odyssée*, chant IX, vers 477 et 581) ; les modernes traduisent ce mot par : « Tirant son origine des cieux, venant du Ciel, qui tombe des cieux, qui tire ses sources du Ciel, qui descend du Ciel », toutes expressions pouvant rappeler, comme celle hiéroglyphique qui se trouve dans l'hymne au Nil, l'origine physique du fleuve.

Mais le *Diipétès* d'Homère n'est pas une simple épithète, un mot qui aurait été inventé par le poète pour les besoins du chant ou l'ornementation du discours, c'est un nom composé, un mot très complexe, dont la signification devait s'accorder avec les idées religieuses égyptiennes de l'époque. Homère aimait à introduire dans ses vers des termes populaires, et ce terme, grécisé par le poète, devait avoir cours à l'époque où celui-ci faisait voyager Ménélas et le faisait retenir prisonnier en Egypte, c'est-à-dire vers l'an 1000 avant J.-C. Or le scribe de Séti II, auteur de l'hymne au Nil, n'est guère que de trois siècles antérieur à Homère. On doit donc trouver dans la composition du mot d'Homère une émanation des mêmes idées égyptiennes.

Et, en effet, *Diipétès*, adjectif poétique formé de *Dii* (datif de Zeus) et *pipto* (sens général, tomber), a été traduit par les auteurs latin « issu de Jupiter, tirant

(1) Je fais allusion à l'ignorance de ceux qui fréquentaient l'Egypte dans ces derniers siècles, et dont Vansleb, cité plus haut, faisait partie.

ses sources de Jupiter » (... *Donec Ægypti a « Jove Fluentis » fluvi rursus ad-aquas redieris*) [1]. Or Jupiter était le nom que les Grecs donnaient au dieu égyptien, appelé *Râ* à Héliopolis et *Ammon-Râ* surtout à Thèbes; d'où « le Nil » tirant son origine du « Soleil », lequel était la manifestation la plus éclatante de la divinité. Enfin, *Jupiter*, qui était la principale divinité en Grèce, était assimilé aussi, par les Grecs eux-mêmes, au dieu **Ptah**, « le père des commencements », et l'on sait encore que *Noun* ou *Nou* est « l'eau primordiale, l'océan céleste » sur lequel voguait la barque solaire, et d'où étaient sortis les principes de toutes choses, et, en particulier, le Nil; d'où: le Nil tirant sa source de l'eau primordiale, de l'océan céleste dans lequel se meut le soleil ou, à proprement parler, de l'eau du ciel. Le rôle réel, physique, du soleil dans la formation de la crue du Nil me paraît, du reste, résulter nettement de l'interprétation d'autres textes anciens.

Mais résumons, d'abord, en quelques extraits l'hymne au Nil, lui-même, si connu aujourd'hui par la savante traduction publiée par M. Maspero, d'après les déux textes du Musée Britannique :

« Salut, ô Nil, ô toi qui t'es manifesté sur cette terre et qui viens en paix pour donner la vie à l'Egypte; dieu caché, Hâpi ... tu abreuves la terre ...; voie du Ciel qui descend » ou « tu descends » (allusion évidente à l'origine physique des eaux du fleuve, à la chute des pluies, symbolisée par la descente de la voie *Nou*, océan ou fleuve céleste) ... dieu Ptah qui illumines

(1) Voir l'édition latine de l'*Odyssée* qui se trouve à notre Institut.

toute demeure (le dieu Nil est assimilé à Ptah, rapprochement déjà analysé au sujet de l'épithète Diipétès)... les hommes l'invoquent lorsqu'il s'arrête... se lève-t-il, la terre est remplie d'allégresse... il crée toutes les bonnes choses, tous les biens... tout ventre se réjouit... toute dent broit (allusions à l'arrivée des eaux bienfaisantes de la crue nouvelle du Nil, fleuve nourricier de l'Egypte)... on ne le voit pas » ; un lac Nyanza ne constitue pas, à proprement parler, la source d'un fleuve, d'où, probablement aussi, les allusions : « on ne sait le lieu où il est, on ne le trouve point dans les châsses peintes d'hiéroglyphes ... » : mais les sources lacustres du Nil, elles-mêmes, sont alimentées directement par les pluie, d'où : « pas de demeure qui le contienne... ». « Il répand la lumière lorsqu'il sort des ténèbres ; s'il le veut, il sort de son sanctuaire mystérieux (allusion à la sortie de son lit, à la crue du fleuve ou à sa première montée à sa source lacustre, montée concordant précisément avec l'arrivée de l'astre lumineux, du soleil, venant de la région australe, qui, pour l'Egyptien, était la région des ténèbres)... le Nil s'est creusé des retraites dans la Thébaïde (se rapportent probablement aux rochers de la première cataracte, entre Syène et Eléphantine, où la légende populaire plaçait ces fameux abîmes indiqués à Hérodote comme sources du Nil)... » Enfin, l'hymne se termine par ces phrases : « On ne sait point le nom qu'il porte dans le Ciel ; le Dieu ne manifeste point ses formes ; vains sont les dessins qu'on en donne... » On voit donc que le *fleuve-Hâpi*, « mystérieux, caché » puisque tel est le sens

du mot sacré *Hâpi*, présente absolument la même antithèse que *Ammon-Râ*, qui signifie littéralement « le caché-soleil. »

Passons maintenant au soleil.

Tous les dieux de l'Egypte, dit M. Grébaut dans sa belle et savante interprétation de l'hymne à Ammon-Râ, n'ont pas les mêmes rôles ; ils personnifient le même être dans des fonctions différentes... De plus, les Egyptiens considéraient ces fonctions comme successives.

Aussi, dans l'hymne à Ammon le rôle du dieu Râ (Soleil) précède-t-il celui du dieu Hâpi (Nil), et il en est ainsi au profane comme au sacré, car ce sont bien les phénomènes physiques résultant, comme on sait, de l'action du soleil qui donnent naissance au Nil.

Mais voyons, abstraction faite des idées purement religieuses, en quoi consistent, dans cet hymne, les rôles ou fonctions attribuées au soleil.

Ce ne sera plus seulement le dieu Ammon dans son rôle de *neb pet* « maître du ciel », dans le sens de créateur du ciel ou habitant le ciel, ou de *neb mâ-t* « maître de la justice », ou le dieu incompréhensible dont « l'œil fait vomir au serpent *Nak* ce qu'il avait avalé », etc., etc., mais, à proprement parler ici, l'astre *Râ* dans son rôle essentiellement physique, rôle ou fonction nettement indiquée, ainsi qu'on va voir.

Extraits de la planche I des papyrus dits « de Boulaq », paragraphes I et II.

Ligne 1.—*Dùa Amen-Râ* « adoration d'Ammon-Rà... »; c'est le début de l'hymne.

Ligne 2. — *Anedj her-k Amen-Râ neb nes-t ta-ui* « hommage à toi, Ammon-Râ ! seigneur (ou « maître ») du trône des deux régions... ». Les deux régions sont la région du midi et la région du nord, séparées, tranchées par l'équateur (« coupées » *dem* suivant le langage égyptien — voir commentaires Grébaut).

Ligne 3.— *Ped ei-t-u* « celui qui écarte les jambes... » ou « celui qui ouvre, étale, dilate, allonge les jambes... », allusion évidente à la course du soleil, car c'est la seule raisonnable, et aussi parce que cette idée de la longue course du soleil se lie bien avec celles des phrases venant après.

Ligne 4. — *Neb Madjau heq Punt* « seigneur du pays des Madjaou (occident), commandant de la contrée du Pount (Orient) ».

Ligne 4 (suite).— *Ur'n pet* « roi du ciel » ou plutôt « chargé du ciel » en employant la lecture *ser* dont le sens est « disposer, ordonner (*instruere*), avoir soin de » (voir Grébaut, ses commentaires), interprétation qui, dès lors, répondrait bien au rôle physique du soleil, auquel il me semble que l'auteur de l'hymne ait voulu faire allusion ici.

Ligne 4 (suite). — *Smesu n ta* « prince de la terre »; cependant M. Grébaut reconnait que la version, communément adoptée, du mot *smesu*, variante *semsem*, est « aimé, préféré ». Mais voyons la suite, qui forme la fin du paragraphe.

Ligne 4/5.—*Neb nti men khet men khet neb-t* « seigneur » ou « maître des choses, soutien des choses, soutien des choses toutes ».

Le commentateur de l'hymne dit que ce dernier passage n'offre aucun rapport, ni avec les phrases relatives à la course du soleil qui précèdent, ni avec les formules suivantes où il est question de l'unité et de la nature de Dieu, et conclut à l'altération du texte primitif.

Loin d'être obscur ou fautif, le passage en question complète, ce me semble, les versets précédents qui se rapportent particulièrement au rôle physique du soleil. J'observe, en effet, que *men*, avec le même déterminatif, comporte aussi le sens « durer, être stable, bien disposer, établir » (*Grammaire* Loret, page 156, et *Dictionnaire* Brugsch et Pierret) ; que *nti* et *khet*, dont le sens général est « chose, tout ce qui est », peuvent, avec les mêmes signes figuratifs, et moins vaguement, désigner les « choses de la science » (*Dictionnaire* Brugsch), et du nombre les choses physiques, répondant à notre expression « phénomènes physiques ».

Et la liaison entre les neuf dernières phrases s'établit ainsi : « Seigneur (ou maître) du trône des deux régions (région boréale et région australe) ; celui qui parcourt sa course, en allongeant les jambes ; seigneur de l'Occident, commandant de l'Orient ; ordonnateur chargé du ciel et aimé de la terre ; maître, régulateur, stabiliteur (1), de toutes choses » ; dans ce « toutes choses » devant entrer, naturellement, des phénomènes physiques, les phénomènes célestes d'une part, les phénomènes terrestres d'autre part, et l'ensemble de tous ces phénomènes physiquement liés entre eux (car on remarquera que *neb-t* est au singulier).

(1) Qu'on me passe le néologisme.

Ce rôle physique du soleil se trouve, du reste, indiqué plus nettement encore, dans d'autres passages dont voici les extraits :

Extraits de la planche II paragraphes IV et V.

Ligne 1. — *Ar Kher-u her-u s-hedj-f ta-ui dja her-t m hetep u* « auteur des choses d'en-bas et des choses d'en-haut ; il illumine les deux régions, traversant le ciel en paix ».

Or : 1° les « choses d'en-bas « opposées aux « choses d'en-haut « peuvent vouloir dire, d'une part, les choses terrestres et, d'autre part, celles situées au-dessus de la terre, c'est-à-dire les choses de l'atmosphère ou du ciel ;

2° Le signe figuratif du groupe *hedj* détermine le sens « chaleur » aussi bien que « lumière » (voir *Grammaire* Loret, page 12) ;

3° Enfin, les deux hiéroglyphes *m hetepu* peuvent se traduire par « en repos », d'où l'interprétation : « le soleil, traversant le ciel en repos, (est) auteur (par son passage) des choses (ou phénomènes), (qui ont lieu) *Kher*, au-dessous (c'est-à-dire sur terre) et, *her*, au-dessus (c'est-à-dire dans l'atmosphère ou dans le ciel), il illumine (échauffe) les deux régions *ta-ui*, (partie australe et partie boréale suivant l'heureuse interprétation de M. Grébaut [1].

La suite immédiate de ces trois phrases est :

(1) L'expression *m hetep u* peut signifier aussi « en union, liaison, corrélation ».

Ligne 2. — *Suten kheb râ mâ kheru heri ta-ui* « Roi du Midi, roi du Nord, soleil véridique, « chef des deux régions, ajoute encore l'auteur de l'hymne. »

La fonction *suten kheb* s'exerce dans les cercles parcourus quotidiennement par le disque solaire. Ce sont les parallèles intertropicaux. Le soleil, roi du Midi et du Nord, dit M. Grébaut, décrit dans sa course la ligne par laquelle le monde est séparé en deux parties ; cette ligne est l'équateur, divisant la région intertropicale en deux parties égales, partie australe et partie boréale ; d'où je conclus que la fonction indiquée par le double titre solaire dont l'hiéroglyphe est *suten kheb*, se rapporte à la zône équatoriale, « d'où le soleil ne sort pas » et qui, pendant la marche annuelle de cet astre, se trouve par lui « éclairée, *chauffée*, illuminée, *vivifiée* ».

Le texte dit *râ mâ kheru* « soleil véridique », c'est-à-dire « émettant la vérité », les Egyptiens appelant « vérité » l'harmonie universelle causée par la lumière (ou la chaleur) vivifiante du soleil.

Ligne 4/5. — *Ei-f m punt ur aad-t ha-f mâdjau* « il arrive du Pount (Orient) ; prince des rosées, il descend au pays des Madjaou (Occident). » C'est la version de M. Grébaut. Cet égyptologue a pensé que les « rosées » sont ici un accessoire, comme l'amour et la joie des dieux.

Et, d'abord, pourquoi traduirions-nous *aad-t* par « rosées » plutôt que par « pluies » ? Les dictionnaires indiquent pour « rosée-gouttes » le terme *djf djf* avec son idéogramme « gouttes ». Du reste, dans son commentaire, M. Grébaut accepte indifféremment « rosée »

ou « pluies » ; mais, dit-il, pourquoi le soleil est-il prince des pluies puisqu'il ne pleut jamais en Egypte..? Les conclusions prochaines de cette étude sur l'origine du Nil et la cause des pluies dans le bassin de ses sources y répondront.

Pour le moment, au lieu de faire de *ur* un personnage-prince des rosées, faisons-en, comme plus haut, un « ordonnateur ayant soin ou chargé de... » et, ici, « des pluies », l'hiéroglyphe du mot étant, du reste, identique, nous obtiendrons la rédaction suivante : « ordonnateur-chargé des pluies..., il arrive de l'Orient, il descend à l'Occident ».

Extraits de la planche IV, paragraphe XII.

Enfin, comme nous avons dit, le rôle du Nil (dieu Hâpi) succède à celui du soleil (dieu Râ).

Ligne 5/6. — *Ei n hâpi n mer-u-t-f* « est venu le Nil par sa volonté... » (la volonté du soleil).

Ligne 6. — *Iu-nef s-ânkh rekhit-u* « il est venu nourrir les êtres intelligents » (allusion au rôle du fleuve nourricier de l'Egypte).

La traduction ci-dessus du mot *merut* est-elle bien exacte ? Les rôles physiques, corrélatifs du Soleil et du Nil étant connus, on peut très bien attribuer au mot *merut* du texte, accompagné de son déterminatif (homme parlant), un sens résultant de sa racine même et répondant précisément aux corrélations en question ; or, le radical *mer* signifie « lier [1] » et « aimer », d'où,

(1) Voir PIERRET, *Vocabulaire*, et MASPERO, *Cours du Collège de France*.

avec les dérivés *meri*, *meru*, *meret*, *merut* synonymes orthographiés de façon différente [1], les sens « liaison, relation, attraction et appel », parfaitement applicables, ici, au substantif *merut* accompagné de son déterminatif.

Les deux phrases qui suivent complètent les idées.

Ligne 6/7. — *Dudu sesch n âr-t nebt* « donnant le mouvement à chose toute ».

Ligne 7. — *Ar-ta m nu* « agissant dans l'Abyssus (c'est l'océan céleste *nou*)... »

Remarquons que le radical du mot *âr-t*, traduit par « chose » est *âr*, qui signifie « faire, créer ».

En résumé : allusion encore ici au rôle physique du soleil donnant le mouvement à « chose toute », *ar-t neb-t* (au singulier), ensemble des éléments dont se compose l'océan céleste *nou*, dont se compose, à proprement parler, l'atmosphère ou océan aérien (air, eau ou vapeur d'eau) où le Nil, lui-même, prend source par la pluie et même, si l'on veut, par les condensations « rosées » en adoptant la traduction de l'éminent égyptologue.

Et, plus haut, allusions à la marche du soleil dans la zone équatoriale composée de deux régions, australe et boréale, dont les échauffements, par cet astre même, donnent lieu, sur terre et dans le ciel, aux phénomènes physiques, corrélatifs d'où naîtront ces fameuses sources de première origine d'Hâpi ; origine mystérieuse tant qu'on voudra, mais qui n'en était pas moins connue des inspirateurs des scribes, des savants de l'époque au sacré et au profane : les prêtres eux-mêmes, vrais dépositaires de toutes les connaissances.

(1) Loret, *Grammaire*, p. 70.

Et c'est ce que je veux achever de démontrer par un dernier argument, puisé dans l'histoire même d'Hérodote, dans un passage relatif à la formation de la crue du Nil ; théorie très curieuse, émanation évidente des idées égyptiennes que je viens de commenter.

Hérodote visitait l'Egypte vers l'an 450 avant J.-C. Quelles pouvaient être en Grèce, à cette époque, les connaissances physiques relatives au Nil ?

Le Père de l'Histoire a soin de nous raconter dans son livre II, chap. xx, qu' « Il s'est trouvé des gens parmi les Grecs qui, pour se faire un nom par leur savoir, avaient expliqué la crue du Nil par l'action des vents étésiens, repoussant de leur souffle les eaux du fleuve et les empêchant de se porter à la mer ».

Aux chapitres xxi, xxii et xxiii, il critique l'hypothèse suivant laquelle le Nil proviendrait de la fonte des neiges : « Comment donc pourrait-il être formé par la fonte des neiges, dit-il, puisqu'il vient d'un climat très chaud dans un pays qui l'est moins ? etc., etc. ». Et, aussi, il regarde comme absurde l'opinion suivant laquelle « l'océan environne la terre, le Nil opérant sa crue parce qu'il vient de l'océan ».

Mais, quoi qu'en pensent les mânes d'Hérodote, l'idée n'est nullement ridicule.

Joignons ce texte à ceux des hymnes commentés plus haut, et rapprochons le tout des idées ci-après, répandues dans le livre II de cet auteur aux chap. xxiv, xxv et xxvi, au milieu des commentaires eux-mêmes réellement absurdes ; les passages dégagés de tous ces commentaires disent que : « le soleil attire les vapeurs,

vapeurs chassées ainsi vers les lieux élevés et se fondent ensuite ».

De tous les textes cités, de cet ensemble de notions si anciennes, on peut tirer une théorie immédiate qui, en somme, n'est autre que notre théorie moderne de la formation de la crue du Nil dans son bassin supérieur; car nous pouvons, littéralement, la formuler ainsi :

« Echauffement par le soleil (*Râ*), de la région équatoriale des terres (*ta-ui*) et du grand océan, soit l'océan céleste (*nou*) ou l'atmosphère, soit celui des mers (*Okéanos*) environnant la terre (d'Afrique); foyer d'appel (ou : qui attire) des vents (ou: des vapeurs y contenues); ces vapeurs se condensent (ou : se fondent) étant chassées, ainsi, vers les hauts plateaux (ou : lieux élevés). Ce qui, dans la région équatoriale du haut fleuve, donne bien lieu aux pluies formant le Nil (*diïpétès*) (1), (*okéanès*) (2), descendant bien ainsi, à proprement parler, du ciel et provenant de l'océan ; et enfin, bien aussi, par la cause du soleil Râ (*n mer-ut-f* « par sa volonté » ou plutôt « par son attraction, son appel », suivant l'interprétation résultant de la racine même de cet hiéroglyphe).

Ce sont, enfin, ces idées simples, vieilles comme le monde, sur des phénomènes bien naturels, mais dont il est nécessaire aussi de détailler toutes les causes, d'analyser toutes les circonstances, que j'ai cherché à

(1) Διιπετὴς, Διιπετεος, épithète donnée au Nil par Homère (voir corps du mémoire).

(2) Ωκεανῆς, ancien nom grec du Nil. *Dictionnaire Alexandre.*

développer ici même, dans un essai récent sur la prévision des crues du Nil, mettant à profit les observations plus précises de la science moderne.

Nil sub sole novum.

Caire, novembre 1893.

VENTRE,
Ingénieur

LA TRANSCRIPTION DES NOMS GÉOGRAPHIQUES
ARABES, PERSANS ET TURCS

PAR

C. A. NALLINO [1].

I

La question de l'orthographe des noms géographiques préoccupe depuis bien des années les savants, qui dans sa solution voient non seulement un but pratique d'une utilité incontestable, mais aussi le seul moyen de faire avancer la science toponomastique, qui est destinée à résoudre bon nombre de problèmes historiques et ethnographiques.

Mais, pour parvenir à une solution définitive, il ne suffit pas que géographes et linguistes s'aident mutuellement; il faut aussi que les sociétés géographiques pensent sérieusement à fournir les matériaux nécessaires relatifs aux territoires qui, sous le rapport géographique ou politique, sont plus spécialement de leur compétence. A quoi bon disputer sur la nature des huit *clicks* (ou avultifs, claquements, poppysmata, inspirations) des San ou Bushmen, et sur la façon de les représenter dans l'écriture, lorsqu'on ne donne pas la liste des noms où ces clicks sont prononcés? Un

(1) Voir le Compte rendu de la séance du 31 mars 1894.

congrès peut bien établir un système plutôt qu'un autre pour transcrire les noms de l'Indo-Chine, mais quand le cartographe voudra adopter ce système pour une carte du Siam, où puisera-t-il les renseignements indispensables sur les noms des lieux ?

Le savant secrétaire de la Société khédiviale de géographie a bien compris cela, et, en traitant la question par rapport à l'Egypte, il propose justement au gouvernement de faire dresser un dictionnaire des localités égyptiennes en lettres latines, d'après un système de transcription à établir. L'origine et la signification des mots devraient, autant que possible, être indiquées (1).

Je ne doute pas que le Gouvernement égyptien voudra bien accueillir cette proposition, dont la haute importance scientifique ne peut être sûrement méconnue par le monde savant. Et ainsi l'Egypte aura contribué de nouveau au progrès des sciences.

Mais, à ce propos, je veux me permettre une petite observation.

Un dictionnaire complet, comme celui qui a été proposé par M. Bonola bey, demande un travail de beaucoup d'années et la collaboration de plusieurs savants ; il sera aussi peu accessible aux petites bibliothèques et aux géographes qui n'habitent pas dans une grande ville.

Tout en attendant la rédaction de ce travail colossal,

(1) *La question des noms géographiques en Egypte*, par le Dr F. Bonola Bey (*Bulletin de la Société khédiviale de Géographie*, 1893).

il serait donc bien à désirer que la Société khédiviale voulût pourvoir aux premières et urgentes nécessités pratiques en publiant tout de suite un petit manuel pour donner la transcription exacte des noms géographiques plus importants relatifs aux pays musulmans qui ne sont pas sous une directe domination européenne (1). C'est le seul moyen d'acheminer la question de la nomenclature géographique vers une solution définitive.

La Société khédiviale est la seule qui puisse se charger de ce travail; elle seulement possède tous les matériaux nécessaires. Pour l'Egypte et pour l'Empire Ottoman, elle aurait à sa disposition tous les documents officiels, inaccessibles ailleurs ; pour les autres régions musulmanes on peut se procurer aisément tous les renseignements qu'on désire, moyennant le grand nombre de savants de tout l'Orient islamique qui résident au Caire. Il va sans dire qu'on pourrait aussi utiliser des matériaux qui sont à la disposition de tous, comme les géographes arabes du moyen âge et plusieurs écrits modernes où les noms orientaux sont imprimés en caractères arabes ou bien transcrits avec exactitude.

(1) Dans le Maroc, le Ṣaḥarâ (y compris le Ṣaḥarâ algérien), les territoires de Tunis et de Tripoli, l'Egypte, la partie asiatique de l'empire Ottoman, la Perse, l'Afghânistân, le Belûtshistân et le Turkestân.

Dans toutes ces régions on fait usage de l'alphabet arabe. J'exclus la Turquie d'Europe, car les noms géographiques y sont presque tous slaves, albanais et grecs. Pour les pays soumis directement à une puissance européenne il faudra se tenir à la transcription officielle ; par exemple les noms indiens seront écrits comme dans le *Hunter's Gazetteer of India*, 1881.

Tels sont, pour l'Arabie, les écrits de Niebuhr, Burckhardt, Jomard (Nedjd et 'Asîr), Glaser (Yemen), Van den Berg (Ḥaḍramût), Huber, la *Chart of the Persian Gulf* de Brucks, l'*History of the Imâms and Seyyids of 'Omân* de Badger (London, 1871), etc. (1). Pour la Perse, on a deux ou trois dictionnaires géographiques détaillés en persan; on consultera encore avec fruit les écrits du général Houtum-Schindler, les *Mittheilungen über die Länder am südlichen Ufer des Kaspischen Meeres* de Melgunof (2), plusieurs publications de M. Dorn, les relations des voyages du roi de Perse dans le Mâzenderân, dans le Khorâsân et à Kerbelâ, etc. Les écrits de Fresnel (dans le *Bulletin de la Soc. de Géogr. de Paris*, 1849-50), Largeau, Duveyrier, Nachtigal, fourniront des renseignements précieux sur le Ṣaḥarâ. Le courageux et savant Vambéry nous a donné des matériaux très importants pour la toponomastique du Turkestân (3).

Mais laissons de côté cette énumération, pour nous occuper du système à suivre lorsqu'on veut transcrire les signes de l'alphabet arabe.

(1) Aussi Sprenger, *Die Arabischen Berichte über das Hochland Arabiens*, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*, t. XLII, 1888. Le voyage de Wrede publié par Maltzan, malgré ses prétentions orthographiques, contient bon nombre de fautes; la relation de Palgrave est aussi à consulter avec beaucoup de prudence.

(2) Dans la *Zeitschr. der deutsch. morgenl. Gesellsch.*, t. XXI, 1867.

(3) *Die geographische Nomenklatur Zentralasiens*, dans les *Petermann's Mitteilungen*, t. XXXVII, 1891.

II.

La langue arabe fait non seulement une distinction très nette entre les voyelles brèves et longues, mais elle possède aussi des consonnes qui manquent dans les langues européennes et dont il faut bien saisir les nuances pour comprendre la signification des mots. Par exemple on dit en arabe سيف *seyf*, épée, et صيف *ṣeyf*, été (saison); درب *darb*, rue, et ضرب *ḍarb*, coup; تين *tîn*, figue et طين *ṭîn*, boue, argile; عزم *'azm*, résolution, ferme propos, et عظم *'aẓm*, os; الف *allaf*, composer, et علف *'allaf*, donner du fourrage; هرب *harab*, fuir, حرب *ḥarab*, piller, dépouiller, et خرب *kharab*, dévaster, etc.

On voit donc la nécessité de suppléer par des signes conventionnels à l'insuffisance de notre alphabet.

Tout récemment, en date du 1er mars 1894, le *War Office* a publié pour ses officiers une brochure de vingt-deux pages, intitulée *Rules of orthography for native names of persons and places*, laquelle donne des règles à suivre dans la transcription des noms égyptiens et un *Tentative Index*, où ces règles sont appliquées. Malheureusement, ce système est bien loin de représenter les sons spéciaux de la langue arabe; il n'est qu'une copie et une copie servile (1), des règles données

(1) Je dis ainsi, car dans les règles sont envisagés des sons qui n'ont jamais existé en arabe. On trouve en effet (page 6): « AO is slightly different from above (c'est-à-dire de *au*), *Macao* (!); HW, as in *what*:

par la Société géographique de Londres (¹) pour la transcription des noms étrangers. Ainsi س et ص sont également rendus par *s*; ت et ط par *t*; د et ض par *d*; ز et ظ par *z*; ح et ه par *h*; le ك et le ق sont presque toujours *k*; le ع n'est pas représenté du tout; les voyelles longues ne sont jamais distinguées des brèves (²). On peut aisément comprendre quelles étranges confusions peuvent en dériver.

Mais ce n'est pas tout. Ces règles mêmes, le War Office ne les a pas appliquées avec un critérium bien déterminé. Comme la prononciation de certaines lettres arabes varie un peu selon les provinces (³), il est évident qu'on doit transcrire selon la prononciation considérée la meilleure par les Arabes. Le mot قاضى dans la conversation entre des personnes instruites de tout pays arabe se prononce *qâḍî*; mais dans le dialecte du Caire on dit *'âḍî*, dans les campagnes et dans la Haute-Egypte *gâḍî*, dans d'autres régions arabes *qâdhî* et *gâdhî* (le *dh* = le *th* anglais de *the*). Devra-t-on

better rendered (ici l'imprimerie a oublié les mots : « by *hw* than ») by *wh* or *h* followed by a vowel », tandis qu'il s'agit d'un son particulier de la langue chinoise. A la page 7 on parle des sons *p* et *ph* parfaitement inconnus à l'arabe, non moins que « ZH, the French *j*, or as in *treasure* ». Ainsi le lecteur, en voyant dans le « Tentative Index » *El Azhar*, au lieu de Az-har, lira Ajar et créera un son nouveau pour la langue arabe.

(¹) Selon la décision du 11 décembre 1891, suivie aussi dans le *First report of the United States board on geographic names*, Washington, 1892.

(²) On verra plus loin l'importance de cette distinction.

(³) Voir à ce propos le paragraphe suivant.

accepter toutes ces cinq prononciations diverses ? Les Berlinois prononcent le *g* comme un *i* ; mais quel géographe écrira Aniermünde pour Angermünde ? Le War Office a été évidemment hésitant devant ces prononciations diverses et il a choisi tantôt l'une, tantôt l'autre ; ainsi le ج est quelquefois *j* et quelquefois *g* ; le ق est, selon les noms, *k* ou *g*. Pourquoi a-t-il alors oublié la troisième prononciation du ق, celle du Caire et de tout son territoire, et n'a-t-il pas écrit *Alyub* pour *Kalyub, Ubba* pour *Kubba* [1] ? Pourquoi doit-on écrire *Mukattam* (Muqaṭṭam), si les Cairotes disent toujours *Mu-aṭṭam* ? Pourquoi, dans les noms de personnes doit-on écrire seulement *Abd El Majed* (ʿAbd el-Mâdjid عبدالماجد) et *Abd El Kader* (ʿAbd el-Qâder عبدالقادر), en suivant la prononciation particulière d'une région, tandis que ces noms sont répandus dans tout le monde musulman ? Enfin ce serait bien intéressant de savoir pourquoi le groupe ـَيْ *ey* doit être prononcé tantôt correctement *ey* et tantôt *e* selon l'usage vulgaire égyptien.

Il me semble que cela suffit pour montrer la nécessité d'autres règles que celles du War Office. Les systèmes de Lepsius (*Standard Alphabet*, 2me édit., London-Berlin 1863) et de la Société Orientale Allemande, avec leurs modifications, sont destinés aux orientalistes ; ils présentent trop de complications pour l'usage pratique du géographe.

(1) Le même nom قبة (qubbah) à la page 13 est transcrit *Gubat* et à la page 16 *Kubba* !

Le général Parmentier a cherché à résoudre dans une brochure [1] le probléme relatif aux noms arabes; mais ses propositions ont plusieurs défauts. Il a voulu se placer exclusivement au point de vue français, tellement que ses conclusions ne pourraient être adoptées par les autres peuples européens; aujourd'hui elles sont même en plein désaccord avec les règles établies par la Société de Géographie de Paris [2], qui, dans ses délibérations, s'est sagement abstenue de tout chauvinisme. Il est encore à considérer que le général Parmentier s'est occupé seulement du dialecte algérien, un des idiomes arabes le plus corrompus; en conséquence, son système ne serait pas appliquable aux autres pays arabes. Enfin, ses règles mêmes sont insuffisantes; car il représente le ذ, le ض et le ظ par *dh*; le ح et le ه par *h*; le ت et le ط par *t*; le س et le ص par *s*.

Ces mêmes défauts se rencontrent aussi à peu près chez les rares voyageurs, comme Duveyrier et Largeau, qui ont tâché de reproduire avec soin les noms arabes, et auxquels on ne peut pas reprocher la nonchalance qui malheureusement a produit tant de méprises et de confusion dans la nomenclature géographique [3].

(1) *De la transcription pratique, au point de vue français, des noms arabes en caractères latins*, mémoire présenté à la Section de Géographie de l'Association française pour l'avancement des sciences au congrès de Montpellier. Paris, 1880. gr. in-8°, 35 p.

(2) Voir le *Bulletin de la Société de géographie*, série 7, t. VII. 2me trimestre 1886, p. 153-202.

(3) On peut en voir des exemples édifiants dans la brochure du général Parmentier. Par exemple le mot شيخ *sheykh* a été écrit dans une centaine de façon diverses qui varient entre *chîqr* et *schaïkh*.

III

Le système que je vais proposer se base sur deux principes :

1° Tâcher de reproduire exactement *tous* les sons arabes, selon la prononciation qui est retenue aujourd'hui correcte par tous les Arabes [1].

2° Conformer cette transcription aux règles établies par les sociétés géographiques de Londres, Paris et Rome, et par le Gouvernement des Etats-Unis d'Amérique.

Je commence par les *consonnes*.

Celles qui ont leur équivalent exact dans notre alphabet, sont :

1. ب *b*	2. د *d*	3. ف *f*	4. ه *h* [2]
5. ك *k* [3]	6. ل *l*	7. م *m*	8. ن *n*

[1] En voir les raisons dans le paragraphe qui précède. J'ajoute ici que cette règle est déjà suivie dans beaucoup de cas : par exemple on ne trouve nulle part *Mu-attam*, *Gena*, *Tsafilelts*, *Tsaza*, mais *Mukattam* (Muqaṭṭam), *Kena* ou *Kene* (Qenâ), *Tâfîlelt*. *Tâzâ*. Suivre pour les consonnes les nuances dialectales, ce serait créer de la confusion sans aucun avantage, même pour l'étymologiste.

[2] Légèrement aspiré. Pour le *h* final voir le paragraphe V

[3] Chez les bédouins de la Mésopotamie prononcé comme le *c* italien devant *i* et *e*, ou comme le *ch* anglais.

9. ر *r* 10. س *s* (1) 11. ت *t* (2) 12. و *w* (3)
13. ی *y* (4) 14. ز *z* (5)

Ensuite viennent des consonnes qui ont leur équivalent dans certains langages européens :

15. ذ *dh*, c'est-à-dire, selon la convention généralement admise par les sociétés géographiques, le *th* anglais de *the*, ou le δ du grec moderne.

16. ج *dj*. C'est un son qui ressemble beaucoup au *g* italien de *giorno* et au *g* anglais de *gentlemen*; on pourrait le définir un *d* très mouillé, « a yotacised *d* » (6). Au Caire et dans son territoire il est prononcé au contraire conne un *g* dur allemand; à Tunis et dans le Libanon il a le même son que le *j* français.

17. خ *kh*, C'est le *j* espagnol, le *ch* allemand de *ach*.

18. ش *sh*. C'est le *sch* allemand, le *sh* anglais, le *ch* français.

19. ث *th*. C'est le *th* anglais de *path*, *thin*, etc., et le δ du grec moderne.

(1) Toujours dur, comme le *s* français lorsqu'il n'est pas entre deux voyelles.

(2) Dans le Maroc prononcé *ts*.

(3) C'est le *w* anglais. On le transcrit par *û* quand il indique dans l'écriture un *u* long.

(4) C'est un *i* consonne. On le transcrit par *î*, quand il indique dans un *i* long.

(5) Prononcé toujours doux comme le *z* français ou comme le *z* italien de *zero*.

(6) Voir à ce propos K. Vollers, *The system of arabic sounds* (Transactions of the 9th international Congress of Orientalists; Semitic Section, London, 1893, p. 142 et suiv.)

Jusqu'ici nous sommes en plein accord avec le système de transcription des principales sociétés géographiques. Il nous reste à examiner les huit consonnes de l'arabe inconnues dans les langues de l'Europe.

20. ح *ḥ*. C'est une aspiration très forte, excessivement difficile pour les Européens; on ne doit pas la confondre avec *h* ou *kh*. La transcription *ḥ* est universellement admise par les philologues ; elle est aussi acceptée par des géographes, par exemple par M. Kiepert dans sa carte générale des provinces asiatiques de l'Empire Ottoman, dans sa carte de l'Arabie, etc.

21. ع ʻ. C'est une gutturale, ou mieux une faucale prononcée en comprimant fortement la partie supérieure du larynx. On l'a bien comparée au bêlement du mouton. La Société de Paris propose de la représenter par l'esprit doux des Grecs (') ; mais comme il se confond avec l'apostrophe dont l'usage est quelquefois nécessaire même dans la nomenclature géographique arabe, je préfère employer l'esprit rude des Grecs (ʻ) en suivant l'exemple de la plupart des orientalistes et de M. Kiepert.

22. غ *gh*. C'est un *g* dur très guttural, qui se rapproche soit du γ des Grecs modernes, soit du *r* fort grasseyé [1]. La transcription *gh* est désormais admise par toutes les sociétés géographiques.

Voyons maintenant les lettres que les grammairiens

[1] De là les transcriptions *Radames* ou *Rhadames* pour *Ghadâmes*; *Melrir* ou *Melrhir* pour *Melghîr*, etc.

de l'arabe appellent généralement *lettres emphatiques* [1].

Selon la prononciation actuelle de l'arabe, aux sons *s*, *t*, *d* et *z* (ou mieux *dh*) correspondent respectivement des sons emphatiques, prononcés avec la langue à plat contre le palais, pour lesquels on ne saurait mieux faire que d'employer la convention générale admise par les sémitistes, de les indiquer par un point placé sous la lettre simple. Nous aurons donc :

23. ص *ṣ* 24. ط *ṭ* 26. ض *ḍ* 27. ظ *ẓ* [2]

Enfin à la gutturale *k* répond un k explosif et très guttural, le ق qu'on peut transcrire *q*, en suivant l'exemple de la plupart des sémitistes, de la Société de Paris, de MM. Parmentier, Duveyrier, etc. [3].

IV.

Nous pouvons maintenant aborder les *voyelles*. Je crois nécessaire à ce propos de poser les principes suivants :

(1) Sur ce nom et sur la prononciation primitive de ces lettres je ne peux que renvoyer au savant mémoire, déjà cité, du Dr VOLLERS, qui fraie une voie nouvelle à la phonologie sémitique.

(2) Ces deux dernières consonnes se confondent dans certains dialectes arabes. En Egypte et dans le Yemen le *ẓ* est prononcé tantôt *ḍ*, tantôt *ẓ*; les bédouins du Sinaï et du Nedjd font le *ḍ* presque égal au *ẓ*; les Algériens prononcent le *ḍ* presque comme le *dh*.

(3) Au Caire et à Damas le *q* est indiqué seulement par une petite interruption de voix; on dit *el-'âhirah* et *el-Mu'aṭṭam* pour *el-Qâhira* et *el-Muqaṭṭam*. Dans la Haute-Egypte et dans l'Algérie méridionale le *q* se prononce presque toujours comme le *g* dur.

1° Selon la convention adoptée par toutes les sociétés de géographie et par tous les philologues, les voyelles se prononceront toujours comme en italien.

2° Les voyelles longues seront indiquées par un accent circonflexe, conformément à l'usage des orientalistes et à la décision de la Société de géographie de Paris.

3° Les voyelles seront indiquées selon la prononciation locale; on écrira donc *Beḥeyra* (Basse-Egypte), *Blîdah*, *Biskrah*, *Tlemsân*, *qṣûr*, etc., au lieu des formes littéraires *Boḥeyrah*, *Boleydah* (petit pays), *Biskarah*, *Tilimsân*, *qoṣûr* (¹).

L'écriture arabe possède trois voyelles longues et trois voyelles brèves, c'est-à-dire : â, î, û ; a, i, u.

Quant aux voyelles longues, qu'on doit toujours faire sentir nettement dans la prononciation, il y a seulement à remarquer que l'*â* dans le Maroc et dans l'Algérie est prononcé selon l'imâleh, c'est-à-dire presque comme un *e* long et ouvert ; on dit par exemple *Awrâs* et *Awrês*, *Ulâd* et *Ulêd*, *wâd* et *wêd*. Je crois qu'il vaut mieux écrire toujours *â*, car l'usage de l'imâleh n'est point constant parmi les indigènes. J'ai ouï moi-même des Marocains de Fez et de Mequinez prononcer toujours *Fâs* et *Miknâs*, tandis que notre orthographe traditionnelle est basée sur l'imâleh.

Les trois voyelles brèves sont presque toujours omises

(¹) Ces différences ne sont pas saisissables dans l'écriture arabe, car les arabes n'écrivent généralement pas les voyelles brèves.

dans l'écriture arabe et ont une prononciation quelque peu incertaine, car il est indifférent de dire *o* et *u*, *a* et *e* ouvert (en Algérie même *ö*), *i* et *e* fermé (*é* français). On peut toutefois établir des règles approximatives :

1° Le son *o* est généralement préféré au son *u*, sauf quand il est suivi par *w* (par exemple dans *Suweys*);

2° Avant et après les lettres emphatiques (ṣ, ḍ, ṭ, ẓ, q) et les gutturales (ḥ, kh, ', gh) on préfère *a* à *e*.

Je dois encore remarquer que le groupe *ey* (*ay*) en Egypte est prononcé bien souvent *ê*. Mais il vaut mieux se tenir à la prononciation arabe commune, car c'est l'usage adopté depuis longtemps sur les cartes européennes, qui nous donnent par exemple *Belbeys* et *El-Qoṣeyr* à préférence de *Belbês* et *El-Qoṣêr*.

V.

Article et h final. — L'article en arabe est *el* (*al*) pour tous les genres et tous les nombres. Il a la particularité d'assimiler dans la prononciation le son *l* à la consonne qui suit quand celle-ci est une dentale (d; ḍ, dh, t, ṭ, ẓ), une sifflante (s, ṣ, sh, z) ou une liquide (r, l, n). En suivant la prononciation, on écrira donc *Djebel ed-Dokhân*, *er-Ramleh*.

Si l'article est précédé d'une voyelle, son *e* ne se prononce pas ; on transcrira donc *Wâdî 't-Tîh, wâdî 'r-Rumem*, etc.

Si la syllabe *eh* (*ah*) ou *âh* finale appartient à la racine du mot, alors le *h* se prononce aspiré, comme dans *Allâh*. Mais si elle est simplement la désinence du féminin (et ceci est le cas presque général dans les noms géographiques), alors le *h* ه s'écrit en arabe ة et sa prononciation présente deux cas :

1° S'il est suivi par un mot en génitif on le prononce *t* ; par exemple زاوية العريان *Zâwiyet el-'aryân* (la chapelle de l'homme nu), مصطبة فرعون *Maṣṭabat Far'ûn* (la banquette de Pharaon) ;

2° En dehors de ce cas, dans la plupart des dialectes arabes on ne le prononce pas [1].

VI.

PERSAN ET TURC. — Les Persans et les Turcs ont conservé l'alphabet arabe tout en adoucissant la prononciation des emphatiques et des gutturales. Nous devons surtout faire des remarques sur certaines lettres:

Le ض *ḍ*, qui se rencontre seulement dans des mots d'origine arabe, est prononcé par eux *z* ; mais comme il ne revient presque jamais dans des noms géographiques, il n'est pas nécessaire de le représenter par des

[1] Plusieurs orientalistes voudraient le supprimer dans la transcription ; mais la plupart des cartes le conservent. D'ailleurs les bédouins du Nedjd font encore sentir cet *h* final ; ils disent par exemple عنزة *'Anezeh* avec aspiration (Voir SOCIN, *Zeitschr. der deutsch. morgenland. Gesellschaft*, t. XXIV, 1870).

signes spéciaux. Un des exemples très rares en est أرضروم *Erzerûm*, de l'arabe *erḍ-Rûm* (la terre des Rûm).

Le ث *th* est prononcé par les Persans et les Turcs comme le *s*; mais dans la nomenclature géographique ce cas se présente peut-être seulement dans quelques dérivés du nom عثمان *'Othmân*; on écrira donc sans crainte de méprise *'osmânlî* pour *'othmânlî*, et *'Osmândjiq* pour *'Othmândjiq*.

Le و *w* a en Perse et en Turquie le son de notre *v*, en conséquence on peut transcrire قزوين *Qazvîn*, وان *Vân*, سيواس *Sîvâs*, etc.

Le ط *ṭ* dans un petit nombre de mots est prononcé *d* par les Turcs occidentaux; en géographie ce cas se présente seulement dans les mots آطه *âṭah* (île) et طاغ *ṭâgh* (mont), qu'on pourra bien écrire *âdah* et *dâgh*.

Enfin les Persans et les Turcs ont ajouté à l'alphabet arabe les lettres suivantes:

1. پ *p*.

2. چ *tsh*. C'est le *c* italien devant *i* et *e*, ou le *ch* anglais. J'accepte la transcription *tsh*, adoptée par la Société de Paris et déjà assez répandue.

3. ژ *zh*. C'est le *j* français. La transcription *zh* est la plus universellement répandue, même en France; elle est aussi officielle pour les Anglais et les Américains.

3. ڭ ou گ *g*. C'est le *g* dur allemand; transcription aujourd'hui officielle non seulement en Allemagne, mais aussi en Angleterre, en France et dans l'Amérique du Nord.

En persan et en turc on trouve la voyelle *i* entre deux mots quand le dernier est un adjectif ou un génitif dépendant du premier. Il est bien d'écrire cet *i* entre deux traits d'union : *Ser-i-pul* (la tête du pont), *Baḥr-i-sefîd* (la mer Blanche).

Le turc occidental (ʻosmânlî) exige aussi d'autres observations.

Dans les mots empruntés à l'arabe et au persan, le ك *k* et le ڭ *g* suivis de *â* ou de *ü* (*ö*) prennent un son mouillé qu'on peut transcrire exactement *ki* et *gi* dans le peu d'exemples fournis par la nomenclature géographique ; par exemple كوى *kiöy* (village), خداوندكار *khodâvendikiâr*.

Le ڭ *g*, quand il répond au groupe نك (ڭ) *nk* (*ng*) du turc oriental, est prononcé comme le *gn* français et italien, ou comme le *ñ* espagnol. On le transcrira alors *ñ*, selon l'usage plus général : دكز *deñîz* (mer), بيك كول طاغ *Bîñ göl dâgh* (mont des mille lacs) (¹).

Les voyelles du turc sont nettement distinguées dans la prononciation, bien que l'écriture arabe ne puisse les indiquer que très imparfaitement. En nous conformant aux décisions de la plupart des sociétés géographiques, nous aurons la série suivante : â, a, e, î, i, ô, ö, o, ü, u, û.

(¹) Dans le mot بك (*Beg* des Turcs orientaux) le *g* s'est tellement adouci qu'il se rapproche du ى *y* ; on dit donc *Bey*.

VII.

Accentuation. — Dans les noms géographiques turcs et persans, l'accent est toujours sur la dernière syllabe.

Pour les noms arabes, la transcription que nous proposons, en reproduisant exactement l'écriture et les sons de la langue, nous permet aussi d'établir les règles de l'accentuation :

1° L'accent est sur la dernière syllabe quand elle contient une voyelle longue suivie d'une consonne, ou une voyelle brève suivie de deux consonnes, par exemple *Fosṭâṭ, Ḥamâh, Fayyûm; Belbéys, Ermént.*

2° L'accent est sur l'avant-dernière syllabe quand elle contient une voyelle longue ou bien une voyelle brève mais suivie de deux consonnes: *Ghadâmes, Benghâzî, Embâbeh*; *El-Maṭariyyeh, El-Makallâ, Koroskô, El-Muqaṭṭam.*

3° L'accent est sur l'antépénultième dans tous les autres cas : *Awdjilah, El-'Aqabah, Bérberâ* (1).

(1) Seulement, dans le territoire du Caire, les noms de cette dernière catégorie, dont l'avant-dernière syllabe est précédée de deux consonnes, ont l'accent sur cette avant-dernière syllabe; on dit donc au Caire *Menzáleh* pour *Ménzaleh*, *el-Qanṭárah* pour *el-Qánṭarah*. Peut-être est-il plus exact de dire qu'on fait sentir deux accents : *Mén-zaléh*, *el-Qan-ṭarah*.

VIII.

En concluant, on voit sans difficulté que ce système se base entièrement sur les décisions de la Société de Géographie de Paris, laquelle, comme je l'ai déjà dit, plus que les autres s'est placée au point de vue international, sans des dangereuses préoccupations chauvinistes. J'ai dû seulement ajouter cinq lettres avec un point (ḥ, ḍ, ṣ, ṭ, ẓ) pour exprimer des articulations arabes qui n'avaient pas été prises en considération par la Société de Paris.

Naturellement dans les manuels à l'usage des écoles on peut se passer de ces signes ; mais dans les ouvrages scientifiques il serait bien à regretter si l'on ne voulait pas en tenir compte. Dans les cartes géographiques, où un point se confond aisément avec les détails du dessin, on pourrait substituer un petit trait au point (ẖ, ḏ, s̱, ṯ, ẕ), comme l'a fait déjà M. Kiepert dans plusieurs de ses cartes.

Il résulte aussi du § VII qu'un système exact de transcription peut résoudre sans difficulté la question pratique de l'accentuation des mots.

A propos des groupes *dh*, *th*, *kh*, etc., il faut encore observer qu'on devra séparer les deux lettres quand elles sont deux consonnes distinctes ; on écrira donc ادهم *Ad-ham* et non pas *Adham*.

Une table comparée de plusieurs systèmes de transcription de l'alphabet arabe, et un petit catalogue de noms de lieux démontreront mieux ce que je viens de dire.

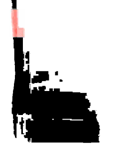
Voici cette table :

LETTRES ARABES	NOTRE TRANSCRIPTION	LEPSIUS	SOCIÉTÉ ORIENTALE ALLEMANDE	KIEPERT	PARMENTIER	LETTRES ARABES	NOTRE TRANSCRIPTION	LEPSIUS	SOCIÉTÉ ORIENTALE ALLEMANDE	KIEPERT	PARMENTIER
ب	h	b	b	b	h	ط	ṭ	ṯ	ṭ	ṯ	t
ت	t	t	t	t	t	ظ	ẓ	δ̲	ẓ	ẕ	'dh
ث	th	θ	ṯ	th	th	ع	'	;	'	'	omis
ج	dj	ǰ (ǵ)	ǵ	dj	dj	غ	gh	γ	ġ	gh	gh
ح	ḥ	h'	ḥ	h̲	h	ف	f	f	f	f	f
خ	kh	χ	h̲	kh	kh	ق	q	q	ḳ (q)	k̲	q
د	d	d	d	d	d	ك	k	k	k	k	k
ذ	dh	δ	ḏ	dh	dh	ل	l	l	l	l	l
ر	r	r	r	r	r	م	m	m	m	m	m
ز	z	z	z	z	z	ن	n	n	n	n	n
س	s	s	s	s	s	ه	h	h	h	h	h
ش	sh	š	š	sch	ch	و	w	w	w	w	ou
ص	ṣ	s̱	ṣ	s̱	c, ç	ى	y	y	j	y	y
ض	ḍ	ẕ	ḍ	ḏ	dh						

CATALOGUE DE NOMS DE LIEUX

LOCALITÉS ÉGYPTIENNES

‘Abâbdeh (tribu)	عبابدة	Berber	بربر
Abû Hommoṣ	ابوحمص	Bûlâq	بولاق
Abû Kebîr	ابوكبير	Damanhûr	دمنهور
Abû Tîdj	ابوتيج	Daqahliyyeh (prov.)	الدقهليه
Abû Simbel	ابوسمبل	Dârfûr	دارفور
‘Afâfît	عفافيت	Dasûq	دسوق
El-‘Arîsh	العريش	Denderah	دندرة
Asyûṭ (Siyûṭ)	اسيوط	Donqolah	دنقله
Aswân	اسوان	Edfû	ادفو
Atbarâ (fl.)	اتبرا	Ekhmîm	اخميم
‘Ayn Shems	عين شمس	Embâbeh	امبابه
El-Bedrasheyn	البدرشين	Esnâ	اسنا
Baqqârah (tr.)	بقارة	Farâfrah	فرافرة
Bayûḍah (désert)	بيوضة	El-Fayyûm	الفيوم
Belbeys	بلبيس	Fuwah	فوه
El-Belyanâ	البلينا	Djirdjâ	جرجا
Benhâ	بنها	Djîzeh	جيزه
Benî Ḥassân	بنى حسان	Gharbiyyah (prov.)	الغربيه
Benî ‘Âmer (tr.)	بنى عامر	Ḥelwân	حلوان
Benî Suweyf	بنى سويف	Ḥalfâyah	حلفايه



Handûb	هندوب
Kafr ez-Zayyât	كفرالزيات
Kalâbsheh	كلابشه
Kassalâ	كسلا
Kordofân	كردفان
Karnak	كرنك
El-Kâb	الكاب
Kharṭûm	خرطوم
Khôr el-Qâsh (fl.)	خورالقاش
Koroskô	كرسكو
Luqṣor (el-Uqṣor)	الاقصر
Maghâghah	مغاغه
Maḥallet Rûḥ	محلةروح
El-Manṣûrah	المنصوره
El-Maṭariyyeh	المطريه
Mellawî	ملوى
Menûf	منوف
El-Minyâ	المنيا
Mît-Ghamr	ميت غمر
Monfalûṭ	منفلوط
El-Montazah	المنتزه
Nadj' Ḥammâdî	نجع حمادى
Naqqâdeh	نقاده
Nefîsheh	نفيشه
Qalyûb	قليوب
El-Qanṭarah	القنطره

Qenâ	قنا
Qifṭ (Quft)	قفط
El-Qoṣeyr	القصير
Qûṣ	قوص
Er-Raḥmâniyyeh	الرحمانيه
Râs el-Khalîdj	رأس الخليج
Râs et-Tîn (prom.)	رأس التين
Er-Rôḍah	الروضه
Samannûd	سمنود
Saqqârah	سقاره
Sawâkin	سواكن
Sennâr	سنار
Sharqiyyeh (prov.)	الشرقيه
Shendî	شندى
Sherbîn	شربين
Shîbîn	شبين
Shubrâ	شبرا
Sîwah	سيوه
Ṭahṭâ	طهطا
Ṭanṭâ	طنطا
Tell el-Kebîr	تل الكبير
Ṭôkar	طوكر
Ṭurrah	طره
Wâdî Ḥalfâ	وادى حلفا
Ez-Zaqâzîq	الزقازيق

TRIPOLI, TUNIS, ṢAḤARÂ ALGÉRIEN, MAROC

El-Adjdâbiyyeh	الاجدابيه
El-Abyoḍ Sîdî Sheykh	الابيض سيدى شيخ
Aghmât	اغمات
El-'Arâish	العرايش
Aṣîlâ	اصيلا
'Ayn Ṣefrâ	عين صفرا
Awdjilah	اوجله
Azammûr	ازمور
Bâdjah	باجة
Barqah	برقة
Benghâzi	بنغازى
Benî Mzâb	بنى مزاب
Biskrah	بسكرة
Dâr Beyḍâ	دار بيضا
Dernah	درنة
Dra'ah (wâdi)	درعة
Djerbah (île)	جربة
Djâlô	جالو
El-'Erq (dunes)	العرق
Feḍâlah (province)	فضالة
Fezzân (province)	فزان
Ghadâmes	غدامس
Ghardâyah	غرداية
Ghât	غات
Ghuryân (monts)	غريان
El-Hammâdah	الحمادة
El-Ḥammâmât	الحمامات
Imâzighen (peuple)	امازغن
'În Ṣâlaḥ	عين صالح
Iqlîbiyyah	اقليبية
Kâf (Kêf)	كاف
Lebdah	لبدة
Lukkos (fleuve)	لكس
Laghwâṭ (El-Aghwâṭ)	الاغواط
Marrâkesh	مراكش
Mazaghân	مزغان
Medjerdah (fleuve)	مجرده
Melilah	مليله
Mesrâtah	مسراته
Monastîr	منستير
Mulûyah (fleuve)	ملويه
Murzûq	مرزوق
Nâbel	نابل
Nefûsah (monts)	نفوسه
Nefzâwah	نفزاوة
Omm er-Rebî' (fleuve)	ام الربيع
Qâbes	قابس
Qafṣah	قفصة

Qaṭrûn	قطرون
El-Qayrwân	القيروان
El-Qolê'ah	القليعة
Qûrâyah	قورايه
Rabâṭ	رباط
Rîgh (wâdî)	ريغ
Er-Rîf (province)	الريف
Ṣaḥarâ	الصحرا
Sebû (fleuve)	سبو
Salâ (Slà)	سلا
Sfâqs	سفاقس
Soknah	سكنة
Sûsah	سوسة
Shoṭṭ el-Djerîd	شط الجريد
Shoṭṭ Melghîr	شط ملغير
Tâdlah	تادلة
Ṭabarqah	طبرقة
Târudânt	تاردانت
Tâfilelt	تافلت
Tîmâssinîn	تماسنين
Ṭobruq	طبرق
Tôkrah	توكرة
Tolmeythah	تلميثة
Tuqqurt	تقرت
Tûzer	توزر
Twâreq (peuple)	توارق
Twât	توات
Warqlah	ورقلة
Wazzân	وزان

ARABIE

'Aden	عدن
El-Aḥsâ (prov.)	الاحسا
El-'Aqabah	العقبة
'Aṭâlah (mont)	عطالة
El-Baḥreyn	البحرين
Bedr Ḥoneyn	بدر حنين
Bereydeh	بريدة
Dawâsir (wâdi)	دواسر
Ed-Der'iyyah	الدرعية
Dhamâr	ذمار
El-Djawf	الجوف
Djiddah	جدة
Dô'ân (wâdi)	دوعان
El-Ḥadd (prom.)	الحد
Ḥaḍramawt	حضرموت
Ḥâsek	حاسك
El-Ḥâil	الحايل
El-Ḥawrâ	الحورا

El-Ḥidjâz	الحجاز	El-Qaṣîm (province)	القصيم
El-Ḥidjr	الحجر	El-Qaṭîf	القطيف
Ḥodeydah	حديدة	Qaṭar (péninsule)	قطر
Hofhûf	هفهوف	Rekkan (prom.)	ركن
Kamarân	كمران	Er-Riyâḍ	الرياض
Loḥeyyah	لحية	Ṣoḥâr	صحار
Mahrah (province)	مهرة	Ṣan'â	صنعا
Makhlaf	مخلف	Eṭ-Ṭâïf	الطائف
Mârib	مأرب	Terîm	تريم
El-Makallâ	المكلا	Yanbo' el-Baḥr	ينبع البحر
Masqaṭ	مسقط	Yanbo' en-Nakhl	ينبع النخل
Mirbâṭ	مرباط	El-Yemâmah	اليمامة
Musandim (prom.)	مسندم	El-Yemen	اليمن
Nedjd	نجد	Yerim	يريم
'Omân	عمان	Ẓafâr	ظفار

ASIE-MINEURE

Adanah	ادنة	Ayîneh gœl	آينه كول
Âlâ Dâgh	آلاطاغ	Bâlikesri	باليكسرى
'Alâiyeh	علائيه	Berghamah	برغمه
Alâdjeh	الاجه	Biñ göl dâgh	بيك كول طاغ
Altûn ṭâsh	التون طاش	Biñ bôghâ dâgh	بيك بوغا طاغ
Amâsiyah	اماسيه	Bôz dâgh	بوزطاغ
Anqarah	انقره	Bighâ	بيغا
Âq-ṣû	آق صو	Brûssah	بروسه
Aydîn	ايدين	Bûdrûn	بودرون

Dîverigî	دیوریکی	Qasṭamûnî	قسطمونی
Edremîd	ادرمید	Qôniyeh	قونیه
Ermenâk	ارمناك	Qayṣariyyeh	قیصریه
Eski shehr	اسکی‌شهر	Qizıl Irmâq	قزل‌ارماق
Gekbûzeh	ککبوزه	Ṣâmṣûn	صامصون
Isbârtah	اسبارته	Sinôb	سینوب
Ishiqlî	ایشقلی	Sivâs	سیواس
Is-ḥâqlü	اصاقلو	Tôqât	توقات
Izmîd	ازمید	Ṭûz göl	طوزکول
Iznîq	ازنیق	Ṭâsh köprî	طاش کوپری
Khodâvendikiâr	خداوندکار	Vân	وان
Kiûtâhiyeh	کوتاهیه	Virân shehr	ویرانشهر
Kiânghari	کانغری	Yeñi shehr	یکی‌شهر
Menteshâ	منتشا	Yeshil Irmâq	یشیل‌ارماق
Nîksâr	نیکسار	Yûzghât	یوزغات
Qaramân	قرمان	Za'frân bôli	زعفرانبولی
Qarah Ḥiṣâr	قره‌حصار		

PERSE ET TURKESTAN

Adherbeydjân	آذربیجان	'Azîz-âbâd	عزیزآباد
Afghânistân	افغانستان	Badakhshân	بدخشان
Alây ṭâgh	الای‌طاغ	Balkh	بلخ
Amû daryâ	آمودریا	Bârfurûsh	بارفروش
'Ashq-âbâd	عشق‌آباد	Bampûr	بمپور
Arghand-âb (fleuve)	ارغنداب	Bender 'Abbâs	بندرعباس
Aster-âbâd	استرآباد	Belûtshistân	بلوچستان

Brahwî (monts)	برهوی	Mekrân	مکران
Bukhârâ	بخارا	Merv	مرو
Demâvend	دماوند	Meymeneh	میمنه
Dizfûl	دزفول	Meshhed	مشهد
Dîlem (Deylem)	دیلم	Murgh-âb (fleuve)	مرغ‌آب
Elburz	البرز	Nâṣir-âbâd	ناصرآباد
Fârsistân	فارسستان	Nîshâpûr	نیشاپور
Ghaznah	غزنه	Qazwin	قزوین
Gîlân	گیلان	Qumm	قم
Gurgen (fleuve)	گرگن	Qunduz	قندز
Hamadân	همدان	Ṣârî kûl	صاری کول
Hindû-kush	هندوکش	Ṣârî qâmish	صاری قمش
Hormûz	هرموز	Samarqand	سمرقند
Iṣfahân	اصفهان	Serakhs	سرخس
ʻIrâq ʻAdjemî	عراق عجمی	Shirâz	شیراز
Kâbul	کابل	Shehr-i-sebz	شهرسبز
Kâshân	کاشان	Sîr daryâ	سیردریا
Khîvah	خیوه	Shâh-rûd	شاهرود
Khodjend	خجند	Ṭeherân	طهران
Khoqand	خقند	Tebrîz	تبریز
Khorâsân	خراسان	Ṭûs	طوس
Kirmân	کرمان	Ṭurshiz	طرشیز
Kirmânshâh	کرمانشاه	Urmiyah	ارمیه
Luristân	لرستان	Yezd	یزد
Mâzenderân	مازندران		

DÉTERMINATION

DE

L'EMPLACEMENT DE LA VILLE DE THINIS (1)

La géographie de l'Egypte antique n'est encore que très imparfaitement connue, et nos connaissances sur ce point présentent bien des lacunes. Je pourrais citer comme exemple plusieurs nomes du Delta dont la position est incertaine, des villes telles que Xoïs dont la situation est sujette à discussion. La Haute-Egypte s'est mieux prêtée aux recherches, grâce au peu de largeur de la vallée et aux indications géographiques contenues dans les textes gravés sur ses temples, mais cependant un certain nombre de localités n'ont pu être encore retrouvées. Peu à peu, de nouveaux documents et des études sur place viennent éclairer les points obscurs, et lever des doutes ; il faut espérer que dans quelques années on pourra tracer sûrement le tableau de l'Egypte pharaonique.

La situation de Thinis, capitale du huitième nome de la Haute-Egypte et, d'après les auteurs grecs, patrie de Ménès, fondateur de la première dynastie de pharaons, était restée incertaine jusqu'à présent. Mariette pacha avait démontré que cette ville était bien distincte d'Abydos, et l'avait vaguement assimilée à une ancienne Guirgheh, sise non loin de la Guirgheh actuelle. Brugsch pacha, dans ses ouvrages sur la géographie, ne fixe pas

(1) Voir le Compte rendu de la séance du 31 mars 1894.

la position de Thinis ; M. Dümichen proposait El-Tineh, près de Bardis, qui est un hameau sans importance.

Ayant dernièrement été chargé par M. de Morgan, directeur du Service des antiquités, d'inspecter la région au nord d'Abydos, je crois pouvoir fixer enfin l'emplacement de Thinis à El Birbeh, à 6 kilomètres au nord de Guirgheh.

Le village arabe, assez important, s'élève sur une vaste butte de terre, produit de l'amoncellement des ruines d'anciennes maisons.

Malheureusement, ce tell, qui n'avait été visité jusqu'ici par aucun égyptologue, a été entièrement fouillé pour en extraire le sebakh.

Il y avait jadis un grand temple, d'où le nom d'El Birbeh donné au village ; les matériaux, blocs de grès couverts d'inscriptions ptolémaïques en sont dispersés dans les habitations modernes. Les traces d'une vaste enceinte en grosses briques crues, à assises ondulées, se remarquent en plusieurs endroits.

Comme monuments écrits j'ai trouvé un fragment d'une grande stèle en calcaire, dans laquelle il était question de constructions élevées par Ramsès II, et la partie inférieure d'une statue assise en granit noir. Sur le côté du siège on lit :

Le maître des deux terres, maître des diadèmes, Ramsès II, aimé d'Anhour-Hor, seigneur de Thinis.

On savait par quantité de textes qu'Anhour était la divinité protectrice de cette ville, mais on ignorait qu'en cet endroit ce dieu était considéré comme une forme d'Horus. Justement, au milieu du tell, gît abandonné un épervier en pierre de plus d'un mètre de hauteur, emblème d'Horus.

Ces indices me paraissent suffisants pour identifier El Birbeh avec la patrie de Ménès. Il y aurait lieu, en outre, de remarquer que c'est en face d'El Birbeh qu'aboutit la route la plus courte pour se rendre à l'oasis de Khargheh, route dont le point de départ est maintenant reporté à Guirgheh.

Comme les gouverneurs de Thinis étaient également chargés de l'administration des oasis, l'emplacement d'El Birbeh se prête sous tous les points de vue à l'assimilation proposée.

G. Daressy.

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE

SOUS LE PATRONAGE DE

SON ALTESSE LE KHÉDIVE

Président :

S. E. le Dr ABBATE PACHA, *Médecin consultant de S. A. le Khédive.*

Vice-Présidents :

S. E. HUSSEIN FAKRY PACHA, *Ministre des Travaux publics.*
COLONEL WINGATE BEY, *Directeur de l'Intelligence Depart. E. A*

Secrétaire général :

Dr BONOLA BEY, *Avocat.*

Secrétaires :

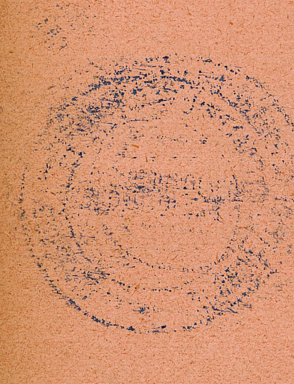
COMM. T. FIGARI, *Avocat.*
AHMED ZÉKI, *Chef de bureau à la Présidence du Conseil.*

Trésorier :

C. BOINET BEY, *Délégué au Conseil Financier.*

Commission Centrale :

A. BIRCHER, *Négociant.*
O. BORELLI BEY, *Avocat.*
A. CAMERON, *Conseiller à la Cour d'appel indigène.*
E. H. FLOYER, *Directeur général des Télégraphes Égyptiens.*
C. GRAND BEY, *Ingr, Directeur général des services de la ville du Caire.*
J. R. GIBSON, *Commissaire Directeur anglais des Domaines de l'État.*
S. E. ISMAIL PACHA, (el Felaki), *Astronome.*
S. E. MOHAMED MOKTAR PACHA, *Directeur de la Daïra Kassa.*
J.B. PIOT, *Vétérinaire en chef de l'administration des Domaines de l'Etat*
F. VENTRE BEY, *Ingénieur en chef de la Daïra Sanieh.*
COMTE CH. ZALUSKI, *Commissaire autrichien à la Caisse de la Dette Publique.*



Le Président et le Secrétaire général sont nommés par S. A. le Khédive. Les autres Membres ont été nommés dans l'Assemblée générale du 27 janvier 1894.

IVe Série. — Numéro 4.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE:

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1895

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

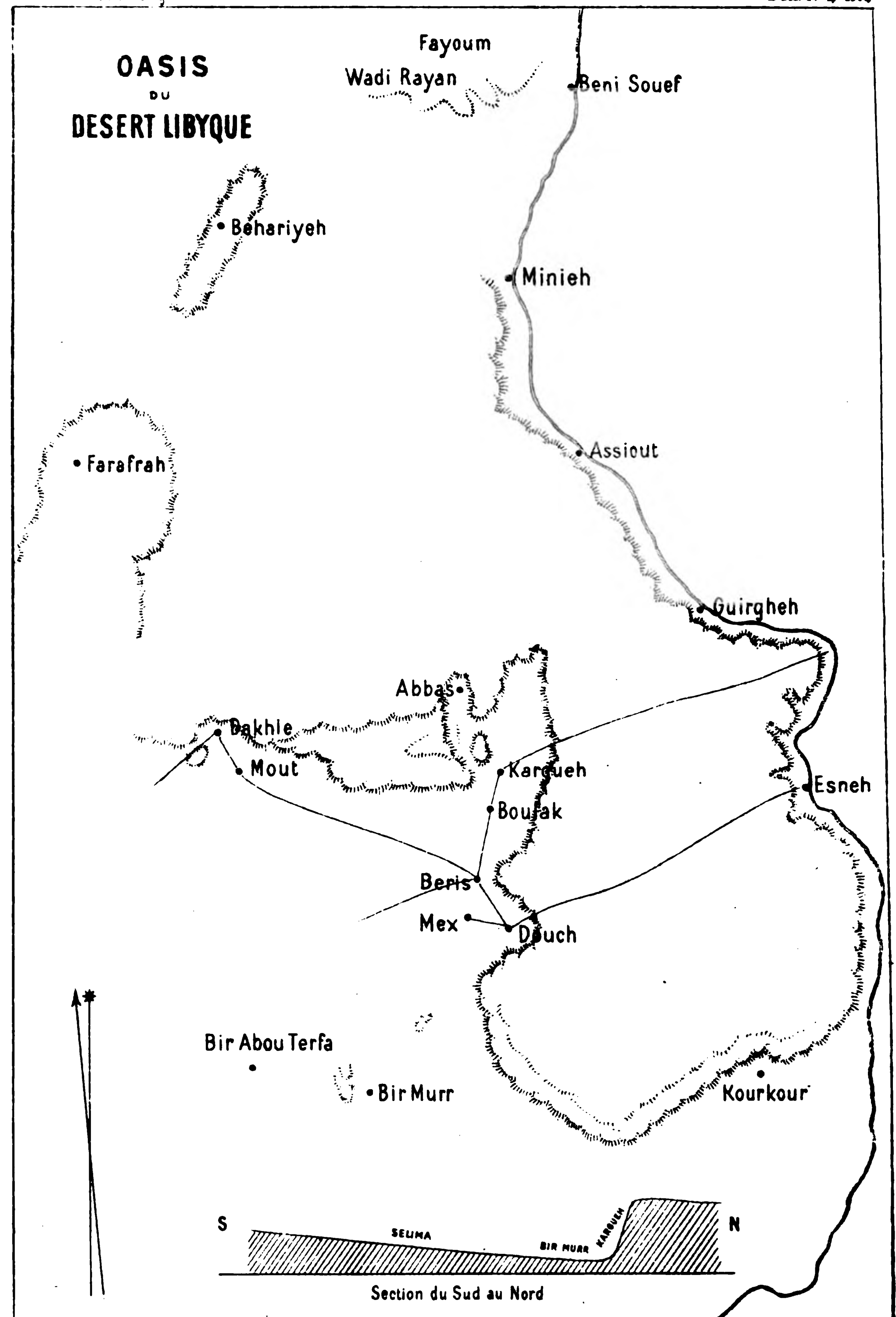
GÉOGRAPHIE

IVe Série. — N° 4. — Novembre 1894

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1895


OASIS
DU
DESERT LIBYQUE
Fayoum
Wadi Rayan
Beni Souef
Behariyeh
Minieh
Farafrah
Assiout
Guirgheh
Abbas
Dakhle
Mout
Kargueh
Boulak
Esneh
Beris
Mex
Douch
Bir Abou Terfa
Bir Murr
Kourkour
S
N
SELIMA
BIR MURR
KARGUEH
Section du Sud au Nord

NOTES SUR LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

DES

OASIS DE KHARGUEH ET DE DAKHEL (1)

Par H. G. LYONS

BIMBACHI DANS L'ARMÉE ÉGYPTIENNE (2).

Parmi les oasis d'Egypte, se rangent celles de Khargueh, Dakhel, Farafrah, Behariyeh, Siwa et, à proprement parler, les lacs de Fayoum et de Natroun ; cela, sans compter un certain nombre de petits lopins de terre fertile, que l'on trouve au pied de l'escarpement miocène calcaire qui se dresse entre Siwa et l'extrémité occidentale du Wadi Natroun.

Le mot *oasis* tire sa racine de l'ancien mot égyptien *Ouit* (3), et du copte *Ouahé*; de là vient le mot arabe واحات qui signifiait à l'origine *domicile*.

De nos jours, l'on définit usuellement une oasis « un point fertile situé au milieu du désert». Ce serait encore en donner une définition très exacte que de l'appeler : « une configuration physique de la surface terrestre.»

Définition. — « Une oasis est un point fertile, situé dans une région sans pluie, et qui doit sa fertilité à une source pérenne.»

(1) Voir le compte rendu de la séance du 31 mars 1894.

(2) Traduit de l'anglais.

(3) Ouit, *la momie*. N.D.R.



Toutes les oasis d'Egypte rentrent sous cette définition, et, en y faisant allusion, ce sera dans ce sens que j'emploierai ce mot.

Les anciens Égyptiens reconnaissaient sept oasis, savoir :

1. *Kenem*, ou *Ouït-res*, l'oasis du sud.

C'est Khargueh, où le nom original existe encore sous celui de Jebel-Omm-Ghenaim.

2. *Testis*, connue aujourd'hui sous le nom de Dakhel.

3. *Ta-ahai*, ou la terre aux bœufs : Farafrah.

4. *Ouit*, l'oasis, sans autre désignation.

5. *Sekhet-Amu*, le champ de palmiers, ou Siwa, l'oasis de Jupiter Ammon.

6. *Ouït-Mh-t*, l'oasis du nord ou Behariyeh.

7. *Sekhet-Hemam*, ou le champ de sel : les lacs de Natroun.

Les anciens Égyptiens connaissaient ces oasis depuis une époque relativement reculée. C'est ainsi qu'on représente un haut fonctionnaire de Thoutmès III (XVI[e] siècle av. J.-C.) recevant, au nom de son royal maître, le tribut des districts des oasis.

Les annales du règne de Ramsès II rapportent l'existence de *Ari-u*, avant-postes militaires, dans les oasis. Elles nous disent qu'un scribe fut sévèrement réprimandé par un haut fonctionnaire pour avoir négligé d'envoyer régulièrement à ces mêmes avant-postes du pain et des provisions, et qu'il fut menacé de la peine capitale s'il manquait de mettre en exécution les ordres qui lui étaient donnés (Papyr. Anastasi IV).

Menephtah, son successeur, en rappelant, dans une

inscription du XIVe siècle av. J.-C., une incursion faite sur les frontières occidentales de l'Egypte par les tribus Libyennes, dit de l'ennemi « qu'il a atteint les collines de l'oasis et dévasté le pays de *Ta-ahai* (Farafrah). »

Nous apprenons qu'au XIIIe siècle av. J.-C., la vigne était cultivée sur une vaste échelle dans les oasis nord et sud. Les récits de ce siècle parlent constamment de « la meilleure qualité de vin des oasis » comme étant exceptionnellement bonne.

Sous Pinotem Ier (XIme siècle av.J.-C.), les partisans de la dynastie déchue des Ramsès sont bannis aux oasis. En ce temps-là, les produits des oasis étaient apportés dans la vallée du Nil. Ils consistaient principalement en vin de Khargueh et Dakhel, dattes de Siwa, sel et natron des lacs de Natroun, et aussi en olives, citrons et simples.

A l'époque des Persans, ces oasis, Khargueh en particulier, servaient de sites à de florissantes colonies.

Au temps d'Olympiodore, les habitants des oasis étaient renommés pour leur habileté à creuser des puits ; mais aux siècles barbares, après l'époque de l'invasion des Arabes, leur habileté et leur culture semblent avoir disparu : les sables comblent les puits, de grandes étendues de terrains restent incultes, peu de nouveaux puits sont creusés, et la culture des produits d'exportation, sauf les dattes, est abandonnée.

Tel est l'état dans lequel nous trouvons aujourd'hui les oasis.

Avant d'aborder l'étude de la manière dont elles se sont formées, il est indispensable de faire la description

sommaire de la région du désert où elles se trouvent englobées.

Le désert de Libye, situé à l'ouest du Nil, entre le Caire et Esneh, consiste en un vaste plateau calcaire qui s'étend à l'occident jusqu'au grand désert de sable, le Sahara. Les falaises de ce plateau, dont la hauteur varie entre 400 et 800 pieds, bornent et encaissent la vallée du Nil, pendant que d'étroites gorges et vallées, ouvertes en des temps où l'action érosive dépassait en rapidité celle de nos jours, mènent à la surface supérieure du plateau, qui s'élève à une hauteur de 1500 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Du sommet de ce plateau, le ras désert se déroule devant vous ; c'est une plaine de calcaire aux douces ondulations. Couverte en général d'une couche de gravier calcaire fin et friable, elle constitue un terrain excellent pour les voyages. On rencontre bien çà et là des étendues plus ou moins grandes de sable mouvant, mais, en règle générale, il suffit de deux ou trois heures de marche pour les franchir.

Des collines, il en existe à peine. Les chaînes qui s'élèvent en terrasses superposées, semblant dresser contre le ciel lumineux du désert leurs hautes falaises, se réduisent, à mesure qu'on s'en approche, à d'insignifiantes rangées de monticules, n'atteignant guère plus de 200 ou 300 pieds de hauteur.

Quand on veut tracer sur la carte les routes qui traversent ce plateau désert, on en trouve la configuration physique réduite à de si minces proportions, qu'il devient impossible de la marquer sans avoir

recours à une exagération outrée. Cependant, à quelques milles de distance, sous l'effet du mirage, ou bien en regardant la ligne du ciel, on croit voir des collines massives ou des rangées de falaises à pic.

C'est à sa structure géologique qu'est positivement dû l'aspect particulier de ce plateau, s'élevant et retombant en une série de terrasses de plus ou moins d'étendue, et dont chacune est bordée, à sa base, par un certain nombre de collines au sommet plat, appelées par les géologues allemands *Zeugen* et par les français *Témoins.*

Ce sont des couches de calcaire, généralement horizontales, et d'un caractère parfaitement uniforme; l'érosion s'est attaquée, sur de vastes échelles, aux strates horizontales, laissant ces collines solitaires, dont les sommets plats sont au même niveau que les terrasses situées derrière elles, comme des témoins muets de l'importance de l'érosion qui a eu lieu. Ces *Zeugen* revêtent les formes les plus fantastiques, selon que les strates qui les composent résistent plus ou moins efficacement à l'action érosive des sables et du vent. Ceux-ci rongent rapidement les couches les plus tendres, laissant celles qui sont plus dures se projeter en corniches massives. Formées à leur base de couches plus tendres surmontées de couches plus résistantes, ces collines finissent par ressembler à des cônes renversés se balançant sur leurs sommets. Si cet ordre est renversé, l'on obtient des cônes et des pyramides des plus régulières, tandis que, avec des couches plus tendres placées entre deux couches plus dures, ces collines prennent le curieux aspect de sabliers.

Cette région doit donc son apparence caractéristique à cette stratification horizontale, à ces couches s'alternant ainsi par strates plus ou moins durables.

Le désert nubien formé de grès qui s'étend au sud, présente la même stratification horizontale ; mais du caractère plus homogène des couches, il résulte la production de cônes et de cônes tronqués, au lieu des formes fantastiques que nous rencontrons sur le plateau calcaire.

Les falaises de calcaire qui bordent, à l'ouest, la vallée du Nil, s'éloignent du fleuve à Esneh et se prolongent, à peu près dans la direction sud, jusqu'à la petite oasis de Kourkour, située à l'ouest d'Assouan ; de là, elles se dirigent S.-O. jusqu'à la source de Doungoul qui se trouve à 60 milles environ de Kourkour ; puis, fléchissant vers le nord dans le sens de l'oasis de Khargueh, qu'elles bordent à l'est d'abord, au nord ensuite, elles s'en vont encaisser à l'ouest la petite oasis de Dabadeb ou Abbas. S'étendant alors vers le sud, jusque sous la latitude du village de Khargueh, elles tournent à droite pour former l'escarpement de Djebel-Ghefata, qui domine la petite plaine alluviale d'El-Zayat.

En cet endroit, la chaîne rebrousse chemin vers le N. O., en s'adossant à l'oasis de Dakhel, sur un parcours de 80 milles environ ; puis elle tourne brusquement au nord pour constituer la limite orientale de l'oasis de Farafrah, jusque sous le 27° $^1/_2$ de lat. N., où l'oasis est enveloppée, au nord, par ces falaises de calcaire qui, sur une nouvelle étendue de 50 milles, côtoient, dans la direction S.-S.-O., son flanc occidental.

L'état actuel de nos connaissances ne nous permet pas d'aller plus avant dans la description de cet escarpement, car nous ne savons s'il va ensuite se perdre dans le grand désert de sable, ou bien s'il se dirige au nord vers l'oasis de Siwa, qui est située au N.-O., sous un escarpement de calcaire miocène.

Ainsi, depuis Assouan jusqu'à Siwa, nous rencontrons, en commençant par la petite oasis de Kourkour et en finissant par celle de Siwa, une série d'oasis, grandes et petites, situées toutes au pied de l'escarpement calcaire, dans lequel elles sont encapées. Leurs sols, relativement unis, penchent d'ordinaire vers le nord dans la direction de l'escarpement. Exposées librement au sud et au S.-O., ces oasis ont vue sur le désert de grès nubien, et les sources qu'elles renferment fournissent parfois de l'eau à des hauteurs de 60 et de 80 pieds au-dessus du niveau ordinaire de la plaine.

D'ordinaire, l'eau des oasis est d'une température supérieure à celle de l'hiver, s'élèvant même parfois à 80° et 90° Fahrenheit. Cette eau est généralement potable et bonne, quoiqu'elle renferme souvent une quantité considérable de sels ferrugineux.

Les oasis possèdent donc entre elles plusieurs points de ressemblance qui font croire à des causes identiques dans la détermination de leurs diverses positions, et à des forces pareilles dans leur production.

Laissons de côté, pour le moment, le cas de l'oasis de Behariyeh et celui des lacs du Fayoum et de Natroun, qui sont placés à l'intérieur de l'escarpement calcaire.

Ces oasis doivent probablement leur formation à des circonstances un peu différentes des autres, et, pour les déterminer, il nous faudrait, touchant leur stratographie, des informations géologiques plus exactes que nous n'en possédons actuellement.

L'oasis de Khargueh, de forme oblongue, s'étend du nord au sud sur une longueur de 100 milles ; sa largeur moyenne est de 20 milles environ.

Si l'on y prend accès par-dessus le plateau calcaire, en venant d'une direction quelconque, rien ne trahit sa position, tant qu'on n'a pas atteint le rebord des falaises. Ces dernières plongent, en quelque sorte, verticalement jusqu'à la surface inférieure et relativement unie, formée de collines de sable et de bouts de désert sablonneux, qui s'étend à leurs pieds jusqu'aux falaises d'en face, ou bien, si le voyageur regarde vers le sud, aussi loin que peut atteindre la vue.

Pendant que le voyageur contemple ainsi l'oasis, il lui semble qu'il y a peu de différence entre elle et le désert qu'il vient de traverser, n'étaient les quelques palmiers, dont une demi-journée de marche le sépare. Ayant dévalé de l'une des « Akabas », la route passe à travers des buttes de détritus, jusqu'au sol fin de l'oasis, recouvert généralement à la surface par un sable léger.

Quand on arrive du sud, l'oasis revêt un aspect plus gai : on voit des bosquets de palmiers parsemés sur divers points, et, alentour, des espaces cultivés qu'arrose une source voisine. Ce tableau est entièrement masqué au voyageur qui vient du nord.

Les sables mouvants, ce fléau du cultivateur dans ces régions, s'avancent jusqu'à ce qu'un petit obstacle réprime la violence du vent, modérant sa force entraînante et le contraignant à laisser retomber son fardeau. Il se forme bientôt de petites dunes qui, à peine si elles ont dépassé le sommet de l'obstacle, commencent lentement à se déplacer. C'est ainsi que d'immenses digues de sable se sont accumulées au vent, ou du côté nord des bosquets de palmiers, à une telle hauteur, qu'elles les masquent souvent de façon à ne laisser voir les espaces cultivés, que du côté sud. Ils sont, en effet, à moitié cachés par les digues de sable à leur partie septentrionale.

Outre ces étendues de sable, il existe une certaine quantité de terrains rocheux et sablonneux, pas très nombreux, sauf sous les falaises nord et est. De grands espaces sont recouverts d'une terre glaise fine, friable et sablonneuse, renfermant des coquilles d'eau douce, des surgeons et des radicules, et parfois des fragments de poterie dans les couches supérieures. C'est donc là un humus dû à la végétation dans un sol formé par l'usure d'un grès friable. Des milliers d'acres de terre de cette nature couvrent l'oasis, notamment au sud de Khargueh, et n'attendent que l'eau pour devenir propres à la culture. Les élévations qui marquent la place d'anciennes sources montrent d'ailleurs qu'autrefois on avait presque toujours l'eau nécessaire. Enfin, au sud et à l'ouest, ce sol fertile fait place à l'aride grès nubien; puis on rentre dans le désert.

Les conditions physiques de l'oasis de Dakhel sont

identiquement les mêmes. Cette oasis est encapée au pied de l'escarpement calcaire, tandis que la lisière méridionale s'élève graduellement jusqu'au plateau du désert. On y trouve beaucoup de terre arable et fertile, que recouvrent et ravagent, en certains endroits, les sables envahisseurs. D'autre part, de nombreuses sources y entretiennent des bosquets de palmiers et d'oliviers, des champs de blé, d'orge, de riz, etc. Dakhel doit à la multiplicité de ses sources une prospérité bien supérieure à celle de Khargueh. Sa population est plus florissante, plus florissants sont ses palmiers et ses cultures. Tout cela, grâce aux soins plus attentifs et aux facilités plus grandes qu'on y rencontre pour creuser les puits. Dakhel possède, en effet, quatre appareils de forage contre un seul que possède Khargueh. Encore ce dernier est-il sans utilité pratique.

Les descriptions qui précèdent dénotent que ces oasis, loin d'être des enfoncements encaissés entre les falaises du plateau d'alentour et accessibles seulement par des descentes pénibles, rapides et rocheuses, constituent des espaces fertiles situés au pied de l'escarpement calcaire du grand plateau.

Il est également très clair que l'origine de ces oasis est intimement liée à l'origine et à la formation de ce même escarpement.

Pour arriver à le démontrer, il est nécessaire de promener un regard rétrospectif à travers les siècles sans nombre des périodes géologiques. Alors les strates crétacées et éocènes s'étendaient, au sud, bien au delà de leurs limites actuelles, après l'élévation du sol aux

temps miocènes, époque pendant laquelle il se produisait certainement des mouvements terrestres considérables.

Autant qu'il m'est donné d'en juger aujourd'hui (1), il existe sans doute une série de lignes, de celles appelées *Anticlinales* et *Synclinales*, ayant, suivant l'axe, une direction à peu près est-sud-est — ouest-nord-ouest. Il en est, entr'autres, une très marquée à Bir-Murr, sur la route Arbaïn qui mène d'Assiout à l'oasis de Sélima. Il n'est nullement improbable qu'il en existe encore aux puits de Chebb, près de Wadi-Halfa, et à l'oasis de Sélima, bien que leur direction semble plus inclinée dans le sens du sud-est — nord-ouest que celle de la première de ces lignes.

Plus au nord, à Khargueh, Farafrah et Behariyeh, nous rencontrons un développement très prononcé de lignes, à direction généralement nord et sud.

Les exemples les plus frappants en sont cependant dans la faille de la vallée du Nil, au Caire, où les couches ont été rompues, tandis que sur la rive ouest de la vallée, elles ont été déprimées de 200 pieds environ, et aussi, dans la faille du grand Jourdain-Araba, en Palestine, où l'affaissement, dirigé à l'ouest, atteint parfois des milliers de pieds.

Devant ces deux catégories de lignes, il devient très important de connaître laquelle est la plus ancienne. L'éclaircissement de ce point exige des informations plus sûres que celles dont nous disposons.

(1) Pour plus de détails, consulter un document qui va prochainement être lu devant la Société géologique de Londres.

Pour ma part, j'incline à croire que la ligne nord-sud est antérieure à l'autre, qui remonterait peut-être à la période d'élévation survenue aux temps miocènes, après le dépôt des couches éocènes.

N'importe, d'ailleurs, ce qu'il en est, il est hors de doute que c'est la ligne nord-sud qui, en définitive, détermina la ligne de drainage de la région qui formant actuellement la vallée du Nil.

Résumons rapidement les conditions physiques, telles que je me les figure à cette période, c'est-à-dire aux époques tertiaires avancées :

Une immense plaine de calcaire éocéne, occupant le désert actuel, de chaque côté de la vallée du Nil, jusqu'au massif granitique qui borde le rivage de la Mer Rouge.

Les couches penchées généralement vers le nord, d'une façon peut-être plus accentuée que de nos jours ; le Nil, s'ouvrant un chemin rapide à travers les couches calcaires relativement tendres, grossi par les tributaires qui sillonnent les deux rives.

Par suite de la pente générale vers le nord, ces tributaires dévalaient de ces couches inclinées aussi rapidement qu'ils creusaient leurs propres lits, jusqu'à ce qu'ils se fussent heurtés à un fond présentant une certaine résistance.

Pour opérer cette érosion, il fallait sans doute des pluies considérables, dont quelques auteurs nient l'existence, en soutenant qu'il n'est guère besoin, pour creuser les vallées du désert, de pluies plus fortes que celles qui tombent de nos jours.

Toutefois, il est inadmissible que, durant les notables changements de climat survenus pendant et après la période glaciale qui règna dans toute l'Europe, le climat de ce pays ait pu rester le même. Les masses de gravier de silex dont sont couronnées les collines qui flanquent les vallées du Nil, indiquent que plusieurs pieds de calcaire ont disparu, dissous par les pluies. Les digues sablonneuses de la Nubie trahissent également des pluies plus abondantes, qui auraient eu pour résultat de grossir les cours d'eau.

Le Nil s'étant frayé un lit à travers les couches relativement tendres, ses tributaires auraient creusé ces mêmes couches dans les terres voisines, fendant l'escarpement calcaire de plus en plus jusqu'au nord, tandis que là où les couches n'offraient pas grande résistance, l'effet des lignes E. et O. des strates ne devait pas être très sensible.

Les fortes pluies tombant dans la région du sud, auraient alors, comme aujourd'hui, filtré à travers les couches de grès, jusqu'à ce qu'une couche imperméable fût venue les arrêter, en les détournant vers le nord. Plus ces pluies auraient coulé vers le nord, le long de l'inclinaison des couches, plus la pression hydrostatique aurait tendu à faire remonter l'eau à la surface, par tous les moyens possibles, soit par les fissures naturelles du roc au-dessus, soit par des puits artificiels.

Là où se trouvaient des lignes anticlinales, les strates supportant l'eau auraient été rapprochées de la surface, au centre de la ligne. En même temps, la courbure et la fissure des rocs auraient offert à l'eau des facilités

spéciales pour lui permettre d'arriver à la surface sous forme de source.

Il semble d'ailleurs que ce soit le cas. Les plus fortes des sources de Khargueh reposent, en effet, sur des lignes de cette nature ; Dakhel est située sur l'une d'elles, et tout porte à croire qu'il en est de même pour Farafrah et Behariyeh.

Cela étant, les lignes de sources, déterminées par ces lignes anticlinales et synclinales, auront joué un rôle très important dans la configuration du district, l'érosion ayant eu lieu à l'époque des fortes pluies. L'escarpement calcaire aurait été rongé graduellement, avec plus ou moins d'uniformité, jusqu'à la rencontre du site d'une de ces sources. Celle-ci, jaillissant en un murmure de la base de la falaise, aurait rapidement miné et rongé l'escarpement ; car l'érosion procède, en ces endroits, avec infiniment plus d'activité que le long de la surface générale de la falaise, pratiquant des vallées et des gorges semblables aux *chines* de la sous-falaise de l'île de Wight.

Là où ces sources se trouvaient situées sur la ligne est et ouest, il se fût formé dans l'escarpement un grand renfoncement sans profondeur, comme à Dakhel. Sur la ligne nord et sud, au contraire, elles eussent produit une forme longitudinale, comme à Khargueh.

Il semble fort probable que les oasis ont presque atteint leurs dimensions actuelles durant la période des pluies. Sous les falaises occidentales de Khargueh, il existe, en effet, un grand dépôt de tuf calcaire que doivent avoir laissé là des sources renfermant une

quantité notable de bicarbonate de chaux en solution. Le Dr K. Zittel a trouvé dans ce dépôt des restes de *Quercus ilex*, ou chêne toujours vert, un arbre qui croît aujourd'hui dans le sud de la France et en Corse et qui demande un climat plus humide que celui dont jouissent aujourd'hui les oasis.

Un fait remarquable, touchant les oasis, c'est qu'elles ont toutes le sol très bas. Ainsi, en général, il ne s'élève guère à plus de 200 ou 300 pieds au-dessus du niveau de la mer, excepté à Farafrah, où il n'est qu'à 100 pieds au-dessus de ce même niveau. A Assouan, sa hauteur n'est pas inférieure à 300'. La partie nord de Farafrah descend à —110'.

Il est possible que la dépression de la vallée du Nil, survenue à la suite des périodes tertiaires, comme le prouvent les grèves marines du Caire, puisse avoir permis à l'érosion de s'attaquer à des couches plus basses que celles d'aujourd'hui. Il nous faudrait, cependant, une connaissance plus détaillée de ce désert avant de pouvoir nous prononcer avec quelque certitude sur ce fait.

L'action du vent et du sable occasionne aujourd'hui un abaissement graduel de la surface, surtout à présent que l'espace cultivé est si limité depuis qu'il n'existe rien pour empêcher le sol d'être emporté par l'aquilon, et que des monceaux de terre glaise légère et fertile s'élèvent de toutes parts, donnant la mesure des quantités que le vent a dû emporter jusque-là.

Aujourd'hui les oasis doivent leur fertilité à ces mêmes sources qui les ont formées, et dont plusieurs

n'ont pas discontinué de couler pendant les dernières 2.000 ou 3.000 années. Telles sont, par exemple, la source thermale du temple de Jupiter Ammon, à Siwa, et bien d'autres encore. Il en existe cependant dont les noms parlent de villages disparus sans laisser d'autres traces de leur existence que leurs sites couverts de fragments de poterie. Tel est, à Khargueh, le village connu aujourd'hui sous le nom de Tafnis (du grec Daphnœ).

Les oasis de Khargueh et de Dakhel sont parsemées de petites élévations marquant l'emplacement des sources qui fournissaient autrefois l'eau nécessaire pour la culture des terrains d'alentour.

Ces élévations atteignent généralement une hauteur de 10 à 50 pieds au-dessus du niveau moyen de la plaine. L'eau, livrée à cette hauteur, est prête pour l'irrigation, et il ne reste qu'à creuser les canaux nécessaires pour l'amener jusqu'aux endroits cultivés. Quelques-unes des sources renferment des substances minérales en solution, notamment, je crois, des sels de fer et de l'alumine Quant aux sels de sodium, aux chlorures, etc., si nuisibles à la végétation, ils proviennent des couches extérieures du sol, des couches crétacées, qui sont imprégnées de sels. Là donc où l'eau d'une source arrive trop salée à la surface, on pourrait probablement remédier à cet inconvénient en tubant l'ouverture de la source sur une profondeur de 30 à 40 pieds, de façon à intercepter tout contact entre l'eau et les couches salifères.

Une autre amélioration à introduire serait de régler

le débit de l'eau. Ainsi, quand on a creusé une source dont le volume et la tête sont considérables, et que l'eau fournie est supérieure à la quantité requise pour l'espace à cultiver, il n'y aurait qu'à en régler le débit. De cette façon, l'excédent d'eau n'irait pas se déverser dans la cavité voisine, entraînant sur son parcours les sels solubles qui couvrent la surface des rochers, pour former un marais stagnant et salé, insalubre pour les habitants et occupant un espace de terrain qu'on aurait pu autrement employer à la culture. Nous avons des raisons pour croire qu'anciennement il existait des arrangements de ce genre. Le Dr K. Zittel, dans son *Briefe aus der libyschen Wüste*, dit qu'Ayme Bey découvrit, en curant une ancienne source à Dakhel, un bouchon de pierre, ayant la forme d'une poire. Ce bouchon servait apparemment à boucher l'ouverture et d'en haut, on pouvait le soulever ou l'abaisser au moyen de cordes, de façon à régler le débit de l'eau.

Il n'est guère douteux qu'autrefois, alors que ces districts étaient entièrement cultivés, on utilisait autant de sources que possible, et qu'on en creusait même de nouvelles. Celles situées dans les régions élevées avaient une valeur toute spéciale. La fourniture d'eau des forts qui commandaient les districts provenait de sources situées au sommet de hautes chaînes. Telles sont celles sises entre les villages de Boulak et de Khargueh. Un palmier solitaire marque à présent l'endroit d'où le personnel du temple ptoléméen voisin et, plus tard, la garnison du fort romain, venaient chercher de l'eau. La propriété de ces sources était donc

toujours très recherchée. Sans doute, à cette époque, quand, à la surface, rien ne trahissait l'existence d'une source, on choisissait un point situé sur le même alignement que d'autres sources, et l'on obtenait ainsi, dans bien des cas, des sources aussi avantageuses, pourvu que l'on se trouvât placé dans les mêmes conditions par rapport à la couche qui renfermait de l'eau. Aujourd'hui, aucun système particulier ne paraît être en vogue. Un homme qui veut creuser un puits choisit un point quelconque à sa guise et creuse jusqu'à ce qu'il rencontre le *Hagar-el-Moya*, décrit généralement sous la forme d'un grès blanchâtre, et superposé à une argile bleue et dure. Une fois ce grès brisé, l'eau s'élève dans le puits qui vient d'être creusé, avec une force parfois considérable, jusqu'à la hauteur que lui imprime la pression hydrostatique. En se rappelant maintenant ce qui a été dit précédemment touchant les plis des strates, il est évident que, par leur concours, la couche qui renferme l'eau est, en certains points, bien plus éloignée de la surface qu'en d'autres. A Khargueh, les couches, en quelques endroits, plongent en formant des angles de 30° et même de 50° avec l'horizon ; de sorte qu'une centaine de mètres dans l'un ou l'autre sens peut amener, dans la profondeur du puits, une différence de 200 à 300 pieds.

De là le besoin impérieux de faire une étude géologique de ces régions. Cela constituerait le premier pas vers leur développement économique. La provision souterraine d'eau est inépuisable, et j'attribuerais volontiers le dessèchement d'une source, survenant à la

suite du creusement d'une nouvelle dans son voisinage immédiat, au fait que la première des deux était une source naturelle, dont l'eau ne se frayait un chemin jusqu'à la surface qu'avec difficulté à travers les fissures du roc; tandis que la seconde, étant tout artificielle, son eau rencontre un passage assez facile pour diminuer le rendement de la première.

Il serait aussi intéressant qu'instructif d'ouvrir, au moyen d'une sonde, une de ces anciennes sources, notamment une de celles qui ont un niveau élevé. Cela nous permettrait d'établir si les mouvements terrestres, survenus de nos jours, ont modifié de quelque façon les conditions de la fourniture d'eau.

La prospérité commerciale des oasis toutefois aura toujours à lutter contre les frais et les difficultés du transport des produits sur le marché. En retour, les oasis possèdent l'avantage de ne jamais manquer d'eau. D'ou, tout plan tendant à développer ces districts au point de vue économique doit reposer sur les deux considérations suivantes : réduire autant que faire se peut la perte occasionnée d'une part, et tirer le meilleur parti des bienfaits résultant d'autre part.

C'est à cette fourniture permanente d'eau que les oasis doivent de pouvoir rivaliser heureusement avec la vallée du Nil pour la récolte des dattes : elles produisent, en effet, un fruit qui passe pour être meilleur, et toute la récolte en est achetée annuellement par des marchands établis sur le Nil. A ce propos, je me demande si les dattes tant recherchées de Kéneh, ne sont pas redevables de l'excellence de leur qualité à l'eau

de source que leur fournissent les déserts de l'est, grâce à laquelle les palmiers de ce district traversent la période des basses eaux dans des conditions plus favorables que partout ailleurs.

Les anciens Egyptiens tiraient parti de cette fourniture d'eau permanente pour produire un vin très apprécié. Aujourd'hui, l'on pourrait certainement cultiver plusieurs produits, tels que l'indigo, les olives, etc., dont la vente serait pour l'Egypte une source de sérieux profits ; l'eau et la terre ne manquent pas, la culture seule fait défaut.

Les notions que nous possédons actuellement sur les conditions du climat des oasis ne sont pas très étendues ; les seules observations tant soit peu dignes de foi que nous ayons, ont été recueillies dans l'espace de quelques semaines, de quelques mois au plus, et cela généralement pendant la saison d'hiver. En outre, les observations étant dues, pour la plupart, à des voyageurs, constituent d'ordinaire les résultats obtenus sur des points différents et, chaque fois, pendant très peu de jours.

Nous sommes en possession des observations de température faites pendant quatre mois ; le maximum et le minimum de cette température, ainsi que le degré de sécheresse et d'humidité en ont été relevés par le poste militaire de Beris, le village méridional de l'oasis de Khargueh.

Il serait prématuré de tirer des conséquences avant de connaître les observations de toute une année, mais il est certains points qui méritent d'être signalés.

Durant le mois de novembre, la température moyenne est d'environ 75° Fahrenheit ; elle descend, dans le commencement de décembre, entre 50° et 55° F., et se maintient à cette limite depuis le milieu du mois de décembre jusque vers la fin de janvier ; à cette époque, il se produit une légère amélioration ; ainsi, cette année, la température moyenne de février a été de 59° 5' F.

Bien entendu, la plus basse température a lieu juste avant le lever du soleil, et trois fois, pendant la dernière semaine de décembre 1893, le thermomètre marqua 31° 5' F. à 5.30 du matin.

Au dire des habitants, la pluie est inconnue aux oasis ; toutefois, pendant les 112 jours qu'ont duré ces observations, il y eut six jours de pluie : le 24 décembre, et cinq jours en février. La quantité d'eau qui tombait était, chaque fois, extrêmement petite, à peine une légère averse, parfois même rien que de rares gouttes. Aucune observation barométrique n'a été relevée. Il eût pourtant été intéressant d'établir une comparaison avec celles faites à l'Abbassieh. Cela aurait considérablement augmenté nos notions touchant les variations atmosphériques des environs de la vallée du Nil

Sur les 112 jours d'observations météorologiques, la direction du vent a été au nord ou vers le nord durant 104 jours, ce qui nous donne environ 93 °/₀, proportion de beaucoup supérieure à celle relatée par l'expédition de Rohlfs. Il n'y a eu vent d'est, de sud et d'ouest que durant deux, cinq et un jour respectivement.

Il existe certainement une relation intime entre la direction des vents dominants et celle des dunes de sable, où qu'elles se trouvent.

L'uniformité avec laquelle les espaces recouverts de ces dunes mouvantes sont situés au nord-quart-nord-ouest et au sud-quart-sud-est, est frappante. Ce fait est très remarquable le long de la lisière occidentale de Khargueh, où une ceinture large d'environ trois heures de marche, sépare, à l'ouest, du désert, la fertile oasis, pour couper ensuite, en un point plus méridional, la route Arbaïn, immédiatement au sud de Djebel-Abou-Bayan. La ceinture qui longe la lisière occidentale de la route de Terfan, depuis Mout, suit la même direction que les dunes de Farafrah. Les observations faites par l'expédition de Rohlfs nous apprennent que la limite orientale du grand désert de sable, situé au sud de Siwa, se trouve sur une ligne également parallèle.

Il est besoin de plus d'observations pour confirmer cette opinion ou pour la modifier. Mais à présent que ces ceintures de dunes paraissent avoir invariablement une direction de 8° à 10° S.-S.-E., et qu'elles sont parfois d'une largeur relativement petite, on arriverait peut-être, en possédant de plus amples renseignements touchant leur occurence à l'ouest de Wady-Halfa, à reconnaître s'il y a, ou non, probabilité de les rencontrer sur une ligne de marche quelconque.

La question de l'envahissement des sables est de la plus haute importance dans les oasis, où le cultivateur passe aujourd'hui sa vie à combattre cet ennemi. De tous côtés gisent des palmiers dont il a fait ses

victimes. Les tamariscs et les *Sunt*, qui avaient réussi pour un temps à arrêter sa marche, ont fini par en être eux-mêmes écrasés, et la plupart des villages renferment des maisons qui ont été envahis, puis enterrés sous les sables. Les villages de Maharig, à Khargueh, et de Galamoun, à Dakhel, en sont des exemples frappants.

Ce dernier village est entouré d'un mur en briques faites de limon ; ce mur a été haussé à deux reprises différentes, postérieurement à la construction de sa partie inférieure, à cause de l'élévation du site du village, produite soit par la construction de nouvelles maisons sur les ruines des anciennes, soit par l'envahissement des sables. Le mur, aujourd'hui démantelé, tombe en ruines, et à l'ouest, les sables mouvants sont au même niveau que son sommet.

Autant qu'il nous est permis d'en juger par nos connaissances actuelles, il semble que les sables mouvants aient considérablement envahi, aux âges historiques, des espaces qui auparavant en étaient parfaitement libres.

A l'ouest de Béris, dans l'oasis de Khargueh, on trouve les emplacements d'anciens villages et de vieux puits, enfouis au milieu des dunes mouvantes. Celles-ci ne pouvaient exister à l'époque où ces villages étaient habités ; elles dénotent l'invasion d'un vaste terrain qui était autrefois livré à la culture ; le véritable plateau du désert ne commence, en effet, à s'élever qu'une fois cette ceinture de dunes franchie.

L'expédition de Rohlfs suivait, en 1874, les vestiges

d'une ancienne route de caravane ; mais voilà qu'au bout de quelques jours les grandes dunes du désert de sable, hautes de 150 à 300 pieds, viennent, en traversant cette route, forcer les explorateurs à tourner au nord vers Siwa ; car les chameaux ne peuvent plus continuer à franchir ces dunes.

Non loin de l'endroit où l'expédition dut se détourner, le Dr K. Zittel a découvert un creux circulaire au milieu des collines, renfermant des quantités de silex travaillé. Cela montre que ce site fut habité. Nous avons donc là une route jadis fréquentée, et devenue aujourd'hui impraticable à cause de la masse des sables mouvants qui empêchent d'y avancer. Jusqu'où cette masse de sable pourra-t-elle s'étendre vers le sud? nous l'ignorons encore, quoique l'expédition de Rohlfs ait montré que sa limite occidentale se trouve à l'est de la route des caravanes allant de Yalo à l'oasis de Kufra. Il pourrait donc devenir possible d'atteindre le point sud d'où conduisait cette route, en marchant entre deux rangées de dunes, au lieu d'avoir à les franchir laborieusement.

Les silex travaillés, les ciseaux, les pointes de flèche, etc., que j'ai dit avoir été trouvés au milieu des dunes de sable, ne sauraient ici consituer, comme en Europe, la preuve de l'existence d'un peuple préhistorique, qui aurait habité ces régions à l'âge reculé connu sous le nom de l'âge de pierre. Une grande quantité de silex a été effectivement travaillé jusqu'à une époque relativement ancienne. Sur les emplacements des vieilles forteresses égyptiennes des XIIe et XVIIIe dynasties, à

Wady-Halfa, et à Matouka, dans la 2me cataracte, j'ai ramassé une quantité d'éclats de silex et de ciseaux, ressemblant exactement à ceux qui se trouvent dans le voisinage des oasis.

L'origine de ces sables mouvants reste toujours inconnue. On l'a généralement attribuée à l'usure du grès nubien, causée par le temps. Cette explication ne suffit plus au nord de la ligne située sous le 25me degré de latitude nord, vu les conditions météorologiques de nos jours et en face des vents dominants du nord. Ces sables pourraient alors provenir de l'usure d'un grès d'âge peut-être miocène, comme celle de Djebel-Ahmar et de la forêt pétrifiée du Caire.

Cependant, tant que nous ne serons pas mieux initiés à la géologie de la région située à l'ouest de Guizeh, cette question restera sans réponse.

NOTES SUR UNE EXCURSION

A KHARGUEH, DAKHEL, FARAFRAH ET BEHARIYEH

PAR

H. W. BLUNDELL (1)

Il y a environ vingt ans qu'un groupe d'élite, composé de savants allemands, quittait la vallée du Nil pour aller faire la conquête scientifique des oasis du désert Libyque. Ils étaient munis de tout le matériel mécanique, scientifique et intellectuel que l'esprit patriotique et la prodigue générosité d'Ismaïl Pacha pouvaient offrir.

Il restait donc bien peu de chance à un voyageur isolé, ne pouvant compter que sur ses ressources personnelles, de trouver encore dans cette région matière à des découvertes scientifiques, après qu'elle avait été exploitée par sept savants, dont quelques-uns sont des célébrités européennes.

Toutefois, dans les trente dernières années, le besoin de plus grandes notions s'est fait sentir chaque jour davantage; l'échelle de la carte d'Afrique a été portée en dix ans de 1 : 6.000.000 à 1 : 200.000 (ainsi qu'il a été dernièrement proposé), ce qui donne la meilleure preuve du grand nombre de connaissances acquises et du progrès fait dans la nomenclature géographique.

(1) Voir le compte rendu de la séance du 31 mars 1894.

De sorte qu'on peut affirmer que personne n'aura perdu son temps si l'on parvient à ajouter d'autres noms à ceux des localités déjà connues, à faire des corrections ou des corroborations dans les altitudes et dans les profils, soit par la diversité des routes choisies, soit par l'emploi d'instruments plus récents, et de plus grande précision.

Dans toutes les observations faites avec le baromètre et l'hypsomètre, il est spécialement nécessaire, pour obtenir un résultat définitif, de les répéter en grand nombre, afin d'éliminer ou plutôt de réduire le plus possible tout élément d'incertitude qui subsiste toujours quand une base absolue, comme dans les cas de pressions atmosphériques, ne peut être fixée. Mon instrument était un *Boiling Point Thermometer*, de la maison Carey et corrigé à l'observatoire de Kew en 1892. J'avais aussi deux anéroides corrigés au même observatoire. Pour mesurer la latitude et la longitude, j'avais un sextant et un demi-chronomètre sur le modèle de ceux de l'Amirauté et de la Royal Geographical Society.

Pour pouvoir donner des détails plus nombreux et plus précis, et compléter les travaux faits par mes prédécesseurs, j'ai pris un grand nombre de photographies orientées, avec lesquelles la position exacte des vues peut être établie par une ligne déterminée, photographiée sur le négatif et qui correspond à celle par laquelle la chambre noire a été ajustée. La distance angulaire de tout objet figurant sur le cliché ou sur le positif peut alors être obtenue au moyen d'une échelle de lignes tangentes correspondant à l'angle

d'ouverture des lentilles employées, et de cette sorte la direction de chaque détail de la photographie peut être établie.

A l'effet de faciliter les opérations de forces militaires, dans le cas où, par exemple, un mouvement rapide à travers le désert vers la direction d'un puits ou d'un autre point devient d'une importance vitale, ce système pourrait être utilisé comme supplément des cartes géographiques ordinaires, de la même façon que beaucoup de gravures et de diagrammes sont ajoutés aux cartes marines afin de reconnaître facilement et immédiatement les limites et les lignes des côtes. A cause de la fréquente absence de bornes visibles qui permettent de s'orienter sur une description sommaire même verbale, le voyage dans le désert a une considérable ressemblance à la navigation par mer, et ses difficultés peuvent être diminuées par les mêmes procédés.

Une gravure faite d'après une photographie orientée telle que nous venons de la décrire, donnant la position du point où l'on se trouve, de façon à être facilement reconnue, ainsi que la position du point objectif (indiquée par la boussole, par exemple une route, un puits ou un autre point), peut être imprimée sur la carte, de sorte que le chemin peut ainsi être tracé sans aucun besoin d'un calcul, qui prendrait certainement beaucoup de temps et qui occasionnerait un travail qui, quelquefois, est impraticable.

C'est d'Assiout que j'ai quitté la vallée du Nil, en laissant derrière moi une végétation riche, sillonnée de nombreux canaux, et pour passer ma première nuit

dans le désert ; le 10 janvier j'ai pris la route des caravanes (suivie par l'expédition Rohlfs), descendant toutefois vers l'oasis de Khargueh, ici appelée Wadi Dowa, par le défilé de Ramliyeh, au lieu de Ras-el-Yahbissa, plus au sud. Ramliyeh, ainsi que son nom l'indique, est un lieu sablonneux, où le sable, jeté par des tourbillons de vent, s'accumule en formant un plan incliné qui, du sommet de l'escarpement, descend jusqu'au fond de la vallée. Cette route est indiquée sur la carte comme servant au passage des chameaux légèrement chargés. En effet, le sable est si profond que j'ai vu tous mes chameaux y enfoncer leurs jambes et les jambes de devant d'un d'entre eux disparaissant complètement sous lui, comme s'il avait été enseveli dans du sable mouvant ! La description donc qu'on en a donnée n'est qu'au-dessous de la vérité.

Des traces de végétation commencèrent à paraître aussitôt que j'atteignis la partie la plus basse de la vallée, dont l'ensemble, jusqu'à Khargueh, avec ses nombreux puits et les sommets de dunes verdoyantes que les tourbillons de sable ne parviennent pas à couvrir entièrement, fait subir au voyageur une certaine impression, impression qui augmente en songeant aux misérables proportions auxquelles est réduite l'*Oasis Magna*, jadis si belle, et que l'œuvre du temps a graduellement transformée en un simple bosquet de palmiers et en un petit village de 4000 habitants. Toutefois, l'effet de cette masse luxuriante de palmiers aux cimes ondoyantes et d'un vert éclatant, qui s'élance vivement au milieu de l'immense et triste étendue de sable, est

très saisissant au voyageur qui, pendant cinq ou six jours, a traversé une étendue uniforme où il n'a eu pour tout horizon que la terre et le ciel ; l'oasis lui apparaît comme une île au milieu d'une mer de sable. Et si l'imagination nous conduit aux temps écoulés, quand la grande plaine était semée de puits et verdoyante de végétation, à ce moment où le temple de Hib était dans toute sa splendeur, et quand les caravanes apportaient de l'intérieur leurs chargements d'ivoire et d'épices, nous pensons que le nom donné à ces oasis d'*Iles des bienheureux* aurait à peine paru une exagération. Mais est il impossible de faire revivre ces jours de prospérité, et de rendre de nouveau cette contrée digne du nom éclatant qu'elle a porté ! (1) A l'entreprenante habilité qui a renouvelé la face de la vallée du Nil, il ne reste qu'à tâcher de développer ces sources souterraines et à étendre ces lambeaux isolés de végétation en de grandes régions de terre riche et fertile, qui pourraient rivaliser avec certaines contrées les plus favorisées du territoire égyptien.

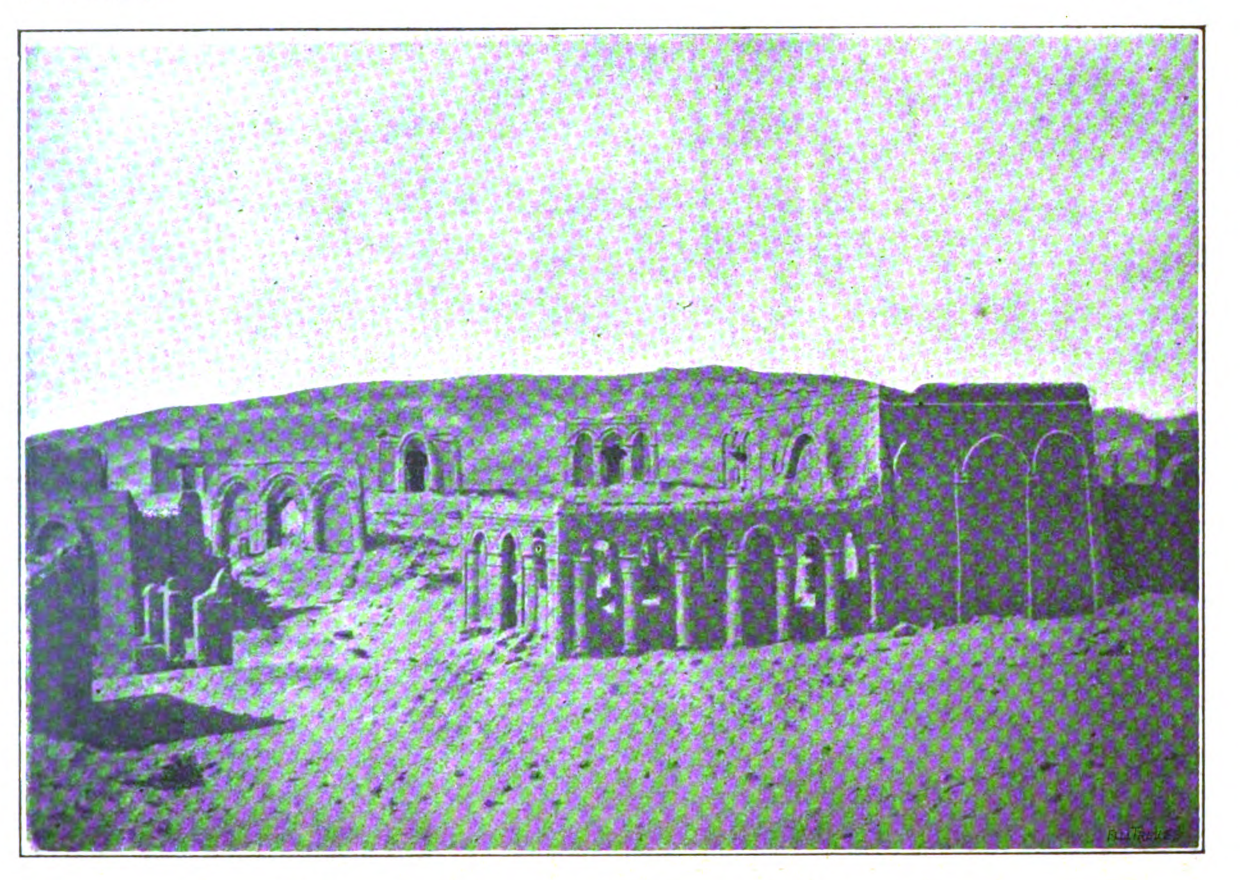
(1) L'interprétation que les égyptologues donnent au terme Μακάρων νῆσος *Ile des bienheureux*, d'Hérodote, diffère de celle de l'auteur. Les oasis du désert libyque furent considérées par les anciens égyptiens comme une retraite des *âmes* des morts. « Le nom d'*Ile des bienheureux*, qu'Hérodote lance en passant, montre qu'une légende, courant encore chez le peuple à l'époque Saïte, faisait des oasis un domaine des morts, ou les *âmes* vivaient dans l'abondance et la félicité ». (MASPERO, *Etudes d'archéologie égyptienne*, II, 422 . « Peut être le nom de *Aït-Khou*, *Ile des Mânes*, qu'un des séjours élysées porte dans les chapitres CXLIXCL du *Livre des Morts*, désigne-t-il l'oasis thébaine et est-il l'original de l'expression grecque Μακάρων νῆσος, *Ile des bienheureux* (ibid. 424).

N.D.R.

Les descriptions qui ont été faites de Khargueh et Dakhel sont trop nombreuses et trop récentes pour que je sois obligé de m'entretenir longuement de ces localités. J'ai pris du temple de Hib une série assez complète de photographies qui pourront compléter quelques-uns des dessins déjà faits de cet important monument, bien que la brochure très complète de Brugsch bey laisse fort peu à désirer. Ce qui m'a paru particulièrement intéressant, (en rapport à ce que j'ai vu en 1893 à Persépolis), c'est d'avoir trouvé que Darius paraît être ici l'adorateur des dieux de l'Egypte, et que, pour les exalter, il ait employé presque les mêmes termes de louange et de piété que ceux dont il s'était servi pour louer le Dieu seul et unique, Ahura Mada, dans l'inscription cunéiforme de Persépolis.

Il serait vraiment instructif de rapprocher l'hymne de louange à Hib de celui existant sur le rocher de Behistun ou au palais de Darius, comme exemple d'une des phases religieuses les plus curieuses par laquelle les personnages royaux de la race Akhemenienne, — remarquables par leur extrême piété, — ont passé.

A une distance d'environ 21 milles N.-O. de Khargueh et d'un mille de la base de l'escarpement calcaire qui forme la limite occidentale de la grande dépression, se trouve l'oasis d'Abbas, autrefois connue sous le nom de Ain Om El Dabadeb. C'est, en réalité, une portion avancée de l'oasis de Khargueh, dont elle est séparée par un espace de terrain élevé et par les deux chaînes de Djebel-el-Taaref et de El Ter, qui forment une arête allant N. et S. presqu'à l'extrémité septen-



Ruines d'une Eglise chrétienne à Khargueh (page 273).

trionale de la ceinture de végétation de Kharguch à Ain-el-Serag, séparant le Wadi Dowa de la partie cultivable ou de l'oasis, au-dessous du plateau occidental.

A partir de Khargueh la route est bonne; elle monte graduellement tournant au N.-O. après avoir passé pendant 9 milles environ entre les deux chaînes d'El-Taaref el El Ter. Après avoir fait le tour du Lebak, qui est le nom donné à l'extrémité orientale de la chaîne, dont El Taaref est le point occidental, la route fait des zigzags entre de petits éperons, après quoi, en descendant, elle tourne à l'O. et traverse d'anciennes grandes routes dans une vaste vallée ondulée, parsemée de terre limoneuse dure, où l'on voit aussi des traces de végétation et des restants de culture récente, et où l'on trouve, enfin, les ruines nombreuses d'une ville, flanquée d'un imposant fort romain.

La route passe par d'anciens chemins très larges que j'ai de nouveau rencontrés sur la route à Aïn Amour. Ces chemins, qui traversent Abbas, conduisent directement au N. E. des oasis méridionales (non pas celle de Khargueh), laissant ainsi supposer qu'Abbas était desservi par des routes principales et non par des routes secondaires, ce qui est évidemment une preuve de son importance dans les temps écoulés.

L'oasis est une plaine de presque 3 milles sur 6; elle est couverte d'une terre rougeâtre ressemblant à du limon. On y voit en différents points des traces d'ancienne culture. Tout près du puits, il y a une certaine extension de terrain qui a été cultivée dans les

vingt dernières années avec différentes espèces d'arbrisseaux (awshar, acacias, doums, etc.). Tout à fait près du puits et du côté E., il existe un amas de bâtiments en ruine, dont les principaux sont les restes d'un fort romain entouré d'un groupe de constructions; l'on voit au delà, un espace ouvert d'une longueur de 350 yards, autour duquel sont visibles sur quelques points, les traces des murs, et tout au long de la périphérie les pierres des fondations, ce qui permet d'en suivre le contour.

Le fort lui-même est un bâtiment carré oblong de 105 pieds à l'O. et de 61 pieds au N., flanqué de deux tours carrées sur la façade E. Le deuxième étage est écroulé et a rempli de ses débris l'entrée et les chambres inférieures. Dans la tour N.-O., il y a un escalier tournant posé sur des arcs ronds. J'ai trouvé dans la tour S.-O. une série de cellules voûtées donnant accès l'une dans l'autre par de petites ouvertures carrées, grandes à peine de 10 pieds carrés et ayant presque 8 pieds de haut. On trouve aussi de pareilles cellules au côté S.; on peut pénétrer dans ces dernières par un trou pratiqué dans le mur presque à 12 pieds au-dessus du sol. Tous les bâtiments dans l'enceinte du fort, aussi bien que ceux qui se trouvent sur le côté occidental, montrent un système de cellules voûtées, quelquefois isolées, quelquefois en file. Ells sont ouvertes dans les murs qui traversent les passages, de sorte que, dans l'ensemble elles ont l'apparence d'un village de chenils en briques. Dans plusieurs de ces cellules, on trouve dans le coin le plus reculé une petite niche qui ressemble à un foyer.

Il y a lieu de croire que sur plusieurs de ces cellules on avait bâti des étages où il y avait des chambres carrées : les briques sont grandes et séchées au soleil et tant la construction des voûtes que celle desmurs est bien faite.

Dans l'enceinte du fort ou prison, on voit un temple à demi-voûte et converti en chapelle à une époque probablement plus rapprochée ; dans ce temple on trouve de nombreuses inscriptions, dont une grande partie en grec chrétien.

Le puits principal est situé à 600 yards à peu près, à l'O. du fort et les eaux jaillissent à une hauteur de 230 pieds au-dessus du niveau de la mer. On dit qu'il existe des restes d'un conduit souterrain, voûté et bâti en briques, pourvu d'ouvertures et de ventilateurs, et qu'on peut suivre sur une longueur de 150 yards vers le fort. Ces travaux indiquent tout un système d'ouvrages hydrauliques destiné, soit à l'irrigation, soit à rendre la défense du fort plus soutenable, ou peut être même visant les deux buts.

La route d'Abbas à Dakhel, ma destination la plus rapprochée, traverse une plaine nivelée sur une longueur de 3 à 4 milles, après quoi en tournant vers le S.-O. on rejoint la route de Khargueh, qui conduit, sur un plateau plus élevé, à un défilé appelé du nom d'un puits, Aïn Amour, situé au delà de la moitié du chemin sur l'escarpement. L'eau de ce puits, qui n'est pas abondante, est mauvaise, bien qu'autour du puits on trouve des ruines de bâtiments qui font supposer qu'il n'en a pas toujours été ainsi.

Il s'agit probablement d'un puits dont l'eau a été

saturée par le sel, soit pour avoir été abandonné, soit à cause d'un changement de niveau produit par des mouvements du sol, ou enfin par ce que n'ayant pas été entretenu, l'eau y est devenue stagnante.

Après avoir quitté Aïn Amour, nous sommes montés sur l'arête du plateau calcaire qui s'étend à travers le chemin entre Dakhel et Khargueh, comme une péninsule séparant les deux dépression et qui, à un point, s'élève à une hauteur de plus de 1600 pieds. C'est une plaine désolée au dessus de Aïn Amour, mais qui du côté O. est rendue intéressante par de curieux spécimens d'érosion ; de grandes masses ont été sculptées et polies par l'action du sable en formant des figures diverses. Une de ces figures ressemble à une grosse tête sur un cou difformément mince et elle est irrespectueusement appelée le Ras el Cadi ; une autre a pris la forme d'un pilier debout et on l'appelle Amoud El Tin ; les bandes de stratification de ce pilier ont l'apparence de couches alternées de pierre et de briques.

La route descend alors dans l'oasis de Dakhel et le restant du voyage se fait à travers des plaines de terre cultivable et des lambeaux de végétation où l'on rencontre les villages de Tenidah, Balad, Esmint et Mout. Les noms de Esmint et Tenidah ont un son qu'on peut suspecter d'être étranger et nous font songer aux phrases d'Hérodote quand il parle de l'expédition contre les Ammoniens partant de Thèbes pour une marche dans la direction de la ville de l'oasis « qui est habitée par des Samiens, qu'on dit appartenir à la tribu des Aeschrioniens, et qui se trouve à une distance de sept jours de

marche de Thèbes à travers les sables. Cette contrée, en langue, grecque est appelée l'*Ile des bienheureux* ! » (1).

J'ai passé quelques jours à Mout afin d'assister aux travaux d'extraction du cobalt qui se faisaient sous la direction de M. Abargues, et de visiter quelques points intéressants dans le pays. Il est très intéressant de voir l'aspect curieux des maisons bâties en forme de ruches, l'une sur l'autre, amassées sur une colline d'ocre fine dont la poussière couvre les corps et les objets d'une couche dorée qui donne un aspect plus gai que la poussière brune qui domine partout ailleurs.

L'entreprise du cobalt qui, en ce moment, n'est que dans une période de tentative, promet de devenir une affaire importante si elle est bien développée. Le procédé pour séparer ce minéral de l'alun et précipiter le sédiment au moyen de l'acide, est très simple et peu coûteux. Il y a tout près de la ville des endroits où l'on serait tenté de faire des excavations et des recherches, si l'on considère que, par la convergence en cet endroit des grandes routes des caravanes S.-E. et S.-O., cette localité ne peut être qu'un centre commercial important, où il devait, en outre, exister des édifices publics et des temples. L'ancienne Mout a déjà, sans des fouilles organisées, donné des spécimens intéressants de stèles votives, et il m'a été dit par les indigènes qu'on en trouverait encore dans les restes des tombes du voisinage, mais à cause de leur répugnance à les montrer, il est probable qu'à moins que des fouilles soient convenablement faites, elles seront détruites,

(1) Herod. III, 26.

comme il arrive habituellement, par les pilleurs indigènes dans l'espoir d'y découvrir des objets vendables.

Une demi-journée de voyage suffit pour aller de Mout à Kasr, qui est le village le plus au nord de l'oasis de Dakhel. Ce qui rend ce village intéressant, c'est la proximité d'un temple appelé par les indigènes Deïr El Haggar. Ce temple est trop bien connu pour qu'il soit nécessaire d'en faire ici une nouvelle description, toutefois je ne veux pas manquer de dire que des fouilles n'ayant jamais été faites, il vaudrait bien la peine de faire une dépense pour le débarrasser des débris amoncelés dans les chambres et autour des murs.

Les petites collines qui se trouvent aux pieds de l'escarpement ont pris, à cause de l'érosion, une forme symétriquement circulaire, de sorte qu'elles ont l'apparence de forts ronds entourant l'emplacement où le temple est bâti. En examinant le sommet d'une de ces collines, nous avons constaté qu'on s'en servait comme tombeaux, les cadavres étant descendus d'en haut dans des fosses creusées dans le rocher tendre. Nous y avons en effet trouvé des crânes et des os, ainsi que des fragments coloriés d'enveloppes des corps.

Kasr est situé au milieu d'un groupe de bosquets de palmiers au côté sud du plateau calcaire qui, de ce point, s'étend vers le nord, interrompu seulement par les deux dépressions de Farafrah et Behariyeh, jusqu'à ce qu'il s'unisse au plateau élevé de la Haute Libye.

La route qui conduit à Farafrah, après avoir atteint le niveau le plus élevé, est remarquablement lugubre, même pour un désert. Au delà de cette région, à un

endroit appelé le Wati El Om Mohamed, nous entrons dans un semblant de grande route, parfaitement nivelée, dont le sol est formé de craie et couvert d'une légère couche de sable et parsemé de petits morceaux de silex usés par le temps et de nodules tachetés de fer. Cette route donne l'idée d'une promenade bien entretenue, large de presque un mille dans certains points. De chaque côté s'élève une chaîne de collines de sable si parfaitement dentelée par l'action du vent soufflant dans la direction de la route (à peu près N.-N.-O.) que je ne me suis pas aventuré à en prendre un croquis et j'ai préféré en avoir un témoignage plus digne de confiance dans une reproduction photographique. Cette chaîne de collines, hautes en plusieurs points d'au moins 150 pieds, nous a accompagnés tout le long de la route, avec une seule interruption, de 18 heures de marche. Bien que mortellement monotone, ce lieu était intéressant comme un des spécimens le plus complet qu'on puisse voir de l'action du vent sur du matériel mou. Au fond de cette longue route, l'horizon s'ouvre enfin devant nous et nous parvenons à tourner du côté de Ain El Dakher, où il y a un puits abandonné, d'un bon travail, et entouré de quelques palmiers et quelques groupes d'*agols*, où nous avons établi notre campement.

Le sol a la pente graduelle, sans beaucoup d'accentuation, d'un niveau qui, de 188 pieds en ce lieu, descend à 112 à Farafrah ; il est au commencement plat ou ondulé par le sable, mais ensuite, comme nous approchons de l'oasis et que des lambeaux de végétation rabougrée commencent à paraître, il s'étend tout blanc et éblouissant, formé, ainsi qu'il est, de pierre calcaire.

Les parties les moins dures de cette pierre on été rongées par l'action du vent et du sable, et réduites comme des troncs arrondis, dont l'extrémité supérieure est une plateforme de roc, qui, étant naturellement plus solide, a résisté plus que la partie inférieure, ce qui produit un immense groupe de gros champignons, parfaitement blancs, les parties les plus rongées de dessous formant la tige.

Le village de Farafrah est situé à 15 milles du plateau occidental sur une élévation de la plaine; il est groupé autour d'un fort (dont la partie inférieure indique que c'est un travail romain) qui a été édifié au sommet du point le plus élevé. Dans l'enceinte intérieure du bâtiment, il existe un puits qu'on dit avoir 40 pieds de profondeur et qui, en outre, serait inépuisable. Dans chaque angle du bâtiment et, en général, sur tous les morceaux de terrain dont on pouvait tirer parti, on a bâti de petites cellules ou chambres, dans lesquelles sont conservées, comme dans un dépôt sûr, toutes les valeurs que le peuple du district possède. L'importance que ses habitants attachent à la force défensive du fort et l'orgueil avec lequel ils montrent les avantages de la position, qu'un simple ancien bélier ou une catapulte romaine suffirait à détruire en quelques heures, donne une idée touchante de leur simplicité et de l'assurance complète qu'ils ont du pouvoir protecteur de leur propre gouvernement. C'est, en apparence du moins, une peuplade amicale et simple, mais affreusement pauvre. Ses habitants vivent de dattes, d'olives et de lait et sont privés du léger soulagement que procure le tabac. On

ne trouve pas dans toute la contrée une personne qui fume. On peut obtenir du riz de qualité inférieure mais cette denrée, ainsi que le *cornarc*, est importée de Dakhel. On dit d'ailleurs que le village va lentement dépérissant, parce que l'eau du puits devient fangeuse, et que la superficie cultivable diminue, de sorte que les ressources des habitants diminueront aussi. On m'a montré un puits qui n'aurait pas été mentionné par Rohlfs, il y a trente ans et qui est envasé et abandonné depuis 20 ans.

Avant de venir dans ces lieux, je m'étais intéressé à une oasis qui est portée sur plusieurs cartes sous le nom de Nezla, vers l'O., à 2 ou 3 jours de marche de Farafrah. J'ai pris sur cette oasis des renseignements de tous les cheikhs et des habitants les plus vieux de ce village, et tous ont été unanimes à m'affirmer qu'on ne connaît pas d'oasis, ou de restes d'oasis, dans cette région, qu'il n'y a pas de tradition qu'un voyageur quelconque se soit dirigé de ce côté, et qu'enfin, on ne connaît pas de routes ou de traces de routes conduisant à cet endroit.

D'après ce que Rohlfs dit, des collines de sable, d'une hauteur de 300 pieds, parcourent tout au long la région où cette oasis a été placée sur les cartes, jusqu'à 40 milles au delà de la latitude où aurait dû se trouver la Nezla supposée. Or ces dunes qui suivent la direction de 15° N.-O. et que j'ai rencontrées aux côtés S. et E. de Farafrah, n'avaient pas plus de 100 à 150 pieds de hauteur, et elles continuent vers le sud dans des proportions de hauteur relatives, jusqu'à ce qu'elles aient comblé l'ancienne route S.-O. de Dakhel (Rohlfs

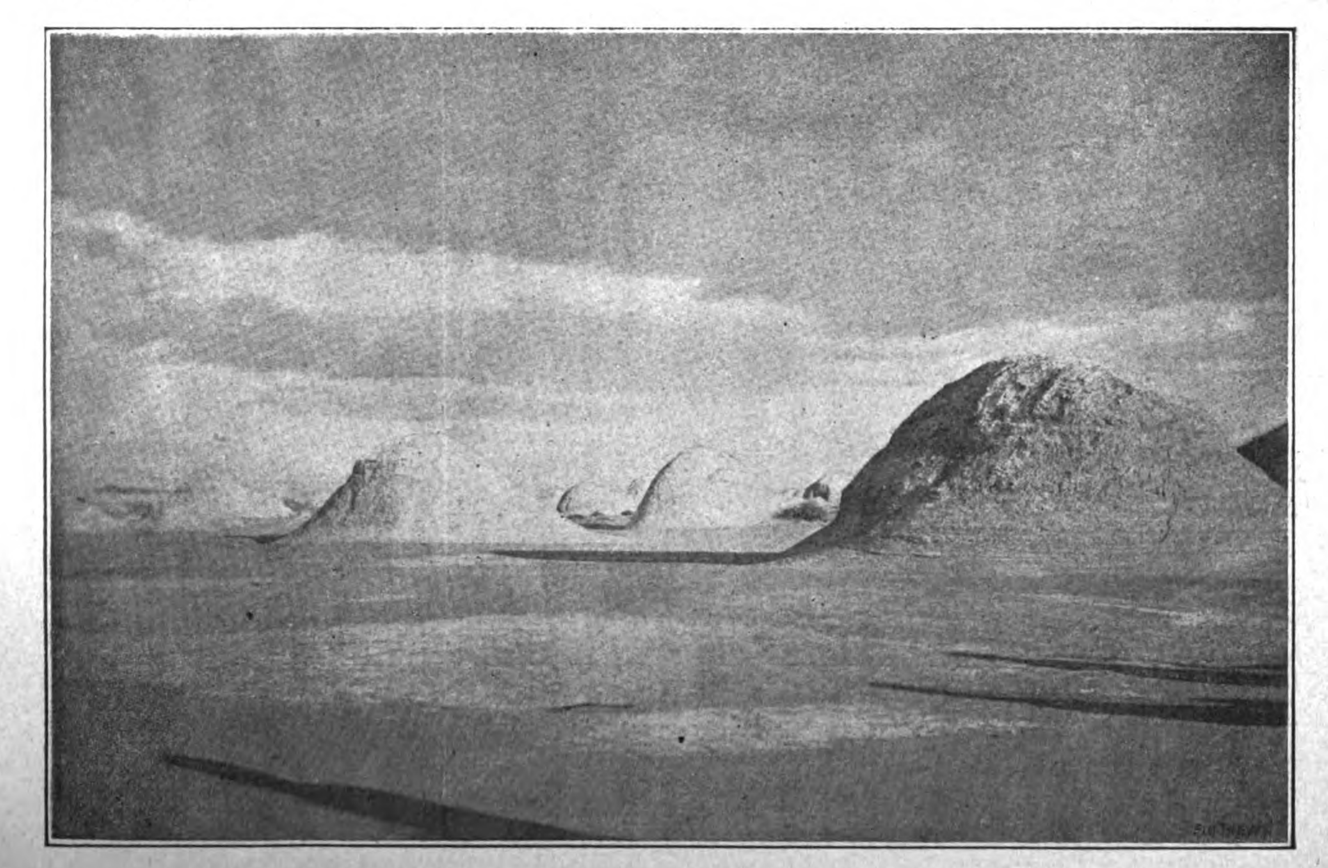
Regen feld) et couvert de larges étendues à l'E. et au S. du Mout.

Ce fait montre qu'il y a eu un grand système de mouvements de sable, sous l'action d'un vent prévalent lequel, ainsi le témoignent les villages submergés par lui sur le côté oriental, indiquerait une augmentation de l'accumulation dans les temps historiques, de sorte qu'il est probable que si une telle oasis Nezla a existé dans le passé, elle est actuellement ensevelie sous le sable à une telle profondeur que toute découverte sera rendue très problématique.

La route de Farafrah à Behariyeh s'écarte presque de 30° de l'ouest au nord dans la dépression pour un parcours de presque 30 milles avec une pente graduelle continuée jusqu'à Aïn Wadi, où elle se trouve à 110 pieds au-dessous du niveau de la mer.

Sur cette route on admire des phénomènes curieux de la nature qui semble employer un système bien connu dans les arts de nos temps, c'est-à-dire que le sable, par la puissance du vent, sculpte et polit les masses projetantes de craie et leur donne toutes les formes qu'on puisse concevoir. A un certain point, on croirait voir un atelier de sculpteur à moitié démoli, où l'on trouve renversés sur le sol des sphinx grossièrement sculptés, des femmes couvertes de longs manteaux, ayant des figures qui semblent vouloir reproduire quelques-uns de nos hommes d'État bien connus.

A une petite distance on voit une immense plaine où s'élèvent des mamelons coniques si parfaitement ronds et pointus qu'on croirait avoir sous les yeux un campe-



Spécimen d'érosion aérienne : HASAWI EL ASID (page 283).

ment de tentes bien montées. Le blanc éblouissant de la craie rend l'illusion plus grande encore. Ceci est appelé par les guides El Kheyamia Es Sharg. Plus loin, les collines, au lieu d'être pointues, sont rondes et nous avons le tableau d'un grand groupe de blocs ronds parfaitement symétriques, comme s'ils avaient été enlevés d'un moule de pudding. Ils sont appelés les « Hasawi El Asid » ou « Pierres de pâtés de fèves ».

Nous montons après sur le plateau calcaire nummulitique, mais après 20 milles environ, nous redescendons dans la dépression de Behariyeh, dans le coin de laquelle sont situés Baouiti et l'oasis de Behariyeh. Aussitôt que nous y parvenons nous trouvons des traces de végétation et un bon terrain, ainsi qu'un puits, Aïn Chaman, convenablement situé sur la route même et employé seulement par les passants.

La route fait ici une courbe vers le N.-O., probablement pour éviter quelques stations de bédouins, dont les occupations ne sont pas strictement limitée à l'agriculture. Ces bédouins jouissent d'une très mauvaise réputation et notre guide a donné des signes de très grande anxiété jusqu'au moment où nous sommes arrivés au petit bosquet de verdure, arrosé par les puits de Aïn el Izzat, El Hassab et Gharbi, où l'on trouve un très petit groupe de cabanes occupées par environ vingt misérables habitants, nombre qui aurait été certainement insuffisant à nous protéger en cas de danger, si le village n'avait pas eu l'avantage d'être protégé par le nom magique du cheik Sénoussi, à cause d'une Zaouieh qu'il possède en ce lieu. Nous sommes arrivés dans le

village de (Baouiti) Kasr, après un voyage de 10 heures environ ; ce village est situé dans une position très pittoresque et bâti d'une façon plus confortable que les autres des oasis du midi. Le terrain, ombragé par des masses de bosquets de palmiers, s'incline en pente jusqu'aux rochers limitrophes. Ces rochers sont ici très variés, ayant leurs lignes plus accidentées que partout ailleurs, et ont l'apparence d'une chaîne de montagnes plutôt que de l'énorme mur blanc, comme celui qui s'élève autour de Dakhel et de Khargueh.

Il y a cinq villages compris sous la dénomination de Behariyeh. On calcule que la population s'élève à 5000 mâles. Les habitants ont une bonne apparence physique, mais ils admettent d'être très indolents et peu entreprenants, et ils passent une partie considérable de leur temps à se soigner d'une fièvre presque continuelle, résultant, disent-ils, de la culture du riz. C'est une fièvre semblable à celle des autres oasis, mais qui n'est pas maligne. Je leur ai donné une bouteille de quinine, qui est la seule spécialité médicale qu'ils possèdent, et pour laquelle il se sont montrés très reconnaissants.

Les dattes forment le principal et même le seul produit d'exportation. Elles sont considérées comme d'une qualité supérieure et il en existe plusieurs variétés. Ils cultivent aussi de belles olives, des oranges et autres fruits et il paraît qu'il y a un nombre considérable de moutons, chèvres et bétail.

Le nombre des puits est d'environ 100 et on trouve de l'eau à une profondeur de 30 à 40 mètres. A cause

de la grande pression provenant de la pente graduelle des lits, l'eau sort avec force et des ruisseaux coulent partout dans la ville. Bien que la dépense pour les travaux nécessaires à l'excavation de l'eau soit insignifiante, aucun travail n'a été fait pour remédier à ce gaspillage, tandis que de tous côtés ont voit des conduites taillées dans le roc ou d'autres travaux qui démontrent ce qu'on a fait autrefois et ce que l'on pourrait faire à l'avenir avec peu de frais et un peu d'énergie.

Quelques-unes des sources les plus importantes ont des jets chauds : par exemple Aïn el Cadi, Aïn Bechma, et Aïn Om el Uftilla. Cette dernière pourrait être utilisée merveilleusement comme bain idéal de sable chaud. Le sable qui tombe dans l'orifice de la source est lancé en l'air par le jet comme un geyser et après qu'il s'est déposé, l'eau coule très claire dans un petit étang ouvert qui est comme un bassin creusé dans le rocher. Le Aïn Bechma a aussi une source d'eau chaude qui bouillonne dans un bassin profond ; il a l'avantage d'avoir tout près une source d'eau froide jaillissant des crevasses du rocher, de sorte qu'on peut prendre un bain chaud, ou se plonger dans de l'eau froide, à quelques yards de distance l'un de l'autre. La température de tous les ruisseaux est presque la même et varie entre 89° et 92° F.

Il n'est point nécessaire de démontrer que le secret de la prospérité et même que la seule condition de l'existence dans les oasis (comme dans tout le reste de l'Egypte, et, en général, dans tous les pays où il n'y a

pas de pluies) est de s'aider par l'approvisionnement artificiel de l'eau. Or comme dans la vallée du Nil le problème a été résolu en réglant les inondations par des travaux énormes et intelligents, il pourrait, de la même façon, être résolu pour les oasis en procédant à une étude scientifique, sérieuse et complète, un système hydraulique qui est, probablement, le plus gigantesque et le plus parfait du monde.

Cela est si vrai que depuis l'affaiblissement et la chute de l'Empire Romain, l'histoire des oasis, en ce qui a trait à cette première nécessité, nous montre un rétrécissement graduel de la superficie cultivable, et les habitants ne pouvant même plus protéger leurs biens contre leur ennemi qui s'approche toujours.

Tous ceux qui ont visité ces régions, ou qui ont prêté quelque attention à leurs conditions, n'hésiteront pas à reconnaître que le pas essentiel à faire pour obtenir un changement favorable dans les conditions actuelles, c'est une mission géologique bien équipée et sérieusement organisée, qui formerait la base d'un système complet et scientifique pour forer des puits, développer l'irrigation, etc. — « Donnez-moi de l'eau et prenez de l'or », tel est le cri des populations de toutes les contrées où la nature a été prodigue de terre et de soleil et laisse la recherche du troisième élément de richesse à l'homme entreprenant et laborieux.

Le Souverain de l'Egypte est aujourd'hui un jeune homme plein d'énergie et d'ambition, entouré par des savants loyaux, intelligents et expérimentés. Pour un Khédive, qui a sous les yeux les œuvres de ses prédéces-

seurs, au moyen desquelles ils ont subjugué le Nil, pour faire servir ses eaux aux besoins de l'agriculture, ce qui leur a valu la gratitude de leur peuple et a fait l'étonnement du monde entier, il est difficile d'imaginer une plus noble ambition que celle de lier son nom à un grand travail national, qui redonnerait la prospérité aux oasis du désert Libyque et leur restituerait le nom que les Grecs leur avaient donné dans les temps écoulés de *Iles des bienheureux !*

De la somme d'erreurs contenues dans un récent écrit

SUR L'EGYPTE ET LES PYRAMIDES (1)

Le hasard m'a mis sous les yeux une des plus importantes publications périodiques, la *Nouvelle Revue* du 15 avril courant. Je choisis pour lire ce qui attirait le plus mon attention par son titre, *Les secrets des Pyramides de Memphis.*

A dire vrai, en parcourant ces pages, captivé par le sujet, mes idées devinrent tout à fait confuses. Je me sentais presque en proie à une stupéfaction cataleptique, ou mieux transporté par une sorte d'hallucination au delà du sens commun, avec vertige et impressions rétiniennes fuyantes, et bourdonnement aux oreilles de mots, de textes, d'expressions hébraïques, égyptiennes, assyriennes, en un mot, une confusion d'idées, de paroles, d'illusoires inductions, de mensonges, de faux !

Tel était mon état d'esprit après cette lecture dont les impressions me laissèrent comme sorti d'un rêve désagréable.

Dans l'impossibilité absolue de pouvoir faire sérieusement une critique de ce pêle-mêle de pensées indigestes, étranges et malcousues, j'y renvoie ceux qui auront le

(1) Voir le compte rendu de la séance du 29 avril 1893.

courage d'en aborder la lecture ou tout au moins de parcourir quelques pages au hasard, et pousser même la bienveillance à chercher, à puiser dans ce galimatias inouï, quelques notions, quelque excuse, soit pour la réhabilitation de l'auteur — ce qui me paraît impossible — soit encore pour combattre mes sévères appréciations.

Cependant, pour l'édification de ceux qui ne voudront pas se donner la peine de lire le mémoire en entier tel qu'il a été publié dans la *Nouvelle Revue*, et pour leur éviter aussi le danger d'une congestion cérébrale, je vais citer ici quelques passages de la fameuse élucubration, afin de pouvoir se former une idée générale de l'immense amas d'extravagances et d'erreurs dont elle est, non-seulement semée, mais aussi tissue fil par fil avec un sans gêne des plus arrogants.

Lisons à peu près au commencement :

« L'Egypte renferme tous les secrets pour reconstituer le Paradis terrestre dont tous les peuples de l'Afrique subiront les heureuses conséquences d'une savante divulgation. Mais il me faut enseigner comment la pomme d'Eve a reçu une si terrible morsure, non par Adam, mais par les ingénieurs égyptiens. La pomme d'Eve symbolise la terre, pomme immense, gigantesque, dont ils connaissaient la forme et la rotondité il y a plus de cinq mille ans (1).

(1) Ici je renvoie le lecteur à ce que j'ai publié dernièrement sur ce sujet spécial : *De la prétendue sphéricité de la Terre, connue par les anciens Egyptiens.*



« Adam et Eve », poursuit l'auteur, « au lieu de représenter un couple humain, ne représenteraient-ils pas une nation, un peuple? Or l'histoire s'accorde à citer le peuple égyptien comme la première nation civilisée des temps les plus reculés. Il semble évident que la Haute-Egypte, c'est-à-dire celle qui se rapproche naturellement des sources du Nil, ait été la terre la plus anciennement cultivée et que sa civilisation fut justement le résultat de la fusion d'une foule de peuples divers qui vinrent habiter la fertile vallée du Nil, et y laissèrent la marque de leurs institutions aussi nombreuses que variées.

« Le Paradis terrestre a-t-il réellement existé, ainsi que cela est écrit dans la Genèse ?

« Je répondrai à cette question en adaptant au texte du livre premier de Moïse celui des ingénieurs égyptiens contenu dans des hiéroglyphes idéographes datant de plus de trois mille ans.

« Ces hiéroglyphes revêtent un caractère idéographique merveilleux de simplicité et de concision. En peu de signes, qui tiendraient sans peine sur une feuille de papier à cigarette, ils donnent l'explication du problème le plus étendu, le plus merveilleux qu'il ait été donné à un cerveau humain de concevoir et de résoudre.

« Ils contiennent l'explication des trois premiers chapitres de la Genèse, que Moïse n'a pas su expliquer.

« Les six jours de travail de la semaine sont représentés par les six cataractes du Nil, et le jour assigné au repos du Seigneur, par le Nil inférieur, fleuve mystérieux qui, ayant franchi les six cataractes,

se repose paresseusement dans son lit de la Basse-Egypte.

« Le serpent figure dans ces six colonnes avec sa tête que l'on ne manquera certainement pas d'écraser un jour pour le plus grand bien de l'humanité (Genèse, chap. III, 15).

« La pomme y paraît aussi, cette fameuse pomme qui fut la cause du malheur de notre premier père et de sa postérité, d'après la Bible. De même, l'œil de Dieu, que Moïse enseigne comme allant à travers l'Eden à la recherche d'Adam, serait l'image du soleil, que les Egyptiens savaient être le point central autour duquel tout le système planétaire se meut.

« L'Eden de Moïse n'aurait été autre chose que le Sahara, pays autrefois très fertile, et qui est aujourd'hui aride : ce pays était très fécond et très peuplé, étant abondamment arrosé par le Nil et d'autres cours d'eau qui le sillonnaient dans tous les sens. »

D'ici, après une longue divagation sur le Sahara et le projet Roudaire, l'auteur affirme que :

Les causes de la disparition de l'eau du Sahara, dans la partie avoisinant l'Egypte, et par suite de sa stérilisation, sont inscrites dans trois documents authentiques, savoir :

« 1° Dans les hiéroglyphes tracés au temps du roi Amenis-in-Beni-Assan, de la douzième dynastie ;

« 2° Dans la Genèse, livre 1er de Moïse ;

« 3° Et dans un monument jusqu'ici resté bien mystérieux, la grande pyramide, du groupe de Memphis, improprement appelée le tombeau de Chéops ».

Arrêtons-nous ici ; je n'ai pas le courage de poursuivra les errements de ces explications fantaisistes, de ces déductions fausses, de ces idées absurdes, ce n'est pas le mot, plutôt imaginaires ou folles, de ce mélange de sources du Nil, de cataractes, de déserts, de Pyramides, de Sphinx, de Genèse et d'histoires. Tout cela est arrosé de chiffres, de calculs, d'x inconnus, de coefficients qu'on pourrait appeler d'accomodation, faciles à trouver et à y développer dessus toutes les mesures désirables. On arrive ainsi à force de divisions, de multiplications avec les coefficients arbitraires, à des chiffres en rapport au sujet imaginaire préconçu.

Tout cet échafaudage fictif est fait pour découvrir *les secrets des Pyramides*, c'est-à-dire que ce monument « avait été construit (1) dans le but, si l'on venait à écraser la tête du serpent, de pouvoir retrouver sûrement et mathématiquement l'endroit où le canal dérivatif, auquel le Nil doit son origine, avait été creusé ; afin de pouvoir, dans le cas où il aurait été obstrué, le rétablir dans son état primitif et assurer le débit du Nil qui avait été créé aux prix de peines et de travaux immenses auprès desquels le Canal de Suez n'est rien. Donc dans ce but, ils (les Égyptiens) avaient établi ces grandes Pyramides de Memphis, dans lesquelles ils avaient mis le plan complet de tout le régime des eaux au delà de leur vallée en se servant de principes géographiques qui ne sont pas inférieurs en précision à ceux que l'on emploie aujourd'hui. La grande Pyramide renferme la carte d'assemblage et les autres, plus au

(1) Page 715.

Sud, le plan particulier de chaque bassin ou lac que forment les sources. Voilà ce que signifient les Pyramides ».

Et enfin, après ces tirades sur les Pyramides, il fait sortir, en habile escamoteur, du large poitrail du Sphinx, le Nil, venant d'un pays dans lequel vivent les lions, avec six cataractes ou rapides indiqués, selon son imagination féconde, sur le même poitrail !

Grâce ! j'en ai dit assez. Réfuter mot à mot les balivernes contenues dans toutes les pages et dans chaque ligne, serait chose impossible et, en tous cas, inutile. Pourtant, il m'est nécessaire de relever une chose rérieuse et importante, pour ceux des lecteurs qui ne sont pas familiarisés avec les écritures hiéroglyphiques, et pourraient être induits en erreur, en voyant comment l'auteur, pour appuyer sa thèse, s'est servi, avec une légèreté que l'on pourrait appeler impudente, d'un texte vraiment monumental et authentique.

Le texte publié dans la *Nouvelle Revue* est copié de l'*Aegyptische Chrestomathie* de l'illustre orientaliste Dr von Leo Reinisch, Wien 1873, planche V, Tombeau d'Aménis, à Beni-Hassan, XIIe dynastie (1).

Ce texte a été partagé en six lignes, tandis que dans le monument reporté par Reinisch il se trouve au milieu

(1) Le texte de Reinisch se trouve identiquement reproduit par Champollion, Lepsius, et traduit par Birch, Brugsch et Maspero. Par une raison que je dirai tout-à-l'heure, je suis fermement persuadé que c'est de Reinisch et non pas des autres auteurs que la copie du texte a été extraite.

A propos du nom d'Aménis, selon d'autres égyptologues, on doit le lire. Amon, ou Amoni. Ce personnage était gouverneur du nome de Meh, de l'an 28 à l'an 43 d'Ousirtasen Ier de la XIIme dynastie, vers 2400 ans avant notre ère.

de la deuxième ligne, et une partie au commencement de la troisième. Il était assurément nécessaire au copiste de pouvoir prouver à toute l'humanité sa découverte des 6 cataractes du Nil, ainsi que la coïncidence des 6 lignes rêvées dans le poitrail du Sphinx.

Dans le texte général on y trouve tracés la vie et les exploits d'Aménis.

Dans la partie du texte copiée, signe par signe et mot à mot, traduit par les savants égyptologues, on y lit :

« Je suis gracieux aimable Gouverneur qui aime sa ville, j'ai passé des années comme Gouverneur du nome de Mah, les revenus tous de la maison royale passaient par ma main » (1).

Je crois qu'il est inutile de rapporter ici la traduction soi-disant idéale qui est la base et la clef des secrets dévoilés par le mystique auteur. Impossible d'en suivre avec sérénité toutes les nuances. Plusieurs pages sont destinées à ces ridicules explications où la pomme d'Eve, l'Eden, l'Egypte, le Nil, les cataractes, le Sahara, les Pyramides, leurs méandres et leurs chambres, sont confondus ensemble et en même temps et serait peut-être fort ennuyeux à reproduire.

Voilà une inscription historique innocente, transformée et interprétée d'une manière fantastique et fausse, servir aujourd'hui de prétexte à un audacieux et illogique tourbillon de phrases sonores et de paroles vaines.

(1) Le texte en langue égyptienne s'exprime ainsi :
2me ligne de Reinisch :
« Nuk neb ammt mer-t hag mer Nu-t-f ar-n-a kher rempet-u ».
3me ligne de Reinisch :
« M hag m Mah baku neb n sutenpa her Kheper m tot a ».



Il y a plus encore : l'auteur a pris la localité *Beni-Hassan*, indiquée dans le texte de Reinisch, pour un nom spécial d'*Aménis*, et au lieu de dire tout bonnement : *Aménis de Beni-Hassan*, il l'appelle *Roi Aménis in-Béni-Assan* et, à la façon algérienne, il en fait un fils un descendant d'un autre ancien roi.

J'en ai dit assez. Le faux édifice de l'auteur s'écroulant sur sa base, il est inutile de le réfuter dans les mille détails erronés, et ajouter qu'il répète souvent *l'œil de Dieu allait à travers l'Eden à la recherche d'Adam*, tandis que dans le texte biblique c'est *la voix de Dieu*, et non l'œil, qui est indiquée. Tout le mémoire est semé de ces fausses traductions auxquelles il ajouta aussi l'explication non moins ridicule de la direction des becs des oiseaux, qui, d'après ses affirmations, lui ont servi merveilleusement à l'étrange interprétation des textes hiéroglyphiques.

*
* *

Dans l'écrit que nous avons rapidement passé en revue, il n'y a pas seulement divergence dans les opinions, il y a un abîme insondable où toute critique sérieuse ne peut aborder. Ceux qui ont cultivé par une longue éducation scientifique et intellectuelle le sens critique ne peuvent pas se donner la peine d'y approcher même un instant.

A présent les questions capitales, l'âge des textes, le mode de rédaction, l'origine des renseignements, forment le véritable mérite de la sérieuse critique moderne.

Qu'on ne l'oublie pas : des générations de savants ont consumé leur vie sur les textes. Une idée neuve en pareille matière a beaucoup de chance d'être un paradoxe. Inventer de nouvelles hypothèses est chose périlleuse quand depuis des années la science philologique égyptienne tourne dans un cercle battu et qu'aucune donnée nouvelle n'y a été introduite. Ce qui est plus dangereux encore c'est la tentation qu'éprouvent les esprits faux et sophistiques, quand il n'y a plus rien de nouveau à trouver, de défaire ce qui a été bien fait. — Agitation d'esprits inquiets, cherchant avec des thèses bizarres, avec des niaiseries et de paradoxales chimères, farcis d'une espèce d'érudition dénuée de discernement, de remettre en question ce que le génie de grands maîtres avait prouvé !

Les minutieuses investigations de l'archéologue sur les débris du passé deviennent scientifiques et intéressantes si on les rapporte à la connaissance de l'antiquité, qui n'est possible que par la connaissance des monuments. Ce sont ces monuments avec leurs écritures que la science a profondément étudiés. Si quelque chose échappe encore à la solution de certaines questions, on s'arrête là où des présomptueux se croient en droit de dresser des systèmes, de dévoiler des secrets, résoudre des problèmes difficiles, et franchir d'un bond ce que la science méthodique met du temps à réfléchir et de labeurs à surmonter. Il n'est pas besoin d'ajouter encore de nouvelles obscurités à celles qui enveloppent le fond des choses. A ce point, le savant lui-même, réduit à s'arrêter, « se laisse — suivant l'heureuse

expression de Claude Bernard — bercer au vent de l'inconnu, dans les sublimités des choses ».

Le monde véritable que la science nous révèle est beaucoup supérieur au monde fantastique créé par une imagination en délire. Celle-ci ne pouvant trouver le vrai dans les choses admises, ni dans la raison, elle l'emprunte à une source irrationnelle quelconque, telle qu'une interprétation fausse, une tradition absurde, une autorité conventionnelle ou arbitraire.

Tel est l'esprit dominant dans l'écrit erroné de la *Nouvelle Revue*. Mais désormais — et il semble impossible que pareille chose arrive juste vers la fin du rationnel XIX[e] siècle — on ne peut admettre que de telles faussetés aient cours. Ces erreurs n'auraient pu passer même du temps de dom Calmet, où Voltaire puisa malheureusement ses connaissances bibliques, et où Louis XIV se laissait dire que *nycticorax* fut un roi d'Israël ! L'époque actuelle en fait de critique scientifique est très sobre et en même temps très sévère.

Peut-être que le nouveau hiérophante qui est tout heureux d'avoir trouvé et dévoilé *les secrets des Pyramides*, nous donnant de faux métaux pour de l'or le plus pur, a voulu nous jouer une farce scientifique. Il s'est trompé fort, et nous lui répondrons comme Plautus (1) qui fait dire à Agorastocles :

« *Agite, inspicite, aurum est* »
« C'est de l'or, voyez-le bien »

et fait répondre à Collybiscus :

« *Profecto, spectatores, comicum* »
« Ma foi, c'est vrai, ô public, c'est un or de comédie ! »

(1) Comedia, *Poenulus*.



Je termine ici à la chute du rideau. Certes, la direction de la *Nouvelle Revue*, qui a donné à ce mystificateur scientifique l'hospitalité honorable de ses livraisons, n'est aucunement compromise par les divagations d'un maladif quelconque ; et j'aime à croire que c'était parfaitement à son insu qu'on ait pu trahir et surprendre sa bonne foi en publiant ce verbiage malencontreux.

Je crois aussi que le véritable auteur s'est déguisé dans un inconnu pseudonyme, à moins que cette bouffonnerie ne tende à cacher une sorte de pamphlet pour faire en sourdine cette guerre qu'on a depuis quelque temps entreprise contre les études égyptologiques et bibliques (1).

Quant à moi, j'ai cru devoir attirer l'attention du public, dont une partie pourrait être la victime de fausses croyances ; je n'ai pas eu d'autres buts, d'autres prétentions, bien persuadé, comme le dit Renan, « que les écrits destinés à combattre une erreur disparaissent avec l'erreur qu'ils ont combattue ».

Dr Abbate.

Le Caire, 29 avril 1893.

(1) Ces notes étaient publiées quand j'ai appris directement par le Prof. Maspero, que l'auteur de l'élucubration archéologique n'était pas un pseudonyme, mais bien M. Léon Mayou, ancien géomètre, à Coulommiers (France). En effet, non content de la publicité de ses idées, dans la *Nouvelle Revue*, il vient dernièrement de les produire en brochure, par les soins de M. Chamuel, éditeur, Paris, rue de Trévise, 29, sous le titre *Les secrets des Pyramides de Memphis* dévoilés par Léon Mayou, avec l'avant propos suivant :

« La préface contient les polémiques soutenues par l'auteur contre M. Maspero, membre de l'Institut de France, et le Dr Abbate pacha, président de la Société khédiviale de Géographie du Caire (Egypte) ».

Ma foi, il n'y a pas absolument de polémique soutenue, mais la reproduction des mêmes idées erronées, telles qu'elles avaient été publiées dans la *Revue*. Juillet 1894.

LA LUMIÈRE ET LA CHALEUR

CONSIDÉRÉS COMME AGENTS BIENFAISANTS DU CLIMAT D'ÉGYPYE [1]

Chaque coin de la terre garde une individualité propre qui est empreinte sur tout ce que produit la contrée et qui en caractérise les aptitudes spéciales : c'est ce qu'on appelle le climat du lieu. Le climat détermine la fécondité du sol et le rend plus ou moins habitable pour l'homme et pour les divers animaux. Il dépend directement de la latitude géographique et de l'élévation verticale de la station ; mais les circonstances du terrain, le voisinage ou l'éloignement de la mer, l'exposition aux vents régnants, peut-être encore d'autres conditions qui ont échappé jusqu'ici aux recherches des savants, y apportent des modifications plus ou moins profondes.

Pour connaître le climat, on observe habituellement la température moyenne des saisons et celle de l'année, les oscillations diurnes du thermomètre et du baromètre, les vents dominants, le régime des pluies, l'humidité moyenne de l'air, la fréquence des orages, l'état électrique ordinaire de l'atmosphère, tout cet ensemble de phénomènes enfin qui constitue le domaine

(1) Voir compte rendu de la séance du 26 mai 1893.

de la météorologie. Cependant dans toutes ces observations on oublie d'indiquer la lumière, un des plus grands facteurs de la vie cosmique, laquelle ne pouvait avoir lieu que par le *fiat lux*. En tous cas, la lumière a un pouvoir si grand, que la considérant en dehors de son immense influence sur les plantes et les animaux, au point de vue des sensations morales, elle joue un certain rôle dans le développement des êtres vivants. *Voir le jour* est synonyme de *naître ;* les ténèbres sont pour nous l'image du néant, de la mort. C'est elle, c'est la lumière, suivant l'heureuse expression de Lavoisier, le flambeau de Prométhée qui répand sur notre planète l'organisation, la vie, le sentiment et la pensée.

Il faudrait donc, pour compléter les conditions climatériques, étudier la distribution et les effets chimiques de la lumière, comme on recherche depuis si longtemps les lois d'après lesquelles se trouve distribuée la chaleur. Il faudrait, tout en observant la force du soleil dans une contrée spéciale, observer aussi celle de la lumière disséminée dans l'atmosphère et réfléchie ou transmise ; déterminer les circonstances qui influent sur l'activité chimique des rayons solaires et les lois des variations qu'elle éprouve d'un lieu à l'autre et d'une saison à la suivante, enfin préciser la nature des fonctions que la lumière remplit dans l'enchaînement des phénomènes de la vie organique.

On sait que la lumière blanche se compose d'une infinité de rayons diversement colorés et que l'on peut étaler en éventail en les faisant passer à travers un prisme ; ils forment alors cette charmante fantasma-

gorie qu'on appelle le *spectre solaire*. Au centre se massent les rayons visibles, se dégradant insensiblement du *rouge* au *violet*, représentant toutes les nuances imaginables des six couleurs principales : rouge, orange, jaune, vert, bleu et violet, se fondant les unes dans les autres par d'harmonieuses transitions. Ces rayons constituent la lumière proprement dite, celle qui affecte la rétine de l'œil ; cependant ils possèdent aussi des propriétés *chimiques* et calorifiques : les plus *chauds* sont les rayons rouges, les plus actifs lorsqu'il s'agit d'exciter des combinaisons chimiques sont les rayons *violets*. Au delà de l'extrême limite du *rouge* s'étend le spectre de la chaleur obscure ; les rayons de cette catégorie n'affectent pas l'œil, et ne paraissent avoir aucune action sur les préparations chimiques sensibles à la lumière. Au delà du *violet* il existe une troisième espèce de rayons, les rayons chimiques. Il ne sont ni chauds ni lumineux, sauf une faible teinte *grise*. Les rayons de cette partie du spectre impressionnent énergiquement les substances employées pour la photographie. Il résulte de ces données que la proportion de rayons chimiques qui arrive à la surface du sol en un point donné, est d'une importance capitale pour l'évolution de la vie organique sur ce point, et les différents phénomènes qui s'y produisent se fixent au point même qu'elles frappent.

Il est connu que les rayons solaires pris ensemble éprouvent dans l'atmosphère une absorption telle que la moitié environ est perdue en chemin, et cette perte se répartit entre les rayons visibles et les rayons obscurs.

On pourrait, à la rigueur, calculer l'absorption que l'air exerce sur les différents rayons sous une latitude donnée, et en déduire l'intensité variable de ces rayons en tant qu'elle dépend de l'élévation du soleil; mais l'air n'est pas seul à produire cet effet. Les quantités très variables de vapeur d'eau et d'eau liquide qu'il tient en suspension, les poussières solides qu'il charrie, les gaz qui s'y mêlent accidentellement, ont une très grande action sur la lumière qui les traverse. Nous ne connaissons que très imparfaitement les impuretés accidentelles de l'atmosphère, nous connaissons encore moins l'intensité relative de l'action qu'elles exercent sur les différents rayons. Il faut donc, en résumé, revenir à l'observation directe, à des études sérieuses et suivies si l'on veut acquérir des notions exactes sur le sujet.

Mais le but de cette note ne peut pas dépasser les limites étroites que je me suis imposées. Je me restreindrai à dire seulement quelques mots sur la grande influence exercée sur le climat de l'Égypte, au point de vue sanitaire, par la chaleur et par la lumière.

La température est l'élément principal, la caractéristique des climats; mais il n'est pas moins vrai de dire que le climat est l'ensemble des conditions météorologiques d'une localité, d'une contrée, d'une région, d'une zone du globe, conditions qui dépendent de la latitude, de l'altitude, de l'exposition et de la constitution hydro-géologique du sol.

Rappelons-nous que l'Egypte est située entre les 31e et 24e degrés de latitude Nord, et se trouve comprise

entre le 32e et le 27e degrés de longitude Est. C'est un pays chaud, mais non tropical.

La moyenne annuelle de la température, en plusieurs années d'observations, peut être désignée à 21°. Ce résultat est très exact pour 4 ans. Pour le mois le plus chaud, le mois d'août, la moyenne serait de 24°. Elle est de 11° pour le mois de janvier, qui est le plus froid. Bien que la sérénité soit le cachet bien connu du ciel de l'Égypte, c'est une erreur de croire qu'il n'y pleut pas. Il y a en moyenne 55 jours plus ou moins pluvieux par an.

Les habitants d'une contrée ne sont pas moins l'expression des influences climatériques qui leur ont imprimé, à la longue, leur cachet spécial. Les êtres organiques, les hommes, la faune, la flore, ont été habitués à ces influences, qui agissent d'une manière incessante sur l'état de santé, l'entretenant ou la troublant, et de là les manifestations morbides diverses, selon les latitudes. Cette dernière question fait le principal objet des études climatériques et médicales.

Connaître les climats, selon les latitudes, les altitudes, les configurations géographiques, les expositions, et par suite les influences telluro-atmosphériques, c'est connaître l'état physiologique et l'état pathologique de l'homme dans toutes les régions qu'il habite. On dit avec juste raison que la topographie climatérique est à la médecine ce que la géographie est à l'histoire.

Les influences telluro-atmosphériques ont été considérées comme la cause directe de la pluralité des maladies qui atteignent les êtres organisés. La science de



nos jours commence à y relever par des investigations suivies et comme cause prochaine et efficiente, des germes pathogènes spéciaux, propres à engendrer tous ou au moins plusieurs états morbides dans les espèces animales, dans l'homme.

Déjà les poussières contenues dans l'atmosphère avaient attiré d'une manière sérieuse l'attention des savants, tels que Loewenhoeck, Gautier, Claubry, Ehrenberg, qui en faisant connaître l'importance grande, pour la science biologique, de l'étude de ces molécules, ont ouvert un horizon nouveau à ces singulières découvertes. Aujourd'hui, à cause de nombreux corpuscules organisés contenus dans ses poussières, cette étude a pris une importance toute spéciale du côté de l'hygiène et de l'étiologie des maladies.

Les premiers essais de Redi et Spallanzani ont été suivis par les modernes et nouvelles investigations, désormais en cours, de Schwan, Helmoltz, Freudenreich, Giacosa, Moreau, Miquel, Tyndall, Cohn et Pasteur. Leurs données ont été définitivement adoptées par la science méthodique.

Parmi tous les organismes microscopiques de l'air, ceux qu'on reconnaît comme cause et origine des maladies épidémiques et contagieuses, sont certainement les bactères auxquels on a donné plus d'importance dans nos dernières années.

Ces bactères proviennent ou des terrains ou des eaux, c'est-à-dire des deux sources qui en sont chargées abondamment.

Si l'eau est le siège des bactères adultes, l'air est le réservoir de leur germe. Mais bien que l'eau fournisse à l'air une quantité de bactères, néanmoins la plus grande partie de ces microrganismes est cédée à l'air par la surface du sol, d'où ils sont déplacés par les frottements et les vents.

Il est généralement admis que pendant l'hiver les bactères de l'air sont en diminution, et au contraire en abondance pendant l'été. Ces oscillations sont aussi sensibles en certains jours, comme pendant les différentes heures d'une localité quelconque. Les causes qui agissent plus énergiquement à déterminer ces oscillations dans les diverses époques de l'année, les jours et les heures, concordent avec la température et l'état de sécheresse ou d'humidité du terrain, avec les vents et la pression barométrique, et avec certains autres coefficients, dont la nature et l'action nous sont, jusqu'à présent, encore inconnus. Parmi ces causes, il faut admettre ici en Egypte la forte chaleur pendant l'été et la grande lumière qui est permanente pendant près de 16 heures.

Il est assuré que le développement de certains bactères, par exemple du *bacillus malariæ* et du *bacillus anthracis*, a lieu à une température élevée ; mais, en dehors de différentes conditions requises pour ce développement, nous avons des expériences contradictoires, où le facteur principal, la forte chaleur, au contraire, a agi comme neutralisant sinon comme destructeur de ces germes infectieux.

On était habitué à accorder généralement aux spores une énorme résistance à l'action des rayons solaires. Nocard est d'avis (opinion partagée par Duclaux) que cette action des rayons solaires s'exerce non pas sur les spores, mais sur le jeune mycelium issu de ces spores pendant la durée de l'insolation. Mais Arloing et Strauss répétèrent les expériences avec des ballons semés de spores, dans du bouillon et dans l'eau stérilisée, exposés au soleil, et leur destruction a eu lieu avec une différence de quelques heures de l'une à l'autre. Ainsi que je l'ai dit dans une autre communication à l'Institut Egyptien, sur la *Febris Nilotica Autumnalis*, en appliquant ces expériences à la fièvre qui apparaît périodiquement en Egypte pendant la crue du Nil, les microrganismes qui pourraient s'y être développés à la surface du sol, ou suspendus dans les basses couches remplies de vapeurs acqueuses, sont détruits graduellement par la grande et persistante puissance des rayons solaires.

Ici je considère les *rayons solaires* complexivement et comme action des rayons calorifiques, et en même temps des rayons chimiques, comme lumière.

Tout dernièrement, au mois de février, dans une séance de la Société Royale de Londres, le prof. Marshall Ward a fait une relation très intéressante au sujet des investigations sur l'action de la lumière sur le *bacillus anthracis*. Il a couvert un disque de gélatine, contenant les spores du bacille, avec un morceau de papier dans lequel avait été découpée à jour une lettre majuscule. On exposa un miroir réfléchissant les rayons lumineux sur le disque de gélatine. Après 48 heures on observa,

non sans étonnement, que tout le disque était devenu très opaque et que la gélatine apparaît transparente dans les points correspondants à la lettre majuscule, lesquels points avaient subi l'action de la lumière.

On n'a pas relevé au microscope la présence d'organismes dans la région transparente. Donc les rayons solaires, même réfléchis, sont capables de tuer les spores ; il est clair que dans cette expérience c'est l'action seule des rayons chimiques ou lumineux qui devient microbicide, ainsi qu'il est démontré par le disque de gélatine qui est resté complètement solide.

Dans un autre ordre d'idées, il est hors de doute que la lumière doit exercer des actions chimiques égales à celles qu'on observe dans le règne végétal. Ce n'est pas seulement la quantité donnée de chaleur qui est nécessaire à la maturité de l'orge par exemple ou du froment. De Candolle et les agronomes modernes, tout en reconnaissant l'influence que la lumière exerce sur l'assimilation et la transpiration des plantes, ont démontré que cette irradiation lumineuse peut, dans certains cas, suppléer à la chaleur dans les phénomènes de végétation. A Sekibotten (69°, 28' lat. N.), un grain de froment pour arriver à la maturation emploie presque 2500 heures, tandis qu'en Alsace (48°, 30' lat. N.), il en emploie seulement 2000. Dans ce cas, c'est la lumière qui a compensé la chaleur. Ainsi la vigne produit ou ne produit pas à maturité complètement son fruit sous l'isotherme 10, selon que le ciel est habituellement serein ou nuageux, ou avec du brouillard.

Il est évident que l'action de la lumière doit contri-



buer sans doute à la plasticité des liquides en circulation. Les expériences de Dutrochet, de Béclard, de Moleschott ; les faits vérifiés par Bidder et Smith ; la beauté et l'harmonie des formes chez les habitants des pays ensoleillés ; et, d'un autre côté, les dyscrasies des individus qui vivent dans la pauvreté de lumière, prouvent suffisamment la bienfaisante influence que cet agent exerce sur notre organisme. Dans la différence de cet agent splendide et lumineux, qui fait défaut en certains endroits, on arrive à trouver la plus rationnelle cause de production dans la prééminence soit de la scrofule, soit du rachitisme et de l'anémie.

Le rôle et l'importance de la radiation solaire, dans les phénomènes de la vie, sont démontrés par la physiologie; il est donc nécessaire, chose qui malheureusement n'a pas été encore adoptée par la météorologie hygiénique, de combler cette lacune.

Il est bien, pourtant, de rappeler que les investigations sur la mensuration des rayons lumineux emanés du soleil, et la connaissance de l'analyse spectrale, d'après Kirchow et Bunsen, ont grandement contribué à ces importantes études. Mais le physicien, en effet, cherche à mesurer la quantité des rayons qui nous arrivent directement du soleil ; tandis que l'hygiéniste et l'agronome ont besoin de connaître quelle est la somme de lumière que le ciel nous envoie en tous moments, soit par un temps serein et tranquille, soit avec du brouillard ou de la pluie.

En attendant que ces études délicates et nécessaires soient faites ou complétées, nous devons en Egypte nous

tenir à l'observation élémentaire et habituelle des phénomènes généraux. La lumière et la chaleur doivent être considérées, à mon avis, comme des agents désinfectants et bienfaisants pour le pays. Presque dès la moitié du mois de mai jusqu'à la moitié du mois d'août, les maladies aiguës ou infectieuses y sont en diminution, pour reprendre pendant les mois de chaleur humide à cause de l'inondation, et augmenter d'une manière ascendante, pour diminuer encore au mois d'avril. Il est constaté que les 3 mois des grandes chaleurs et de sécheresse, où le thermomètre dépasse 35°, 38°, et quelque fois 40 degrés centigrades, sont les mois les plus favorisés au point de vue sanitaire, car la nature fait avorter et disparaître les germes infectieux du sol brûlé et de l'air échauffé anormalement. Dans cet échauffement constant, il faut aussi comprendre l'action simultanée des rayons calorifiques et des rayons chimiques, la grande lumière diffuse et réfléchie toute part.

Les expériences que j'ai rapportées de Marshall Ward ont ouvert aux recherches suivies de microbes, à leur biologie et à leur influence, un nouvel horizon, où il faut voir et apprécier des faits et des effets jusqu'à présent inconnus.

Il ne faut pas demander dans l'ordre des investigations scientifiques l'ordre rigoureux de la logique, pas plus qu'on ne peut demander d'avance au voyageur le plan de ses découvertes. En cherchant une chose on en trouve une autre ; en poursuivant une chimère, on découvre une magnifique réalité. Le hasard, de son

côté, vient réclamer sa part. « On doit considérer l'édifice des sciences, disait Cuvier, comme celui de la nature... Chaque fait a une place déterminée et qui ne peut être remplie que par lui seul ». Ce qui n'a pas de valeur en soi-même, comme l'ensemble de cette note, peut en avoir comme moyen nécessaire et comme stimulant occasionnel de recherches.

Dr Abbate.

COMPTE RENDU

DES

SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 29 avril 1893.

Présidence de S. E. ABBATE PACHA.

ORDRE DU JOUR :

1. ABBATE PACHA : *Des erreurs sur l'Egypte et les Pyramides contenues dans une récente publication* (Nouvelle Revue du 15 avril) ;
2. WILLIAM GROFF : *Unification des systèmes géographiques* ;
3. BONOLA BEY : *Notes Colombiennes.*

La séance est ouverte à 4 heures dans une salle des tribunaux mixtes.

Lecture est donnée du procès-verbal de la séance précédente, qui est approuvé.

Le président donne lecture d'une Note tendant à réfuter des assertions et des appréciations erronées sur l'Egypte et les Pyramides, parues dans le dernier fascicule de la *Nouvelle Revue* (1).

(1) Voir page 289.

La parole est ensuite donnée à M. Groff, qui soumet à l'attention de l'assemblée une proposition relative au méridien initial :

Dans la haute antiquité, dit-il, les grands peuples avaient tous un système géographique à eux ; avec la multiplication des rapports entre les peuples et avec le progrès des connaissances, ces systèmes, après s'être croisés quelquefois, ont fini par s'unifier dans le résultat moderne généralement accepté. Mais tandis que tout le monde est d'accord aujourd'hui sur l'ensemble des connaissances terrestres, il y a un point sur lequel la divergence emprunte au sentiment national une force de résistance extraordinaire, c'est la question du méridien initial.

Or, comme la nature a fourni avec abondance les éléments pour la solution de tous les problèmes scientifiques, ainsi elle nous offre le moyen d'avoir une solution naturelle de cette question.

Il y a sur le globe une zone qui couvre la plus grande partie de continents possible (de sorte qu'elle se prêterait merveilleusement à toute sorte de recherches), et qui sépare nettement des éléments physiques et ethnographiques différents.

Cette zone, d'une largeur de 15 degrés en partant de l'équateur (25-40 L.E. Greenwich), s'étend en effet du nord au sud sur toute l'Europe orientale, sur tout le continent africain, englobe le cours complet du Nil et sépare les mondes slave et sémite du monde européen. C'est dans cette zone naturelle et si favorablement disposée qu'il faudrait tracer le méridien initial.

Le long de cette zone on trouve, sur les parallèles, en partant de l'équateur, la Nubie au 20°, Guizeh au 30°, Constantinople au 40°, Saint-Pétersbourg au 60°, Spitzberg au 80°.

On pourrait, en outre, aux points où se présentent, sur le Nil, les 30°, 20°, 10°, de L.N. ériger des monuments-signaux, de manière que le voyageur parcourant le fleuve trouverait sur son passage ces éléments assez intéressants de nos connaissances terrestres.

Le secrétaire général donne lecture de sa Note sur Colombo :

Hier, M. Cleveland, président de la République des Etats-Unis, inaugurait les fêtes américaines en hommage à la mémoire de Colombo, par une grande revue navale. Qu'il soit permis à notre association de rendre aujourd'hui un très modeste hommage au grand génie qui a ouvert un nouveau monde à l'activité humaine. Tandis que les sociétés sœurs ont dédié des séances à la glorification de la grande découverte et de son auteur, nous nous bornerons à dire quelques mots à propos des accusations dont on a voulu flétrir sa mémoire, accusations récemment répétées par MM. Baldomero et Danloup.

Après avoir décrit le retour triomphal de Colombo, son caractère physique et moral, sa lutte courageuse contre une destinée qui s'acharnait à sa perte, le secrétaire général parle des accusations portées contre lui. Il fait observer que ces attaques ne sont point de date récente, mais ont leur point de départ dans le procès que Don Diego, fils de Colombo, intenta pour réclamer du roi Fernand le maintien des engagements qu'il avait pris avec son père. C'est de cette époque assez lointaine que datent les accusations absurdes qui visent à présenter Colombo comme un aventurier et comme un plagiaire effronté. Des écrivains de mauvaise foi, contemporains de ces faits, répètent ces accusations, quoique Don Diego ait complètement gagné son procès :

Colombo, dit-on, a volé son idée aux Pinzon, les riches armateurs de Palos, qui l'ont accompagné dans le voyage de découverte. Martin Alonzo Pinzon, se trouvant à Rome, aurait vu dans la bibliothèque du Pape une carte qui représentait les terres situées à l'ouest des Canaries; il aurait communiqué cette notice à son ami Colombo, qui l'a exploitée à son profit.

Cette assertion, présentée par les héritiers Pinzon à l'époque du procès, a été alors déclarée mal fondée par les juges. En effet, M. A. Pinzon était à Rome en 1491, tandis que Colombo plaidait sa cause depuis dix ans près les cours d'Europe. D'autre part, les Pinzon étaient des armateurs riches, des marins audacieux et bien connus, et n'avaient aucun besoin de l'intervention d'un étranger dans un projet qui aurait assuré leur fortune et leur gloire. En outre, il n'auraient pas accepté de se mettre sous la dépendance de Colombo si le projet leur était propre. Enfin, au retour du voyage de découverte, ils auraient prétendu à juste titre prendre part au triomphe devant leur pays et leur roi, tandis qu'aussitôt arrivés à Palos, on perd complètement leur trace. C'est que leur conduite vis-à-vis de l'explorateur génois avait failli à la loyauté et ils jugèrent bon de s'éclipser.

On dit que Colombo a emprunté son projet aux Islandais. Dans son voyage en Islande en 1477, il aurait appris sur les lieux l'existence de terres occidentales et il en a fait son profit. Avant tout, il est juste de noter qu'il n'y aurait rien d'irrégulier à relever des idées abandonnées par d'autres, mais il est notoire que les anciennes expéditions scandinaves qui succédèrent à celles de Naddod (861), de Gardar et Flokko (864), qui découvrirent l'Islande, c'est-à-dire celles de Günbjorn, d'Erik le Rouge, de Harri Marson, de Leid, fils d'Erik, de Téodorik, qu'on prétend être arrivés jusqu'au Labrador et au Winland, n'ont jamais soulevé l'hypothèse d'un nouveau continent. Du reste Colombo n'aurait pas manqué, en face de l'opposition qu'il trouvait partout et du ridicule dont on vou-

lait flétrir son projet, de présenter ces preuves, vu qu'il s'agissait d'un peuple, l'islandais, qui ne pouvait certainement exciter la jalousie de l'Espagne. Ce qui reste de son voyage en Islande est une légende recueillie par Lord Dufferin et racontée dans son ouvrage *Lettres des hautes latitudes*, d'après laquelle, en 1477, un jeune homme, de stature élevée, au nez aquilin et aux cheveux blonds (le portrait de Colombo), aurait fait son apparition à Reykiavik.

Mais l'histoire la plus dramatique qu'on ait inventée contre Colombo, est la suivante :

Un pilote espagnol, sauvé par miracle d'un naufrage, serait arrivé à Porto Santo, avec trois ou quatre hommes. Le pilote, recueilli par Colombo, qui se trouvait dans l'île avec sa femme, lui raconta que, pendant la traversée de l'Angleterre à Lisbonne, une tempête l'avait poussé bien loin dans l'occident et il était arrivé à des îles dont les habitants marchaient nus ; que, ayant mis pied à terre, il avait été accueilli avec bonté et fourni d'eau et de vivres. Le pilote, fort dans le calcul des longitudes (sic) aurait donné à Colombo la position exacte des îles, lui aurait prouvé que l'île de S. Brandano, celle de Cipango et celle des sept villes des Saints n'existaient point et que le voyage, quoique pénible, n'était point difficile. Le pilote aurait même dressé une carte... (cela probablement pour faire pendant à la carte vue par Pinzon à Rome).

Mais voilà la fatalité qui s'en mêle ; le pilote et ses hommes moururent tous et après cette mort mystérieuse et inexplicable, dont on n'a pas cru, cependant, devoir accuser Colombo, celui-ci commença sa campagne.

Cette histoire, qu'on a rééditée tout récemment avec grand apparat, est bien ancienne ; on s'en était servi dans les premières attaques contre la mémoire du grand Génois, et cent ans après on a même réussi à fabriquer le nom du pilote, qu'on a baptisé sous le nom d'Alonzo Sanchez de Huelwa. Le premier qui parle de ce pilote fantastique, c'est l'historien Orviedo, qui dans son *Historia general et natural de las Indias*, parue en 1735, n'hésite pas à la déclarer *fausse*. Las Casas dit qu'il a recueilli cette boutade à l'Hispaniola, mais il ne faut pas oublier que, dans cette île, les ennemis de Colombo, ceux mêmes qui avaient fourni le plus d'armes contre lui dans le procès de D. Diego, étaient restés maîtres de la situation.

Du reste, il suffit de se reporter à l'époque pour comprendre tout de suite l'absurdité de la fable. On était aux temps dans lesquels la question et la passion des découvertes maritimes hantaient tout le monde. Le Portugal, en première ligne, lançait ses vaisseaux dans toutes les directions pour trouver la route pour les Indes ; quiconque aurait pu annoncer la nouvelle d'une découverte telle que celle du prétendu pilote colombien aurait touché le plus haut faîte de la richesse et de la gloire ; le pilote, qui était si fort en cartographie et en astronomie, ne pouvait ignorer cet état de choses. Est-il possible qu'il ait confié à Colombo le secret qui pouvait être sa fortune et sa célébrité ? Et ses hommes, qui restent des semaines à Porto Santo, qui ne parlent guère et disparaissent comme des fantômes ?... Et le pilote, qui lui aussi disparait, sans même nous laisser son nom ?

Tout cela n'est pas sérieux. Ce que Colombo a appris aux Canaries, c'est qu'un marin, Martino Vicente, a pêché, au large, bien au delà du Cap S. Vincent, un morceau de bois sculpté, provenant de l'ouest; qu'un autre morceau avec des sculptures étranges a été vu par Colombo à Porto Santo même; qu'aux Açores on avait retiré de la mer des pièces d'arbres résineux d'une espèce inconnue, travaillées de main d'hommes et provenant elles aussi de l'ouest; que deux cadavres, d'une race étrange et inconnue, avaient été jetés, un jour de tempête, sur la plage; que les îles vues à l'occident par Léon de Madeira, Pierre Velasco et Vincenzo Dias n'étaient que des illusions, car Luca de Gazzano, génois qui s'avança vers l'ouest pour les chercher, ne trouva que l'immensité de l'Océan.

Colombo donc ne vola son idée ni aux Pinzon, ni aux Islandais, ni au pilote espagnol qui n'a jamais existé.

M. Bonola examine ensuite si Colombo était assez ignorant pour ne pas pouvoir de lui-même concevoir le grand projet, et à l'aide des notices authentiques qu'on a de sa vie et des documents recueillis par la *Commissione Colombiana* créée en Italie, il prouve que l'explorateur génois, par ses voyages, ses études et les relations qu'il entretenait avec les savants de l'époque, était bien en condition, à l'aide de son génie puissant et divinateur, de concevoir ce que, avec une constance unique dans les annales de l'histoire, il est arrivé à réaliser.

D'autre part, M. de Lesseps était-il un ingénieur? le grand Français eut, comme Colombo, une idée de génie, et il mit à contribution la science des autres pour prouver que son idée était pratique: il la poursuivit avec une énergie admirable, et tandis que les savants d'Europe disputaient la possibilité du canal et les cataclysmes que son percement devait amener, de Lesseps continuait les travaux et le canal fut ouvert. Lesseps n'était ni un ingénieur, ni un savant dans le sens strict du mot; un canal avait déjà existé dans l'isthme du temps de Necao, de Darius et des Ptolémées. Est-ce que ces circonstances enlèvent quelque chose au mérite de l'illustre vieillard qui a honoré à plusieurs reprises nos séances de sa personne et auquel j'adresse d'ici mes hommages émus?

Ensuite l'orateur passe en revue les mérites scientifiques de Colombo, soit la découverte de la mer des Sargasses et l'explication qu'il donna de ce phénomène, la découverte de la ligne magnétique sans déclinaison, l'indication de la ligne de séparation des grandes divisions climatologiques de l'Océan; c'est lui qui se servit le premier des variations pour déterminer les longi-

tudes, qui annonça l'origine continentale de l'ile de la Trinitad et des autres qui forment la ceinture de la mer des Caraïbes et qui enfin devina et signala l'existence du grand continent américain du sud.

Ici, conclut l'orateur, je place une remarque que je suis le premier à faire et que je ne trouve pas dénuée de fondement.

On dit et l'on répète à satiété que Colombo était si peu fondé dans les connaissances terrestres qu'il n'a jamais soupçonné d'avoir découvert un nouveau continent, qu'il est mort dans la conviction d'avoir touché au bord oriental de l'Asie, sans même réfléchir qu'il rétrécissait énormément la circonférence de notre globe, ou que la distance des Antilles à l'Asie était si énorme que les voyageurs Marco Polo, Mandeville et Nicolo da Conti n'auraient pas pu la parcourir, d'après leurs récits mêmes.

Il est vrai que Colombo, dans ses lettres et rapports, ne parle jamais d'un nouveau continent, mais nous pouvons bien croire que, arrivé sur les lieux il s'en aperçut tout de suite, car il ne cessa pas dans ses derniers voyages de chercher un passage à travers ce continent qui lui barrait la route aux pays de l'Asie.

Mais il y a bien une autre réflexion qui peut prouver que Colombo s'attendait à la rencontre de terres nouvelles qui ne pouvaient être le Cipango et le Catai de la carte de Toscanelli, et s'il n'en parla jamais cela est dû à la proverbiale finesse génoise. Colombo dans ses propositions au roi Jean II de Portugal et au roi Fernando insista toujours pour qu'on lui donnât le titre de vice-roi des terres qu'il allait découvrir et la dîme sur l'impôt pour lui et ses successeurs. Ce furent même ces prétentions, qu'il n'a jamais voulu abandonner, qui lui valurent le refus du roi Jean et sept ans d'attente à la cour d'Espagne. Si Colombo avait accepté la géographie de Toscanelli dans son intégrité, s'il n'avait pas entrevu, par une divination de son génie, que d'autres grandes zones terrestres devaient se trouver sur la route de Cipango, comment aurait-il pu demander des pouvoirs souverains sur des pays qui étaient déjà organisés en Etats et où il y avait des ports « recélant plus de cent navires chaque jour, des palais royaux d'une somptuosité inouïe» et par conséquent pourvus d'une force militaire que les quelques dizaines d'hommes des trois caravelles ne pouvaient évidemment mettre en déroute? Donc Colombo supposait à merveille que l'espace océanique indiqué par Toscanelli était trop court; il supposait évidemment qu'un autre continent devait s'étendre entre l'Asie et l'Europe, comme contre-poids au continent ancien, d'après les théories du temps, et ce fut quand il eût crainte que le nouveau continent ne recélât pas les richesses rêvées et promises, qu'il s'occupa en vain de chercher le passage à l'autre Océan, que Bilboa devait voir peu d'années après.

Les trois communications ont été applaudies par l'auditoire et la séance est levée à 6 heures.

Séance du 20 mai 1893.

Présidence de S. E. ABBATE PACHA.

ORDRE DU JOUR :

1. Dr G. SCHWEINFURTH : *Sur l'origine des plantes cultivées dans l'ancienne Égypte* ;
2. VENTRE BEY : *Hydrologie du bassin du Nil. Sur les prévisions des crues* ;
3. ABBATE PACHA : *La lumière et la chaleur considérées comme agents bienfaisants du climat d'Égypte.*

La séance est ouverte à 4 1/2 heures dans une salle des tribunaux mixtes.

Dans l'assistance nombreuse on remarque les notabilités du monde officiel et des colonies.

Le secrétaire général donne lecture du procès-verbal de la séance précédente, qui est adopté, et annonce les ouvrages et les cartes récemment parvenus à la bibliothèque.

Le Dr Schweinfurth, qui a pris place au bureau avec le président et le secrétaire général, est l'objet d'une véritable ovation, lorsque, sur l'invitation du président, il se prépare à parler.

La conférence de l'illustre savant, dont nous publions un résumé, (1), est écoutée avec la plus vive attention et saluée à la fin par des applaudissements réitérés.

(1) Voir page 93.

M. Ventre bey a la parole. Après s'être excusé, car se sentant indisposé, il se trouve obligé de ne donner qu'un simple aperçu de son travail (1), il expose ses théories sur l'hydrologie du Nil et sur le phénomène de la crue, qui sont accueillies par l'auditoire avec la plus grande attention et applaudies chaleureusement.

Le président donne lecture de sa Note inscrite à l'ordre du jour (2), note fort goûtée par l'Assemblée et très applaudie.

La séance est levée à 6 heures.

Séance du 18 novembre 1893.

Présidence de S.E. ABBATE PACHA.

ORDRE DU JOUR :

1. VENTRE BEY : *Les Egyptiens connaissaient-ils la source de leur fleuve? (Essai historique):*
2. ABBATE PACHA : *Le rocher de Montazah. (Souvenirs légendaires et historiques de l'Egypte ancienne).*

La séance est ouverte à 4 heures dans la salle des référés, aux tribunaux mixtes.

Lecture est donnée du procès-verbal de la séance précédente, qui est approuvé.

Le secrétaire général informe, comme d'habitude, des dons et des échanges reçus.

La parole est donnée à M. Ventre bey pour sa communication (3).

(1) Voir page 5.
(2) Voir page 301.
(3) Voir page 163.

S.E. Abbate pacha, président, donne lecture de son travail sur Montazah, le rocher de la côte de Ramleh, où S. A. le Khédive a fait bâtir une gracieuse villa.

Le public nombreux, qui assiste à la séance, rehaussé comme charme par la présence d'un élégant auditoire féminin, applaudit les deux intéressantes conférences.

La séance est levée à 6 heures.

Séance du 22 décembre 1893.

Présidence de S. E. ABBATE PACHA.

ORDRE DU JOUR :

OCTAVE DIAMANTI, *chargé de missions du Gouvernement français.*

La Perse et l'Asie centrale,

De Téhéran à Tachkent par les monts Elbrouz, la mer Caspienne, le chemin de fer transcaspien, Boukkara et Samarkande.

Habitants, mœurs, coutumes.

L'Angleterre et la Russie et la question de Pamir.

La séance est ouverte à 6 heures dans une salle du Cercle artistique, gracieusement mise à la disposition de la Société.

Une grande carte de l'Asie centrale, dessinée par le secrétaire général, est exposée dans la salle, au-dessus de la tribune.

L'assistance est nombreuse et choisie. M. le marquis de Reverseaux, ministre de France, M. Koyander, consul général de Russie, M. Macciò, consul général d'Italie, S. E. Abani pacha, grand maître des cérémonies de S. A. le Khédive, MM. Morana,

*

le prince Yonine et Zaluski, commissaires à la Caisse de la Dette publique, le R. P. Ohrwalder, etc. et une foule élégante de dames et de demoiselles, outre les membres de la Société et de l'Institut, forment un auditoire des plus flatteurs et encourageants pour le jeune conférencier, qui, né en Egypte d'une famille honorable et très connue, y est accueilli comme un enfant du pays dont on aime voir et applaudir le succès.

S. E. Abbate pacha présente M. Diamanti à l'assemblée en disant que, quoique le sujet sorte de la sphère de nos études habituelles, il a cru y faire place s'agissant d'un voyageur qui, par sa naissance, appartient, on peut le dire, au pays.

M. Diamanti à la parole. Conférencier sûr de son sujet, élégant, clair, il charme son auditoire pendant une heure, entremêlant son exposition d'explications données sur la carte, d'observations très fines et très spirituelles et glissant avec un tact exquis sur les points qui pouvaient froisser les susceptibilités politiques de l'assistance.

Attaché à la personne du président du Conseil des Ministres en Perse, il y est resté deux ans. Au mois de décembre, 1891 il quittait Téhéran pour se rendre dans le Turkestan russe, à Tachkent, en parcourant ainsi 2,600 kilom. ; la route suivie a été de Téhéran par la chaîne des monts Elbrouz et Recht à Bakou. De là par bateau à travers la mer Caspienne à Oxom Adle; de cette ville à Samarkande en chemin de fer, de Samarkande à la capitale du Turkestan russe en tarantas, ou en traîneau, suivant la saison.

Les pays parcourus sont décrits par l'orateur avec une clarté admirable et les détails du voyage avec une verve brillante et inépuisable, et à la fin l'assemblée lui témoigne ses sentiments par des applaudissements réitérés.

Le président exprime le regret qu'un accident de voyage ait fait retarder l'arrivée des tableaux pour projection lumineuse,

au moyen desquels l'orateur pouvait illustrer sa conférence, mais quoiqu'il y ait fort bien suppléé par une exposition remarquable d'évidence, il invite les personnes présentes à se réunir encore prochainement dans la même salle pour assister au défilé des vues intéressantes que M. Diamanti a prises sur les lieux et termine en remerciant chaleureusement l'orateur de sa communication.

La séance est levée à 7 h. 1/2.

N. B. L'exposition des vues à l'aide d'une lanterne de projection, gracieusement prêtée par M. *Adolphe Cattaoui, a eu lieu dans le même local* le 27 décembre.

Séance du 27 janvier 1894.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

ORDRE DU JOUR :

1. Abbate pacha : *Sir Samuel Baker.*
2. Le secrétaire général : *Rapport sur la situation de la Société.*

   La séance sera transformée en Assemblée générale, réservée aux sociétaires, pour :
3. *Elections des membres du bureau de la Commission centrale.*

La séance est ouverte à 4 heures dans une salle des tribunaux mixtes.

Lecture est donnée du procès-verbal de la séance précédente, qui est adopté.

Le secrétaire général prend la parole pour son rapport. Il commence par adresser un respectueux hommage à la mémoire de S. A. Tewfik Pacha, Patron de la Société :

« La perte la plus douloureuse dont a été frappée la Société a été celle son auguste Patron, le Khédive Tewfik.

La postérité impartiale rendra justice aux qualités éminentes de ce souverain, qui est descendu au tombeau accompagné des regrets unanimes de ceux qui aiment la bonté et la justice. Pour nous Il a été un Patron bienveillant : c'est à lui que nous devons notre résurrection et les bases assez solides sur lesquelles notre institution aujourd'hui est assise.

C'est Lui qui, en nommant le Prince héritier notre Président, nous assura la bienveillance et la protection de son successeur. »

Le secrétaire général énumère les autres pertes que la Société a subies, pertes qu'il faut remplacer par une propagande active en faveur de la Société. Il cite ce qu'on a fait à ce propos dans les Sociétés de Paris, de Rome et de Marseille, et il exprime l'espoir que cet appel sera entendu par les personnes qui s'intéressent à la vie intellectuelle du pays.

Passant ensuite aux travaux accomplis par la Société pendant son dernier exercice triennal, il rappelle les voyageurs reçus, les travaux des sociétaires, les bulletins publiés et l'honneur dont a été l'objet une publication spéciale de la Société (*Sommaire historique des travaux géographiques exécutés en Egypte par la dynastie de Mohamed Ali*, par M. Bonola bey), qui a été traduite en arabe par ordre de S. E. le président du Conseil des Ministres, Riaz pacha.

Le rapporteur annonce aussi les actes de générosité dont la Société a été l'objet de la part du Gouvernement, qui a augmenté la subvention de L. E. 150, a accordé l'impression gratuite des bulletins jusqu'à la concurrence de L. E. 75, a donné un fonds pour les collections et a autorisé le Ministère des Travaux public à construire une annexe au local de la Sociélé pour y installer et organiser son Musée.

Le président, Abbate pacha, donne lecture d'une notice commémorative sur feu Sir Samuel Baker, dont le portrait est exposé dans la salle. C'est un hommage dû la mémoire d'un

voyageur éminent et d'un homme qui a joué un rôle important dans l'histoire des conquêtes égyptiennes dans l'Afrique centrale et que la Société a eu l'honneur de recevoir plusieurs fois dans son sein.

Après ces deux communications, les personnes ne faisant pas partie de la Société sont invitées à se retirer et les sociétaires procèdent, sur la liste dressée aux termes de l'art. 6 du Règlement par la Commission centrale, aux élections de deux vice-présidents, de deux vice-secrétaires, d'un trésorier et de onze membres de la Commission centrale.

Le président et le secrétaire général, sont, d'après les Statuts, de nomination khédiviale.

Le résultat du scrutin est le suivant ;

Vice-présidents :

S. E. Hussein Fakry pacha, Ministre des Travaux publics et de l'Instruction publique.

Colonel Wingate bey, directeur de l'Intelligence département.

Secrétaires :

Comm. T. Figari, avocat.

Ahmed Zéki, chef de bureau à la présidence du Conseil des Ministres.

Trésorier :

C. Boinet bey, délégué au Conseil financier.

Commission Centrale :

A. Bircher, négociant.

O. Borelli bey, avocat.

A. Cameron, conseiller à la Cour d'appel indigène.

E. H. Floyer, directeur général des télégraphes égyptiens.

C. Grand bey, ingénieur, directeur général des services des villes.

J. R. Gibson, commissaire-directeur anglais des Domaines de l'Etat.

S. E. Ismail pacha (el Felaki), astronome.

S. E. Mohamed Moktar pacha, directeur de la Daïra Kassa.

J. B. Piot, vétérinaire en chef de l'Administration des Domaines de l'Etat.

F. Ventre bey, ingénieur en chef de la Daïra Savieh.

Comte Ch. Zaluski, commissaire autrichien à la Caisse de la Dette publique.

La séance a été levée à 6 heures.

IVe Série. — Numéro 5.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE:

PLANCHES



LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1895

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

IV[e] Série. — N° 5.

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1895



SLATIN PACHA.

CONFÉRENCE

FAITE A LA SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

PAR

S. E. SLATIN PACHA (1)

MESDAMES ET MESSIEURS,

La population de la partie de l'Afrique appelée Soudan se partage, eu égard à sa manière de vivre, en deux grandes races : l'une est celle des habitants sédentaires des villes et des villages ; l'autre comprend les Arabes nomades. Ceux-ci, à leur tour, se divisent, d'après la nature de leurs troupeaux, en *éleveurs de chameaux (siad i bill)* et en *éleveurs de bestiaux (baggâra)*.

Dans ce rapide exposé des conditions et de l'état de cette contrée, je ne parlerai que du Soudan égyptien, lequel, en raison des circonstances anormales dans lesquelles il se trouve actuellement, excite, pour le moment, le plus d'intérêt.

Je vais maintenant faire connaître, en peu de mots, à l'honorable assemblée, la nature des pays occupés par ces deux races principales, dont les mœurs, le caractère et les qualités distinctives sont, en grande partie, déterminés par les conditions physiques de leur entourage.

Les populations sédentaires *(Aoulad-el-Beled)*, dans la vallée du Nil et riveraines du fleuve, ce sont, en allant du nord au sud, les Dongolais ou *Danagla*, et les *Cheikhieh* dans la province de Dongola; les *Barabera* et les *Djaliin* dans celle de Berber jusque vers Khartoum. La *Djezireh*, c'est-à-dire la presqu'île entre le Nil Bleu et le Nil Blanc, a une nombreuse population, et la plupart des habitants font dériver leur origine des *Djaliin* et des *Danagla*. Les habitants sédentaires du *Kordofan* prétendent à la même

(1) Voir le compte rendu de la séance du 30 avril 1895.

descendance, tandis que ceux du *Dar-Four* appartiennent, pour la plupart, à la race du pays même. Les rives du Nil Blanc sont habitées par les *Ḥassanieh* et les *Hessénat*, et depuis *Djos abou Djouma* vers le sud, s'étendent les peuplades nègres des *Chillouk*, des *Dinka*, des *Nouèr*, jusqu'à *Lado*, et, à l'ouest de *Fachoda*, sur le *Bahr-el-Gazal*, l'on trouve les *Djangué*, les *Fertit*, les *Banda*, etc. Il serait trop long d'énumérer toutes ces tribus sauvages; du reste cela ne rentre pas dans le cadre du tableau que je me suis proposé d'esquisser.

En partant de la limite occidentale du Soudan égyptien nous rencontrons d'abord, dans la province du *Dar-Four*, en nous dirigeant vers l'est, les tribus d'éleveurs de chameaux désignées sous les noms de *Eregat*, *Naou-eiba*, *Mohamid*, *Mahria* et *Seïadia;* un peu vers le sud, les *Maalïa ;* puis, se rattachant à ces derniers, les tribus dépendant comme tributaires de la province de Kordofan, nommées *Ahamda*, *Maganin*, *Kenâna*, *Kababish*, auxquelles il faut ajouter les *Beni-Gherar*, les *Kauahla*, les *Chanabla*, les *Ghueread* et les *Haouara*.

A l'est du Nil, notamment au nord-est du Nil Bleu, il y a les *Batahin*, les *Choukerieh*, les *El Hammeda*, appartenant à la province de Khartoum ; les *Tabeïna*, les *Emran*, les *Beni-Amer*, les *Halenga*, appartenant aux districts de Kassala et de Massaouah.

Au nord de la tribu des *Choukerieh* nommée ci-dessus, habitent, dans la province de Berber, les *Bicharieh*, savoir : les *Aoulad om Ererr* et les *Hadendaoua*, jusqu'à Souakin.

Si l'on considère la situation géographique des contrées habitées par ces diverses tribus, l'on reconnaît que celles vouées à l'élevage des chameaux ont toutes leurs campements et leurs pâturages au nord du 13° degré de latitude, circonstance qui s'explique par la nature du sol et les propriétés du climat de cette région.

Le Soudan égyptien, au nord du 13° degré de latitude, présente depuis le *Dar-Four* jusqu'au Nil, une plaine sablonneuse et pierreuse par endroits, une sorte de steppe, parsemée çà et là d'arbres de belle venue ; l'eau s'y rencontre dans des puits profonds pour la plupart, à des journées de distance les uns des autres. A l'est du

Nil le pays change de nature, le sol est ferme et argileux et des massifs de montagnes s'élèvent entre Kassala et la mer Rouge. Les pluies périodiques qui tombent sous cette latitude dans les mois de juillet, août et septembre, sont moins fréquentes que dans les contrées situées plus au sud.

Les Arabes possédant des troupeaux de chameaux — que nous devrions, pour nous conformer à la nomenclature de l'histoire naturelle, appeler *dromadaires* — ont choisi cette région septentrionale du Soudan, comme étant la plus propice à l'élevage de ces animaux. En effet, le sol, sec par lui-même, et rarement détrempé par les pluies, préserve les chameaux des affections des pieds si communes dans les régions tropicales. Les arbustes de la famille des *mimosas* qui abondent dans cette contrée leur offrent une excellente nourriture et l'eau des puits suffit pour les abreuver dans des intervalles de douze à quinze jours en hiver et de trois à huit jours en été. De plus, et c'est l'avantage le plus important pour les éleveurs de chameaux, la mouche *Tetsé*, dont la piqûre est mortelle pour ces animaux, ne dépasse pas ce degré de latitude septentrionale.

Si nous considérons maintenant la région située au sud de ce parallèle, nous trouvons, en partant toujours de l'ouest, les tribus *Baggara* (c'est à dire d'Arabes éleveurs de bêtes à cornes), des *Taacha*, *Habanieh*, *Fellatha*, *Beni-Halba*, *Risegatt*, puis, dans la province de Kordofan, les tribus des *Messerieh*, des *Hammed*, des *Djimma* et ensuite des Arabes *Selems*, s'étendant jusqu'à *Fachoda*.

A l'est du Nil, dans la *Djezireh*, se trouvent les *Chanchabs* et les *Deguems*, ensuite les *Lahauin*, les *Beni Hussein*, et les tribus des *Sheikh Abou Roh* et des *Djihena*. Ces dernières possèdent il est vrai des chameaux en outre de troupeaux de bêtes à cornes, mais aussi dès l'approche de la saison pluvieuse elles quittent leurs pâturages dans le sud et se transportent avec leurs animaux dans le voisinage de Khartoum.

Le sol de toute cette région au sud du 13° degré de latitude est généralement argileux et riche en humus ; il n'est sablonneux que dans quelques endroits. Au sud du *Kordofan* s'élèvent les

montagnes de Nouba avec leurs immenses vallées ; au sud-est de la Djezireh la chaîne des monts *Goulé* s'étend jusqu'aux *Beni Changol*, à la limite sud-ouest de l'Abyssinie. La végétation est luxuriante dans cette région ; les arbres y abondent, l'herbe y pousse avec vigueur, on y rencontre à chaque pas des céréales de diverses espèces, à l'état sauvage, et l'eau y est fournie en abondance par des puits fort rapprochés l'un de l'autre.

Toutes ces propriétés physiques rendent cette contrée fort favorable pour l'élevage des bêtes à cornes, car elles y trouvent d'excellents pâturages et l'eau est assez abondante pour pouvoir abreuver les bestiaux tous les deux jours en hiver et tous les jours en été. D'un autre côté, la constitution de ces animaux les fait résister à l'influence de l'excès d'humidité qui caractérise le climat de cette région.

Quant à ce qui concerne les qualités et les traits particuliers de mœurs et de caractère qui distinguent chacune des trois principales races du Soudan égyptien, il va de soi que les habitants sédentaires *(Awlad el-Beled)* sont les plus civilisés de tous. Établis dans des demeures fixes, ils ont été amenés par la nécessité à se construire des maisons, fort primitives il est vrai, d'après nos idées, et à les pourvoir des meubles et des ustensiles les plus indispensables. Ils vivent pour la plupart de l'agriculture qu'ils pratiquent, soit en arrosant leurs champs de l'eau puisée du Nil à l'aide de roues hydrauliques, soit en les ensemençant pendant la saison des pluies. Ils sont aussi les agents des échanges commerciaux entre le Soudan et l'Egypte ; échanges maintenant presque nuls, mais autrefois fort actifs. En leur qualité d'intermédiaires de ce commerce, ils apprennent à connaître des besoins nouveaux et des idées inconnues au Soudan, qu'ils propagent ensuite plus loin.

Les nomades, éleveurs de chameaux, habitant la région au nord du 13° degré de latitude, se nourrissent du lait et de la viande fournis par leurs troupeaux, et le peu d'agriculture dont ils s'occupent est exercé ordinairement par leurs esclaves. Ils logent sous des tentes en poil de chameau qu'ils fabriquent eux-mêmes, et leurs diverses tribus sont en hostilité constante les unes

contre les autres ; ainsi par exemple, les *Mahrieh* sont ennemis jurés des *Saiadieh*, ceux-ci des *Hammer*, etc. Bien que ce que nous appelons, nous autres européens, civilisation, n'ait exercé jusqu'à présent sur eux aucune influence appréciable, néanmoins par leurs relations avec les marchands et les habitants des villes dont ils transportent les marchandises sur leurs chameaux, les mœurs de ces nomades se sont un peu adoucies. Elles forment en quelque sorte la transition entre celles de la population sédentaire et celles des sauvages *Baggâra*. Ces derniers, habitant, comme on le sait déjà, la région au sud du 13• degré de latitude, n'entrent en contact avec la population des bourgs que lorsqu'ils amènent leurs bestiaux aux marchés les plus proches. Ils se nourrissent principalement de laitage et du produit de la chasse ; quant à l'agriculture, ils ne la pratiquent que d'une manière tout à fait exceptionnelle. Confinant partout au sud avec des peuplades nègres, ils dirigent contre elles de fréquentes expéditions dans le but d'enlever des esclaves en guise de butin, et l'on comprend que les cruautés inséparables de pareilles entreprises, ne peuvent contribuer à rendre leurs mœurs moins farouches. Ils sont braves, mais peu accessibles à la pitié et portés en toute occasion à satisfaire leur rapacité par l'injustice et la violence. Des huttes qu'ils se construisent, à l'aide de branches fixées en terre et pliées en demi-cercle, sur lesquelles sont étendues des peaux de vache grossièrement tannées, leur procurent un abri primitif contre les pluies fréquentes de cette région.

Chez tous les peuples la condition d'existence des femmes donne jusqu'à un certain point la mesure du degré de civilisation auquel ils sont parvenus. Dans le Soudan égyptien, chez les habitants des bords du Nil, la femme est traitée avec estime, elle est admise à donner son avis sur tout ce qui concerne la famille, et ce n'est qu'en cas d'une pauvreté extrême qu'elle se soumet à faire les travaux les plus durs du ménage.

Chez les Arabes nomades du Soudan la femme occupe une situation plutôt servile ; c'est elle qui est chargée, chez les *Baggâra* notamment, lorsque la tribu change de lieu de campement, de

seller les bêtes de somme, de les charger et, ensuite, de dresser de nouveau le camp ; elle est obligée de vaquer à toutes les occupations domestiques les plus pénibles, le plus souvent sans aucune assistance; les hommes ont à protéger les troupeaux contre les attaques des bêtes sauvages et des tribus ennemies, à chasser et à aller au pillage.

Mohammed Aoulad Ahmed (connu sous le nom de *Mahdi*) était issu d'une famille de citadins de la tribu des *Danagla*. Ayant reçu une certaine instruction religieuse, il s'appliqua en voyageant en qualité de *cheikh terig* (cheikh religieux) à faire de la propagande à son profit. Ayant pu se convaincre du vif mécontentement qu'excitait parmi la population le régime auquel elle était soumise, il résolut de provoquer un soulèvement au nom de la religion, d'abord afin de s'élever au rang de chef suprême de ce mouvement populaire, et ensuite afin de chasser du pays les étrangers, tant Égyptiens qu'Européens, qu'il haïssait également. Le mécontentement qui régnait au Soudan contre le Gouvernement, avait sa cause dans l'avidité des employés, surtout des employés indigènes *soudanais*, qui dans les derniers temps étaient parvenus à des postes importants et qui cherchaient à s'enrichir aussi vite que possible par toutes sortes d'extorsions et de mesures tyranniques. Ce qui y contribuait aussi, c'était l'ignorance de beaucoup de choses essentielles de la part des fonctionnaires européens, qui souvent donnaient, dans les meilleures intentions, des ordres tout à fait contraires aux traditions et aux idées des Soudanais, et devant par conséquent provoquer leur désaffection.

Mohammed Ahmed connaissait la disposition générale des esprits dans le pays, mais il n'ignorait pas non plus qu'un mobile religieux serait seul capable d'unir dans un but commun les diverses tribus vivant entre elles en perpétuelle hostilité. Il fit un voyage au *Kordofan*, et confia à cette occasion aux chefs religieux du pays qu'il avait reçu de Dieu la mission prophétique de *Mahdi*, ce qui trouva créance auprès de beaucoup d'entre eux.

De retour dans la résidence qu'il avait choisie, dans l'île d'*Abba*

sur le Nil Blanc, au sud de *Kaua*, il envoya à beaucoup de cheikhs et de tribus des écrits où il se déclarait être le « Maître attendu » « *Mahdi-el-Monteséer* ».

Le Gouvernement, informé de ses menées, commença à y faire attention et le gouverneur général, qui était alors Abd-el-Raouf pacha, envoya à Abba Abou Saoud bey, qui invita Mohamed Ahmed à se rendre à Khartoum pour s'expliquer devant le « *Seigneur du pays* »; il reçut pour réponse que par la volonté de Dieu et de son prophète c'était lui, Mohammed Ahmed, qui était le seigneur du pays. Abou Saoud bey étant retourné de sa mission sans résultat, Abd-el-Raouf pacha envoya deux compagnies sous le commandement de deux Sacol Rasî, pour s'assurer par la force de la personne du prétendu *Mahdi*. Chacun des deux officiers cherchait à avoir seul l'honneur de s'emparer du cheikh rebelle, et comme ils n'agissaient pas de concert, Mohamed Ahmed, avisé à temps par ses amis de Khartoum de ce qu'on entreprenait contre lui, n'eut pas de peine à les vaincre l'un après l'autre. Il avait déjà alors nommé ses lieutenants, devant, le cas échéant, lui succéder. Prétendant toujours n'agir que sous l'inspiration prophétique, il déclara avoir reçu l'ordre d'en haut d'instituer khalifes ses principaux disciples sous les noms de trois des quatre premiers successeurs du prophète Mahomet, savoir :

Abdullah ibn Mohamed, de la tribu des *Taacha* devint le khalife *Abou Bekr es Sadik* ;

Aly ibn Hélou, de la tribu des *Deguêm*, devint le khalife *Omar ibn Khattâb* ;

Mohammed Cherif ibn Hamed, le plus proche parent du Mahdi, devint le khalife *Aly ibn Abou Talib*.

La place du quatrième khalife resta provisoirement inoccupée ; une mission fut envoyée pour l'offrir au chérif *Mohammed ibn Senoussi*, chef lui-même d'une secte répandue dans tout le nord de l'Afrique et dont le siège est dans le pays de Tripoli ; il ne fut répondu à cette offre que par un silence méprisant.

Le séjour de l'île d'Abba étant devenu trop dangereux pour lui, Mohammed Ahmed traversa le fleuve et se rendit par *Dar-Djimmé Cherkélâ* à *Tékélé*.

Mohammed pacha Seïd, alors gouverneur du *Kordofan*, marcha à sa rencontre à la tête de quatre compagnies d'infanterie régulière, sans cependant l'attaquer, et rentra sans avoir obtenu aucun succès à *El Obéid*, ce qui ne contribua pas peu à accroître le prestige du Mahdi.

Celui-ci se dirigea vers le *Djebel Gadir*, dont il changea le nom en celui de *Djebel Mâsa*, et fut renforcé en route par une foule de nouveaux adhérents.

Rachid bey, moudir de *Fachoda*, sans en avoir reçu l'ordre, se mit en marche de sa propre initiative pour l'attaquer, mais il fut assailli en route et périt avec tout son détachement.

C'est une chose connue que tous les peuples non civilisés ne manquent jamais d'attribuer tout évènement ou tout succès extraordinaire à des causes surnaturelles. Depuis soixante ans que les Egyptiens régnaient sur le Soudan, personne n'avait osé se soulever contre leur domination, et voilà que le pauvre *faki* Mohammed Ahmed, la veille encore inconnu, sans force militaire, à la tête d'une troupe de partisans à peine armés, remportait chaque jour de nouveaux avantages sur ses ennemis! Il devait être, il était assurément le libérateur, le Mahdi envoyé par Dieu, d'après les anciennes prophéties!

Il envoya alors de tous les côtés des émissaires porteurs de feuilles volantes avec le récit de ses succès, dont le bruit se répandait du reste rapidement de bouche en bouche dans tout le Soudan. Il appelait la population aux armes contre les oppresseurs, au *Djihâd*, ou «guerre sainte» en donnant à ses partisans le nom d'*Ansar* (combattants pour la foi). Il promettait à ceux-ci, par ordre soi-disant du prophète, les joies éternelles du paradis, s'ils périssaient martyrs en combattant, et les quatre-cinquièmes du butin s'ils survivaient. Quant au dernier cinquième il s'en réservait la disposition. De cette façon le *fanatisme* et *l'avidité*, passions dominantes des Soudanais, se trouvaient excités à la fois.

La population indigène du *Kordofan* et d'une partie du *Dar-Four* répondit à l'appel du Mahdi sous l'impulsion principalement du fanatisme ; quant aux Arabes nomades et notamment aux *Bag-*

gâra' ils suivirent avec joie l'occasion de se débarrasser des impôts particulièrement odieux à ces hommes primitifs, et qui, autant que je m'en souviens, même dans notre vieille Europe, ne sont guère aimés du peuple. Ils savaient bien, en outre, qu'au milieu des troubles qui allaient éclater, ils pourraient donner libre cours à leur passion du pillage. Une foule de gens sans aveu et des marchands d'esclaves, se joignirent aussi aux troupes du Mahdi, qui se vit ainsi en peu de temps à la tête de milliers d'hommes fanatisés, prêts à hasarder, quand il le faudrait, leur vie pour lui et pour conquérir les biens qu'il leur promettait. Les habitants des villes des bords du Nil et de la Djezireh ne se prononçaient pas encore, dans l'expectative des évènements.

Au mois de mars 1881, après avoir terminé la lutte engagée contre Sultan Hassan, prince héritier du Dar-Four, je m'étais rendu à Khartoum pour faire au gouverneur général Abd-el-Raouf pacha des propositions concernant l'administration du pays et le recrutement des troupes, après quoi je revins au Dar-Four. Ma résidence ordinaire comme gouverneur de ce pays était l'ancienne capitale *El Facher*.

Vers la fin d'octobre, les cheikhs de la tribu arabe des *Mahrieh* vinrent me trouver et me firent savoir que leur caravane, qui s'était rendue, comme tous les ans, au puits éloigné de treize jours de marche vers le nord, appelé *Bir-el-Melh*, pour en rapporter du natron, avait été attaquée par la tribu des *Bédéyat*.

Les Mahrieh avaient perdu en cette occasion plus de 1,500 chameaux et 160 hommes libres de leur tribu emmenés prisonniers par leurs ennemis. Les *Bédéyat*, dont le pays est situé au nord-ouest du *Dar-Four* et au nord du *Wadaï*, étaient nominalement sujets du *Dar-Four*, auquel ils payaient tribut ; c'est pourquoi les cheikhs des *Mahrieh* s'étaient adressés à moi pour obtenir, par mon intermédiaire, que les prisonniers faits sur eux et les chameaux qui leur avaient été enlevés leur fussent rendus.

Comme j'étais d'ailleurs dans l'intention d'entreprendre un voyage d'inspection dans les districts occidentaux du *Dar-Four*, je me mis immédiatement en route à la tête de 250 hommes d'infan-

terie et de 300 chevaux de cavalerie irrégulière et j'atteignis, après dix jours de marche, en passant par *Kabkabiah*, la localité appelée *Kamo*, et *Zagaoua Koubbé*, à la limite orientale du territoire de *Bédéyat*. Je reçus là-bas, par Marcopoli bey, un télégramme chiffré, en français, du Gouverneur général, qui me communiquait la défaite de Rachid Bey et les troubles qui avaient éclaté. Des ordres m'étaient donnés en même temps, pour que je prisse des mesures afin d'empêcher à tout événement que les mécontents du Dar-Four ne fissent cause commune avec les insurgés.

Par bonheur pour moi, les *Bédéyat* m'offrirent leur soumission et amenèrent dans mon camp des chevaux, des chameaux et des bœufs comme gage de leur sincérité. Obligé de retourner le plus tôt possible à *El-Facher*, j'emmenai avec moi prisonniers les chefs des *Bédéyat*. Je leur promis de les rendre à la liberté dès que les *Mahrieh*, faits captifs, auraient été remis à leurs parents, et qu'une partie au moins des animaux enlevés auraient été restitués à leurs propriétaires ; c'est ce qui eut lieu en effet.

Arrivé à *El-Facher* je fus informé que des troubles avaient déjà éclaté parmi les tribus arabes du sud de la province. Je me transportai immédiatement à *Dara* et j'envoyai contre les mutins une expédition commandée par *Ismaïl Oualed Bernou* et par *Mansour effendi Helmy ;* moi-même je revins de nouveau à *El-Facher* pour y concentrer les troupes disséminées dans le Dar-Four.

Pendant ce temps le Gouvernement avait organisé une nouvelle expédition sous *Youssouf pacha El-Chelâli*, laquelle fut défaite et détruite par Mohammed Ahmed au commencement de juin. Cette victoire le rendit maître de tout le Kordofan ; l'insurrection s'étendit partout, comme un immense incendie ; les troupes et les fonctionnaires du Gouvernement furent attaqués partout où ils se trouvaient et le plus souvent vaincus et massacrés.

Sur l'invitation des cheikhs de plusieurs tribus et des principaux marchands d'*El-Obéid*, le Mahdi marcha contre cette ville. Le premier assaut qu'il lui livra au commencement de septembre 1882, fut, il est vrai, brillamment repoussé par la vaillante garnison de la

place qui lui infligea une perte d'environ 10,000 hommes ; néanmoins *El-Obéid* fut forcé de se rendre vers la mi-janvier 1883 (1).

Abd-el-Kader pacha, qui venait d'occuper le poste de gouverneur général, remporta d'importants avantages dans la province de *Sennaar* sur les insurgés qui la ravageaient sous la conduite de *Oualed-el-Moukachef*, ainsi que sur le Nil Blanc. Cependant, le Gouvernement égyptien voulant mettre fin à la rébellion de plus en plus menaçante, envoya au Soudan une armée sous le commandement du général Hicks. On sait la catastrophe qu'éprouva ce général, dont l'armée, qu'accompagnait le gouverneur général nouvellement nommé, *Allaheddin* pacha, fut entièrement détruite dans sa marche sur *El Obeid*. Dès lors le Soudan se trouvait de fait à la merci du Mahdi.

Il est vrai que le gouvernement ànglais d'accord avec celui d'Egypte, envoya à Khartoum Gordon pacha que l'on supposait avec raison être aimé des habitants du Soudan pour ses manières affables et la générosité de son caractère ; il n'était cependant pas en son pouvoir d'arrêter la catastrophe inévitable qui approchait.

Sur ces entrefaites, les tribus du *Dar-Four* s'étaient révoltées. De ma personne je quittai *El Facher* pour prendre le commandement dans les districts du sud et du sud-ouest de la province, les plus peuplés et ou se trouvait le foyer de la rébellion. Tantôt vainqueur, tantôt vaincu, j'avais ce désavantage que mes pertes en hommes ne pouvaient se réparer, tandis que l'ennemi recevait continuellement de nouveaux renforts.

Seïd bey Djoumma commandait à ma place dans la province d'*El Facher*, et dans celle de *Kabkabiah* et de *Kolkôl*, la plus tranquille de toutes, le major *Adam Amer*.

Il n'y avait d'autre Européen que moi dans le *Dar-Four*. Mon autorité se trouva fortement ébranlée par le bruit répandu par les ennemis du gouvernement et par des gens qui m'étaient personnellement hostiles, que l'Egypte était au pouvoir d'*Ahmed pacha Arabi*. On prétendait qu'il avait expulsé du pays tous les Européens,

(1) Voir bulletin III série, page 611, le récit dramatique de cet évènement par le R. P. Ohrwalder.

mais que l'ordre de mon licenciement n'avait pu encore parvenir au Dar-Four à cause de l'interruption des communications postales. En outre de cela, il se forma parmi les Darfouriens, servant comme soldats sous mes ordres, un complot dans le but de passer au sultan *Abdullahi ibn Abou Bekr*, qui avait succédé à Sultan *Haroun* comme prétendant au trône. Je me vis en conséquence obligé, sans égard au nombre déjà bien réduit de mes troupes, de faire fusiller par arrêt du conseil de guerre six sous-officiers, impliqués dans ce complot.

Après la défaite de l'armée de Hicks, sur laquelle se fondaient toutes nos espérances, il devenait impossible de se maintenir dans le *Dar-Four*. Tous, jusqu'au dernier des soldats, savaient qu'on ne pouvait plus compter sur aucun secours. Je fus donc forcé par le manque de munitions et le découragement de mes hommes de me soumettre, au commencement de janvier 1884, à *Mohammed ibn Khaled*, connu précédemment sous le nom de *Zogâl*. Celui-ci, parent du *Mahdi*, avait rempli auparavant l'emploi de *wékil* du moudir de *Dara*, et j'avais été obligé, par des circonstances sur lesquelles je dois passer pour le moment, de le laisser partir pour le Kordofan, bien avant la venue de l'armée de Hicks.

Quoiqu'il eût été lui-même fonctionnaire du Gouvernement, *Mohammed ibn Khaled*, fit subir à ses anciens collègues, après leur reddition, de si mauvais traitements que *Seïd bey Djoumma* et ses officiers de la garnison *d'El Facher*, après lui avoir signifié leur soumission par *Sandjeh Omr woled Dorhô, Aly bey Chabir* et *Kadiamoum Hanafi*, reprirent de nouveau les armes. Cependant, après neuf jours de siège, El Facher dut capituler. Malgré cet incident ces officiers ne furent pas traités plus mal que les autres prisonniers. La province de *Kabkabiah* s'était soumise presqu'en même temps que celle de *Dara*.

Vers le commencement d'avril, le Mahdi transporta son camp *d'El Obeid* à *Rahad*, et moi-même je fus conduit *d'El Facher*, sous escorte, à cette dernière place. Arrivé à *Rahad* à la fin du mois de juin, je reçus le meilleur accueil de la part du khalife Abdullahi, qui, étant sorti à cheval à ma rencontre à la tête d'un

nombreux cortège, me présenta ensuite au Mahdi. Celui-ci déclara qu'il me pardonnait tous les crimes commis pendant que j'avais combattu contre lui, et m'ordonna de ne plus me séparer du khalife. En effet depuis ce jour je fis partie de la suite d'Abdullahi.

Bientôt j'appris la chute de Berber et l'extension de la rébellion sur tout le Soudan. Sous la pression du fanatisme toujours plus exalté de ses partisans le Mahdi fut obligé de marcher lui-même sur Khartoum.

A deux journées de marche de cette ville Mohammed Ahmed me fit appeler et me donna l'ordre d'écrire immédiatement une lettre à Gordon pacha pour l'inviter à se soumettre. J'écrivis ce qu'on me demandait, en faisant savoir à Gordon que je ne le faisais que forcé et en le priant de me ménager une entrevue avec lui sur la redoute d'*Omdurman*; j'ajoutais que j'étais prêt à vaincre ou à mourir sous son commandement. Gordon ne crut pas devoir me répondre directement; cependant je reçus une lettre, inspirée par lui, du Consul d'Autriche (*Hansal*) lequel m'invitait à me rencontrer avec celui-ci dans la redoute d'*Omdurman*.

Après que j'eus traduit cette lettre au Mahdi, celui-ci me promit de me laisser aller à cette entrevue; cependant le soir du même jour je fus appelé dans la tente d'Abou Anguia, alors commandant en chef des troupes, qui, sur l'ordre de Mohammed Ahmed et de son khalife, ainsi qu'il me le déclara, me fit mettre aux fers, c'est-à-dire enchaîner par les pieds et le cou. Comme je l'appris plus tard, on me soupçonnait de vouloir rejoindre Gordon, et, à dire vrai, ce n'était pas sans raison. Le Mahdi et son khalife avaient, à leur point de vue, le droit de m'ôter tout moyen de leur nuire; seulement la façon dont ils s'y prirent me fut des plus incommodes.

Tenu dans l'isolement le plus complet, ce n'est qu'avec les plus grandes difficultés que je pus, de temps en temps, parler avec des personnes de ma connaissance.

Le siège de Khartoum fut ouvert à la fin d'octobre, et au commencement de janvier la garnison du fort *Omdurman* fut obligée de se rendre.

En dépit des prodiges d'énergie et d'activité déployés par Gordon

pour défendre Khartoum, la place fut prise d'assaut le 26 janvier 1885, au lever du soleil,et lui-même périt,massacré par les envahisseurs, sur les marches supérieures de l'escalier de son palais.

Sa tête fut coupée, enveloppée dans une pièce d'étoffe et apportée au Mahdi et à ses khalifes ; on la porta ensuite en triomphe pour insulter les vaincus et plus tard ce triste trophée, attaché à un poteau, fut donné en spectacle à la multitude sur le grand marché d'Omdurman.

Deux jours après la prise de Khartoum on m'attacha aux jambes une nouvelle chaîne et je fus jeté dans la prison commune, où je trouvai aussi Lupton bey, gouverneur de la province de Bahr-el-Ghazal.

Après huit mois de captivité, Lupton bey et moi obtînmes la liberté. Le Mahdi et son khalife nous accordèrent le pardon de nos prétendues félonies, et nous dûmes promettre de leur être fidèles à l'avenir.

Je reçus l'ordre de remplir auprès du khalife le service de *Moulazim* (garde du corps) et il me fut assigné, tout près de sa résidence, un emplacement pour établir ma demeure. En même temps, il exigea que je n'eusse plus de relations avec personne d'autre que lui, déclarant qu'il voulait faire mon éducation, ce qui, disait-il, serait fort avantageux pour mon avenir.

Vers le milieu de juin 1885 le *Mahdi* fut atteint du typhus et mourut après huit jours de maladie. Avant d'expirer il nomma encore une fois, fort distinctement, *Abdullahi ibn Mohammed*, son premier khalife, pour son successeur. Le Mahdi fut enterré dans l'intérieur de sa maison ; tous les émirs et les notables présents prêtèrent,sur sa tombe,serment de fidélité et d'obéissance jusqu'à la mort à leur nouveau maître. Abdullahi ibn Mohammed (qui prétend à présent être Chérif, c'est-à-dire descendant du Prophète), appartient à la tribu des *Taacha* ; il est donc *Baggâri* ; il sort de la fraction de tribu appelée *Djiaubarat*.

Son père, qui était un *faki*, étant en discorde avec les gens de sa tribu, résolut de quitter le pays et d'aller en pélerinage à la Mecque où il comptait s'établir.

Au lieu d'exécuter ce projet, Mohammed, le père du Khalife actuel (il y a de cela environ vingt ans) abandonna sa patrie avec toute sa famille pour se diriger, par *Chakka*, vers le Kordofan et jusqu'au *Dar-Djimma*. Il resta dans ce pays environ quatre ans et mourut dans les environs de *Cherkela*.

Son fils, le khalife Abdullahi, tombé dans la plus extrême pauvreté, se rendit sur les bords du Nil, entendit parler du pieux *faki* Mohammed Ahmed, et lui rendit visite. Le bon accueil qu'il reçut l'engagea à rester près de lui. Il fit venir ses frères, sa femme et ses enfants du *Dar Djimma* à l'île d'*Abba*, et devint depuis ce jour le serviteur le plus fidèle et le plus ardent partisan du *Mahdi*, dont il a aujourd'hui hérité le pouvoir en devenant maître absolu du Soudan.

Mohammed Ahmed el-Mahdi était, comme je l'ai dit plus haut, dongolais d'origine (lui aussi prétendait être *Chérif*) ; il appartenait par conséquent aux *Aoulad-el-Béléd*, qui, sont, on le sait, les plus accessibles à la civilisation.Il avait fait des études théologiques, cherchait à conserver les apparences de la sainteté,prenait volontiers l'avis de ceux qu'il savait lui être entièrement dévoués, et se montrait fort généreux pour ses partisans.

Son successeur *Abdullahi ibn Seïd Mohammed Khalifat-el-Mahdi*, car tel est son titre officiel, est comme on sait de la tribu des Taacha, c'est à dire un *Baggâri*. Menant la vie des pâtres depuis sa première jeunesse, il est allé souvent avec les hommes de sa tribu à la chasse aux esclaves. Il a conservé avec l'énergie propre à sa race, les traits de caractère qui lui sont propres, c'est-à-dire qu'il est peu accessible à la pitié et ne manifeste que bien rarement de la magnanimité. Bien que complètement ignorant, au point de ne savoir ni lire ni écrire, il ne permet à personne de lui donner des conseils et son esprit profondément méfiant, lui fait soupçonner partout des ennemis. Il ne gouverne que d'après sa manière de voir et ses idées personnelles et veille rigoureusement à ce que ses ordres soient immédiatement exécutés. C'est ce qui fait qu'il lui arrive souvent de prendre des mesures qu'il croit être sur l'heure avantageuses, mais qui plus tard lui causent du tort.

Déjà, du vivant du Mahdi, Abdullahi vivait en mésintelligence avec ses plus proches parents et leurs adhérents. Ils avaient sous leurs ordres une partie des troupes nègres, et, parvenu au pouvoir, il s'empressa de les leur enlever pour les réunir à celles placées sous son commandement immédiat. Il s'appliqua, en général, à enlever à la famille du Mahdi tout moyen d'influence, en retirant à ses membres les postes importants que Mohammed Ahmed leur avait confiés et qu'il fit occuper par des hommes à lui. Il résulta de tout cela que les rapports entre lui et les *Acharaf* devinrent de plus en plus tendus, et qu'il perdit beaucoup de sa popularité auprès des *Djaliins* et des *Barabra*, que leurs idées et leur degré de culture rapprochent plus des parents du Mahdi que de son successeur.

Celui-ci devait donc s'appliquer à renforcer son parti. Il envoya dans ce but des lettres-circulaires à toutes les tribus arabes de l'ouest, leur enjoignant de se rendre en pèlerinage à *Omdurman*, avec leurs familles et tout leur avoir. En même temps il leur promit secrètement, par ses agents, le partage des terres et des autres propriétés des habitants des bords du Nil. Afin d'assurer l'exécution de ses ordres, il chargea *Abou-Anguia*, *Osman Oualed Adam* et *Mahmoud Oualed Ahmed*, tous ses parents, qui commandaient les troupes dans le Kordofan et le *Dar-Four*, d'amener par la force à *Omdurman* celles des tribus qui ne voudraient pas faire le pèlerinage de plein gré.

Alors commença une migration en masse des populations de l'ouest à l'est. On les vit arriver depuis et jusqu'à ces derniers temps, dans des intervalles plus ou moins rapprochés, pour se grouper autour du khalife sur les rives du Nil. Il est vrai que peu de ces émigrants abandonnent volontairement la contrée où ils sont établis, mais on les en expulse violemment pour les forcer à se transporter à *Omdurman*.

Il va de soi que des milliers d'émigrants succombent pendant ce long voyage, et que le changement de climat expose ceux qui atteignent son terme à diverses maladies. Cependant le khalife s'est formé par ce moyen une force suffisante pour tenir en bride les habitants de la vallée du Nil, qu'il a peu à peu désarmés et

réduits, par la confiscation d'une grande partie de leurs biens, à l'impuissance et à l'inertie.

Les tribus venues de l'ouest, se trouvant étrangères dans le pays, sont obligées de se maintenir étroitement groupées, et de prendre parti, en toute occasion, pour leur compatriote le khalife Abdullahi.

Les atteintes continuelles portées aux droits des membres de la famille et des adhérents du Mahdi, afin de les abaisser toujours plus, provoquèrent à la fin une révolte des *Achraf* (nobles), qui éclata au mois de novembre 1891.

Le khalife Mohammed Chérif, de concert avec les fils adolescents du Mahdi et avec ses parents, écrivit en secret à ses congénères des tribus de *Danagla*, établis dans la Djézireh et sur le Nil Blanc, leur déclarant ne plus vouloir supporter plus longtemps le joug d'Abdullahi.

Le khalife informé de ce qui se tramait, prit rapidement des mesures pour faire face au danger. Les mécontents cependant, craignant d'être prévenus par lui, se retranchèrent dans le quartier de la ville situé en face de la résidence d'Abdullahi, et y rassemblèrent en hâte leurs partisans. On mit au jour les armes cachées depuis longtemps; cependant les moyens d'action des insurgés étaient assez faibles, mais le courage de leurs chefs l'était plus encore.

Après l'échange de quelques balles qui tuèrent cinq hommes à notre parti, c'est-à-dire à celui du Khalife, que je servais en qualité de Molazim, les négociations commencèrent. Le khalife sentait la nécessité de mettre fin à tout prix à ce soulèvement, serait-ce même au prix de quelques concessions. Il n'ignorait pas, en effet, que si une lutte sérieuse s'engageait, les hordes arabes dont il s'était entouré, s'abandonneraient sans frein à leurs instincts de pillage et de massacre et se déchireraient entre elles après avoir combattu l'ennemi ; il avait aussi à craindre que beaucoup des tribus qu'il avait amenées de force à *Omdurman*, ne profitassent des troubles et de la confusion qui s'en suivrait pour retourner chargées de butin dans leur patrie d'occident.

Il promit aux rebelles, par des intermédiaires, une amnistie com-

plète, et s'engagea envers le khalife Mohammed Chérif, qu'il avait jusqu'alors laissé presqu'entièrement de côté, de le traiter d'une façon conforme à son rang, et de lui accorder une voix délibérative dans le conseil, ainsi que des subsides pécuniaires. La paix fut scellée par serment des deux côtés, et de la sorte cette révolte, qui, vu le caractère du Khalife Abdullahi, ne présageait à ses fauteurs qu'une fatale issue, se trouva pacifiée en six jours.

Les tribus des *Djaliins*, bien que leurs chefs se fussent déclarés pour le Khalife du Mahdi, se maintinrent neutres pendant ces événements.

Les insurgés furent obligés de livrer les armes à feu qui, après avoir été longtemps cachées, avaient subitement apparu entre leurs mains.

Le Khalife se tourna alors en premier lieu contre les tribus des *Danagla* alliées au Mahdi, établies dans la Djézireh, lesquelles avaient été exclues de l'amnistie promise.Les hommes de ces tribus, au nombre de plus d'un millier, furent amenés à Omdurman, en *chéba*. Cet instrument consiste en une fourche en bois fort lourde, faite de la ramification d'un arbre, dans laquelle on enserre le cou du patient et que l'on ferme par derrière à l'aide d'un morceau de bois ou de fer. Le Khalife fit à ces hommes les plus violents reproches, mais finit par leur faire grâce, après qu'ils eurent passé plusieurs jours d'angoisse entre la vie et la mort. Le pardon cependant leur fut accordé sous condition que toutes leurs terres et leurs biens seraient confisqués et distribués par le khalife qui, cela s'entend, s'en attribua à lui-même la meilleure part.

Cela fait, son ressentiment se tourna contre les parents du Mahdi restés à *Omdurman* et contre leurs partisans. Suivant l'exemple de son ancien maître spirituel le Mahdi, il déclara que le Prophète lui était apparu et lui avait ordonné de punir les chefs de la rébellion qu'Il lui avait nominativement désignés. Ils étaient au nombre de treize. Ils furent garrottés, traînés en prison au milieu de toutes sortes d'outrages et là chargés de fer. Peu de jours après, Abdullahi les envoya sous une forte escorte à *Fachoda*, où Secky Tammel combattait contre les *Chillouks*. Celui-ci, d'après les

ordres secrets qu'il avait reçus, les fit périr assommés à coups de bâton par ses soldats, huit jours après leur arrivée.

Environ un mois après, les deux oncles du Mahdi, qui avaient été épargnés jusqu'alors, éprouvèrent le même sort. Eux aussi furent expédiés sur le Nil Blanc, qu'on leur fit remonter jusqu'à *Djebel Ahmed Aga*, point où ils furent égorgés. Le khalife Mohammed Chérif, indigné à juste titre des attentats commis contre ses parents et ses partisans, protesta contre la violation des conventions jurées. C'est ce qui donna prise sur lui-même au Khalife. Celui-ci en effet le déclara coupable de résistance aux inspirations prophétiques, et sous ce prétexte le fit enchaîner et jeter en prison où il se trouve encore.

Tous les biens des anciens chefs de la rébellion, ainsi que ceux du khalife Mohammed Chérif, furent confisqués pour crime de haute trahison. Abdullahi partagea ces biens parmi les tribus de l'ouest, tout en favorisant dans leur distribution sa propre tribu, les *Tuacha*, et parmi ceux-ci ses plus proches parents. Il excita par là le secret mécontentement de ses propres partisans. On comprit à la fin, que, depuis le commencement de l'insurrection, la religion n'avait servi aux chefs que de drapeau pour parvenir à leur but personnel.

Sous l'influence de ces événements, la méfiance innée du caractère du Khalife ne fit que s'accroître et elle s'exerce à présent avec plus de rigueur que jamais.

Il ressort de tout ce que je viens de raconter que la popularité et le prestige dont jouissait auparavant Abdullahi ont souffert de graves atteintes. Il dispose cependant encore de certains éléments de force dont il faut tenir compte. Les tribus à la race desquelles il appartient, les nouveaux parvenus, c'est-à-dire les gens qui, à la faveur de l'état d'anarchie qui a suivi l'insurrection, ont acquis de la fortune, ou au moins amélioré leur sort, quelques-uns des anciens chefs de tribu et de leurs adhérents, qui ayant pris une part active à l'explosion de la rébellion, ont à craindre un châtiment sévère, tous ces hommes sont prêts à défendre le Khalife pour se défendre eux-mêmes; considérée cependant dans son ensemble la grande

majorité de la population du Soudan verrait avec joie la fin du drame qui se joue depuis si longtemps à ses dépens.

Depuis plusieurs années déjà l'Agence diplomatique de la monarchie austro-hongroise, à la tête de laquelle est placé actuellement M. le baron Von Heidler Egeregg, ainsi que le colonel Wingate bey cherchaient à me délivrer de captivité. Cependant les gens gagnés à cet effet reculaient toujours devant la difficulté de l'entreprise, dès qu'ils s'étaient convaincus de la surveillance rigoureuse à laquelle j'étais soumis, et qui, en cas d'évasion, ne m'aurait laissé que peu d'heures d'avance. Ce ne fut que tout dernièrement que certains individus se décidèrent, contre la promesse d'une forte indemnité pécuniaire, à tenter tous les moyens pour favoriser mon évasion. L'occasion m'en fut offerte grâce à l'active intervention des deux honorables personnages que je viens de nommer, sans parler du Père Ohrwalder, missionnaire qui s'employa avec le plus grand zèle à ma délivrance.

Le 20 février, quatre heures après le coucher du soleil, je quittai la résidence du Khalife pour rejoindre mes guides, cachés en dehors de la ville avec leurs chameaux.

Nous allâmes sans nous arrêter jusqu'au soir du lendemain, car mes guides, à cause du peu d'avance que nous avions, craignaient d'être rejoints par la poursuite envoyée sur nos traces. Nous avions franchi, dans l'espace de 21 heures environ, 130 milles de chemin ; aussi cette marche forcée avait complètement épuisé les chameaux; je fus donc forcé de me tenir caché pendant six jours au milieu de montagnes inhabitées, jusqu'à ce que mes guides eussent réussi à se procurer de nouvelles montures.

Au commencement, j'avais voulu gagner mes ennemis de vitesse, mais maintenant que ceux qui me poursuivaient avaient dû me dépasser et me couper les routes, il me fallait avoir recours à la ruse pour me sauver. Grâce à l'assistance que me prêtèrent mes guides, je parvins à traverser le fleuve un peu au nord de Berber, puis je me dirigeai en décrivant une large courbe entre le Nil et la Mer Rouge à travers les montagnes de l'Etbaye, par des chemins où nul ne passa jamais, vers Assouan

Enfin le samedi 16 mars, au lever du soleil, j'aperçus en descendant des hauteurs, le cours du Nil et la ville d'Assouan située sur ses bords. J'essaierais vainement de décrire les sentiments de joie dont je fus transporté en revoyant, après de si longues années, une cité habitée par des hommes civilisés,dans un pays dont le gouvernement s'exerce selon la justice et les lois !

Reçu de la manière la plus amicale par les officiers tant anglais qu'égyptiens au service de S. A. le Khédive, je profitai du départ accidentel d'un paquebot-poste pour continuer mon voyage sur le Nil. Pendant le trajet d'Assouan au Caire et dans la capitale même je fus honoré de nombreux témoignages de la plus flatteuse sympathie, auxquels je n'aurais jamais pu m'attendre.

J'ai tâché, il est vrai, de maintenir intact, en toute occasion, l'honneur de l'état militaire, ce que tout officier de n'importe quelle autre nation n'aurait pas manqué de faire, et je n'ai fait par là que remplir fidèlement mon devoir ; quant à ma captivité de onze années, elle peut,il est vrai, exciter quelque intérèt, mais ne saurait m'ètre comptée à titre de mérite.

Transporté au milieu de la société civilisée, redevenu un homme parmi d'autres hommes, souvent ma pensée se porte en arrière, je me représente les barbares fanatiques, les déserts du Soudan et les dangers auxquels j'ai échappé, et je rends grâce à Dieu, dont la protection m'a conduit jusqu'ici.

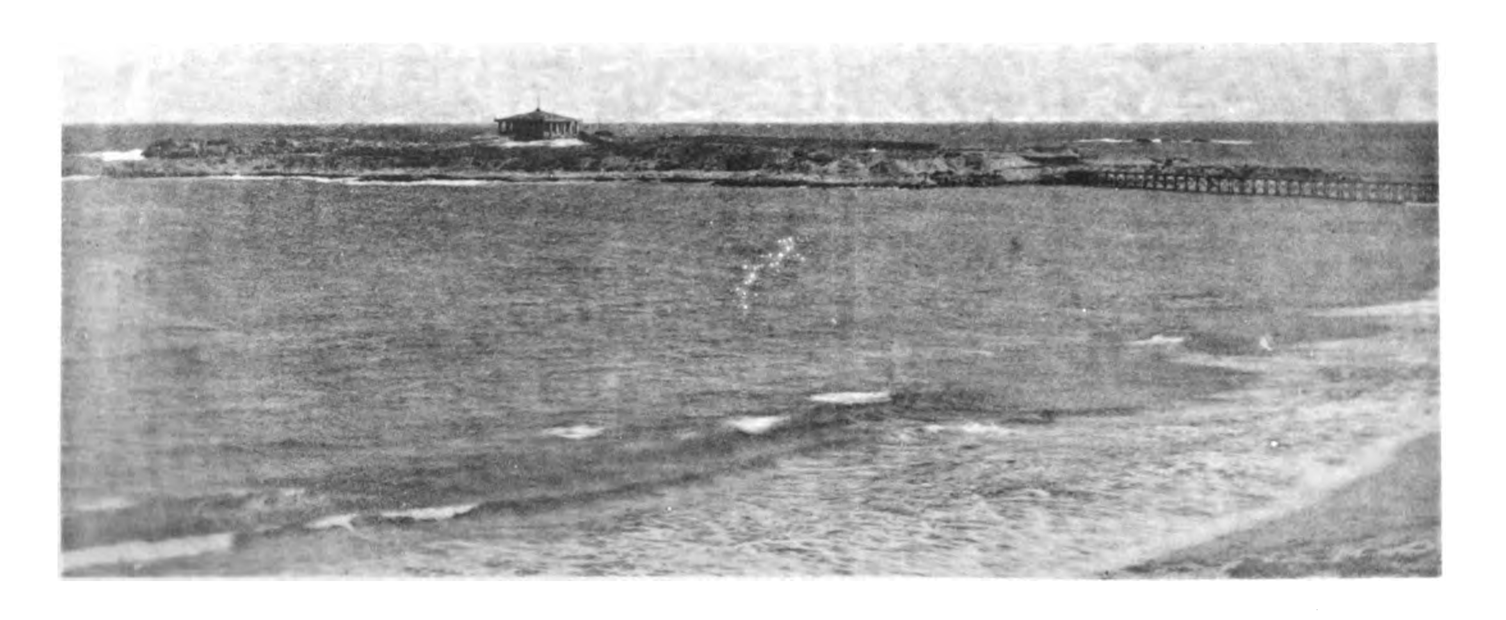
(*Traduit de l'allemand par* WALBERG BEY DZIERZANOWSKY).

R. C. Slatin, né à Wien (Autriche) en 1857. Sorti de l'Académie militaire il vint en Egypte en 1874 et d'ici il se porta au Soudan, sur le Nil Blanc jusqu'à Fachoda, dans le Djebel Nouba et la frontière du Dar-Four se maintenant en rapports avec les éminents voyageurs Nachtigal, Rohlfs, Schweinfurth et Henglin.

Rentré à Wien il fut attaché à l'Observatoire, place qu'il dut abandonner, ayant été appelé sous les armes pour la campagne de l'Herzégovine en qualité de lieutenant.

En 1879 il retourna au Soudan,ou Gordon le nomma Inspecteur général du Soudan Oriental et Sennar. Puis il fut nommé Gouverneur de Dara, et en 1882, par Raouf pacha, Gouverneur général du Dar-Four. N.D.R.





LE ROCHER DE MONTAZAH.

LE ROCHER DE MONTAZAH

SOUVENIRS LÉGENDAIRES ET HISTORIQUES DE L'ÉGYPTE ANCIENNE

Par le Dr ABBATE Pacha (1).

Montazah est une localité charmante et sympathique, entre Alexandrie et Aboukir, sur le rivage de la mer. Une petite baie l'encadre en demi cercle sur un fond de gravier. La mer transparente, aux couleurs irisées d'émeraude, caresse silencieusement la douce pente de la colline, d'où un pont, en bois et en fer, de 150 mètres à peu près de longueur, la relie à un petit îlot, âpre et nu, au sommet duquel un kiosk, coquet et léger, domine l'étendue solitaire.

On suppose que ce rocher était anciennement uni à la berge de la colline ; mais on est porté à croire qu'il en a toujours été séparé dès les temps les plus reculés, car aux alentours tout est plat et aucun indice géologique ou fragment de roche, ne révèle sa possible jonction voisine à la terre alluvionale environnante.

L'îlot a la forme un peu oblongue : à l'extrémité nord, on voit encore des entailles dans le roc jusqu'à la profondeur de la mer et qu'on suppose être des vestiges d'anciens bains (2).

(1) Voir le compte rendu de la séance du 18 novembre 1893.

(2) Le général américain Motte, du temps du Khédive Ismaïl, ayant fait pratiquer des fouilles dans la partie orientale du rocher, on fit courir le bruit qu'il avait mis au jour de nombreux sarcophages, dans l'un

Les collines que S.A. le Khédive Abbas II, a choisies, ainsi que tout le domaine qui l'entoure du côté est et sud, ont été appelées par le Souverain par un mot arabe et synthétique : *Montazah* منتزه, c'est-à-dire endroit de promenade, station agréable, passe temps préféré, un sans-souci de délices, tranquille et charmant. Sur la colline choisie, parmi les hauteurs environnantes, celle qui fait face au rocher est digne de la vue qu'elle commande. Un chalet, simple et élégant orienté aux quatre points cardinaux, surmonte la gracieuse éminence ; près de l'escalier de la verandah du chalet, du côté nord, se dresse un superbe cadran solaire dans un joli monument octogone en marbre d'Italie, où, en de beaux vers arabes, le poète énumère les délices de l'endroit (1).

desquels on trouva un squelette portant aux pieds des anneaux de métal. La tradition de cette trouvaille est répétée par Isambert. Mais où sont-ils ces sarcophages, et qui les a contrôlés ? Quand bien même, ces squelettes avec des anneaux aux pieds, à quelle époque à quelle race pouvaient-ils se rapporter ? Tant de questions à se poser si le fait a été réel, mais dont on a de forts doutes à Alexandrie.

(1) Les vers qu'on y lit sont du cheik Aly El Leyci, le fameux poète de rare intelligence que j'ai eu le plaisir d'apprécier en plusieurs occasions.

Voici la traduction qui m'a été gracieusement fournie par Ahmed Chefik Bey, de la *Maïeh* de S. A. le Khédive.

« Je suis un instrument que le soleil éclaire et dont l'ombre de mon stylet guide celui qui éprouve de l'embarras.

« Si tu connais les lois du mouvement solaire, tu ne nieras certes pas mon mérite et la perfection de mon travail.

« Puise donc la science de savoir le temps de ce beau cadran solaire, *érigé par ordre du Khédive Abbas II pour sa résidence* et dont les lignes sont soigneusement tracées par l'ingénieur (en chef) des Wakfs, Saber Sabry (Bey) ».

N.B. — La valeur des mots soulignés correspond à l'année de l'érection 131: de l'hégire.

EL MONTAZAH. — Chalet de S. A. le Khédive.



EL MONTAZAH. — Le Haremlick.

A droite, en contournant la douce crique formée par la mer, une autre colline plus élevée a été destinée par S.A. le Khédive, avec une prévoyance heureuse, au *Haremlik*, c'est-à-dire au gynécée; ce palais domine majestueusement toute la plaine et les environs. Au bas de la falaise, du côté nord, baignée par les eaux, on entre dans un caveau, à plusieurs couloirs, où se trouvent des tombeaux creusés dans la roche. On n'y a remarqué ni inscriptions, ni ossements; les parois sont nues, mais dans quelques parties on doit supposer qu'elles étaient recouvertes d'un enduit plus ou moins coloré; seuls, quelques débris de vases gréco-romains se prètent à l'idée que le souterrain appartenait à ces époques. En effet, en travaillant aux fondations du *Haremlik*, on a trouvé une longue estrade de 7 mètres carrés sur 3 de profondeur, bâtisse solide en ciment comme c'était l'usage des Romains, et qui devait supporter une statue, un phare, ou des amers quelconques.

Tout autour de la colline khédiviale jusqu'à la colline du Haremlik, serpente un chemin carrossable qui traverse toutes les éminences et tout le domaine, à côté de plusieurs *zériba* — ou petits enclos — qui renferment des *nabcs* — *ramnus* napeka — et des touffes de palmiers jeunes (1). Ce domainé qui comprend à peu près 200

(1) Dans la pente des collines et des petites vallées du milieu, S. A. le Khédive a fait planter, l'année dernière, des milliers de sapins et d'eucalyptus. Partout on voit les plantes propres aux terrains sablonneux et maritimes: L'*Inula crithmoïdes*, la *Salsola tetragona*, la *Passerina hirsuta*, le *Limoniastrum monopetalum*, le *Pancratium maritimum* aux fleurs lilas, et la célèbre *Artemisia maritima*, dont il sera parlé à la fin de ce mémoire.

Dans ce domaine, se trouvent de grandes écuries pour les chevaux,

feddans, est limité du côté de l'est par le village de *Mandarah*, assis aussi sur des hauteurs et construit en partie de débris de colonnes qu'on trouve d'ailleurs souvent dans le sable des alentours. Des dattiers pittoresques l'encaissent de tous côtés, et le chemin de fer qui va de *Ramleh* jusqu'à Aboukir le traverse en sens diagonal et s'y arrête ainsi maintenant à la nouvelle station de Montazah.

A droite et à gauche, une ligne allongée de collines; plus loin, ondulent d'autres collines encore auxquelles succèdent les hauteurs mamelonnées d'Aboukir.

En face, rien que la mer sans bornes. La magnificence de cette vue, le contraste de cette terre sablonneuse et pourtant riante, malgré ses sites austères, la douceur du ciel et de l'air, la beauté des teintes, la grandeur des lignes et la grâce des détails, ces lointains, ces espaces, cette immensité de l'infini qu'offre la mer : toute cette scène émeut et confond. Ici, point de prairies émaillées de fleurs, point de bouquets de plantes ou de bosquets d'arbres pittoresques, odoriférants; mais au contraire d'imposantes vallées solitaires, un rocher sauvage, et un doux nid de réjouissance, quand les suaves senteurs du printemps, ou les fraîches brises du soir, ou les tièdes journées d'automne, loin du bruit et du surmenage social, nous invitent, nous abandonnent aux

de vastes hangars pour les dromadaires, des laiteries avec tous les perfectionnements exigés en Europe, des moulins à vent et des pompes à vapeur, des petits villages modèles, une école spéciale pour les enfants, une gracieuse mosquée; enfin tout ce que le Seigneur de l'Egypte et le maître de cet endroit pouvait prévoir et adopter pour le bien-être et le confort de sa maison et de ses villageois.

rêveries de l'avenir. Doux moment où l'esprit emporté dans les sphères aériennes n'est troublé dans ses contemplations, dans ces douces extases, que par les vagues légèrement agitées et le doux et indéfinissable murmure de la mer environnante aux plis onduleux et polychrômes.

Mais ici, ce qui plaît surtout, c'est la beauté de la lumière qui est l'âme des endroits et donne à tout la vie et le charme. Cette limpide lumière de l'Egypte est une révélation pleine d'enchantement. Unissant la douceur à la force, elle se dégrade par des passages insensibles; s'enrichit de mille reflets, module à l'infini, sans sortir du ton et fond tous les contrastes dans une harmonie où chaque petit objet insignifiant tel qu'un palmier, un buisson, un monticule de sable, grâce à la couleur, fait sa partie dans le grand concert. En même temps, cette magicienne lumière d'Egypte multiplie les plans, les détache, les découpe, les nuance, met le regard, par son prestige, en possession d'un bonheur indéfinissable qui s'attache, je le repète, à une modeste d'une de sable, à un rocher nu !

C'est ainsi que nous n'essayons pas de distinguer les nuances infinies où se noient les ondulations extrêmes des grandes surfaces. Le phénomène bizarre connu sous le nom d'*irradiation* nous explique cette immense ondulation de couleurs aériennes sur les grandes surfaces sablonneuse. Ici, le *mirage* et ce qu'on appelle en Sicile la *Fata Morgana*, ainsi que la *ragle* (1) ou hallu-

(1) Voir D'ESCAYRAC DE LAUTURE, *Sur le Ragle*, etc. Paris, 1853.— Je crois que les sensations variées éprouvées dans l'hallucination du désert

cination du désert, en Algérie et Tunisie, se présente souvent pendant le calme de l'atmosphère. En effet, ces phénomènes apparaissent sous le soleil radieux des pays méridionaux, où les nuances et les couleurs se rapprochent, où les ombres sont plus transparentes, où on ne regarde pas aux détails qui vous entourent. A quoi bon sous cette enchanteresse lumière d'Egypte, qui donne aux sables, à la pierre, je ne sais quoi d'aérien? Le champ de la vision ici n'est pas le même qu'ailleurs.

Au lieu de contours nets, de tons sobres, ce que l'œil rencontre, c'est une surface mouvante et brillante, un rejaillissement de lumière varié et continu, un mélange de tons veinés et fondus qui se continuent sans limites fixes. Il est facile ainsi d'agir par le vague sur notre imagination.

Longez toute cette côte entre Alexandrie et Aboukir, je vous réponds que vous y goûterez sans ennui les sensations d'une vie nouvelle avec toute la douce mélancolie où s'épanouissent à la liberté de la lumière les plus pures saveurs de sentiments qu'on pourrait appeler mystiques et involontaires.

Le temps est ordinairement calme dans ces collines de Montazah; une brise légère et caressante vous repose pendant les chaleurs de l'été. Tout autour, la mer étend son azur uniforme dans une bordure de grève blanche. Et quand, chose très rare, un vent de sud-ouest souffle au lointain en soulevant des vagues énor-

ne sont pas dues à l'état hypnogogique des voyageurs, mais aux illusions produites en grande partie par les vaisseaux de la rétine, illusions étudiées par Giraud-Teulon, Brewster et Jünk.

mes, qui déferlent avec furie sur toute la côte, ici, dans ces petites baies, malgré la tourmente qui se déchaîne au dehors, les eaux demeurent presque tranquilles et toujours transparentes (1).

Le jeune Souverain qui a préféré cet endroit de plaisance, surtout pendant l'été, l'a choisi obéissant à ces goûts estéthiques que la nature dans ses sublimes manifestations offre si complaisamment aux esprits cultivés qui savent l'interpréter.

Les collines et les plaines de Montazah, très connues par les bédouins et les chasseurs, cent fois remarquées et qui, lorsqu'on les observe en passant, ressemblent à un lieu commun quelconque géographique, paraissent au contraire très intéressantes dès qu'on se donne la peine de les envisager dans les circonstances particulières de ses traditions. Alors, en même temps qu'on voit revivre une civilisation disparue, on apprend quel degré de force et quel ascendant l'amour et le culte de l'intelligence peuvent communiquer à la plus petite chose, destinée à jouer un rôle dans le monde, dans les pages de l'histoire.

Assurément, dans certaines localités monotones où il n'y a pas d'objets voyants frappant l'œil et où les souvenirs de l'histoire n'éclairent pas l'intelligence et l'admiration, certaines sensations restent imperceptibles et obscures, sans les combinaisons de la forme et

(1) S. A. le Khédive a eu l'idée d'y faire pratiquer un quai prolongé en maçonnerie, et qui est déjà en voie d'exécution, pour pouvoir attérir à Montazah, du côté de la mer, avec ses yachts.

du relief. Le sens du beau alors y est absolument refusé, parce que l'idéal doit être en rapport de quelque chose avec les conditions de quelque existence. On peut s'extasier devant les plus hideux animaux des âges antédiluviens; on peut se pâmer d'aise devant les dents du mastodonte; on peut voir avec plaisir une momie laide et grimaçante, ou admirer un morceau de monolithe d'un pharaon: tous ces objets ne seraient rien sans la connaissance qui s'y rattache. Ces sensations donc naissent toujours d'un rapport; la sensibilité humaine ne peut se nourrir d'une impression unique fixe; elle ne tire ses plaisirs que des comparaisons, des souvenirs.

C'est assurément avec ces souvenirs que j'ai contemplé cette localité de Montazah. Si on est sensible aux souvenirs de l'histoire ou des traditions légendaires, on doit se rappeler avec intérêt le sujet qui nous occupe.

Cet endroit était nommé, par les anciens, la *Taposiris parva*, à cause d'un temple à Osiris qui a dû certainement y être érigé.

Le fameux temple, cause première du nom imposé à l'endroit, oublié complètement, vieilli dans les siècles, n'existe maintenant qu'à l'état de légende confuse, dont l'on se souvient, par hasard, lorsqu'on se promène dans ce délicieux hermitage des plaines de Montazah.

Il est certain que le voyageur qui cherche à reconstituer l'histoire des nations disparues, interrogera les ruines enfoncées dans les sables du désert, en sondera et interprétera les noms que la tradition y a seulement légués pendant le cours des siècles. Ces ruines, ces

noms, à défaut d'annales écrites, deviennent souvent une source abondante de renseignements précieux. Cependant, sans l'aide de ces souvenirs, on ne doit pas s'attendre à une grande émotion quand on visite ces contrées, sans qu'un objet, une idée, ou un nom, ne vous ait pas réveillé l'intérêt qui peut le lier à l'imagination. L'Egypte est d'ailleurs le champ le plus fécond que puissent jamais exploiter les savants qui se sont donné pour tâche de retrouver les sources perdues de ce grand fleuve dont les flots sont des nations et de dresser en quelque sorte la généalogie de l'humanité.

Le rocher et la plaine de Montazah évoquent dans l'esprit le monde antique dans sa période mythique, à l'heure du radieux épanouissement de la légende primitive des dieux égyptiens. En tant que localité historique, elle défie les recherches et se dérobe à l'analyse. Elle reste dans le vague, et il faut l'y laisser, car c'est seulement ainsi que maintenant elle est charmante d'elle-même. La tradition n'en dit presque rien, et les quelques rares mots sont tout à fait fuyants, indécis et encore les quelques témoignages que l'antiquité nous a laissés sont-ils douteux et contradictoires.

Pour quel motif et dans quelle circonstance cette *Taposiris* fut ainsi appelée? A quelle époque? Autant de questions sur lesquelles manquent les documents et que la critique sévère ne saurait songer à résoudre. Quoi qu'il en soit de quelques éclaircies préhistoriques rares et fugitives, il faut nous efforcer de saisir

quelques mots, quelques indications indéterminées pour nous mettre sur la voie, non pas pour résoudre complètement le sujet, mais pour le dévoiler en partie, d'accord avec la légende et la tradition. Rien, en effet, n'est plus tenace que les légendes.

La légende d'Osiris, qui est la clef des théogonies égyptiennes, nous offre ici les premiers éléments de la question. Dans son traité spécial de *Iside* et *Osiride*, Plutarque raconte tout au long cette légende ; la mort d'Osiris par son frère Typhon, enfermé dans un coffre par la ruse de ce dernier et porté vers le Nil d'où il fut jeté à la mer par les bouches de Tanis. Selon Plutarque, « ceci se passait le dix-septième jour du mois d'Athyr, la vingt-huitième année du règne d'Osiris selon les uns, de sa vie selon les autres. Les *Pans* et les *Satyres* des environs de Chemnis furent les premiers à savoir la nouvelle du crime ; ils la répandirent parmi les hommes où elle produisit la terreur et la consternation ». Plutarque fait remarquer, en cet endroit de son récit, que la terreur des hommes fut si grande à la nouvelle annoncée par les Pans et les Satyres qu'elle est restée proverbiale : c'est la *terreur panique* (1).

Typhon, après qu'Isis eut retrouvé et pêché le coffre, chassant la nuit au clair de lune, rencontra le dit coffre, reconnut le cadavre et le déchira en quatorze parties qu'il dispersa. Isis, l'ayant appris, parcourut les marais sur une barque à la recherche des morceaux du cadavre d'Osiris, prenant soin d'élever un tombeau

(1) Plut. de *Is.* et *Osir.* V. le Gnosticisme égyptien de M. E. Amélineau : annales du Musée Guimet, tom. 14me Paris, 1887.

et un temple à chaque endroit où elle trouvait de ces morceaux, et cela afin de tromper Typhon et de lui laisser ignorer où était le corps d'Osiris. Malgré ses recherches elle ne put retrouver le phallus d'Osiris, car Typhon l'avait jeté dans le Nil, où un oxyrinque l'avait avalé: Isis le remplaca par l'imitation d'un phallus qu'elle fit et consacra elle-même.

Dans l'ancienne langue traditionnelle de l'Egypte, on peut trouver, d'après les indications de la légende, un rapprochement euphémique du nom et de l'idée, dans les mots *Tap-Osiris Pi-Osiris* — coffre et reste d'Osiris — tombeau d'Osiris, *De Rougé* — et *Pi-fa-Osiris* — localité, selon le texte, où l'oreille d'Osiris a été trouvée — *De Rougé*.

L'on peut conséquemment déduire que, selon la légende, Isis, en parcourant les marais aux embouchures du Nil, ait trouvé dans le marais tout près de la branche canopique, un des restes d'Osiris, et, à l'endroit où l'histoire désigne Taposiris, ait fait élever un temple ou un tombeau. Du reste, Plutarque, bien que le sens du texte grec est assez embrouillé et confus, ne pouvait cependant pas se soutraire à la tradition en cours, quand il ajoute « il y a plusieurs tombeaux d'Osiris; le σωμα est à Busiris, quoique Taposiris signifie encore tombeau d'Osiris.»

Les mots égyptiens *tabe*, *tape*, *tpe*, se confondent dans les textes, et se rattachent postérieurement à ceux employés dans la bible du temps de Moïse, presque en suivant la même tradition du coffret. Quand la fille du Pharaon aperçut un objet flottant sur les eaux du Nil

au milieu des joncs et des roseaux, ce fut un tabe qu'elle vit (1). Dans la Genèse (2), de même le mot *tabe*

(1) Exode, II, 3.

Makrizi, tom. 1 p. 206 rapporte : « ... et on dit que dans la mosquée el-Toba (du repentir), il y avait le coffre (taboût) de Moïse (à lui salut) dans lequel sa mère l'avait lancé dans le Nil; et dans elle (la mosquée) il y a le dattier sous lequel Marie avait allaité Jésus ; et aucun dattier (sauf celui-ci) n'a porté de fruit (à cette époque) ».

La mosquée dont parle Makrizi et qui se trouvait à Gizeh n'existe plus maintenant, et personne n'en sait reconnaitre aucune trace. L'historien arabe du reste n'en parle que comme des *on dit*, sans se soucier aucunement de son existence ou de renseignements pris sur les lieux. J'ai rapporté cette tradition légère, à cause de l'étrange coïncidence des mots *toba* et *tabout* qui a pu faire naitre et confondre dans l'esprit des Arabes la légende du coffret du Moïse.

(2) Genèse, VI, 14.

Sur le mot v. Gésénius, Brugsh, Peiron, Pierret. Halévy, *Journal asiat. 1888 p. 516*, ajoute : « תבה *tabe*, l'arche de Noë, en syriaque *taboat*; cette dernière forme, en passant chez les Arabes et les Ethiopiens est devenue respectivement تابوت

Il est à supposer que les Grecs, trouvant dans la légende un écho d'une station avec un cercueil ou coffret d'Osiris, *Taposiris*, et en cours dans la langue égyptienne, le copte d'alors, le mot *tabe*, *tape*, avaient fait le mot τάφος, *arca sepulcralis*, tombeau.

A propos de *tabout*, le coffret de Moïse que les historiens arabes prétendent être placé dans la dite mosquée de Ghizeh, il faut aussi y rapprocher la tradition encore plus fantaisiste, toujours existante, sur le coffre *tabout* de Noë dans les morceaux de bois de la frise de la grande mosquée de Touloun. Je copie textuellement de Marcel, Hist. d'Égypte, pag. 73. :

De la mosquée d'Ahmed ibn Touloun.

....

« Immédiatement au-dessous de ce plafond, Ahmed fit placer une frise contenant en caractères koufiques le Koran tout entier, s'il faut en croire les historiens arabes ; ils ajoutent que cette frise, en bois de sycomore, a été formée des planches de l'arche de Noé dont, suivant eux, Ahmed aurait retrouvé les débris sur le Mont Ararat en Arménie, et dont il regarda l'emploi comme un surcroit de sanctification ajouté à la mosquée. Cette frise, d'un bois que l'on sait être incorruptible et inattaquable aux vers, existe encore de nos jours. »

y est employée pour *arca* ou *coffret*, selon les Septante, à propos du parcours de Noë dans l'arche. L'anecdote de l'Exode est une légende égyptienne, légende similaire et postérieure à celle du coffret d'Osiris surnageant dans les marais du Delta.

On relève dans les données géographiques des anciens deux Taposiris : la *Taposiris magna*, et la *Taposiris parva*. Les deux ne peuvent pas être confondues.

La Taposiris magna correspondrait à Busiris au sud-ouest d'Alexandrie à l'intérieur tout près de Marea ; et la Taposiris parva, où s'élevait un temple, ou tombeau

Voir aussi sur cette croyance toujours vivante et en cours, le récent mémoire *The life and works of Ahmed Ibn Tûlûn*, by E. Corbet, (from the journal of the Royal Asiatic Society.)

Toutes ces traditions qui doivent être réfutées par l'exégèse moderne, sont reproduites par les chroniqueurs et historiens arabes, avec un fond imperturbable d'assurance et de croyance aveugle, sans contrôle, je ne dirai pas de la critique historique, mais du simple bon sens. Quant à la légende de l'arche de Noë, et dont on croit que quelques débris existent à la mosquée de Touloun (?) il me suffit de dire que cette arche, prétenduement trouvée au sommet du Mont Ararat, n'y a jamais été vue et n'y a été jamais trouvée.

A Erivan, la tradition et la superstition populaire, de même que les défenses formelles des prêtres, empêchant tout homme de monter sur le sommet sacré de l'Ararat, ont pu maintenir ainsi pour longtemps la fausse croyance des fidèles. Dans la Bible on parle d'Ararat deux fois, dans Isaïe et dans le livre des Rois. L'Ararat était considéré comme sacré, sans même rappeler la tradition de l'arche. On se sauvait dans la terre de l'Ararat pour se mettre à l'abri des poursuites. Mais le Général en chef de l'armée Russe, pendant la conquête de cette contrée de l'Arménie, gravissant la montagne jusqu'au pic couvert de neiges, n'y trouva absolument rien ; il fit placer au sommet une plaque de bronze avec cette inscription : « *Nicolao Pauli filio totius Ruteniae Autocratore, hoc asylum fidei christianae vindicavit, Paskevitz ab Erivan, 1828.* »

C'est ainsi que tomba la légende. Depuis lors on n'a plus l'idée de trouver aucune part les débris du *tabout*, l'arche de Noë.

d'Osiris, au nord-est d'Alexandrie sur le rivage de la mer, à proximité des bouches de Canope, et du marais où Isis trouva quelques restes d'Osiris. En effet, Strabon, t. III, dit : « On trouve plus loin la position de Cyrosème, celle de Taposiris qui suit n'est pas à proprement parler maritime ; c'est un lieu de *panegyries* ou d'assemblées très fréquentées, qu'il ne faut pas confondre avec une autre localité du même nom située de l'autre côté d'Alexandrie, à une distance passablement grande de la ville. » Après ce passage, Strabon ajoute que : lorsque l'on sort d'Alexandrie par la porte canopique, on voit à droite le canal de Canope, qui borde le lac. Ce canal a une branche qui mène à Schédia sur le Nil et une autre qui aboutit à Canope, mais avant de se bifurquer il touche à Eleusis. On nomme ainsi un village situé près d'Alexandrie et de Nicopolis, sur le bord même du canal Canopique, où se trouvent, en quantité, des maisons de plaisance et de riants belvédères ouverts aux voluptueux, hommes et femmes qui, en y mettant le pied, franchissent en quelque sorte le seuil du *canobisme* et de la perdition... Le canal Canopique ne cesse de suivre parallèlement la partie de la côte comprise entre le Phare et la bouche canopique ; la mer et le canal n'étant séparés l'un de l'autre que par une étroite bande de terre sur laquelle on a bâti la *petite Taposiris.* »

Tous les autres anciens historiens de l'Egypte et d'Alexandrie, Diodore, Philon, Flavius Joseph, Quintus Curtius, Tatius, Hirtius, Jules César, Etienne de Bysance, Makrizi, jusqu'aux savants de l'expédition

française, ne disent rien qui se rapporte à *Taposiris parva*.

Seul Pline, dans son Histoire Naturelle, L. XXVII, en parlant de plusieurs espèces d'absinthe, dit : « Il est aussi une absinthe marine—artemisia maritima L.— nommée par quelques-uns *sériphium* : la plus estimée croit à Taposiris d'Egypte ; les initiés aux mystères d'Isis en portent un rameau à la main. »

Le nom de *sériphium* donné à cette plante maritime, nom qu'on ne trouve nulle part chez les auteurs et anciens botanistes, serait, à mon avis, la transposition du nom *Zephyrium*, cap tout près de la moderne Aboukir, au haut duquel avait été érigé, selon Strabon, un petit temple en l'honneur de Vénus Arsinoë, qui était l'ancienne Isis. Partout, le long de cette bande de terre et tout près de la mer, on trouve cette plante qui servait aux initiés des mystères d'Isis, où le culte d'Osiris, ainsi que dans plusieurs endroits, avait été établi, en suite de la découverte du coffret par sa femme. Ici, je crois, on ne devrait pas avoir de doute, que la *Taposiris* de Pline est la *Taposiris parva* dédiée à Osiris.

Pline dans le même L. XXVII, ayant rapporté que les Egyptiens sont sujets aux vers intestinaux, ajoute après dans le L. XXXII, en se répétant : « Il naît dans la mer une absinthe nommée par quelques-uns *sériphium* ; elle se trouve principalement dans le voisinage de Taposiris d'Egypte. Plus petite que l'absinthe terrestre, elle purge et débarrasse le ventre des animaux parasites ». J'ai voulu constater moi-même ce fait. Tout près du rivage, entre Mandara et Aboukir, se trouve, ayant

*



résisté aux siècles, quelques rares spécimens de cette artémisia. Les bédouins des alentours m'ont assuré qu'ils s'en servent comme purgatif. En France, en Italie et en Grèce, le peuple se sert de l'artemisia maritima aussi, comme les anciens, pour les vers intestinaux, les lombricoïdes.

Mais revenons un peu à notre sujet, par les paroles mêmes de Pline qui nous y ramènent. Il nous parle incidemment des mystères égyptiens, dans lesquels cette plante était en usage. Ceci nous conduit directement au mysticisme du culte d'Osiris, culte qui était absolument secret et nous donne la raison du silence des historiens sur Taposiris et des mystères d'Isis, qui devaient naturellement se développer pendant les temps primitifs de la légende, dans plus d'un endroit de l'Egypte et plus particulièrement ici par le voisinage des embouchures du Nil et de la mer.

Lorsque les historiens et les philosophes de la Grèce visitèrent l'Egypte, il y avait déjà longtemps que Osiris était passé à l'état d'abstraction divine. Placé au premier rang des dieux, protecteur et père de la nation, juge des morts et président de l'*Amenti*, chaque Egyptien, en entrant dans la mort, se recueillait en lui et devenait un Osiris. Cependant les initiés au culte d'Osiris ne pouvaient pas dévoiler ses mystères. En effet, Hérodote, qui avait été initié dans ces mystères, nous dit : « On montre à Saïs le sépulcre de celui que *je ne me crois pas permis de nommer* en cette occasion » (1). Ce sépulcre

(1) Larcher, dans sa traduction d'Hérodote, dit en note : « C'est le tombeau d'Osiris. Du moins c'est le sentiment d'Athénagoras, qui me

était un des tombeaux d'Osiris, et on sait qu'il en avait plusieurs.

Hérodote dans le L. III, décrit le temple mystique, l'enceinte sacrée et le lac qui l'entoure : « La nuit on représente sur ce lac les accidents arrivés à *celui que je n'ai pas cru devoir nommer*. Les Egyptiens les appellent les mystères. Quoique j'en aie une grande connaissance, *je me garderai bien de les révéler*..... Les filles de Danaüs apportèrent ces mystères d'Egypte et les enseignèrent aux femmes des Pélasges ».

paraît très vraisemblable. Ce père, après avoir rapporté ce passage d'Hérodote, ajoute : « Non seulement on montre le sépulcre d'Osiris, mais encore son corps embaumé ».

On s'aperçoit facilement que les historiens de l'époque grecque avaient oublié la légende ancienne sur le corps d'Osiris. Il y avait plusieurs temples et tombeaux d'Osiris ; aucun ne pouvait contenir son corps, qui avait été dépecé en quatorze morceaux, et il est permis de supposer, ainsi que nous l'avons rappelé dans les pages précédentes, d'après De Rougé et d'autres auteurs, que dans chaque endroit spécial se trouvait une partie du corps, en suite des recherches faites par Isis. Telle était donc la plus ancienne et originaire légende, transmise et adoptée par la tradition.

Il m'est nécessaire de rapporter encore ici, au sujet des tombeaux d'Osiris, quelques réflexions de Larcher, dans sa traduction au L. II.

« Les prêtres dirent à Hérodote que les *piromis* avaient été des grands prêtres engendrés d'autres grands prêtres, et que dans les temps antérieurs à ces hommes, les dieux avaient régné en Egypte, qu'ils avaient habité avec des hommes, et qu'il y en avait toujours eu un d'entre eux qui avait eu la souveraine puissance ; qu'Orus, que les Grecs nomment Apollon, fut le dernier d'entr'eux qui fut roi d'Egypte et qu'il ne régna qu'après avoir enlevé la couronne à Typhon. Cet Orus était fils d'Osiris, que nous appelons Bacchus.. Typhon était un mauvais génie qui ravit la couronne à son frère Osiris et le tua. Comme il était pâle et roux, les Egyptiens évitaient la compagnie des personnes de cette couleur. Dans les temps où on sacrifiait encore des hommes, on égorgeait ceux qui étaient roux sur le sépulcre d'Osiris, ou bien on les brûlait vifs.

Cette réserve et cette crainte de révéler les mystères égyptiens avait sa raison d'être. A l'invasion des Hycsos, les prêtres, pour rehausser l'esprit religieux et national, répandirent dans les masses du peuple la légende d'Isis et d'Osiris, laquelle avait été l'origine de ces mystères. On entoura le culte de barrières presque infranchissables, de dangers terribles, d'épreuves morales et matérielles, difficiles et surprenantes (1). On exigea le silence absolu des fonctions et des serments, et la peine de mort fut rigoureusement appliquée contre les initiés qui en divulgaient ses moindres détails. C'est ainsi que, au milieu de ce réveil et de cette activité fiévreuse du sacerdoce, les étrangers aspirant à la science et aux connaissances qui étaient voilées par les mystères, accouraient des plages lointaines de l'Asie Mineure ou des montagnes de la Thrace. Quand l'initiation était terminée, l'adepte était consacré prêtre d'Osiris. Egyptien, il restait attaché au temple; étranger, on lui permettait quelquefois de retourner dans son pays pour y fonder un culte ou y accomplir une mission. Mais avant de partir, il promettait solennellement par un serment redoutable de garder un silence absolu sur les secrets du temple (2).

Avec le temps ces idées mystérieuses se sont élargies; elles ne se dévoilaient qu'à la lueur des flambeaux arrachés à l'initiation d'Isis et d'Osiris. Cette lumière d'Osiris, qui jadis éclairait pour les initiés

(1) Presque les mêmes pratiques passèrent, avec le temps, des *gnostiques* à la *maçonnerie*. Nil sub sole novum!

(2) Ed. Schuré, *Les grands initiés*, L. IV.

les profondeurs de la nature, s'est éteinte dans les cryptes abandonnées des monuments, donnant ainsi raison au mot d'Hermès à Asclépios : « O Egypte, Egypte, il ne restera de toi que des fables incroyables pour les générations futures et rien ne durera de toi que des mots gravés dans tes pierres ».

Tout ce qui se rapporte à la connaissance des mystères d'Osiris et à la doctrine égyptienne que les prêtres enseignaient aux initiés, aux néophites, se trouve développé dans la vision d'Hermès en tête des livres d'*Hermès Trismegiste,* qui était en effet le rédacteur philosophe Primandrès. C'est ainsi que cette antique tradition égyptienne ne nous est parvenue que sous une forme alexandrine, très altérée, et dirais-je même, exaltée par l'imagination de l'écrivain grec. Elle se résume, justement, dans les premiers mots : *Qui est-tu?* dit Hermès à l'apparition du fantôme d'un être immense dans le songe : *Je suis Osiris, l'intelligence souveraine, la voix de la lumière, le verbe divin, le* SOLEIL OSIRIS. Les seuls mots d'Is-is et Osir-is résumaient en eux-mêmes la grandeur du culte et des mystères. Dans les siècles suivants, par le préfixe *Is*, on semble indiquer, non pas seulement une initiation égyptienne, mais plus encore une émanation, une identification à la grande lumière, à la suprême intelligence. Les noms d'Is-ac, Is-aïe, Is-maël, Is-raël, Is-a et jusqu'aux noms grecs Isidore et Isocrate, se suivirent dans les peuples anciens et furent adoptés par le prestige inhérent à l'idée primitive de la spéciale dénomination.

Le culte isiaque nous fait rattacher aussi à lui le nom du créateur d'Israël.

Pour donner plus de crédit à ces réflexions, il nous faut ajouter quelques mots qui se rapportent à son histoire, ou mieux encore à la tradition légendaire qui nous en donne quelques éclaircies fugitives.

Du temps de Manéthon (1), le prêtre égyptien auquel nous devons les renseignements les plus précieux sur les dynasties, aujourd'hui confirmés par les inscriptions des monuments, on affirmait que Horsasiph, qui est après devenu Moïse, fut un prêtre d'Osiris. Strabon qui tenait ces renseignements de la même source, c'est-à-dire des prêtres égyptiens, l'atteste également. Et ici la source égyptienne a plus de valeur que la source juive, car le sacerdoce égyptien n'avait aucun intérêt à faire croire à des Grecs ou à des Romains que Moïse était un des leurs, tandis que l'amour-propre national des Juifs leur commandait de faire du fondateur de leur nation un homme du même sang. C'est là le fait important qui établit une certaine filiation entre la religion mosaïque et l'initiation égyptienne. Clément d'Alexandrie croyait aussi que Moïse était profondément initié à la science d'Egypte, au culte d'Osiris. Prêtre d'Osiris, il se prit d'une secrète sympathie pour les Béni-Israël qui étaient chargés des plus lourds travaux par le Pharaon. Sur ces entrefaites il paraît que Moïse, ayant tué un Egyptien

(1) Sous Ptolémée Philadelphe, Manéthon écrivit en langue grecque une histoire d'Egypte, d'après les archives officielles conservées dans les temples. De l'histoire, on n'a aujourd'hui que des fragments. D'après quelques indications recueillies dans Elien, Porphyre, Diogène Laerce, Joseph, Clément d'Alexandrie, etc., on peut supposer que Manéthon avait enseigné dans une série d'ouvrages, perdus pour nous, les révélations les plus précieuses sur l'organisation politique et religieuse de l'Egypte.

qui avait accablé de coups un hébreu, se défiant des prêtres et du Pharaon, se rendit par la mer Rouge au pays de Madian où il y avait un temple indépendant du sacerdoce égyptien, temple consacré à Osiris, et où, sous une dénomination mystique, on y adorait le dieu souverain, le Jéhova. Ce sanctuaire servait de centre religieux aux Arabes, aux Sémites, aux Ethiopiens qui cherchaient l'initiation dans cet endroit, la région du Sinaï et l'Horeb, centre mystique d'un culte monothéiste (1).

Il paraît que depuis ces événements, après avoir accompli l'idée nouvelle de relever le peuple d'Israël, Horsasiph prit le nom de Moïse.

Lorsque les légendes et les traditions qui forment maintemant les narrations bibliques, furent mises en écrit, on affirmait que les hébreux avaient fait un long séjour en Egypte, et qu'ils en sortirent sous la conduite d'un chef nommé Moïse. L'origine de son nom était expliqué, d'après la tradition, par le fait qu'une princesse égyptienne l'avait tiré des eaux, car le mot *Mascia*, en hébreux, veut dire *tiré*, et non *sauvé* comme on le croit généralement. Il est peu probable que les princesses égyptiennes parlaient l'hébreu, et que c'était

(1) Tout le récit de la Bible, à propos de Ietro, le grand prêtre de Madian, a une forme légendaire, et on peut l'interpréter selon les idées qui symbolisaient les mystères osiriaques. (V. Schuré, loc. c.)

La Genèse se compose de fragments divers — élohiste et jéhoviste — cousus ensemble, fragments écrits 400 ans après l'Exode. L'Exégèse moderne doute de l'œuvre de Moïse et prétendrait même que le Prophète pourrait bien n'avoir pas existé et n'être qu'un personnage légendaire, fabriqué quatre à cinq siècles plus tard par le sacerdoce juif.

un simple jeu de mots des scribes hébreux. Néanmoins, on est porté à croire que le nom Moïse a une origine égyptienne. A cette époque on trouve un grand nombre d'égyptiens portant les noms composés de deux éléments. L'un, le nom d'une divinité, l'autre, le mot *mes* qui, en verbe, signifie enfanter, subs. enfant.

C'est de ce mot qu'on a formé, par exemple, Ramses, Totmes, Ahmes, etc. Le nom de la divinité pouvait être non pas écrit, mais sous entendu ; c'est de la sorte qu'on a formé le nom très usuel de *Mossu*. Très probablement, ce mot *Mossu* est le prototype du nom de Moïse, duquel les scribes hébreux ont fait *Mosha*, les Grecs *Mous*, et les modernes *Moïse*. A ces observations j'ajouterai encore une autre induction qui m'est suggérée par le fait même de la légende dont se servirent les écrivains juifs pour le récit de Moïse. En effet, ainsi que nous l'avons relaté plus haut, ces écrivains se servirent probablement de la légende osiriaque, qui était en cours, c'est-à-dire, du coffret trouvé par Isis dans les eaux du Nil, légende de Moïse tiré des eaux par la fille du Pharaon. L'identité est la même. Je ne crois pas ici à une simple et fortuite coïncidence, mais, bien au contraire, à l'intérêt qu'avaient les hébreux à accréditer leur récit merveilleux, similaire au plus grand événement de la première légende religieuse du pays de Khémi, l'Egypte. On pourrait donc induire que, par enchaînement d'idées, le souvenir de la légende d'Isis ait pu réunir dans le mot *mosha*, hébreu, une double ou triple signification et allusion, eu égard surtout à l'idée suscitée dans le même nom en le décomposant,

l'idée de *l'eau* d'où avait été tiré le coffret, *ma*, *mau*, *eau* en égyptien, et *mes*, d'où *mossu*, et *Is*, enfant sous la protection d'Isis, sauvé ou tiré des eaux.

Après cette longue digression sur les mystères égyptiens, qui se rattachent par le commencement du culte d'Osiris, à Taposiris, le plus ancien endroit dont la légende nous indique où il s'exerçait particulièrement, nous nous trouvons plongés dans un assez grande période de silence et d'obscurité à son égard.

Le bouleversement des mœurs et coutumes, dès l'ancienne Egypte pharaonique jusqu'aux époques gréco-romaines et au culte chrétien naissant, ont fait disparaître les traces des lieux et de leurs traditions. Cependant nous trouvons au IIme siècle une mention de ces poètiques parages. C'est Eusèbe — *Hist. Ecclés.*— qui nous parle de Denys, le grand archevèque d'Alexandrie, païen converti, qui avait eu pour maître Origène et qui avait connaissance des mystères égyptiens et du culte à Taposiris. Denys était allé chercher un refuge à *Taposiris Parva* contre la persécution des païens sous Dèce. Les temples, comme on sait, donnaient souvent un asile assuré à ceux qui en connaissaient les méandres et les souterrains cachés aux yeux des profanes. Ce fut ainsi, de la manière indentique au temple de Taposiris dédié à Osiris, que le temple d'Isis à Philæ servait de refuge caché aux fervents du culte de la déesse. L'empereur Justinien, pour assurer ses relations bienveillantes entre l'Egypte et l'Ethiopie, envoya dans la vallée du Nil son général Narsès, avec le

titre de *comes limitis ægypti*. Dans cette expédition, Narsès fit la découverte d'un temple d'Isis conservé au sein de l'île de Philœ. L'ancien culte dela déesse égyptienne y était encore desservi par des prêtres, qui, peut-être, avaient conservé la clef des traditions anciennes. Ce temple existait donc dans ce lieu retiré, malgré de longs siècles de persécution contre les idolâtres, à l'insu des empereurs et des populations qui habitaient l'Egypte, et à cause du silence impénétrable qui entourait les mystères osiriaques et leurs affiliés.

Aussi zélé chrétien que l'était son maître, Narsès crut devoir détruire ce dernier monument de la religion païenne. Il massacra les prêtres qui voulurent défendre leur dernier sanctuaire ; puis ayant enlevé la statue de la déesse et celles des autres divinités adorées dans le même endroit, il envoya tous ces trophées à Constantinople (1).

Ainsi donc nous avons l'îlot ou rocher de Montazah, la *Taposiris Parva*, comme point de repère et indication naturelle et maritime du temple du culte secret, l'endroit mystique de la retraite des mystères osiriaques au nord ; à Philæ, une île aussi, le sanctuaire sud, à l'extrémité, aux limites de la Haute-Egypte, le lien et le lieu des mystères avec le monde intérieur et l'extérieur. C'était en raison d'un des tombeaux d'Osiris, que renfermait le sactuaire, qu'on jurait en Egypte *par Osiris qui est à Philœ*, serment regardé comme inviolable (2).

(1) Expéd. franc. en Egypte, *Hist. ancienne*:

(2) V. mon Mémoire, *Un sanatorium à Chellal-Philœ*. Soc. Khéd. Geogr. année 1889.

L'*Artemisia maritima*, dont nous avons parlé plus haut et qui nous a été révélée par Pline comme d'un spécial usage adopté dans les mystères d'Osiris, cette plante nous fournit des observations et des réflexions qui se rapportent à la localité de l'ancienne Taposiris Parva ; elle nous aide à en relever sa situation. Il y a pourtant différentes opinions sur le plus ou moins d'identité de cette plante. Les uns admettent que sous la seule dénomination de Taposiris, Pline a entendu parler de Taposiris Magna, à l'ouest d'Alexandrie, et que l'artemisia se trouve seulement dans cette partie de la côte méditerranéenne. Cependant, les renseignements de Pline sur les mystères dont il parle à propos de la plante, et la concordance de Strabon à ce sujet, me portent à croire que par *Taposiris*, Pline entend désigner la *Parva*, d'autant plus que — c'est mon opinion — le nom de *séryphion* donné à la plante serait le rapprochement et la transposition du nom du Cap Zéphyrion, près Aboukir, parages où on trouve encore, par-ci, par-là, des spécimens de l'*artemisia* en question.

Les explications supposées du mot *séryphion*, employé par certains écrivains de l'époque, ne sont pas concluantes, mais le fait certain reste, c'est-à-dire qu'on appelait cette artemisia *sériphion* ou *absinthe* indistinctement et, de plus, il n'y a aucune liaison de noms égyptiens donnés à la plante. Les Arabes et les Bédouins appelent *chih*, l'espèce qu'on trouve à l'est et au sud d'Alexandrie (1).

(1) D'après une correspondance que j'ai eue au sujet de cette plante avec le Prof. Dr Schweinfurth, qui en avait écrit au Prof. Ascherson, il résulte une opinion toute différente de celle que j'avais émise.



Voilà ce que je puis dire au sujet de Taposiris et des légendes qui se rapportent à son histoire, tout en reconnaissant les grands lacunes qui existent encore.

Quant à la moderne *Montazah*, la charmante, la gracieuse localité, qui m'a suscité ces quelques réflexions, j'ajouterai que le plaisir indéfinissable que cette localité inspire ne démentit pas l'intérêt qui est lié à sa légende mystique.

C'est ainsi que la station d'un dieu, les sanctuaires oubliés, les débris d'un culte, d'un temple, d'une colonne, d'un nom, moins encore, sont pour le géographe et pour l'historien ce que les stations des plantes sont pour les botanistes.

Dans le monde physique, le passé s'efforce en vain de se dérober et de s'enfuir loin des yeux de la postérité; il suffit du plus faible témoin pour le dévoiler à travers les ombres.

Quoique l'*Artemisia herba alba*, signalée par Linnée, *Artemisia maritima*, soit une plante caractéristique de tous les déserts de l'Egypte — Schweinfurth — cependant le Prof. Ascherson est d'opinion que cette plante est caractéristique pour la flore du littoral de la Marmarique. Mais qu'il me soit permis d'observer que des régions de la Marmarique aux parages d'Aboukir, il n'y a pas ni un grand écart d'éloignement, ni une grande différence du sol et des dunes des côtes. Je ne veux point discuter la déclaration autorisée que l'*Arthemisia herba alba* soit exclusivement près Abusir; je soutiens que la même plante s'observe de l'autre coté, à l'est, dans les localités d'Aboukir et près de Montazah. Les commentateurs de Dioscoride et ensuite de Pline n'en disent pas beaucoup.

Le Prof. Schweinfurth, ajoute de son coté, que Linnée en donnant le nom d'*Artemisia maritima* s'est trompé. La *Santolina aurea* se confond avec les autres genres, comme l'*Achillea fragrantissima* du désert, qui a la même odeur, et que c'est peut-être par application, que les Arabes ont donné le nom de *chih*, soit à l'*Artemisia erba alba*, soit à la *Santolina*..

C'est au hasard, et c'est à l'heureuse intuition de S. A. le Khédive Abbas II que cet endroit, choisi et préféré d'entre tous ceux d'alentour, se présente maintenant à nos yeux comme le plus ancien débris des temps légendaires, la plus ancienne lueur de l'Egypte à l'aube de son histoire.

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

Membres honoraires :

Stanley	Borelli
Wilson	Teleki
Vossion	Hohnel
Borghese	Casati
Schweinfurth	Panlitscke
Wissmann	Whitehouse
d'Abadie	Mason
Lenz	Reclus
Chaillé-Long	

Membres correspondants :

De Bissy	Robecchi
Bonaparte	Floyer
Vincent	Suberbie
Neumann (Anne)	Blundell

IVe Série. — Numéro 6.

BULLETIN

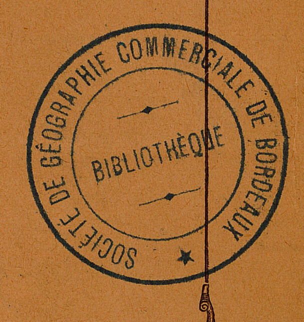
DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE:



LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1895

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

IVe Série. — N° 6. — Juillet 1895.

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1895

PREMIERS ÉLÉMENTS

DE

LANGUE A-SANDEH

VULGAIREMENT APPELÉE

NIAM-NIAM

PRÉFACE

Je crois avoir fait de mon mieux pour donner avec le moins d'inexactitude possible les premiers éléments de la langue *A-Sandeh*. L'avenir fera connaître dans quelle mesure j'ai réussi. Comme il n'existe encore aucun travail de ce genre, j'ai dû avoir recours à des indigènes de la tribu des A-Sandeh et m'en rapporter aux indications qu'ils ont pu me donner.

J'ai voulu apporter ma pierre à ce vaste édifice qu'on nomme la linguistique et dont la construction se poursuit de nos jours avec une fièvreuse activité ; mais ma principale ambition a été celle d'être utile aux missionnaires, mes frères, destinés par la Providence divine à porter les premiers, au milieu des sauvages de l'Afrique, la lumière de l'Evangile.

Je serais au comble de mes vœux si ce premier travail pouvait faciliter la voie à quelque étude plus approfondie de cette langue des cannibales de l'Afrique.

A Colombaroli

Missionnaire de l'Afrique Centrale.

INTRODUCTION

Diverses langues de l'Afrique.

F. Müller réduit toutes les langues de l'Afrique en six familles ou groupes :

I. SÉMITIQUE.	IV. NÉGRO.
II. HAMITIQUE.	V. BANTOU.
III. **Nouba Foulah.**	VI. HOTTENTOT BOUSMAN.

Le groupe NOUBA FOULAH est composé de deux sub-groupes : le sub-groupe *Nouba*, et le sub-groupe *Foulah*, lequels sub-groupes comprennent les langues suivantes :

Sub-groupe Nouba.

1. Nouba.
2. Koldaji.
3. Toumale.
4. Konjara.
5. Kwafi.
6. Masaï.
7. Berta.
8. Kamamil.
9. Founj.
10. Tabi.
11. Hamej.
12. Golo.
13. Krej.
14. Sehré.
15. **Niam-Niam.**
16. Monboutou.

Sub-groupe Foulah.

1. Fouta jalo.
2. Fouta toro.
3. Sokoto.
4. Niger.
5. Bornou.

NIAM-NIAM

Prononciation et accent tonique.

La langue A-Sandeh paraît manquer de règles stables tant pour ce qui est de la prononciation que de l'accent tonique. Il n'est pas rare, en effet, d'entendre la même voyelle prononcée au moyen de différents sons, et de voir dans le même mot l'accent

tonique tomber quelquefois sur une syllabe et quelquefois sur une autre. Ainsi, le mot *gueròù*, ceci, celui-ci, se dit également *gueré*. Dans le mot *gomorau*, faim, l'accent tonique tombe indifféremment sur l'*o* de l'avant-dernière syllabe ou sur l'*au* de la dernière syllabe. Nous nous sommes efforcés de réunir les quelques règles principales qui paraissent être le plus en pratique, afin que l'on puisse arriver à comprendre et à se faire comprendre avec plus de facilité.

Pour indiquer l'accent tonique, sur les mots, nous nous sommes servis de l'accent circonflexe qui n'a aucun emploi dans cette langue.

Quand il y aura dans la syllabe, sur laquelle l'accent tonique doit tomber, une des voyelles composées *ai*, *au*, *eau*, *ei*, *ou*, l'accent circonflexe (tonique) sera placé sur chacune des lettres de ces voyelles.

Chaque fois que l'accent circonflexe se trouvera sur la lettre *e*, en plus de la valeur d'accent tonique, il aura aussi celle d'accent grave, et l'*e*, dans ce cas, se prononcera ouvert.

Prononciation. — Deux voyelles différentes, appartenant au même mot simple, placées immédiatement l'une à côté de l'autre, forment toujours une diphtongue, et par suite se prononcent d'une seule émission de voix ; l'accent tonique tombe alors généralement sur la seconde voyelle. — Il faut excepter les mots *ngôa*, bois, *fôa*, chaleur, *gbôa*. inutilement, *mâï*, pluie. et peut-être quelques autres sur lesquels l'accent tonique tombe sur la première voyelle de la diphtongue.

Nous avons dit « deux voyelles différentes » car si c'est la même voyelle répétée, comme dans le mot *Sâa*, queue, il n'y a plus de diphtongue, et la voyelle répétée *a*, *a*, forme deux sons bien distincts. Nous avons dit ensuite « appartenant au même mot simple », car si les deux voyelles appartiennent à deux mots simples différents, qui se trouvent réunis pour former un seul mot, elles ne forment pas une diphtongue lors même qu'elles se

suivent. Par exemple, il arrive fréquemment que dans les verbes la voyelle *a* ou *e* ou *i* de la caractéristique se trouve en contact avec une voyelle du radical sans pourtant qu'il se forme une diphtongue.

Une des règles principales de la prononciation à laquelle il faut surtout faire attention, c'est de prononcer du nez toutes les syllabes qui doivent l'être. Celles-ci seront toujours marquées par des *caractères noirs*, comme dans les mots **môûra**, tombeau, *ma***ra**, ferré. Négliger cette règle de prononciation donnerait souvent lieu à des équivoques, étant donné que le mot prononcé du nez ou non, aurait un sens tout à fait différent.

Les consonnes *l*, *r*, ont quelquefois un son tout particulier et qu'il est très difficile, sinon impossible, à un étranger de bien prononcer. La consonne *l* prend un peu du son de l'*r*, et celle-ci prend également un peu du son de l'*l*. Toutes les deux cependant se prononcent avec l'extrémité de la langue repliée et touchant légèrement les dents du haut. Chaque fois que ces deux consonnes devront être prononcées comme nous venons de le dire, elles seront suivies de l'apostrophe. Ex. *l'i*, tête.

Les voyelles composées *an*, *in*, *on*, et leurs équivalentes *am*, *em*, etc., dans cette langue ne sont pas nasales ; c'est pourquoi chaque fois qu'on les trouvera il faudra les prononcer comme si elles étaient écrites *ane*, *ine*, *one*, *ame*, *ême*, *îme*, etc.

Accent tonique. — Dans les substantifs, l'accent tonique tombe ordinairement sur la première syllabe ; cependant il y a beaucoup d'exceptions.

Dans les adjectifs, l'accent tonique tombe toujours sur la dernière syllabe.

Ex.: *Nzinzirî*, doux, *hihiî*, amer, etc.

Si l'adjectif qualificatif est formé du substantif correspondant répété, l'accent tonique tombe toujours sur la dernière lettre du premier substantif.

Ex.: *Nzirânzira*, doux, *hiâhia*, amer.

Si l'adjectif qualificatif est formé par le substantif correspondant et le préfixe *ca*, l'accent tonique tombe toujours sur ce préfixe.

Ex.: *Cânzira*, doux, *câhia*, amer.

Dans les verbes il y a des temps qui ont une caractéristique spéciale et des temps qui n'ont pas de caractéristique. Tous les temps à l'affirmatif qui ont la caractéristique ont toujours l'accent tonique sur celle-ci.

Ex.: *Mi nâzounda,* je lave, *cami nâmanga*, si je faisais, etc.

Tous les autres temps qui manquent de caractéristique ont l'accent tonique sur la dernière syllabe du radical, excepté l'impératif,où l'accent tombe sur le pronom personnel qui précède et l'infinitif, où l'accent tonique se trouve sur la première syllabe suivant la règle générale des substantifs.

Ex.: *Mi zoundôâ*, je lavais, *cami mongué*, si j'avais fait, *mózoundou*, lave, *zôûnda*, laver, etc.

Dans les temps au négatif, s'ils indiquent un sens absolu et sont rendus négatifs au moyen de la particule *té*, l'accent tonique tombe sur la dernière syllabe du radical.

Ex.: *Mi nalîngaté*, je ne mange pas, *mi natângaté*, je ne frappe pas, etc.

S'ils indiquent un sens conditionnel et sont rendus négatifs au moyen de la particule *yâ*, ils ont toujours l'accent tonique sur la dernière syllabe qui précède cette particule.

Ex.: *Cami nandoungâya,* si je ne vais pas, *cami natangarâûya*, si je ne te frappe pas, etc.

Il faut excepter le cas où la particule *yâ* serait détachée du verbe, parce que dans ce cas l'accent tonique tomberait sur la dernière syllabe du radical.

Ex.: *Cami natânga gheyouderêya*, si je ne frappe pas ce garçon.

CONSTRUCTION. — De même que la prononciation et l'accent tonique, la construction des propositions paraît manquer de règles stables ; pourtant on peut y observer les règles suivantes :

1° Le sujet et l'attribut suivent souvent leurs compléments.

2° L'adjectif se place avant le nom.

3° Les adverbes se mettent à la fin de la proposition.

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

DU NOM

Genre.

§ 1. — Les noms qui se rapportent à des personnes et les noms d'animaux peuvent être du genre masculin et du genre féminin. Le féminin se forme du masculin en mettant devant celui-ci la particule *na*.

Exemple :

*Irâ*di, (1)	voleur.	*Naïrâ*di,	voleuse.
Irâ,	maitre.	*Naïrâ*,	maitresse.
Angô.	chien.	*Naangô*,	chienne.

Exceptions :

Ba,	père.	*Na*,	mère.
Combâ,	homme.	*Dè*,	femme.
Goudè,	garçon.	*Dègoudè*, (2)	fille.
Ouil'îna,	frère. (3)	*Dèouil'î*.	sœur.

(1) Le mot *Ira*di, voleur, est composé de *Ira*, maitre, et di, vol. et indique le *maitre du vol*.

(2) Le mot *Dègoudè* est composé de *Dè*, femme, et *goudè*, garçon, et indique une *femme garçon*.

(3) Le mot *Ouil'ina* ou *Ouil'iba*, est composé de *Ouil'i*, fils, et *na*, mère, ou *ba*, père, et indique le fils de la propre mère ou du propre père, c'est-à-dire : frère.



Nombre.

§ 2. — Le pluriel des noms se forme toujours en plaçant avant le singulier la particule *a*.

EXEMPLE :

Combâ,	homme.	*Acombâ*,	hommes.
Rémôù,	vêtement.	*Arémôù*,	vêtements.
Corôùngoua,	barque.	*Acorôùngoua*,	barques.

Beaucoup de noms peuvent être transformés en diminutifs. Pour cela il suffit de placer avant le nom le mot *ouil'i*, fils.

EXEMPLE :

Nbiâ,	pierre.	*Ouil'i nbiâ*,	petite pierre.
Ngôa,	bâton.	*Ouil'i ngôa*,	petit bâton.
Kouôrau,	maison.	*Ouil'i kouôrau*,	maisonnette.

CHAPITRE II.

DE L'ARTICLE

§ 3. — L'article n'a qu'une seule forme pour le masculin et pour le féminin. Il change pourtant de nombre et en cela il suit la règle du nom.

Dans cette langue, l'emploi de l'article est très limité, étant donné qu'il ne peut être placé devant le nom que lorsque l'on veut indiquer ou démontrer la chose dont on parle.

Gou, le, la. *Agôù*, les.

Exemple :

Dinguî, l'anneau. *Adinguî*, les anneaux.
Bingué, le bracelet. *Abinguê*, les bracelets.

Gou dinguî dou mingbè si nagnépirau.	L'anneau que j'ai acheté (il) brille.
Gou binguè dou mo baticâ si cângoua	Le bracelet que tu as trouvé (il) est beau.

Eléments de la proposition.

§ 4. — Les éléments de la proposition, sujets ou compléments, se reconnaissent à la particule qui les précède ou à la place qu'ils occupent dans la phrase.

Le nom ou sujet (nominatif du latin) est quelquefois précédé de *gou*, *agôù*. Il se place toujours en tête de la proposition, à moins qu'il ne suive pas son complément précédé de la préposition *ga*.

Lorsque le complément du nom (génitif du latin) indique clairement la possession, il est précédé de la préposition *ga* et placé avant le nom ; hors de ce cas il suit toujours immédiatement le nom. Par ex. *Rémôù goudè hodî?* Où est le vêtement du (que porte le) garçon ? *Ga goudè rémôù yoré*, le vêtement du (propriété du) garçon est là.

Le complément indirect (datif du latin) est toujours précédé de la préposition *fo*. Ex. *Fo na dègoudé*, à la mère de la fille.

Le régime direct (accusatif du latin) suit toujours le verbe dont il dépend ; quelquefois, ainsi que le sujet, il est précédé de *gou*, *agôù*.

Le cas d appellation (vocatif du latin) paraît être précédé de *ya*.

Le complément circonstanciel (ablatif du latin) est ordinairement précédé de la préposition *ti* et quelquefois de la préposition *be* (Voir § 31).

DÉCLINAISON.

NOMINAT.	*Gou angô*,	le chien.	ACCUSAT.	*Gou angô*,	le chien.
GÉNITIF	*Ga angô*,	du chien.	VOCATIF	*Ya angô*,	ô chien.
DATIF	*Fo angô*,	au chien.	ABLATIF	*Ti angô*,	du chien.

EXERCICE I.

Zirè ndôù ti yarâù ngôa. L'oiseau sortit du trou de l'arbre. — *Mi ta gou goudé doù kouarî*. J'ai frappé l'enfant qui a pleuré. — *Mi ndâfoé pôkouta fo na guérouroungâ goudérou*. Je donne du pain à la mère de ce pauvre enfant. — *Appé ngôa si nâli*. Les feuilles de l'arbre tombent. — *Ga guécombârou angô si cângoua*. Le chien de cet homme est beau. — *Yo ouliki be guébinzârou*. Ils ont appris de ce savant. — *Co ou ti ouocalé*. Il guérit de la maladie. — *Amôùnbouda guéngoârou ou cângoua*. Les fleurs de cet arbre sont jolies. — *Ga guégoudérou amôùnbouda si cângoua*. Les fleurs de ce garçon sont jolies. — *Mi ingassî gou ssapé dou mé âgbé*. J'ai perdu le couteau que j'ai acheté. — *Gou irâdi dou ârou ti kissâ gbouâ, hérémé co di béréoué*. Le voleur qui était sorti de prison hier a volé de nouveau aujourd'hui. — *Ya ouiré mô lida tirâù ti guégbégbéré goudérou*. O mon fils, éloigne-toi de ce mauvais garçon.

CHAPITRE III.

DE L'ADJECTIF

§ 5. — Les adjectifs sont toujours invariables soit pour le genre, soit pour le nombre.

Adjectif qualificatif.

L'adjectif qualificatif est formé du nom correspondant en redoublant la première syllabe de ce nom et souvent en modifiant la voyelle finale. Cette modification consiste ordinairement dans le changement de la lettre finale *a* en *e* ou *i*, et de la lettre finale *o* en *ou*. Pour bien comprendre cette règle il faut observer que du nom verbal on forme l'adjectif, qui dans la forme généralement répond à un participe passé (Voir § 24).

Ex.: *Nzîra*, l'être doux, la douceur ; *mi nânzira*, je suis doux ; *nzinzirî*, devenu doux, doux.

Exemple :

Hît,	amertume.	*Hihiî*,	amer.
Linguî,	avarice.	*Lilingui*,	avare.
Nzîra,	douceur.	*Nzinzirî*.	doux.
Guisa,	longueur.	*Guiguisâ*,	long.

§ 6. — D'autres fois l'adjectif qualificatif est formé de la troisième personne du passé indéfini du verbe formé du substantif correspondant.

Ex. *Hiî*, amer, (devenu amer); *linguî*, avare, (devenu avare) ; *nzirî*, doux, (devenu doux); *guisâ*, long, (devenu long).



Bien souvent aussi l'adjectif qualificatif est formé du substantif redoublé. Ceci arrive spécialement quand l'adjectif se trouve séparé du nom.

EXEMPLE :

Mô inâni nzinzirî imê, gherou hiâhia.	Apporte-moi de l'eau douce ; celle-ci est amère, (celle-ci est amertume, amertume).
Môinâni guiguizîngôa guérôû gourougourou.	Apporte-moi un long bâton ; celui-ci est court, (celui-ci est petitesse, petitesse).
Mi nâmlera nzî a imê, mo nâmbera hiî imê	Je bois de l'eau douce, tu bois de l'eau amère, (tu bois de l'eau qui est devenue amère).

§ 7. — L'adjectif qualificatif précédé du verbe *être* à l'une des personnes du présent de l'indicatif, est généralement formé du substantif correspondant, précédé de la particule *ca*.

Cette règle paraît ne s'étendre qu'aux adjectifs dérivés d'un verbe.

EXEMPLE :

Imê câfoa,	L'eau est chaude.
Ngôa câguisa,	Le bâton est long.
Rémôu cârourou,	Le vêtement est petit.

Lorsqu'il se rapporte à des noms d'êtres animés, l'adjectif qualificatif peut être remplacé par le nom abstrait de même signification, précédé du mot *baïrâ* ou *irâ* maître.

EXEMPLE :

*Ouil'î gheeombârou co baïra-ngâ***ra** *goudé.*	Le fils de cet homme est un enfant habile.
*Gheangôru ou baïra***di**.	Ce chien est voleur.

Degrés de comparaison.

§ 8. — Il y a trois sortes de comparatifs : le comparatif d'égalité, le comparatif de supériorité, et le comparatif d'infériorité.

1° Le comparatif d'égalité se forme en mettant après l'adjectif le mot *ouâ*, comme « aussi ».

Ex.: *Gueyoudèrou co rourounyâ ouâ gou goudèrou*, ce garçon est aussi pauvre que cet autre (garçon).

2° On forme le comparatif de supériorité en mettant après l'adjectif le mot *tî*, que.

Ex.: *Combà bakérè ti dè*, l'homme est plus grand que la femme.

3° On forme le comparatif d'infériorité en mettant après l'adjectif le mot *Ombâ*, moins, suivi du mot *tî*.

Ex.: *Guengcârou si câguisa tî gourôù*, ce bâton est moins long que cet autre.

Pour former le comparatif d'infériorité de l'adjectif *ombâ*, petit, il suffit de mettre simplement après l'adjectif le mot *tî*.

Ex.: *Dandarâ ombâ tî angô*, le chat est plus petit que le chien.

Formation du superlatif.

§ 9. — On forme le superlatif en mettant après l'adjectif l'adverbe *gbé*, très.

EXEMPLE :

Nbiâ si totombâgbè.	La montagne est très haute.
Guedèrou li hoho*mégbè.*	Cette femme est très forte.
Ngôa si caguisâgbe.	L'arbre est très long.

Adjectif démonstratif.

§ 10. — L'adjectif démonstratif ce—ci, cet—ci, cette—ci, ces—ci, est formé par le mot *guerôù* ou *guéré*. L'adjectif démonstratif ce...là, cet...là, cette...là, ces...là, est formé par le mot *gourôù*, ou *gouré*.



Si l'adjectif démonstratif se rapporte à un nom, ses deux syllabes *gue-rôù* ou *gou-rôù*, se divisent pour englober le nom. Si ce nom est accompagné d'un qualificatif, les deux syllabes englobent à la fois le nom et le qualificatif.

Exemple :

Gue-hê-rou,	cette chose-ci.
Gue-rourounqâ-dêrou,	cette pauvre femme-ci.
Gou-gnegnekî guir'ĕrou,	cette grosse corde-là.

L'adjectif démonstratif ce...là, cet...là, cette...là, ces...là, suivi du relatif *qui*, se traduit par l'article *gou, agôù.*

Adjectif possessif.

§ 11.—Il n'existe pas, à proprement parler, une forme spéciale d'adjectif possessif. On y supplée par l'emploi des pronoms personnels précédés de la préposition *gâ*, indiquant le génitif de possession. Cette prépcsition cependant est sujette à des modifications. A la première personne du singulier *gâ* se change en *guî*, et aux trois personnes du pluriel elle se change en *gò*. La voyelle *o* de cette dernière particule disparaît chaque fois qu'elle se trouve en contact avec les voyelles *a* ou *o*.

Exemple :

Guimî	*ppèbê*,(1)	ma main.
Gamô	*ppèbê*,	ta main.
Gacô	*ppèbê*,	sa main.
Gâné	*ppèbê*,	notre main.
Gôni	*ppèbê*,	votre main.
Gôyo	*ppèbê*,	leur main.

(1) Le mot *ppèbê* est composé de *ppé*, feuille, et de *bê* bras, et indique la feuille du bras, c'est-à-dire main.

§ 12. — L'adjectif possessif ne se forme plus selon la règle précitée chaque fois qu'il se rapporte à des noms qui expriment une partie du corps humain, la parenté, ou bien aux noms *badiâ*, ami, *carê*, ennemi, et peut-être à quelques autres.

13 — Dans ce cas l'adjectif possessif est exprimé au moyen des pronoms personnels *compléments* placés immédiatement après le nom. Toutefois les adjectifs qui se rapportent aux noms : *ba*, père ; *na*, mère ; *ouil'iba*, ou *ouil'ina*, frère ; *ôndourou ba*, oncle, *ôndourou na*, tante ; dans la première et dans la deuxième personne du singulier, au lieu d'être exprimés au moyen des pronoms personnels *compléments*, ils sont exprimés au moyen des pronoms personnels *sujets* : Ex.: *badiâ*, ami ; *ba*, père.

EXEMPLE :

Badiarê,	mon ami.	*Bami*,	mon père.
Badiarô.	ton ami.	*Bamô*,	ton père.
Badiacô.	son ami.	*Bacô*,	son père.
Badiarâné,	notre ami.	*Barâné*,	notre père.
Badiarâûni,	votre ami.	*Barâûni*,	votre père.
Badiâyo,	leur ami.	*Bayô*,	leur père.

§ 14. — Il faut observer ici que beaucoup de noms qui expriment des parties du corps se terminent en *ssé*. Par Ex.: *benglissé*, œil, *bagassé*, joue, *Hossé*, nez, etc.; ces noms, chaque fois qu'ils sont unis à un adjectif possessif, et en conséquence suivis immédiatement par les pronoms personnels, perdent leur terminaison. Beaucoup d'autres noms, bien qu'ils ne servent pas à désigner une partie du corps et qu'ils ne soient pas terminés par *ssé*, suivent la même règle ; c'est-à-dire qu'unis aux pronoms personnels, ils perdent leur terminaison : Ex: *Ouil'î*, fils ; *Benglissé*, œil.

EXEMPLE :

Ouiré,	mon fils.	*Benglirê*,	mon œil.
Ouirâû,	ton fils.	*Benglirâû*,	ton œil.
Ouicô,	son fils.	*Benglicô*,	son œil.
Ouirâné,	notre fils.	*Benglirâné*,	notre œil.
Ouirâûni,	votre fils.	*Benglirâûni*,	votre œil.
Ouiyô,	leur fils.	*Bengliyô*,	leur œil.

Adjectifs numéraux ordinaux.

§ 15. — Les adjectifs numéraux ordinaux semblent ne pas exister. Cependant l'adjectif « premier » se traduit par le mot *mbatâ*, qui signifie : une fois, premièrement, etc.; l'adjectif « second » se traduit par le mot *corâ*, qui signifie : autre.

Adjectifs numéraux cardinaux.

§ 16. — La numération parait être dans cette langue très limitée, et très compliquée ; et vraiment, vu la méthode sur laquelle elle est basée, il ne peut pas en être autrement.

Les doigts sont la base de la numération. Les cinq premiers nombres s'expriment comme il suit : **ssa** 1, *ioué* 2, *biâta* 3, *biâma* 4, *bissoué* 5.

Les cinq doigts d'une main ainsi comptés, il faut recourir à ceux de l'autre main, et l'on commence à compter six, en ajoutant au chiffre 5, l'expression *bâti* **ssa**, qui signifie « délivres-en un » (de l'autre main).

Bissoué	*bâti* **ssa**,	6.
	bâti ioué,	7.
	bâti biâta,	8.
	bâti biâma,	9.
	baoué,	10.

La parole *baoué*, dix, est composée de *ba*, père, et de *ioué*, deux, et indique le père (nombre) des deux mains.

Les doigts des deux mains ainsi comptés, il faut recourir à ceux des pieds, et l'on commence à compter le chiffre 11, en ajoutant à 10 l'expression *bâti sandéyo* **ssa**, qui signifie « délivres-en un sur la terre » (c'est-à-dire un doigt d'un pied).

Baoué	*bâti sandéyo* **ssa**	11.
	bâti sandéyo ioue	12.
	bâti sandéyo biâta	13.
	bâti sandéyo biâma	14.
	hirâ	15.

Comme on le voit, le mot *hirâ*, quinze, sort de cette règle.

Les doigts d'un pied ainsi comptés, il faut recourir à ceux de l'autre pied, et l'on commence à compter le chiffre 16 en ajoutant au nombre 15 l'expression *cobâni* **ssa**, qui signifie « un (doigt) de l'autre côté ».

Hirâ	*cobâni* **ssa**	16.
	cobâni ioué	17.
	cobâni biâta.	18.
	cobâni biâma	19.
	mbodoumbodôû	20.

Le mot *mbodoumbodôû*, vingt, sort aussi de la règle.

Les doigts des pieds comptés, pour pouvoir continuer il faut recourir aux doigts d'autres personnes, et on commence à compter le nombre 21 en ajoutant au nombre 20 l'expression *zi borâûyo* **ssa**, qui signifie « prends-en un (doigt) d'une personne.»

Mbodoumbodôû	*zi borâûyo* **ssa**	21.
	zi borâûyo ioué	22.
	zi borâûyo biâta	23.
	zi borâûyo biâma	24.
	zi borâûyo bissué	25.

Mbodoumbodôû	*zi borâûyo bissoué bâti* **ssa**	26.
	zi borâûyo bissoué bâti ioué	27.
	zi borâûyo bissoué bâti biâta	28.
	zi borâûyo bissoué bâti biâma	29.
	zi borâûyo baoué	30.

Pour exprimer le nombre 40 on emploie l'expression *aborâû-ioué*, qui signifie « deux hommes », c'est-à-dire le nombre de doigts de deux hommes. Pour dire cinquante on se sert de l'expression *aborâû ioué na baoué*, qui veut dire « deux hommes » (quarante doigts) et dix (doigts), etc.

Aborâû ioué	40.
Aborâû ioué na baoué	50.
Aborâû biâta	60.
Aborâû biâta na baoué	70.
Aborâû biâma	80.
Aborâû biâma na baoué	90.
Aborâû bissoué	100.



Quand l'adjectif numéral cardinal est traduit par le mot *aborâû*, et qu'il est suivi du nom qui le détermine, on place entre eux le mot *raugô*, qui signifie « entre ». Ex.: *Aborâû raugô agoudê biâma*, qui veut dire « il y a quatre hommes (quatre-vingts enfants) entre les enfants ».

EXERCICE II.

Aboussandê berâû **ouâ** ? Combien de chèvres as-tu ? — *Aborâû raugôra biâma*. Quatre-vingts. [Entre elle (il y a le nombre de) quatre hommes]. — *Agoudê berâû* **ouâ**? Combien d'enfants as-tu ? — *Aborâû raugôyo iouê*. Quarante. [Entre eux (il y a le nombre de) deux hommes]. — *Aborâû henê* **ouâ** ? Combien d'hommes y a-t-il ici ? — *Aborâû raugôyo iouê na baouê*. Cinquante. [Entre eux (il y a le nombre de) deux hommes avec dix]. — **Garâ***rau* **ouâ**? Quel âge as-tu ? (Tes années, combien ?) — *Mbodoumbodôû zi borâûyo iouê*. J'ai vingt-deux ans. (Vingt, prends deux d'une personne). — **Garâ** *ouirâû* **ouâ**? Quel âge a ton enfant ? (Les années de ton fils, combien ?) — *Hirâ ou cobâni* **ssa**. Seize ans. (Quinze, et un de l'autre côté). — *Mô zi agoudê aborâû raugôyo biâta*. Prends soixante enfants. [Prends entre les enfants (le nombre de) trois hommes]. — *Mô zi aborâû raugô aborâû biâma*. Prends quatre-vingts hommes. [Prends entre les hommes (le nombre de) quatre hommes].

CHAPITRE IV.

DU PRONOM

§ 17. — Il y a six sortes de pronoms : les pronoms pour les personnes, les pronoms pour les animaux, les pronoms pour les choses, les pronoms démonstratifs, les pronoms relatifs, et les pronoms possessifs.

§ 18. — PRONOMS POUR LES PERSONNES. — Il y a des pronoms qui s'emploient comme sujet, et des pronoms qui s'emploient comme complément direct. Les mêmes pronoms servent pour le masculin et pour le féminin, excepté à la troisième personne du singulier où le masculin a une forme et le féminin une autre.

SUJET		COMPLÉMENT DIRECT	
Mi,	je	*Re*,	me.
Mo,	tu.	*Rau*,	te.
Co, *Li*,	il, elle.	*Co*, *Li*,	le, la.
Ané,	nous.	*Râné*,	nous.
Oni,	vous.	*Râûni*,	vous.
Yo,	ils, elles.	*Yo*,	les.

§ 19. — Pronoms pour les animaux. — Dans les pronoms qui se rapportent à des animaux, il y a une forme pour le sujet et une autre pour le complément direct ; l'une et l'autre servent pour le masculin et pour le féminin.

SUJET	COMPLÉMENT DIRECT
Ou, il, elle.	*Rou*, le, la.
Ami, ils, elles.	*Ra*, les.

§ 20. — Pronoms pour les choses. — Ceux-ci, comme les pronoms pour les animaux, ont une forme pour le sujet et une autre pour le complément direct. L'une et l'autre servent pour le masculin et pour le féminin.

SUJET	COMPLÉMENT DIRECT
Si, il, ils, elle, elles.	*Hé*, le, les, la.

Le mot *târa*, argent, offre cette particularité que, pour être remplacé par un pronom, il faut que celui-ci soit un de ceux qu'on emploie pour les animaux.

Il faut observer ici que l'emploi du pronom est très fréquent ; ainsi on trouve fréquemment accolés le nom et le pronom qui le représente. De même, après l'adjectif qualificatif, le nom est souvent remplacé par le pronom correspondant.

Exemple :

Guecombârou co hohomè,	cet homme (il) est fort.
Guangôrou ou nâhega,	le chien (il) est enragé.
Gouimèrou si kâhia,	cette eau (elle) est amère.
Môta bakéréco,	frappe le grand (lui personne grande).
Môta bakerérou,	frappe le grand (lui animal grand).
Mô inani nzìnzirihé,	porte-moi la douce (elle chose douce).

Pronoms démonstratifs.

§ 21. — Pour les pronoms démonstratifs on emploie les mêmes termes que pour les adjectifs démonstratifs ; *guerôù*, celui-ci, celle ci, ceux-ci, celles-ci, ceci, ce ; *geurôù*, celui-là, celle-là, ceux-là, celles-là, cela.

Pronoms relatifs.

§ 22. — Le pronom relatif a une seule forme, qui sert pour tous les genres et tous les nombres. *Dou*, lequel, laquelle, lesquelles.

EXEMPLE :

Gou angô dou yoré ou cângoua, gou dou héné ou cângoua gbé.	Le chien qui est là est beau, celui qui est ici est très beau.
Gou bôda dou mi nâmbéra si cânzira.	La bière que je bois est douce.
Ghiné dou berâù ?	Qu'as-tu ?

Pronoms possessifs.

§ 23. — Les pronoms possessifs n'ont qu'une seule forme qui sert aussi bien pour le masculin que pour le féminin. C'est la même forme que celle de l'adjectif possessif,

Ghimi, le mien, la mienne.
Gamô. le tien, la tienne.
Gacô, le sien, la sienne.
Gâné, le nôtre, la nôtre.
Gôni, le vôtre, la vôtre.
Gôyo, le leur, la leur.

EXERCICE III.

Mi nâgoundé carêré, carêré bakéré ti gâco. Je crains mon ennemi, mon ennemi est plus grand que le tien. — *Ombâ ouiré co nâouira bakéré ouirâù.* Mon petit fils ressemble à ton grand fils. — *Ndourâù ouoouocô ti ghimî.* Ton pied est plus malade que le mien. — *Mo nâlida ti gou gbegbéré goudé dou mo bîco aouéré.* Garde-toi de ce garçon que tu as vu maintenant. — *Camo guiangâya pacô, mô ngui paré.* N'écoute pas son discours, écoute mon discours. — *Mo nêbingale guéaboussandérou.* Est-ce que tu ne vois pas ces chèvres-ci? — **Ji** *mi nébira.* Oui, je les vois. — *Gomôrau îmê namangâra mô gniogara.* Elles ont faim, abreuve-les. — *Ami nberî aouéré.* Elles ont bu maintenant. — *Guegoudérou co né***di** *ahé pépé co nébi, mô taco.* Ce garçon vole toutes les choses qu'il voit, frappe-le. — **Ji** *mi âtaco.* Oui, je le frapperai.

CHAPITRE V.

DU VERBE

§ 24. — Les temps du verbe se forment sur le radical qui n'est, en général, que l'infinitif. Lorsqu'il en diffère c'est seulement par la finale. Si celle-ci dans le radical est *e* ou *i* elle se change en *a* à l'infinitif; si elle est en *ou* elle se change en *o*. Une exception à cette règle c'est le verbe *pa*, appeler, dont le radical est *poï* et l'infinitif est *pa*.

Dans le vocabulaire, à la fin de ce petit ouvrage, tous les verbes sont à l'infinitif. Si pour former le radical la finale de l'infinitif doit varier, une lettre placée après cet infinitif, indiquera le changement à faire.

REMARQUE. — Si pour former le radical des verbes qui finissent en *ga*, il est nécessaire de transformer la lettre *a* en *e*, pour conserver au *g* le son dur, la voyelle *e* ne se trouvera plus isolée, mais précédée de la lettre *u*.

Il est très important d'observer ici que dans les verbes de cette langue le passé qui indique une chose qui vient d'être faite presque sur le moment, est différent du passé qui indique une chose qui a été achevée depuis quelque temps. C'est pourquoi tous les temps au passé seront divisés en premiers passés et en seconds passés. Les premiers passés indiquent qu'une action vient d'être faite presque sur le moment, les seconds passés indiquent qu'une action a été faite auparavant.

Mode indicatif.

Présent. — Ce temps est formé de l'infinitif précédé de la caractéristique *na* ou *ne* et quelquefois *ni*.

Premier imparfait. — Celui-ci est formé du radical précédé de la caractéristique *ni*.

Deuxième imparfait. — Ce temps est formé du radical précédé de la caractéristique *a*.

Premier passé. — Ce temps est formé seulement du radical.

Deuxième passé. — Ce temps est formé du radical précédé de la caractéristique *a*. Dans ce temps le pronom de la première personne du singulier se transforme dans beaucoup de verbes de *mi* en *me*.

Futur. — Ce temps est le même que le deuxième passé. La seule différence qu'il paraisse y avoir, c'est que la caractéristique dans le temps futur est prononcée d'une façon plus marquée et plus longue (1).

Mode subjonctif.

Ce mode n'a pas de temps propres. On supplée à cela par les temps de l'indicatif dans l'ordre suivant:

Présent. — Pour ce temps on emploie les formes du premier passé.

---

(1) Il parait que dans cette langue l'idée du futur ne soit pas bien distincte de l'idée du passé. En effet : les mêmes formes verbales servent pour le futur comme pour le passé : le même mot *ghouà* sert pour indiquer *hier* et *demain* ; l'autre mot *mbàta* sert pour indiquer *avant* et *après*. (Voir § 29 N° 5).

IMPARFAIT. — Pour ce temps on emploie les formes du temps présent précédées de la particule *ca*, si.

PREMIER PLUS-QUE-PARFAIT. — Pour ce temps on emploie les formes du premier imparfait, précédées de la particule *ca*.

DEUXIÈME PLUS-QUE-PARFAIT. — Pour ce temps on emploie les formes du deuxième passé précédées de la particule *ca*.

Mode conditionnel.

Ce mode n'a pas de temps propres. On y supplée par les temps de l'indicatif dans l'ordre suivant :

PRÉSENT. — Pour ce temps on emploie les formes du temps présent précédées de la particule *ca*.

PREMIER PASSÉ. — Pour ce temps on emploie les formes du premier passé précédées de la particule *ca*.

DEUXIÈME PASSÉ. — Pour ce temps on emploie les formes du deuxième passé précédées de la particule *ca*.

Mode impératif.

Même ce mode n'a pas de formes propres. On y supplée par les formes du pramier passé.

Participes.

Le participe présent n'existe pas.

Le participe passé se forme du radical avec la première syllabe redoublée.

CONJUGAISON DU VERBE

VERBES ACTIFS

Verbe ZOUNDA, LAVER.

Mode indicatif.

PRÉSENT

Mi nâzounda	je lave.
Mo nâzounda	tu laves.
Co nâzounda	il lave.
Ané nâzounda	nous lavons.
Oni nâzounda	vous lavez.
Yô nâzounda	ils lavent.

PREMIER IMPARFAIT

Mi nîzoundou	je lavais.
Mo nîzoundou	tu lavais.
Co nîzoundou	il lavait.
Ané nîzoundou	nous lavions.
Oni nîzoundou	vous laviez.
Yô nîzoundou	ils lavaient.

DEUXIÈME IMPARFAIT

Me âzounda	je lavais.
Mo âzounda	tu lavais.
Co âzounda	il lavait.
Ané âzounda	nous lavions.
Oni âzounda	vous laviez.
Yô âzounda	ils lavaient.

PREMIER PASSÉ

Mi zoundôû	j'ai lavé.
Mo zoundôû	tu as lavé.
Co zoundôû	il a lavé.
Ané zoundôû	nous avons lavé.
Oni zoundôû	vous avez lavé.
Yô zoundôû	ils ont lavé.

DEUXIÈME PASSÉ

Me âzoundou	j'ai lavé.
Mo âzoundou	tu as lavé.
Co âzoundou	il a lavé.
Ané âzoundou	nous avons lavé.
Oni âzoundou	vous avez lavé.
Yô âzoundou	ils ont lavé.

FUTUR SIMPLE

Me âzoundou	je laverai.
Mo âzoundou	tu laveras.
Co âzoundou	il lavera.
Ané âzoundou	nous laverons.
Oni âzoundou	vous laverez.
Yô âzoundou	ils laveront.

Mode subjonctif.

PRÉSENT		IMPARFAIT	
Mi zoundôù	(que) je lave.	*Cami nâzounda*	(si) je lavasse.
Mo zoundôù	tu laves.	*Camo nâzounda*	tu lavasses.
Ca zoundôù	il lave.	*Caco nâzounda*	il lavàt.
Ané zoundôù	nous lavions.	*Caâné nâzounda*	nous lavassions.
Oni zoundôù	vous laviez.	*Caôni nâzounda*	vous lavassiez.
Yo zoundôù	ils lavent.	*Cayô nâzounda*	ils lavassent.

PREMIER PLUS-QUE-PARFAIT

Cami nizoundou	(si) j'eusse lavé.
Camo nizoundou	tu eusses lavé.
Caco nizoundou	il eùt lavé.
Caâné nizoundou	nous eussions lavé.
Caôni nizoundou	vous eussiez lavé.
Cayô nizoundou	ils eussent lavé.

DEUXIÈME PLUS-QUE-PARFAIT

Came âzoundou	(si) j'eusse lavé.
Camo âzoundou	tu eusses lavé.
Caco âzoundou	il eùt lavé.
Caâné âzoundou	nous eussions lavé.
Caôni âzoundou	vous eussiez lavé.
Cayô âzoundou	ils eussent lavé.

Mode conditionnel.

PRÉSENT

Cami nâzounda	je laverais.
Camo nâzounda	tu laverais.
Caco nâzounda	il laverait.
Caâné nâzounda	nous laverions.
Caôni nâzounda	vous laveriez.
Cayô nâzounda	ils laveraient.

PREMIER PASSÉ

Cami zoundôù	j'aurais lavé.
Camo zoundôù	tu aurais lavé.
Caco zoundôù	il aurait lavé.
Caâné zoundôù	nous aurions lavé.
Caôni zoundôù	vous auriez lavé.
Cayô zoundôù	ils auraient lavé.

DEUXIÈME PASSÉ

Cami âzoundou	j'aurais lavé.
Camo âzoundou	tu aurais lavé.
Caco âzoundou	il aurait lavé.
etc.	etc.

Mode impératif.

Mô zoundou	laves-tu.
Cô zoundou	qu'il lave.
etc.	etc.

Mode participe passé.

Zouzoundôû.

VERBES PASSIFS.

§ 25. – Pour mettre au passif un verbe actif il suffit d'ajouter au verbe *être* le participe passé de ce verbe.

Mode indicatif.

PRÉSENT

Mi zouzoundôû	je suis lavé.
Mo zouzoundôû	tu es lavé.
Co zouzoundôû	il est lavé.
Ané zouzoundôû	nous sommes lavés.
Oni zouzoundôû	vous êtes lavés.
Yô zouzoundôû	ils sont lavés.

PREMIER IMPARFAIT

Mi nîdou zouzoundôû	j'étais lavé.
Mo nîdou zouzoundôû	tu étais lavé.
Co nîdou zouzoundôû	il était lavé.
Ané nîdou zouzoundôû	nous étions lavés.
Oni nîdou zouzoundôû	vous étiez lavés.
Yô nîdou zouzoundôû	ils étaient lavés.
etc.	etc.

VERBES RÉFLÉCHIS OU PRONOMINAUX.

§ 26. — Pour rendre pronominal un verbe actif il suffit de le faire suivre de la particule *ti* et des pronoms personnels compléments directs.

Mode indicatif.

PRÉSENT		IMPARFAIT
Mi nâzounda tirê	je me lave.	*Mi nîzoundou tirê.*
Mo nâzounda tirâù	tu te laves.	*Mo nîzoundou tirâù.*
Co nâzounda ticô	il se lave.	*Co nîzoundou ticô.*
Ané nâzounda tirâne	nous n. lavons.	*Ané nîzoundou tirâne.*
Oni nâzounda tirâùni	vous vous lavez.	*One nîzoundou tirâùni.*
Yô nâzounda tiyô	ils se lavent.	*Yô nîzoundou tiyô.*
etc.	etc.	*etc.*

Verbe ÊTRE.

§ 27. — Les temps du verbe ÊTRE, à l'exception du présent de l'indicatif, se forment du radical *dou*. Quant à l'indicatif présent il semble qu'il soit indiqué par le mot *nga*. Ce mot est toujours exprimé dans les phrases négatives ; mais dans les phrases au positif on l'exprime seulement quand le verbe ÊTRE se rapporte à un substantif ; jamais lorsque le verbe se rapporte à un adjectif employé tout seul, ou à un adverbe.

EXEMPLE :

Mo nga carêré,	tu es mon ennemi.
Mi nga carêrauté,	je ne suis pas ton ennemi.
Mo bakéré,	tu es grand.
Mo nga bakérê goudê,	tu es un grand garçon.
Da héné ?	qui est ici ?
Mi héné,	moi je suis ici.

Mode indicatif.

PRÉSENT		PREMIER IMPARFAIT	
Mi nga	je suis.	*Mi nîdou*	j'étais.
Mo nga	tu es.	*Mo nîdou*	tu étais.
Co nga	il est.	*Co nîdou*	il était.
Ané nga	nous sommes.	*Ané nîdou*	nous étions.
Oni nga	vous êtes.	*Oni nîdou*	vous étiez.
Yô nga	ils sont.	*Yô nîdou*	ils étaient.

DEUXIÈME IMPARFAIT		PREMIER PASSÉ	
Mi âdou	j'étais.	*Mi dou*	j'ai été.
Mo âdou	tu étais.	*Mo dou*	tu as été.
Ca âdou	il était.	*Co dou*	il a été.
Ané âdou	nous étions.	*Ané dou*	nous avons été.
Oni âdou	vous étiez.	*Oni dou*	vous avez été.
Yô âdou	ils étaient.	*Yô dou*	ils ont été.

DEUXIÈME PASSÉ		FUTUR	
Mi âdou	j'ai été.	*Mi âdou*	je serai.
Mo âdou	tu as été.	*Mo âdou*	tu seras.
Co âdou	il a été.	*Co âdou*	il sera.
Ané âdou	nous avons été.	*Ané âdou*	nous serons.
Oni âdou	vous avez été.	*Oni âdou*	vous serez.
Yô âdou	ils ont été.	*Yô âdou*	ils seront.

Mode subjonctif.

PRÉSENT		IMPARFAIT	
Mi dou	(que) je sois.	*Cami nîdou*	(si) je fusse.
Mo dou	tu sois.	*Camo nîdou*	tu fusses.
Co dou	il soit.	*Caco nîdou*	il fût.
Ané dou	nous soyons.	*Caâné nîdou*	n. fussions.
Oni dou	vous soyez.	*Caôni nîdou*	vous fussiez.
Yô dou	ils soient.	*Cayô nîdou*	ils fussent.

PREMIER PLUS-QUE-PARFAIT		DEUXIÈME PLUS-QUE-PARFAIT	
Cami nîdou	(si) j'eusse été.	*Came âdou*	(si) j'eusse été.
Camo nîdou	tu eusses été.	*Camo âdou*	tu eusses été.
Caco nîdou	il eût été.	*Caco âdou*	il eût été.
Caâné nîdou	n. eussions été.	*Caâné âdou*	n. eussions été.
Caôni nîdou	vous eussiez été.	*Caôni âdou*	vous eussiez été.
Cayô nîdou	ils eussent été.	*Cayô âdou*	ils eussent été.

Mode conditionnel.

PRÉSENT		PREMIER PASSÉ	
Cami nîdou	je serais.	*Cami dou*	j'aurais été.
Camo nîdou	tu serais.	*Camo dou*	tu aurais été.
Caco nîdou	il serait.	*Caco dou*	il aurait été.
Caâné nîdou	nous serions.	*Caâne dou*	n. aurions été.
Caôni nîdou	vous seriez.	*Caôni dou*	vous auriez été.
Cayô nîdou	ils seraient.	*Cayô dou*	ils auraient été.

DEUXIÈME PASSÉ

Came âdou	j'aurais été.
Camo âdou	tu aurais été.
Caco âdou	il aurait été.
Caâné âdou	nous aurions été.
Caôni âdou	vous auriez été.
Cayô âdou	ils auraient été.

Mode impératif.

Mê dou	sois-tu.
Cô dou	soit-il.
Ané dou	soyons-nous.
Oni dou	soyez-vous.
Yô dou	soient-ils.

Verbe AVOIR.

§ 28. — A proprement parler il n'existe pas une forme propre au verbe AVOIR ; on y supplée au moyen du verbe ÊTRE suivi de la particule *bé*, bras, et des pronoms personnels.

Mode indicatif.

PRÉSENT

Bérê	j'ai.
Bérâû	tu as.
Bécô	il a.
Bérâné	nous avons.
Bérâûni	vous avez.
Béyô	ils ont.

PREMIER IMPARFAIT

Nîdou bérê	j'avais.
Nîdou bérâû	tu avais.
Nîdou bécô	il avait.
Nîdou bérâné	nous avions.
Nîdou bérâûni	vous aviez.
Nîdou béyô	ils avaient.

DEUXIÈME IMPARFAIT

Adou bérê	j'avais.
Adou bérâû	tu avais.
Adou bécô	il avait.
Adou bérâné	nous avions.
Adou bérâûni	vous aviez.
Adou béyô	ils avaient.

PREMIER PASSÉ

Dou bérê	j'ai eu.
Dou bérâû	tu as eu.
Dou bécô	il a eu.
Dou bérâné	nous avons eu.
Dou bérâûni	vous avez eu.
Dou béyô	ils ont eu.

DEUXIÈME PASSÉ

Adou bérê	j'ai eu.
Adou bérâû	tu as eu.
Adou bécô	il a eu.
Adou bérâné	nous avons eu.
Adou bérâûni	vous avez eu.
Adou béyô	ils ont eu.

FUTUR

Adou bérê	j'aurais.
Adou bérâû	tu auras.
Adou bécô	il aura.
Adou bérâné	nous aurons.
Adou bérâûni	vous aurez.
Adou béyô	ils auront.

Mode subjonctif.

PRÉSENT

Dou bérê	(que) j'aie.
Dou bérâû	tu aies.
Dou bécô	il ait.
Dou bérâné	nous ayons.
Dou bérâûni	vous ayez.
Dou béyô	ils aient.

IMPARFAIT

Canîdou bérê	(si) j'eusse.
Canîdou bérâû	tu eusses.
Canîdou bécô	il eût.
Canîdou bérâné	nous eussions
Canîdou bérâûni	vous eussiez.
Canîdou béyô	ils eussent.

PREMIER PLUS-QUE-PARFAIT

Caâdou bérê	(si) j'eusse eu.
Caâdou bérâû	tu eusses eu.
Caâdou bécô	il eût eu.
etc.	etc.

DEUXIÈME PLUS-QUE-PARFAIT

Canîdou bérê	(si) j'eusse eu.
Canîdou bérâû	tu eusses eu.
Canidou bécô	il eût eu.
etc.	etc.

Mode conditionnel.

PRÉSENT		PREMIER PASSÉ	
Canîdou bérê	j'aurais.	*Cadou bérê*	j'aurais eu.
Canîdou bérâû	tu aurais.	*Cadou bérâû*	tu aurais eu.
Canîdou bécô	il aurait.	*Cadou bécô*	il aurait eu.
etc.	etc.	*etc.*	etc.

DEUXIÈME PASSÉ

Caâdou bérê	j'aurais eu.
Caâdou bérâû	tu aurais eu.
Caâdou bécô	il aurait eu.
etc.	etc.

Mode impératif.

Dou bérâû	aie.
Dou bérâûné	ayons.
Dou bérâûni	ayez.

RÈGLES GÉNÉRALES CONCERNANT LE VERBE

§ 29. — 1. L'infinitif d'un verbe précédé de l'une des prépositions *à de*, *pour*, est généralement traduit en cette langue par l'infinitif précédé de la particule *ca*. ou bien simplement par l'indicatif présent.

Par ex. : *Co roungâ cagâmba*, il commenca à parler ; *Mô ndou canîco*, va le chercher ; *Mi yê cabîrau*, je suis venu te voir. Ou bien : *Co roungâ co nâgamba*, il commenca à parler (il parle). *Mô ndou mo nîco*, va le chercher (tu cherches). *Mi yê mi bîrau*, je suis venu te voir (je te vois).

2. Les verbes qui expriment la transformation d'une chose en une autre veulent que la parole, qui indique le terme de la transformation, soit précédée de la particule *ni*.

Par ex. : *Guegoudêrou co ouéngâ ticô nicombâ*, cet enfant s'est changé en homme.

3. Les deux expressions « il y a », « il est » se traduisent par le mot **ho**.

Par ex. : *Imê***ho** *hénê ?* Y a-t-il de l'eau ici ? **Ii** *imê***ho** *hénê ou bakîndé***ho**, oui il y a de l'eau et même du pain.

4. Le temps présent des verbes *être prêt à*, *être sur le point de*, etc., suivi d'un infinitif, se traduisent par la particule *ni*, suivie de l'autre *ca* (Voir n° 1).

Par ex. : *Mô dica*, *ui re nica nàra*. Tais-toi, mon fils est sur le point de dormir. *Mô bi coni ca tàco*. Vois, il est prêt à le frapper.

5. Deux propositions réunies l'une à l'autre par les adverbes *avant* et *après*, se traduisent dans cette langue en supprimant

les adverbes et en mettent à l'infinitif précédé des particules *ni ca* le verbe, affecté de l'adverbe *après*.

Par ex. : *Mô ndou mbâta yorê, mo nica yê hénê.* Avant va la-bas, après viens ici.

6. En général tous les verbes qui sont essentiellement pronominaux, peuvent être rendus transitifs en ajoutant à l'infinitif le mot *ssa*.

Par ex. : *Mi nâbata,* je me sauve. *Mi nâbatassa,* je sauve.

Le même mot *ssa*, ajouté à l'infinitif d'un verbe neutre, quelquefois donne origine à un autre verbe qui veut dire *faire faire* l'action exprimée dans le verbe neutre.

Par ex. : *Mi nâra*, je dors. *Mi nârassa*, je fais dormir.

CHAPITRE VI.

DE LA NÉGATION

§ 30. — L'idée de négation simple, « non, pas même, point du tout » etc., s'exprime par le mot **hoho**.

La négation, qui est unie à un mot quelconque autre qu'un verbe, se traduit en faisant suivre ce mot de la particule *té*.

EXEMPLE :

Mo nêkpi gnamôâ caie na mi?	Est-ce-que tu veux venir avec moi?
Hoho.	Non.
Mô zi **ssa** *ngòa, bakérêté.*	Prends un bâton, pas grand.
Mô me guimî dinguî hodi?	Où as-tu placé mon anneau?
Mongôâ yo?	En poche?
Mongôâ yoté.	Pas en poche.

La négation, lorsqu'elle se trouve unie à un verbe employé absolument et sous l'idée de condition, et qui n'est pas au mode impératif, se traduit par le présent de l'indicatif du verbe être, *nga*, et la particule *té*. *Nga* se place immédiatement après le verbe, et *té* à la fin de la proposition.

EXEMPLE :

Mô ie mi natângarauté.	Viens je ne te frappe pas.
Tipa guinê mo condili?	Pourquoi es-tu nu?
Mbîca limôa rémôà bérêngaté.	Parce que je n'ai pas de vêtement.
Co nga hénêté, co yorê.	Il n'est pas ici, il est là.
Mi nakedângarauté.	Je ne t'envoie pas.

Lorsque la négation est unie à un verbe qui exprime l'idée de condition, ou qui se trouve à l'impératif, elle se traduit par *nga*, avec la particule *ya* au lieu de la particule *té*.

EXEMPLE :

Cami nandoungâya co neîngaté. Si je ne vais pas, il ne vient pas.
Camô tanga guegoudérêya. Ne frappe pas ce garçon.

EXERCICE IV.

Mo nékpinga gnamôù camânga songuiê? Ne veux-tu pas travailler? — **Hohô** *mi nekpînga gnamôùté.* Non, je ne veux pas. — *Camo nekpînga gnamôù camânga songuièya, camo alîngaté.* Si tu ne veux pas travailler, tu ne mangeras pas. — *Camo ndouaca, camo lîngaté.* Si tu es malade, ne mange pas. — *Camo nalidânga tirâùya ti ndôù na gou gbégbérê goudé me ânbossarau.* Si tu ne t'abstiens pas d'aller avec ce mauvais compagnon, je te punirai. — *Mi nekpînga gnamôù baïrâ yomôro goudété.* Je n'aime pas le garçon paresseux. — *Mi naènga gamô hingâté.* Je ne te pardonne pas ta faute. — *Mi nandôùnga ko yorêté.* Je ne vais pas là-bas. — *Camo ndôùnga toutounôùya.* Ne va pas loin. — *Camo forânga ouéréya* Ne parle pas ainsi. — *Camo gambânga gbégbérê apâ ouéréya.* Ne dis pas d'aussi mauvaises paroles. — *Camo tânnga guerourôùnga goudérêya.* Ne bats pas ce pauvre garçon. — *Camo lînga gue***foufôû**. *indingoarêya.* Ne mange pas ce fruit pourri. — *Camo mé***ré***ngâya.* Ne fuis pas.

CHAPITRE VII.

PRÉPOSITIONS

§ 31. — **A**. Lorsque la préposition *à* indique un mouvement et qu'elle n'est pas suivie de l'infinitif, elle se traduit au moyen de la particule *ko*, ou *ssa*.

Quand cette préposition est suivie d'un infinitif, elle se traduit au moyen de la particule *ca*. Enfin lorsqu'elle exprime le datif (régime indirect) elle est exprimée par la particule *fo*.

Exemple :

Mi nândou ko gôni kouôrau. Je me rends à votre maison.
Co ndôû ssa doué. Il s'en alla vers le fossé.
Yo roungôû ca gamba. Ils sont commencé à parler.
Mi nâfoe guéhêrou 'o ouirâûni. Je donne cette chose à votre fils.

De. — Lorsque cette préposition indique clairement la possession, elle se traduit par la particule *ga*.

Quand elle signifie « à propos », « au sujet » etc., ou bien qu'elle indique la matière dont une chose est faite, elle se traduit par la particule *ti*.

Quand elle signifie « par suite » ou bien le changement de possession, même dans un sens vague, elle se traduit au moyen de la particule *be*.

Quand elle indique seulement le génitif, elle s'exprime par le génitif placé après le sujet. Enfin quand elle indique le passage d'un objet d'un endroit à un autre, elle se traduit par la parti-

cule *ti*. Cependant si l'endroit de départ est exprimé par un adverbe, cette préposition ne s'exprime pas. Il en est de même quand elle n'indique pas seulement le passage d'un endroit à un autre, mais aussi lorsqu'elle indique l'idée de sortie d'un endroit.

EXEMPLE :

Tou ghecombârou si cângoua.	Le fusil de cet homme est bon.
Co nâgamba ti Mboli.	Il parle de Dieu.
Ane nâmanga **ssa** *kouôrau ti nbiâ.*	Nous faisons une maison (de) en pierre.
Co kpi bé gomorâû.	Il mourut de faim.
Mi ngbé guéhérou be co.	J'ai acheté cette chose de lui.
Apopâ zirê.	Les ailes de l'oiseau.

Avec. — Cette préposition se traduit toujours par la particule *na* ou *ne*.

EXEMPLE :

Mi nakedângarau na co.	Je ne t'envoie pas avec lui.
Co himîco na tou.	Il l'a tué avec le fusil.

Chez. — Cette préposition quelquefois peut tenir la place du verbe avoir, et quelque autre fois peut indiquer la proximité.

Dans le premier cas on la traduit avec les formes du verbe avoir. Dans le second on la traduit au moyen du mot *dounî*, qui se partage pour englober son complément. Ce mot *dounî* doit être toujours précédé de la particule *ko* lorsque la préposition *chez* indique un mouvement.

EXEMPLE :

Bérê nguénguê târa.	Chez moi (j'ai) il y a beaucoup d'argent.
Ouirê dou-mô ni.	Mon fils est chez toi.
Mô ndou ko dou-ouil'îna-ni.	Va chez mon frère.
Mô ndou ti ghébârou.	Va-t-en de cette place.
Mô ndou hénê.	Va-t-en d'ici.
Goudé co rou iméyo.	L'enfant sort de l'eau.

Dans, En. — Ces prépositions se traduisent en faisant précéder le mot auquel elles se rapportent du mot *raugô*, et souvent en le faisant même suivre de la particule *yo*. Le mot *raugô* doit être précédé de *ko* lorsque les prépositions *dans*; *en*, indiquent un mouvement.

Les mêmes prépositions *dans*, *en*, quelquefois se traduisent en ajoutant simplement au mot,auquel elle se rapportent, la susdite particule *yo*.

EXEMPLE :

Raugô gou lingâra.	Dans ce pays-là.
Co ndou raugô lingâra.	Il alla dans le pays.
Si raugô ghimî mongôûyo.	Il est en ma poche.
Mongôûyo, imèyo.	En poche, dans l'eau.

Entre. — Lorsque cette préposition indique l'espace elle se traduit par le mot *dobouô*.

EXEMPLE :

Dobouô aguinê ioué ngôa **ho.** Entre les deux routes il y a un arbre.

Pour. — Cette préposition s'exprime au moyen du mot *tîpa*.

EXEMPLE :

Mi monguî ghéhérou tipâco. Je fait cette chose pour lui.

Sous. — Si cette préposition est isolée et employée pour l'adverbe dessous, elle s'exprime au moyen du mot *sandêyo*. Si elle est suivie de son complément, elle s'exprime par la particule *tii*, qui doit être précédée de *ko* lorsque la préposition *sous* indique un mouvement.

EXEMPLE :

Co sandêyo.	Il est dessous.
Guimî ouil'ina co ssôûnga tii ngôa.	Mon frère s'assied sous l'arbre.
Gacô ouil'ina co ndôû ko tii ngôa.	Ton frère alla sous l'arbre.

Sur. — Si cette préposition est isolée, et employée pour l'adverbe dessus, elle est exprimée au moyen du mot *aliô*.

Quand elle est suivie de son complément elle s'exprime au moyen de la particule *li*, qui doit être précédée de *ko* lorque la préposition *sur* indique un mouvement.

Exemple :

Co aliô.	Il est dessus.
Zirê li ngôa.	L'oiseau est sur l'arbre.
Zirê ndôù ko li ngôa.	L'oiseau alla sur l'arbre.

Jusqu'à. — Cette préposition se traduit par le mot *da*.

Exemple :

Mi nândou da yoré.	Je vais jusque là-bas.

EXERCICE V.

Guéguinérou si nândou ko hodi? Ce chemin où conduit-il? — *Si nândou korâigo uéné lingâra, camo nékpi gnamôù cândou koyô, mi néié na mo.* Il conduit dans un beau pays. Si tu veux y aller j'irai avec toi. — *Mo âbihé guélingarârou?* As-tu vu ce pays? — **Ji** *mé âbihé bâra* **ssa**, *mi ndbalir'é mé ândou ko yô na ba ouâ mé âdou ombâ.* Oui, je l'ai vu une fois. Je me rappelle d'y être allé avec mon père quand j'étais petit. — *Tourahétoura héné ouarâ mbédahêmbéda!* Est-il loin d'ici ou en est-il près? — *Si câtoura gbé héné, cândou ko yoré âné nâssi ouil'idi.* Il est très loin d'ici pour y aller il faut traverser (nous traversons) un fleuve. — *Aborâù yoré gbé?* Y a-t-il beaucoup de monde là-bas? —

Ji *abordù yoré nguénguê, yo ndmanga songuié dou, yo cânyouâ gbé. Nga äirâ***di** *douboyo!é ouà râügo guêlingardrou.* Oui, là-bas, il y a beaucoup de personnes; toutes travaillent, toutes sont très bonnes. Parmi elles il n'y a pas de voleurs comme dans ce pays-ci.

Cami ndndou ko yò mo nékpi gnamòù caié na mi? Si j'y vais, veux-tu venir avec moi? — *Si ndngoua tiré.* Avec plaisir. — **Ji** *mó mangadi tirdu ko gbouâ ouissó.* Bien, tiens-toi prêt pour demain matin. — *Mi ndïssagarau mó indni tou mbica limòa dne ndngbissa angouangouròù ou tònga agnià kii guinéyo.* Je te recommande d'apporter le fusil parce que nous trouverons des lions et d'autres espèces d'animaux pendant la route. — *Ca tou bérâù mi nagoundénga bé hété, ca tou bérâùngaté, mi ndgoundé.* Si tu as le fusil je n'ai peur de rien; si tu n'as pas le fusil, j'ai peur. — *Mo nékpi gnamòù cara yorê aramé* **ouâ***?* Combien de jours veux-tu rester là-bas? — *Mi ndbal'iré mé âra yorê abordù raugò aramé ioué.* Je pense y rester quarante jours. — **Ji** *mé âgnie na mo gou aramé abordù raugòhé ioué râügo goulingardrou; dné ndndou câno, mé âmongui gamò songuié ngoudngoua, mé dndou na mo cabi Bognéki, dou nga badiàré. Co issag-lré mi ié cabico.* Bien, je resterai avec toi pendant ces quarante jours dans ce pays; nous irons à la chasse, je te servirai bien. J'irai avec toi faire une visite au gouverneur du pays, qui est mon ami. Il m'a beaucoup recommandé d'aller lui faire visite.

EXERCICE VI.

Camo ndguianga aparéya mi ndmbossarau. Si tu n'écoutes pas mes paroles je te punirai. — *Came dgui apardù ssoué casi ndngoua tiré.* Si je t'avais toujours écouté celà aurait mieux valu pour moi. — *Mo iè niguirdgo?* Quand es-tu venu? — *Mi iè aouéré, ou ouil'ina co die gboud.* Je viens d'arriver et mon frère est arrivé hier. — *Oud mo dié ko kouordù, ouirdù dmanga guiné.* Que faisait ton fils quand tu es arrivé à la maison. — *Co dparanga.* Il jouait. — *Ba, mo ddou hodî da aouéré?* Papa, où étais-tu jusqu'à présent? — *Mò dica mi nèkpinga gnamôûté cagnia fo rau.* Tais-toi, je ne veux pas te le dire. — *Camo nîdou héné aouéré casi ndngoua tiré, ou camo ddou héné gboud casi dngoua tiré gbé.* Si tu avais été ici à présent, j'aurais été content, et si tu avais été ici hier, j'aurais été tout à fait content. — *Tîpa guiné mo ndssonga rémôûté.* Pourquoi ne couds-tu pas ton vêtement? — *Foundé nga bérété, ca foundé nîdou béré cami ndssohé.* Je n'ai pas d'aiguille; si j'en avais une, je le coudrais. — *Mo bî ouiré?* As-tu vu mon fils? — **Ji** *mi bîco aouéré co nîra.* Oui je viens de le voir, il dormait. — *Camo ndôûnga ko zeguióya mbîca limóa si ndna.* Ne va pas dehors car il pleut. — *Cami nîba tou aouéré cami himî guécombârou.* Si j'avais tiré à présent le coup de fusil, j'aurais tué cet homme. — *L'iré kékélî mo ndôû cayâmba bînza.* J'ai la tête cassée, va appeler le docteur. — *Mi nde ouiré héné co ssoussoungoudî ouéné.* J'ai laissé ici mon fils il est bien gardé. — *Mô dadi tirâù, zéré namangârau.*

Couvre-toi, tu as froid. — *Zéré namangângaretè, gomôrau imê namangâré.* Je n'ai pas froid, j'ai faim. — *Mi nâbir'a tirê gbé me assenguêrau, ou mi nâtinguida pa me assenguêngarau béréouêté.* Je me repens beaucoup de t'avoir offensé et je me propose de ne jamais plus t'offenser.

EXERCICE VII.

Le besoin que j'ai senti au commencement, en déclarant que je ne savais pas avec quelle précision je réussirai dans ce petit travail, je le sens surtout maintenant que j'ose parler brièvement de quelques vérités de notre sainte Religion.

Dans les trois exercices suivants on trouvera deux fois le mot *Sanctus*, et une fois le mot *gratia*. N'ayant pu trouver dans cette langue des mots équivalents, j'ai cru bien faire en recourant au latin.

Eléments de Catéchisme.

Amboli **oua** ?	Combien y a-t-il de Dieux? (Dieux combien?).
Amboli **ssa.**	Il n'y a qu'un seul Dieu. (Dieu est un).
Aborâû râûgo Amboli **oua** ?	Combien de personnes y a-t-il en Dieu? (Personnes en Dieu combien?).
Aborâû biâta.	Il y a trois personnes. (Personnes trois).
Limóyo nga da?	Comment se nomment-elles? (Quel est leur nom?).
Ba, Ouil'i ou Sanctus Hónga.	Père, Fils et Saint-Esprit.

*

Ba nga Mbolî ?	Le Père est-il Dieu ?
Ji *co Mbolî.*	Oui Il est Dieu.
Ouil'i nga Mbolî ?	Le fils est-il Dieu ?
Ji *co Mbolî.*	Oui Il est Dieu.
Sanctus Hónga nga Mbolî ?	Le Saint-Esprit est-il Dieu?
Ji *co Mbolî.*	Oui Il est Dieu.
Gueaborâû biatârou nga biâta ambolî?	Ces trois personnes sont elles trois Dieux ?
Hoho, *nga Mbolî* **ssa.**	Non elles sont un seulDieu.
Da râûgo gueaborâû biatârou âmangui tico nicombâ ?	Qui, entre ces trois personnes s'est fait homme?
Ouil'i.	Le Fils.
Tîpa guinè Ouil'î âmangui tico nicomb ?	Pourquoi le Fils s'est il fait homme ?
Ouil'î âmangui tico nicombâ co âmbou ou co âkpi tîpa râne ou tîpa batassarâné.	Le Fils s'est fait homme, il a souffert et il est mort pour nous et pour notre salut.

EXERCICE VIII.

Da fo râne ?	Qui nous a créés ?
Mbolî fo râne.	Dieu nous a créés.
Da nga Mbolî ?	Qui est Dieu ?
Mbolî gou dou fo ahé pepé, ou nga Baïrâ ahé pepé.	Dieu est celui qui a créé toutes les choses, et il est le Maître de toutes choses.

Tîpa guiné Mbolî fo râne ?	Pourquoi Dieu nous a-t-il créés ?
*Mbolî fo râne mbîca limóa âné néinaco, âne nékpi gnamôûco âné nâmanga songuié fo co, râûgo gne***nbî***rou, ou ouéré si âdou ngouâ tirâné nibassâ râûgo* **nbi** *kiâ.*	Dieu nous a créés pour que nous le connaissions, l'aimions, le servions dans ce monde-ci et ainsi nous serons heureux pour toujours dans l'autre monde.
*Guiné dou Mbolî nékpi gnamôû âné nâmanga râûgo gue-***nbî***rou camânga songuié fo co ?*	Qu'est-ce que Dieu veut que nous fassions dans ce monde-ci pour le servir ?
Apâ Mbolî baoué.	Il y a dix commandements de Dieu. (Les commandements de Dieu sont dix).
Co nâgnia fo râne :	Il nous dit:
Mi nga Baïrâ gamó Mbolî.	Je suis le Seigneur ton Dieu.
I. *Ca Mbolî döûnga berâû kiâ ti réya.*	Tu n'auras pas d'autres Dieux devant moi. (N'aie pas un Dieu different de moi).
II. *Camo gambânga ti limó Mbolî tiouacâya.*	Tu ne prendras pas le nom de Dieu en vain. (Tu ne parleras pas en vain du nom de Dieu).
III. *Mô lida aramé Mbolî.*	Observe les jours de Dieu.
IV. *Mô hlissi bamó ou namó.*	Honore ton père et ta mère.
V. *Camo himangâya.*	Tu ne tueras pas.

VI. *Camo mangânga yambóûya.*	Tu ne commettras pas de fornication.
VII. *Camo dingâya.*	Tu ne voleras pas.
VIII. *Camo taouânga tirdû ni ziréya.*	Tu ne feras pas de faux témoignage. (Tu ne feras pas de témoignage avec mensonge).
IX. *Camo nékpi gnamóû dè acorarâûya.*	Tu ne désireras pas la femme des autres.
X. *Camo nékpi gnamóû ahê acorarâûya.*	Tu ne désireras pas les choses des autres.

EXERCICE IX.

L'oraison Dominicale.

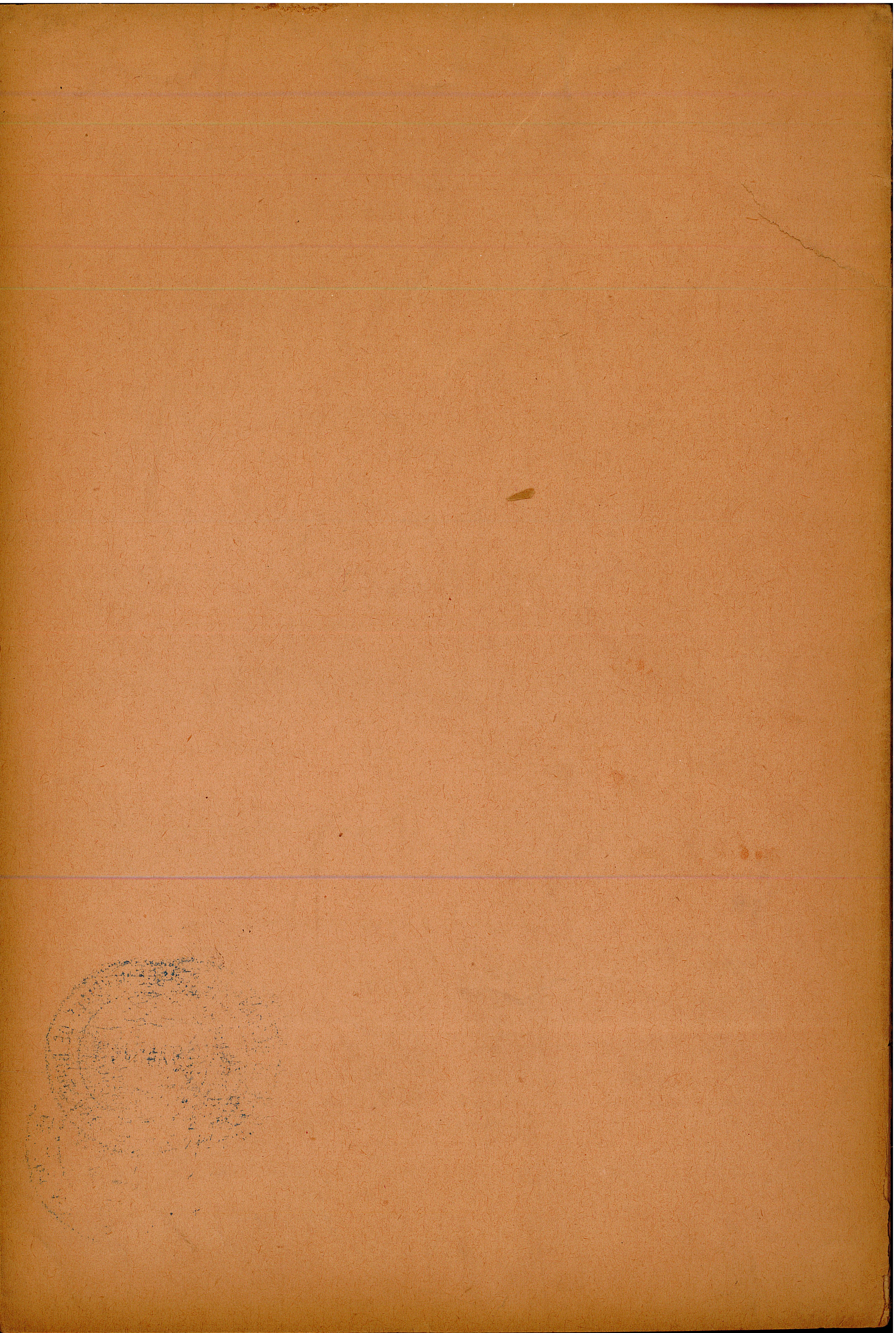
Ba râné dou angouongouotounóûyo ;	Notre Père, qui êtes aux cieux ;
Limordû dou hihil'î ;	Que votre (ton) nom soit sanctifié (honoré) ;
Gamó nbi yê ;	Que votre (ton) règne (monde) arrive ;
Gamó gnamôû dou momonguî ;	Que votre (ta) volonté soit faite ;
Ouâ ngouongouotounóûyo ouérê li sandê.	Sur la terre comme au ciel (comme au ciel ainsi sur la terre).
Mó foe fo râne gâne pókouta ;	Donnez-nous le pain (donne notre pain) ;

Si rêngoua fo râne na ouròù ;	Qui nous suffit chaque jour ;
Mó ê fo râni gâne ahînga ;	(et) pardonnez-nous nos offenses ;
Ouâ âné ndé fo agôù dou inguî na ané ;	Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés (qui ont pêché avec nous) ;
Ou camo limissingarâné coti aassadâya ;	Et ne nous laissez pas succomber à la tentation (et ne nous introduisez pas en tentation) ;
Mó batissirâné ti gbéra.	Mais délivrez-nous du mal.
Si dou oueré.	Ainsi soit-il.

Salutation Angélique.

Modâno ya Maria hihî be ouené.	Je vous salue Marie pleine de grâce (de bien).
Baïra namo, mo pépépâ dobouó adé dou, pépa lindî vouràù Jesus.	Le Seigneur est avec Vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus le fruit de vos entrailles est béni.
Sâncta Maria na Mbolî mó gamba tîpa râné dou ahinguî aoueré ou régbouó gâné cpió.	Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pêcheurs (qui avons pêché) maintenant et à l'heure de notre mort.
Si dou ouéré.	Ainsi soit-il.

Note. — *Le dictionnaire sera publié dans le prochain bulletin.*



IVe Série. — Numéro 7.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE:



LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1895

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

IVe Série. — N° 7. — Octobre 1895.

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1895

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

IV° Série. — N° 7. — [illegible]

LE CAIRE



DEUXIÈME PARTIE

VOCABULAIRE FRANÇAIS-A-SANDEH

ET

A-SANDEH-FRANÇAIS

AVERTISSEMENT

1° La lettre isolée qui se trouve quelquefois après l'infinitif d'un verbe, indique la mutation que l'on doit faire subir à sa dernière lettre pour former le radical.

2° Si pour former le radical des verbes terminés en *ga* il est nécessaire de changer l'*a* en *e* ou en *i*, pour conserver au *g* le son dur, la lettre *e* ou *i* sera précédée de la voyelle *ou*.

3° La particule *na* ou *ne* qui se trouve toujours entre parenthèses après le verbe indique la caractéristique de l'indicatif présent.

4° Quelquefois le verbe doit être suivi d'une préposition, dans ce cas on trouvera toujours la préposition indiquée après le verbe.

5° Le pronom *re* qu'on trouvera quelquefois après le verbe indique que ce verbe est pronominal.

6° La plupart des mots composés, sont suivis d'un numéro indiquant leur ordre de classement dans la table étymologique qui suit le vocabulaire.

VOCABULAIRE FRANÇAIS - A-SANDEH

A

A (préposition pour marquer le datif). *Fo.*
Abaisser. *Zoga, o, (na).*
Abandonner. *È, (na).*
Abeille. *Naagnégué* [1].
Aboyer. *Gbocoda, i, (na).*
Abreuver. *Gnioga, ui, (na),*
Accouchement. *Vôunga.*
Accoucher. *Vounga, ou, (na).*
Accusation. *Nbôù.*
Accuser. *Banbou, (na).*
Acheter. *Ngbé (na).*
Acidité. **Ka.**
Acide (être ou devenir). **Ka,** *i, (na).*
Acide. **Kakâï.**
Adieu (salut). *Modâno.*
Affligé. *Baguirâ.*
Agenouiller (s') *Couca, ou, (na).*
Agile. *Rékouérékoué.*
Agitation. *Dì***mbira.**
Agiter. *Di***mbira** *(na).*
Aide. *Oùnda*
Aider. *Ounda, ou (na).*
Aigle. *Hété.*
Aiguille. *Foundé.*
Aile. *Popà.*
Aimer. *Kpi, (na), gnamôù* [2].
Ainsi. *Ouéré.*
Air. *Yougué.*
Allaiter. *Aga, ui, (na).*
Aller. *Ndu (na), Ga (na).*
Allonger. *Honda, o, (na).*
Allumer. *Roungouda, i, (na).*
Ame. *Hônga.*
Amer. *Hihiï.*
Amer (être ou devenir). *Hia, i, (na).*
Amertume. *Hia.*
Ami. *Lâdia.*
Amour. *Gnamôù.*
An, année. **Gâra.**
Ange *Roumâ.*
Appeler (par voix). *Pa, oï, (na), ti.*
Appeler (par voix) *Yam'a, ou, (na).*
Appeler (par signes). *Baya, (na).*
Apporter. *Inani (na).*
Apprendre. *Ouli̇a, ui, (na).*
Approcher (s'). *Mbeda, i, (na).*
Approfondir. *Guitassa (na).*
Approfondir (s'). *Guita, i, (na).*
Appuyer (s'). *Méguéda (na).*
Appuyer. *Ssongoda (na).*
Après, adv. *Mbatâ.*
Après demain. *Coragbouâ* [3].
A présent, adv. *Aouéré.*
Araignée *Tou***rê.**

Arbre. *Ngôa.*
Arc. *Mbôto.*
Arc-en-ciel *Oùangô.*
Argent. *Târa.*
Arracher. *Yora (na).*
Arrèter (s'). *Rou (na).*
Arriver. *Doussi (ne).*
Asperger. *Miguida, i, (na).*
Asseoir (s'). *Ssounga, ou, (na).*
Assez, adv. *Siguisâ. Singouâ.*
Assistance. *Oùnda.*
Assister. *Ounda, ou, (na).*
Atelier. *Tipolissâ.*
Attacher. *Assa, i, (na).*
Atteindre. *Doussi (ne).*
Attendre. *Ssoungouda, i, (na).*
Attention. *Rôùga.*
Attention (faire). *Rouga, ou, (na), ti, re.*
Au-dessus, adv. *Aliô.*
Aujourd'hui. *Hérèmê.*
Autre. *Côra.*
Autruche. *Cangâ.*
Avancer. *Gbissa, i, (ne).*
Avare. *Lilinguî.*
Avare (ètre ou devenir). *Lingui (na).*
Avarice. *Lingui.*
Avec, prép. *Na.*
Aveugle. *Vouvourôù.*
Aveugler. *Vouroussa, i, (na).*

B

Baigner. *Moga, o, (na).*
Balai. *Ouigga.*
Balayer. *Ouéga, ai, (na).*
Bannière. *Tondô. Mbocâ.*
Barbe. *Manguéngouâ.* [4].
Barque. *Corôùngoua.*
Baton. *Ngôa. Ouil'ingôa.*
Battre. *Ta (na). Yaoua (na).*
Beau. *Ngouangouâ. Ouénê.*
Beau (ètre ou devenir). *Ngoua (na).*
Beaucoup. *Gbê. Nguenguê.*
Bec. *Gotoungouâ.*
Bénédiction. *Pêpa.*
Bénir. *Pêpa (na).*
Bète. *Gna.*
Bien. *Ouéouéngâ.*
Bière (boisson). *Bôda.*
Blancheur. *Poussi,*
Blanc. *Poussi.*
Blanc (ètre ou devenir). *Poussi (ni), re.*
Blessure. *Orâù.*
Blesser. **Hoga**, *ui, (na).*
Boire. *Mbera, i, (na). Guo (na).*
Bois. *Ngôa.*
Bois à brûler. *Gniakê.*
Boiter. *Térénga, ué, (na).*
Boiteux. *Tétérenguê.*
Bon. *Ngouangouâ. Ouénê.*
Bon (ètre ou devenir). *Ngoua (na), na.*
Bonté. *Ngouâ. Ouénê.*
Bord. *Pangouâ.*
Bouche. *Ngouâ.*
Boue. *Dogorâù.*
Bouillir. *Fouca (na).*
Bracelet. *Binguê.*
Bras. *Bé.*
Brave. *Ngangarâ.*
Brave (ètre ou devenir). *Ngara* [*(na).*

Bravoure. *Ngâra.*
Brebis. *Narombô.*
Brièveté. *Gôûra.*
Briller. *Gnépirau (na).*
Brouillard. *Ndou***râ.**
Brûler. *Zo (na).*
Brûler (se). *Gbi (ne).*
Buffle. *Gbéh.*

C

Cacher. *Hoca, o, (na).*
Cadavre. *Cangouâ.*
Caisse. *Bocourôù.*
Calculer. *Guéda, i, (na).*
Caresser. *Ouéga, ui, (na).*
Casser. *Kéta, i. (na).*
Cause. *Tipa. Sahé.*
Ce, cette, celui-la, etc. *Gourôù.*
Ce, cette, celui-ci, etc. *Guerôù.*
Cecité. *Vourâù.*
Cendre. *Côûké.*
Certain, adv. *Rengô.*
Certainement, adv. *Nirengô.*
Cerveau. *Doudôù.*
Chaine. *Agbouângui.*
Chaleur. *Fôa.*
Chambre. *Doumô.*
Champ. *Bîna.*
Changement. *Ouénga.*
Changer. *Ouénga (na).*
Chant. *Bîbia.*
Chanter. *Bibia (na).*
Chapeau. *Poucôù.*
Charbon. *Kinguiré.*
Chasser (aller à la chasse). *No (na).*
Chasser (expulser). *Dainda, i, [(na).*
Chat. *Dandarâ.*
Châtier. *Mbossa, i, (na).*
Châtiment. *Mbôssa.*
Chaud. *Fofôï.*
Chaud (être ou devenir). *Foa, i, (na)*
Chemin. *Guiné.*
Chercher. *Oui (na). Gbata (na).*
Cheveu. *Manguel'i* [5].
Chèvre. *Boussandé.*
Chose, s. *Hé.*
Cicatrice. *Ssé***râû.**
Ciel. *Ngouongouotounôù.*
Cime. *Sôùnga.*
Cinq, adj. *Bissoué.*
Circoncision. *Ganzâ.*
Citrouille. *Nvougourôù.*
Clochet. *Nzorâù.*
Coffre. *Bocourôù.*
Coiffeur. *Kouar'i.*
Coït. *Môùni.*
Colline. *Gangarâ.*
Combien, adv. **Ouâ.**
Combien de fois. *Bara***ouâ.**
Commandement. *Pa.*
Comme, prép. *Ouâ.*
Commencer. *Rounga, ou, (na).*
Compter. *Guéda, i, (na).*
Concombre. *Dâtira,*
Concubine. *Bangouâya.*
Condition. *Ndica.*
Conduire. *Ndou (na), na.*
Confesser. *Cossa, i, (na).*
Confession *Côssa.*
Connaissance. *ina.*
Connaitre. *Ina, i, (ne).*
Consentement *ida.*

Consentir. *Ida, i, (na)*
Content (être). *Ngoua (na), si, tiré* [38].
Convenir. *Roundica (na).*
Conversation. *Fôra.*
Converser. *Fora (na).*
Corde. *Guir'è.*
Corne. *Gbouânga.*
Corps. *Kouôto.*
Côte. *Mémèzira.*
Côté. *Cobâni.*
Côté (de l'autre). *Cobâni.*
Cou. *Gossè.*
Coudre. *Sso (na).*
Couper. *Yera, é, (na).*
Courage. *Hègga.*
Courge. *inga.*
Courir. *Ora, o, (na).*
Court. *Gougourôù.*
Court (être ou devenir). *Goura (na).*
Couteau. *Ssapè.*
Couverture. *Nângui.*
Couvrir. *Dada, i, (na).*
Crachat. *Sourè.*
Cracher. *Ssoca (na).*
Craindre. *Goundè (na).*
Crainte. *Gôùnde.*
Crapaud. *Làri.*
Créer. *Fo (na).*
Creuser. *Gué (na).*
Crier. *Ta (na) ouâoua. Ta bambè* [6].
Cri. *Ouâoua ; bambè.*
Crocodile. *Ngadih.*
Croître (en nomb.). *Ngué (na).*
Croître (en volume). *Ssono (na).*
Cru. *Ouoouô.*
Cuiller. *Ssicossô.*
Cuire. **Ra** *(na).*
Cuivre. *Târa.*
Cul. *Guiminissè.*

D

Dans, prép. *Raugô.*
Danse. *Gbouèrè.*
Danser. *Dogbouèrè (na).*
De (prép. pour marquer le génétif). *Ga.*
De (préposition). *Ti, bé.*
Déchirer. *Ssipa, i, (ne).*
Découvrir. *Oucoa (na).*
Dégagement. *Zâka.*
Dégager. *Zaka, ui, (na).*
Dehors. *Zéguiô.*
Délier. *Zaka, ui, (na).*
Délivrer. *Batassa, i, (na).*
Demain. *Gbouâ.*
Demande. **Ssâna**.
Demeurer. *Gnié (na).*
Démolir. *Hima, i, (ne).*
Dent. *Lindè.*
Deux, adj. *Iouè.*
Dépenser. *Baga, ui, (na).*
Dernier. *Sôùnga.*
Derrière. *Sagô. Guiguérè.*
Descendre. *Zo***ra** *(na).*
Déshabiller. *Oura (na) re-môù* [7].
Destruction. *Hima.*
Détourner. *Caraga (na), ti.*
Détruire. *Hima, i, (ne).*
Devant, adv. *Mbatâyo. Barangouâ.*
Dieu. *Mbolî.*
Digue. *Gangarâ.*
Diminuer. *Omba (na).*

Dire. *Gnia (na).*
Diriger. *Rouga, ou, (na).*
Dispute. *Kouâta.*
Disputer (se). *Takouata (na)* [8].
Dissuader. *Caraga (na), ti.*
Divan (ou on fait la justice). *Ngouânga.*
Diviser. *Kpouara (na).*
Doigt. *Ouil'insâga.*
Donner. *Foe, i, (na) fo*
Donner l'hospitalité. *Manga, ui, (na) guinô fo.*
Dormir. *Ra (na).*
Dos. *Guiguissê.*
Doucement. *Yéé.*
Douceur. *Nzîra.*
Doux (être ou devenir). *Nzira [(na).*
Doux. *Nzinzirî.*
Drapeau. *Tondô, Mbocâ.*
Droit. *Rourôü.*
Droit (être ou devenir). *Rou [(na).*
Dur. *Gnégnékî.*
Dur (être ou devenir). *Gnaka, i, (na).*
Dureté. *Gnâka.*

E

Eau. *Imê.*
Écorce. *Sissî. Fôügué.*
Écouter. *Guia, i, (na).*
Écrevisse. *Nguéré.*
Écrire *Ké (na).*
Écume. *Fôügga.*
Éducation. *Mbou, ti.*
Égarement. *Hinga.*
Égarer. *Hinga, ui. (na).*
Éléphant. *Mbâra.*
Élevé. *Totombâ.*
Élever. *Tomba (na).*
Elle, pron. *Li, Ou, Si.*
Elles, pron. *Yo, Ami, Si.*
Éloigné. *Toutourôû.*
Éloignement. *Tôüra.*
Éloigner (s'). *Toura, ou, (na).*
Éloigner. *Touroussa (na).*
Empêcher. *Za (na).*
Emprisonner. *Kissa, i, (ne).*
Encore, adv. *Béréoué.*
Encre. *Mbirâü.*
Endroit. *Ba.*
Enfoncer (s'). *Guita, i, (na).*
Enfoncer. *Guitassa (na).*
Engraisser. *Kia, i, (ne).*
Enivrer (s'). *Kpi (ne) bôda* [9].
Enlever. *Dia, i, (na).*
Ennemi. *Carê. [ti.*
Enorgueillir (s'). *Rouca (na),*
Enseignement. *Yôüga.*
Enseigner. *Youga (na), fo.*
Enterrer. *Pissida, i, (na).*
Entre, adv. *Dobouô.*
Entrer. *Lima, i, (ne).*
Envoyer. *Kéda, i, (na).*
Éparpiller. *Gbataca (na).*
Épingle. *Samôünza.*
Épine. *Kiouê.*
Épouse. *Diâ.*
Errer *Hinga, ui, (na).*
Escalier. *Tambarâ.*
Esclave. *Ourâü.*
Espion. *Bammôî.*
Esprit. *Hônga.*
Essayer. *Guia (na).*
Essuyer. *Ouga, ou, (na).*

Étang. *Mônga.*
Été. *Fôarago* [10].
Éteindre. *Bissa, i, (ne).*
Étendre. *Gouaraga, ui, (na).*
Éternuer. *Zica (na).*
Étoile. *Carécouròû* [37].
Éveiller. *Zingassa, ui, (na).*
Éveiller (s'). *Zinga, ui, (na).*
Examen. *Ouìssiga.*
Examiner. *Ouissiga, ui, (na).*
Excrement. **Mil'e.**
Expulser. *Dainda, i, (na).*
Extinction. *Bîssa.*

F

Fabrique. **Mêé.**
Fabriquer. **Mée** *(na).*
Face. *Kouocoussè.*
Fâcher (se). *Zinga, i, (na). Hega, ue, (na).*
Facile. *Aakporâ.*
Facile (être ou devenir). *Akpora (na).*
Facilité. *âkpcra.*
Faible. *Oogoudì.*
Faible (être ou devenir). *Ogouda, i, (na).*
Faiblesse *Ogouda.*
Faim. *Gomôrau.*
Faim (avoir) *Gomôrau manga, ui, re (na)* [11].
Faire. *Manga, ui (na).*
Faire (le plaisir). *Manga, ui, (na) goumé, fo.*
Farine. *Ngôûnga.*
Fatigue. *Mbou.*
Fatigué. *Mboumbôû.*
Fatiguer (se). *Mbo, ou, (na).*
Faute. *Hînga.*
Feindre. *Mangà, ui, (na), ti.*
Femelle. **Nâra.**
Femme. *Dé.*
Fendre. *Ssara, i, (na).*
Fer. **Mâra.**
Fermer. *Kira, i, (ne).*
Fête. *Pôûmba.*
Feu. *Ouê.*
Feuille. *Ppè.*
Fièvre. *Gbouorôû.*
Fil de fer. *Mâ:a.*
Fille. *Dégoudè* [12].
Fils. *Ouil'î.*
Finir. *Gnassa, i, (na).*
Flairer. **Oura,** *ou (na).*
Flèche. *Gouânza.*
Fleur. *Môûnbouda.*
Fleuve. *Bâdi.*
Fieuve. *Baïmê* [13].
Foie. *âìndé.*
Fois. *Bâra.*
Fond. *Mbourôû.*
Force. **Hô***mé.*
Forêt. *Bir'ê.*
Forgeron. *Pangôû.*
Fornication. *Yambôû.*
Forniquer. *Manga, ui, (na). yambôû.*
Fort. **Hoho***mé.*
Fort (être ou devenir). **Ho***mé,* *(na).*
Fosse. *Douè.*
Fou. *Nzânga.*
Foule. *Nguénguè.*
Fouler (aux pieds). **Ssi,** *(ne).*
Fourbe. *Cângadou.*
Fourmi. *Birâû.*

Frapper. *Yaua (na). Ta (na).*
Frapper (la porte). *Ngoca (na).*
Frère. *Ouil'iba. Ouil'îna* [14].
Froid. (s. m.). *Zéré.*
Froid (avoir). *Zeré manga, ui, (na), ré* [15].
Froid (être ou devenir). *Zéré (na).*
Froid, adj. *Zézéré.*
Frotter. *Kuoama, ou, (na).*
Fruit. *Lindingôa* [16].
Fuir. *Méra, e, (na).*
Fuit. *Méra.*
Fumée. *Nguimê.*
Fumer (tabac). *Gboué (na), goundôù.*
Fusil. *Tou.*

G

Garçon. *Goudé.*
Garder. *Ssoungouda, i, (na).*
Garder (se) de. *Lida (na), ti.*
Gauche. *Goré.*
Genou. *Roucoussoué.*
Gens. *Borâù.*
Genufléxion. *Côûca.*
Gué (passer à). *Ssi (na).*
Guèpe. *Bandô.*
Guerre. *Vourâ.*
Guerre (faire la). *Sso (na), vourâ.*
Guérir. *Ou (na).*
Grand. *Hihidi. Bakéré.*
Grandeur. *Bakéré.*
Grand-père. *Tìta.*
Grappe. *Ngotorâû.*
Gras, sost. *Kîa.*
Gras (être ou dev.). *Kia, (ne), ti.*
Gras, adj. *Kikî.*
Gratis. *Tiouâca. Bouâ.*
Gratter. *Kouama, ou (na).*
Grèle. *Morogoumbâ.*
Grenouille. *Bbouânda.*
Gronder. *Pa, oï (na) fo.*

H

Habiller. *Vo (na) rémôû* [17].
Hache. *Mangôa.*
Haie. *Ngâpa.*
Haine. *Ssôga.*
Hair. *Ssoga, o, (na).*
Haleine. *Hônga.*
Hameçon. *Gouâma.*
Herbe. *Noôa.*
Hier. *Gbouâ.*
Hippopotame. *Doupô.*
Hiver. *Kìta.*
Homme. *Combâ.*
Honneur. *Kìra.*
Honneur. *Kìssa. Hîra.*
Honorer. *Hlissa, e, (ne).*
Honorer. *Kissa, i, (ne).*
Honoré. *Hihirî.*
Honoré (été ou devenir). *Hira, i, (ne).*
Honte. *Zêé.*
Honte (avoir). *Zée manga, ui, (na), re* [18].
Hors (de). *Zéguiô.*
Hôte. *Guinô.*
Humidité. *Môgo.*
Humide (être ou devenir). *Mogo (na).*
Humide. *Momogô.*

I

Ibis. *Namanzâ.*
Ici, adv. *Héné. Côno.*
Ignorance. *Yâha.*
Ignorant (être ou devenir). *Yaha (na).*
Ignorant. *Yajahâ.*
Il, pron. *Co, Ou, Si.*
Illuminer. **Ki** *(ne).*
Ils, pron. *Yo, âmi, Si.*
Image. *Kélimô.*
Incliner (s'). *Nogoda, i, (na).*
Indice. *Fohè.*
Indiquer. *Youga, ou, (na).*
Interroger. **Ssana** *(na).*
Introduire. *Limissa. i, (ne).*
Inutilement. *Gbôa.*
Ivre. *Kpi bôda.*

J

Jambe. *Ndouê.*
Je, pron. *Mi.*
Jeter. *Ba (na).*
Jeu. *Parangâ.*
Jeûne. *Guîra.*
Jeûner. *Guirangoua (ne),*
Jour. *Ramè. Ourôù.* [*re* [19].
Jouer. *Paranga (na).*
Juge. *Bakouarangouangâ.*
Juger. *Kouarangouanga(na).*
Jumeau. *Ebbi.*
Juste. *Rourôù.* [*(na).*
Juste (être ou devenir). *Rou*
Jurer. *Taoua (na), ti.*

L

Là, adv. *Yo. Yorê.*
Laisser. *Ê (na).*
Lait. *Mamoussê.*
Lance. *Bassô.*
Lancer. *Ba (na).*
Langue. **Mira***ssé.*
Laquelle, pron. rel. *Dou.*
Larme. *Houmé.*
Larmoyer. *Houmé (na).*
Le, art. *Gou.*
Le, pron. *Co, Li, Rou, Hé.*
Lécher. *Ssira, i, (na).*
Légèreté. *âkpora.*
Léger (être ou devenir). *Akpora (na).*
Léger. *Aakporâ.*
Léopard. *Mamâ.*
Lequel, pron. rel. *Dou.*
Les, pron. *Yo, Ra, Hé.*
Leur, adj. poss. *Gôyo.*
Lever (se). *Gbouari (na).*
Lèvre. *Kouotongouâ* [20].
Libération. *Zâka.*
Libérer. *Zaka, ui, (na).*
Lier. *Vo (na).*
Lieu de justice. *Ngouânga.*
Lion. *Ngouangourôù.*
Liquéfaction. *Zira.*
Liquéfier. *Zira, i, (ne).*
Lit. *Ketikouâra.*
Loin. *Toutou***rôû***.*
Long. *Guiguisi.* [*i, (na).*
Long (être ou devenir). *Guisa,*
Longueur. *Guisa.*
Louange. *Tâmba.*

Louer. *Tamba (na).*
Lourd. **Rauroï.**
Lumière. *Tèma.*
Lune. *Diouî.*

M

Magie. *Mangô.*
Maigre. *Oogoudî.*
Maigre (être ou devenir). *Ogouda, i, (na).*
Main. *Ppébé* [21].
Main droite. *Cobê.*
Maintenant, adv. *Aouérê.*
Maison. *Bambôû.*
Maison. *Doumô.*
Maison. *Kouôrau.*
Maître. *Baïrâ. Irâ.*
Malade. *Ouoouocô.*
Malade (être ou devenir). *Ouoca, o, (na).*
Maladie. *Ouocatê.*
Mâle. *Bâra.*
Manche. *Ppéné.*
Manger. *Liè (na).*
Manquer. *Goussa, i, (na).*
Mariage. *Didê.*
Marier. *Didé (na).*
Marteau. *Bandê.*
Matin. *Ouissô.*
Me, pron. *Ré.*
Méchant. *Gbégbérê.*
Méchant (être ou devenir). *Gbera (na).*
Médecin. *Binza.*
Mélancolie. *Guîra.*
Mêler. *Coda, i, (na).*
Mêler. *Vounda, ou, (na).*
Mensonge. *Zirê.*
Mentir. *Rézíré (na).*
Menuisier. *Sé***hê.**
Mère. *Na.*
Mettre, placer. *Ma, e, (na).*
Mettre, placer. *Iga, ui, (ne).*
Midi, (un de quatre points cardinaux). *Mbignô.*
Midi, (le milieu du jour). *Bebérê ourôû.*
Miel. *Agnéguê.*
Mien, mienne; miens, miennes; pron. *Guimî.*
Mince. **Foufourôû.**
Mince (être ou devenir). **Foura** *(na).*
Minceur. **Fôûra.**
Moin, adv. *Ombâ.*
Mois. *Diouî.*
Moitié. *Bébérê.*
Molaire (dent). *Bârouca.*
Monde. **Nbi.** *Râgo.*
Montagne. *Nbiâ.*
Monter. *Bita, i, (na),*
Moquer (se). *Mama (na).*
Morceau. *Taouirâû.*
Mordre. **Rou***nda (na).*
Mort. *Kpiô.*
Mouche. *Ziih.*
Mouchoir. *Nzâoua.*
Moudre. **Ssa** *(na).*
Mouiller. *Moga, o, (na).*
Mourir. *Kpi (ne).*
Moustique. *Ngoungôû.*
Mouton. *Raumbô.*
Mur. *Dérê.*
Mûr (être ou devenir). *Oui (na).*
Mûr. *Ouiouî.*

N

Nager. *Ouaguia (na).*
Nature. *Régboué.*
Neuf. *Vooô.*
Nettoyer. *Ouéga, ui, (na).*
Nez. **Hossé.**
Ni-ni. *Ouarâ-ouarâ.*
Nid. *Doumô ziré* [22].
Nier. *Tacango (na).*
Nœud. *Ppìka.*
Noir. *Bibirî.* [*i, (na).*
Noir (être ou devenir). *Bira,*
Nom. *Limô.*
Nommer. *Ya (na) limô.*
Non. **Hohô.**
Nord. *Padiô.*
Nôtre, nôtres, pron. *Gâné.*
Nouer. *Ppika, i, (na).*
Nous, prom. *Ané. Râné.*
Nouveau (de). *Beréoué.*
Noyer (se). *Kpi (ne) imé.*
Nu. *Condilî.*
Nuit. *Yourôù.*

O

O, escl. *Yâ.*
Obéir. *Guia, i, (na), pa.*
Obéissance. *Guîa pa.*
Obscurité. *Bitimô.*
Occident (un de quatre points cardinaux). *Digôyo.*
Odeur. *Fô***hé.**
Œil. *Bainglissê.*
Œuf. *Iâra.*
Offense. *Sséngа.*
Offenser. *Sséngа, ue, (na).*
Oignon. *Rangâ.*
Oiseau. *Ziré.*
Oncle. *ôndourou, ba.*
Ongle. *Sissî ouil'insâga* [23].
Ordre. *Pa.*
Oreille. *Toué.*
Orgueil. *Rôùca.*
Orgueilleux. *Rouroucâ.*
Orient, (un de quatre points cardinaux). *Ourôyo.*
Os. *Mémé.*
Ou, adv. *Hodî. Ouolî.*
Ou, ou bien, conj. *Yâ.*
Oublier. *Tada, i, (na).*
Oui. **Ii.**
Ouvrir. *Oura, ou, (na).*

P

Pactiser. *Roundica (na).*
Pain. *Pôcoula.*
Pain. *Bakînde.*
Paix. *Goumé.*
Panier. *Bâga.*
Papier. *Ppé.*
Parce que. *Mbîca limôa.*
Pardonner. *É (na).*
Parent. *Gomé.*
Paresse. *Yomorâù.*
Paresseux. *Yoyomorâù.*
Paresseux (être ou devenir). *Yomorau (na).*
Parler. *Gamba (na).*
Parole. *Pa.*
Partager. *Gama, ou, (na).*

Pauvre (être ou deven.). *Rounga (na).*
Pauvre. *Rourounga.*
Peau. *Kouôto.*
Pécher. *Hinga, ui, (na).*
Peigne. *Zagouâl'i.*
Peigneur. *Zagoua (na).*
Pendre. *Vogoro (na).*
Pensée. *Bâl'i.*
Penser. *Bal'i (na), ti, re.*
Percer. *Sso (na).*
Perdre. *Inga, i, (na).*
Père. *Ba.*
Perle. *Nékê.*
Perroquet. *Coucourôû.*
Personne. *Borâû.*
Peser. **Rauha**, *i, (na).*
Petit. *Oombâ.*
Petitesse. *Ombâ.*
Petite-verole. *Bacofâû.*
Peur. *Goundé.*
Peur (avoir). *Goundé (na).*
Pied. *Ppéndoué* [24].
Piége. *Bbinâ.*
Pigeon. *Mbipô.*
Pierre. *Nbiâ.*
Pioche. *Guita.*
Piocher. *Manga, ui, (na), songuié ni guita.*
Pipe. *Mbassâ.*
Place. *Ba.*
Planter. **Rou** *(na).*
Plein. **Hihî.**
Plein (être ou devenir). **Hi***(na).*
Plénitude. **Hi.**
Pleur. *Koué.*
Pleurer. *Kouar'a, i, (na).*
Pleuvoir. *Nana (na).*
Partager. *Kpouara (na).*
Patron. *Ira, Baïrâ.*
Pauvreté. *Rôûnga.*
Plomb. *Ignémôû.*
Pluie. *Mâï.*
Plume. *Ssoué.*
Poche. *Mongôû.*
Poids. **Râûha.**
Poil. *Mangué.*
Poison. *Bainguê.*
Poisson. *Tigna.*
Poitrine. *Ngouadoussé.*
Poivre. *Raria.*
Poli. *Zézérénguê.*
Poli (être ou devenir). *Zérénga (na).*
Porc. *Zigbouâ.*
Porc-épic. *Doundouré.*
Pourquoi. *Tîpa guiné.*
Porte *Ngouadoumô* [25].
Porteur. *Téndirâû.*
Poudre à brûler. *Mbirâû.*
Poule. *Condô.*
Poumon. *Poussô.*
Pourri. **Foufôû.**
Pourrir. **Fou** *(na).*
Pousser. *Tora (na).*
Poussière. *Nvotôû.*
Premièrement. *Mbatâ.*
Préparer (se). *Mangada, i, (na), ti, re.*
Près de, prép. *Dounî.*
Près, adv. *Mbémbédî.*
Presser. *Fiho (na).*
Prison. *Kissa.*
Prix. *Mâra.*
Proche, adv. *Mbémbédî.*
Profond. *Gbouagbouamôû.*
Profondeur. *Gbouâma.*

Prolonger. *Honda, o, (na).*
Propos. *Tinguida.*
Proposer. *Tinguida, i, (na),* [*pa.*
Propre. *Guiguir'i.*
Propreté. *Guir'a.*
Propreté. *Ouéga.*
Puce. *Cangadâ.*
Puits. *Gôga.*
Punaise. *Ncourougouè.*
Punir. *Mbossa, i, (na).*
Punition. *M bôssa.*
Pus. *Kouânda.*
Putréfié. **Foufoû.**

Q

Quand, adv. *Niguirâgo.*
Quatre, adj. *Biâma.*
Quelquechose. *Hé.*
Queue. *Ssâa.*
Question. **Ssana.**
Questionner. **Ssana** *(na).*
Quotidiennement. *Na ouròû.*
Qui, pron. *Da.*
Quoi. *Guiné.*

R

Racine. **Târa.**
Raccomoder. *Mangada, i,* [*(na).*
Rage. *Héga.*
Raisin. *Guérénguérè.*
Ramée. *Pangôa* [30].
Rassasié. *Mbi.*
Rassasier (se). *Mbi (na).*
Raser. *Koué (na).*
Rasoir. *Kouâr'i.*
Recommandation. *Issiga.*
Recommander. *Issiga, i, (na).*
Reculer. *Ké (na).*
Refuser. *Ca (na).*
Regret. *Bir'âti.*
Remercier. *Mbarada (na)*
Remplir. *Hissa (ne).* [*limô.*
Rencontrer. *Ngbissa, i, (na).*
Rendre. *Caraga (na), fo.*
Renverser. *Hrega (na).*
Réparer. *Mangada, i, (na).*
Repentir. *Bir'a.*
Repentir (se). *Bir'a (na), ti, re.*
Répondre. *Caraga. (na).*
Réponse. *Câraga.*
Repos. *Oougoda.*
Reposer. *Oougoda, i, (na).*
Respecter. *Hlissa, e, (ne).*
Respirer. *Honga (na).*
Ressembler. *Ouira, i, (ne).*
Ressusciter. *Gbouari (na) be*
Rester. *Gnié (na).* [*kpio* [26].
Restituer. *Caraga (na), fo.*
Retour. *Câraga.*
Retourner. *Caraga (na), ti, re.*
Rêve. *Ralimô.*
Rêver. *Rara, i, (na).*
Rien. *Ngahétè* [40].
Rive. *Pangouâdi* [27].
Roi. **Bia.**
Rond. *Ouil'iouil'i.*
Rosée. *Ouré.*
Rouge. *Zâmba.* [*ba (na).*
Rouge (être ou devenir). *Zam-*
Rouille. **Mil'e***mâ***ra** [28].
Ruisseau. *Ouil'idi* [29].
Ruse. *Ngadôû.*
Rusé. *Cângadou.*

S

Sable. *Ngoumê.*
Sacoche. *Mongôû.*
Sàle. *Lilikékouâ.* [(na).
Sàle (être ou devenir). *Likékua*
Saluer. *Pa, oï (na), coti.*
Sandale. *Catarâ.*
Sang. *Côré.*
Sangsue. *Motandôû.*
Sauter. *Gou (na).*
Sauver. *Batassa, i, (na).*
Sauver (se). *Bata, i, (na).*
Sauveur. *Batessi.*
Savant. *Bînza.*
Savon. *Doudôû rémôû* [30].
Secouer. *Riguisa (na).*
Sel. *Tikouô.*
Semence. *Tôûnga.*
Semer. **Rou** *(na).*
Serment. *Tâoua.*
Serpent. *Ouô.*
Serrer. *Filio (na).*
Seul. **Ssa.**
Seulement. *Kêna.*
Si, conj. *Ca.*
Sien, sienne ; siens, siennes ; pron. *Gacô.*
Sifflet. *Gbouânga.*
Siffler. *Vou (na) voutourê.*
Signe. *Fôhé.*
Silence. *Dîca.*
Sœur. *Déouili.*
Soif. *Gomorâû imè* [31].
Soif (avoir). *Gomôrau imè manga, ui, (na), ré* [32].
Soir. *Gnémôû.*
Soldat. *Borâû ngouânga* [33].
Soleil. *Ourôû.*
Sommeil. *Râmé.*
Sorgho. *Voundè.*
Sortir. *Coura, ou, (na).*
Souffler. *Vou (na).*
Soufflet. *Mbitî.*
Souffleter. *Ta (na), pangouâ.*
Soulier. *Catarâ.*
Sourd. *Caletôû.*
Sourire. *Môma.*
Sourir. *Moma (na).*
Soutien. *Sanguì.*
Sous, prep. *Tii.*
Station. *Ouarakî.*
Station. *Bouabouandâ.*
Sucer. **Gnora** *(na).*
Sucre. *Agnégué.*
Suer. *Randa (na).*
Sueur. *Réndimô.*
Suffire. *Rengoua, i, (na).*
Suie. *Mbîrâû.*
Sujet. *Zôgo.*
Sur, prép. *Li.*

T

Tabac. *Goundôû.*
Tailleur. *Ssoremôû* [34].
Taire. *Dica (na).*
Talon. *Guîda.*
Tambour. *Gougôû.*
Tambour. *Gâzza.*
Tante. *ôndourou, na.*
Tard. *Cosso.*
Tâter. **Guia** *(na).*
Te, pron. *Rau.*

Temps. *Regbouô.*
Tendre. *Rouroumbourâ.*
Tendre (être ou deven.). *Roumboura (na.*
Ténèbre. *Bitimô.*
Tenir. *Zi (na).*
Tentation. *âssada.*
Tenter. *Assada, i, (na).*
Terre. *Sandé.*
Tête. *L'i.*
Tien, tienne ; tiens, tiennes ; pron. *Gamô.*
Tique. *Ogbouô.*
Tirer. *Gbe (na).*
Tirer (un coup de fusil). *Naba, (na), tou.*
Tombe. **Môûra.**
Tomber. *Ti (na).*
Tonner. *Goumba (na).*
Tonnerre. *Gôûmba.*
Tordre. *Hira (na).*
Tordu. *Hihirâ.*
Toujours. *Nibassâ.*
Tourner. *Ssa (na).*
Tourterelle. *Poungôû.*
Tousser. *Cora (na).*
Tout. *Pépé.*
Tout. *Doundoucâ. Dou.*
Toux. *Côra.*
Traîner. *Gbé (na).*
Traire. *Pira, i, (ne).*
Transpirer. *Randa, i, (na).*
Travail. *Songuié.*
Travailler. *Manga, ui, (na). songuié fo.*
Trébucher. *Cota, o, (na).*
Trembler. **Kia** *(ne).*
Tresse. *Ittoué.*
Tresser. *Ttoué (na).*
Triste. *Bâguira.*
Triste (être ou devenir). *Raguira (na).*
Tristesse. *Guîra.*
Trois, adj. *Biâta.*
Trou. *Yarâû.*
Trouble. *Foufourôû.*
Troubler. *Fouroussa (na).*
Trouver. *Batica, i, (na).*
Tu, pron. *Mo.*
Tuer. *Hima, i, (ne).*

U

Un, adj. **Ssa.**
Uni. *Zézérénguè.*
Urine. *Élimô.*
Uriner. **Ira** *(ne).*

V

Vendre, *Baga. ui, (na).*
Venir. *Yé (ne).*
Ventre. *Voussé.*
Veine. *Bouâga.*
Ver. **Gbir'e.**
Verité. *Rengô.*
Verser. *Oca (na).*
Vêtement. *Rémôû.*
Vêtir. *Va (na) rémôû.*
Viande. *Oûgnia.*
Vide. *Condili.*
Vide. *Couhé.*
Vie. *Hônga.*
Vieillesse. *Binza.*
Vieux. *Bînza.*

Vieux (être ou devenir). *Binza* [*(na)*.
Village. *Lingâra.*
Vingt, adj. *Mbodoumbodôû*
Visiter. *Ye (ne) cabi* [35].
Vivre. *Honga (na).*
Vivre. *Honga, o, (na).*
Voir. *Bi (ne).*
Voisin. *Mbembedi.*
Vol. **Di.**
Voler **Di** *(ne).*
Voler. *Go, ou, (na).*
Voleur. *Irâ***di** [36].
Volonté. *Gnamôû.*
Vomir. *Gara, i, (na).*
Votre, votres, pron. *Gôni.*
Vous, pron. *ôni. Râûni.*
Voyage. *Nônga.*
Voyager. *Nonga (na).*

VOCABULAIRE A-SANDEH - FRANÇAIS

A

Aakporà. *Facile, léger.*
Acoràù. *Poêle (fém.).*
Aga, ui, (na). *Allaiter.*
Agbouàngui. *Chaîne.*
Agnéguè. *Miel.*
Agnéguè. *Sucre.*
àkpora. *Facilité, légèreté.*
Akpora (na). *Être ou devenir facile.*
Akpora (na). *Être ou devenir léger.*
àindé. *Foie.*
Aliò, adv. *Au-dessus.*
àmi, pron. *Ils, elles, etc.*
àné, pron. *Nous.*
Aouéré, adv. *Maintenant, à présent.*
Assa, i, (na). *Attacher.*
àssada. *Tentation.*
Assada, i, (na). *Tenter.*

B

Ba. *Père.*
Ba. *Place, endroit.*
Ba (na). *Lancer, jeter.*
Bacofàù. *Petite-vérole.*
Bacouaràngouangoua. *Juge.*
Bàdi. *Fleuve.*
Bàdia. *Ami.*
Baga, ui, (na). *Vendre.*
Bàga. *Panier.*
Bàga, ui, (na). *Dépenser.*
Baguirà. *Triste, affligé.*
Baguira (na). *Être ou devenir triste.*
Baïmè. *Fleuve* [13].
Bainglissé. *Oeil.*
Bainguè. *Poison.*
Bakérè, adj. *Grand.*
Bakérè, sost. *Grandeur.*
Bakindé. *Pain.*
Bàl'i. *Pensée.*
Bal'i (na), ti, ré. *Penser.*
Bambòù. *Maison.*
Bambè. *Cri.*
Bammòï. *Espion.*
Banbou (na). *Accuser.*
Bàndé. *Marteau.*
Bandò. *Guêpe.*
Bangouàya. *Concubine.*
Baouè. adj. *Dix.*
Bàra. *Fois.*
Bàra. *Mâle.*
Baraouâ, adv. *Combien de fois.*
Barangouà, adv. *Devant.*
Bàrouca. *Molaire (dent).*
Bassò. *Lance.*
Bata, i, (na). *Sauver (se).*

Batassa, i, (na). *Sauver, délivrer.*
Batessî. *Sauveur.*
Batica (na). *Trouver.*
Baya (na). *Appeler par signes.*
Bbinà. *Piège.*
Bbouànda. *Grenouille.*
Bé, prép. *Près.*
Bé, prép. *De.*
Bé, sost. *Bras.*
Bèbèrè. *Moitié.*
Bèbèrè ouròù. *Midi.*
Bérèouè. *Encore, de nouveau.*
Bi (ne). *Voir.*
Bia. *Roi.*
Biàma, adj. *Quatre.*
Biàta, adj. *Trois.*
Bibia. *Chant.*
Bibia (na). *Chanter.*
Bibirî. *Noir.*
Binà. *Champ.*
Binguè. *Bracelet.*
Binza. *Vieux, vieillesse.*
Binza. *Savant, médecin.*
Binza (na). *Être ou devenir vieux.*
Bir'a, ti. *Repentir, regret.*
Bir'a (na), ti, ré. *Se repentir.*
Bira, i, (na). *Être ou devenir noir.*
Biràù. *Fourmi.*
Bir'è. *Bois, forêt.*
Bissa. *Extinction.*
Bissa, i, (ne). *Éteindre.*
Bissouè, adj. *Cinq.*
Bita, i, (na). *Monter.*
Bitimò. *Ténèbre, obscurité.*
Bocouròù. *Caisse, coffre.*
Bòda. *Bière, boisson.*
Bognéki. *Gouverneur.*
Boràù. *Personne, gens.*
Boràù ngouànga. *Soldat* [33].
Bouà. *Gratis.*
Bouàbouandà. *Station.*
Bouàga. *Veine.*
Boussandè. *Chèvre.*

C

Ca, conj. *Si.*
Ca (na). *Refuser.*
Caletòù. *Sourd.*
Cangà. *Autruche.*
Cangadà. *Puce.*
Cangadòù. *Fourbe, rusé.*
Cangouà. *Cadavre.*
Càraga. *Retour.*
Caraga (na), ti, re. *Dissuader, détourner.*
Càraga. *Réponse.*
Caraga (na). *Répondre.*
Caraga (na), ti, re. *Retourner.*
Caraga (na), fo. *Rendre, restituer.*
Carè. *Ennemi.*
Carécouròù. *Étoile* [37].
Catarà. *Soulier, sandale.*
Co, pron. *Il.*
Cobàni. *Côté.*
Cobàni, adv. *De l'autre côté.*
Cobè. *Main droite.*
Coda, i, (na). *Mêler.*
Combà. *Homme.*
Condilî. *Nu, vide.*
Condò. *Poule.*

Congonî. *Syphilis.*
Côno ,adv. *Ici.*
Côra, s. *Toux.*
Cora (na). *Tousser.*
Còra, adv. *Autre, second.*
Cora, o, (na). *Percer, trouer.*
Coragbouà. *Après demain* [3].
Côré. *Sang.*
Coròùngoua. *Barque.*
Cósso, adv. *Tard.*
Cóssa, s. *Confession.*
Cossa, i, (na). *Confesser.*
Cota. o, (na). *Trébucher.*
Côùca. *Génuflèxion.*
Couca, ou, (na). *Agenouiller.*
Coucouròù. *Perroquet.*
Couhè. *Vide.*
Côùké. *Cendre.*
Coura, ou, (na). *Sortir.*

D

Da, pron. *Qui.*
Da, adv. *Jusque.*
Dala (na). *Couvrir.*
Dainda, i, (na). *Chasser, expulser.*
Dandarà. *Chat.*
Dàri. *Crapaud.*
Dàtira. *Concombre.*
Dè. *Femme.*
Dègoudè. *Fille* [12].
Dèouil'i. *Sœur.*
Dérè. *Mur.*
Di. *Vol.*
Di (ne). *Voler.*
Dià. *Épouse.*
Dia, i (na). *Enlever.*
Dica. *Silence.*
Dica (na). *Taire.*
Didè. *Mariage.*
Didè (na). *Marier.*
Digòyo. *Occident.*
Di**mbira.** *Agitation.*
Di**mbira** (na). *Agiter.*
Diouî. *Lune.*
Diouî. *Mois.*
Doboúò, adv. *Entre.*
Dogbouérè (na). *Danser.*
Dogoràù. *Boue.*
Dou, adv. *Tout.*
Dou, pron. *Lequelle, laquelle, etc.*
Doudòù. *Cervelle, cerveau.*
Doudòù rèmòù. *Savon* [30].
Douè. *Fosse.*
Doumò. *Maison. chambre.*
Doumò zirè. *Nid* [22].
Doundoucà. *Tout.*
Doundourè. *Porc-épic.*
Douní, adv. *Près de.*
Doupò. *Hippopotame.*
Doussi (ne). *Arriver, atteindre.*

E

É (na). *Pardonner.*
É, (na). *Laisser, abandonner.*
Êbbi. *Jumeau.*
Élimò. *Urine.*

F

Fiho (na). *Serrer, presser.*
Fo, prép. *A.*
Fo (na). *Créer.*
Fóa. *Chaleur.*
Foa, i, (na). *Être ou devenir chaud.*
Fóarago. *Été* [10].
Foe, i, (na), fo. *Donner à.*
Foföi. *Chaud.*
Fòhé. *Signe, indice.*
Fôhé. *Odeur.*
Fòra. *Conversation.*
Fora (na). *Converser.*
Fou (na). *Pourrir.*
Fouca (na). *Bouillir.*
Foufôû. *Pourri, putréfié.*
Foufouròù. *Trouble.*
Foufourôû. *Mince.*
Fòùgga. *Écume.*
Fòùgué. *Écorce.*
Foundè. *Aiguille.*
Fôûra. *Minceur.*
Foura (na). *Être ou devenir mince.*
Fouroussa (na). *Troubler.*

G

Ga, prép. *De, du.*
Ga (na). *Aller.*
Gacó, pron. *Sien, sienne.*
Gama, ou, (na). *Partager.*
Gamba (na). *Parler.*
Gamba (na), limò. *Murmurer.*
Gamó, pron. *Tien, tienne.*
Gàné, pron. *Nôtre.*
Gangarà. *Digue, colline.*
Ganzà. *Circoncision.*
Gâra. *An, année.*
Gara, i, (na). *Vomir.*
Gàzza. *Tambour.*
Gbata (na). *Chercher.*
Gbataca (na). *Éparpiller.*
Gbé. adv. *Beaucoup.*
Gbe (na). *Traîner.*
Gbégbérè. *Méchant.*
Gbèlı. *Buffle.*
Gbera (na). *Être ou devenir méchant.*
Gbi (ne). *Brûler (s').*
Gbir'e. *Ver.*
Gbissa, i, (ne). *Avancer.*
Gbòa. *Inutilement.*
Gbocoda, i, (na). *Aboyer.*
Gbouà. *Demain.*
Gbouà. *Hier.*
Gbouagbouamòù. *Profond.*
Gbouàma. *Profondeur.*
Gbouànga. *Sifflet.*
Gbouànga. *Corne.*
Gbouari (na). *Se lever.*
Gbouari (na), bé kpiò. *Ressusciter* [26].
Gboué (na), goundóù. *Fumer tabac.*
Gbouérè. *Danse.*
Gbouoròù. *Fièvre.*
Gna *Bête.*
Gnamóù. *Amour, volonté.*
Gnassa, i, (na). *Finir.*
Gnàka. *Dureté.*
Gnaka, i, (na). *Être ou devenir dur.*
Gnégnéki *Dur.*

Gnemôû. *Soir.*
Gnépirau (na). *Briller.*
Gnia (na). *Dire.*
Gniakè. *Bois à brûler.*
Gnié (na). *Rester, demeurer.*
Gnioga, ui, (na). *Abreuver.*
Gno (na). *Boir.*
Gnora (na). *Sucer.*
Go, ou, (na). *Voler, courir.*
Gôga. *Puits.*
Gomè. *Parent.*
Gomôrau. *Faim.*
Gomôrau imè. *Soif* [31].
Gomôrau imè manga, ui, ré, (na). *Avoir soif* [32].
Gomôrau manga, ui, ré, (na). *Avoir faim* [11].
Gôni, pron. *Vôtre.*
Gôre. *Gauche.*
Gossè. *Cou.*
Gotoungouà. *Bec.*
Gou, art. *Le.*
Gou, pron. *Ce, cette, etc.*
Gou (na). *Sauter.*
Gouâma. *Hameçon.*
Gouânza. *Flèche.*
Gouaraga, ui, (na). *Étendre.*
Goudè. *Garçon.*
Gougôû. *Tambour.*
Gougourôû. *Court.*
Gôûmba. *Tonnerre.*
Goumba, (na). *Tonner.*
Goumè. *Paix.*
Gôûnde. *Peur, crainte.*
Goundé (na). *Craindre, avoir peur.*
Goundesi (na). *Effrayer.*
Goundôû. *Tabac.*
Gôûra. *Brièveté.*
Goura (na). *Être ou devenir court.*
Gourôû, pron. *Ce, cette, celui-là, etc.*
Goussa, i, (na). *Manquer.*
Gôyo, pron. *Leur.*
Gué (na). *Creuser.*
Guéda, i, (na). *Compter, calculer.*
Guérénguérè. *Raisin.*
Guerôû. pron. *Ce, cette, celui-ci, etc.*
Guia, i, (na). *Écouter.*
Guïa pa. *Obéissance.*
Guia, i, (na), pa. *Obéir.*
Guia (na). *Tâter, essayer.*
Guïda. *Talon.*
Guiguirè. *Derrière.*
Guiguirî. *Propre.*
Guiguissè. *Dos.*
Guiguisî. *Long.*
Guimî, pron. *Mien, mienne, miens, miennes.*
Guiminissè. *Cul.*
Guïné, s. *Chemin.*
Guinè, pron. *Quoi.*
Guinô. *Hôte.*
Guïra. *Mélancolie, tristesse.*
Guira. *Jeûne.*
Guira. *Propreté.*
Guirangoua(ne),re. *Jeûner* [10].
Guirʼè. *Corde.*
Guisa. *Longueur.*
Guisa, i, (na). *Être ou devenir long.*
Guita. *Pioche.*
Guita, i, (na). *Approfondir (s').*
Guitassa (na). *Enfoncer, approfondir.*

H

Hé, s. *Chose.*
Hé. *Quelque chose.*
Hé, pron. *Le, les, etc,*
Hèga. *Rage.*
Héga, ué, (na). *Fâcher (s').*
Hègga. *Courage.*
Héné, adv. *Ici.*
Hérémè. *Aujourd hui.*
Hétè. *Aigle.*
Hi. *Plénitude.*
Hi(na). *Être ou devenir plein.*
Hia. *Amertume.*
Hia, i, (na). *Être ou devenir amer.*
Hida *Grandeur.*
Hida, i, (na). *Être ou devenir grand.*
Hihî. *Plein.*
Hihidî. *Grand.*
Hihiî. *Amer.*
Hihirà. *Tordu.*
Hihirî. *Honoré.*
Hlissa, e, (ne). *Honorer, respecter.*
Hima. *Destruction.*
Hima, i, (ne). *Tuer.*
Hima, i, (ne). *Détruire, démolir.*
Hina, i, (ne). *Connaître.*
Hinga. *Faute, égarement.*
Hinga, ui, (na). *Pécher, errer.*
Hinga, ui, (na). *Égarer.*
Hira. *Honneur.*
Hira, i, (ne). *Être ou devenir honoré.*
Hira. *Quainze.*
Hira (na). *Tordre.*
Hissa. *Honneur.*
Hissa, i, (ne). *Remplir.*
Hoca, o, (na). *Cacher.*
Hodî, adv. *Où.*
Hoga, ui, (na). *Blesser.*
Hohô. *Non.*
Hohomè. *Fort.*
Homè. *Force.*
Homé (na). *Être ou devenir fort.*
Honda, o, (na). *Prolonger, allonger.*
Hònga. *Haleine.*
Hònga. *Esprit, âme, vie.*
Honga (na). *Respirer, vivre.*
Honga, o, (na). *Vivre.*
Hossè. *Nez.*
Houmè. *Larme.*
Houmé (na). *Larmoyer.*
Hrega (na). *Renverser.*

I

Ìda. *Consentement.*
Ida, i, (na). *Consentir.*
Iga (ne). *Mettre, placer.*
Ignómoû. *Plomb.*
Ii. *Oui.*
Imè. *Eau.*
ina. *Connaissance.*
Ina, i, (ne). *Connaître.*
Inani (na). *Apporter.*
inga. *Courge.*
Inga, i, (na). *Perdre.*
Iouè, adj. *Deux.*

Irà. *Patron, maître.*
Ira (ne). *Uriner.*
Iràdi. *Voleur* [36].
Issîga. *Recommandation.*
Issiga, i, (na). *Recommander.*
Itoué. *Tresse.*

K

Ka. *Acidité.*
Ka, i, (na). *Être ou devenir acide.*
Kakâï. *Acide.*
Ké (na). *Reculer.*
Ké (na). *Écrire.*
Kéda, i, (na). *Envoyer.*
Kélimò. *Image.*
Kèna. *Seulement.*
Kéta, i, (na). *Casser.*
Ketikouâra. *Lit.*
Ki (ne). *Illuminer.*
Kìa, s. *Gras.*
Kia. i, (ne). *Engraisser.*
Kia, ti, (ne). *Être ou devenir gras.*
Kia, i, (ne). *Trembler.*
Kikî, adj. *Gras.*
Kinguirè. *Charbon.*
Kiouè. *Épine.*
Kira, i, (ne). *Fermer.*
Kìssa. *Prison.*
Kissa, i, (ne). *Emprisonner.*
Kissa, i, (ne). *Honorer.*
K'ta. *Hiver.*
Kouama, ou, (na). *Gratter, frotter.*
Kouànda. *Pus.*
Kouara, i, (na). *Pleurer.*
Kouarangouanga (na). *Juger.*
Kouàr'i. *Rasoir.*
Kouàr'i. *Coiffeur.*
Kouàta. *Dispute.*
Kouocoussè. *Face.*
Kouè. *Pleur.*
Koué (na). *Raser.*
Kouòrau. *Maison.*
Kouòto. *Corps.*
Kouòto. *Peau.*
Kouotongouà. *Lèvre* [20].
Kpi (ne). *Mourir.*
Kpi (ne). *Être étendu.*
Kpi bòda. *Ivre* [9].
Kpi (ne) bòda. *Enivrer (s').*
Kpi gnamòù (ne). *Aimer* [2].
Kpi imé (ne). *Noyer (se).*
Kpiò. *Mort.*
Kpouara (na). *Partager, diviser.*

L

Li, pron. *Elle.*
L'i, s. *Tête.*
Li, prép. *Sur.*
Lida (na), ti. *Se garder de.*
Liè (na). *Manger.*
Ligò. *Nourriture.*
Lilinguî. *Avare.*
Lilikèkouà. *Sâle.*
Lima, i, (ne). *Entrer,*
Limissa, i, (ne). *Introduire.*
Limò. *Nom.*
Lindè. *Dent.*
Lindingòa. *Fruit* [16].

Lingàra. *Village.*
Lìngui. *Avarice.*
Lingui (na). *Être ou devenir avare.*
Likékoua (na). *Être ou devenir sâle.*

M

Ma, e, (na). *Mettre.*
Màca. *Fil de fer.*
Màï. *Pluie.*
Mamà. *Léopard.*
Mama (na) coti. *Moquer (se).*
Mamoussè. *Lait.*
Manga, ui, (na). *Faire.*
Manga, ui, (na), songuiè fo. *Servir.*
Manga, ui, (na), songuiè ni guitassa. *Piocher.*
Manga, ui, (na), guinò fo. *Donner l'hospitalité.*
Manga, ui, (na), goumé fo. *Faire le plaisir.*
Manga, ui, (na), yambòù. *Forniquer.*
Manga, ui, (na), songuiè. *Travailler.*
Manga, ui, (na), ti. *Feindre.*
Mangada, i, (na). *Raccommoder, réparer.*
Mangada, i, (na), tiré. *Préparer (se).*
Mangò. *Magie.*
Mangòa. *Hache.*
Manguè. *Poil.*
Manguél'i. *Cheveu* [5].
Manguéngouà. *Barbe* [1].

Màra. *Fer.*
Màra. *Prix.*
Mbàra. *Éléphant.*
Mbarada (na), limò. *Remercier.*
Mbassà. *Pipe.*
Mbatà, adv. *Premièrement.*
Mbatà, adv. *Après.*
Mbàta. *Chaise.*
Mbatàyo. *Devant.*
Mbéda, i, (na). *Approcher (s').*
Mbéda, i, (na). *Oindre.*
Mbembedî. *Près de, voisin, proche.*
Mbera, i, (na). *Boire.*
Mbi. *Rassasié.*
Mbi (na). *Rassasier (se).*
Mbìca limòa. *Parce que.*
Mbignò. *Midi (un de quatre points cardinaux).*
Mbipò. *Pigeon.*
Mbiràù. *Poudre à brûler.*
Mbiràù. *Encre, suie.*
Mbitî. *Soufflet.*
Mbo, ou, (na). *Fatiguer (se).*
Mbocà. *Bannière, drapeau.*
Mboli. *Dieu.*
Mbòssa. *Châtiment, punition.*
Mbossa, i, (na). *Châtier, punir.*
Mbòto. *Arc.*
Mbou. *Fatigue.*
Mbou, ti. *Éducation.*
Mboumbòù. *Fatigué.*
Mbouròù. *Fond.*
Mêé. *Fabrique.*
Mée (na). *Fabriquer.*
Méguéda (na). *Appuyer (s').*
Mémè. *Os.*
Mémèzira. *Côte.*

Méra. *Fuite.*
Méra, e, (na). *Fuir.*
Mi, pron. *Je.*
Miguida, i, (na). *Asperger.*
Mil'e. *Excrément.*
Mil'emàra. *Rouille* [28].
Mirassè. *Langue.*
Mo, pròn. *Tu.*
Modàno. *Adieu. Salut.*
Moga, o, (na). *Baigner, mouil-*
Mògo. *Humidité.* *[ler.*
Mogo (na). *Être ou devenir*
Móma. *Sourire.* *[humide.*
Moma (na). *Sourire.*
Momogò. *Humide.*
Mònga. *Étang.*
Mongòû. *Sacoche, poche.*
Morogoumbà. *Grêle.*
Motandòû. *Sangsue.*
Mòûnbouda. *Fleur.*
Mòûni. *Coït.*
Môûra. *Tombe, tombeau.*

N

Na, prép. *Avec.*
Na, s. *Mère.*
Naagnéguè. *Abeille* [1].
Naba (na), tou. *Tirer (un coup de fusil).*
Namanzà. *Ibis.*
Nàngui. *Couverture.*
Nana (na). *Pleuvoir.*
Naouròû, adv. *Quotidienne-*
Nâra. *Femelle.* *[ment.*
Narombò. *Brebis.*
Nbi. *Monde.*
Nbià. *Montagne, pierre.*
Nbòû. *Accusation.*
Ndìca. *Condition.*
Ndou (na), na. *Conduire.*
Ndou (na). *Aller.*
Ndouè. *Jambe.*
Ndourâ. *Brouillard.*
Nèkè. *Perle.*
Ngadih. *Crocodile.*
Ngadòû. *Ruse.*
Ngahétè. *Rien* [40].
Ngangarâ. *Brave.*
Ngàpa. *Haie.*
Ngàra. *Bravoure.*
Ngara (na). *Être ou devenir brave.*
Ngbé (na). *Acheter.*
Ngbissa, i, (na). *Rencontrer.*
Ngòa. *Bois, arbre.*
Ngòa. *Baton.*
Ngoca (nà). *Frapper (la por-*
Ngotorâû. *Grappe.* *[te).*
Ngouà. *Bouche.*
Ngoua (na) si ti, re. *Être content* [38].
Ngouà. *Bonté.*
Ngoua (na), na. *Être ou devenir bon, ou beau.*
Ngouadoumò. *Porte* [25].
Ngouadoussè. *Poitrine.*
Ngouànga. *Lieu de justice.*
Ngouangouà. *Bon, beau.*
Ngouangouròû. *Lion.*
Ngoumè. *Sable.*
Ngòûnga. *Farine.*
Ngoungòû. *Moustique.*
Ngoungouotounòû. *Ciel.*
Nguè, adv. *Beaucoup.*

Ngué (na). *Croître (en nombre).*
Nguénguè. *Foule, beaucoup.*
Nguérè. *Écrevisse.*
Nguimè. *Fumée.*
Nibossa, adv. *Toujours.*
Niguiràgo, adv. *Quand.*
Nirengò, avd. *Certainement.*
No (na). *Chasser (aller à la chasse).*
Nogoda (na). *Incliner (s').*
Nònga. *Voyage.*
Nonga (na). *Voyager.*
Nvòa. *Herbe.*
Nvotòu. *Poussière.*
Nvougouròù. *Citrouille.*
Nvourougouè. *Punaise.*
Nzàoua. *Mouchoir.*
Nzànga. *Fou.*
Nzérémè. *Ombre.*
Nzinzirî. *Doux.*
Nzira. *Douceur.*
Nzira (na). *Être, devenir doux.*
Nzoràù. *Clochette.*

O

Oca (na). *Verser.*
Ogbouè. *Tique.*
ògouda. *Faiblesse, maigreur.*
Ogouda, i, (na). *Être ou devenir faible.*
Ogouda, i, (na). *Être ou devenir maigre.*
Ombà, adv. *Moin.*
Omba (na). *Diminuer.*
òndourou ba. *Oncle.*
òndourou na. *Tante.*
òni, pron. *Vous.*
Oogoudî. *Maigre, faible.*
Oombà, adj. *Petit.*
òougoda. *Repos.*
Oougoda, i, (na). *Reposer.*
Ora, o, (na). *Courir.*
Oràù. *Blessure.*
Ou, pron. *Il, elle, etc.*
Ou (na). *Guérir.*
Ouà, adv. *Comme.*
Ouâ, adv. *Combien.*
Ouaguia (na). *Nager.*
Ouangò. *Arc-en-ciel.*
Ouàoua. *Cri.*
Ouarà-ouarà, prép. *Ni-ni.*
Ouaràki. *Station.*
Oucoa (na). *Découvrir.*
Ouè. *Feu.*
Ouèga. *Propreté.*
Ouéga ui, (na). *Caresser.*
Ouéga ui, (na). *Nettoyer, balayer.*
Ouénè. *Bonté. Bon.*
Ouènga. *Changement.*
Ouénga (na). *Changer.*
Ouérè, prép. *Ainsi.*
Ouga, ou, (na). *Essuyer.*
òùgnia. *Viande.*
Oui (na). *Chercher.*
Oui (na). *Être ou devenir mûr.*
Ouigga. *Balai.*
Ouil'i. *Fils.*
Ouil'iba. *Frère* [14].
Ouil'idi. *Ruisseau* [29].
Ouil'ina. *Frère* [14].
Ouil'ingòa. *Bâton.*
Ouil iul'i. *Rond.*
Ouil'insàga. *Doigt.*

Ouioui. *Mûr.*
Ouira, i, (ne). *Ressembler.*
Ouïssiga. *Examen.*
Ouissïga, ui, (ne). *Examiner.*
Ouissò. *Matin.*
Oulica, hi, (na). *Apprendre.*
òùnda. *Aide, assistance.*
Ounda, ou, (na). *Assister, aider.*
Ouò. *Serpent.*
Ouoca, o, (na). *Être ou devenir malade.*
Ouocatè. *Maladie.*
Ouolì, adv. *Où.*
Ouoouocò. *Malade.*
Ouoouò. *Cru.*
Oura, ou, (na). *Ouvrir.*
Oura (na) remòù. *Déshabiller* [7].
Oura, ou, (na). *Flairer.*
Ouràù. *Esclave.*
Ourè. *Rosée.*
Ouròù. *Jour.*
Ouròù. *Soleil.*
Ouròyo. *Orient (un de quatre points cardinaux).*

P

Pa. *Commandement, ordre.*
Pa. *Parole.* [*voix.*
Pa, oï, (na), ti. *Appeler (par*
Pa, oï, (na), coti. *Saluer.*
Pa, oï, (na), fo. *Gronder.*
Padiò. *Nord.*
Pangòa. *Ramée* [39].
Pangòù. *Forgeron.*
Pangouà. *Bord.*
Pangouadì. *Rive* [27].
Pàra. *Oeuf.*
Parangà. *Jeu.*
Paranga (na). *Jouer.*
Parangà. *Jeune.*
Pèpa. *Bénédiction.*
Pépa (na). *Bénir.*
Pépè. *Tout.*
Pira, i, (ne). *Traïre.*
Pissida, i, (na). *Enterrer.*
Pòkouta. *Pain.*
Popà. *Aile.*
Poucòù. *Chapeau.*
Pòùmba. *Fête.*
Poungòù. *Tourterelle.*
Poussì, s. *Blancheur.*
Poussì, adj. *Blanc.*
Pou si (ni) re. *Être ou devenir blanc.*
Poussò. *Poumon.*
Ppé. *Papier.*
Ppé. *Feuille.*
Ppébè. *Main* [21].
Ppènlouè. *Pied* [21].
Ppénè. *Manche.*
Ppika. *Nœud.*
Ppika, i, (na). *Nouer.*

R

Ra, pron. *Les, etc.*
Ra (na). *Cuire.*
Ra (na). *Dormir.*
Ràgo. *Monde.*
Ralimò. *Rère.*
Ramè. *Jour.*
Ràmé. *Sommeil.*

Randa (na). *Suer, transpirer.*
Râné, pron. *Nous.*
Rangà. *Oignon.*
Rara, i, (na). *Rêver.*
Raria. *Poivre.*
Rau, pron. *Te.*
Raugô, prép. *A, dans.*
Râûha. *Poids.*
Rauha, i, (na). *Peser.*
Raumbô. *Mouton.*
Raundô. *Secret.*
Râûni, pron. *Vous.*
Raurôï. *Lourd.*
Ré, pron. *Me.*
Régbouô. *Nature.*
Régbouô. *Temps.*
Rémôü. *Vêtement.*
Réndimô. *Sueur.*
Réngô, s. *Vérité.*
Rengô, adv. *Certain.*
Rengoua (na). *Suffire.*
Rekouérékouè. *Agile.*
Réziré (na). *Mentir.*
Riguisa (na). *Secourir.*
Rou, pron. *Il, elle, etc.*
Rou (na). *Être ou devenir, droit, juste.*
Rou (na). *Arrêter (s').*
Rou (na). *Semer.*
Rou (na). *Planter.*
Rôüca. *Orgueil.*
Rouca (na), ti. *Enorgueillir.*
Roucouassouè. *Genou.*
Rôüga. *Attention.*
Rouga, ou, (na), ti, ré. *Faire attention.*
Rouga, ou, (na). *Adresser, diriger.*
Rouamà. *Ange.*
Roumboura (na). *Être ou devenir tendre.*
Rounda (na). *Mordre.*
Roundica (na). *Convenir, pactiser.*
Rôünga. *Pauvreté.*
Rounga (na). *Être ou devenir pauvre.*
Rounga, ou, (na). *Commencer.*
Roungouda, i, (na). *Allumer.*
Rourôü. *Droit, juste.*
Rouroumbourà, adj. *Tendre.*
Rourouca. *Orgueilleux.*
Rouroungà, adj. *Pauvre.*

S

Sahê. *Cause.*
Samôünza. *Épingle.*
Sandè. *Terre.*
Sanguî. *Soutien.*
Sayô. *Derrière.*
Séhê. *Menuiser.*
Si, pron. *Il, elle, etc.*
Si gaisà. Si ngouà. *Assez.*
Sissî. *Écorce.*
Sissî ouil'insàga. *Ongle* [23].
Songuiè. *Travail.*
Sôünga. *Dernier, cime.*
Sourè. *Crachat.*
Ssa, adj. *Seul, un.*
Ssa, prép. *Vers.*
Ssa (na). *Tourner.*
Ssa (na). *Moudre.*
Ssàa. *Queue.*
Ssâna. *Question, demande.*
Ssana (na). *Questionner, interroger.*

Ssapè. *Couteau.*
Ssara, i, (na). *Fendre.*
Ssènga. *Offense.*
Ssenga, ué, (na). *Offenser.*
Ssérâû. *Cicatrice.*
Ssi (na). *Passer à gué.*
Ssi (ne). *Fouler (aux pieds).*
Ssicossò. *Cuiller.*
Ssipa, i, (ne). *Déchirer.*
Ssira, i, (na). *Lécher.*
Sso (na). *Coudre.*
Sso (na). *Percer.*
Sso (na) vourà. *Faire la guerre.*
Ssoca (na). *Cracher.*
Ssóga. *Haine.*
Ssoga, o, (na). *Haïr.*
Ssongoda (na). *Appuyer.*
Ssono (na). *Croître (en vol.).*
Ssorémóa. *Tailleur* [34].
Ssouè, s. *Plume.*
Ssouè, adv. *Toujours.*
Ssoué (na). *Sécher.*
Ssounga, ou, (na). *Asseoir (s').*
Ssoungouda, i, (na). *Attendre.*
Ssoungouda, i, (na). *Garder.*

T

Ta (na). *Battre, frapper.*
Ta (na), pangouà. *Souffleter.*
Ta (na), ouàoua; bambè. *Crier* [9].
Tacango (na). *Nier.*
Tada, i, (na). *Oublier.*
Tàmba. *Louange.*
Tamba (na). *Louer.*
Tambarà. *Escalier.*
Taoua, ti. *Serment.*
Taoua (na), ti. *Jurer.*
Taouiràù. *Morceau.*
Takouata. *Disputer (se)* [8].
Tàra. *Argent, cuivre.*
Târa. *Racine.*
Tèma. *Lumière.*
Tendiràù. *Porteur.*
Térénga, né, (na). *Boiter.*
Tétérénguè. *Boiteux.*
Ti, prép. *De.*
Ti (na). *Tomber.*
Tikouò. *Sel.*
Tïgna. *Poisson.*
Tinguida. *Propos.*
Tinguida, i, (na), pa. *Proposer.*
Tiouàca. *Gratis.*
Tìpa. *Cause.*
Tìpa guinè. *Pourquoi.*
Tipolissà. *Atelier.*
Tìta. *Grand-père.*
Tomba (na). *Élever.*
Tondò. *Bannière, drapeau.*
Tora (na). *Pousser.*
Totombà. *Élevé.*
Tou. *Fusil.*
Touè. *Oreille.*
Toùnga. *Semence.*
Toùra. *Éloignement.*
Toura (na). *Éloigner (s').*
Tourê. *Araignée.*
Touroussa, i, (na). *Éloigner.*
Toutourcû. *Éloigné.*
Ttouè (na). *Tresser.*

V

Vo (na), remòù. *Vêtir, habiller* [17].
Vo (na). *Lier*.
Vogoro (na). *Pendre*.
Vovò. *Neuf*.
Vou (na). *Souffler*.
Vou (na) voutourè. *Sifler*.
Vounda, ou, (na). *Mêler*.
Voundé. *Sorgho*.
Vòùnga. *Accouchement*.
Vounga, ou (na). *Accoucher*.
Vourà. *Guerre*.
Vouràù. *Cécité*.
Vouròù. *Famille*.
Vouroussa, i, (na). *Aveugler*.
Voussè. *Ventre*.
Vouvouròù. *Aveugle*.

Y

Yà, escl. *O*.
Yà, conj. *Ou*.
Ya (na), limò. *Nommer*.
Yàha. *Ignorance*.
Yaha (na). *Être ou devenir ignorant*.
Yamba (na). *Appeler (par voix)*.
Yambòù. *Fornication*.
Yana (na). *Battre, frapper*.
Yaràù. *Trou*.
Yayahà. *Ignorant*.
Yé (ne). *Venir*.
Yé (ne) cabi. *Visiter* [35].
Yèé. *Doucement*.
Yera, é, (na). *Couper*.
Yo, pron. *Ils, elles, etc*.
Yo, adv. *Là*.
Yo, prép. *En*.
Yomoràù. *Paresse*.
Yomorau (na). *Être ou devenir paresseux*.
Yoré, adv. *Là*.
Yòùga. *Enseignement*.
Youga (na) fo. *Enseigner*.
Youga (na). *Indiquer*.
Youguè. *Air*.
Yourôù. *Nuit*.
Yoyomoràù. *Paresseux*.

Z

Za (na). *Empêcher*.
Zagoua (na). *Peigner*.
Zagoual'i. *Peigne*.
Zàka. *Dégagement, libération*.
Zaka, ui, (na). *Délier, dégager*.
Zàmba. *Rouge*.
Zàmba (na). *Être ou devenir rouge*.
Zêé. *Honte*.
Zéé manga ui, (na), né. *Avoir honte* [18].
Zéguiò, ad. *Dehors, hors de*.
Zérè, s. *Froid*.
Zéré manga ui, (na), re. *Avoir froid* [15].

Zéré (na). *Être ou devenir froid.*
Zérenga (na). *Être ou devenir [poli.*
Zézérè, adj. *Froid.*
Zézéréngué. *Poli, verni.*
Zi (na). *Tenir.*
Zica (na). *Éternuer.*
Zigboua. *Porc.*
Ziih. *Mouche.*
Zinga, ui. *Facher (se).*
Zinga, ui, (na). *Éveiller, (s').*
Zingassa, ui, (na). *Éveiller.*
Zìra. *Liquéfaction.*
Zira, i, (ne). *Liquéfier.*
Zirè. *Mensonge.*
Zirè. *Oiseau.*
Zo (na). *Bruler.*
Zoga, o, (na). *Abaisser.*
Zògo, s. *Sujet.*
Zòli. *Pou.*
Zora, o, (na). *Descendre.*
Zounda, ou, (na). *Laver.*

ETYMOLOGIE

DE

QUELQUES MOTS CONTENUS DANS LE VOCABULAIRE

---

1. — *Naagnégué*, abeille ; mot composé de *Na*, mère, et *Agnégué*, miel. (Mère du miel).

2. — *Kpi (na) gnamôû*, aimer ; mot composé de *Kpi*, mourir, et *Gnamôû*, amour. (Mourir d'amour).

3. — *Coragbouâ*, après-demain ; mot composé de *Côra*, autre, et *Gbouâ*, demain. (Autre demain).

4. — *Manguéngouâ*, barbe ; mot composé de *Mangué*, poil, et *Ngouâ*, bouche. (Poil de la bouche).

5. — *Manguéli*, cheveu ; mot composé de *Mangué*, poil, et *Li*, tète. (Poil de la tète).

6. — *Ta (na) Ouâoua*, ou *Bambé*, crier ; mot composé de *Ta*, battre, et *Ouâoua* ou *Bambé*, cri. (Battre des cris).

7. — *Oura (na) remôû*, déshabiller ; mot composé de *Oura*, *(na)* ouvrir, et *Remôû*, vêtement. (Ouvrir les vêtements).



8. — *Takouata (na)*, disputer (se); mot composé de *Ta*, battre, et *Kouâta*, dispute. (Battre dispute).

9. — *Kpi (na) bôda*, enivrer (s'); mot composé de *Kpi*, mourir, et *Bôda*, bière. (Mourir de bière).

10. — *Fôâ'ago*, été; mot composé de *Fôa*, chaleur, et *Râgo*, monde. (Chaleur du monde).

11. — *Gomôrau manga (na)*, avoir faim; mot composé de *Gomôrau*, faim, et *Manga (na)*, faire, travailler. (La faim travaille).

12. — *Dégoudé*, fille; mot composé de *Dé*, femme, et *Goudé*, garçon. (Femme garçon).

13. — *Baïmé*, fleuve; mot composé de *Ba*, père, et *Imé*, eau. (Père de l'eau).

14. — *Ouil'iba*, *Ouil'ina*, frère; mots composés de *Ouil'i*, fils, et *Ba*, père, ou *Na*, mère. (Fils du père, ou de la mère).

15. — *Zéré manga (na)*, avoir froid; mot composé de *Zéré*, froid, et *Manga (na)*, faire, travailler. (Le froid travaille).

16. — *Lindingôa*, fruit; mot composé de *Lindi*, dent, et *Ngôa*, arbre. (Dent de l'arbre).

17. — *Vo (na) remôû*, habiller; mot composé de *Vo*, lier, et *Remôû*, vêtements. (Lier les vêtements).

18. — **Zéé** *manga (na)*, avoir honte; mot composé de **Zêé**, honte, et *Manga*, travailler. (La honte travaille).

19. — *Guirangouâ (na)*, jeûner; mot composé de *Guîra*, propreté, et *Ngouâ*, bouche. (Propreté de la bouche),

20. — *Kouotongouâ*, lèvre; mot composé de *Kouôto*, peau, *Ngouâ*, bouche. (Peau de la bouche).

21. — *Ppébè*, main; mot composé de *Ppè*, feuille, et *Bè*, bras. (Feuille du bras).

22. — *Doumô ziré*, nid; mot composé de *Doumô*, maison, et *Ziré*, oiseau. (Maison de l'oiseau).

23. — *Sissi ouil'insâga*, ongle; mot composé de *Sissi*, écorce, et *Ouil'insâga*, doigts. (Écorce du doigt).

24. — *Ppéndoué*, pied; mot composé de *Ppé*, feuille, et *Ndoué*, jambe. (Feuille de la jambe).

25. — *Ngouadoumô*, porte; mot composé de *Ngouâ*, bouche, et *Doumô*, maison. (Bouche de la maison).

26. — *Gbouari (na) be cpiô*, ressusciter; mot composé de *Gbouâri*, lever, et *Be cpiô*, de la mort (Se lever de la mort).

27. — *Pangouâdi*, rive; mot composé de *Pangouâ*, bord, et *Di*, eau (Bord de l'eau).

28. — **Mil'emàra**. rouille; mot composé de **Mil'e**, excrément, et **Màra**, fer. (Excrément de fer).

29. — *Ouil'idi*, ruisseau; mot composé de *Ouil'i*, fils, et *Di*, eau (Fils de l'eau).

30. — *Doudôû remôû*, savon; mot composé de *Doudôû*, cerveau, et *Remôû*, vètement. [Cerveau (pour) vètement]

31\. — *Gomôrau imè*, soif ; mot composé de *Gomôrau*, faim, et *Imè*, eau. (Faim d'eau).

32\. — *Gomôrau imè manga (na)*, avoir soif ; mot composé de *Gomôrau*, faim, *Imè*, eau, *Manga*, travailler. (La faim d'eau, travaille).

33\. — *Borâü Ngouânga*, soldat ; mot composé de *Borâü*, personne, et *Ngouânga*, divan. (La personne du divan).

34\. — *Ssoremôü*, tailleur ; mot composé de *Sso*, coudre, et *Rémôü*, vètement. (Coudre vètement).

35\. — *Yè (na) cabi*, visiter ; mot composé de *Yè*, venir, et *Cabi*, à voir. (Venir à voir).

36\. — *Iradi*, voleur ; mot composé de *Irâ*, maître, et **Di**, vol. (Maître du vol).

37\. — *Carécourôü*, étoile ; mot composé de *Caré*, ennemi, et *Ourôü*, soleil. (Ennemi du soleil).

38\. — *Ngoua (na), si, ti, re*, ètre content ; mot composé de *Ngouâ*, bien, *Si*, pron. pour les choses, *Ti*, prép., *Re*, pron. de pers. indiquant que le verbe est pronominal. [S'est bien pour (moi)].

39\. — *Pangôa*, ramée ; mot composé de *Pa*, voix, et *Ngôa*, arbre. (Voix d'arbre).

40\. — *Ngahété*, rien ; mot composé de *Nga - te*, qui sont les éléments de la négation, et *Hé*, chose (Pas de chose).

ERRATA

PAGE	LIGNE	AU LIEU DE	LIRE
398	21	*ou cângoua,*	si càngoua.
405-406	—	*Mbodoumbodôû,*	Mbondoumbondôû.
410	7	*ngui,*	nguia.
420	17	*Me dou,*	Mô-dou.
423	23	*ui re,*	ouirè.
426	6	*songuiè ?*	songuiète ?
426	22	*tannga,*	tanga.
426	24	*indingoareya,*	lindingoarèya.
430	15	*ko âüyo,*	ko râüyo.
430	16	*koyo,*	ko yo.
431	2	*douboyôté,*	dobouòyoté.
432	16	*ton vètement,*	le vètement.
433	14-15	*Amboli,*	Mbolí.
437	2	*râni,*	ràn[illegible].

LE DEMBÉLAS

PAR

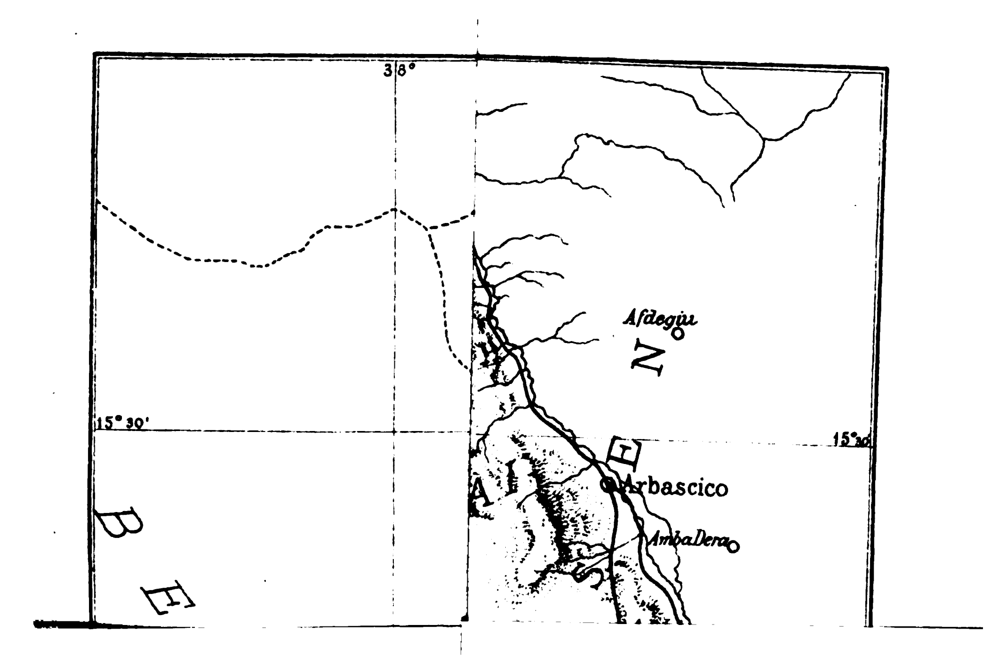
M. le Colonel C. C. AIRAGHI

MON CHER SECRÉTAIRE GÉNÉRAL,

Vous me demandez quelques notes sur les pays que j'ai visités pendant ma campagne d'Afrique. Je vous remercie de votre aimable invitation et je vais entretenir les membres de votre honorable Société sur le DEMBELAS, *pays qui était encore, à l'époque de ma reconnaissance (1890) presque inconnu et marqué sur les cartes comme marécageux, tandis qu'il est montagneux.*

Ayant été le premier à l'étudier avec quelque détail, je pense que mes notes ne seront pas, encore aujourd'hui, dépourvues de quelque intérêt.

Veuillez, agréer, etc.


38°
15° 30'
15° 30'
Afdegiu
Arbascico
Amba Dera
N
E
B
E
A I

LE DEMBÉLAS [1]

Le Dembélas se compose de l'étendue de pays la plus septentrionale du plateau Abyssin, et qui est enveloppée par le cours supérieur du Khor-el-Gasch, précisement là où ce fleuve s'appelle Mareb, c'est-à-dire jusqu'où il est coupé par la route, qui, se détachant de Adua pour longer Mai Daro, le passe et, à travers les Baria, conduit à Kassala. Dans cette partie de la région, le Mareb, après de Mai Daro, avant de devenir le Khor-el-Gasch, s'appelle aussi Sona, ainsi que le dit à juste titre la carte au 1 : 1,500,000 publiée par l'Institut géographique militaire italien. Or le Mareb, depuis ses sources situées dans un vallon élevé près Az Ghebrai (15 kil. S. O. Az Ghebrai), en biaisant pendant 25 kil. vers l'est, et puis sur une étendue de 100 kil. environ vers le midi, jusqu'au point où il croise de nouveau la route Asmara-Godofellassi-Gundet-Adua pour se replier ensuite vers l'ouest, enveloppe dans ses détours le Dembélas. Cependant, vers la pointe méridionale, cette région s'appelle plus proprement Saraè, et la dernière, enfermée entre l'Obel et le coude du Mareb, Co-hain.

(1) Voir le compte rendu de la séance du 23 février 1895.

J'y ai trouvé un climat très doux. Les nuits les plus froides étaient à 13° ou 14° sur les montagnes les plus élevées; les heures les plus chaudes marquaient de 20° à 27°, à Mai Ambessa, à Mailam. La température se ressentait énormément de l'altitude: à Mailam on allait de 20° à 27°; sur le mont Tucul, peu éloigné, à moins de 1000 mètres au-dessus de Mailam, on était entre 12° et 20°. L'humidité y était assez diffuse. Elle se manifestait sur les sommets par un petit brouillard azuré, transparent qui grossissait les effets de la perspective aérienne en ce que les hauteurs environnantes paraissaient plus éloignées. Dans les renfoncements on éprouvait un effet de suffocation. On entrait dans la saison des pluies.

Près d'Asmara, d'Ad Ghebru et aux sources du Mareb, l'air était encore assez sec ; mais en descendant vers le sud ouest, vers Mai Daro, nous eûmes souvent des pluies. L'air humide et chaud de la mer Rouge et des côtés voisines, poussé par les vents de l'est, s'élevait jusqu'aux plateaux.

Cependant, en hiver, c'était à peine s'il arrivait à se montrer sous la forme de gros nuages se déversant sur Ghinda ; mais dans l'été ils s'avançaient et s'étendaient sur les couches supérieures des plateaux. Aux approches d'un orage on voyait de hautes nuées voguer vers l'occident, pendant que d'autres colonnes d'un air froid, un rappel, pour ainsi dire, venaient les rencontrer en rasant le sol. Les pluies ne duraient pas beaucoup, mais elles étaient souvent abondantes et engendraient soudainement des torrents ruineux. Un

de ces derniers tua 19 mulets de la batterie Michelini à Mufar Calati, pendant la nuit qui précéda sa réunion à la colonne principale qui était à mes ordres.

Cependant vers la mi-juin, sur les monts Tucul, j'eus un ciel couvert pendant des journées entières et même de petites pluies continues.

Que se fussent des pluies ou des orages, ils n'arrivaient pas encore à produire des courants continus, et cela surtout à cause de la nature spéciale du sol.

J'ai examiné la surface du plateau de Asmara à Gundet, de Asmara à Gura, et à travers le Dembélas, et j'ai constaté qu'elle était formée par des couches très étendues de roches volcaniques, de laves, de basaltes, de trachites, de pouzzolanes, soit compactes et unies, soit brisées et ébréchées, mais souvent étendues en de vastes couches surmontées ça et là seulement par des sommets en forme d'*ambe*, couvertes elles aussi, au plan supérieur, par des couches de basalte. On trouve presque partout sous le basalte, à Asmara, à Zazega, à Debarroa, sur la route de Gura, à l'Aresa, une roche spéciale par sa structure et d'un aspect assez varié, mais se composant toujours de ces trois éléments argile, quartz, limonite, différemment arrangés et combinés. Quelquefois l'argile est pure, blanche ; c'est du kaolin, léger, pulvérulent, parfois cimenté à peine par le quartz; d'autrefois elle est jaunâtre ou tachée de veines ferrugineuses. On trouve du quartz très pur, amorphe, blanc, en dikes, en nodules, en filaments ; souvent sur le sol on voit les fragments mêlés avec des débris de

basalte. Quelquefois le quartz se mêle à la pâte, la durcit comme du marbre et présente des surfaces fibreuses, luisantes à la cassure, imitant l'aspect de la chair saignante.

La limonite se présente quelquefois en grands blocs ferrugineux, pareils aux scories d'une fournaise; d'autres fois en nodules, sorte de noisettes éparses dans la pâte, et enfin répandue dans l'argile en forme d'ocres rouges ou de taches rougeâtres, sanguines, comme à l'Aresa. Cette roche spéciale, d'après l'avis de M. l'ingénieur prof. Baldacci, que j'eus le bonheur de connaître à Asmara, devrait être une métamorphose des roches cristallines primitives produite par le vulcanisme quaternaire, en étendant ces bancs de basalte sur les hauts plateaux.

En effet, sous cette roche on trouve à Gundet, à Gura et autre part, le schiste argileux; on trouve des micaschistes, des arénaires, des granits, du quartz. Aux monts Tucul, près de Nocoldimai, les micaschistes sont luisants, brillants. Près de Gura, sous la forme d'immenses blocs d'une couleur grise ou rosée, on trouve du granit, ainsi que sur les pentes de Gundet, dans le lit du Mareb, à Nocoldimai. On trouve aussi du quartz en blocs étendus, compacts, noirs, noir-bleu, bleu-gris ou bleu-verdâtre, azuré, en bien des endroits dans les lits des torrents du Dembelas. Parfois on serait tenté de croire à une mer solidifiée, rien qu'à voir cette couleur, rappelant l'azur des flots et certaines veinures blanches, certaines ondulations et le poli et le luisant de sa surface frottée par le sable.

Zazega

Asmara

Portes du diable

Aresa

Monts Tucul

Les échelons de Gundet

Mareb

Régime des eaux

La dent de Debendrias

Les rochers de Heret



A ce qu'il paraît, cette stratification a subi plusieurs soulèvements. On les remarque sous la forme de marches gigantesques successives de la couche basaltique, non seulement sur les coteaux près de Massawa au contact des couches madréporiques, des îles et des presq'îles de la côte, mais aussi sur les Dig-digta, entre Saati et les plaines de Savergumna et sur les Dorgollo, entre ces derniers et Ghinda. Dans quelques endroits des parties basses on trouve des blocs de calcaire stalactique, savoir près de Moncullo et au-dessus de Ghinda; dans la région basse il ne manque pas même des couches conchylifères fossiles pour témoigner de l'émersion. Mais en général le calcaire fait défaut, ce qui est un grand malheur pour les constructions. Peut-être même c'est pour cela que l'on voit si peu d'escargots: on trouve par ci par là des *hélices nemorensis* avec des coquilles minces, molles, plus cornées que calcaires.

Somme toute, la stratification n'étant pas uniforme et les roches ne présentant pas non plus de longues couches imperméables, la circulation des eaux, leur cours ne se présentent pas comme chez nous, ordinairement, à la surface, creusant des vallons, stratifiant des alluvions; mais par contre elle forme des petits lacs, s'assemble dans des bassins, et de là, par des voies souterraines, elle passe dans d'autres bassins inférieurs; il faut donc longtemps avant que ces découlements prennent la forme de torrents continuels, de lits, de grèves, et même alors ils ne continuent pas toujours. A un certain point le bassin se ferme: si l'on y porte attention on voit un certain lit superficiel entre du quartz et du

granit ; mais il ne passe par là qu'un petit jet intermittent, si ce n'est dans les moments de crue. Le reste découle par des voies souterraines.

Les courants souterrains, même le long des lits et des grèves, ne coulent pas parallèlement à la surface. A quelques kilomètres en aval d'un endroit, où dans le gravier on trouve des flaques d'eau, comme à Mailam, on ne trouve plus d'eau quand même on creuserait les sables de quatre ou cinq mètres. Rien qu'à voir certains petits ruisseaux encaissés, dans l'Asmara ou près de Debarroa, on dirait que l'eau de ce pays n'aime pas couler à la lumière du soleil. Ces petits ruisseaux sont bien souvent interrompus et l'eau passe quelquefois sous de vrais ponts naturels. Cela ferait supposer, qu'au fonds, ces petits ruisseaux ou torrents n'aient été que de profondes crevasses verticales du sol, comblées dans la suite par plusieurs sortes de détritus, d'où l'eau suinte encore. Ce n'est que sous une averse ou peu après, que l'on voit l'eau couler rapidement et bruyamment sur le fond inégal de ces ravins. Une demi-journée ne s'est pas encore écoulée qu'on n'en trouve plus dans les grèves qu'à un demi-mètre ; le lendemain on en chercherait en vain à deux ou trois mètres de profondeur.

Il ne faut pas perdre de vue ces considérations spéciales pour comprendre les formes caractéristiques de ce sol.

Sur le plateau, les hauteurs se présentent sous la forme d'*ambes* et leurs variétés.

Plus au-dessous, les sommets, ayant perdu la croûte plate des basaltes, se rapprochent mieux des formes

de nos montagnes arrondies et ondulées, comme on voit aux monts Tucul. Mais si l'on y regarde bien, on voit que ce sont des ruines d'*ambes*, et on en voit les preuves sur le sol sous forme de nombreux débris des basaltes de la croûte primitive. De même que les eaux ne se hâtent pas d'ouvrir des vallées continues, ces ambes ne constituent jamais de vraies chaînes, mais plutôt plusieurs groupes plus ou moins contigus, renfermant au milieu d'eux des bassins de formes différentes. Certaines apparences de chaînes ne sont ordinairement rien d'autre que des crêtes plus ou moins ébréchées.

Le territoire du Dembélas, depuis les sources du Mareb à travers l'Aresa, vers Mai Daro, sur les monts Tucul, le long de la dorsale Asmara-Godofellassi-Gundet et jusqu'où l'on peut apercevoir de pays du haut des sommets, offre en général cette conformation.

Dans certains endroits on voit aussi des rochers isolés, offrant des formes étranges. Telle est la dent qui constitue la pointe du mont Debendrias. C'est un vaste éclat de micaschiste formant une dent de quatre-vingts mètres de haut. Près de Heret, entre Aresa et Adibaro s'élèvent, à côté d'une plaine légèrement ondulée, quatre rochers hauts de 70 à 100^m, d'un aspect bizarre. Je n'ai pu m'en approcher à cause d'un ravin; mais par leur forme et leur couleur ils rappelaient beaucoup le calcaire.

Dans tout le Dembélas la végétation est assez abondante, quoique elle ne présente aucun des aspects

étrangement tropicaux, auxquels nous ont habitués les scénographes de l'*Africana* et les illustrateurs des romans de voyage. En général ce sont des plantes branchues, peu hautes, à petites feuilles, peu nombreuses et fort épineuses.

L'Asmara est presqu'un désert : à peine si de petits buissons nains font verdoyer la plaine ça et là : on y voit quelques touffes de sauge, une espèce de myrthe, des roses sauvages et clair-semées, de rares sycomores étiolés qui s'estompent sur quelques crêtes. Plus au-dessous on rencontre plus fréquemment des oliviers sauvages, des mimosas et des acacias de différentes espèces, mais toujours épineuses. On y voit notre acacia au bouton doré où d'un blanc sale et fort odoriférant. Il y en a une autre espèce, à la fleur ayant l'apparence d'une panicule. Les pétales filiformes, d'un rouge vineux pâle, forment une pelote d'où se détache la tige des étamines d'un beau jaune doré. On y rencontre aussi le robinier, égal en tout au nôtre. Cependant, au milieu de cette végétation, commencent à se montrer des colquals, qui deviennent plus fréquents vers 1,600 mètres d'altitude. On trouve plus souvent aussi des sycomores, mais plus amples et plus beaux. De même il n'est pas rare de trouver une espèce de liane aux larges tiges quadrangulaires, qui, comme des faisceaux de cordes, charge et étouffe les plantes auxquelles elle s'enlace. Malgré la forme cactée des branches, on voit sur les points de celles-ci des rameaux nouveaux avec des feuilles et des vrilles pareilles aux branches nouvelles de la vigne. Encore

plus en bas commencent à se montrer les baobabs qui, dans ce mois-là, étaient en fleur. Quelques-uns de ces arbres sont vraiment caractéristiques; mais de même que les sycomores, ils ne sont jamais assez nombreux pour former des bois à eux seuls. La fleur de baobab, dont le parfum rappelle la magnolia, est blanche, aussi large que la main, et se compose de quatre pétales charnus formant avec les étamines un corps semblable à un bouton sphérique de la grosseur d'une noix. Quand la fécondation a eu lieu et que les pétales commencent à se faner, ces derniers tombent avec la fleur en longeant le pistil, et il ne reste que le calice, qui devient ensuite un fruit ressemblant à une citrouille de 0,30 de long, aux parois solides, renfermant des grains enveloppés dans une espèce de moelle ou de pâte d'une agréable saveur acidulée. Dans cette étendue de terrain, le long des bords des torrents sablonneux, on voit fréquemments des masses d'une espèce de lis à la fleur blanche, grande comme un edelweiss et tout aussi velne, à cinq pétales, et odoriférante. Sur le sol dans les plaines humides je vis plusieurs fois une sorte de lis dont les feuilles blanches étaient ornées dans le sens de la longueur de raies violâtre-foncé presque noires. Plus au-dessous encore dans les plaines près du Mareb, entre Mailam et Mai Daro, il y avait quelques bois de palmiers. Sur le mont Tucul (1600) je vis des traces de culture de *doura*, de maïs, de certaines citrouilles et au pied, plus bas, à Mai Voini (qui veut dire eau de raisin) j'ai trouvé la vigne, redevenue sauvage; c'était probablement le reste d'une culture ancienne.

Pour ce qui est de la faune, je dois dire que j'ai vu dans cette région des traces récentes de gros fauves, des éléphants, des lions ; mais les mouvements de tant de troupes les avaient mis en fuite, de sorte que non seulement on y voit peu de chacals et peu d'hyènes, mais aussi on voit rarement des gazelles, des sezas, des digdigs, des pintades, des francolins, dont nous avions tant besoin pour notre table. Nous trouvâmes quelques tortues très grandes, et près de Mailam, des soldats à l'avant-garde de nos troupes, me dirent qu'ils avaient vu des crocodiles (nous en trouvâmes cet hiver au Mareb sous Gundet et je perdis un soldat de la morsure d'une de ces bêtes), qui s'étaient cachées dans de grands trous ; nous ne pûmes les dénicher de là, mais je suis d'avis que c'étaient des iguanes. Dans les mares d'eau de quelques torrents, comme à Sefaganzai, nous fûmes surpris pendant la nuit par des coassements de certains crapauds qui semblaient des chœurs de gnomes : « Oh..., oh.... oooh ! Nous eûmes des nuées de sauterelles, des essaims de mélolonthes noirs aux ailes azurées bruyant autour des toits des huttes abandonnées. Près de Tucul et de Mailam j'ai trouvé certaines araignées d'un beau rouge velouté, comme des fraises douées de mouvement ; dans les taudis j'ai vu des scorpions et dans les champs le jule noir, aux anneaux cornés.

Les Abyssins prétendent que les environs du Mareb sont malsains, ce que je n'ai pu constater, aucun soldat n'ayant été malade de fièvres. Cependant les Abyssins s'en prémunissaient en se frappant les mains ensemble et en cadence à diverses heures de la journée.

Dans les environs de Héret on m'apporta un petit boa python mort, de 2m,50 de long.

Dans la région moyenne il y a abondance de termites. Somme toute, nous n'eûmes à souffrir ni des animaux ni des plantes ; mais nous n'en tirâmes aucun avantage non plus : les premiers étaient rares, les secondes étaient en fleur,

Par rapport à la population nous trouvâmes le Dembélas un désert, ou pour mieux dire un pays abandonné. Excepté les environs de Asmara et l'étendue de pays longeant Asmara, Godofellassi, Gundet et l'Aresa, le reste était tout à fait inhabité ; des villages incendiés et détruits, aucune population. Sur le mont Tucul il y avait au moins sept gros villages, jadis bien construits, maintenant ruinés, désertés. Ce que j'ai pu apprendre là-dessus, c'est que la cause de tant de ravages furent les razzias continuelles d'Alula, de Barambaras Kafel et de Ilma son fils. Et vraiment ce ne saurait être autre chose, parce que, à l'égard du climat et du sol, je l'ai jugée une région heureuse.

Les quelques peureux qui étaient restés tapis dans les ruines ne savaient pas même se défendre des bêtes fauves. A Tucul nous en découvrîmes qu'une hyène avait horriblement mordu à la nuque pendant qu'il dormait. Ce peuple-là est abyssin et plus proprement tigrin : il parle le patois abyssin, que l'on appelle justement *tigrin*. Sa religion est cette espèce de christianisme copte qui lui est resté, et partant bien déchu. La forme de sa croix (*mascal*) est la byzantine, un vrai

losange percé à jour de différentes manières et avec des gravures de saints et des devises. Au cou ils portent aussi des croix latines. Les saints, les anges, la Madone, Saint Georges, les crucifix que l'on voit peints dans les églises sont en style byzantin. Les prêtres (*cachi*) portent un turban cylindrique de lin blanc, pareil à celui des popes et des prêtres arméniens. Les moines et les religieuses en ont un jaune, couleur de tout leur habillement, qui se compose d'un *sciamma*. Dans les présentations, les prêtres se font annoncer par les tintement d'une sonnette; leurs acolytes portent des tuniques de soie verte, rouge, violette, à brodures dorées; ils ont un dais ou baldaquin, un encensoir, et quelque clerc porte aussi une grande couronne, pareille à celle des Mages. L'église est ordinairement ronde, ayant une paroi tout autour, où l'on ensevelit les morts. L'église de même que le parvis, a un vestibule. Celui du parvis constitue dans l'intérieur une espèce de chambre d'asile pour les pèlerins ou mendiants (et il y en a beaucoup).

Le plan de l'église en fait voir le double enclos. Il y a entre l'un et l'autre un corridor étroit. Les profanes n'entrent pas dans le premier. Il y a une petite armoire renfermant les livres sacrés, l'encensoir et la croix. Au dehors près de la porte on voit les cloches, formées par des éclats de fonolite suspendus avec des courroies; on les sonne en les frappant avec d'autres pierres. Les livres liturgiques ont des initiales, des versets en rouge, des enluminures comme nos livres du moyen âge. Il y a aussi des maisons circulaires. L'enclos circulaire com-

prend un salon carré et entre l'un et l'autre plusieurs vides servent comme chambres à coucher, comme écuries, etc. L'espace carré intérieur, à la hauteur de 2 m. environ, se transforme en circulaire. et il a son toit, de sorte que les toits sont doubles. Le long des parois intérieures on voit des cornes, auxquelles on suspend les armes et toute sorte d'outils.

Cependant il y a aussi beaucoup de maisons à carré long, au toit plat. En ce cas le toit se compose de poutres légères de *colqual* (*euphorbia candelabrus*) soutenues par des colonnes d'oliviers. Au-dessus des colquals on met des faisceaux de bois léger, du chaume et puis de la terre, que parfois on ensemence ; les supports et les architraves des portes sont en bois d'olivier et bien travaillés. Aux angles de la porte saillent certaines poutres ressemblant à des cornes, marquetées en zig-zag et servant à porter les selles. L'intérieur est divisé en deux et quelques fois en trois espaces, par une rangée de grands vases qui servent comme grenier.

A ma grande surprise j'ai trouvé dans les chambres pour la cuisine de vrais potagers semblables à ceux dont nous nous servons nous-mêmes, à celà près qu'ils étaient construits avec de la boue. Pour la sortie de la fumée, on assure sur les toits des vases effrondrés s'élevant tant soit peu comme des tuyaux de cheminée. Les parois sont construites avec des pierrailles cimentées avec de la boue et de la fiente. Cependant quelques églises, entre autres celles d'Asmara, qui est un carré long à toit plat, ont des parois mélangées de poutres et de pierres à la manière dont les Gaulois, au dire de

César, construisaient leurs murailles. Les bouts des poutres saillantes sont sculptés en pointes de diamants, taillés en roses. Quelques maisons, comme celle de Ras-Alula à Asmara sont à deux étages. Ces gens fabriquent des pots avec de la boue et de la fiente, et même avec des osiers et de la paille, et si bien tissus qu'ils ne laissent pas écouler l'eau. On les orne même de demi-coquilles blanches du genre *cyprea*. C'est là une espèce d'ornement fort connu partout et assez joli.

J'aurai beaucoup de choses à ajouter mais je crains de fatiguer l'auditoire.

L'esquisse du Dembélas ci-jointe a été dressée sur les itinéraires, notes et observations faites durant l'expédition.

COMMUNICATION

de Monsieur le Comte CHARLES ZALUSKI (1)

SUR

" LE MAHDISME ET LE SOUDAN ÉGYPTIEN "

Ouvrage du Major WINGATE

En 1891 parut un ouvrage d'une importance de premier ordre au point de vue de l'Egypte, mais qui, rédigé en anglais, attend encore qu'une traduction française, qu'on dit en voie de préparation, le mette à la portée des lecteurs auxquels il est appelé à offrir un intérêt d'actualité tout spécial.

Esquisser le contenu de ce livre et indiquer les conditions exceptionnelles dans lesquelles il a été composé, n'est donc peut-être pas inopportun. D'ailleurs, la haute estime et l'admiration générale qu'il a values à son auteur, ne sauraient être indifférentes à la Société khédiviale de géographie, qui se trouve honorée ainsi dans la personne de l'un de ses deux vice-présidents.

Intitulé *Le Mahdisme et le Soudan Égyptien*, l'ouvrage de M. François Réginald Wingate (2), major dans l'artillerie royale anglaise et décoré de l'*Ordre pour services distingués*, est l'histoire de l'apparition, du développement prodigieux et du rapide déclin d'un pouvoir fanatique et barbare, lequel, en peu d'années, a fait

(1) Voir compte-rendu de la séance du 24 novembre 1894.

(2) *The Mahdisme and the Egyptian Sudan.* (Voir la notice donnée par le secrétaire général, t. III, p. 782)

disparaître, dans l'Afrique centrale, jusqu'aux moindres vestiges d'une civilisation naissante, due à un demi-siècle d'efforts considérables. Mais, si courte qu'ait été comparativement la période pendant laquelle s'est accomplie cette œuvre de destruction, il a fallu à son historien une somme immense de renseignements difficiles à obtenir, beaucoup d'études préparatoires, une réserve et un tact parfaits, pour retracer le tableau fidèle d'événements qui se sont succédé coup sur coup dans des régions peu connues, en se compliquant de l'action politique et militaire des gouvernements mis en cause. Aussi ne vous étonnerai-je pas en constatant que le beau volume qui nous occupe, accompagné de trente cartes ou plans, d'un supplément, de plusieurs appendices et d'un index de noms très complet, contient plus de six cents pages !

Ainsi que le fait remarquer le général Grenfell, dans une préface signée de son nom, l'auteur du grand travail sur la révolutien du Soudan était armé de toutes pièces en l'entreprenant. Chef du service des informations de l'armée égyptienne, dans laquelle il a le rang de miralaï (colonel), Wingate bey possède la langue arabe et se distingue, en écrivant la sienne, par une clarté et une précision de style inappréciables en matière de stratégie. Doué d'une persévérance à toute épreuve, il puisa ses renseignements à des sources indigènes, telles que correspondances des émirs et autres chefs de l'insurrection ; dépositions de captifs, de transfuges et d'exilés ; conversations orales avec un grand nombre de personnes au courant des choses du

Soudan. Ces données, il les compara avec les rapports officiels des autorités civiles et militaires, ainsi qu'avec les actes de la Cour martiale devant laquelle fut traduit l'officier accusé d'avoir favorisé l'entrée de l'ennemi dans Khartoum. Ajoutez-y le rapport détaillé de Nouchi pacha sur le siège et la prise de cette ville (objet d'une publication séparée du major Wingate), des lettres, décrets et ordonnances du Mahdi et de son successeur, (pièces dont un recueil tomba entre les mains des vainqueurs de Toski), le journal de Radwan pacha sur l'évacuation du Harrar, celui d'Emin pacha sur les troubles dans la province équatoriale, enfin les nouvelles que purent faire parvenir à leurs amis, Slatin bey du Darfour, et Lupton bey du Bahr-Ghazal, et vous aurez énuméré quelques-uns des divers éléments qui entrèrent dans la composition du livre. Vivement sentie, la difficulté d'y réunir et coordonner en un récit continu cette multitude de faits, se produisant simultanément dans des contrées séparées par d'énormes distances et le manque de communications rapides, a décidé le major Wingate à résumer, en deux opuscules, le côté religieux et le côté militaire de la révolution africaine. L'un de ces aperçus fut offert au Congrès des orientalistes à Londres, en 1892; l'autre, dédié à l'Institut de l'artillerie royale (Royal artillery Institution) en Angleterre.

La présente communication n'est, en quelque sorte, qu'un extrait quintessencié de ces utiles publications, qui complètent le principal ouvrage de l'auteur par de nouveaux et curieux détails.

Dans ses Prolégomènes, Ibn Khaldoun, l'historien-philosophe des Arabes, affirme que de tous temps a existé chez les musulmans la croyance à la venue du Mahdi, descendant du Prophète, ayant pour mission, comme l'indique son nom, de guider les fidèles dans la vraie voie. Seulement, si les Sounnites reculent cette apparition jusque vers la fin du monde, les Chiites prétendent qu'elle a déjà eu lieu, tout en pouvant se renouveler dans un moment donné. Les Persans, notamment, soutiennent que le fils du onzième Imam fut doué des attributs du Mahdi. A peine né, en danger d'être mis à mort par son père, caché dans une caverne par sa mère, il aurait, invisible, propagé sa doctrine par l'intermédiaire de messagers devins, dont l'un aurait même prédit son décès à six jours d'avance.

Au Soudan, la version chiite fut acceptée d'autant plus aisément que, il y a quelques siècles, deux prétendus Mahdis avaient réussi à se faire reconnaître comme tels en Egypte et à y fonder des dynasties. Il était également réservé à l'Egypte de voir récemment, presque à ses frontières, deux nouveaux Mahdis se disputer leur authenticité. L'un, fils de Sidi Mohammed ben Aly es-Senoussi, fut proclamé en Tripolitaine dès 1837 ; l'autre, Mohammed Ahmed le Dongolien, au Soudan, en 1889. La rivalité de ces imposteurs préserva l'Islamisme des périls auxquels on put le croire exposé le jour où, par un singulier enchevêtrement de circonstances, la révolte du Soudan fut faussement attribuée à une impulsion senoussie. En réalité, le Mahdi du Soudan resta constamment en garde contre son compé-

titeur et jeta, à lui seul, les bases d'une religion, dont tout sentiment de justice, de morale et d'humanité devait être à jamais banni.

Pour expliquer le prestige et la néfaste influence que le Mahdisme exerça sur les tribus de l'Afrique centrale, le major Wingate détermine les traits distinctifs qui caractérisent les principales d'entre elles. Partant de ce fait que le 13me degré de latitude nord délimite, sur la carte, la région des pluies, et sépare la zone des éleveurs de chameaux de celle des possesseurs de bétail, l'auteur en conclut au naturel pacifique des Kababiches, des Ababdeh, des Choukrieh et des Hadendoas, nomades s'adonnant au-dessus de cette ligne de démarcation, au transport de marchandises à dos de chameau, et qu'il propose de ranger dans la première des cinq classes de population par lui établies.

La seconde comprendrait les tribus négroïdes habitant le Darfour et les contrées montagneuses du Kordofan méridional. Rejetons d'une race qui fonda, à travers le continent tout entier, les anciens royaumes de Sénégambie, de Bambara, Massina, Gando, Sokoto, Bornou, Baghirmi, de l'Ouadaï, du Darfour, du Sennaar et d'Abyssinie, ces peuplades ont un naturel doux et des habitudes sédentaires, et sont presque toujours en butte aux incursions des Arabes.

La troisième classe serait formée par les habitants des villes, comme Khartoum, Berber, Sennaar et autres centres de population, où se confondent ordinairement toutes les nationalités. Ces gens-là sont paresseux, corrompus et au plus haut degré superstitieux. Dans

les gros villages, surtout des plaines du Kordofan, le goût du merveilleux est développé par les Fikis, qui enseignent la religion et passent eux-mêmes pour invulnérables et doués du don des miracles.

Arrivons à la quatrième classe. Au sud du parallèle en question, et à l'ouest du Nil Blanc, se trouve la région des marchands d'esclaves. Elle confine au territoire de la grande tribu des Baggàra, chasseurs d'hommes par excellence qui, lorsqu'en 1881, la traite fut brusquement supprimée, devinrent les plus ardents partisans de l'aventurier tout prêt à la rétablir.

Enfin, se trouvant précisément dans la proximité de leurs implacables ennemis, les innombrables familles de nègres pasteurs, répandues sur un vaste pays s'étendant vers le sud, représentent la cinquième classe, et ressemblent aux Arabes de la deuxième par leurs dispositions paisibles. Païens, ils ont été décrits quelque part comme des êtres humains qui mangent, boivent et se battent, mais ne prient jamais. C'est parmi eux que Zobeir pacha et son fils Souleiman levèrent des armées ; c'est avec eux que Sir Samuel Baker et le général Gordon accomplirent des prodiges ; et ce sont eux encore qui fournissent à l'armée égyptienne ces bataillons de noirs, dont on a si souvent eu l'occasion d'admirer la valeur et la discipline.

Discutées par l'auteur avec beaucoup de sagacité, les causes politiques qui ont amené la catastrophe du Soudan sont d'une nature trop complexe pour être exposées en peu de mots. Quant aux événements si exactement décrits, il suffira, présents qu'ils sont encore à toutes les mémoires, de les rappeler sommairement.

Fils d'un constructeur de barques à Dongola, celui qui devait causer tant d'inénarrables malheurs naquit en 1848, se fit remarquer, dès son enfance, par une sombre exaltation, et avait déjà acquis, à douze ans, la réputation d'un saint. Menant la vie errante des derviches, distribuant, en guise d'amulettes, des sentences mystérieuses tracées sur des bouts de papier, il trouva le terrain bien préparé pour ses prédications révolutionnaires. Les Soudanais n'étaient que trop disposés à résister aux exactions auxquelles les avait livrés le rappel de Baker pacha et de Gordon pacha. En annonçant la prochaine venue d'un Mahdi libérateur, le jeune cheikh Mohammed Ahmed rassembla facilement autour de lui un certain nombre de fervents adeptes dans l'île d'Aba, à 150 milles au sud de Khartoum, et les vaines tentatives des autorités de s'emparer de sa personne, ne servirent qu'à en rehausser le prestige. Par prudence, néanmoins, il transféra son campement d'abord à Takalla, et bientôt après au Djébel Gadir, dans le Kordofan méridional, décorant sa fuite du nom d'Hégire (Hedjra), et fortement retranché derrière un massif de montagnes, se proclama Mahdi.

Réformateur religieux avant tout, il comprit qu'il fallait frapper les imaginations. régler les mœurs, exciter l'enthousiasme. Pour rendre ses adhérents aptes à supporter les fatigues du *Djéhâd*, ou guerre sainte, il les accoutuma à la privation du tabac et des boissons alcooliques, et édicta des lois somptuaires d'une rigueur excessive, afin de niveler les rangs et donner plus de cohésion à la masse des fidèles. Couches moelleuses,

vêtements de luxe, ornements d'or ou d'argent furent prohibés sous peine d'un nombre de coups de courbache suffisant pour faire mourir le coupable. Une veste (djoubbé) en laine, un pantalon (chiroual) de la même étoffe, une calotte (taquieh), et un turban en toile composaient un habillement uniforme, souvent rapiécé d'une façon grotesque. On couchait sur la dure, on marchait pieds nus ou chaussé de sandales, et on était forcé de déposer tout ce que l'on possédait en plus au Beit-el-Mal, magasin public dont les chefs seuls avaient les clefs. Le Mahdi simplifia aussi les cérémonies du mariage, dont la dépense ne devait pas excéder dix réaux, et défendit de pleurer les morts, ses prosélytes trouvant toute grande ouverte la porte du Paradis.

Pour imiter le Prophète, il nomma quatre khalifes, censés représenter les successeurs immédiats de Mahomet. Le rang d'Aboubekr fut conféré à Abdoullah, le chef de la farouche tribu des Taïcha-Baggara. Proches parents des Homr et des Rizighât, alliés des marchands d'esclaves dongoliens, les Baggara étaient ainsi inconsciemment appelés par le Mahdi à jouer un rôle prépondérant dans le Soudan, où ils règnent jusqu'à présent en maîtres.

La place du khalife Omar fut donnée à Aly Ouad Helou, qui se trouvait à la tête des puissantes tribus arabes Degheïm et Kenana. Elève de l'université d'El-Azhar au Caire, cet homme était réputé très versé en théologie musulmane.

Le troisième khalifat fictif fut offert au Cheikh-es-Senoussi, dont l'influence s'étendait déjà à cette époque

sur tout le nord de l'Afrique et jusqu'au cœur de ce continent. Du fond de sa zaouïah, située non loin de l'oasis de Siouah, cachant, comme le fit jadis Mokanna, prophète du Khorassan, sa face sous un voile de mousseline, le fondateur de plus de trois cents loges senoussies opposa un méprisant refus aux propositions de son rival, de sorte que le siège d'Osman resta vide.

Finalement, Mohammed Chérif, gendre du Mahdi, fut, à l'instar de celui du Prophète, investi du quatrième rang de succession au khalifat. Il représentait les intérêts des Djellabas, ou commerçants de la Djézireh, contrée située entre les deux Nils.

Chacun des khalifes en fonction reçut un drapeau d'une couleur distincte — noire, rouge et verte — ainsi que des « nahass » et des « naggaras » (instruments de percussion en cuivre) d'une espèce particulière. Le Mahdi se servait, comme Roland, d'un olifant en ivoire, et autour de son étendard portant la devise : « Mohammed Ahmed el-Mahdi, successeur du Prophète », se déployaient les bannières de ses principaux émirs. Les soldats nègres (Djéhadieh) étaient armés de carabines; les guerriers arabes, de lances et de glaives.

La guerre, qualifiée de sainte, fut caractérisée par des cruautés inouïes et une effusion de sang sans exemple. D'infructueuses attaques des troupes égyptiennes, ayant pour objet de déloger le Mahdi de sa forte position à Gadir, n'eurent pour effet que de faire tomber entre ses mains une grande quantité de fusils et de munitions et d'accroître sa popularité. Il en profita pour s'emparer de plusieurs villes dont les

garnisons furent massacrées. La révolte ne tarda pas à éclater dans les pays environnants, et même dans les lointaines contrées du Sennaar et de la Djézireh. Malgré les hauts faits de l'autrichien Slatin bey, vainqueur en vingt-sept combats, et l'opiniâtre résistance de Lupton bey, le Darfour et le Bahr-Ghazal se soumirent au pouvoir de l'usurpateur, et le désastre par lequel se termina l'expédition du brave et infortuné général Hicks, livra au Mahdi El-Obéïd et le Kordofan tout entier.

Pendant que, dans les déserts de l'ouest, sous les coups d'innombrables ennemis, périssaient jusqu'au dernier, en peu d'heures, plus de dix mille soldats égyptiens, à l'est les insurgés, conduits par l'audacieux Osman Digna, investissaient Sinkat et Tokar et annihilaient un corps de troupes envoyé au secours de ces places. Des détachements anglais mirent, il est vrai, les derviches en déroute à Et-Teb et à Tamaï ; mais la nouvelle de la rentrée du général Graham dans le camp de Souakin et de la prise de Berber par les rebelles, qui y coupèrent les fils électriques mettant le général Gordon en communication avec l'Égypte et l'Angleterre, décidèrent le Mahdi à marcher sur Khartoum.

« A des nuées de fanatiques combattants, exaltés par leurs récentes victoires, Gordon opposa une habileté sans égale et une rare expérience de la guerre en pays sauvage. Insuffisamment approvisionné dans une ville mal située et encore plus mal fortifiée, Gordon, resté seul après l'assassinat du colonel Stewart, fit preuve,

pendant les longs mois du siège, d'un courage indomptable. Ni la trahison des assiégés, ni aucun stratagème des assiégeants, ne furent la cause de la chute de Khartoum. La capitale du Soudan fut réduite par la famine et la désespérance. » C'est en ces termes qu'à été résumé l'un des plus mémorables épisodes de l'histoire.

« L'armée placée sous mes ordres, dit Lord Wolseley dans le dernier de ses rapports, n'est point parvenue à sauver le vaillant général Gordon et la garnison de Khartoum, ce qui était le but de l'expédition ; mais ce n'est pas faute de courage, de discipline, d'entrain et de fermeté. Elle surmonta les difficultés inhérentes à la nature du pays, balaya devant elle, chaque fois qu'elle le rencontra, un ennemi presque aussi brave et beaucoup plus nombreux, et se trouva, lorsque son avant-garde atteignit les abords de Khartoum, en retard de deux jours à peine. »

J'ajoute à ces mots d'une sincérité antique, que les murs de la ville avaient été escaladés le 26 janvier 1885, et tous ses habitants et défenseurs, au nombre de plus de dix mille, impitoyablement passés au fil de l'épée.

Aujourd'hui, d'épineux buissons ont envahi les ruines de la grande cité africaine, et au-dessus des monceaux d'ossements blanchissant le sol, on croit voir s'élever l'ombre du héros qui, puisant dans la foi de ses pères la force de l'accomplir jusqu'au bout, fit le sacrifice de sa vie à la cause de l'humanité.

Suivre dans leurs intéressantes péripéties les opérations militaires subséquentes, serait dépasser les

limites d'une simple communication. Aussi bien, l'évacuation du Soudan par les forces britanniques, et la capitulation honorable de Kassala et de Sennaar en 1885, marquent l'apogée de la fortune du Mahdi, dont la puissance s'étendait alors sur tous les pays situés entre le 4me et le 22me degré de latitude nord, le 27me et le 37me de longitude est, c'est-à-dire d'Equatoria à la 2me cataracte du Nil, du Darfour à la mer Rouge. — Comme de raison, la partie stratégique de l'ouvrage du major Wingate est traitée de main de maitre. Ce qui en rend la lecture attachante, c'est le soin qu'à eu l'auteur de mettre en relief, à côté des détails techniques, l'instinct intuitif et la redoutable surexcitation religieuse de ces combattants sauvages, aux prises avec des troupes régulières, éléments de succès faciles à apprécier par le lecteur le moins versé dans l'art de la guerre. Il nous dépeint le Mahdi comme n'ayant, au début, aucune notion de la tactique moderne. Ne comprenant même pas l'utilité des exercices et des manœuvres, il dédaigna l'emploi des armes à feu, inconnues aux victorieux guerriers de Mahomet et de ses successeurs, jusqu'au jour où lui-même essuya un terrible échec devant El-Obéïd. C'est d'alors que date aussi l'ordre qu'il donna de ne livrer l'assaut aux places fortes qu'après les avoir longtemps assiégées ; hâter celui de Khartoum à l'approche des forces anglaises, fut de sa part un trait de génie. Ses victoires au Soudan et sa campagne contre l'Abyssinie, le firent considérer par ses sujets comme le fondateur du plus grand empire de l'univers.

Mais cet empire, quelque grand qu'il fût en réalité, ne devait pas durer. Fondé sur le mensonge et l'hypocrisie, il portait en lui les germes de sa dissolution prochaine. « Dès la reddition d'El-Obeïd, en janvier 1883, le Mahdi et ses émirs, se relâchant dans leurs mœurs austères, commencèrent à s'adonner à la débauche et à la luxure, et à rivaliser entre eux de richesses en esclaves, chevaux, bêtes de somme et troupeaux. » Ainsi s'exprime le R. P. Ohrwalder, prisonnier, pendant dix années, au camp des derviches. Le récit de son long martyre et de son émouvante évasion, a été publié par lui en allemand, puis traduit en anglais et commenté avec soin par le major Wingate, qui n'a pas hésité à compléter ses propres publications sur le Soudan, postérieures à son grand ouvrage, par les appréciations remarquablement justes du missionnaire autrichien, présentées d'ailleurs sous une forme simple et naturelle. Parmi ses descriptions toujours parfaitement exactes, il en est une très animée de la vie privée du Mahdi à Omdourman, nouvelle capitale qui s'était élevée comme par enchantement sur la rive gauche du Nil, en face de l'emplacement de Khartoum.

C'était, dit le narrateur, en plein Ramadan, mois de jeûne ; de midi à minuit, la foule emplissait l'enceinte servant de mosquée ; des milliers de Derviches, réunis dans ce vaste espace rectangulaire, témoignaient, par un cliquetis de lances, leur impatience de contempler le Mahdi à l'heure de la prière publique. Ils l'avaient vu maintes fois, mais sans jamais rassasier leurs regards, et souvent ils se livraient des combats

pour s'emparer d'une place voisine du Mihrâb. Bien que le murmure croissant des voix indiquât l'approche du moment tant désiré, nous avons tout le temps de pénétrer dans l'intérieur du harem où repose le Mahdi, couché sur un tapis magnifique et la tête supportée par un coussin de brocard. Il est vêtu d'une fine robe de lin, d'une houppelande (ghellabieh) et d'un chiroual. Son crâne, soigneusement rasé, est coiffé d'une calotte en soie. Des femmes, au nombre d'une trentaine, se tiennent autour de lui. Les unes l'éventent avec de grandes plumes d'autruche ; les autres frottent légèrement ses pieds sans troubler son sommeil, ou pétrissent délicatement ses mains, tandis que, étendue à ses côtés, son épouse favorite, Aïcha, couvre son front et son cou d'amoureux baisers.

Autour de la *zariba* (haie vive fortifiée), qui entoure la demeure du Mahdi, se pressent ses nombreux *Ansars*, gardes-du-corps, réclamant à grands cris les prémices de la parole et de la bénédiction du Maître. En vain des eunuques s'efforcent-ils de les éloigner à coups de fouet. Ils résistent jusqu'à ce qu'un des serviteurs noirs se décide à entrer dans le gynécée pour y recevoir, des mains d'Aïcha, la bénédiction du Mahdi dormant. Au dehors, on annonce qu'il se trouve plongé en extase, mais que, nonobstant, il a daigné proférer à l'intention de ses gardes des bons vœux, dont la formule leur est répétée. Des cris de joie éclatent alors de toutes parts, et chacun se rend à la mosquée pour s'y ranger dans l'ordre fixé, ceux qui s'y trouvent déjà se pressant contre les nouveaux venus, afin de participer, en les

touchant du doigt, aux effets surnaturels attribués à la bénédiction du Mahdi. Celui-ci finit par se lever et faire ses ablutions. Aïcha le revet d'un *joubbé* de Derwiche, d'une ceinture et d'un turban et lui met en mains un chapelet (*tesbih*). Puis, escorté par les Ansars, il se rend à la mosquée, et, arrivé au Mihrâb, y est acclamé par la multitude. Après avoir terminé les prières d'usage, le Mahdi prononce un court sermon et se retire dans l'intimité de son intérieur.

Cet homme qui, simulant la sainteté, choyé, adulé, presque adoré par la foule, pratiquait le vice en secret, en fut la victime à la fleur de l'âge et au zénith de sa puissance. Il mourut le 22 juin 1885, léguant aux pays éprouvés par tous les maux de la guerre et de la famine, un tyran cruel dont ils n'ont point secoué le joug jusqu'à ce jour.

J'ai nommé Abdoullah-et-Taïcha, succédant au Mahdi en vertu du privilège attaché au rang de premier Khalife. Les deux autres furent vite réduits à un rôle subalterne, et les populations soumises à un régime sévère.

D'après ce qu'en a fait connaître le R.P. Ohrwalder, la politique du Khalife Abdoullah consiste à concentrer le pouvoir entre les mains des féroces Baggara, et à opprimer les Aoulad-el-Beled, ou vrais naturels du pays, surtout les Djaâlins et les Danâglas, chez lesquels s'est conservée une certaine culture matérielle et intellectuelle. Les lois draconiennes du Mahdi, tombées en désuétude vers la fin de son règne, furent rétablies rigoureusement; tous les hommes valides furent appelés

sous les drapeaux et, sous prétexte de propagation de la foi, de véritables boucheries humaines furent organisées dans les contrées voisines. *Ed-din mansour*, la religion est victorieuse, devint le mot d'ordre qui ranima le zèle des Mahdistes, et Omdourman prit l'aspect d'un vaste arsenal où se fabriquaient la poudre et des engins de guerre de toute sorte, même des canons, construits avec des fragments de pièces démontées.

Quoique, depuis longtemps, presque toutes les cultures aient disparu au Soudan et que sa population, après une année de terrible disette, ne se montât plus, au dire du véridique témoin de tant d'horreurs, qu'à un quart à peine de ce qu'elle était en 1882, il put voir encore défiler, à une revue de l'armée du Khalife, environ soixante mille hommes, dont le cri « Allahou Akbar » et les salves, longuement répercutées par les collines d'Omdourman, ne laissaient pas de produire une impression terrifiante.

J'abrège. Abdoullah entreprit une nouvelle campagne contre l'Abyssinie, gagnant et perdant alternativement des batailles acharnées; il étouffa au Darfour une sédition supposée, à tort, avoir été fomentée par les partisans du cheikh Senoussi, et tenta la conquête de l'Egypte. Le plus habile de ses émirs, le fameux Nedjoumi, s'avança, en novembre 1886, jusqu'à Sarras, en fut chassé, au printemps de l'année suivante, par le colonel Chermside, et tenu en échec par le colonel Wodehouse tant que dura l'évacuation des frontières par les forces britanniques. Lorsqu'elle fut terminée, en janvier 1888, les Derwiches se trouvèrent en pré-

sence de l'armée égyptienne laquelle, réorganisée par des officiers anglais, infligea, sous les ordres du Sirdar général Grenfell, le 3 août 1889, à ces hordes envahissantes, une défaite dont elles ne se relevèrent plus.

Les dernières pages de ce livre, d'un contenu si riche et si varié, sont consacrées à la description de la bataille de Galabat, dans laquelle périt le roi Jean, Négus Negussi d'Abyssinie; à la rencontre d'Emin pacha et de Stanley et à leur arrivée à Zanzibar; enfin à la découverte des sources du Nil, solution d'un problème qui avait si fort préoccupé les anciens et les modernes. Le récit des agressions tentées par les Derviches contre l'Egypte s'arrête à l'action décisive de Toski. Pour les continuer brièvement jusqu'à nos jours, j'emprunte quelques traits saillants aux Rapports annuels de Lord Cromer, en mentionnant les fréquentes alertes des garnisons égyptiennes de Souakin et de Tokar; la soudaine irruption de l'ennemi dans l'oasis de Kharga, occupée depuis par un détachement des troupes de S. A. le Khédive; l'attaque du poste avancé de Mourat, groupe de puits situés dans le désert à mi-distance de Korosko et d'Abou-Hammed et où les assaillants furent repoussés par les Arabes irréguliers de Saleh bey, tué dans la mêlée. — Pour raconter la récente campagne de l'armée italienne en Erythrée, le brillant combat d'Agordat, auquel se distinguèrent les soldats recrutés parmi les indigènes, l'occupation de Kassala, qui a si fort exaspéré le Khalife en son camp d'Omdourman, il me faudrait recourir aux intéressants détails consignés dans la relation du général Arimondi et

compulser les nombreux rapports du général Baratieri, gouverneur de la colonie. Ce serait élargir outre mesure le programme que je me suis tracé, et peut-être aussi trop présumer de votre patience.

Il est sans doute réservé à la plume si compétente du chroniqueur du Mahdisme, de continuer à en rédiger les sanglantes annales.

Puisse leur nouvelle série se terminer bientôt par un moins sombre épilogue !

En fermant le volume dont vous venez, Mesdames et Messieurs, d'entendre l'imparfaite analyse, on éprouve un sentiment de singulier respect pour le caractère et le talent de l'écrivain qui, au milieu des fatigues et des responsabilités d'une campagne en pleine zone torride, conçut le plan et prépara les matériaux d'un si grand travail historique. Tout en augmentant les connaissances de ses lecteurs dans le domaine positif de la géographie et de l'ethnographie, l'auteur surexcite, à un degré fort rare à notre époque, leurs facultés imaginatives, en déroulant à leurs yeux les scènes fantastiques de cette épopée africaine, dont il nous a donné, en prose, l'Iliade et l'Odyssée.

Il ne me reste qu'à vous remercier, Mesdames et Messieurs, de l'indulgente attention que vous avez bien voulu me prêter, et à vous annoncer une nouvelle qui, j'en suis certain, sera accueillie avec joie.

Grâce à des mesures habilement combinées par le chef du service des informations, le seul prêtre catholique resté dans les fers au Soudan, vient de recouvrer sa liberté. De même que le P. Ohrwalder, dont il partagea

la captivité, le P. Paolo Rossignoli était, en 1882, membre de la Mission autrichienne au Kordofan. Témoin des horreurs du siège d'El-Obéid, épuisé par les privations et atteint de scorbut, il languit, chargé de chaînes, pendant près de douze années au camp des Mahdistes.

Lorsque, dernièrement, après bien des peines, on réussit à lui procurer un guide sûr, le P. Paolo, alléguant le délabrement de sa santé, sollicita un changement d'air et obtint la permission de se rendre d'El-Obéid à Omdourman. Là il trouva moyen de fuir à Berber, où il se tint caché. Son guide, soupçonné d'avoir accompagné un chrétien, fut jeté en prison. Il en sortit en gagnant son geôlier par des largesses, retrouva le missionnaire et l'amena heureusement à Assouan le 21 de ce mois.

Bien qu'extrêmement affaibli par les fatigues et les émotions, le P. Paolo devait se remettre en route incessamment. Il trouvera à Guirgueh le supérieur de la Mission du Caire, et sera bientôt rendu à ses frères en religion, à ses amis, à tous ceux auxquels ses souffrances ont arraché des larmes ou du moins inspiré de la compassion. Peut-être pourra-t-il, avant de se consacrer de nouveau au principal devoir de sa vocation, l'éducation des enfants noirs, nous donner le récit des dernières années de sa captivité, complétant ainsi les informations que nous devons à son ancien compagnon d'infortune. Nous lui en serions grandement reconnaissants.

Aujourd'hui, nos remercîments et nos félicitations doivent s'adresser au major Wingate, dont les généreux efforts ont été couronnés d'un succès si inespéré.

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE

SOUS LE PATRONAGE DE

SON ALTESSE LE KHÉDIVE

Président :

S. E. le Dr ABBATE PACHA, *Médecin consultant de S. A. le Khédive.*

Vice-Présidents :

S. E. HUSSEIN FAKRY PACHA, *Ministre des Travaux publics.*
COLONEL WINGATE BEY, *Directeur de l'Intelligence Depart. E. A*

Secrétaire général :

Dr BONOLA BEY, *Avocat.*

Secrétaires :

COMM. T. FIGARI, *Avocat.*
AHMED ZÉKI, *Chef de bureau à la Présidence du Conseil.*

Trésorier :

C. BOINET BEY, *Délégué au Conseil Financier.*

Commission Centrale :

A. BIRCHER, *Négociant.*
O. BORELLI BEY, *Avocat.*
A. CAMERON, *Conseiller à la Cour d'appel indigène.*
C. GRAND BEY, *Ingr, Directeur général des services de la ville du Caire.*
J. R. GIBSON, *Commissaire Directeur anglais des Domaines de l'État.*
S. E. ISMAIL PACHA, (el Felaki), *Astronome.*
S. E. MOHAMED MOKTAR PACHA, *Directeur de la Daïra Kassa.*
J. B. PIOT, *Vétérinaire en chef de l'administration des Domaines de l'Etat*
BARON DE RICHTOFEN, *Commissaire allemand à la Caisse de la Dette Publique.*
F. VENTRE BEY, *Ingénieur en chef de la Daïra Sanieh.*
COMTE CH. ZALUSKI, *Commissaire autrichien à la Caisse de la Dette Publique.*

Le Président et le Secrétaire général sont nommés par S. A. le Khédive. Les autres Membres ont été nommés dans l'Assemblée générale du 27 janvier 1894.

IVe Série. — Numéro 8.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

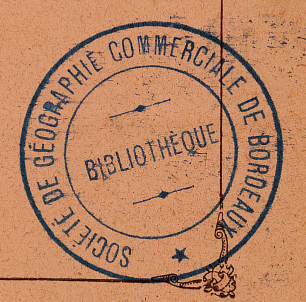
GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE :

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1896



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

IVe Série. — No 8. — Février 1896.

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1896

AL-KHUWARIZMI

ET

SON REMANIEMENT DE LA GÉOGRAPHIE DE PTOLÉMÉE

Par le Dr C. NALLINO

Professeur de langue arabe à l'Institut Oriental de Naples (1)

La Géographie d'Abû'l-fidâ, le célèbre écrivain du XIVe siècle, contient bon nombre de citations empruntées à un livre dont l'auteur n'est point nommé, et dont le titre est *rasm ar-rob' al-ma'mûr* (description du quart habité de la terre), *rasm al-ard* (description de la terre), ou, tout simplement, *ar-rasm*. On nous dit seulement que ce « livre, attribué à Ptolémée, avait été traduit en arabe pour al-Ma'mûn », كتاب منسوب الى بطلميوس وعرّب للمأمون et ailleurs que le « rasm ar-rob' al-ma'mûr, livre traduit du grec en arabe à l'usage d'al-Ma'mûn », كتاب رسم الربع المعمور وهو كتاب نقل من اللغة اليونانية الى اللغة العربية وعرب للمأمون avait été exploité pour établir les latitudes et longitudes de plusieurs lieux.

En se basant sur ces deux indications d'Abû'l-fidâ, on crut longtemps que le *rasm* était une simple traduction arabe, exécutée sous al-Ma'mûn, de la *Géographie* de Ptolémée, bien que déjà en 1776, M. Michaelis eût observé que les chiffres empruntées par Abû'l-fidâ au

(1) Voir le compte rendu de la séance du 30 novembre 1895.

rasm ne s'accordaient nullement avec celles de Ptolémée, et eût conclu par là qu'il devait s'agir de deux ouvrages différents. En 1823 M. Fraehn, non seulement accepta l'hypothèse de Michaelis, mais ayant porté son attention sur un autre passage d'Abû'l-fidâ (supprimé dans la troisième et dernière rédaction de sa géographie), où le rasm al-ard est attribué « au Khuwârizmien » (الخوارزى), supposa que ce khuwârizmien fût le mathématicien et astronome bien connu, Muhammed ibn Mûsâ al-Khuwârizmî. Cette supposition fut confirmée complètement quand feu Spitta bey, jadis directeur de la Bibliothèque khédiviale, découvrit en 1878 un manuscrit de l'ouvrage en question.

Sur la vie de notre auteur nous avons bien peu de renseignements ; nous ne connaissons ni l'an de sa naissance, ni celui de sa mort. Ses appellatifs de al-Khuwârizmî et d'al-Madjûsî nous donnent le droit de supposer qu'il était d'une ancienne famille zoroastrienne, originaire du Khuwârizm (à peu près l'actuel territoire transcaspien, avec le khânat de Khîvah), tandis que l'autre gentilice al-Qotrobbolî (1) pourrait indiquer qu'il était né en Mésopotamie. Très jeune encore, il fut honoré par le généreux khalife al-Ma'mûn (2), qui l'attacha à la célèbre académie Dâr al-hikmah (Maison de la Science) en Baghdâd, et le chargea de composer un traité d'algèbre (3) et un abrégé des tables astrono-

(1) Qotrobbol (ou mieux Qatrabbol) était une bourgade sur l'Euphrate, non loins d'al-Anbâr ; ses vins étaient fort renommés.

(2) Qui régna de 813 à 833 (198-218 de l'hégire).

(3) Ce fut le premier traité arabe d'algèbre, et il eut beaucoup de diffusion même en Occident, où on le traduisit en latin.

miques, appelées Sind-hind. Le khalife al-Wâthiq l'envoya en 227 de l'hégire (842 J.-C.) en mission chez le tarkhân, ou roi, des Khazares, peuplade qui habitait au nord du Caucase et de la mer Caspienne. Enfin on le nomme encore parmi les astronomes et astrologues appelés au lit de mort du khalife al-Wâthiq (dhû 'l-hiddjah 232 = juillet-août 847).

Huit de ses ouvrages sont mentionnés par les historiens et les biographes arabes ; ils versent sur les mathématiques et l'astronomie, un seul excepté qui est d'argument historique. Trois d'entre eux eurent l'honneur d'être traduits en latin et répandus en Occident dans le XIIe siècle. — A ces ouvrages nous pouvons maintenant ajouter la géographie composée pour al-Ma'mûn.

Avant d'aborder l'examen du livre, nous allons donner deux passages de deux auteurs arabes sur des travaux géographiques exécutés pour al-Ma'mûn ; on verra plus tard l'usage que nous en ferons. — Al-Mas'ûdî (mort en 346 hégire = 957 J.-C.), dans son kitâb at-tanbîh, nous dit que parmi les cartes géographiques, sont notables celles de « la figure al-ma'mûnienne, « exécutée pour al-Ma'mûn avec le concours de beau- « coup de savants. On y avait représenté le monde avec « ses sphères célestes, ses astres, le continent, la mer, « les terres habitées, les terres désertes, les régions occu- « pées par chaque peuple, les grandes villes, etc. Cette « figure est meilleure que les autres qui s'encontrent « dans la géographie de Ptolémée, dans celle de Marinus « et dans d'autres livres ». في الصورة المأمونية التى عملت للمأمون اجتمع على

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

IVe Série. — N° 8. — Février 1896.

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1896

AL-KHUWARIZMI

ET

SON REMANIEMENT DE LA GÉOGRAPHIE DE PTOLÉMÉE

Par le Dr C. NALLINO

Professeur de langue arabe à l'Institut Oriental de Naples (1)

La Géographie d'Abû'l-fidâ, le célèbre écrivain du xive siècle, contient bon nombre de citations empruntées à un livre dont l'auteur n'est point nommé, et dont le titre est *rasm ar-rob' al-ma'mûr* (description du quart habité de la terre), *rasm al-ard* (description de la terre), ou, tout simplement, *ar-rasm*. On nous dit seulement que ce « livre, attribué à Ptolémée, avait été traduit en arabe pour al-Ma'mûn », كتاب منسوب الى بطلميوس وعرّب للمأمون et ailleurs que le « rasm ar-rob' al-ma'mûr, livre traduit du grec en arabe à l'usage d'al-Ma'mûn », كتاب رسم الربع المعمور وهو كتاب نقل من اللغة اليونانية الى اللغة العربية وعرب للمأمون avait été exploité pour établir les latitudes et longitudes de plusieurs lieux.

En se basant sur ces deux indications d'Abû'l-fidâ, on crut longtemps que le *rasm* était une simple traduction arabe, exécutée sous al-Ma'mûn, de la *Géographie* de Ptolémée, bien que déjà en 1776, M. Michaelis eût observé que les chiffres empruntées par Abû'l-fidâ au

(1) Voir le compte rendu de la séance du 30 novembre 1895.

rasm ne s'accordaient nullement avec celles de Ptolémée, et eût conclu par là qu'il devait s'agir de deux ouvrages différents. En 1823 M. Fraehn, non seulement accepta l'hypothèse de Michaelis, mais ayant porté son attention sur un autre passage d'Abû'l-fidâ (supprimé dans la troisième et dernière rédaction de sa géographie), où le rasm al-ard est attribué « au Khuwârizmien » (الخوارزمي), supposa que ce khuwârizmien fût le mathématicien et astronome bien connu, Muhammed ibn Mûsâ al-Khuwârizmî. Cette supposition fut confirmée complètement quand feu Spitta bey, jadis directeur de la Bibliothèque khédiviale, découvrit en 1878 un manuscrit de l'ouvrage en question.

Sur la vie de notre auteur nous avons bien peu de renseignements ; nous ne connaissons ni l'an de sa naissance, ni celui de sa mort. Ses appellatifs de al-Khuwârizmî et d'al-Madjûsî nous donnent le droit de supposer qu'il était d'une ancienne famille zoroastrienne, originaire du Khuwârizm (à peu près l'actuel territoire transcaspien, avec le khânat de Khîvah), tandis que l'autre gentilice al-Qotrobbolî (1) pourrait indiquer qu'il était né en Mésopotamie. Très jeune encore, il fut honoré par le généreux khalife al-Ma'mûn (2), qui l'attacha à la célèbre académie Dâr al-hikmah (Maison de la Science) en Baghdâd, et le chargea de composer un traité d'algèbre (3) et un abrégé des tables astrono-

(1) Qotrobbol (ou mieux Qatrabbol) était une bourgade sur l'Euphrate, non loin d'al-Anbâr ; ses vins étaient fort renommés.

(2) Qui régna de 813 à 833 (198-218 de l'hégire).

(3) Ce fut le premier traité arabe d'algèbre, et il eut beaucoup de diffusion même en Occident, où on le traduisit en latin.

miques, appelées Sind-hind. Le khalife al-Wâthiq l'envoya en 227 de l'hégire (842 J.-C.) en mission chez le tarkhân, ou roi, des Khazares, peuplade qui habitait au nord du Caucase et de la mer Caspienne. Enfin on le nomme encore parmi les astronomes et astrologues appelés au lit de mort du khalife al-Wâthiq (dhû 'l-hiddjah 232 = juillet-août 847).

Huit de ses ouvrages sont mentionnés par les historiens et les biographes arabes ; ils versent sur les mathématiques et l'astronomie, un seul excepté qui est d'argument historique. Trois d'entre eux eurent l'honneur d'être traduits en latin et répandus en Occident dans le XIIe siècle. — A ces ouvrages nous pouvons maintenant ajouter la géographie composée pour al-Ma'mûn.

Avant d'aborder l'examen du livre, nous allons donner deux passages de deux auteurs arabes sur des travaux géographiques exécutés pour al-Ma'mûn ; on verra plus tard l'usage que nous en ferons. — Al-Mas'ûdî (mort en 346 hégire = 957 J.-C.), dans son kitâb at-tanbîh, nous dit que parmi les cartes géographiques, sont notables celles de « la figure al-ma'mûnienne, « exécutée pour al-Ma'mûn avec le concours de beau-« coup de savants. On y avait représenté le monde avec « ses sphères célestes, ses astres, le continent, la mer, « les terres habitées, les terres désertes, les régions occu-« pées par chaque peuple, les grandes villes, etc. Cette « figure est meilleure que les autres qui s'encontrent « dans la géographie de Ptolémée, dans celle de Marinus « et dans d'autres livres ». في الصورة المأمونية التي عملت للمأمون اجتمع على

صنعتها عدة من الحكماء أهل مصر وصوّر فيها العالم بأفلاكه ونجومه وبره وبحره وعامره وغامره ومساكن
الامم والمدن وغير ذلك وهى أحسن مما تقدمها من جغرافية بطليموس وجغرافية مارينوس وغيرهما

Ibn ‘Abd Allâh Muhammed Ibn Abî Bekr az-Zohrî, qui vivait dans la première moitié du VIe siècle de l'hégire (XII J.-C.), écrit au commencement de sa géographie: « J'ai extrait cette géographie d'un exemplaire de la « géographie d'al-Qomârî, (lisez al-Fazârî, comme le « propose M. de Goeje d'après d'autres mss.), qui, a son « tour, l'avait extraite de la géographie du Commandeur « des Croyants, ‘Abd Allâh al-Ma'mûn, fils de Hârûn « ar-Rashîd. Pour rédiger cette dernière, se réunirent « soixante-dix personnages, parmi les savants de l' ‘Irâq, « qui composèrent une description de la terre. »

فانى نسخت هذه الجغرافيه (كذا) من نسخة من جغرافية القمارى الذى نسخه (كذا) من جغرافية
أمير المؤمنين عبد الله المأمون بن هارون الرشيد الذى (كذا) اجتمع عليها وعلى عملها سبعون رجلا من
فلاسفة العراق فوضعوها على صفة الارض

Passons maintenant à examiner le livre, tel qu'il nous paraît dans le seul manuscrit connu, celui de la bibliothèque de Strasbourg. Le titre est : Livre de la figure de la terre (Kitâb sûrat al-ard) quant aux villes, monts, mers, îles et fleuves, extrait par Abû Dja‘far Muhammed ibn Mûsâ al-Khuwârizmî du traité de géographie de Ptolémée al-Qalawdhî (descendant de l'empereur Claudius).

كتاب صورة الارض من المدن والجبال والبحار والجزائر والانهار استخرجه أبو جعفر محمد بن موسى
الخوارزمى من كتاب جغرافيا الذى ألفه بطليموس القلوذى

Le livre n'a aucune introduction ; après la formule musulmane « Au nom de Dieu clément et miséricordieux », il commence par une liste de 537 localités (distribuées selon les sept zones, ou climats, dans les-

quelles les Arabes ont divisé la terre habitable), avec leur longitude et latitude. — Après vient le catalogue de 209 monts, en bonne partie anonymes, distribués aussi climat par climat, avec l'indication de la latitude et de la longitude des deux extrêmités, de la couleur et de la direction. — Après encore on a la description des mers, dont tous les points principaux de la côte sont fixés en latitude et longitude, comme on peut le voir par le commencement de la description de la mer Caspienne, que nous reproduisons ici à titre d'exemple : Il com-
« mence près du mont يون (1) à 74°40′ long. et 43°5′ lat.;
« se dirige à 76° 0′ long., 37°50′ lat. ; va jusqu'à 77° 30′,
« 38° 0′ ; puis à 78° 40′, 38° 40′ » الابتدا من طول عدم مماس لجبل يون والعرض مج ٠ ثم الى طول عو سه والعرض لزن ثم الى طول عزل والعرض لح سه وثم الى طول عح م والعرض لح م, etc. — Suivent la description des côtes des îles ; puis un tableau donnant en latitude et longitude les points de milieu des différentes régions ; enfin une minutieuse description mathématique des fleuves contenus dans chaque climat, ce qui constitue la dernière et plus longue partie de l'ouvrage.

On voit par ces indications sommaires que la disposition de la matière dans le livre arabe n'a plus rien à faire avec celle du livre grec. La première section de Ptolémée, contenant les principes de la cartographie et une critique de l'ouvrage de Marinus de Tyr, a été supprimée dans le remaniement arabe, ainsi que la section octave, indiquant la durée maximum du jour dans les localités plus importantes, et donnant une

(1) Ailleurs on lit نون

table des 94 sections, qui constituent la terre habitée. Encore, tandis que Ptolémée décrit région par région les monts, les fleuves, les villes plus importantes, al-Khuwârizmî sépare ces trois éléments en trois catégories bien distinctes, et les examine zone par zone (1). Enfin Ptolémée divisait la terre habitée en 21 zones ; al-Khuwârizmî au contraire se tenit à la division plus ancienne en 7 zones seulement.

Mais la différence n'est pas limitée à l'arrangement de la matière dans les deux ouvrages. Bon nombre d'indications ptoléméennes ont disparu, bon nombre de notices nouvelles ont été introduites par al-Khuwârizmî, et parmi tant de milliers de chiffres il n'y en a presque aucune qui soit identique dans le grec et dans l'arabe. Comment donc expliquer ce changement si radical? — Nous avons déjà dit que al-Khuwârizmî indique aussi la couleur de chaque mont; ajoutons maintenant que la même couleur se répète seulement pour des monts placés loins l'un de l'autre, et que dans la description des fleuves on lit par exemple que, à tant de longitude et de la latitude, telle rivière coule près d'un mont qui a telle couleur, etc. Et on a une série de bien 33 couleurs différentes. Observons enfin que beaucoup de monts et de fleuves, comme la plupart des îles, sont anonymes, bien qu'ils soient soigneusement décrits; on lit même, dans trois endroits, des fleuves qui coulent près des villes qui « n'ont pas de nom sur la figure. » لا اسم عليها في الصورة

(1) Cette disposition avait un avantage pratique pour les musulmans, car elle permettait aisément d'établir pour chaque localité les heures canoniques de la prière, qui dépendent de la durée du jour.

Il est donc évident que dans l'ouvrage de notre auteur, nous n'avons que la reproduction, en chiffres de latitude et longitude, d'une carte géographique, où les monts étaient diversement colorés afin qu'on les puisse distinguer mieux (1), et où, comme dans toutes les cartes, on avait omis les noms de plusieurs monts, fleuves, îles, etc. Si nous nous rappelons maintenant du passage d'al-Mas'ûdî, rapporté ci-dessus, sur l'atlas terrestre et céleste dressé par plusieurs savants à l'usage d'al-Ma'mûn, nous pouvons affirmer sans doute que le livre d'al-Khuwârizmî est la reproduction, en chiffres de latitude et longitude, des cartes terrestres de l'atlas susdit; et comme ces cartes étaient basées sur celles qui accompagnaient la géographie de Ptolémée, on comprend aisément qu'on considérait le livre arabe comme un remaniement du livre grec. — On pourrait se demander si, pour rédiger leurs cartes, les savants d'al-Ma'mûn avaient consulté le texte grec de la géographie de Ptolémée, ou bien une version syriaque, dont nous connaissons l'existence par les indications des écrivains arabes. On pourra voir ailleurs les recherches que j'ai faites pour trancher la question; ici il suffit de dire

(1) Comparer à ce propos un passage des *Prairies d'or* d'al-Mas'ûdi (t. I, p. 184-185 de l'édit. de Paris), où on parle d'une version arabe de Ptolémée, probablement celle de Thâbit ibn Qorrah: « Dans ce livre sont indiquées les couleurs des monts de la terre: rouge, jaune, vert, etc... . Et toutes les mers sont colorées dans le livre avec des couleurs différentes. »

وذكر في هذا الكتاب ألوان جبال الدنيا من الحمرة والصفرة والخضرة وغير ذلك من الالوان . . . .
وهذا البحار كلها مصورة في كتاب جغرافيا بأنواع من الاصباغ

que la transcription de certaines consonnes et l'absence des erreurs caractéristiques qui peuvent provenir de l'écriture syriaque nous forcent à admettre l'usage direct du texte grec de Ptolémée.

Sans nous arrêter à examiner les moyens que nous avons à notre disposition pour corriger les fautes innombrables du copiste, surtout dans les chiffres, nous allons étudier brièvement le livre en le comparant avec celui de Ptolémée.

Il nous faut établir d'abord quel est le *méridien initial* des longitudes d'Al-Khuwârizmî. L'auteur ne nous dit rien à ce propos ; mais la comparaison des chiffres ptolémaïques avec ceux arabes pour les pays situés près de l'Océan Atlantique, nous prouve jusqu'à l'évidence que al-Khuwârizmî, comme Ptolémée, choisit le méridien des îles Fortunées comme méridien initial. Nous avons ici à signaler un fait important pour l'histoire de la géographie arabe au moyen âge, et dont l'explication nous est donnée par une conception bizarre des géographes d'al-Ma'mûn. Dans l'ouvrage d'al-Khuwârizmî, la côte de l'Europe sur l'Océan Atlantique est représentée à peu près comme en Ptolémée ; seulement elle se prolonge bien plus au nord des terres habitées, car, à 58° long., elle rejoint la latitude de 78°, d'où elle se dirige vers l'ouest jusqu'à 1° long. ; puis, en suivant ce méridien, elle redescend à l'Equateur, et alors, en se pliant à l'est, elle va atteindre les côtes africaines à 20° long. et 0° 10′ latitude nord. Ainsi l'Atlantique est transformé en une vaste mer intérieure, et un continent inconnu apparaît entre l'Europe et l'Afrique d'un

côté, et l'Asie de l'autre (1). Comme à 1° long. on a les rives *occidentales* de l'Atlantique, on dut déplacer les îles Fortunées vers l'est, en les mettant entre 3° et 5° long. (en Ptolémée entre 0° et 1°). — Consultons maintenant Abû 'l-fidâ : il nous déclare que toutes les longitudes mentionnées dans son livre partent « du méridien des rives de la mer Occidentale (l'Atlantique), qui diffère du méridien des îles Eternelles, de 10 degrés à l'est ». Or, il nous donne les chiffres des longitudes d'al-Khuwârizmî tels qu'on les lit dans l'ouvrage original, sans les réduire de dix degrés ; et encore les longitudes de al-Khuwârizmî coïncident plusieurs fois avec celles d'autres géographes postérieurs, qui nous disent de compter les méridiens à partir des rives de l'Atlantique. La conclusion à tirer de ces faits est que le vrai successeur arabe du premier méridien ptolémaïque des îles Fortunées est le méridien des rives *occidentales* de l'Atlantique (mer intérieure), différent du méridien grec seulement par le nom. Plus tard les Arabes perdirent le souvenir de l'identité de ces deux méridiens, oublièrent les rives occidentales de l'Atlantique, et

(1) On ne doit point croire que les géographes d'Al-Ma'mûn aient eu une connaissance quelconque du continent américain. Plusieurs écrivains chrétiens du premier moyen âge imaginaient la terre habitée comme un gran plan rectangulaire, environné par l'Océan, qui à son tour était environné par une terre tout à fait inaccessible. Quand on voulut accorder cette conception (probablement d'origine iranique) avec l'autre de la sphéricité de la terre, on dut nécessairement faire passer entre l'Espagne et la Chine cette terre inaccessible environnant l'Océan. En effet un écrivain syrien mort en 708 J.-C., le célèbre Jacques d'Edesse, nous parle de continents inaccessibles et inhabités, qui s'étendent au nord de l'Asie et de l'Europe, au sud de l'Océan Indien, et enfin entre l'Espagne et la Chine. C'est donc la conception d'Al-Khuwârizmî.

inventèrent le méridien des Iles Eternelles (10 degrés à l'ouest des rives de l'Atlantique), croyant se conformer ainsi à Ptolémée. Mais cette invention fut seulement théorique ; elle n'eut presque jamais d'application.

En commençant notre examen par l'*Afrique*, nous pouvons observer que ses rives occidentales, de l'équateur jusqu'à l'embouchure du fleuve Sābos (Subus ; 9° long., 25° 40′ lat. ; en Ptolémée 9° long., 25° lat.) sont représentées à peu près comme chez Ptolémée ; dans l'Afrique septentrionale au contraire, parmi les éléments grecs, commencent à paraître les éléments nouveaux, dus évidemment aux conquêtes musulmanes. Toutefois al-Khuwârizmî ne sut pas coordonner les positions dérivées des sources nouvelles avec les positions extraites directement de Ptolémée ; on a donc des discordances comme les suivantes :

AL-KHUWARIZMI			PTOLÉMÉE		
Tandjah	8° 0′long.	35°30′lat.	Tingis	6°30′	35°55′
Siqa.	31°40′	30°20′	Sicca	30°30′	30°50′
Maksûlâ	35°45′	32° 0′	Maxula...	35° 0′	32°10′
Tûnis	32° 0′	33° 0′	Carthago.........	34°50′	32°40′
Al-Qayrawân	31° 0′	31°40′	—	—	—
Tarâbulus	40°40′	32° 0′	Eoa..............	41°30′	31°40′
Barqah	43° 0′	33°45′	Barce............	49°15′	30°45′

On voit très bien par ce tableau la concordance entre les longitudes ptoléméennes de Sîqâ et Maksûlâ, et les longitudes nouvelles de Tunis et d'al-Qayrawân ; ainsi nous paraît étrange la position presque grecque de Tripolis, entre Tunis et Barqah.

La réforme importante des longitudes, initiée avec Tunis et Barqah, fut poursuivie dans les localités plus à

l'est : la longueur excessive que le livre grec donnait à la *Méditerranée*, fut donc réduite de 9 degrés, comme dans les cartes modernes ; par exemple :

Qadabathmûs....	46° 0'long.	31°30'lat.	Catabathmus magnus	54°40'	31°15'
Al-Iskanderiyyah	51°20'	31° 0'	Alexandria...........	60°30'	31° 0'

Nous verrons que cette réforme fondamentale se lie avec un remaniement complet de la carte grecque en Egypte, Syrie, Mésopotamie, Perse, etc.

Dans l'intérieur de l'Afrique, Thamondûqanî et Nighîrâ semblent être les seules localités d'origine ptoléméenne ; nous rencontrons partout des noms de villes nouvelles, telles que Sidjilmâsah, Tâhart, Katâmah, Ghânah, Zaghâwah, ʻAlwah, Fezzân, Djarmî, Bilâq, Donqolah, etc. Au contraire le système oro-hydrographique est toujours calqué sur celui de Ptolémée ; peut-être on a un peu plus d'indépendance dans la représentation des fleuves, dont un est surtout important, car il semble une tentative de rendre le système compliqué de wâdis sahariens, qui prend naissance dans les plateaux d'Ahaqqar et de Tassîlî, forme le wâdî Ygharghar et coule au nord jusqu'à peu de distance du Shott Melghîr — Le *Nil* supérieur est représenté selon l'idée fondamentale de Ptolomée, mais avec les particularités géométriques qu'on rencontre chez tous les géographes arabes. Des monts de la Lune coulent dix fleuves, dont cinq vont à un lac (بطيحة) rond à 50° long. et 7° lat. sud, et cinq à un second lac rond à 57° long., 7° lat. sud. De chacun des deux lacs sortent quatre fleuves ; ils se terminent tous dans un seul lac (le Kûrâ des géographes postérieurs) à 2° lat. nord, et de ce lac sorte le Nil. Le

Nil Bleu (anonyme dans notre auteur) est aussi décrit avec le lac qu'on appelle aujourd'hui Tsanâ.

L'*Egypte* est la partie de l'Afrique mieux connue par al-Khuwârizmî et élaborée avec une grande indépendance du géographe grec ; les noms de ses 46 localités sont tous arabes, et non pas des simples transcriptions des noms anciens. Malheureusement, surtout pour l'Egypte au sud du Delta, le manuscrit est encombré de fautes grossières, que nous n'osons pas corriger ; nous nous bornerons à mentionner quelque lieu dont les chiffres nous semblent sûres :

AL-KHUWARIZMI			PTOLÉMÉE		
Aswân	56° 0′ long.	22°30′ lat.	Syene	63° 0′	23°50′
El-Fayyûm	54°15′	28° 0′	Crocodipolis	61°20′	27°20′
Manf	54°10′	29°55′	Memphis	61°50′	29°50′
'Ayn Shems	54°45′	30° 4′	Heliopolis	62°30′	30°10′

Ainsi on a Alexandrie 51° 20′ long. 31° 5′ lat. et Damiette 53° 15′ 31° 25′.

Les extrémités nord et sud de la *Mer Rouge* (bahr al-Qolzum) conservent la différence en latitude de 18 degrés, comme chez Ptolémée ; mais la différence en longitude fut diminué à tort de 3 degrés. Les côtes africaines de cette mer furent bien corrigées, en diminuant de 2 degrés en long. le golfe profond indiqué par Ptolémée, et en améliorant beaucoup la position de Adulis. — L'excellente réduction de la longueur de la Méditerranée orientale, s'étend aussi à la rive africaine de l'Océan Indien, bien qu'elle soit évidemment calquée sur le modèle de l'écrivain grec.

L'*Asie Mineure*, théâtre de tant de luttes entre les empereurs de Byzance et les khalifes, devait nécessaire-

ment se ressentir des modifications apportées à la Méditerranée dans les longitudes. Nous avons par exemple,

	AL-KHUWARIZMI			PTOLÉMÉE	
Iliyûn...........	50°45' long.	42°20' lat.	Ilium	56°50'	41° 0
Afûsos...........	51°15'	37°25'	Ephesus	57°40'	37°40'
'Ammûriyah.....	53° 0'	38° 0'	Amorium........	60°30'	41°15,
Hanzît...........	61°40'	39°45'	Anzeta...........	72° 0'	39°20

La *Mer Noire* est déplacée de trois degrés à peu près plus que chez Ptolémée ; mais sa longueur, trop petite dans ce dernier, est augmentée de 5-6 degrés. Le système oro-hydrographique de l'Asie Mineure est basé sur Ptolémée, mais naturellement avec les déplacements exigés par la nouvelle position des côtes. — L'Arménie, la Mésopotamie et la Perse (1), parties intégrantes de l'empire des khalifes, furent complètement refondues ; l'Euphrate et le Tigris eurent une position plus satisfaisante, les noms anciens firent place à les dénominations nouvelles, et les villes de fondation musulmane furent déterminées soigneusement. Il en est de même en *Syrie*, où toutefois on remarque que les bords de la mer sont inclinés vers le nord-est encore plus que chez Ptolémée ; en effet :

'Asqalân.........	55°20' long.	Ascalon.	65°10'
Saydâ............	59°20'	Sidon............	67°10'
Al-Lâdhiqiyyah..	61° 0'	Laodicea.........	68°30'
Tarasûs.........	58° 0'	Tarsus...........	67°40'

La refusion de l'*Arabie* est complète ; les monstruosités ptoléméennes sur les rives de l'Océan Indien et du

(1) Par influence de Ptolémée les rives persanes du golfe Persique sont portées deux degrés trop au nord ; au contraire vers l'embouchure de l'Euphrate les chiffres sont assez bons. Comme les rives de la mer Caspienne furent placées un degré trop au nord, l'erreur dans les dimensions latitudinales de la Perse est diminuée.

Golfe Persique ont disparu la plupart ; la position anormale de l'ancien promontoire Syagros (notre Râs al-Fartak) est corrigée. Il est seulement à regretter une convexité trop grande de la Mer Rouge, dont le point culminant est Djeddah (1).

La carte du *Turkestân* a été refondue, bien que les localités à l'est de Merw soient un peu trop portées vers le sud, et que la position étrange de Balkh, placé au nord de Samarcande, renouvelle l'erreur de Ptolémée. Bien importante est la mention d'un grand lac (notre mer d'Aral), dans lequel, et non dans la mer Caspienne comme chez Ptolémée, se versent le fleuve de Balkh (notre Amû daryâ) et un autre anonyme dont la description répond exactement à notre Sîr Daryâ. — Nous relèverons encore une rivière, qui sort du fleuve de Balkh (Amû daryâ) à 91° 30′ long., 34° 40′ lat., traverse la Perse et se jette dans l'Océan tout près du golfe Persique, à 87° 30′ long. et 27° lat. L'erreur provient de l'hydrographie si compliquée de la Perse orientale ; on réunit un des affluents méridionaux de l'Amû daryâ (peut-être le fleuve de Qunduz) avec le Hilmend, affluent de la palude Hâmûn, et cette dernière avec le fleuve qui, après avoir arrosé Bampûr, termine au détroit de Hormûz.

Les connaissances générales d'al-Khuwârizmî sur l'*Asie orientale* ne sont pas beaucoup plus avancées que chez Ptolémée ; mais on peut aussi y trouver plusieurs traces des nouvelles conquêtes et colonies musulmanes. La côte de la Gedrosie en Ptolémée est longue 16 degrés

(1) La position des deux villes saintes est : pour la Mecque 67° long., 21° lat.; pour Médine 65° 20′, 25°.

plus du vrai ; al-Khuwârizmî réduit cette erreur de deux degrés, et il place sur cette côte les villes nouvelles de ad-Daybol, an-Nîrûn et Armâbîl. Dans la partie orientale du plateau îrânique, on rencontre Kâbul en une position (1) assez bien coordonnée avec les autres arabes de la Perse et du Turkestân. — Les monts, les fleuves, les côtes et les villes de l'*Inde* sont une répétition des indications ptolémaïques ; seulement la grande île الميذ ou الكرل (lisez الكرك al-Kurk, comme le veut M. de Goeje) par sa position semblerait être le fruit des premières notices arabes sur la presqu'île du Gudjarât. Au contraire dans l'île de *Serendîb* (notre Ceylan) on a bon nombre d'éléments qui ne semblent nullement d'origine ptoléméenne, et dont plusieurs sont reproduits dans la géographie d'al-Edrîsî (VI[e] siècle de l'hégire, XII[e] J.-C.). — Les récits à demi-fabuleux des marins arabes et persans ont introduit au sud et au sud-est de Serendîb plusieurs îles très grandes, que al-Khuwârizmî décrit minutieusement ; on a l'*île des Scorpions*, celle des *Hommes Nus*, l'île des *Zandj anthropophages*, l'île de *l'Argent* au sud de l'Equateur, et enfin, dans la mer Ténébreuse (l'Océan Pacifique), l'île du *Château Luisant* et celle des *Pierres Précieuses* ou des *Hyacinthes*.

Les relations politiques et commerciales que les khalifes initièrent dans le VIII[e] siècle (II[e] de l'hég.) avec l'*Empire Chinois*, permirent à al-Khuwârizmî de modifier dans plusieurs endroits son devancier grec. On rencontre ainsi la ville du Baghpûr, qui semble répondre à l'actuelle Ho-nan-fu près du Hwang-ho ; la ville de

(1) A 100° long. et 35° lat. ; chez Ptolémée, Ortospana à 118° long. et 35° lat.

Sûsah, décrite plus tard par al-Edrîsî, et les ports commerciaux de Khânqû (actuellement Canton) et Qânsû (aujourd'hui Kiau-tshou, dans la province de Shantung). Au nord du Thibet (Tubbat) on a les Turcs Tughuzghuz; plus à l'est, dans le vide qui, par la réduction des longitudes ptoléméennes, restait à l'extrêmité nord-est de l'Asie, sont placées les légendaires peuplades de *Gog* et *Magog* (Yâdjûdj et Mâdjûdj), avec leurs trois grandes villes, leurs montagnes, leurs fleuves, et la muraille gigantesque que Alexandre aux deux cornes avait miraculeusement bâtie pour les contenir.

L'*Europe* est la partie plus ptolémaïque de l'ouvrage de notre auteur, bien qu'il y ait quelques modifications dans certains endroits. Par exemple, la forme excessivement allongée de la Grande-Bretagne chez Ptolémée, est réduite à des proportions bien plus convenables chez al-Khuwârizmî. Dans l'Atlantique, près du détroit de Gibilterre, sont placés « deux idoles de cuivre, qui portent, en le tenant par les pieds, un autre idole; et on dit que ce sont les signaux d'Hercules qu'on ne peut pas dépasser ». صورة صنمين من نحاس قدمه الاصنم (كذا) آخر برجليه بأيديهما ويقال ان هذا اعلام هرقل الذى لم تجاوزها احد L'Espagne (1) et la France ne nous révèlent pas un progrès véritable sur Ptolémée; mais, en procédant vers l'est, nous avons en Italie les premières traces de la bonne réforme de la Méditerranée orientale; la longitude y est déjà réduite de 1 $^{1}/_{2}$ ou 2 degrés, p. ex.:

Rûmiyah.........	35°25' long.	Roma............	36°40'
Qûmá............	37°10'	Cumae...........	39°20'

(1) Qortobah et Qartâdjinah sont les seules villes d'Espagne mentionnées par leur nom arabe.

La correction des longitudes croît rapidement dans les régions plus orientales :

Yâder	38°30′ long.	Iadera	42°
Al-Qostantiniyyah	49°50′	Byzantium	56°

Ainsi la longueur totale de la Méditerranée est meilleure chez al-Khuwârizmî que chez Ptolémée; mais comme, pour les côtes européennes, on commença la réforme seulement en Italie, la différence longitudinale entre Rome et Constantinople est de 2 ½ degrès trop petite (chez Ptolémée 2 ½ degrès trop grande).

Nous avons vu que les rives asiatiques de la mer Noire furent portées trop au Nord; il en fut de même pour les rives européennes; donc Constantinople a la latitude de 43°5′ chez Ptolémée, de 45° chez al-Khuwârizmî, et Eupatoria respectivement 47°40′ et 52°10′. — Nous remarquerons encore une ville appelée Bordjân à 40° long. et 45° lat.; elle continuera à paraître dans les géographes postérieurs, et nous représente la capitale des Bulgares qui occupaient alors partie de la Hongrie et de la presqu'île des Balkhans.

L'orographie et l'hydrographie de toute l'Europe, ainsi que les régions nordiques (Danemark, Suède, etc.), proviennent entièrement de Ptolémée ; néanmoins on a deux exceptions à faire. L'île de Thoule (Thûlî) est décrite avec beaucoup plus de particularités que chez le géographe grec ; elle est augmentée de 3°20′ en long., de 1° en lat. ; elle a une ville appelée اتلى ou انلى (1), et une rivière importante. Nous ignorons la source de ces renseignements nouveaux. — Enfin, chose très impor-

(1) Faut-il lire تولى Thûlî ?

tante car elle nous montre les rapports commerciaux entre les Germains de la mer Baltique et les Arabes dans le commencement du IXe siècle J.-C., nous avons déjà esquissée chez al-Khuwârizmî la légende de l'île habitée par les *femmes* et de l'île habitée par les *hommes*, dans la mer au nord de l'Europe. On connaissait jusqu'ici cette légende seulement par des écrivains postérieurs, tels que al-Bekrî, al-Edrîsî, al-Qazwînî, ad-Dimashqî et al-Bâkuwî. Notre auteur nous décrit les côtes et les fleuves des deux îles, appelées l'une امرانوس des Hommes, et l'autre امرانوس des Femmes ; évidemment on doit lire امزانوس *Amazânûs* et y voir une fusion étrange du souvenir classique des Amazones anciennes avec la légende germanique des peuples de femmes (1).

Résumons maintenant nos observations. Les matériaux ptoléméens ont été élaborés par notre auteur avec une grande indépendance, qui doit nous frapper vivement quand nous pensons que c'était le premier essai géographique des arabes. Naturellement les hésitations ne manquent pas ; quelquefois les éléments anciens ne purent s'accorder bien avec les renseignements nouveaux et produisirent une discordance étrange ; quelquefois aussi, comme dans l'inclination excessive des côtes de la Syrie ou dans le déplacement de la mer Noire vers le nord, les corrections ne furent pas bien heureuses.

Mais nous avons aussi bon nombre d'améliorations très importantes ; avant tout la courageuse réforme dans la longueur de la Méditerranée, qui rétablit des

(1) Sur la mer Baltique, au nord du golfe de Bothnia, habitait une tribu de Finnes appelée Kwenen ; les Germains interprétèrent ce nom selon leur langue, où kwen signifiait femme. De là la légende.

proportions meilleures parmi les régions environnantes jusqu'à l'Inde. Les territoires sujets à l'autorité des khalifes de Baghdâd nous révèlent un travail géographique tout à fait nouveau; la description du lac d'Aral avec ses deux tributaires, les notices sur Ceylan et l'Extrême-Orient, enfin plusieurs renseignements sur l'Afrique intérieure sont autant de résultats de l'expansion de l'islâm. Les indications sur la mystérieuse Thoule, et le récit des deux îles au nord de l'Europe, une des hommes, l'autre des femmes, sont évidemment le fruit des relations commerciales qui allaient s'établir entre les Arabes et les rives de la mer Baltique.

Nous n'insisterons pas ici sur l'influence exercée par l'ouvrage d'al-Khuwârizmî sur la géographie arabe postérieure; elle est bien évidente quand on pense que encore cinq siècles plus tard Abû'l-fidâ puisait des indications dans le vieux *rasm al-ard*. Et plusieurs des pseudo-Ptolémées dont nous avons des citations chez des écrivains arabes, ne sont probablement que des tentatives de fusion entre l'ouvrage original de Ptolémée et le livre de al-Khuwârizmî. — Enfin notre étude nous permet d'établir avec certitude que les Arabes, malgré les assertions contraires de quelqu'un des historiens de la géographie, ne manquaient pas de cartes dressées avec les méridiens et les parallèles, et qu'il ne faut pas juger la cartographie arabe d'après les ébauches informes de manuscrits assez récents parvenus jusqu'à nous.

M. le Comte CHARLES ZALUSKI

COMMUNICATION

SUR

LE VOYAGE A CHEVAL DE BERLIN A WLADIWOSTOK

Accompli par le Colonel FOUKOU-SHIMA, de l'armée japonaise (1).

MESDAMES, MESSIEURS,

Quelques lignes d'un ami commun résidant à Shanghaï m'ayant procuré l'honneur de la visite du colonel Foukou-Shima, notre conversation roula naturellement sur la récente guerre sino-japonaise, à laquelle mon interlocuteur venait de prendre une part active.

Lorsqu'il me dit, incidemment, avoir rempli autrefois les fonctions d'attaché militaire à la Légation du Japon près la Cour d'Allemagne, je lui demandai si ce n'était pas lui qui avait fait, de Berlin à Wladiwostok, cette fameuse chevauchée mentionnée, dans le temps, par tous les journaux. « Oui », me répondit-il simplement, « j'ai commis cette....... extravagance ». (Le colonel se servit d'un terme plus énergique encore). Eh bien, Mesdames et Messieurs, convenez que le voyageur qui traversa à cheval et tout seul (car qui aurait pu l'accompagner ?) l'ancien continent dans sa plus grande largeur, de l'Atlantique au Pacifique (la

(1) Voir le compte rendu de la séance du 3 janvier 1896.

distance de Berlin au Hâvre n'entrant vraiment pas en ligne de compte) ; — l'étranger qui sut se faire comprendre au milieu des populations germaniques, polonaises, russes, mongoles et mantchoues, dont, en dix-sept mois, il parcourut les immenses territoires ; — le fils d'une contrée au climat très doux, hivernant à deux fois en Sibérie par un froid de 40 et même 50 degrés Réaumur au-dessous de zéro, passant ses nuits sous des tentes enfumées, luttant contre des fatigues et des privations inouïes et, presqu'au terme de sa pérégrination, à Fatéha, en Mantchourie, contre une maladie mortelle ; que celui, enfin, qui, *per tot discrimina rerum*, rentré heureusement dans sa patrie, y fut accueilli comme un héros national par tout un peuple en délire, porté en triomphe chez son Souverain, et acclamé dans le vaste parc d'Ouéno, à Tokio, par cent mille de ses concitoyens : convenez, Mesdames et Messieurs, que cet homme, en traitant son expédition de simple extravagance, a fait preuve d'une modestie qui mérite bien aussi une ovation.

Mais si l'entreprise du colonel Foukou-Shima ne fut point, il s'en faut, un voyage d'agrément, elle ne doit pas non plus être considérée seulement comme un exploit hippique sans précédents dans les annales du sport. Des rapports officiels, imprimés à l'usage exclusif du gouvernement japonais, font foi du caractère sérieux de l'expédition, au cours de laquelle le voyageur ne cessa pas un seul jour de noter ses observations dans un carnet, en traçant des caractères chinois avec une plume d'acier, et de profiter des courriers de poste russes ou

chinois pour envoyer des dépêches au ministère de la guerre à Tokio, soit par voie de Kiakhta-Péking, soit par celle, plus directe, de Wladiwostok-Nagasaki. Ce qu'il jugea de nature à pouvoir être communiqué au public de son pays, le voyageur le dicta plus tard, en trois mois, à un littérateur distingué, M. Nichi-Moura; c'est là l'origine du livre offert par le colonel à la Société khédiviale de géographie, et qui circule en ce moment entre vos mains.

Ce charmant volume, doré sur tranches et élégamment relié, a été édité à Osaka en juin 1894. Il est imprimé en caractères chinois, généralement employés pour la publication des livres et journaux rédigés en langue japonaise. Ces caractères se lisent de bas en haut, et sont rangés en colonnes se succédant de droite à gauche Des notes marginales, en écriture japonaise Hirakana, indiquent la prononciation des noms de personnes et des localités étrangères. Sur la première page se voient trois colonnes. Celle du milieu est formée par cinq caractères, dont le sens très précis ne peut se traduire en français que par une périphrase: « Notes succinctes sur un voyage accompli seul à cheval». La colonne de droite indique le nom du rédacteur, M. Nichi-Moura; celle de gauche, celui de l'éditeur M. Kin-Sen, libraire à Osaka.

Sur les quatre pages suivantes, vous trouverez quatre caractères, se traduisant ainsi: «Par le sabre et par la plume». Ils ont été tracés par le prince Kita-Shiragava, et sont accompagnés de la signature ainsi que des seings estampillés de ce prince de la famille impériale du Japon. Suivent les cinq caractères et les cachets du

maréchal comte Yama-gata. Son inscription porte: « Fatigué de corps, infatigable d'esprit ».

Le contenu de l'ouvrage comprend: une préface de l'éditeur; l'index des chapitres, lesquels sont au nombre de 312, et dont le premier traite de l'objet de l'expédition, le second indique les dates et les distances, le troisième, intitulé «navire ou cheval», discute le choix du moyen de locomotion, ainsi de suite. Vient une lettre du voyageur à M. Nichi-Moura, et puis le texte descriptif qui remplit 432 pages et se trouve orné de vignettes dessinées à la plume par l'auteur.

Parmi ces illustrations mignonnes, je me permettrai de vous signaler: une carte de la Mantchourie sur laquelle est marqué l'itinéraire du colonel; son portrait, ainsi que ceux de ses chevaux, deux de race Kirghize, et le troisième, acheté à Tchita, originaire des monts Altaï; tous offerts subséquemment à Sa Majesté le Tennô; un petit tableau représentant l'arrivée du voyageur à Kutno, sur la frontière occidentale du royaume de Pologne; l'esquisse d'un monument élevé sur l'une des cimes des monts Ourals, au point de démarcation entre l'Europe et l'Asie; le portrait d'un Kirghize; un campement de Mongoles au pied des monts Altaï, à l'endroit où le voyageur, glacé jusqu'à la moëlle des os, se vit refuser l'hospitalité d'un coin de tente, son passeport ne contenant aucune allusion de ce genre; image d'un Yak ou bœuf à longs poils; plan de Kobdo; porte près de cette ville; une vue d'Ourassa; ustensiles et sac à médicaments, ou pharmacie portative, en usage chez les Mongols; le lac Baïkal au clair de lune; le télégraphe

dans les steppes de la Mantchourie; les chevaux du voyageur devant leur mangeoire en plein air, ces pauvres bêtes n'ayant jamais été abritées, même de nuit; enfin, une vue du fleuve Tô-men, sur les confins de la Corée et de la Chine.

De grandeur moyenne, ce livre, traduit dans n'importe quelle langue d'Europe, formerait certainement quatre ou cinq volumes, tant est merveilleuse la concision du système graphique de l'Extrême-Orient. Espérons qu'un ouvrage aussi intéressant à tant d'égards, trouvera prochainement un traducteur au Japon même, où l'étude du français, de l'anglais et de l'allemand est déjà très répandue ; mais en attendant, veuillez vous contenter, Mesdames et Messieurs, des quelques données que j'ai recueillies à la hâte de la bouche du colonel Foukou-Shima, revenu il y à cinq jours à peine, de son excursion dans la Haute-Egypte.

C'est pour étudier plus à fond divers pays et leurs habitants — ainsi s'exprima le colonel — que je choisis un mode de voyager fort lent. Mon équipement fut des plus simples. Il consistait en un uniforme complet, un sabre, un revolver et 50 cartouches. Je pensais, qu'avec de l'argent en poche, je trouverais à manger partout où l'on mange ; qu'il ne m'en faudrait même pas pour dormir quand je me sentirais las. Mon cheval, un demi-sang anglais, avait été entraîné soigneusement pendant deux mois, et avec lui son cavalier, nos courses préparatoires étant journellement de 15 à 20 kilomètres.

Je partis de Berlin le 11 février 1892. C'était précisément le 2524[me] anniversaire de la fondation de l'empire japonais par Zimmou-Tennô, l'illustre Souverain dont descend, par 121 générations, S. M. Moutsou-Hito Tennô, l'Empereur actuellement

régnant. Ma route me conduisit par Posen, Varsovie, Kowno et Dunabourg à Saint-Pétersbourg, où j'arrivai le 24 mars. En déduisant les dix jours que je consacrai à visiter les villes sur mon passage, il m'en resta 35 pour franchir une distance de 1,784 kilomètres, ce qui donne une moyenne de 51 kilomètres par jour. Depuis la frontière russe jusqu'à Dunabourg, je fus partout reçu très cordialement par les autorités militaires, et invité à la table des officiers. Plusieurs d'entre eux m'accompagnèrent souvent pendant une ou deux journées de route. Les difficultés du voyage ne commencèrent qu'à Dunabourg, par suite du petit nombre de garnisons et du peu de personnes parlant une autre langue que le russe. J'eus à faire 546 km. dans ces conditions, par un froid de 15 ou même 20° Réamur au-dessous de zéro, à travers d'immenses forêts, sur la neige profonde des chaussées au milieu desquelles les traineaux avaient creusé un sillon trop étroit pour éviter les rencontres. Aussi, mon cheval et moi, fimes-nous maintes culbutes en nous garant des attelages lancés à fond de train. Je restai 15 jours à Saint-Pétersbourg, installé à l'école des officiers de cavalerie. J'eus l'honneur d'être présenté à Leurs Majestés au château de Gatchina. Après avoir été reçu par l'Impératrice, je le fus par feu l'Empereur Alexandre III, qui s'intéressa vivement à mon itinéraire et me témoigna beaucoup de bienveillance.

M'étant remis en route le 9 avril, j'atteignis Moscou le 24 du même mois, franchissant 724 km. en 16 jours. Et comme je m'étais accordé une journée de repos à Twer, je ne dépassai pas, dans ce trajet, la moyenne de 48 km. par jour, surtout à cause du dégel rendant les chemins impraticables, et de la débâcle des rivières, devenues dangereuses à traverser au gué ou même en bac. Ajoutez à cela les incommodités résultant du manque d'auberges, nuitées dans des chaumières infestées de punaises, écuries remplies d'une boue putride, et bien d'autres épreuves encore.

Je m'en remis pendant un temps d'arrêt de douze jours à Moscou. La température changea si brusquement que, de gla-

ciale, elle devint brûlante. En selle de nouveau dès le 7 mai, j'eus à essuyer plusieurs violents orages sur la route de Borodino, où j'arrivai le 10, après avoir employé quatre jours entiers pour parcourir 122 km. Atteint de rhumatismes, mon cheval ne put continuer à marcher, et sa cure, au dire du vétérinaire, aurait exigé plus de temps que je ne pouvais y consacrer. Obligé de changer de monture, je retournai en chemin de fer à Moscou, et j'en ramenai un coursier des Cosaques du Don, haut de taille, mais mince et pas assez robuste pour fournir de longues étapes. Je continuai cependant sur lui mon voyage, en quittant Borodino le 18 mai, et gagnai Nijné-Novgorod le 25, peu de jours avant l'ouverture de la grande foire. Mon nouveau cheval venait de parcourir 272 km.; mais n'étant pas entraîné et ayant à souffrir de la chaleur, je dus le laisser se reposer pendant trois jours.

Parti de Nijné le 29 mai, j'aperçus Kazan sur le Wolga le 8 juin, ayant fait 438 km. sur des chemins vicinaux larges de 52 mètres et bordés d'une double avenue d'arbres magnifiques. Abandonnée par les voyageurs depuis la construction des voies ferrées, cette route est tapissée d'herbe que broutent les troupeaux sur une longueur de 1,056 km., de Nijné à Perm, ce qui représente 14,880,000 tsoubos (à 6 pieds carrés) de pâturages. Pendant les journées devenues longues, la chaleur était intense; des nuées de guêpes, de taons, de moustiques et de moucherons remplissaient l'air. Pour ne point exposer mon cheval à leurs piqûres, je me décidai à cheminer de nuit, et après une halte de quatre jours à Kasan, où je visitai la célèbre église de Notre-Dame, l'université et d'énormes fabriques, je remis le pied dans l'étrier le 13 juin, à 8 heures du soir, et atteignis Perm sur la Kama le 28, à 618 km. de Kazan. Pendant les derniers quinze jours j'avais généralement cheminé depuis 8 ou 9 heures du soir, jusqu'à 4 ou 5 heures du matin. Les mouches et leurs congénères rendant le sommeil peu réconfortant durant le jour, la lassitude me forçait parfois d'attacher mon cheval à un poteau de télégraphe ou à une borne miliaire, et de dormir un peu la nuit sur le grand chemin. Toute la contrée au sud de Nijné-Novgorod

avait été visitée trois ans de suite par une terrible famine, et l'on ne trouvait encore, dans les cabanes des moujiks, rien en fait de comestibles, sauf du pain noir et de la choucroute, de temps à autre des œufs et des poulets. Mais partout on voyait luire le Samovar, bouilloire toujours soigneusement astiquée servant à faire infuser le thé, et le caractère hospitalier des paysans faisait oublier leur indigence, voire même le peu de propreté de leurs personnes.

Je passai trois jours à Perm, quittai cette ville le 2 juillet, m'arrêtai six jours à Ekatérinabourg, et arrivai à Tioumen le 21 juillet. Sur ce parcours de 725 kilomètres je voyageai de jour, trempé souvent par des averses accompagnées de tonnerre et de coups de foudre. Mon cheval résista aux fatigues de la route et aux intempéries de l'air grâce à la précaution dont j'usai de ne le desseller que deux ou trois heures après notre arrivée à l'endroit de halte, de le bouchonner moi-même, et de lui donner d'abord du foin à profusion, puis de l'eau et enfin de l'avoine. Les monts Ourals, couverts de forêts, atteignent une altitude de 6,000 pieds ; mais la pente en est douce et les routes y sont excellentes.

Trois jours de repos à Tioumen me permirent de reprendre ma marche dès le 25 juillet et de la poursuivre d'une traite pendant 678 kilomètres jusqu'à Omsk, où je mis pied à terre le 7 août.

Le pays que je venais de traverser, est un haut plateau légèrement ondulé. Les fortes chaleurs et l'absence d'ombre m'avaient fait reprendre mes courses nocturnes. Le 25 juillet le thermomètre Fahrenheit avait marqué 87° ; le 29 il était monté à 90° et le 30 à 94°. C'était l'année de l'invasion du choléra. Venu de la Perse, il pénétra par Astrakhan en Europe, et de là, par Perm, en Sibérie, où je l'eus pour compagnon de route sur 1,453 kilomètres jusqu'a Semipalatinsk.

Les populations de cette contrée, visitée pour la première fois par le fléau, faisaient preuve d'une effrayante inexpérience, en n'observant aucune précaution hygiénique, en mangeant des

champignons et des pastèques et en se contentant d'asperger leurs chaumières d'eau bénite. Aussi mouraient-ils en très grand nombre. Parmi les 8,000 habitants de la petite ville d'Ichym, où je me trouvai le 31 juillet, l'épidémie fit 145 victimes en quelques jours. Le 3 août, lorsque j'approchai du village de Tsouchnorodova, composé d'une cinquantaine d'habitations, douze cas s'y déclarèrent, dont la plupart furent mortels. D'autres localités infectées se reconnaissaient de loin aux grands feux allumés à leur entrée, afin d'en détourner les passants et leur faire suivre un chemin marqué par des branches d'arbres plantées en guise de jalons, ce qui ne laissait pas de devenir embarrassant pour les étrangers dans l'obscurité des nuits, si bien qu'une fois je fus pris pour un brigand par le conducteur d'une charrette de poste au moment où elle débouchait d'un petit bois dans lequel j'allais m'aventurer, croyant me trouver aux abords d'un village.

Mais, revenons à mon itinéraire. D'Omsk à Semipalatinsk, du 12 au 30 août, sur une distance de 775 kilomètres, je longeai d'abord les rives de l'Irtis aux ondes transparentes, puis je franchis la steppe de Barabinskaïa, parsemée de villages cosaques, et je laissai mon palefroi en cadeau à l'ouriadnik des environs de Pawlodar, ce fonctionnaire m'ayant prêté deux chevaux khirghises pour me porter jusqu'à Altaïskaya. A Pawlodar, petite ville de 4,000 âmes, la seule du reste dans toute la steppe, 264 personnes furent atteintes de choléra dans l'espace de 18 jours, et 236 en moururent. Exposé pendant 41 jours consécutifs à la contagion, j'y échappai miraculeusement, ayant eu soin, d'ailleurs, de ne boire que du thé.

On compte 680 kilomètres de Semipalatinsk à Oulandaba, défilé sur les confins de la Mongolie, impossible, m'assura-t-on, à traverser dans cette saison avancée. Je n'en fis pas moins mes préparatifs pour en tenter le passage. La monnaie mongole consistant en briques de thé, je me procurai à Semipalatinsk de petits lingots d'argent, pour en couper, comme font les Chinois, des parcelles que l'on pèse et qui représentent une once ou une

fraction d'once d'argent. J'achetai aussi de ces boules rouges que les femmes mongoles portent en guise de colliers et boucles d'oreilles. Enfin je me pourvus de tout ce qui m'était nécessaire pour un hivernage en Mongolie.

Le 6 septembre je commençai à gravir la route montueuse qui, de Semipalatinsk, mène à Altaïskaya, dernière station postale et télégraphique dans cette direction. J'y arrivai le 17 et m'occupai de l'acquisition de deux chevaux que j'emmenai, dans la suite, avec moi au Japon. Je louai aussi un guide qui, par ordre du gouverneur, m'accompagna jusqu'à Kobdo. Le 20, je quittai Altaïskaya, et déjeunai le 21 à Wlorsk, dernière limite des chemins tracés et des maisons bâties. Le 22 fut une des plus rudes journées de mon voyage. Ce fut celle de mon ascension de l'Altaï, dont nul sentier ne sillonne les flancs rocheux, où le voyageur est assailli par de fortes tourmentes de neige sur des hauteurs dépassant la ligne des frimas éternels et environnées de pics faisant l'effet de coteaux, bien qu'ils mesurassent jusqu'à 10,000 pieds d'altitude. Le 24, je dus monter plus haut encore pour atteindre, à 9,300 pieds au-dessus du niveau de la mer, le col d'Oulandaba, et camper pour la première fois sous une tente mongole. Le 25 je franchis le mont Haï-tchin-Daba (défilé de Haï-tchin), à 10,000 pieds de hauteur, point le plus élevé que j'atteignis dans mon voyage. A trois heures après-midi, je me trouvai devant une tente dont l'entrée me fut refusée. Les campements des Mongols se trouvent à des altitudes variant de 6,000 à 7,000 pieds ; les tentes, quoiqu'en feutre, sont très froides de nuit, et remplies de fumée le jour.

D'Oulan-Daba à Kobdô il y a 361 kilomètres. J'arrivai à ce dernier endroit le 2 octobre et j'y fus, pendant deux jours, l'hôte d'un marchand russe qui me procura un interprète parlant le chinois. Du 5 au 13, je fis 457 kilomètres entre Kobdô et Ouliastaï, côtoyant deux grands lacs, le Karaoussou-Nor et le Dorouga Nor, sur les bords désolés desquels il devint très difficile de nourrir mes chevaux. M'étant convaincu de l'incapacité de mon interprète de me fournir des renseignements sur le pays, je le

renvoyai à Kobdô d'Ouliastaï, où je reçus de nouveau l'hospitalité chez un commerçant russe qui m'enseigna, en deux jours, environ deux cents mots mongols, et qui obtint pour moi du général chinois, gouverneur de toute la Mongolie au nord du désert de Gobi, des ordres concernant le transport de l'avoine pour mes chevaux par des ma-fou, palefreniers se relayant à chaque campement.

Le caractère des Mongols est pacifique, je dirai presque timide. Abrutis par le lamaïsme, ces descendants dégénérés d'une race qui conquit l'Asie et pénétra jusqu'au cœur de l'Europe, n'ont plus aucune des qualités guerrières de leurs ancêtres. Pendant 63 jours de voyage à travers la Mongolie, sur un parcours de 2,096 kilomètres, je ne rencontrai pas un seul homme armé! Mais, s'ils se soumettent aux plus forts qu'eux, les Mongols sont très disposés à opprimer les faibles. Me voyant sans interprète, ces gens m'obligèrent plusieurs fois à les menacer de mon revolver ou de mon sabre. Ils sont si ignorants, qu'ils ne connaissent que deux peuples étrangers, les Russes et les Chinois. Le pays ne produit ni céréales, ni légumes, et les habitants se nourrissent exclusivement de viande de mouton, que l'on mange bouillie et saupoudrée de sel, leur boisson consistant en thé en briques, cuit avec du lait et du sel. Ils prisent du tabac et affectionnent l'arak, liqueur distillée du lait de vache ou de brebis. Point d'animaux carnassiers dans cette contrée; mais les chiens y sont féroces. De forte taille, tout noirs de poil avec des tâches brunes au-dessus des yeux, ils dévorent les cadavres et écharperaient l'étranger s'approchant d'une tente, si leurs maitres n'intervenaient pas à temps.

Parti d'Ouliastaï le 16 octobre, je traversai le 23 la chaine des monts Ken-Teï, au point du partage des eaux s'écoulant vers les lacs Dorouga et Baïkal. Je me dirigeai vers le second par une descente graduée, à travers des vallées herbues et des prairies couvertes de buissons et d'arbres. Le pays conserve ce caractère jusqu'à Ourga, au nord du désert de Gobi, ville où j'arrivai le 12 novembre, après avoir fait 958 kilomètres en 27 jours. Ne

mangeant en route que de la viande, sans l'arroser d'autant de thé que le font les indigènes, je m'attirai une assez grave indisposition qui dura onze jours, pendant lesquels je ne cessai cependant de cheminer. Je ne me rétablis qu'à Ourga, où je pu me soigner, 5 jours durant, dans une chambre que m'offrit le consul de Russie, ce qui me permit d'expédier des lettres au Japon par voie de Pékin.

Le 18 novembre je continuai mon voyage en me rendant à Kiakhta par la grande route de caravanes qui relie Pékin à la frontière russe, route que je trouvai encombrée de chameaux chargés de thé. L'herbe était abondante, les habitants avaient appris à bien traiter les voyageurs, et ces 320 kilomètres me parurent fort agréables à parcourir. Une bande étroite d'un territoire neutre sépare Maïmatchine, ville chinoise, de Kiakhta, ville russe.

Je m'arrêtai dans cette dernière le 25 novembre et y passai 2 jours et 3 nuits dans la maison d'un riche négociant.

Reparti le 29, je m'approchai du Baïkal en traversant les monts Khabardagan. Puis je suivis la côte méridionale du lac et j'entrai dans la ville d'Irkoutsk le 8 décembre, après une course de 491 kilomètres. Le froid augmentait à mesure que diminuaient les journées

Le thermomètre descendit à 25° R., sans que pourtant la glace se formât sur le lac, ce qui prouve que la température était moins basse au Nord qu'au Sud des montagnes. En revanche, la neige était si profonde, que j'eus bien de la peine à en traverser les vastes champs de nuit.

Irkoutsk est la plus importante des villes de la Sibérie. Le gouverneur général et ses officiers civils et militaires me comblèrent de politesses. Je pris congé d'eux le 19 décembre et poussai, répartissant une halte de 5 jours entre Tchita et Nertchinsk, en 42 jours jusqu'à Sretinsk, où j'arrivai le 29 janvier 1893, après avoir franchi 1,309 kilomètres depuis Irkoutsk. Entre temps, le lac Baïkal s'était entièrement couvert de glace, le froid augmentant tous les jours. Le 1er janvier il était de 33° R;

le 29 du même mois il en avait atteint 40. Lorsque, soulevant des chasse-neige, le vent soufflait du Nord, je descendais de cheval pour courir à côté de lui. Mais quand l'atmosphère était calme, la lune éclairait un paysage diamanté, d'une magnificence inouïe que je me sentais fier d'être seul à contempler. Mon cheval de rechange, qui me suivait sans que je le menasse en laisse, s'étant mis à boiter, j'en achetai un autre à Tchita. C'était une bête vigoureuse, à robe blanche, ayant la crinière et la queue longues et touffues. Seulement, lorsque vint le moment de séparer les vieux compagnons de route, ils devinrent comme fous de douleur, et moi-même je me sentis très ému. Je laissai donc le cheval fourbu me suivre à Wladiwostok et je l'y embarquai pour le Japon, où il se repose maintenant sur ses lauriers dans le parc d'Ouéno. Et comme mon nouveau cheval altayen n'était pas accoutumé à d'aussi longues étapes, je dus, pour transporter sa selle kirghize fort lourde, louer de temps en temps un traîneau avec son attelage.

Sretinsk est le point terminal de la route carrossable. Vers l'est, il n'y a même plus de sentiers battus. Le long des 1,224 kilomètres qui séparent Sretinsk de Blagowechtchensk, on ne voit ni villes, ni bourgades. En été, des bateaux à vapeur naviguent sur la Chilka et l'Amour ; en hiver, les traîneaux redescendent ou remontent le fleuve et son tributaire.

Le 1er février je partis de Sretinsk, chevauchant sur la glace de ces deux grands cours d'eau que je viens de nommer, et j'atteignis, le sixième jour, un petit village à l'extrême limite de la province transbaïkalienne. Le froid devint encore plus rigoureux. Je notai 44° R. le 2 février, 45 le 5. Le soir de ce même jour, l'esprit de vin descendit rapidement dans la boule du thermomètre, si bien que je ne pus vérifier le chiffre d'une si basse température. Par ces grands froids, mon sabre, mon couteau, mon encrier, bref tous les objets en métal devenaient absolument blancs ; le bas de mon visage se hérissait d'aiguilles de glace, et mon haleine m'entourait le front d'une auréole de gelée blanche. Il suffisait de fermer les yeux un instant, pour

ne plus pouvoir les rouvrir. Les pauvres chevaux étaient littéralement bardés de glace ; des stalactites ornaient leur lèvre inférieure, et il me fallait les débarrasser d'heure en heure de ces appendices, en les brisant avec un morceau de bois dentelé comme une scie. Quoique ferrés à glace, il était indispensable de creuser très souvent les sabots, d'ailleurs soigneusement graissés chaque matin avec du suif fondu. — Mon accoutrement s'était enrichi d'un paletot doublé de fourrure, d'une pelisse appelée Dakha, généralement portée par les Yakoutes, d'une culotte fourrée, de bottes de feutre, de gants de laine, avec une seule division pour le pouce, afin de mouvoir librement les doigts, d'un bonnet d'astrakan enfoncé sur les oreilles, et d'un cache-nez. La nature avait chaudement revêtu de poils épais, longs d'environ dix centimètres, les chevaux condamnés à passer les nuits en plein air, ce que n'auraient pu faire les vaches et autres animaux domestiques, les chiens exceptés.

De ce village, dont le nom m'échappe, à la frontière de la province de l'Amour, il y a environ 200 kilomètres, sur le parcours desquels on ne rencontre que sept habitations humaines. Dans l'une d'elles, je faillis trépasser. J'y fus apporté sans connaissance en traineau par l'homme chargé du transport des selles de mes chevaux de main. Je m'étais fracturé le crâne en tombant sur la glace, au moment où, resté en arrière pour débarrasser ma monture des cristaux de givre, je remettai le pied dans l'étrier. L'animal bondit d'impatience et me renversa. Le conducteur du traîneau, voyant ma monture arriver sans cavalier, rebroussa chemin et me trouva évanoui. Une maison se trouvait heureusement à quelques kilomètres de là, et l'on envoya chercher un aide-chirurgien à la mine d'or voisine.

Malgré un commencement de congestion cérébrale et même de semiparalysie du corps, je pus, quatre jours plus tard, continuer ma route, tout en souffrant cruellement de ma blessure. Le 16 février j'étais à Pakrenskaya, le premier village que je rencontrai dans la province de l'Amour, à l'endroit même de la jonction de ce fleuve avec la rivière Argoun. De là à Bla-

gowechtchensk je suivis sur la glace le cours du grand fleuve, sur la rive droite duquel je n'aperçus que deux postes militaires chinois, tandis que sur la rive gauche je comptai huit villages russes et 31 stations de Cosaques. Le 8 mars j'atteignis Blagowechtchensk, où je demeurai dix jours dans la maison du colonel d'un régiment cosaque, et fus entouré de sollicitude par tous les officiers de la garnison.

Parti pour Aïgoun le 19, j'y arrivai le lendemain, faisant 51 kilomètres et traversant l'Amour sur la glace. Aïgoun est une ville importante, occupée par des troupes chinoises. J'y consacrai une journée à préparer mon expédition en Mantchourie. La question d'argent me donna beaucoup d'ennuis. Il n'existe pas de monnaies d'argent en Chine. Je dus me procurer des lingots d'argents et des sapèques en cuivre, trop lourdes pour être placées dans les arçons d'une selle. Force me fut donc de louer de nouveau une charrette et son conducteur.

Le 22 je me remis en route pour traverser les monts Hin-Gane. Chaque jour le temps devenait plus chaud. Le 27 mars le thermomètre indiqua 1° au-dessus du zéro, après être resté pendant 178 jours au-dessous du point de congélation. Chef-lieu de cette province est Tchitchikhar, où je reçus un détestable accueil et ne m'arrêtai qu'un seul jour. En général, partout où je fis halte en Mantchourie, la populace s'ameutait, fouillait mon mince bagage, et m'assourdissait de questions saugrenues, en riant et se moquant de moi. Le nom de la province que je visitais est Héloun-Tschiang, l'une des trois provinces de la Mantchourie, pays qui a gardé son administration militaire et qui a réussi jusqu'ici à se préserver de l'immigration chinoise. Il est formé par un vaste plateau couvert de belles prairies, mais à peu près désert. A l'époque de mon passage, après la fonte des neiges, on brûlait les hautes herbes, et les flammes s'avançaient de tous côtés avec une extrême rapidité.

Présentement, l'idiome mantchou a presque partout fait place à la langue chinoise. Les Mantchous ne diffèrent même plus des Chinois par leurs mœurs, et ont perdu à jamais la réputation guerrière qu'ils avaient acquise sous le nom de Pavillons Tartares.

Le 12 avril je traversai le Soungari, déjà libre de glace, et je pénétrai dans la province de Kirin. Au bord de la rivière, une dizaine de têtes coupées se balançaient à des branches d'arbres, tandis que des enfants jouaient sous les ombrages, spectacle qui n'a, je crois, rien d'extraordinaire dans ces contrées. Bientôt je m'avançai à travers un district bien cultivé et fort peuplé. Toutefois, la route qui mène à la ville de Kirin me parut très mauvaise, fangeuse et rendue presque impraticable par les pluies. En hiver, la neige facilite les communications, et alors le mouvement commercial devient considérable. Traversant continuellement des marais, je finis par gagner la fièvre paludéenne, et, arrivé le 18 à un petit village nommé Fatéha, je n'eus plus la force d'aller plus loin. Je me résignai donc à mon sort et ne pouvant point consulter de médecin, je laissai agir la nature laquelle, sans autre remède, me remit sur pied après 18 jours de maladie, de sorte que, remontant à cheval le 7 mai, je pus atteindre en deux jours la ville de Kirin. Cette place est la plus considérable de la Mantchourie du Nord. Elle a une population de cent vingt mille âmes, des casernes, des arsenaux, et même des petits bateaux à vapeur. La province de Kirin passe pour être un nid de brigands et de voleurs. Hors de la porte Ouest de la ville se voit un vaste champ de supplice où de sept à huit cents malfaiteurs sont décapités annuellement. Pendant mon court séjour, cinquante individus subirent la peine capitale.

Le 14 mai je repris mon itinéraire qui m'amena à Foun-Tchoun par la voie de Ningouta. Cette région est montagneuse et boisée. Comparé au petit nombre de ses habitants, celui des malandrins et détrousseurs qui infestent le pays est prodigieux. Le 18 je passai auprès d'une auberge appelée Wangtchatien, dans laquelle, l'avant-veille, un convoi d'armes et de munitions avait été pillé de nuit à la barbe d'une nombreuse escorte. Les agresseurs emportèrent dix carabines se chargeant par la culasse, neuf fusils à répétition et trois mille cartouches, emmenèrent deux femmes, blessant trois personnes, tuant des chevaux

et des mulets et brûlant l'hôtellerie. J'ai souvent ouï dire, que les villages étaient soumis par les brigands à une sorte de tribut et que les paysans qui hésitaient à payer cette rançon, s'exposaient à être massacrés, ou à voir leurs habitations et leurs récoltes réduites en cendres. Le général qui commandait les troupes à Kirin, usa donc d'un aimable procédé en me donnant une escorte de quatre soldats.

Le 2 juin je me trouvai à Foun-Choun, place fortifiée où se touchent les territoires de la Russie, de la Chine et de la Corée. La distance que je venais de parcourir en Mantchourie, se chiffre par 1,500 kilomètres. Le 5, je passai la frontière russe située à 15 kilomètres de Foun-Tchoun et dormis chez le commandant de ce poste avancé de la Russie. Sur la route de Wladiwostok j'eus, le 10, la joie inattendue de rejoindre trois Japonais venus à ma rencontre. L'un d'eux était M. Nichi-Moura, qui plus tard rédigea mon livre.

Le 12 juin j'étais à Wladiwostok.

Je ne puis dire que mon voyage ait été difficile à accomplir, attendu que je n'ai traversé que des pays habités, et que j'y ai trouvé partout aide et protection chez les autorités ainsi que la plus cordiale hospitalité parmi les populations. Bon nombre de petites expériences et d'agréables souvenirs, voilà ce que m'a valu mon voyage à cheval.

Le 16 je m'embarquai à bord du bateau à vapeur « Tokio-Marou », et le 21 je revis, après sept années d'absence, les beaux rivages de ma patrie. La mer intérieure déroula à mes yeux ses pittoresques splendeurs, et un chemin de fer, de création nouvelle, me permit d'arriver en train de vitesse à Tokio le 29 juin 1893, la 26me année de l'ère de Meïdji (1).

Vous venez, Mesdames et Messieurs, de suivre dans ce court récit les péripéties de la longue chevauchée

(1) L'ère du Meïdji est celle qui commence au Japon avec l'avènement au trône du souverain régnant.

d'un preux du moyen-âge. Or, sa pérégrination, qui dura 17 mois, on pourra, d'ici à 4 ou 5 ans, c'est-à-dire dès 1901 ou 1902, l'accomplir, d'une façon infiniment plus commode, en 17 jours. Si je ne craignais d'abuser de votre patience je vous demanderais la permission de développer quelque peu cette assertion, qui se présente à mon esprit comme le corollaire d'un aperçu géographique. D'ailleurs la carte de l'Asie étalée sur le mur, m'invite à vous parler du chemin de fer transsibérien, la plus vaste entreprise de ce genre tentée par le génie moderne (1).

Le point de départ du Transsibérien se trouve à Tioumen, où aboutit la ligne transouralienne. On y arrive de Pétersbourg en trois jours, en parcourant 2,700 kilomètres, voie de Moscou, Samara et Perm. — Le Transsibérien se partage en trois grandes sections, l'occidentale, la centrale et l'orientale. La première traverse une contrée fertile, mais plate et monotone. Pendant trois jours, le passage des rivières Tobol, Ichym, Irtich et Ob, offre seul quelque intérêt au voyageur. Cette ligne, qui a une longueur de 1,400 kilomètres, s'étend jusqu'à Omsk; son siège d'administration se trouve à Tchelyabinsk; les frais de construction sont restés au-dessous des prévisions, mais les ponts de bois auront à être remplacés par des ponts de fer. On peut, d'ores et déjà, se transporter en neuf jours de Paris aux bords de l'Irtich.

(1) Les données suivantes sont relevées de la *Allgemeine Zeitung*, du 27 août 1895, et du *Ostasiatischer Lloyd*, du 18 octobre 1895. Ce dernier journal se publie à Shanghaï.

Beaucoup plus sérieux sont les obstacles que présente, d'Omsk à Irkoutsk, sur un parcours de 1,850 kilomèt., la construction de la section centrale, à laquelle on travaille énergiquement depuis près de trois années. Le conseil d'administration a son siège à Tomsk, cité universitaire de 55,000 habitants, milieu commercial le plus important de la Sibérie occidentale. La voie traverse d'abord l'Ob, à Kolévan, sur un pont mesurant 850 m. de longueur; puis le Tom, considérable affluent de l'Ob; divers torrents larges de 200 à 400 m.; enfin, à Krasnoyarsk, le Yénisséï, sur un pont de 960 m. — Le terrain est constamment ondulé, ce qui rend difficile le transport du matériel dans un pays si éloigné du réseau des chemins de fer et des voies maritimes de la Russie. Par contre, la pierre et les bois ne font pas défaut, comme dans les steppes de l'Ouest. S'il avait fallu, pour importer le fer, attendre l'achèvement de la section Tioumen-Omsk, pas un rail n'aurait encore été posé en Sibérie centrale. Heureusement, la nature a doté cette région d'un admirable système fluvial. L'Ob et le Yénisséï, tout récemment reliés par un canal, l'Angara, affluent du Yénisséï, l'Amour et son tributaire la Chilka, forment un réseau de cours d'eau permettant de pénétrer, par l'Océan Polaire et la mer d'Okhotsk, jusqu'au centre même de la Sibérie. Il a donc été possible de commencer les travaux à Krasnoyarsk, en les dirigeant vers l'Ouest, et l'on s'attend à voir très prochainement cette portion de la ligne se raccorder à Tomsk avec le tronçon s'avançant d'Omsk vers l'Est. On aura alors achevé un tiers du Transsibérien. — L'autre

partie de la section centrale passera par Nijné-Oudzinsk (Oudzinsk inférieur) pour atteindre Irkoutsk, ville de 50,000 âmes, située sur la rive droite de l'Angara. Malgré sa forte pente (400 pieds sur un parcours de 71 kilomètres) cette rivière est remontée, par un bateau à vapeur, en 6 à 8 heures, jusqu'au lac Baïkal, vraie mer intérieure, navigable dans toute son étendue. La descente par l'Angara, du lac à Irkoutsk, se fait en deux heures.

La troisième grande section du Transsibérien, celle qu'on désigne sous le nom d'orientale, est plus longue que les deux premières réunies. Son tracé comprend 4,080 kilomètres. — Les 312 km. qui séparent Irkoutsk de Mésovskaïa, dans le massif de montagnes à l'Est du lac Baïkal, ne pourront être attaqués que lorsque la locomotive, s'avançant des deux côtés, aura atteint cette petite région intermédiaire, montueuse et presque inhabitée. Alors les steamers du Baïkal y transporteront les rails venus d'Europe; il en arrivera également par les trains de Wladiwostok; mais le coût du kilomètre reviendra sur ce tronçon, au double de ce qu'il représente sur la ligne occidentale, la dépense pour les 312 kilomètres en question ayant été évaluée à 59 millions de francs. — La contrée au delà du lac est appelée Transbaïkalie et, dans sa partie méridionale, Daourie. Les conditions atmosphériques y sont des plus défavorables; à trois mois d'un été brûlant succède un long et très rude hiver; les amoncellements de neige, la violence de la bise, l'intensité du froid dépassent tout ce qu'on peut imaginer et nécessiteront des moyens de défense

spéciaux. A peine descendue des hauteurs environnant le Baïkal, la voie ferrée aura à franchir une série de chaînes de montagnes pour s'élever graduellement au col des monts Yablonnoï, c'est-à-dire à une altitude de mille mètres. Là se trouve le point de partage des eaux entre l'Océan Glacial et les golfes du Pacifique. De nombreux ponts contribueront à rendre cette partie de la voie très dispendieuse. Elle coûtera, de Messovskaïa à Sretensk (1) sur la Chilka, environ 137,500,000 francs. Verchné-Oudinsk (Oudinsk supérieur), Tchita, chef-lieu de la Transbaïkalie (4,000 h.), et Nertchinsk, si connu par ses mines, seront les principales stations de cette ligne, longue comme celle de Paris à Berlin. Il ne sera pas possible de procéder à sa construction avant que le chemin de fer venant du Pacifique n'ait atteint Khabarowka, au confluent de l'Oussouri et de l'Amour. Le trajet de Sretensk à Khabarowka se fera à travers un pays merveilleusement pittoresque, mais presque tout à fait désert. On suivra, sur un parcours de 500 kilm., les bords escarpés de la Chilka, rivière aussi considérable, que l'Elbe ou le Rhin, et puis l'on franchira 1,400 kilomètres dans la vallée de l'Amour. Ce fleuve, ainsi que son tributaire l'Oussouri, séparent le territoire russe de la Mantchourie. Le pays est riche en giboyeuses forêts; le poisson abonde dans les rivières; les prairies semblent inviter à l'élevage des bestiaux; mais la basse température s'oppose absolument à la culture des céréales. Les dépenses pour la ligne de

(1) « La Visitation ».

Sretinsk, Blagovéchtchinsk (1), Khabarowka ont été évaluées à 275 millions de francs.

Khabarowka n'est qu'à 300 kilomètres de la côte de l'Océan qui fait face à l'île de Yesso (en japonais Hokaydo); mais les deux seuls ports russes de ces parages, sont situés l'un, Nikolayewsk, à 800 kilomètres au Nord-Est, l'autre, Wladiwostok, à 780 kilomètres au Sud-Ouest de Khabarowka. Le premier est fermé par l'estuaire très ensablé de l'Amour, pris de glaces une grande partie de l'année. C'est donc vers Wladiwostok où les navires trouvent un meilleur mouillage, que se dirigera la locomotive. Les travaux y sont déjà énergiquement poussés, dans le sans inverse, depuis deux ans, sur une étendue de 500 kilomètres entre Wladiwostok et Grasskaya; et bien que les rails n'y arrivent qu'après un trajet de trente mille killomètres par mer, on peut s'attendre à ce qu'ils soient posés bientôt jusqu'à Khabarowka, endroit que les eaux du fleuve et de la mer mettent en communication avec Nicolayewsk et l'île de Sakhaline.

La section d'Irkoutsk à Wladiwostok mesure 4,080 kilomètres. En ajoutant le chiffre de 1850 pour la section centrale, et de 1,400 pour la section occidentale, on obtient la longueur totale du transsibérien, qui est de 7.330 kilomètres. Entre Paris et Wladiwostok, les trains parcourront environ 13,000 kilomètres, le triple presque de la distance qui sépare Montréal de Vancouver et qui est, exactement, de 4,650 kilomètres.

(1) « L'Annonciation »

Le total de la dépense prévue pour la construction du transsibérien, se monte à un millard et demi de francs, et la modicité comparative de cette somme est due au bas prix de la main d'œuvre, aux ressources naturelles du pays et à la simplicité de l'exécution technique et de l'aménagement de la voie. Environ deux cents stations, à 50 verstes de distance l'une de l'autre, et pouvant abriter les voyageurs dans les localités tout à fait dépourvues de chambres à louer; 2,000 locomotives à 4 essieux; 3,000 wagons à 4 ou 3 essieux pour les voyageurs de seconde et troisième classe; 36,000 wagons à 2 essieux, pour le transport des marchandises: telles sont les propositions calculées sur les conditions actuelles des régions que la ligne va desservir. Aussi pourra-t-on, pour cent roubles, traverser toute l'Asie en wagon de deuxième classe. Le trajet de Paris à Wladiwostok s'accomplira en 19 jours; il en dure 45 par mer, voie de Suez, et 30 par New-York et San-Francisco. La rapidité des trains, qui est de 45 kilomètres par heure entre Paris et Pétersbourg, et de 35 entre Pétersbourg et l'Oural, ne sera que de 23 kilomètres en Sibérie. Les marchandises seront plus avantagées au point de vue de la vitesse que les voyageurs, vu que celles qui sont expédiées par mer de la Chine ou du Japon, mettent généralement de 60 à 70 jours pour arriver à destination en Europe. Et si les frais de transport sont plus grands par terre que par mer, l'économie faite sur la durée du voyage égalisera probablement la différence.

Quoiqu'il en soit, une voie ferrée continue coupera

bientôt 130° de longitude en Asie et en Europe ; elle en traverse déjà environ 60 de Halifax à Vancouver dans l'Amérique du nord. Cela fait 190° de longitude sur les 360 du globe terrestre. Pour achever le tour du monde, il ne restera plus qu'à franchir en bateau à vapeur 170° sur l'Atlantique et le Pacifique.

Le xixme siècle a étonnamment abrégé les distances au moyen des chemins de fer ; il les a presque supprimées à l'aide du fil électrique. Puisse le xxme siècle opérer un rapprochement tout aussi sensible entre les idées des divers peuples de la terre, en apaisant les passions qui divisent l'humanité !

LES EXPLORATIONS ITALIENNES

DANS

LE PAYS DES SOMALIS

Par le D[r] Frédéric BONOLA Bey.

Secrétaire général de la Société (1).

MESDAMES, MESSIEURS,

La carte que j'ai dessinée et que vous voyez ici exposée, représente, très sommairement, le triangle qui sort du flanc de l'Afrique Orientale et qu'on appelle la *Péninsule des Somalis*.

La partie côtière de cette région a été connue depuis les temps les plus reculés, car les anciens Arabes, Phéniciens et Egyptiens, venaient y chercher l'encens, nécessaire aux rites religieux, que l'on ne pouvait se procurer ailleurs; ils appelèrent, pour ce motif, cette terre, *Pays des aromates*, *terre divine*, etc...

M. Schiaparelli (2) l'éminent directeur du Musée égyptien de Florence (3), nous a prouvé, par la découverte du tombeau de Kirchuf à Assouan, que les Egyptiens avaient visité la côte sous le roi Assa, de la V[me] dynastie, sous la conduite du « chancelier divin Urdudu » dans le but d'en rapporter *l'anti* (l'encens). L'illustre Mariette pacha a raconté jadis, devant nous,

(1) Voir le *compte rendu* de la séance du 28 avril 1894.

(2) *Una tomba egiziana* inedita. Roma. Lincei 1892.

(3) Aujourd'hui directeur du *Museo Egizio* de Turin.



les expéditions à la terre de *Pount*, qui ont eu lieu sous la reine Hatasou et le Pharaon Thoutmès III.

Le *Péryple de la Mer Erythrée*, dit d'Arrien, précieux document géographique du IIme siècle D. C., mentionne plusieurs localités de la côte : *Awalis* (Zeila) ; *Mosylon*, (Bender Gasem) grand marché ; *Nilo Ptolémeun* (Bender Khor) ; *Daphnou* (Meraya) ; *Rabe* (Banneh ou Wadi Rohem) grand marché des aromates ; *Opone* et la côte de *Azania* (Benadir) avec *Serapion* (Ouarcheik) et *Nikon* (Gondescheik) (1).

Mogadixo a été fondée en 265 de l'Hégire par les Arabes et Ibn-Batouta la décrit comme une ville habitée par de riches marchands et d'où l'on faisait une grande exportation d'étoffes de luxe pour l'Egypte. Mogadixo tomba avec Brava au pouvoir des Portugais, mais en 1648, l'Imam de Mascate s'empara de toute la côte. En 1856, lorsque les possessions de l'Imam furent partagées entre ses fils, la côte méridionale de la péninsule constitua une partie du sultanat de Zanzibar.

Cependant si la côte de la péninsule était connue depuis la plus haute antiquité et fréquentée à cause de ses aromates nécessaires aux cultes orientaux, l'intérieur était resté jusqu'à ces derniers temps une énigme géographique.

En 1865, le baron Von Deken résolut de pénétrer le mystère ; il organisa une expédition dont les frais se montèrent à presque un million de francs et il attaqua courageusement l'inconnu par le Djouba : mais arrivé à Bardera il fut massacré.

(1) Voir Guillain : *Documents sur l'Afrique orientale*.

En 1884 M. J. L. James, l'intrépide chasseur, en partant de Berbéra, put avancer jusqu'à Barri, mais là il dut rebrousser chemin : du reste son audacieuse expédition de chasse avait été menée trop à la hâte pour pouvoir donner des résultats décisifs.

En dehors de ces deux voyageurs, aucun explorateur n'a jamais pu avancer au delà de la ligne côtière; l'hostilité des habitants était partout si forte que l'entêtement n'aurait produit que des catastrophes. Wakefield, Brenner, Menges, Révoil, Miles, Guillain, Hunter, Langemak ont fait des efforts inouïs pour surmonter les obstacles ; les plus heureux, parmi ces vaillants, ont réussi à faire quelque traversée insignifiante, à la pointe de la péninsule (1).

L'Egypte a pour sa part contribué à la connaissance de la partie occidentale de la Somalie. Ayant acquis de la Turquie, en 1874, le port de Zeilah contre un tribut annuel, elle s'avança de suite à l'intérieur, et conquit Harâr, la ville mystérieuse et sacrée, qu'aucun européen, excepté Burton, déguisé en marchand arabe, en 1854, n'avait pu visiter.

Depuis lors Harâr fut ouverte à la civilisation et le voyageur Dr Ph. Paulitschke, qui l'a visitée au moment où elle allait être livrée aux Abyssins, a rendu compte dans une communication que nous avons publiée (2), des bienfaits de l'occupation égyptienne.

Berbéra, occupée de même par les Egyptiens, s'accrut en peu de temps : un port, un môle, un aqueduc,

(1) V. Dal Verme : *Il paese dei Somali.*
(2) Voir Bulletin, IIe série, n° 10.

des cultures potagères rendirent cette ville si importante que l'Angleterre s'empressa de l'occuper aussitôt qu'elle fut abandonnée par les Egyptiens.

En outre de ces faits, par lesquels cette partie de la Somalie a été ouverte au monde civilisé, l'Egypte envoya en 1878 une expédition au Cap Guardafui, avec la mission humanitaire d'y étudier l'emplacement d'un phare, afin d'empêcher les naufrages, malheureusement trop nombreux sur cette côte dangereuse (1).

Le commandant de l'expédition, colonel Graves, mit l'occasion à profit pour visiter et étudier la tribu des Midjertins (2).

Malgré l'occupation de la région côtière et les tentatives de pénétration, l'intérieur Somali était encore, en 1890, un mystère que Stanley même déclarait impossible à sonder.

Ce fut alors qu'un groupe d'Italiens, jeunes hommes dans la force de l'âge, audacieux, intelligents, instruits, appartenant à l'aristocratie, à l'armée, aux professions libérales, se dirent que là était un champ ouvert à l'initiative italienne, et que leur patrie pourrait y tracer des sillons glorieux.

Ils ne purent résister aux tentations de ce terrible inconnu, et, en trois ans, neuf expéditions furent organisées. La péninsule fut traversée trois fois, des itinéraires furent tracés partout, des collections recueillies, des études sérieuses accomplies. Le voile est maintenant déchiré, le pays est connu, les habitants étudiés

(1) Voir Bulletin, S.G.K., Ire série, n° 10.
(2) Voir Bulletin, Ire série, n° 6.

sous tous les points de vue. Une nouvelle région est sortie des ténèbres et les problèmes qui tourmentaient les géographes ont été résolus.

Enfin, pour que rien ne manquât à cette glorieuse odyssée, le cyclope africain a eu sa victime, le prince Ruspoli, dont notre président vient de vous parler.

Ces jeunes hommes s'appellent Robecchi, Bottego, Grixoni, Baudi de Vesme, Candeo, Ruspoli, Ferrandi.

Avant de détailler les expéditions de ces vaillants voyageurs, nous devons honorer la mémoire de M. Sacconi, tombé en 1883 sous la lance d'un assassin. M. Sacconi se trouvant à Harâr, résolut de pousser une reconnaissance dans l'Ogaden. Malgré les conseils et la défense même du gouverneur égyptien de la ville, il voulut partir se dirigeant vers le sud pour être le premier européen qui eût pénétré dans ces contrées. Arrivé aux puits de Hug Sulal, il fut assailli et tué. L'assassin, Djamma Dari, cheik de Ber-Ugua, déclara plus tard pour sa justification, qu'on lui avait assuré que M. Sacconi n'était qu'un espion égyptien, venu pour ouvrir la route à la conquête.

Je ne citerai que pour mémoire les noms de Antinori, Martini, Cecchi, Chiarini, Licata, Traversi, Bianchi, Nerazzini qui visitèrent et étudièrent les Somalis d'Adel et les Gallas de l'ouest, leurs travaux n'entrant pas dans le cadre de la présente étude.

Au commencement de 1890, l'intérieur Somali était donc inconnu.

M. E. Baudi de Vesme, capitaine au 60e d'infanterie, et M. Robecchi, ingénieur à Pavie, donnèrent, les premiers, l'assaut.

M. Baudi de Vesme, profitant d'un court congé, partit de Berbéra le 12 avril et il y rentra le 8 mai, après avoir poussé une pointe dans la direction S.-E. jusqu'à Bur Dap, parcourant 440 kilom. dont 290 sur terrain inexploré. Il rapporta de cette excursion un itinéraire qui fut publié dans le *Cosmos* du prof. Guido Cora (1), et qui, complétant les données de James et de Menges (1884-85) sur le territoire de Berbéra à Ber, fournit des éléments précieux quant à la partie inconnue. Ce voyageur rapporta, en outre, de son excursion, des détails intéressants sur les Mahmoud Gherâr, qui habitent le Zhug Der, vallée fertile abondamment arrosée. Cette tribu jouit d'une mauvaise réputation pour sa férocité ; ses membres n'aiment ni le travail ni le trafic et ne s'occupent que de leurs bestiaux, chevaux et bœufs, et portent, contrairement aux autres Somalis, des moustaches et la barbe.

Obbia, sur la côte méridionale de la Somalie, est la création récente d'un nommé Joussouf, qui, lieutenant du sultan des Midjertins, résidant à Aloula, se révolta contre son maître, et, imitant les anciennes expéditions maritimes des Phéniciens et des Grecs, émigra, emmenant sur cinq bateaux cinquante guerriers, les femmes et les troupeaux. Débarqué à Obbia, il y construisit un petit fort et il défendit si vaillamment son nouveau petit domaine contre son ancien maître, qu'il l'obligea à la paix, paix qui fut scellée par le mariage de sa fille avec le fils du sultan. En 1889 Joussouf demanda la protection de l'Italie, ce qui lui fut accordé.

(1) *Cosmos* 1870-71 ; VII, VIII, IX et 1893 XI.

M. Luigi Brichetti Robecchi, dont les précédentes excursions à Siwa et dans le Harâr avaient révélé un véritable talent d'explorateur, résolut de visiter Obbia et de s'avancer dans l'intérieur. Débarqué le 8 avril, il put quitter la résidence de Joussouf le 28 mai, et, longeant la côte, où il s'arrêta quelque temps, il termina son voyage par la traversée de la pointe de la péninsule. Il arriva à Aloula, sur le golfe d'Aden, le 11 août, après avoir parcouru 1200 kilomètres.

Les matériaux scientifiques recueillis par M. Robecchi au cours de cette excursion sont très importants. Tout d'abord il dressa une carte-itinéraire très soignée qui, par la richesse et l'exactitude des données, a été une heureuse acquisition à la cartographie africaine. Cet itinéraire, à l'échelle de 1 : 500.000, accompagné de nombreuses notes et d'un journal du plus haut intérêt, a été publié par le gouvernement italien (1).

Puis le voyageur fit d'importantes collections zoologiques et botaniques dans lesquelles les professeurs Perotta et Vinciguerra, de l'université de Rome, trouvèrent des éléments précieux. Il recueillit en outre, avec une patience extraordinaire, les légendes et les traditions historiques de la tribu des Midjertins, qui furent publiées, elles aussi, par les soins du gouvernement (2). Enfin le savant orientaliste, professeur Guidi de Rome, apprécia si fort les documents philologiques sur la lan-

(1) *Itinerario del viaggio da Obbia ad Alula.* Roma, Ministero Esteri 1891.

(2) *Tradizioni storiche dei Somali Migiurtin.* Roma, Ministero Affari Esteri, 1891.

gue somali apportés par les voyageurs,qu'il n'hésita pas à les recommander à l'attention de la royale Académie des Lincei.

D'après M. Robecchi, le pays entre Obbia et Garad à l'est, est sablonneux; on y rencontre des constructions colossales de termites.

Entre Garad et Illig, le terrain est, au contraire, bien arrosé; il y a de riches paturages et abondance de chasse. On exporte de Illig, chaque année, environ 15.000 moutons et chevreaux.

Le 20 juin, le voyageur entra dans le Wadi Nogal, qui se présente comme une gorge immense, luxuriante de végétation. Le Wadi est habité par les Mahmoud Issa.

A Bender Bela (Cap Modler), les riverains s'occupent de la pèche des requins et exportent une grande quantité de beurre, qu'ils vont vendre sur la côte des Benadirs, à Zanzibar, à Aden.

De Handa on exporte chaque année 500 sacs d'encens. En général on exporte du pays environ 3,000 tonnes de gomme et 200 tonnes d'encens (1).

Chez le Mahmoud Issa, M. Robecchi a rencontré une tribu de *Iber*, espèce de tziganes vagabonds, qui vivent à l'aventure, prédisant l'avenir. Le long de la côte il a rencontré aussi des constructions primitives gigantesques, que les indigènes lui dirent être des tombes de géants Gallas.

(1) Il y a plusieurs variétés de gommes: *Adad* est la première qualité; *Ancokib* la deuxième. Il y a trois qualités d'encens, le *Bedaoui*, le *Masciti*, le *Mijti*. L'arbre à myrrhe est appelé par les Somalis *Dhiddia* et le produit *Malmal*. Il y a aussi trois variétés d'aloès (dahrr).

Après avoir touché à d'autres localités de la côte, M. Robecchi monta sur le plateau de Mohloug et descendit vers Aloula, où on lui fit une réception amicale, soit de la part des parents de Joussouf, soit de la part du sultan des Midjertins (1).

La troisième expédition dont nous devons parler est celle de MM. Baudi et Candéo à Ime, qu'aucun européen n'avait encore visité. Leur but était d'atteindre le Uebi, plus au nord du point atteint par James, et d'en découvrir les sources.

Le 25 février 1891 (2), ils partirent de Berbéra ; leur caravane se composait de 25 hommes et de 15 chameaux. Le 5 mars ils atteignirent Harar-el-Seguir, ou le cheik Madhar, *Père de la pluie*, un vieillard majestueux, leur fit le meilleur accueil. La nuit tombée, les voyageurs s'apprêtaient à entourer leur champ d'une zeriba comme d'habitude, mais M. Madhar s'y opposa en déclarant solennellement que dans son pays, il n'y avait pas de voleurs. Toutefois, si les sujets du respectable cheik ne sont pas des voleurs, ils sont, au dire de nos voyageurs, des paresseux de première force : ils font travailler les femmes tandis qu'ils se promènent dans les bois la lance ou le bâton à la main ; ils ont le plus grand mépris de la femme et pour n'avoir aucune ressemblance avec elle, ils coupent aux enfants mâles le bout des mamelles. M. Borelli a trouvé le même usage chez les Djindjero, peuplade barbare à l'est de Kaffa.

(1) v. *Da Obbia ad Alula*, Conferenza. Bol. S. G. I. marzo 1891.
(2) v. *Un'escursione nel paradiso dei Somali*, avec cartes et dessins, dans le Bollettino S. G. I. 1893.

Le paysage ici est splendide, riche en pâturages, ou se comptent par milliers les gazelles,les chèvres, les moutons. Il n'y a pas de bœufs.

Le 18 mars, MM. Baudi et Candeo sont à Hen. A leur approche, la population, croyant à une invasion d'Abyssins,prend la fuite. Ces barbares venaient de faire une *razzia* dans le pays. Partis de Harâr ils avaient semé l'épouvante et la destruction sur leur pays. Les voyageurs trouvèrent partout les traces terribles du passage des soldats de Ménélik; villages brûlés, cadavres de femmes éventrées, d'hommes mutilés, d'enfants coupés en morceaux, la dévastation et la ruine partout.

Les Abyssins, campés à Harâr font souvent de semblables excursions parmi les Somalis et par leurs atroces exploits prouvent suffisamment la barbarie irrémédiable de leur caractère :

« C'est un peuple de bandits, nous disait, il y a vingt « ans, le vénérable Monseigneur Massaja, et la civilisa- « tion n'a rien à espérer d'eux. »

Ce jugement sévère a encore aujourd'hui toute sa valeur. Quoique en contact, depuis quelques années, avec la civilisation égyptienne de Harâr et la civilisation européenne de l'Erythrée, les Abyssins sont restés les pillards féroces que Monseigneur Massaja qualifiait de « bandits ».

Enfin, le 18, les voyageurs arrivent aux bords de l'Uebi, dont le séparent un *Keli* (marécage bourbeux) de la largeur de deux kilomètres. Le paysage est merveilleux, pittoresque, romantique même ; les nuits sont d'une beauté incomparable.

Le pays est habité par les Caranlis, branche de la tribu Haouya, population laborieuse et tranquille : ils labourent la terre avec ardeur et intelligence ; le tabac, la gomme, la myrrhe, l'encens y sont abondants, avec les palmiers doums, les bœufs et les chevaux.

Détail de mœurs à ne pas oublier :

Lorsque deux tribus de Caranlis sont en guerre entre elles, les deux armées se campent en face l'une de l'autre. Un des chefs sort des lignes, armé de pied en cape et il va défier les adversaires par une longue harangue, dans laquelle il vante sa valeur, ses ascendants, ses armes, sa tribu. Ainsi les héros d'Homère appelaient l'ennemi à la bataille.

Un chef ennemi sort à son tour des rangs et après avoir riposté par une harangue non moins emphatique, il s'élance sur l'adversaire. Ce duel tranche la question. Le parti vaincu doit se soumettre et s'il prend la fuite, il est poursuivi et massacré sans pitié par le parti vainqueur, comme ayant failli à la parole et aux usages.

A côté des Caranlis vivent les Adonis, peuplade formée de nègres, descendants d'anciens esclaves.

Le Uebi large d'un kilomètre, était en pleine crue et charriait une énorme quantité d'eau rougeâtre, qui débordait partout. De là des fièvres et des nuées d'insectes qui obligeaient les voyageurs à dormir, la nuit, sur des treillis sous lesquels on allumait du feu : L'épaisse fumée qui entourait cet appareil, permettait aux voyageurs de se reposer.

Mais les fièvres y sont implacables ; l'escorte, attaquée, se débanda et les deux voyageurs se trouvèrent presque

seuls et tous deux atteints par le mal ; toutefois ils voulurent voir Ime, qu'aucun européen n'avait visitée, et traversèrent la mare bourbeuse et le fleuve sur un radeau improvisé.

La ville, comme Hen, Jaf et Barri, n'a que l'importance d'un centre religieux, car les Somalis sont mahométans et les confréries musulmanes chez eux sont nombreuses et puissantes.

Le 28 avril 1871 commença le retour et les voyageurs rentrèrent à la côte par Harâr, relevant avec soin l'itinéraire, qui est un document nouveau et précieux pour la cartographie africaine.

L'Ogaden a été ainsi traversé et observé par les deux courageux explorateurs, et la quantité d'études, de notes, d'informations, que contient la relation publiée par la Société de Géographie de Rome, témoigne du courage et de la ténacité des deux jeunes gens, aux prises tous les jours avec des dangers de toute sorte, sans cesse sous la menace des trahisons des chefs rencontrés et des maladies.

*
* *

Tandis que Baudi et Candio sortaient du nord, Robecchi était de nouveau à la côte sud, décidé à effectuer la traversée de la péninsule.

L'importance des résultats de sa première excursion lui avait valu l'appui de S. M. le Roi Humbert, du Gouvernement italien et de la Société de Géographie de Rome.

Nous avons salué Robecchi à la gare du Caire avec

un serrement de cœur ; le Dr Schweinfurth, qui était avec nous, ne cacha pas ses pressentiments sinistres. C'était le 8 février 1891. Le 8 septembre, je reçus, à Ramleh, une dépêche d'Aden. C'était Robecchi, qui m'annonçait qu'il avait réussi à faire la traversée.

Robecchi avait quitté Mogadixo le 22 avril : il voulait continuer et compléter, avant tout, l'exploration de la région côtière. Ce fut un voyage pénible. Les Somalis Rahaouin, de la côte des Benadirs, sont des tribus sanguinaires; entre Mogadixo et Obbia, Robecchi fut attaqué, on peut dire, tous les jours et toutes les nuits, et il a dû se frayer un chemin les armes à la main. Heureusement pour lui, il rencontra un jeune derviche, qui, voulant se rendre à une zaouia de l'intérieur, demanda de se joindre à la caravane Cet homme rendit de grands services, et le principal fut d'empêcher l'escorte de se débander.

Arrivé à Obbia le 20 mai, Robecchi comptait beaucoup sur l'amitié du sultan Joussouf : mais celui-ci, en déclarant qu'il ne voulait pas permettre à son ami de s'exposer à une mort certaine, lui refusa tout concours. Pour se justifier, il ajoutait encore que les indigènes ont la croyance que là ou passe l'Européen les bêtes et les plantes sont frappées du mauvais œil et meurent; de là la cause de leur hostilité.

Pour corroborer son dire il raconta à Robecchi que, à l'occasion de son premier passage, il eut beaucoup d'ennuis de la part de ses voisins et que pour les apaiser il dût se résigner à épouser la fille d'un chef!

Malgré l'opposition de Joussouf, Robecchi partit le

21 juin, avec 10 chameaux, 30 hommes, 200 moutons et quatre soldats que Joussouf lui accorda au dernier moment et qui, deux jours après s'empressèrent de disparaître.

A deux jours de marche d'Obbia c'était l'inconnu. Personne de la caravane ne connaissait la route et ne savait ou était le Uebi, que Robecchi voulait rejoindre; les petites tribus rencontrées entre la côte et le plateau sont de pauvres gens qui vivent tout à fait isolés et passent leur temps à se nettoyer les dents avec des bouts de *salvadora*.

Toutefois Robecchi, aidé par son derviche, poussa en avant et arriva sur le plateau (500 m.) qui est habité par les Somalis Meréhan. Ce plateau est appelé par le voyageur le *paradis des chasseurs*. Des bois touffus,des forêts grandioses, entrecoupés de torrents, de lacs, de marais, abondent en éléphants, rhinocéros, girafes, lions, léopards,antilopes,gazelles; on y trouve une quantité énorme de bétail,chevaux, moutons, chameaux, autruches, et partout des constructions gigantesques et étonnantes de termites.

M. Robecchi y fit une collection précieuse de botanique et d'entomologie et il recueillit avec soin des détails sur cette tribu, dont la simplicité des mœurs transporte l'esprit aux temps primitifs des patriarches.

Robecchi y fit aussi des études de philologie et de littérature... Oui, de littérature, car les Meréhan ont plusieurs poètes célèbres... parmi eux, et qu'on appelle *Gherar*; leurs chants poétiques s'appellent *Hess*.

« Dans les longues nuits—écrit le voyageur—passées

« sous ce ciel si pur, où les étoiles ont un scintillement
« extraordinairement splendide, c'est un spectacle
« admirable que de voir la tribu, écouter dans un recueil-
« lement religieux, les poètes qui chantent, pendant
« des heures, ou déclament les exploits des guerriers
« ou les mésaventures des amants. »

Le 12 juillet Robecchi arriva sur les bords de l'Uebi Scebeli. Pour celui qui vient des plateaux, la vallée du fleuve présente le spectacle enchanteur d'une plaine immense cultivée en dourah, coton, sésame, fèves, haricots, traversée en son milieu par un fleuve luisant qui traîne des eaux blondes. C'est un paysage gai et mystérieux « où il paraît que l'homme n'existe pas et que le « tout est l'œuvre de génies bienfaisants et invisibles». Toutefois, en regardant avec attention, on voit poindre, parmi la verdure, les pointes des toukouls.

Dans le Uebi, les crocodiles et les hippopotames abondent.

Cette région est habitée par les *Scebeli*, descendants d'esclaves libérés et dépendant d'un Naïb à eux, et par des *Somalis Haouya*, la plupart vivant en confréries.

Les confréries musulmanes, dans ce pays, sont très puissantes et possèdent de grandes étendues de terrain, qu'elles cultivent avec habileté et profit. La confrérie des *Uagadda* p.e. compte 2,000 adeptes ; celle de *Besura* 2,500 ; celle de *Rimou* 1,500.

De Gourra, le voyageur voulait remonter le Uebi, mais les Abyssins désolaient la contrée, ainsi que nous l'avons dit et il jugea inutile d'exposer les résultats de son voyage aux risques d'une razzia. Il résolut donc de rejoindre Berbéra par la voie la plus courte.

A Warandoub, le 11 août, il rencontra le prince Ruspoli, qui menait sa première expédition au Uebi. La rencontre, au cœur de l'inconnu, de ces deux jeunes hommes, qui s'étaient connus dans les salons élégants de la capitale de l'Italie, fut des plus émouvantes et tous les deux en parlent avec enthousiasme.

Le 30 août, Robecchi était à Berbéra.

Ainsi, pour la première fois, un européen avait réussi à faire la traversée de la terrible péninsule et révélait au monde le mystère Somali.

Les résultats scientifiques de l'expédition Robecchi, ont été publiés par les soins de la Société italienne de géographie (1).

(1) Le Prof. Della Vedova, recteur de l'Université de Rome, après avoir donné des détails sur les dix carnets de notes cartographiques apportés par le voyageur, conclut « la valeur de ces notes est évidemment considérable, non seulement par la série complète des observations qu'elles représentent et par leur contribution nouvelle à la cartographie africaine, mais aussi par le soin consciencieux avec lequel elles ont été établies ». (Bull. S.G.I. VI. 1893).

(A suivre).

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE
DU CAIRE

SOUS LE PATRONAGE DE

SON ALTESSE LE KHÉDIVE

Président :

S E. le Dr ABBATE PACHA, *Médecin consultant de S. A. le Khédive*

Vice-Présidents :

S. E. HUSSEIN FAKRY PACHA, *Ministre des Travaux publics.*
COLONEL WINGATE BEY, *Directeur de l'Intelligence Depart. E. A*

Secrétaire général :

Dr BONOLA BEY, *Avocat.*

Secrétaires :

COMM. T. FIGARI, *Avocat.*
AHMED ZÉKI, *Chef de bureau à la Présidence du Conseil.*

Trésorier :

C. BOINET BEY, *Délégué au Conseil Financier.*

Commission Centrale :

A. BIRCHER, *Négociant.*
O. BORELLI BEY, *Avocat.*
A. CAMERON, *Conseiller à la Cour d'appel indigène.*
C. GRAND BEY, *Ingr, Directeur général des services de la ville du Caire.*
J. R. GIBSON, *Commissaire Directeur anglais des Domaines de l'État.*
S. E. ISMAIL PACHA, (el Felaki), *Astronome.*
S. E. MOHAMED MOKTAR PACHA, *Directeur de la Daïra Kassa.*
J.B. PIOT, *Vétérinaire en chef de l'administration des Domaines de l'Etat.*
BARON DE RICHTOFEN, *Commissaire allemand à la Caisse de la Dette Publique.*
F. VENTRE BEY, *Ingénieur en chef de la Daïra Sanieh.*
COMTE CH. ZALUSKI, *Commissaire autrichien à la Caisse de la Dette Publique.*

Le Président et le Secrétaire général sont nommés par S. A. le Khédive. Les autres Membres ont été nommés dans l'Assemblée générale du 27 janvier 1894.

IVe Série. — Numéro 9.

BULLETIN

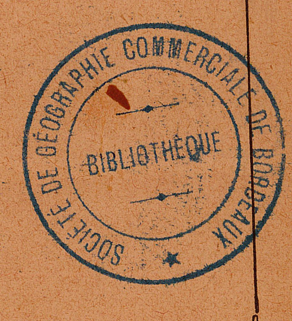
DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE:



LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1896

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

IVe Série. — N° 9. — Juin 1896.

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1896

LES EXPLORATIONS ITALIENNES

DANS

LE PAYS DES SOMALIS

Par le Dr Frédéric BONOLA Bey

Secrétaire général de la Société (1).

(Suite et fin).

*
* *

Nous avons nommé le prince Ruspoli (Eugène), de Rome. Ce jeune patricien, à qui sa naissance réservait une vie facile et oisive, préféra, aux succès mondains qui l'attendaient, les luttes, les privations et les dangers de la vie militante des explorateurs. Il y consacra toute son énergie.

En mai 1891, il organisait une expédition à Aden, dans le but de se porter à Kaffa et d'y continuer les explorations de Jules Borelli (2), mais la Somalie intéressant davantage l'Italie, le prince Ruspoli se décida pour une expédition à l'intérieur de Berbéra.

S'étant adjoint comme naturaliste le Dr Keller, professeur au Polytechnique de Zurich, le jeune voyageur quitta Berbera le 8 juillet avec 40 hommes d'escorte ;

(1) Voir page 569.
(2) Voir bull. S.G.K.. IIIe série, no 3.

le 11, il rencontra à Warandoub, ainsi que nous l'avons dit, le voyageur Robecchi, et, à fin septembre, il arrivait aux bords de l'Uebi Scebeli, qu'il traversa non loin de Barri. Il y trouva en abondance l'*Ibis sacra*, presque disparue de l'Egypte. Mais là, commencèrent les difficultés: attaquée avec une violence et une persistance opiniâtre, l'escorte se débanda, et, Ruspoli et Keller, presque seuls, purent, à grand peine, après un long détour pour éviter les Abyssins, rentrer en sûreté à Berbéra le 28 novembre.

L'expédition avait poussé jusqu'à 600 kilomètres au sud de Berbéra et parcouru 1400 kil. d'itinéraire très peu connu. Le prince Ruspoli, après avoir raconté dans son ouvrage, intitulé *Il paese della Mirra*, les aventures de son dangereux voyage, se prépara à une deuxième expédition, dans laquelle il devait, hélas! perdre la vie.

Pour ce qui est des résultats scientifiques de cette première expédition, M. le professeur Keller écrit:

« Avant nous, aucun naturaliste n'avait visité l'intérieur de la Somalie : il y avait donc beaucoup à faire. Les collections que nous en avons rapportées sont à l'étude: les gros vertébrés, chez le marquis Doria et le prof. Salvadori; les reptiles, chez le prof. Bœttger, de Berlin; les insectes, chez M. Fairmare, de Paris, et Schultes, de Zurich. M. G. Schweinfurth trouve très intéressante notre collection botanique, et M. Hans Schinz, de Zurich, va la classer. La découverte de *l'acacia mirmecophyle*, en Somalie, est un fait surprenant.

« Au point de vue géologique, nous avons trouvé que le pays, au lieu d'être un plateau comme on le supposait,

est une simple plaine inclinée, très peu élevée au-dessus du niveau de la mer, et dont la roche porphyrique à couches horizontales, riche en ématite en plusieurs endroits, s'étend bien loin dans l'Ogaden. On a été très surpris de trouver, dans la vallée de l'Uebi, de grands dépôts de formation crétacée, appartenant à la période néocomienne et contenant une quantité extraordinaire d'ammonites. Le géologue Mayer a publié une note importante sur les fossiles rapportés, parmi lesquels figurent l'*Hoplites somalicus* et l'*Hoplites Ruspoli*. »

Les travaux de Doria et Salvadori seront publiés par l'Académie des sciences de Turin.

*
* *

L'expédition Bottego et Grixoni, patronée par la Société italienne de géographie, a provoqué, à juste titre, l'admiration générale.

A la suite de la convention du 10 mars 1891, par laquelle le fleuve Djouba devait servir de ligne de démarcation entre les zones d'influence de l'Italie et de l'Angleterre, la Société italienne de géographie résolut d'envoyer une expédition à la recherche des origines de ce fleuve et pour identifier son cours. Ainsi que vous le savez, il s'agit d'une question qui hante le monde géographique depuis longtemps. La plupart des géographes croyaient que l'Omo est le cours supérieur du Djouba, mais le voyage de Borelli, ayant mis en doute cette croyance, on en était encore aux conjectures. D'où vient donc le Djouba? Voilà ce qu'il fallait découvrir.

M. Victor Bottego, capitaine dans l'artillerie royale, et

M. Matteo Grixoni, capitaine au génie, acceptèrent ce mandat. Grixoni contribua même aux frais, pour une somme de 12,000 francs.

Jamais expédition ne fut plus rudement éprouvée par les souffrances de toute sorte et jamais expédition ne rencontra plus de difficultés.

Partis de Berbera le 30 septembre 1892 avec 120 hommes, les voyageurs arrivèrent, par Harrar-Séguir et Milmil, à Ime le 13 novembre. Là, les fièvres attaquent la caravane, et les indigènes la harcèlent sans repos; malgré tout, les voyageurs réussissent à passer l'Uebi et à traverser les monts Audo, d'où ils descendent dans le bassin du Djouba, dans une région encore inexplorée. On trouve la population Aroussi-Goura très hostile. Après avoir repoussé plusieurs attaques, la caravane peut enfin se reposer sous la protection du chef de Arkebla.

Le 11 décembre, les voyageurs arrivent sur les bords du Ganale Diggo; ils avaient déjà rencontré deux petits affluents, dont l'Uebi Mane est le plus important.

Ayant pris le Diggo (petit) pour la branche principale du Djouba, ils le remontent dans l'espoir d'arriver aux sources. La région est montagneuse et inhabitée; le fleuve est fortement encaissé dans des rives abruptes et des rochers à pic, et la marche devient très difficile. Après 29 jours, ils constatent que le Ganale Diggo est formé par quatre affluents : le Dumot, le Welmal, le Gadda et le Biddimo. Ils rencontrent dans ces régions des habitants, les Aroussi Cormoso, aux cheveux laineux et aux grosses lèvres, vaillants chasseurs, qui adorent

les montagnes, les étoiles, les arbres. Les voyageurs sont informés par eux que le Diggo n'est qu'une branche secondaire du Djouba et que la branche principale, le Ganale Gudda, se trouve plus à l'ouest.

Bottego, étant tombé malade, on décida de sortir de la région montagneuse et de se porter sur la rive droite du Gudda. L'expédition arriva en ce point le 27 janvier.

Après un repos de 20 jours, Bottego, quoique affaibli, résolut de remonter le fleuve, décidé à arriver à son but coûte que coûte. Mais Grixoni, dont le congé allait expirer, dût, à son grand regret, abandonner l'expédition et se frayer une route à la côte.

La course de Grixoni, de ce point à Brava, a été, on peut dire, épique. Avec 24 hommes, il s'enfonce dans le sud ignoré, où il découvre le Daoua, branche importante du Djouba. Les indigènes, excités par le passage foudroyant de ces inconnus, leur donnent la chasse, et la caravane est obligée de dévorer plus de quarante kilomètres par jour, toujours combattant, et perdant hommes, mulets, bagages, vivres ; pendant neuf jours elle est obligée de marcher dans le lit encaissé du fleuve pour dérouter les ennemis !

Enfin, le 15 mars, Grixoni arrive à Lugh, que jamais un Européen n'avait vu, et il y trouve un accueil plein de cordialité de la part du cheikh du pays, qui salue son arrivée par des coups de fusil.

La ville de Lugh est très propre et les cabanes sont meublées de tapis et de nattes richement travaillées. Le 26, Grixoni est à Bardera et le 3 avril il est avec Ferrandi à Brava.

Le 23 février, le capitaine Bottego reprend sa marche au nord, vers le pays des Djam Djam. Au fur et à mesure qu'on s'élève, le paysage devient riche, pittoresque, splendide. La contrée est couverte de bois gigantesques. Dans les clairières, des pâturages immenses, des plantations de café, orge, blé, bananes. Des montagnes élèvent leurs cîmes jusqu'aux nuages. Des chutes d'eau admirables charment les yeux. Dans les mares vivent de nombreux hippopotames.

La population Galla, est une des plus belles que le voyageur ait rencontrées dans son exploration ; les hommes sont armés de couteaux très larges, de boucliers et de lances longues du double de leur taille, et qu'ils jettent à distance avec une force et une précision étonnantes.

Arrivé à Bululta (2000 m.), le voyageur avance encore au nord ; il voulait arriver aux sources du fleuve, qui ne pouvaient être guère éloignées, et au faîte des monts Faches (3000 m.), pour jeter au moins un regard sur la région qui s'étendait au delà; mais les Galla, le croyant une avant-garde des Abyssins, s'y opposèrent.

En silence, et par milliers, ils entourèrent la caravane. Bottego abandonna alors les bagages et les collections les plus difficiles à transporter et, formant sa suite en carré, rompit le cercle qui l'entourait, et pendant deux jours, toujours combattant, put rétrograder sur Bululta et puis rentrer chez les Carmoso.

Le 25 avril, Bottego se dirige à l'ouest pour visiter et descendre le Daoua ; mais le pays n'offre pas de ressources et les rives du fleuve, très encaissées, ressèrent la zone de

végétation. Les souffrances de la troupe pendant ces quelques jours sont inouïes : onze personnes meurent de faim et le capitaine s'empresse de retourner au Ganale Gudda, où il a le bonheur de tuer un hippopotame et de sauver ainsi le reste de sa suite.

L'expédition ayant épuisé toutes ses ressources, Bottego décide le retour à la côte, par Lugh, en côtoyant le fleuve.

Après quarante-sept jours de marche pénible, à travers les tribus des Boran et des Gourra Marra, il arrive le 17 juillet à Lugh, qui est le marché le plus important de cette région et où il rencontra l'ingénieur Borchard, de Berlin, et M. Del Seno, membres de la deuxième expédition Ruspoli.

Un mois après, il est à Bardera, et, de là, par terre, à Brava. Il avait avec lui quarante-cinq hommes, débris de la caravane.

Les résultats scientifiques de cette expédition sont admirables. Au point de vue géographique, elle a établi le cours du Djouba et de ses affluents principaux Ganale Diggo et Daoua, et celui de seize cours d'eau de moindre importance : elle a dressé, à la boussole, les itinéraires, tous en pays non encore visités par des blancs, et a déterminé astronomiquement plusieurs positions. Elle a visité les populations Gourra, Aroussi (Curbi, Carmoso, Djam Djam, Sidama) et Boran et a prouvé, en remontant le Djouba jusqu'à environ cinquante kilomètres de sa source, que ce fleuve ne peut être identifié avec l'Omo.

On doit, en outre, à cette expédition, des collections ethnographiques et d'histoire naturelle de la plus grande

importance et un recueil considérable de notes sur les usages de peuplades jusqu'ici inconnues. Enfin M. Bottego a rapporté de son voyage une très riche collection de photographies qui mettent sous nos yeux les vues et les types de ces pays ignorés (1).

*
* *

La *Société d'exploration Africaine* de Milan n'avait pas voulu rester en arrière dans cette chasse à l'inconnu, et, tandis que les explorateurs dont nous avons parlé, pénétraient en Somalie par le nord et par l'est, elle envoya le capitaine Ugo Ferrandi étudier les régions méridionales du bassin du Djouba.

Le cap. Ferrandi explorateur patient, n'eut cependant pas la chance qui avait favorisé les efforts des autres voyageurs, ses compatriotes ; dans ses deux excursions, en 1891 et en 1893, il ne put dépasser Bardera, où il arriva pour la première fois en décembre 1892. Von Deken avait été massacré aux portes de la ville.

Bardera a été fondée au commencement du siècle par un chef nommé Ibrahim Hassan Ghebero, sur la rive gauche du fleuve, à un endroit où il y avait un palmier *doum* (en Somali *bar*) très élevé (en Somali *der*) ; elle est à 17 mètres au-dessus du niveau du fleuve et entourée

(1) M. Bottego vient de publier une relation détaillée de son voyage sous le titre : *Il Giuba esplorato* (Roma, Loescher) un volume avec 4 cartes et 243 gravures. Dans une annexe les prof. Gestro et Collini signalent l'importance des collections zoologiques et ethnographiques.

Dans les *Annali del museo civico di storia naturale* de Gènes on trouve une reproduction complète par l'illustration, des collections rapportées (N. D. R.)

de murailles en mauvais état. Elle contient à peu près 500 toukouls, groupés par quatre ou cinq ; chacun de ces groupes est entouré d'une zériba ; de large espaces cultivés séparent les zéribas, de sorte que la ville paraît être très grande. Les toukouls sont de forme arrondie avec le toit conique, en terre battue et la plupart blanchis intérieurement à la chaux. Pas de meubles, excepté chez quelques habitants, l'*angareb* et la *barchum* (meuble en bois qui sert d'oreiller).

Quoique la ville soit appelée *Djameha* (lieu où l'on apprend le Coran) elle n'est pas du tout un centre religieux, et à l'encontre de la croyance établie, M. Ferrandi n'y a trouvé, ainsi que dans le pays d'alentour, aucune trace de la secte des Senoussi. Toutefois la population lui était très hostile et ce ne fut seulement qu'après quatre mois de séjour que Ferrandi réussit à dissiper toutes les méfiances et à se faire aimer au point que, à l'arrivée de Grixoni, de Bottego, de Ruspoli, le cheikh arborait avec orgueil un drapeau italien que Ferrandi lui avait donné.

Le Djouba, a, à Bardera, une largeur de 161 mètres, mais il n'est pas possible de le remonter jusqu'à cette ville pendant l'époque des basses eaux, qui dure huit mois.

M. Ferrandi fut informé qu'à quarante kilomètres à l'ouest, une rivière *Cheri* court parallèlement au Djouba ; mais on ne sut lui dire s'il s'agit d'une fleuve indépendant ou d'un affluent du Djouba (1).

(1). V. *Bollettino della Soc. Explor. Comm. Milano.* Supplemento agosto 1893.

*
* *

Nous voilà arrivés à la dernière expédition, celle dont la solution tragique a eu un douloureux retentissement dans le monde entier; je veux parler de la deuxième expédition du prince Ruspoli, dans laquelle il devait perdre la vie d'une façon atroce.

Rentré en Italie de sa première excursion, le jeune prince songea bientôt à renouveler son entreprise, et l'organisa de façon à mener à bien le programme qu'il s'était tracé :

Trouver les sources du Djouba ;

Vérifier le cours de l'Omo ;

Arriver aux lacs Stéphanie et Rudolph.

Cette nouvelle expédition, composée du commandant prince Ruspoli ; d'un géologue, l'ing. Borchardt; d'un naturaliste le Dr Riva ; de M. G. del Seno, secrétaire, et de M. Luca, officier surveillant ; de 100 hommes armés, 80 chameaux, 20 ânes, 30 mulets et 4 chevaux, le tout engagé aux frais du prince, partit de Berbera le 6 décembre 1892, soixante-sept jours après le départ de l'expédition Bottego. Cette circonstance est à noter, car plusieurs points dont la découverte est attribuée à Bottego ont été aussi visités par le prince, qui ignorait la marche de son prédécesseur.

L'année nouvelle, 1893, trouva l'expédition à Milmil, et le 23 janvier on passa l'Uebi Scebeli, ou un crocodile dévora un soldat. Au delà du fleuve se présente la masse montagneuse des Andò, qui sépare les Somalis de la population galla des Gourra et des Garira. La vallée

que l'on suit, est étroite et triste et la chaîne fantastiquement dentelée présente au coucher du soleil, sur l'horizon enflammé, comme la vision d'une série de châteaux en ruine.

Après quelques jours de marche, l'expédition rencontre un fleuve, l'Elba, qui est un petit affluent du Veb. Ici le prince Ruspoli obtient un premier succès géographique: il suit pendant 25 jours le cours du Veb et acquiert la certitude que celui-ci se jette dans le Djouba et non dans le Scebeli, ainsi qu'on le croyait jusque-là.

Après avoir, à plusieurs reprises, mesuré les éléments du fleuve, Ruspoli arriva le 12 mars à son confluent avec le Djouba, et il y établit son camp, qu'il appela *Magala (lieu) Re Umberto.*

Après quelques jours de repos, le prince chargea les membres de l'expédition du soin des collections et des recherches scientifiques, et il se dirigea sur Lugh et sur Bardera pour envoyer des nouvelles en Europe et pour ravitailler la caravane. Ainsi, Lugh, dont quelques mois avant on ignorait même l'existence, fût cinq fois visitée, en cette année 1893, par les Italiens. Ruspoli fit un traité d'amitié et d'alliance avec le chef du pays.

Le 18 avril 1893, l'expédition, de nouveau réunie, se trouve à Dolo, sur le Daoua, la grande branche occidentale du Djouba, découverte par Bottego et Grixoni; le paysage y est admirable, le fleuve majestueux et la végétation abondante: les indigènes cultivent avec profit la doura, les concombres, les haricots, le tabac.

Le 28 mai, à Malcaré, l'ingénieur Borchardt et M. Del Seno, malades, sont renvoyés à la côte.

Le prince (1) continue sa marche le long de la rive gauche du Daoua et dans la traversée du désert de Banas il est frappé d'admiration à la vue des citernes de Gellago et Giacorsa, constructions surprenantes, étant donné la manque de moyens des Galla Boran, habitants de la contrée. Les cinq puits de Gellago sont forés dans le rocher et ont une profondeur de sept à dix mètres, sur un diamètre de trois à cinq. Les citernes de Giacorsa sont des excavations de forme conique, d'une profondeur de vingt-cinq mètres sur un diamètre de dix.

Après Salole on abandonna le fleuve et la plaine monotome pour entrer dans un pays accidenté, aux montagnes granitiques abruptes, aux vallées verdoyantes et riches en eau; mais cette région, qui appartient aux Galla Boran est presque déserte et les vautours planent librement dans les gorges et les vallées.

Enfin, on sort de ces solitudes, et, en montant toujours, on traverse la passe de Djariboule à 2,000 mètres et on pénètre dans un pays pastoral, où la nature et les hommes se donnent la main pour présenter au prince des spectacles dignes du temps des patriarches.

Le Djam-Djam est une espèce de Suisse africaine, qui fait un grand commerce de doura et de café.

Le 28 septembre, le prince se remet en route et arriva à Coromma, dans les Amhara Burgi, où le cheik Gouja lui fait le meilleur acceuil. La localité étant délicieuse, la sécurité parfaite, l'hospitalité exemplaire,

(1) L'auteur a complété la suite de la conférence avec des nouvelles postérieures à la date de la lecture. — N. d. R.

le prince décida d'y séjourner quelque temps et de s'y adonner à la solution des problèmes qui avaient motivé son voyage.

En effet, parti en excursion avec le cheik le 28 octobre, il arriva sur les bords d'un fleuve que les Burgi appellent *Omi* : au delà, il rencontra un lac, *Abbaja*. Le fleuve ne verse pas ses eaux dans le lac Rodolph : cette circonstance a remis sur le tapis la question du débouché de l'Omo, et la thèse de M. d'Abadie, appuyée par l'autorité des chefs abyssins, chasseurs d'esclaves dans le Kaffa, que l'Omo n'est autre que le Sobat, affluent du Nil, a repris son importance. Le lac est évidemment dû à la même origine que le Baringo, le Rudolph, le Zouai, etc.

Heureux de ces résultats, le prince reprend sa marche en avant le 20 novembre et se dirige sur les lacs Stéphanie et Rudolph; le 4 décembre il arrive a Gublagenda, d'où l'on voit les monts Malbé, au delà desquels se trouvent les lacs.

Après tant de fatigues et de peines endurées, de difficultés vaincues, quand le succès le plus complet semblait devoir couronner l'œuvre entreprise, et que le plus légitime orgueil gonflait le cœur du jeune patricien, un accident de chasse jeta brutalement dans la fosse ce héros si plein d'avenir, et mit fin à une expédition à laquelle la science est redevable de tant de résultats.

Le 4 décembre, dans l'après-midi, le prince s'était éloigné du camp pour chasser quelques instants; tout à coup, il se trouva brusquement en présence d'un énorme

éléphant. Le prince, imprudemment peut-être, salua le pachyderme d'un coup de carabine. Celui-ci furieux s'élança sur le chasseur, et les soldats du prince, accourus au bruit de la détonation, purent voir le corps du malheureux enlevé de terre comme un fétu par la trompe du monstre, tourbillonner dans l'espace et retomber lourdement sur le sol.

L'infortuné Ruspoli mourut sur le coup.

Les Amhara Burgi ont en grande vénération les tombeaux de leurs morts. C'est pourquoi MM. Riva et Lucca décidèrent d'ensevelir le cadavre à Coromma et de confier la garde du tombeau au cheik Gouja.

La fatalité a voulu que le brillant patricien, dont la famille possède des mausolées historiques à Rome, repose dans un fossé au fond de l'«Africa orrenda» confié à la piété de pauvres sauvages, pour qui le dépôt sera aussi sacré que leur religion même.

*
* *

Ma revue sommaire est terminée.

Ce que je viens d'exposer est l'historique du rôle joué par mes compatriotes dans la conquête géographique de la péninsule des Somalis.

En remerciant l'assemblée d'avoir eu la bienveillance de m'écouter jusqu'à la fin, qu'elle me permette d'ajouter que du rôle joué par ses enfants dans cette conquête pacifique, l'Italie peut, à juste titre, être fière.

ITINÉRAIRES DES EXPLORATIONS ITALIENNES EN SOMALIE

1890-1894

(Pour simplifier la Carte la partie des itinéraires longeant les fleuves a été supprimée.)

Golfe de Aden
Mer Indienne
Est de Greenwich
Equateur
Amhara
Danakil
Issa
Choa
Aroussi
Ogaden
Kaffa
Djam Djam
Boran
Merehan
Haouija
Midjourtins
Lac Tzana
Nil Bleu
Lac Zouai
Lac Abbala
Lac Abbaja
Lac Stephanie
Lac Rudolph
Lac Baringo
M. Kenia 3600
Tana F.
Obok
Djibouti
Zeila
Karam
Berbera
Bender Ziade
Alouia
Guardafui
Ras Afoun
Ouadi Darror
Ouadi Nogal
Ras Mabber
Ras Beduin
Ras Garad
Ras Auad
Obbia
Ras Asuad
Itala
Warcheik
Mogadixo
Merca
Brava
Kismayou
Bardera
Lough
Ankober
Antotto
Harrar
H. Seguir
Bur Dap
Milmil
Warandoub
Faf
Barri
Ime
Bululta
Burgi
Bongo
Salole
Uebi F.
Ganale Guddo
Daoua F.
Djouba F.
Limite entre Galla et Somali
24 Octobre 84
Ruspoli 4 Déc. 93
Bianchi
Antinori 1876
Antonelli 1883
Baudi Candeo
Robecchi
Giulietti
Regazzi 1886
Traversi 1887-88
Bianchi 1880
Cecchi 1880
Sacconi
Ruspoli
Bottego
Baudi 1890
Robecchi 1891
Robecchi 1890
Ruspoli 1893
Grixoni
Ferrandi

Bonola dess.
Damilano gr.

LE CRÉPUSCULE A ALEXANDRIE

PAR

le Dr Eugène FRANCESCHI (1)

MESDAMES, MESSIEURS,

Avant d'aborder le sujet dont je vais vous entretenir, veuillez me permettre d'exprimer ici toute ma reconnaissance à l'excellent président de votre Société, le Dr Abbate pacha, qui a bien voulu me faciliter de toute manière l'occasion d'exposer devant vous le résultat de mes études.

La science de l'atmosphère a des attaches très fortes avec les études géographiques, car c'est l'enveloppe aérienne, qui, permettant la vie sur la surface terrestre, donne lieu à tous les faits anthropogéographiques que vous étudiez avec tant de compétence.

I

L'observation des météores atmosphériques paraît, d'après des récentes recherches, dater en Égypte de la plus haute antiquité. Les phénomènes du coucher du soleil auraient été observés à Memphis, 5,000 ans av. J.-C. (2).

(1) Voir le compte rendu de la séance du 24 novembre 1895.
(2) W. Groff, bulletin de l'Institut égyptien, 1893 et 1894.

D'autres observations ont été faites à des époques moins reculées ; mais une description claire, établissant les particularités des phases variées du météore crépusculaire, n'a été publiée qu'en 1864 par Bezold(1).

Les splendides colorations de l'aurore et du crépuscule, pendant les années 1883-84, ont attiré l'attention de plusieurs savants qui, en Europe, ont observé et mesuré en partie la marche du phénomène. A la suite de ces observations, les idées émises sur le sujet par Clausius, Brüke, Lommel et autres furent reprises et discutées ; elles furent même, par quelques-uns, modifiées très ingénieusement et amplifiées Mais malgré tout, on n'avait pas encore donné une raison suffisante et complète du phénomène.

Finalement, en 1891, le professeur Battelli(2), de l'université de Pise, après avoir observé et mesuré pendant six mois le développement du météore crépusculaire à Cagliari, publia un très intéressant travail illustré par la description d'ingénieuses expériences exécutées par lui. Se basant sur ses expériences, il réussit, si non à expliquer toute la marche très compliquée de la coloration crépusculaire, du moins à assigner à chacune des phases son origine principale.

II

Le problème n'est donc pas encore résolu en toutes ses particularités ; c'est pour cela qu'il faut continuer à mesurer et à observer le météore dans des lieux ayant

(1) Pagg. Ann., vol. 123, page 240.
(2) Nuovo Cimento, ser. III, vol. 29me, page 97, fas. de mars-avril 1891.

de vastes horizons et dont les conditions climatologiques sont connues, avec toute l'exactitude dont sa nature et les moyens actuellement au pouvoir de la science permettent de disposer.

Du milieu de mars jusqu'à fin juin, je suivis attentivement la succession des colorations du ciel au coucher, et souvent aussi au lever du soleil, à Alexandrie.

Bien que ce laps de temps soit trop court pour de semblables études, il ne me semble, toutefois, pas inopportun d'en publier les résultats, en tant que les observations dont ils découlent me semblent suffisantes à donner l'explication de quelques particularités et à mettre en évidence l'importance d'un vaste horizon lorsqu'il s'agit de l'étudier.

Grâce à l'exquise et bienveillante courtoisie du Cav. Pirona, directeur et propriétaire d'un observatoire à Alexandrie, j'ai fait mes observations sur la terrasse de l'observatoire, à quelques pas de la plage, et à 22 mètres $^1/_2$ environ au-dessus du niveau de la mer.

De cette terrasse, la vue embrasse la mer, qui va se perdre dans l'horizon lointain, de l'ouest, nord-ouest, au nord, et s'étend insensiblement presque jusqu'au nord-est; au sud-ouest, au sud et à l'est, la ville et les cultures qui l'entourent jusqu'au lac Maréotis.

J'ai exécuté successivement les mesurages sur la marche du météore avec un théodolite dont la lunette avait été remplacée par une règle en ébonite.

Voici donc une description du crépuscule dans toutes ses particularités et tel que chacun peut l'admirer à Alexandrie quand le ciel n'est pas encombré de nuages, surtout à l'orient et à l'occident.

Lorsque, dans l'après-midi, le soleil est arrivé à 5°, ou moins, au-desssus de l'horizon, on le voit entouré d'une auréole blanchâtre, très resplendissant, dans un diamètre plutôt petit, en dehors perdant de sa splendeur, mais restant toujours claire, spécialement lorsque le ciel est d'un beau bleu-turquoise.

La partie interne de l'auréole est la plus resplendissante, elle a un diamètre de 3° environ et devient souvent, alors que le soleil s'approche de l'horizon, d'une belle couleur d'or avec des nuances rosées. Elle va disparaissant de bas en haut quand son bord inférieur arrive en contact avec la bande rouge qui se trouve alors à l'occident. Au même moment, c'est-à-dire, quand le soleil est à 5°, ou moins, au-dessus de l'horizon, on voit celui-ci couvert d'une bande sombre, de couleur grisâtre obscure au nord, au sud et à l'est, jaune clair sous le soleil, et jaune-grisâtre du côté du nord-ouest et du sud-ouest.

La bande sombre est, selon les soirées, de hauteurs diverses, et des mesures prises, il résulte que ces variations sont renfermées entre 2° et 4°, d'une soirée à l'autre ; tandis que dans une même soirée elle ne varie pas, ou tout au plus d'un demi-degré.

La bande de couleur jaune clair située sous le soleil a en général une hauteur de 1°, ou un peu plus avec un azimut d'environ 15° ; les deux bandes jaune-grisâtre qui se trouvent de son côté font avec elles un azimut d'environ 110°. Au fur et à mesure que le soleil s'approche de l'horizon, la bande jaune clair, qui est en dessous, devient d'un jaune très délicat,

tandis que les deux bandes jaune-grisâtre prennent lentement une couleur orangé clair, bien vite injectée de couleur rougeâtre. En même temps l'œil découvre sur la bande gris sombre une zone de couleur verte très tendre. Cette bande est de hauteur variable ; elle atteint généralement 5°, à sa première apparition ; on peut néanmoins la voir à 6° ou 7°, son extention azimutale étant de 250°.

Quand le soleil arrive à environ 1° ou un peu plus, le rougeâtre des bandes nord-ouest et sud-ouest se fait toujours plus vif, se prolongeant tout autour de l'horizon, et s'appuie à la limite supérieure de la bande sombre, en prenant dans sa partie supérieure une couleur purpurine obscure qui se nuance de couleur rouge cuivre toujours plus pâle vers l'orient.

Cependant la bande qui se trouve dessous le soleil est devenue orangée, injectée elle aussi de rougeâtre clair, tandis que le vert toujours léger, avec base jaune pâle, s'est renforcé et s'est élevé tout au tour, s'approchant de l'orient. Si bien qu'en ce moment, le ciel ne conserve de son bleu ordinaire qu'une bande allant du zénith et s'étendant pour ainsi dire uniformément vers le nord, le sud et l'est, jusqu'à environ 18° au-dessus de l'horizon, où le ciel est d'un bleu-turquoise clair.

C'est quand les rayons solaires commencent à effleurer la surface de la mer, ou un peu avant, qu'a lieu la seconde partie du crépuscule. A l'occident la teinte orangée est devenue resplendissante ; mais bientôt elle s'injecte elle aussi de couleur rougeâtre clair. En

même temps sous la zone verte, à l'orient, la bande de couleur rouge cuivre sale qui s'étend tout autour de l'horizon prend de plus grandes proportions et, sous forme de nuage très léger se dirige en haut conservant sa couleur primitive.

Mais, pour le moment, il est bon de regarder l'occident où se produisent des changements avec une rapidité merveilleuse. La bande orangée injectée de rougeâtre clair s'est transformée en rouge vif s'élevant un peu dans le voisinage du soleil.

En même temps sur le soleil, apparaît aussi une bande d'un bel orangé, d'extention azimutale plutôt petite qui se transforme aussitôt, excepté à sa base, en un beau jaune s'étendant vers le nord et le sud, jusqu'à l'orient. L'auréole resplendissante, blanchâtre, qui entoure le soleil, s'élargit horizontalement et s'abaisse verticalement jusqu'à prendre la forme d'un disque écrasé très resplendissant. Il en résulte qu'à peine le soleil disparu sous l'horizon, le ciel présente, à l'occident, l'aspect d'une parois de couches vivement colorées dont les plus ternes s'étendent le long de l'horizon jusqu'à l'orient, où le sommet de la bande verdâtre qui est plus haute oscille entre 10° et 12°.

Dès lors, il ne se fait plus à l'occident, et pendant un certain espace de temps, que des variations insensibles. Les colorations deviennent toujours plus ternes jusqu'à la disparition de la première lumière purpurine; toutefois, pendant que se marque la limite entre les bandes jaune verdâtre, à l'occident, le ciel continue à rester dans le même état. Bezold a donné à cette limite le nom de *premier arc crépusculaire*.

Du côté du soleil, au contraire, cinq minutes environ après son coucher, la coloration verte devient chargée, splendide. A l'orient, la bande rouge qui est en dessous augmente d'intensité, tout en conservant toujours la même splendeur grisâtre de rouge cuivre sale, et, en général, 7 minutes plus tard elle s'étend et s'évapore entre 7° et 13°.

Immédiatement commence à se lever à l'orient une bande couleur d'acier, sans splendeur, appelée *ombre de la terre.*

Celle-ci s'élève peu à peu en se tenant toujours appuyée à l'horizon ; en peu de temps, alors que le soleil est à environ 1° sous l'horizon, elle se montre sous la forme d'un segment qui occupe un azimut d'une extention d'environ 70°, tandis que son sommet à 3° $^1/_2$ environ. Ses extrémités vers le nord et le sud se distinguent difficilement parce qu'elles vont se perdre dans le brouillard gris obscur, par lequel l'horizon est occupé du côté nord-nord-est et sud-sud-est ; ce qui fait que les mesures prises ne peuvent être qu'approximatives. Pendant que ce segment gris s'élève et couvre la bande rouge à l'orient, celle-ci, 12 minutes environ après le coucher du soleil, n'a, vers le haut, qu'un mouvement insignifiant. En attendant, le ciel se fait toujours plus obscur et on ne distingue plus aucune trace de vert sur la bande rouge qui disparaît aussi. De sorte que quand elle est totalement couverte par le segment gris, il est très rarement possible de déterminer la limite entre ce segment et le ciel restant. Cette limite oscille alors entre 12° et 14°, tandis que

l'extention de son azimut ne peut être, comme je l'ai dit, bien précisée ; mais des quelques mesures prises quand son sommet est entre 12° et 14°, il résulte que l'azimut s'approche de 144°. J'ai pris ces mesures directement et indirectement en déterminant l'azimut au moyen des couches colorées parallèles à l'horizon, dont les extrémités très évaporées vers le nord-est et le sud-est sont, je crois, successivement couvertes par le segment *ombre de la terre.*

Je dois cependant déclarer que j'ai pris les mesures indirectes dans les derniers jours seulement ; on ne doit donc tenir qu'un compte très relatif des résultats obtenus.

Environ 11 minutes après le coucher du soleil a lieu la troisième partie du crépuscule, que Battelli appelle la période de la *première lumière purpurine.* Pour cela, je crois utile avant d'en commencer la description, de mentionner quelques phénomènes qui se présentent généralement un peu avant que le soleil se couche, ou au moment même de son coucher.

Quelquefois, la zone jaune clair à l'occident, au lieu de se transformer en teinte orangée, se transforme à l'improviste en couleur rouge-feu vif, qui s'élève à 3° et plus au-dessus de l'horizon, tandis que la bande rouge ordinaire dépasse rarement 2 $^1/_2$. Ce phénomène se produit généralement lorsqu'il y a des nuages à l'horizon, ou derrière l'horizon ; ou bien des nuages et d'abondantes vapeurs épars dans les couches basses de l'atmosphère.

En effet, dans ces circonstances, le soleil étant à 3° ou 4° au-dessus de l'horizon, apparaît généralement sous la forme d'un grand disque sans rayons qui, au fur et à mesure qu'il descend à l'horizon et immerge la moitié inférieure de son disque dans la bande rouge-feu, prend la forme d'un ellipsoïde très écrasé ayant son plus grand axe parallèle à l'horizon. Alors, pendant que sa moitié supérieure conserve la couleur rouge ordinaire, la partie inférieure est d'un rouge sombre embrasé. Cette différence de couleur se doit à la variété des dimensions des particules distribuées dans les différentes couches atmosphériques.

Ce fait est réel et constaté par Battelli qui, ayant observé l'image spéculaire du soleil à travers une couche de poussière hétérogène, la vit une fois colorée de rouge vif vers le haut et de rouge sombre en bas ; tout comme j'eus moi-même l'occasion de l'observer à Alexandrie.

A mesure que le disque du soleil s'immerge dans la bande rouge il prend entièrement la coloration rouge-feu; alors sa forme ellipsoïdale, bien que toujours belle, devient moins marquée. Cela est naturel parce que, pendant que sa moitié inférieure subissait à peu près un maximum de réfraction, sa moitié supérieure n'en supportait, au contraire, qu'un minimum. Il s'en suit que la réfraction de la partie inférieure augmentait un peu en même temps que la partie supérieure prenait la couleur qu'avait précédemment la première. C'est pourquoi la forme ellipsoïdale se présente moins marquée quand le disque est tout à fait immergé dans la

bande rouge. Que cette forme ellipsoïdale soit due à la réfraction, il est facile de le démontrer si l'on se rappelle l'agrandissement apparent que prennent les corps immergés dans un fluide plus dense que celui dans lequel se trouve l'observateur.

Dans ces mêmes conditions nous recevons les rayons du soleil à travers une couche de nuées et de vapeurs qui doivent être beaucoup plus denses que l'air qui nous entoure. Cette plus grande densité nous est encore confirmée par la zone rougeâtre qui se trouve à l'horizon, laquelle dépend exclusivement comme nous le verrons plus loin, des corpuscules plus gros qui se trouvent dans les basses couches atmosphériques.

La forme ellipsoïdale est celle que prend souvent le soleil lorsqu'il est à 1° ou 2° au-dessus de l'horizon ; mais quand, au contraire, il touche à l'horizon sur la mer, il prend les formes les plus étranges et les plus capricieuses ; comme celles par exemple d'un chapeau à cylindre renversé, d'une outre, d'un bloc irrégulier, etc. La cause de telles déformations dépend des diverses conditions d'épaisseur, densité et état hygrométrique des différentes couches atmosphériques à travers lesquelles nous recevons les rayons solaires.

Dans la soirée du 23 mai, j'observai un phénomène singulier, mais rare à cause des conditions difficiles qui doivent l'accompagner.

Alors que le soleil, à 4° environ au-dessus de l'horizon, couvert d'une légère bande de nuages, apparaissait d'une couleur plomb très claire, on voyait à sa gauche et en haut, à une distance de quelques minutes

seulement, sa magnifique image de couleur plomb elle aussi, mais d'une teinte beaucoup moins claire que celle du soleil lui-même.

La présence d'un tel phénomène ne peut, selon moi, trouver son explication que dans les phénomènes de diffraction ou de réfraction.

En effet, d'après l'avis de hardis aéronautes et comme le veulent les théories modernes de la météorologie dynamique, on trouve quelquefois, dans les hautes couches atmosphériques, de vrais bancs de glace.

Je crois donc que, dans notre cas, un faisceau de rayons solaires traversant quelque interstice d'un de ces bancs a formé, par diffraction de ces mêmes rayons, l'image en question sur une couche de nuages faisant fonction d'écran et qui se trouvaient plus bas que le dit banc.

Nous voyons quotidiennement un phénomène analogue quand, sur le parquet de nos appartements se projettent de nombreuses petites images du soleil produites par la diffraction de la lumière à travers les fentes des persiennes closes. Nous le voyons aussi le long des rues de nos villes quand, par diffraction des rayons solaires entre les feuilles et les branches des acacias, des images du disque solaire apparaissent ça et là sur le sol.

Pourtant il n'est pas impossible que le phénomène soit dû uniquement à la réfraction des rayons solaires à travers les gouttelettes de vapeur acqueuse en suspens dans l'atmosphère. A l'appui de cette dernière hypo-

thèse il y a ce fait que, regardant le soleil à travers un verre ou à travers un récipient contenant un liquide quelconque, nous voyons une ou deux images de l'astre en diverses positions et ressemblant beaucoup par leur splendeur à celle observée par moi dans la soirée du 23 mai.

Il me semble ainsi avoir donné une explication simple et naturelle du phénomène que j'ai observé.

Quelquefois toute coloration ordinaire disparaît immédiatement après le soleil, tandis que la bande obscure qui est à l'ouest s'élève jusqu'à environ 2° et qu'au-dessus d'elle on découvre quelquefois une zone tirant sur le vert pâle et l'auréole blanchâtre injectée de couleur azurée.

Je dois noter en dernier lieu le phénomène, assez fréquent en Égypte et sur la mer, et qu'on appelle *rayon vert*; mais j'ai l'intention de faire sur ce sujet une notice spéciale corrélative aux publications de M. William Groff et aux objections soulevées par S.E. le Dr Abbate pacha et par M. Daressy, et je me contente pour le moment de l'indiquer.

La troisième partie comprend donc la période de la première lueur purpurine. Environ 11 minutes après le coucher du soleil, c'est-à-dire quand il est à presque 2° au-dessous de l'horizon, on voit apparaître, à une hauteur d'environ 25° sur le bleu du ciel, qui a déjà perdu une grande partie de sa lumière, une coloration entre le rose et pourpre, tout d'abord si faible qu'elle ne peut être aperçue que par un œil très exercé. Cependant, elle augmente rapidement d'intensité et

elle s'étend vers le haut et vers le bas prenant la forme d'un disque presque circulaire, qui agrandit continuellement ses rayons et semble s'aller terminer dans les couches colorées de l'occident. L'endroit le plus vivement coloré en rouge du milieu de ce disque oscille généralement entre 20° et 22°.

Si à ce moment on regarde les objets tournés vers l'occident qui, après le coucher du soleil, s'étaient petit à petit obscurcis, on les voit tout à coup resplendir d'une couleur rougeâtre (1).

C'est le phénomène observé par Necker (2) sur le mont Blanc et sur les autres montagnes neigeuses visibles de Genève et qu'il attribue à un effet de contraste.

Il donne la raison de son explication en se basant principalement sur ce fait, que la recoloration de ces montagnes advient lorsque sur le ciel oriental, où elles se projettent, la zone rougeâtre est déjà toute couverte de *l'ombre de la terre*. Mais, comme on l'a vu plus haut, ce moment apparaît précisément la première lumière purpurine, et d'autre part on peut facilement se convaincre que le phénomène ne peut avoir le constraste pour cause fondamentale. Si, alors que resplendit la lumière purpurine, on observe deux objets (dans mon cas deux tours lointaines) qui se projettent respectivement sur la base du ciel est et du ciel nord, quand ils auront à peu près la même couleur grisâtre, l'observateur verra le premier, celui dont la façade exposée à l'ouest est tournée du côté de l'observateur, resplendir

(1) Battelli, Ouvr. cit. — W. Groff, Bull. de l'Inst. égypt. 1893-94.

(2) Annales de chimie et de physique, série II, vol. 7, pages 113 et 225 1889.

de lumière rougeâtre et l'autre garder à peu près la teinte obscure générale qui a envahi la surface terrestre.

En outre, la lumière rougeâtre, dont resplendit l'objet ayant la façade exposée à l'occident, est assez vive tandis qu'elle devrait être très obscure si, comme le veut Necker, elle était due à un effet de contraste causé par la bande rougeâtre depuis peu disparue de l'orient.

Huit minutes environ après son apparition, c'est-à-dire lorsque le soleil est à environ 3° au-dessous de l'horizon, la lumière purpurine atteint son maximum d'intensité.

Cependant le disque de la lumière purpurine s'est abaissé et a immergé son bord inférieur dans les couches colorées près desquelles il prend l'aspect d'un rideau délicat qui descend lentement.

Mais comme le centre du disque continue à s'abaisser toujours beaucoup plus que le disque lui-même et que son rayon continue à augmenter, il s'en suit qu'il se convertit en une sorte de demi-cercle extrêmement dégradé vers le bas, et enfin il se réduit souvent en un segment de très petite hauteur, environ $^1/_2$ degré, avec une extension azimutale approximative de 60° ; alors l'intensité de la lumière purpurine est tellement diminuée qu'à la zone sud, il en reste une teinte sombre à peine perceptible ; et quelques minutes après elle disparaît tout à fait pendant que le soleil est à 5° sous l'horizon.

La lumière purpurine ne se présente cependant pas toujours sous la forme décrite ; souvent, au contraire,

à Alexandrie, elle se présente sous forme de bandes courbées comme des cercles très grands et parallèles entre eux, mais qui par un effet de perspective, semblent convergents vers le soleil. Ces bandes sont plus ou moins nombreuses et se poussent jusqu'à 40° et plus au-dessus de l'horizon. Elles sont généralement animées d'une vive scintillation qui se manifeste tantôt sur un point, tantôt sur un autre ; si bien que quelquefois il n'est pas possible de déterminer, dans ces cas, le point ou leur intensité est à son maximum. D'autres fois, au contraire, elles ont peu ou pas de scintillation, et alors leur point et le moment de leur plus grande intensité sont déterminables et représentés à peu près par les mêmes nombres que pour la lumière purpurine à disque.

Ces même bandes s'abaissent même et rejoignent les couches colorées de l'occident, après avoir atteint leur maximum d'intensité.

Les premières à disparaître sont celles qui sont en plans verticaux plus rapprochés du plan vertical du soleil, et les dernières celles qui se prolongent au nord-ouest et au sud-ouest. Celles-ci semblent prendre une couleur verdoyante et jaune, tandis que leurs extrémités scintillent encore de couleur pourprée. Souvent la lumière purpurine qui se présente en forme de disque se scinde après quelques minutes en bandes égales à celles de la dernière.

Après la disparition de la première lumière purpurine, autour de l'horizon, sur un azimut d'environ 200°, nous avons toujours la même coloration. L'orangé et le

jaune sont devenus d'autant plus ternes que le vert est devenu plus splendide.

A l'occident nous avons jusqu'à environ 1° et plus, une bande grisâtre pourpre sombre ; de 1° à 2° $^1/_2$ une bande généralement rougeâtre sombre, quelquefois vive ; de 2° $^1/_2$ à 3°, une bande orangée ; de 3° à 5° une bande jaune pâle et de 5° à 6° ou à 7° une zone verdoyante tout à fait éclatante.

Je dois noter, cependant, que, quand la lumière purpurine a atteint sa plus grande intensité, les colorations elles-mêmes se ravivent ; et quand le disque de lumière purpurine prend la forme de segment et qu'il s'arrête sur les couches de l'ouest, le vert devient imperceptible, tandis que le jaune, au contraire, prend, pendant que le segment s'abaisse, une belle couleur orangée et la bande rouge se fait sombre en s'étendant en haut vers le nord et le sud.

A peine si la lumière purpurine a disparu qu'on revoit le verdoyant, qui se fait toujours plus splendide, tandis que le jaune et l'orangé ne récupérant pas leur primitive vivacité, réapparaissent plus pâles et, petit à petit, diminuent d'intensité jusqu'au point de devenir presque imperceptibles.

Alors, à l'occident, et autour de l'horizon, avec un azimut d'environ 140° on n'aperçoit plus qu'une bande très étroite, le plus souvent roussâtre et obscure, rarement vive, sur laquelle, jusqu'à 5° ou 6°, s'étend la bande verte avec une base jaunâtre très pâle.

Quand le soleil a atteint une profondeur d'environ 10°, à l'occident, on n'aperçoit plus qu'une bande ver-

doyante très terne, qui s'élève jusqu'à 4° ou un peu plus, ayant un azimut d'environ 70°, tandis que l'auréole blanchâtre s'en est allée petit à petit, s'abaissant jusqu'à 8° ou 9°.

Pendant ce temps, le ciel s'est obscurci tout autour, et quelques minutes plus tard disparaissent aussi les dernières colorations très pâles ; l'auréole blanchâtre, restée seule, est bien vite couverte d'une sorte de voile qui descend d'en haut et qui, d'après Battelli, est *l'ombre de la terre* qui s'est de nouveau rendue visible.

III

L'aurore a la même marche que le crépuscule, mais en sens inverse. Je dois dire que la bande de lumière purpurine et toutes les colorations sont en général plus vives à cause de la plus grande humidité existant dans l'atmosphère à l'heure qui précède le lever du soleil.

IV

Ici se pose naturellement la question suivante : Quelle est la cause de ces colorations du ciel au crépuscule et à l'aurore ?

Avant d'y répondre, je crois opportun comme je l'ai dit dès le commencement, de mettre en évidence l'importance qu'a, en de semblables études, l'étendue de l'horizon, et, en outre, de me référer, en tentant de les résoudre, à quelques particularités du météore jusqu'à présent incomplètement expliquées.

Voyons d'abord les différences qui distinguent le crépuscule que l'on peut observer à Cagliari de celui que l'on peut admirer à Alexandrie.

A) La bande verte qui, à Alexandrie, alors que le soleil est à 3° au-dessus de l'horizon, a une extention azimutale d'environ 250° du nord-ouest à l'est et au sud-ouest, n'est, à Cagliari, caractéristique qu'au nord-ouest, à l'est et au sud-ouest; elle ne s'étend jamais au delà du nord et du sud, pour s'unir à celle de l'orient. Quand le soleil est près de disparaître, la zone verte prend de plus grandes dimensions tout en s'élevant à l'orient jusqu'à 10° ou 11° ; ses extrémités vers l'ouest tendant à se réunir généralement à une hauteur de 7° ou 8°.

Quand, enfin, un peu après le coucher du soleil, la bande verte à l'orient est devenue imperceptible, ses extrémités vers l'ouest, se sont rejointes ; de sorte que son extension azimutale est redevenue ce qu'elle était avant, c'est-à-dire 250° tandis que la hauteur est toujours 6° et 7° ou 7° et 8°. Certainement toutes ces mesures sur la bande verte qui, à Cagliari, est visible seulement à l'orient, au nord-ouest et au sud-ouest, se peuvent faire à Alexandrie à cause de la plus grande extension et de la régularité de l'horizon apparent.

Il est donc clair, comme l'écrit Battelli, que les observations sur le phénomène crépusculaire doivent être faites en des lieux ayant l'horizon le plus ample et le plus régulier (1).

B) A Cagliari la lumière purpurine devient visible 20 minutes environ après le coucher du soleil, c'est-à-

(1) Le rayon de l'horizon *réel* visible du point d'observation était de 18 kilom. 1,

dire quand celui-ci se trouve à une profondeur d'environ 3° $^{1}/_{2}$; à Alexandrie, au contraire, elle apparaît environ 11 minutes après la disparition de l'astre, soit lorsqu'il est à une profondeur de presque 2°. Cela dépend, je crois, de la brièveté du crépuscule dans les latitudes plus basses ; en conséquences, pour l'horizon d'Alexandrie la durée de chacune des phases doit être moindre que la durée de la phase correspondante à Cagliari. C'est là le motif qui me paraît expliquer facilement pourquoi la lumière purpurine apparaît et disparaît plus vite qu'à Cagliari.

C) J'ai dit aussi, dès le commencement, que les résultats de mes observations me semblent suffisants pour expliquer quelques particularités du météore et pour confirmer une hypothèse du prof. Battelli sur l'origine de la lumière purpurine.

En effet, tandis que Riccò (1) a démontré qu'elles sont produites, en grande partie, par l'ombre des montagnes ou des objets terrestres, Battelli a ajouté qu'elles pouvaient provenir de nuages ; et il écrit avoir vu quelquefois, lui-même, les pointes de ces nuages à l'horizon quand il observait les dites bandes.

Pendant la période de mes observations j'ai eu l'occasion, 23 fois sur 61 d'admirer des bandes splendides. De ces 23 soirées, 15 ont été nuageuses ; dans les autres il y eut généralement des signes manifestes d'une abondante humidité.

(1) Ann. dell'Uff. Cent. Meteor. italiano, vol. VII, parte prima p. 366.

Maintenant, le soleil se couchant du côté de la mer, il n'y a dans celle-ci aucun obstacle qui puisse, comme le veut Riccò, engendrer ces bandes : il est indubitable que leur origine dans l'horizon d'Alexandrie est due à l'ombre générale causée par le passage de nuages sur ou derrière l'horizon.

Ce fait est, en outre, assez clairement confirmé par la coïncidence des soirées nuageuses avec la présence de ces bandes.

A l'appui de cette hypothèse, il y a un autre et non moins important argument. Chaque soir, et souvent aussi dans la matinée, je comptai le nombre de bandes; il était généralement de 6 ou 7 ; quelquefois de 2 ou 3 et d'autres fois aussi 10 ou 12, mais jamais plus. Cela s'explique facilement. Dans un azimut d'environ 60° le long duquel, généralement, s'élèvent les bandes, il ne pourrait pas se trouver plus de 10 ou 12 nuages séparés les uns des autres de manière à engendrer les bandes elles-mêmes.

Si les nuages étaient plus nombreux, ils pourraient difficilement conserver une distance donnée, de manière à produire ces bandes ; ou bien, en ce cas, nous aurions l'apparition et la disparition de bandes au fur et à mesure que deux nuages s'uniraient ou se diviseraient.

Après ces arguments, il me semble hors de doute que les bandes de lumière purpurine doivent leur origine au passage de nuages soit à l'horizon, soit derrière lui, comme le suppose Battelli.

D) Le fait suivant est également singulier, mais ne paraît pas, cependant, tout à fait inexplicable. Tandis qu'à Cagliari et dans les pays situés à une latitude élevée une seconde lumière purpurine, généralement beaucoup plus faible que la première, se montre 20 minutes environ après la disparition de celle-ci, à Alexandrie cette seconde lumière, qui représenterait la quatrième partie du météore crépusculaire, n'a jamais été visible.

Ce fait ne peut, je crois, être considéré comme absolu, mais bien comme accidentel, parce qu'à Cagliari, le seconde lumière purpurine est visible seulement 16 fois sur 100 que se présente la première, de sorte qu'il paraît falloir des circonstances spéciales à l'apparition de la seconde lumière purpurine ; circonstances qui, à Alexandrie, ne se sont jamais présentées pendant la période de mes observations.

Revenant à la demande de l'origine des colorations du ciel au coucher et au lever du soleil je m'efforcerai de répondre et d'expliquer, le plus brièvement possible chacun des phénomènes.

Il est clair que si l'air et les particules étrangères qui y sont suspendues manquaient, le passage de la lumière aux ténèbres, le soir, et des ténèbres à la lumière, le matin, se ferait rapidement et sans transition d'aucune sorte ; au contraire le crépuscule produit par l'atmosphère gradue ce passage avec les brumes du matin et du soir.

Parmi les diverses théories hypothétiques établies pour expliquer les colorations crépusculaires on trouve

les suivantes : que ces colorations sont dues à de très petits nuages de poussière et de vapeurs suspendus dans l'atmosphère et à travers lesquels, le soir et le matin, les rayons solaires doivent faire un long parcours.

Relativement à la cause pour laquelle ces couleurs peuvent se développer en traversant les couches inférieures de l'air, on a trois théories principales : celle de Clausius, celle de Brücke et celle de Lommel.

Il serait très long de résumer même brièvement ces théories ; c'est pour cela que je me contenterai d'en rapporter le principe fondamental ou les conclusions principales.

Dans la sienne, Clausius (1) démontre que les colorations crépusculaires sont dues aux interférences produites à la surface interne et externe de petits vésicules vides, de vapeurs d'eau, suspendus dans l'espace. Cependant je dois noter que dans l'état présent de la science, l'hypothèse sur laquelle se base la théorie de Clausius est reconnue fausse, parce que Robert Von Helmholtz (2) a démontré qu'une petite sphère de nuage ne peut se produire si elle ne trouve un moyen d'origine liquide et solide ; en outre, on ne pourrait expliquer complètement comment se comporte la lumière purpurine.

Brücke (3), partant d'un principe tout à fait opposé, démontre que, en toutes les circonstances, pourvu que

(1) Poggend. ann. vol. 76, page 187 et vol. 84 page 449.
(2) Meteor., Zeitsch 1886, page 263.
(3) Pogg. ann. vol. 88, page 363.

la lumière incidente ne soit pas polarisée, l'intensité des rayons réfléchis dans l'espace par des particules très petites est en raison inverse de la durée des ondes de la lumière ; il s'en suit que pour le cas de réflexion et de réfraction simultanées il arrivera une décomposition chromatique qui fera que, dans le rayon réflecté, les couleurs les plus réfrangibles abonderont et que dans le rayon réfracté ce seront les moins réfrangibles.

Si, à présent, l'on pense que ce phénomène arrive, non pas une, mais plusieurs fois simultanément, il est facile d'arguer que la lumière réflèxe prendra une teinte toujours plus proche de la couleur turquoise, et la lumière refractée une teinte toujours plus rapprochée du jaune et du rouge.

Lommel (1) au contraire, considérant les phénomènes de diffraction à travers une série de fissures ou d'obstacles opaques, démontre que, si l'œil d'un observateur se trouve derrière un groupe d'obstacles sur lesquels tombe un faisceau de rayons blancs parallèles provenant d'un point lointain, il réunira les rayons directs en une image blanche du point lumineux, et il verra autour de celle-ci, une auréole de nuance rougeâtre si les obstacles sont de dimensions suffisamment petites.

Si, enfin, les rayons sortant d'un premier groupe passent, comme il arrive pour les rayons rapprochés de l'horizon, à travers d'autres groupes, la lumière blanche directe s'affaiblira toujours et, à chaque ins-

(1) Arch. des sc. phy. et nat. vol. 20, page 59.

tant, se confondra davantage avec la lumière rouge produite par la diffraction, en sorte que l'image du point lumineux apparaîtra sous une couleur rougeâtre, et en même temps, la lumière qui l'entoure, aura une teinte rose de plus en plus vive.

Tenant compte des conclusions citées plus haut et plus encore des expériences exécutées par Battelli (1), on réussit facilement, si non à expliquer tout le developpement compliqué de la coloration crépusculaire, du moins à assigner à chacune de ses parties la cause principale de laquelle elle dérive.

Nous avons vu dès le principe, que le soleil est toujours entouré d'une auréole blanchâtre, auréole qui, en moyenne, s'éloigne jusqu'à 23° ; mais qui, quelquefois s'étend jusqu'à 40° et plus. La cause principale de cette auréole est due, d'après une expérience de Battelli, à la réfraction des rayons solaires à travers les gouttelettes d'eau suspendues dans les couches atmosphériques. Cette hypothèse explique pourquoi l'auréole blanchâtre est continuellement visible, même quand le soleil est très haut sur l'horizon ; elle explique également l'extention qu'elle prend quelquefois jusqu'à 40° et plus du

(1) Battelli a répété les expériences de Kiessling sur les phénomènes lumineux produits par les nuages artificiels. En outre, il en fit d'autres, complétant les premières, en produisant des nuages dans une caisse longue de 4m, large de 3m et haute de 1m,50.

Elle avait ses plus grandes parois en fer zingué ; les plus petites, opposées entr'elles étaient de verre. Elle était imperméable à l'air.

Par des trous et des tubes opportuns, elle était en communication avec des pompes qui servaient respectivement à produire la raréfraction et la condensation ; et avec des vases contenant de la poussière et de la vapeur à travers lesquelles il devait observer.

soleil. La réfraction fait comprendre aussi sa rapide descente et son augmentation azimutale quand le soleil est près de l'horizon. La première, par l'absence de corpuscules réfragants dans les hautes couches atmosphériques ; la seconde par ce fait, qu'au moment de son extention maxima, un diamètre du disque de réfraction vient s'appuyer sur l'horizon.

Enfin, la diffraction contribue, elle aussi, comme cause concomitante principalement, dans la production de l'auréole couleur d'or avec nuances rosées qui se présente souvent quand le soleil est à environ 3° au-dessus de l'horizon. Cette auréole cependant n'a jamais été signalée par Battelli à Cagliari, peut-être parce qu'elle ne s'y est jamais présentée à cause de la configuration spéciale de cet horizon ; mais il eut l'occasion de la remarquer dans une de ses expériences.

Ensuite la réflexion manifeste son action dans la teinte légèrement bleuâtre que prend l'auréole après le coucher du soleil.

Les couches colorées trouvent, au contraire, leur explication principale dans la diffraction produite par le particules de nuages, de poussière, etc., qui se trouvent suspendues dans l'atmosphère. Avec la diffraction on explique facilement la coloration jaune rougeâtre, qui est à l'horizon dans cette première partie du crépuscule et la coloration verdâtre qui se trouve à 3° ou 4° au-dessus d'elle. Il suffit de penser que dans la bande qui est à l'horizon, l'angle de déviation d'environ 90° doit correspondre au premier jaune, le moindre ; tandis que, dans la zone supérieure, l'angle d'environ 90°

doit correspondre à une couleur plus réfrangible du vert ou de la couleur turquoise.

De ces colorations, on ne doit pas, pour cela, exclure l'assortiment électif des couleurs résultant d'effets des couches atmosphériques, comme le veulent les théories de Brücke et de Strutt (1) et comme le pensent quelques physiciens autorisés (2).

Dans la seconde partie du crépuscule, c'est-à-dire quand le soleil devient tangeant à l'horizon, on aperçoit à l'occident et autour du soleil, la zone rougeâtre. Pour l'expliquer, il suffit de remarquer que l'observateur reçoit alors, à travers les nuages formés de corpuscules plus gros, non seulement la lumière renvoyée par les couches atmosphériques qui se trouvent derrière l'horizon, laquelle, par conséquent, a perdu une grande partie des rayons rouges, mais encore la lumière directe du soleil. D'où il résulte que le rouge devra prévaloir avec le jaune ; il doit même prédominer dans la région inférieure, conformément à une expérience exécutée par Battelli.

Il est clair, ensuite, que cette lumière, perdant une autre partie de ses rayons pour arriver aux divers points de l'horizon, prend, à l'orient, au nord et au sud une teinte rougeâtre plus terne que celle de l'occident.

Il est naturel, en outre, que le soleil descendant peu à peu sous l'horizon, la coloration rouge doit dispa-

(1) Arch. des sc. phys. et mat , vol. 20 page 59

(2) KAEMTZ, cours complet de météorologie, pag. 380 ; TYNDALL, *il calore*, par. 753 ; JAMIN, *Revue des Deux Mondes*, mars 1884 ; RICCÒ, Ann. dell'Uff. Cent. Met. Ital., vol. VII, parte I, page 399.

raître petit à petit pour laisser la place successivement à l'orangé, au jaune et enfin au vert ; en parfaite conformité avec ce que l'on observe.

Le soleil est à peine disparu sous l'horizon que se présente à l'orient le segment *ombre de la terre* ; il représente la région du ciel où n'arrivent plus les rayons solaires. Les opinions sont divisées sur la nature de ce segment, par ce fait que les résultats des mesures et des observations sont en contradiction avec la théorie ; cette contradiction, cependant, semble dépendre de ce que les particules, réfléchissant la lumière vers l'observateur, doivent peu à peu manquer, au fur et à mesure que le sommet du segment s'élève à l'horizon (1), ou bien que les particules ne reflètent pas la lumière dans toutes les directions avec la même intensité (2). Pour résoudre la question, il y a lieu de prendre encore de plus nombreuses et minutieuses mesures.

VII

Voyons, à présent, qu'elle est l'origine de la lumière purpurine à laquelle les physiciens ont apporté leur plus grande attention et qui constitue, comme nous l'avons vu, la troisième partie du crépuscule.

Liais et Riccò, croient que la lumière purpurine est due à la réflexion ; Kiessling (3), Riggenbach (4) et Pernter (5), au contraire, à la diffraction.

(1) Bezold, ouvrage cité.
(2) Clausius, ouvrage cité.
(3) Die Dämmerungserscheinumgen in Jahre 1883.
(4) Beobachtungen über die Dammerung insbesondere über das Purpurlicht, etc. Basel 1886.
(5) Meteor. zeitsch. feb. 1890, page 41.

Désormais, il est certain que la région de laquelle provient la lumière purpurine est illuminée directement par le soleil, puisque, comme je l'ai noté plus haut, les subdivisions de la lumière purpurine en bandes convergentes avec le soleil dépendent essentiellement, à Alexandrie, des nuages qui s'entreposent entre le soleil et la région de la lumière elle-même.

C'est pour cela qu'il est nécessaire de conclure que cette lumière doit nous être renvoyée par effet de réflexion, ou de réfraction ou de diffraction. Pourtant si la lumière était due à la réflexion, elle devrait se présenter sous forme d'arc de petite courbure, s'étendant presqu'au nord et au sud ; elle devrait également se produire dans les mêmes conditions si elle était due à la réfraction.

Au contraire, sa forme est celle d'une ellipse plus ou moins allongée relativement au soleil. C'est pour cette raison qu'il est très difficile de prouver qu'à cette forme se réduit la lumière purpurine par l'effet de l'absortion élective et de l'extension des couches inférieures très colorées, comme le veulent Riccò et Liais. Il me semble, au contraire, que si une telle absorption venait à se produire sur les orbes latéraux de la lumière purpurine, elle devrait se manifester aussi beaucoup plus forte dans les couches plus rapprochées de l'horizon ; et pour cela son azimut devrait se restreindre au fur et à mesure qu'elle se rapproche de l'horizon, ce qui est contraire à l'observation, puisque l'azimut va toujours en augmentant.

Sans vouloir apporter d'autres arguments produits

par Pernter et Battelli contre l'hypothèse de Liais et Riccò, il me semble pourtant, qu'aussi bien la réflexion que la réfraction sont à exclure des causes de la lumière purpurine.

Il ne reste donc que la diffraction pour expliquer la manière dont elle se comporte et se forme. Avec elle, on comprend facilement, d'après les hypothèses de Kiessling et Pernter, l'allongement elliptique dans l'orbe supérieur, avec la plus grande déviation que subissent les rayons lumineux par l'effet des corpuscules plus petits qui se trouvent dans les hautes couches atmosphériques ; l'extention, par l'effet des couches colorées de l'occident et son maximum d'extension et d'intensité, qui arrive en même temps, avec le plus grand nombre de particules qui alors diffraguent la lumière vers l'observateur.

A l'hypothèse émise par Riggenbach pour expliquer la rapide descente de la lumière purpurine, Riccò oppose des séries d'objections. Pourtant, à l'objection que le bord supérieur de la lumière purpurine devrait se montrer, durant sa descente, complète et déprimée, on peut répondre immédiatement : que des diverses mesures, faites par Battelli, il résulte que la lumière purpurine, à son sommet, va se déprimant un peu et qu'elle apparaît plus fortement pâle comparativement au centre ; en outre, ce que j'ai noté moi-même, que quand la lumière purpurine se présente sous forme de bandes, les premières à disparaître sont toujours celles qui sont en plans verticaux plus rapprochés du plan vertical du soleil.

Donc, la dépression augmentant au sommet de la lumière purpurine, il est naturel qu'elle se manifeste plus marquée quand celle-ci se présente en forme de bandes, par le même effet, qui sera signalé plus loin, et par suite duquel les bandes de lumière purpurine s'aperçoivent à des hauteurs supérieures à celle où se voit ordinairement la cime de la lumière purpurine à disque. Mais les résultats ne vont pas toujours d'accord avec cette hypothèse ; c'est pour cela que de nombreuses et minutieuses mesures sont encore nécessaires pour régler la question, et Battelli croit que l'on doit tenir meilleur compte de la réfraction et de la réflexion.

L'action de la réflexion exercée par les mêmes couches atmosphériques semble clairement démontrée à Battelli par ce fait que très souvent, alors que la lumière purpurine se divise ou se présente en bandes, celles-ci arrivent à une hauteur sensiblement supérieur à celle que l'on observe un peu avant et un peu après l'orbe du disque rosé. Ce phénomène provient évidemment du contraste entre la couleur légèrement purpurine des couches atmosphériques et l'ombre obscure projetée sur quelques portions de ces couches par les nuages.

Cette légère teinte purpurine ne peut être attribuée qu'à la diffusion des lumières rouges provenant du soleil par l'effet de l'atmosphère.

VIII

La quatrième partie du crépuscule comprend les phénomènes qui se succèdent après la disparition de la première lumière purpurine ; mais du moment que le

phénomène principal, c'est-à-dire l'apparition de la seconde lumière purpurine, n'a jamais pu être relevé par moi, je crois inutile d'étendre la discussion à son sujet. Je dirai seulement qu'il est généralement considéré comme produit par la réflexion de la première lumière.

On considère de même que les colorations crépusculaires sont produites par la réflexion des rayons solaires. Avec cela, on comprend facilement les teintes plus ternes de l'occident dans cette dernière partie du crépuscule.

Caire, octobre 1895.

ORIGINE DES NOMS GÉOGRAPHIQUES (*)

LE NIL NOIR

Par WILLIAM GROFF (1)

Selon une légende, après que les animaux furent créés ils furent amenés devant l'homme et ce qu'il nommait chacun d'eux, c'est, dit-on, son nom (2) ; la vieille légende n'est mythique que quant à la forme, le fond en est vrai ; le mot hébreu *shem* signifie « nom, renom, réputation » et se rattache à la forme verbale « être reconnaissable » (3) ; le mot « nom », lui-même par lequel on traduit le terme hébreu, dérive du latin « *nomen* » en sanscrit « *nâman* » qui est pour « *gnâman* » dont la racine est *gnâ* « connaître » (4) ; ainsi d'après la signification de sa racine primitive le mot « nom » signifierait « ce qui nous fait connaître l'objet » (5).

Mais « l'homme ne pouvait pas nommer un arbre, un « animal, un fleuve ou un objet quelconque qui éveillait

(*) Voir le compte rendu de la séance du 30 novembre 1895.

(1) Voy. ma note supplémentaire sur le nom du fleuve d'Égypte, dans le Bulletin de l'Institut égyptien 1893 p. 455 et s. — Yacoub Artin pacha. Note sur le Nil bleu. Bulletin de l'Institut égyptien, novembre 1885.

(2) Genèse II, 19, 20. — cf. Dillmann, Die Genesis, p. 66 et s.

(3) Voy. par exemple, Gesenius, H. W. B. 848 s.

(4) Voy. Max Müller. Lectures on the Science of Language, vol. II, p. 448.

(5) « Nom, Le terme qui sert à désigner une personne ou une chose ». Larousse, Nouveau Dictionnaire.

« son intérêt, sans avoir d'abord remarqué une qualité « générale qui semblait à ce temps le plus caractéris- « tique de l'objet d'être nommé » (1), de sorte que le mot employé pour désigner un objet, soit animé, soit inanimé, devrait le décrire, indiquer ce qu'il est, en un mot, comme le dit la vieille légende, « être son nom ».

Le nom d'une personne devait indiquer l'état de la personne; — on pouvait avoir plus d'un nom, l'un employé habituellement, l'autre, le plus vénéré, marquait la relation entre la personne et une divinité; ce nom était censé mettre la personne sous la protection d'une divinité (2).

Il en fut souvent de même quant aux noms des localités, mais quelquefois des noms furent donnés en commémoration d'un événement quelconque; plus tard, parfois, on oubliait l'événement, mais le nom restait, puis on l'expliquait par une étymologie, souvent erronée, qui donnait naissance à une légende, laquelle bientôt passait pour un fait réel, et, ensuite, devenait de l'histoire (3).

Les noms de fleuves furent souvent donnés d'après l'aspect, la couleur des eaux ou, enfin, le caractère général du cours d'eau ; le même fleuve pouvait avoir, à la fois, plusieurs noms, mais suivant les vicissitudes

(1) Max Müller. Lecture on the Science of Language vol. II, p. 68.

(2) Voy. mon étude sur les noms propres chez les Égyptiens, dans la Revue égyptologique, V. p. 85 et s.

(3) Voy. ma notice sur M. Ernest Renan, dans le Bulletin de l'Institut égyptien, 1893. p. 36.

de toute chose mondaine, quelquefois, au cours des siècles, ces noms subirent des transformations dont l'histoire en est des plus intéressantes.

Chez les anciens Égyptiens le nom sacré du fleuve d'Égypte était *hapi*; le fleuve était « qualifié de *revivant*, à cause de sa réapparition annuelle » et pour la même raison de « renouvelant de la vie » (1); il est aussi nommé *iam*, *iuam*, c'est-à-dire « mer » à cause de l'aspect du fleuve, ou de l'Égypte, à l'époque de l'inondation (2). — D'un côté la désignation grecque Ωκεανός (3) et de l'autre l'arabe بحر sont l'écho de cette qualification; il peut en être de même quant au nom, *uet-ur* qui signifie « grand vert » et qui sert à désigner et la mer et le fleuve (4); mais peut-être ce nom appliqué au fleuve doit son origine à une allusion à la couleur verdâtre, ou verte des eaux au moment où l'inondation commence; la Bible parle des eaux nauséabondes, c'est-à-dire verdâtres, du Nil, et fait mention de la couleur rougeâtre ou rouge, des eaux du fleuve (5).

En hébreu le nom poétique du Nil est *shihor*, dont la signification verbale est « être noir » et comme adjectif « noir », de sorte que *shihor* signifie « (le fleuve) noir »; ce nom est évidemment donné à cause de la couleur des eaux, ou mieux des limons noirâtres, ou noirs, charriés

(1) Pierret, Dic. d'archéol. égypt. p. 368 et Vocab. p. 115.

(2) Voy. mon étude, *Le Nil*, Bulletin de l'Institut égyptien 1892, p. 165 et suivantes.

(3) Voy. Ebers, Ægyptien und die Bücher Mose's p. 35.

(4) Voy. Pierret, Vocabulaire, p. 117.

(5) Exode VII. — Voy. Dillmann. Exodus und Leviticus p. 72 s.

par le fleuve (1). On trouve l'équivalent de ce nom dans la désignation grecque Μέλας (et lat. *Melo*).

Le nom populaire du fleuve d'Égypte, chez les anciens Égyptiens était *atul*, qui devenait *aul*, *aal*, *iuaol*, *ial*, *il*, etc. ; ce nom signifiait « fleuve, lieu arrosé » et le sens verbal paraît avoir été « couler » : ce nom pouvait être muni du qualificatif *âa* « grand », être précédé de l'article masculin singulier *p*, ou, à cause des embranchements du fleuve dans le Delta, être muni de l'article pluriel *ne*.

La désignation *aul*, *aal*, *iuaol*, *ial*, *il*, etc., fut empruntée, sous une forme ou une autre, par divers peuples d'Asie; les Grecs adoptèrent la forme *ne-ial-u*, *ne-il-u* (2) ; en transcrivant ce nom ils choisirent des lettres de leur alphabet, de sorte que la somme totale des lettres employées pour l'écrire égalait le nombre de jours de l'année, c'est-à-dire 365, d'où la désignation grecque Νεῖλος, qui, s'abrégeant, devint en latin *Nilus*, et dans les langues modernes Nil, etc. (3).

De nos jours le nom *Nil* sert à désigner le fleuve depuis la Méditerranée jusqu'à Khartoum ; ici le fleuve est divisé en deux branches; le nom de l'une d'elles,

(1) Voyez Gesenius, H. W. B. 831 s. Ebers *Ægypten* und die Bücher Mose's p, 35. — Voy. les obsertions à ce sujet dans Delitzsch. Wo lag das Paradies ? p. 311. — Il est étrange qu'on ne trouve pas le Nil désigné par la désignation de *jaune*, car on voit souvent les eaux de cette couleur.

(2) Voy. Mél. d'arch. II, p. 280, et cf. note 2.

(3) Cette question est développée dans mon étude *Le Nil*, Bulletin de l'Institut égyptien, novembre 1892. — Voyez y l'étude sur la question de l'origine du Νεῖλος des 365 jours de l'année.

chez les habitants de ce pays-là, est *bahr el abyad* et de l'autre *bahr el azreq* (1).

Selon les voyageurs qui ont visité ce pays, les eaux du *bahr el abyad* sont blanches, même, dit-on, « elles ont la blancheur du lait » (2); ainsi il y a un accord parfait entre la couleur des eaux et le nom *bahr el abyad* « le fleuve blanc ».

Quant à l'autre branche du Nil qui est nommée *bahr el azreq*, on traduit ordinairement ce nom par « le fleuve bleu », mais selon des personnes qui l'ont vu, les eaux de ce fleuve sont de couleur brune, noirâtre, ou même noire.

M. le Dr Abbate pacha (3) a attiré l'attention sur un fait caractéristique qui aurait dû très vivement frapper les riverains; après la réunion des deux fleuves, quoiqu'on les voie couler côte à côte, dans le même lit, les eaux de chacun d'eux, qui sont de couleurs différentes, restent nettement séparées pendant une certaine distance (4).

(1) Le nom du fleuve d'Égypte, de la Méditerranée à Khartoum, est « le Nil » le nom de la branche qui traverse le pays de Sennaar est *bahr el azreq*, jusqu'à ce qu'il coule dans l'Abyssinie ; là « le nom du Nil en « amharic est Abay... le sens de ce mot... est en gheez, comme en am- « haric, « Le fleuve qui se gonfle soudain, ou qui déborde périodique- « ment avec les pluies. Or on ne pouvait pas trouver un mot qui « caractérisât mieux le Nil ». Bruce, Voyage en Nubie et en Abyssinie, t. IX, p. 265..

(2) Quatremère, Mém. géogr. t. II, p. 19.

(3) De l'Afrique centrale, p. 21.

( ) D'après M. le Dr Abbate (de l'Afrique centrale, p. 21), les fleuves se joignent un peu avant Khartoum et en remontant le Nil on remarque à Halfay que « les eaux du Nil commencent déjà à peindre une ligne « de démarcation sensible dans leur couleur ».

En parlant du *bahr el azreq*, M. Forni dit que « l'épi-
« thète de *bleu* donné au Nil semble proprement avoir « eu son origine dans ce pays où il est ainsi nommé en « opposition du fleuve blanc, vu les diverses couleurs « des eaux de l'un et de l'autre, mais il n'est, en vérité, « jamais de couleur bleue, et encore moins en Égypte, « apparaissant en tout temps trouble et bourbeux (1)».

Selon Wilkinson « la même qualité de sol et dépôt « d'alluvions semblent accompagner le Nil dans son « cours de l'Abyssinie à la Méditerranée et malgré « que le fleuve blanc soit le cours d'eau principal, « étant bien plus large et apportant une plus grande « quantité d'eau et venant de plus loin que le fleuve bleu « (*noir*), ou branche abyssinienne... mais ce dernier « peut réclamer le mérite de posséder le vrai caractère « du Nil... (2) ».

Ainsi, tandis que le *bahr el azreq* « porte de nombreux « limons qui font la fertilité de l'Égypte, c'est le Nil « Blanc qui maintient le courant d'étiage » (3).

On est dont autorisé à se figurer la couleur des eaux du *bahr el azrek* d'après la couleur du limon que le Nil apporte annuellement en Égypte, c'est-à-dire, les eaux de ce fleuve seraient selon la saison de l'année, ou bien de couleur sombre (grisâtre) noirâtre ou noire. Alors si l'on traduit le nom *bahr el azreq* par « le fleuve bleu » on serait, ainsi que nous l'avons constaté, en flagrante

(1) Forni, Viaggio nell'Egitto o nell'alta Nubia, p. 254.
(2) Wilkinson. The Ancient Egyptians, vol. II, p. 19.
(3) Prompt, Le Soudan nilotique, Bulletin de l'Institut égyptien. 1893, p. 75.

contradiction avec la réalité, on qualifierait, décrirait, un fleuve comme étant ce qu'il n'est pas.

Ce fait semble avoir embarrassé les voyageurs depuis bien longtemps ; selon Bruce... « dans la plaine entre « le Fazoglo et le Sennaar, le fleuve s'appelle *Nil*, « c'est-à-dire, bleu ; et les arabes traduisent ce mot « par celui d'*Azergue*, que le Nil porte jusque auprès « d'Halfaïa, où il se joint au fleuve blanc » (1). Il est évident que Bruce aurait vu dans le nom « Nil » l'équivalent de l'arabe نيل « indigo » ; puis il aurait supposé qu' « Azergue » c'est-à-dire أزرق en était la traduction (2) ; mais les Arabes n'auraient eu aucun besoin de traduire le nom « Nil » ; ils l'auraient gardé.

D'après M. Casati « le Bahr-el-Azrek, ou fleuve bleu « est peut-être ainsi nommé à cause de l'indigotier « d'où l'on extrait la couleur bleue » (3) ; cette explication ne supporte pas même un examen.

M. Caillaud dit : « Le fleuve Bleu, dans les régions du « sud, coulant en général sur un fond de roche, doit à « sa limpidité son nom de Bleu ; le fleuve Blanc, au « contraire, roule probablement ses eaux dans un lit « argileux » (4). Ces observations sont peu satisfaisantes ; les eaux du *bahr el azreq* sont généralement bourbeuses ; il est probable que M. Caillaud a voulu dire que le fleuve blanc a été ainsi nommé à cause de la blancheur

(1) Bruce, Voyage en Nubie et Abyssinie, t. IX, page 255.

(2) Peut-être aurait-il cru, à cause de la couleur sombre des eaux.

(3) Casati, Dieci anni in Equatoria, vol. I. p 13, cf. Forni, Viaggio nell' Egitto e nell' alta Nubia, vol. I, p. 253.

(4) Caillaud, Voyage à Meroé, t. II, p. 202 s.

de ses eaux, et le fleuve (selon lui), « bleu » à cause de l'argile ou limon, charrié par les eaux ; mais ces limons ne sont pas bleus, ils sont noirs.

D'après Wilkinson « le nom Bahr el Azrek en opposi-« tion de Bahr el Abiad ou « fleuve *blanc* » doit être « traduit fleuve *noir* (non pas bleu) : malgré que *azreq* ait « la signification de bleu » il est aussi employé dans le « sens de notre noir foncé (1) ; et hossan *azrek* est un « cheval noir, non pas bleu » (2). Sur ces observations de Wilkinson on peut faire des réflexions ; d'abord, même d'après lui, on n'aurait pas dû employer le mot أزرق avec une signification exceptionnelle, puisque les eaux du fleuve sont noirâtres, ou noires; on s'attendrait à trouver employé le mot اسود ; enfin peut-être y a-t-il lieu de modifier la traduction d'*azreq* par « noir foncé » et le traduire par « bleu foncé » ou « noirâtre ».

Dans la dernière séance de l'Institut égyptien M. le président, Yacoub Artin pacha (3), a attiré l'attention sur un fait qui s'accorderait bien avec ce que nous venons de voir ; dans l'histoire d'Abu Salih (4), il est dit qu'il y a dans le Soudan un fleuve connu par le nom « le blanc » ; ce fleuve s'unit à un autre connu par le nom « le noir » ; ce dernier vient de l'est ; puis dit-il « ce fleuve noir sort d'une montagne noire, il

(1) « Jet black ».

(2) Wilkinson, The Ancient Egyptians, vol. II, p. 20

(3) Note sur le Nil bleu, Bulletin de l'Institut égyptien, novembre 1895.

(4) Evetts, The Churches and monesteries, of Egypt and Some neighboring countries attributed to Abu Salih, the armenian ed. and translated by B. T. A. Evetts. — p. 276, Fol. 101 b. le texte arabe تاريخ الشيخ أبي صلح fol, 101.

« coule sur des pierres noires (et son) eau (est) très « noire, et il lui est voisin un fleuve jaune ; l'eau des- « cend d'une montagne jaune comme le safran » (1); Il serait très tendant de reconnaître le *bahr el azreq* désigné ici par le nom *el isoued* « le noir » — supposons provisoirement qu'il en est ainsi (2).

Selon Quatremère, « Après le Nil blanc est le Nil vert, « qui vient du sud-est et dont l'eau, quoique très verte, « est si limpide qu'elle laisse voir les poissons au fond « de son lit... Le Nil blanc et le Nil vert se réunissent « devant la capitale du royaume d'Alouah, et chacun « d'eux conserve sa couleur bien distincte l'espace de « près d'une journée... » (3). Assurément ici il est question du *bahr el azreq*; mais continuons; d'après Abu

(1) تاريخ الشيخ أبي صلح fol. 101 b. voy. ed. Evetts et p. 276.

(2) Le passage d'Abu Salih relatif au fleuve noir semble être apparenté avec, ou provenir de la même source que celui de Pline (X, 3, ed. Littré t. I, p. 217) selon lequel dans la langue des Ethiopiens *Astapus* signifie *une eau sortant des ténèbres*; *Astabores* signifierait *branche d'eau venant des ténèbres* et *Astusapes* est associé avec l'idée d'*eau cachée*. (Ces étymologies laisseraient la question indécise quant à l'identification du fleuve noir dont parle Abu Salih), par le fait que le nom *Astapus*, aujourd'hui *bahr el azrek* est composé des mots *ast*, signifiant « eau » et *ap* (ou *ab*) « ténèbres » (noir), (et la terminaison grecque *us*) le mot à mot serait « eau noire » (pour une étude sur cette que. t'on voyez Heinrich Schafer, Zeits, für Aeg. spr. 1895, p. 96 s.) peut-être c'est la vrai signification du nom, en ce cas l'*Astapus* « eau noire » pouvait correspondre, ou peut-être aurait été traduit par الاسود, qui serait devenu بحرالازرق ou bien en tout cas il y aurait eu, il semblerait bien, une sorte d'équivalence entre la significations des noms *Astapus*, الاسود (?) et الازرق le fleuve « noir ».

(Note ajouté sur l'épreuve pendant l'impression de cette étude).

(3) Quatremère, Mém. géogr. t. II. p 19 s.

Salih la ville d'Alouah est à l'est d'une grande île « entre les fleuves, le blanc et le vert » (1).

Le fait qu'on trouve le même fleuve désigné par plusieurs noms n'aurait rien de surprenant ; nous l'avons constaté pour le fleuve d'Égypte dans l'antiquité, que le *bahr el azreq* aurait été désigné tantôt par les noms « le noir » « le vert » peut-être le « jaune » (2) et *el azreq* ou *bahr el azreq*, selon la couleur, ou mieux, les couleurs de ses eaux, est parfaitement admissible.

Il s'agit maintenant d'expliquer pourquoi un de ces noms a prévalu et comment un fleuve, dont les eaux sont noirâtres, a reçu le nom *bahr el azreq*.

Quand on consulte le dictionnaire arabe, on y trouve le mot أزرق traduit « bleu » (3) ; mais Lane fait observer, à propos du mot أزرق que « de nos jours il est souvent « employé improprement comme signifiant *noir* ; et est « appliqué à un cheval, un âne, un mulet, un oiseau et « à un animal quelconque, quelquefois à d'autres « objets, avec la signification *gris* ou couleur de cendre » (4).

(1) Voy, ed. Evetts. texte arabe, fol. 95, a. b. et trad. p. 263, et note et Yacoub Artin pacha, note sur le Nil bleu, Bulletin de l'Institnt égyptien, novembre 1895.

(2) Le nom « le jaune » dans le passage précité d'Abu Salih est peut-être, un autre nom du fleuve « le noir » et l'écrivain aurait supposé qu'il s'agissait d'un autre fleuve, — peut-être est-ce bien un autre fleuve — le Sobat (?) ou l'Atbara par exemple. (Voy. Yacoub Artin pacha, Note sur le Nil bleu, Bulletin de l'Institut égyptien nov. 1895).

(3) Par exemple, Cherbonneau, Dic. arabe-français, p. 408 (en espag. zarcos).

(4) Lane. Arabic-English Lexicon, p. 1228. La couleur bleu pâle ou bleuâtre, se distingue à peine de la couleur vert pâle, ou verdâtre ; زرقة dans le sens de verdâtre (خضرة) serait admissible mais, du moins à ma connaissance, ce sens n'est pas bien établi, (voy. Lane Arabic-English Lexicon p. 1227-1228).

Dozy dit : « أزرق bleu. L'emploi de ce mot dans le sens de « *noir* n'est pas un néologisme, comme on serait tenté de « le croire quand on consulte Lane, car أزرق était déjà « la couleur du deuil sous les Abbasides... et l'on sait « que sous cette dynastie les vêtements de deuil étaient « noirs — Gris (cheval)... Chevaux bleus ; les Arabes « appellent *bleu* le cheval gris étourneau foncé » (1). Il me semble qu'il serait plus correct de dire que les Arabes appelaient *azreq* le cheval étourneau foncé, en tout cas, tandis que le mot *azreq* signifie « bleu » ; il faudrait bien admettre la signification « gris », c'est-à-dire, blanc et noir mêlé, en un mot « noirâtre » et enfin « noir ».

Maintenant quant au nom *bahr el azreq*, n'ayant jamais moi-même séjourné dans le Soudan (égyptien) je me suis renseigné auprès de personnes qui y avaient passé de nombreuses années ; selon l'opinion de ces personnes les eaux du *bahr el abyad* sont blanches, mais celles du *bahr el azreq* sont noirâtres ou même noires (2) ; des personnes m'ont dit que dans le Soudan (égyptien) le mot dont on se sert habituellement pour indiquer ce qui est de couleur sombre, très foncée, noirâtre ou noire, est أزرق, le mot اسود étant très peu employé dans ce sens, (il sert à indiquer plutôt ce qui est néfaste) (3) ; enfin on indique la couleur bleue par le mot سماوى.

(1) Dozy, supplément aux Dic. arabes, p. 588.

(2) «.. of a dark-brown colour... » Petherick, Egypt, the Soudan and Central Africa, p. 331.

(3) On ne peut pas objecter que le mot Soudan, lui-même, dérive du mot آسود car les habitants de ce pays, sauf sous une influence étrangère, ne se désignent pas ainsi, ils sont désignés par des étrangers comme

Il semble probable que le mot أزرق servait (et sert) à indiquer la couleur bleue *foncée*, qui se distingue à peine de la couleur noire ; puis on aurait assimilé, c'est-à-dire considéré comme étant une seule et indiqué par le même mot les deux couleurs *bleue foncée* et *noire* (de même que les nuances intermédiaires) ; d'un autre côté la couleur bleue aurait été (et est) désignée par un autre mot : (céleste) سماوى, (سماوي).

Je citerai maintenant des exemples du mot أزرق employé dans le Soudan (égyptien) pour indiquer la couleur noirâtre ou noire. Dans le pays de Sennaar où coule le *bahr el azreq*, on distingue, dit-on, habituellement les hommes par un qualificatif selon la couleur de la peau ; ainsi, un homme blanc serait, naturellement, désigné par le qualificatif, *el abyad* ; un homme pâle, souvent d'origine arabe, est dit *el asfar* ; un mulâtre, est dit *el ahmar* et un homme de couleur encore plus sombre, c'est-à-dire un nègre, est qualifié *el azreq* ; il y a encore d'autres qualifications pour les diverses nuances de couleur (1) ; les nègres de sang pur

étant des Soudaniens, c'est-à-dire, des noirs, — par exemple, un Égyptien dirait qu'un homme est un Soudanien, mais l'homme lui-même dira qu'il est de telle ou telle tribu, — ou bien localité.

(1) Par exemple, *el-akhdar* litt. : « le vert » sert à désigner un homme de couleur très sombre, probablement plus foncé (noirâtre) que celui dit *el-ahmar*, mais plus pâle que celui dit *el-azreq*, — *el-akhdar* employé comme qualificatif d'un homme est un autre exemple d'un nom de couleur employé avec une signification hors de son sens ordinaire en arabe, — beaucoup plus frappant que ceux d'*ahmar* et d'*asfar*. Pour des diverses désignations des personnes employées au pays du Senaar. Voy., par exemple, Colton's, General Atlas, (New York, 1873) article Nubia (Sennar). — Toutes ces désignations (au féminin) doivent s'appliquer également aux femmes.

sont souvent désignés, qualifiés, selon la tribu ou localité de leur origine.

Quant à la qualification d'*el azreq*, rappelons l'exemple déjà cité (1) عثمان الازرق c'est-à-dire, « Othman le nègre » pour le distinguer des hommes d'origine arabe, des mulâtres, et, enfin, des soudaniens de sang pur ; voici un autre exemple du mot أزرق employé dans le Soudan (égyptien) pour indiquer la couleur noire. Le père Ohrwalder raconte que chaque khalif avait ses propres soldats, cavalerie, porte-lances, tous de la tribu à laquelle il appartient « chacun avait son drapeau dis-« tinctif ; celui d'Abdulah la Raya Zerga ou drapeau « noir » (2) — d'ailleurs le père Ohrwalder dit : « le « grand drapeau noir du khalif Abdullah s'élève haut « au-dessus d'eux tous » (3).

Ainsi de même qu'un individu dont la peau est de couleur noirâtre ou noire, est qualifié *el azreq* et un drapeau noir, est dit *raya zerga*, de même un fleuve dont les eaux sont de couleurs sombre noirâtre ou noire, est qualifié *el azreq*, d'où le nom *bahr el azreq*, qui signifie « le fleuve noir » (4).

(1) Bulletin de l'Institut égyptien, 1893, p. 456.

(2) Ohwralder, Ten Years Captivity in the Mahdi's Camp. trad Wingate, p. 15.

(3) Ten years Captivity in the Mahdi's Camp. p. 281.

(4) Rappelons, ainsi que nous l'avons vu, là-bas, le mot *azreq* n'est pas employé pour indiquer la couleur bleue et les eaux de ce fleuve ne sont jamais bleues — *azreq* y signifie bleu foncé, noirâtre, gris, (c'est-à-dire blanc et noir mêlés), et enfin noir ; quand même la couleur des eaux de ce fleuve soient tantôt sombres, (grisâtres), noirâtres ou noires cela ne préjuge en rien à ce qu'on eût adopté le mot *azreq* pour le désigner, car c'est précisément la signification de ce mot dans le Soudan (égyptien).

Nous pouvons maintenant résumer cette étude ainsi : un nom propre doit être essentiellement qualificatif ; les noms des fleuves étaient souvent donnés à cause de l'aspect général, la couleur du cours d'eau à nommer; le même fleuve pouvait avoir plusieurs noms, peut-être suggérés par les diverses couleurs des eaux (1) ; quant aux deux fleuves qui se rejoignent à Khartoum, les eaux de l'un d'eux sont blanches d'où le nom *bahr el abyad* « le fleuve blanc », quant à l'autre, dont les eaux sont de couleur sombre (grisâtre), noirâtre ou même noire, ce fleuve semble avoir eu divers noms, « le noir », « le vert », — peut-être « le jaune », et *el azreq*, assurément *bahr el azreq* ; ces noms variaient entre eux (2) ; la couleur prédominante des eaux de ce fleuve est grisâtre, sombre, noirâtre, et lorsque les deux fleuves se réunissent, leurs eaux, de couleurs différentes, pâles et sombres, — blanches et noires, sont mises en contraste frappant. Le mot employé habituellement, dans le Soudan (égyptien) pour indiquer ce qui est de couleur noirâtre étant *azreq*, ainsi, l'un des deux fleuves, qui se réuniraient à Khartoum, était nommé *bahr el abyad* « le fleuve blanc » et en opposition l'autre *bahr el azreq* « le fleuve noir » ; ce nom, étant celui qui indiquait l'état habituel du fleuve, était généralement adopté et les autres lui cédaient peu à peu place.

Lorsque les désignations de *bahr el abyad* et *bahr el azreq* furent répandues dans le monde et qu'on éprouva le besoin de les traduire dans les langues étrangères, pour

(1) Qui changent de couleur, souvent suivant les saison de l'année.
(2) Peut-être suivant la couleur ou les couleurs des eaux.

le *bahr el abyad* « le fleuve blanc » il n'y eut pas d'équivoque, mais pour la traduction de nom *bahr el azreq*, il y eut un malentendu curieux ; le mot *azreq*, dans l'acception généralement reçue signifiant « bleu » on traduisit, sans se rendre compte ni de la raison d'être ni de l'origine du nom, *bahr el azreq* par « le fleuve bleu ». En faisant ainsi on qualifiait un fleuve comme étant ce qu'il n'est pas et ce que les auteurs de ce nom n'avaient aucune intention de le qualifier ; car *bahr el azreq* signifiait et signifie, pour eux « le fleuve noir ».

Il semblerait donc qu'on devrait indiquer les deux fleuves qui se rejoignent à Khartoum, l'un par le nom « le fleuve blanc », l'autre par le nom « le fleuve noir ». Mais ces désignations seraient un peu trop vagues et peuvent donner lieu à des équivoques ; peut-être vaudrait-il mieux dire : « le Nil Blanc » — « le Nil Noir » et « le Nil ».

APPENDICE

Parmi les personnes que j'avais consultées relativement à la signification du mot *azreq*, était le père Ohrwalder, actuellement à Souakin, et qui a passé tant d'années dans le Soudan (1) ; après avoir rédigé le présent travail j'ai reçu une lettre de lui ; tandis qu'elle est bien d'accord pour le fond avec ce qui se trouve développé dans les pages précédentes elle diffère légèrement sur les détails; si je l'ai bien compris, le père Ohrwalder doute que les Soudaniens employaient le mot اسود pour signifier « noir » dans un sens moral et أزرق pour indiquer la couleur ; il ne semble pas penser que les Soudaniens sont capables de faire une pareille distinction, mais il dit que pratiquement les Soudaniens comprennent par *azreq* « noir », comme, par exemple, dans le cas du drapeau du khalif Abdullahi, ce drapeau est parfaitement *noir* et est nommé non pas *soda* mais *zerka* ; le père Ohrwalder dit que le vêtement porté ordinairement par les femmes dans le Soudan est nommé *zerka* ou *derka*, la couleur en est bleue qui se rapproche de la couleur noire (je suppose que c'est *bleu foncé*) (2), et que pour azure et les étoffes de couleur bleue on dit *essamaui* ou *labani* (3). Quant au *bahr el azreq*, il croit qu'il est probable que les Soudaniens, dans l'opposition *(galb abiad, galb assuad) bahr abiad, bahr azrek*, comprennent encore ce dernier dans le sens du véritable « noir ». Enfin il croit avoir constaté que ces gens ont peu

(1) Voy. Bulletin de la Société Khédiviale de géographie. IIIe Série, (1892), p. 595 et s.

(2) Blue-black ?

(3) Je suppose correctement, foncièrement, *essamaui* indiquait (et indique) le bleu, et *labani* le bleu pâle.

de capacité à distinguer des couleurs (Farbenblind) ; ainsi les Galla disent « Guràcia » pour *ciel* et encore pour *noir*.

D'après une autre lettre du père Ohrwalder, également de Souakin, il croirait que le Nil blanc est ainsi désigné à cause de ses eaux qui sont blanches ; quant aux eaux du *bahr el azreq*, elles sont pendant la crue et la décroissance d'une couleur jaunâtre (giallastro), mais à l'étiage elles sont limpides et de couleur verte maritime.

Quant à ces observations du père Ohrwalder et dont il m'avait déjà entrenu lors de son séjour au Caire, elles s'accordent bien avec celles qui se trouvent développés dans cet article et de même avec celles que j'avais recueillis d'ailleurs ; ainsi, il en ressort que dans le Soudan (égyptien) le mot *azreq* est employé pour indiquer la couleur *noire*, et qu'on entend par le nom *bahr el azreq* « le fleuve noir ». Mais je crois que, peut-être, il est permis de douter du manque de capacité des Soudaniens à bien distinguer les couleurs ; autant que j'ai pu le constater, ils les distinguent bien. Relativement aux couleurs, je citerai une opinion de M. Max Müller qui dit : « Il y a des « dialectes tels que la *Hawaïenne,* dans lequel on ne distingue « pas entre le noir, le bleu et le vert foncé, ni entre le jaune « brillant et le blanc, ni entre le brun et le rouge ; cela n'est « pas causé par un manque de perception, car la moindre « variation de teinte est constatée immédiatement par le peuple, « mais d'une indolence d'esprit » (1). Quant au mot « Guràcia » « désignant et le *ciel* et *noir*, je rappellerai qu'en arabe même « كحل (2) signifie « noircir », أكحل « noir », كحلى bleu très foncé et كحلة la voûte azurée, le ciel (3). En berber أبكان « noir » « est pris quelquefois au Gourara dans le sens de bleu foncé » (4)

(1) Max Müller. Lectures on the Science of Language vol. II, p. 343.

(2) « كحل préparation à base d'antimoine..... » Cherbonneau, Dictionnaire arabe-français, p. 1026.

(3) Voy. par exemple Cherbonneau, dictionnaire arabe-français, p. 1026 cf. Marcel, Dictionnaire français-arabe.

(4) René Basset, Notes de Lexicographie berbère, dans le Journal Asiatique 1887 (nov.-dec.), p. 421.

et, également en berber, le mot أزراو sert à indiquer et le bleu et le vert (1); nous croyons qu'il est probable que أبكان indiquait les couleurs noire et bleue *foncée* et أزراو les couleurs bleue *pâle* et *verte* ; on peut supposer qu'en arabe أزرق indiquait le bleu puis, dans le Soudan (égyptien), plus spécialant le bleu foncé auquel on aurait assimilé le noirâtre et le noir ; d'un autre côté le bleu (et le bleu pâle) est indiqué par le mot اسماوى et, probablement, le bleu pâle par « labani ». Il ressort clairement des passages précités des voyageurs (d'accord en celà avec les lettres du père Ohrwalder), que les eaux du *bahr el azreq* ne sont jamais *bleues*. Quant au fait que les eaux de ce fleuve sont quelquefois jaunâtres porterait à supposer que ce fleuve aurait pu être nommé *el asfar* « le jaune » ou *bahr el asfar* « le fleuve jaune » ; le fait qu'à l'étiage les eaux sont vertes expliquerait l'origine du nom « *el akhdar* » « le vert », donné à ce fleuve ; quand il y a beaucoup de limon, la couleur des eaux doit être noirâtre (2); ainsi que nous l'avons vu les deux fleuves qui se réunissent à Khartoum coulent dans un même lit; les eaux de l'un sont blanches, de l'autre sombres, en quelque sorte l'un blanchâtre l'autre noirâtre; l'un aurait été nommé *el abyad* « le blanc » ou *bahr el abyad* « le fleuve blanc », l'autre, *el isoued* « le noir » ou *bahr el isoued*, « le fleuve noir » ; puis le même sens aurait été rendu par le mot couramment employé pour indiquer cette couleur ; « *azreq* » d'où le fleuve aurait été nommé *el azreq* « le noir » ou *bahr el azreq* « le fleuve ncir » ; en supposant

(1) René Basset, Notes de lexicographie berbère dans le Journal Asiatique, 1885 (août-sept.) p. 333 et 369 — 1887 (nov.-déc.), p. 403 et 429. — En berber ازكناغ sert à indiquer la couleur *rouge*, mais ce même mot peut également indiquer la couleur jaune (voy. René Basset, Journal Asiatique 1887 (nov.-déc.), p. 426 et 416. Ce qui aurait aidé à l'assimilation, à la confusion entre ces couleurs, c'est le fait de la ressemblance entre eux, ainsi, le « bleu foncé » et le « noir » se distinguent à peine — le « bleu » et le « vert » (dans le spectrascope sont contigu) — le « jaune » et l'« orangé » auraient été considérés comme une seule couleur, (le rouge (l'orange) et le jaune sont contigus).

(2) « ... of a dark-brown colour », Petherick passage précité.

que ce nom aurait été d'abord appliqué au fleuve *bahr el azreq* « le fleuve noir » dans la région de Khartoum, ou bien encore plus exactement, à la jonction des deux fleuves, il est admissible qu'à fur et à mesure que l'on remontait le fleuve on aurait gardé la même désignation.

Enfin, en résumé, dans le Soudan (égyptien) de même qu'un vètement de couleur bleu foncé est nommé *zerka* ou *derka* ; un homme dont la peau est de couleur noirâtre ou noire, est qualifiée *el azreq*, et un drapeau parfaitement noir est nommé *raya zerka* ; de même un fleuve dont les eaux sont généralement de couleur sombre, (ce qui fait ressortir encore davantage cette couleur, c'est l'opposition avec les eaux blanches), est nommé *el azreq* « le noir » ou bien *bahr el azreq* « le fleuve noir », ainsi dans le Soudan égyptien, les indigènes entendaient, et entendent par l'expression *bahr el azreq* « le fleuve noir » et par suite on doit le traduire ainsi ; mais cette désignation serait un peu trop vague ; il vaudrait mieux dire « le Nil noir ».

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE
DU CAIRE

SOUS LE PATRONAGE DE

SON ALTESSE LE KHÉDIVE

Président :

S. E. le Dr ABBATE PACHA, *Médecin consultant de S. A. le Khédive.*

Vice-Présidents :

S. E. HUSSEIN FAKRY PACHA, *Ministre des Travaux publics.*
COLONEL WINGATE BEY, *Directeur de l'Intelligence Depart. E. A.*

Secrétaire général :

Dr BONOLA BEY, *Avocat.*

Secrétaires :

COMM. T. FIGARI, *Avocat.*
AHMED ZÉKI, *Chef de bureau à la Présidence du Conseil.*

Trésorier :

C. BOINET BEY, *Délégué au Conseil Financier.*

Commission Centrale :

A. BIRCHER, *Négociant.*
O. BORELLI BEY, *Avocat.*
A. CAMERON, *Conseiller à la Cour d'appel indigène.*
C. GRAND BEY, *Ingr, Directeur général des services de la ville du Caire.*
J. R. GIBSON, *Commissaire Directeur anglais des Domaines de l'État.*
S. E. ISMAIL PACHA, (el Felaki), *Astronome.*
S. E. MOHAMED MOKTAR PACHA, *Directeur de la Daïra Kassa.*
J. B. PIOT, *Vétérinaire en chef de l'administration des Domaines de l'Etat.*
BARON DE RICHTOFEN, *Commissaire allemand à la Caisse de la Dette Publique.*
F. VENTRE BEY, *Ingénieur en chef de la Daïra Sanieh.*
COMTE CH. ZALUSKI, *Commissaire autrichien à la Caisse de la Dette Publique.*

Le Président et le Secrétaire général sont nommés par S. A. le Khédive. Les autres Membres ont été nommés dans l'Assemblée générale du 27 janvier 1894.

IVe Série. — Numéro 10.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE:



LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1896

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

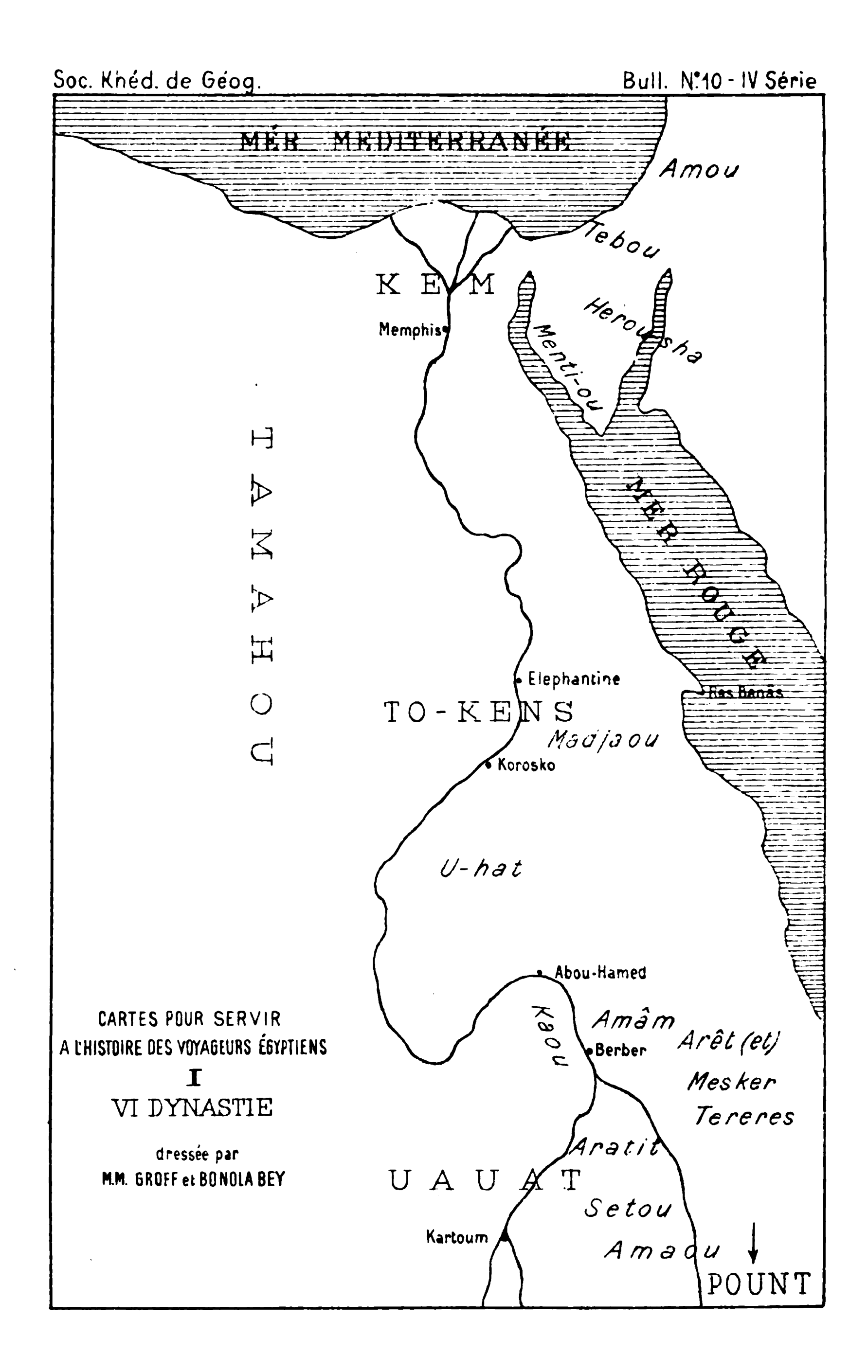
GÉOGRAPHIE

IVe Série. — N° 10. — Décembre 1896.

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1896


Soc. Khéd. de Géog.
Bull. N°10 - IV Série
MER MEDITERRANÉE
Amou
Tebou
KEM
Herousha
Memphis
Menti-ou
TAMAHOU
MER ROUGE
Elephantine
Ras Benâs
TO-KENS
Madjaou
Korosko
U-hat
Abou-Hamed
Kaou
Amâm
CARTES POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DES VOYAGEURS ÉGYPTIENS
I
VI DYNASTIE
dressée par
M.M. GROFF et BONOLA BEY
Berber
Arêt (et)
Mesker
Tereres
Aratit
UAUAT
Setou
Kartoum
Amaou
POUNT

LES VOYAGEURS ÉGYPTIENS

PAR

le Dr Frédéric BONOLA Bey.

Secrétaire général de la Société.

I.

ANCIEN EMPIRE

Les anciens habitants de l'Egypte — nous parlons de ceux de l'époque memphitique, d'il y a cinq ou six mille ans — concevaient le monde à l'instar de leur vallée, c'est-à-dire comme une plaine oblongue, traversée par un fleuve et entourée de montagnes: ce fleuve (le Nil) était censé descendre du ciel et se jeter dans une grande mer qui bornait le monde au Sud ; de là, il traversait la terre habitée (l'Egypte) pour déboucher dans une mer au Nord, dans l'Ouaz-Oirit, la *Grande-Verte*. Le ciel, plat selon les uns, voûté selon les autres, était soutenu par quatre piliers, situés sur les montagnes aux quatre points cardinaux.

Cette conception élémentaire, que nous retrouvons chez tous les peuples primitifs, qui font de leur demeure le centre du monde habité, ne devait pas durer longtemps. Le commerce, l'industrie, les guerres, l'esprit aventureux, la crainte des châtiments plus ou moins

(1) Voir le compte rendu, séance 21 mars 1895.

mérités, les persécutions politiques et l'ambition des monarques, devaient pousser les Egyptiens hors de leur habitat et les mettre bientôt en communication avec des peuples et des pays nouveaux.

En fouillant dans les restes d'une époque si reculée pour y trouver les traces de ceux qui méritent de figurer dans l'histoire de la géographie, nous devons mettre de côté nos idées actuelles sur les qualités et la nature des travaux d'un voyageur. Nous considérons aujourd'hui comme tel seulement celui, qui, étudiant un pays assez connu en complète la connaissance scientifique, ou bien encore, l'explorateur qui révèle scientifiquement des régions nouvelles. Dans les temps anciens, à l'aurore de l'histoire, doivent figurer, à notre avis, dans le cadre des voyageurs, des *révélateurs de la terre*, non seulement ceux qui ont apporté à l'Egypte, par des voyages, la connaissance de pays nouveaux, mais tous ceux qui, de toutes manières, ont contribué à élargir les connaissances géographiques de leurs conationaux, tous ceux qui ont tracé les premiers sillons par lesquels la plus ancienne civilisation du monde s'est répandue en dehors de son berceau natal.

Après cette remarque, veuillez m'en permettre une seconde. Quoique le sujet choisi soit, dans ses premiers chapitres, entièrement de la compétence de l'archéologie égyptienne, je dois avouer que mes connaissances dans cette branche sont tout à fait rudimentaires ; j'ai dû puiser donc mes notices dans les ouvrages des savants qui ont leur place marquée dans cette science: Maspero, Chabas, de Rougé, Schiaparelli, etc., et j'ai invoqué l'aide

et les conseils de notre savant collègue M. W. Groff, que je tiens à remercier publiquement de son aimable et docte concours.

Ceci établi, j'entre en matière.

*
* *

Les premières dynasties de l'Egypte remontent à une époque si lointaine, qu'il est difficile d'établir quels événements sont du domaine de l'histoire et quels appartiennent à la légende.

Toutefois, grâce aux persévérantes recherches des archéologues, on a pu constater que, dès ces temps si reculés, des mineurs égyptiens avaient franchi le sol de la patrie pour exploiter les mines de turquoises et de cuivre qui se trouvent dans les Ouadi de la péninsule sinaïtique (1). Le roi Snefrou, le premier Pharaon de la IV[e] dynastie, était censé le fondateur de cette colonie, qu'il eut établie après avoir écrasé les *Menti-u*, ou pasteurs du Sinaï (2). Mais il y a peu d'années, M. Benedite (3) a découvert, dans le Ouadi Ghenneh, entre la quatrième et la cinquième mine, engagée au milieu d'un groupe de dessins d'un style des plus archaïques, une stèle représentant le roi Ṣoziri de la III[e] dynastie.

C'est le document historique le plus ancien que nous possédons sur l'Egypte, et, jusqu'à ce que de nouvelles découvertes viennent infirmer cette opinion, nous

(1) V. Brugsch. *Wanderung nach den Türkishminen.*

(2) Pour la transcription des noms égyptiens, je me suis rapporté à M. Groff.

(3) Recueil de travaux, etc., XVI. 104 : *Le nom d'épervier du roi Soziri.*

devons admettre, avec M. Benedite, que Soziri est, probablement, le fondateur de la colonie des mineurs. C'est lui qui, le premier, fit connaître aux Égyptiens l'existence d'autres peuples et d'autres contrées en dehors du parallélogramme légendaire, où ils enfermaient le monde habité.

C'est, paraît-il, à ce Pharaon, qu'il faut attribuer la construction d'une muraille entre Assouan et Philæ, et celle de la pyramide à degrés de Dashour, où il aurait été enseveli.

Après Soziri, nous trouvons sur le parois des montagnes du Sinaï, et précisément dans le Ouadi Maggârah, la célèbre stèle de Snefrou :

« Le roi tout-puissant, maître des diadèmes, roi du Midi et du Nord, maître de la vérité, Horus d'or, celui qui donne la vie et le bonheur, faisant dilater tous les cœurs » (tels sont les termes de l'inscription), est représenté dans l'attitude d'écraser avec sa hache un ennemi.

Le règne de Snefrou a laissé de tels souvenirs chez les anciens, que son culte s'est continué jusque sous les Ptolémées. C'est sur les monuments de son époque que nous trouvons mentionnés les premiers noms historiques de femme, celui de la reine *Mer-ti-tef* et de *Nefer-t-kau*, sa fille. Ces noms, sont accompagnés d'épithètes d'une grâce et d'une douceur exquises, et qui révèlent chez les Egyptiens d'il y a cinq ou six mille ans, une galanterie digne de notre admiration.

La reine y est, en effet, appelée « l'associée au Seigneur du vautour et de l'uræus — la grande favorite du roi Snefrou — l'épouse de celui qu'elle aime. »

La fille du roi est qualifiée « la chérie de son père, la fille aimée qui est sortie de son flanc » (1).

Chéops, de la IVe dynastie, Sakouri, de la Ve (3900 av. J.-C.) Assa, ont également leurs noms gravés sur les rochers du Sinaï. Les mines étaient souvent visitées par des inspecteurs envoyés par les Pharaons, malgré l'affirmation contraire d'un fonctionnaire de la XIIe dynastie, qui s'exprime ainsi :

« Je suis venu aux mines, j'ai commencé les travaux, j'ai opéré les prélèvements sur les produits du cuivre : jamais cela ne s'était fait depuis le règne de Snefrou. »

*
* *

Nous voici bientôt arrivés à l'avènement de la VIe dynastie, à l'époque des grands voyages, c'est-à-dire de ceux dont nous pouvons retracer les épisodes les plus saillants.

Toutefois il ne faut pas croire, ainsi que l'observe Maspero dans son *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, que les connaissances géographiques des Egyptiens avant Papi Ier se bornaient aux montagnes désertes du Sinaï. Le peuple égyptien n'était pas si casanier qu'on peut le supposer, ni si ignorant du monde qui s'étalait au Nord de son pays. D'où venaient, en effet, le sapin, le cèdre, le cyprès qu'il employait à la menuiserie civile et militaire, l'étain, le fer, l'ambre et tous les autres matériaux ou matières dont nous trouvons trace dans les restes de cette époque et qui n'ont jamais été des produits du sol égyptien ?

(1) Lepsius. Denkmaler, II, 16, 17, 122.

Les anciens Egyptiens savaient qu'au delà de la Grande-Verte, presque aux pieds des montagnes, derrière lesquelles, d'après leurs cosmographie, le soleil voyageait pendant la nuit, des îles et des contrées fertiles s'étendaient, sans nombre, peuplées par les *Ha-ou-Ni-bou* (maîtres du Nord). « Rien, si ce n'est un vieux préjugé, ne nous empêche d'admettre que les Egyptiens d'alors, allaient par mer aux villes d'Asie et chez les Ha-ou-ni-bou (1). »

Au Sud, les princes d'Eléphantine avaient sans doute, poussé des reconnaissances au delà de leur frontière : des navires faisaient le cabotage de la mer Rouge, et peut-être la route qui mène d'Assouan à Ras Banâs était fréquentée, comme plus tard une route fut ouverte entre Kéneh et Koçeir.

Au delà d'Eléphantine on entrait dans le pays des *To-kens*, (*archers*) et plus au Sud de ces peuplades s'étendait le pays mal connu de *Uaua-t*, c'est-à-dire des peuples qui n'ont pas un langage (égyptien), *qui bégaient*, ou encore des peuples *lointains*.

Au delà de Uaua-t, était le pays béni, la terre heureuse « d'où venait toute sorte de bonnes choses», le Pount, que nous trouverons dans les siècles postérieurs reculé jusqu'au cap des Aromates.

Au delà de Uaua-t et du Pount, se trouvait la *Terre des Manes*, le pays de l'arbre As, où les dieux se promènent, et enfin la mer mystérieuse d'où sortait le Nil et où des îles flottantes étaient le théâtre d'événements extraordinaires, dont la légende courait encore parmi le peuple à des époques postérieures.

(1) MASPERO. Histoire, etc.

Ces légendes, ou pour mieux dire ces récits et ces romans, qui sont les premiers essais de la littérature populaire de l'humanité, nous ont conservé la tradition des croyances géographiques du peuple égyptien sur les pays du Sud, aux temps auxquels « les dieux régnaient sur la terre ».

Citons, comme exemple, les récits des *Deux frères* et celui du *Naufragé*.

*
* *

Le manuscrit des *Deux frères*, acheté en 1852 en Italie par Mme Elisabeth d'Orbiney, traduit et commenté par De Rougé, Goodvin, Birch, Chabas, Maspero, Groff, (1), etc., a été une véritable surprise. On ignorait complètement que les anciens habitants de l'Egypte fussent en possession d'une littérature romanesque. Les recherches activées depuis la découverte du *Papyrus d'Orbiney*, ont mis au contraire au jour une quantité de récits, de romans, de nouvelles, dus à la plume des anciens *scriba*, dans lesquels le fantastique le plus exubérant et le naturalisme le plus outré marchent de pair.

Dans le récit des *Deux frères* nous trouvons donc les notices sur les pays du Sud, auxquelles nous avons fait allusion. Voicî un résumé :

Deux frères, Anpou, l'aîné, et Bataou, travaillent aux champs. Anpou envoya Bataou à la maison prendre des semences ; Bataou trouve sa belle-sœur occupée à sa toilette ; celle-ci remarque le jeune homme et lui fait des propositions. Bataou la repousse avec horreur et rejoint son frère.

(1) VILLIAM GROFF. *Etude sur le Papyrus d'Orbiney*. Paris, 1888.

Le soir, revenant à la maison, la vache qui marchait en tête, arrivée à l'entrée de l'étable dit à Bataou : « Voici ton grand frère qui se tient devant toi, avec son couteau pour te tuer ». La seconde vache lui tint le même langage et Bataou put apercevoir, en effet, les pieds de son grand frère qui se tenait derrière la porte.

La fureur d'Anpou est expliquée par le conteur comme suit : M[me] Anpou, exaspérée par le refus de Bataou, et craignant une dénonciation de celui-ci, l'avait calomnié auprès de son frère aîné, comme auteur d'un attentat à sa vertu.

Lorsque Bataou s'aperçut que son frère le guettait, il prit la fuite. Anpou le poursuivit à travers champs et vallées, mais Bataou ayant invoqué le secours de la divinité, un grand fleuve, rempli de crocodiles, surgit à l'improviste et sépare les deux frères.

Alors Bataou de l'autre rive proclame son innocence et annonce qu'il va remonter le fleuve pour se porter dans la vallée de l'arbre As, ou, en plaçant son cœur au sommet de l'arbre, il se garantit l'immortalité, jusqu'à ce qu'un accident fera tomber le cœur à terre.

Dans cette contrée heureuse, Bataou passait son temps à chasser les bêtes et à se construire une villa. Un jour, il rencontra l'Enneade des dieux (l'ensemble théorique de neuf personnes divines) qui trouva nécessaire de lui donner une compagne ; elle lui « fabriqua une femme, qui était parfaite en ses membres plus que femme en la terre entière, car l'essence des dieux était en elle ».

Une boucle des cheveux de cette Eve tomba un jour dans le fleuve et arriva à l'endroit où les blanchisseuses

lavaient les vêtements de Pharaon. Les vêtements s'imprégnèrent d'une senteur si délicieuse, que Pharaon appela devant lui les scribes magiciens.

« Cette boucle — répondirent ceux-ci — appartient à une fille de Phra-Harmakis, qui a en elle l'essence de tous les dieux ».

« Que des messagers aillent vers toute terre étrangère pour chercher cette fille ; un messager ira à l'endroit de l'arbre As ; que beaucoup d'hommes aillent avec lui et la ramènent. » Beaucoup de temps après cela, les messagers, qui étaient allés dans la terre étrangère, vinrent faire leur rapport à Sa Majesté v. s f. (1). « Mais ceux qui étaient allés vers l'endroit de l'arbre As ne revinrent pas, car Bataou les avait tués, laissant un seul d'entre eux pour faire rapport à Sa Majesté v. s. f. Sa Majesté v. s. f. fit partir beaucoup d'hommes et d'archers, aussi des hommes de char, pour ramener la fille des dieux ; une femme était avec eux avec de beaux bijoux. »

.... Cette femme vint en Egypte avec la fille créée par les Dieux, etc.

D'après ce récit, dû à un scribe de la XIX[e] dynastie, mais qui n'est que la reproduction d'un conte très ancien, au Sud de l'Egypte se trouvait donc une sorte de paradis, où il y avait l'arbre As, arbre de l'immortalité, où se promenait le Cycle des dieux. Cette région était arrosée par le Nil, qui apporta à Memphis la boucle parfumée de l'épouse de Bataou ; cette région était bien accessible aux mortels, car Bataou s'y réfugia et les hommes de

(1) Vie, santé, force.

Pharaon y allèrent se faire exterminer par le chasseur immortel (1).

Ce récit nous décrit, en outre, des scènes qui ne devaient pas être rares à la cour de Pharaon. Le roi désirait contrôler une nouvelle se rapportant à des choses se passant en pays inconnus : il consultait ses scribes magiciens et faisait partir des messagers, ou des expéditions armées. pour trouver et ramener la chose ou la personne qui avait allumé la convoitise du monarque.

Ces messagers, ou les hommes de l'expédition, quelquefois disparaissaient; d'autres revenaient avec des nouvelles plus ou moins fondées; ou mieux l'objet ou la personne en question étaient trouvés. Les messagers, ou les membres de l'expédition, ne tarissaient pas en exagération de ce qu'ils avaient vu et éprouvé, et, la fantasie aidant, on créait un monde géographique tout à fait fabuleux. Ainsi, au moyen âge, on plaça dans l'Océan les îles fantastiques des Sept Saints, de Saint-Brandano, et, dans la Méditerranée, l'île mystérieuse que le sire de Joinville a vu suivre l'expédition des croisés sous Louis IX ; dans les montagnes de l'Asie, les trompettes gigantesques d'Alexandre, que le vent faisait jouer à l'épouvante des Mogols; en Extrême-Orient, les portes mêmes du paradis qu'un moine effronté prétend avoir touchées de son doigt, etc...

Le manuscrit du *Naufragé*, découvert et traduit en 1880 par Golenischeff, est plus ancien que celui des deux frères, car il appartient à la XII[e] dynastie, quoique l'époque de la mise en scène soit indécise.

(1) GROFF, *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1892, page 15

Un Egyptien, embarqué sur un navire de cent cinquante coudées de long sur quarante de large, avec cent cinquante matelots « des meilleurs du pays d'Egypte, qui avaient vu ciel et terre, et dont le cœur était plus résolu que celui du lion », remonta le Nil jusqu'au delà de la région de Uaua-t, quand une bourrasque fit sombrer le navire. Le conteur seul se sauve, attaché à une pièce de bois, et une vague de la *mer* le jeta sur une île, où il se trouva seul, « n'ayant d'autre compagnon que son propre cœur ».

Le naufragé trouva dans cette île des figues, toute sorte de légumes magnifiques, des baies et des graines, des melons de toutes espèces, du raisin, des poissons, des oiseaux.

Il se rassasia, alluma le feu et dressa un bûcher de sacrifice aux dieux. Soudain, il entendit un bruit semblable au tonnerre ; les arbres frissonnèrent, la terre trembla ; un grand serpent approchait ; « Il était long de trente coudées, sa barbe dépassait la longueur de deux coudées, son corps était comme incrusté d'or et sa couleur comme celle du lapis vrai ».

Le naufragé, terrifié, se prosterna devant le monstre en suppliant ; mais celui-ci le prit dans sa bouche et le transporta doucement à son gîte, en lui recommandant de dire la vérité sur son arrivée à l'*Ile du Double*.

Le naufragé dit ce qui lui était arrivé, et, à son tour, le serpent entra, comme un brave homme, dans les confidences : il n'était pas seul, mais avec ses frères et ses enfants il faisait une famille de soixante-quinze serpents : il était le souverain du pays de Pount, où il y

avait tant de richesses en aromates, qu'il déclina la promesse du naufragé de lui en faire envoyer par le Pharaon ; il promit au naufragé que dans quatre mois un navire serait venu le prendre pour le restituer à sa patrie.

En effet, à l'époque fixée, le naufragé prit place a bord d'un navire qui le ramena en Egypte, chargé de cadeaux du serpent, dents d'éléphants, levriers, cynocéphales, singes verts, poudre d'antimoine, de cyprès, d'encens, de pommade, de bois de brésillet, etc..... Après le départ du navire, l'île devait se dissoudre dans les vagues (1).

Maspero qualifie ce récit comme théologique; mais, si nous supprimons la figure du serpent et mettons à sa place un chef quelconque d'un pays, le récit devient géographique et parfaitement naturel. Il doit y avoir en ce récit un fond de vérité qui mérite toute attention : nous connaissons le pays de Uaua-t et le Pount; nous savons que les anciens plaçaient une mer aux sources du Nil; les localités correspondent donc à la tradition dominante, mais l'origine, peut-être suspecte des cadeaux et la distance, enhardirent le naufragé, qui couvre avec un élan d'imagination des faits qu'il désire ne pas faire connaître au très puissant maître de la Haute et de la Basse-Egypte. De là, probablement aussi, la raison de la disparition de l'île après son départ. Ainsi les Phéniciens cachaient scrupuleusement à tout le monde la notice des endroits d'où, Dieu sait comment, ils tiraient les marchandises qu'ils étalaient sur les marchés de la Grande-Verte.

(1) V. Maspero. *Contes populaires égyptiens*. Paris, 1882.

*
* *

C'est donc vers le Sud que les Pharaons de la VIe dynastie tournèrent leur attention,et c'est principalement de ce côté qu'ils cherchèrent à acquérir des connaissances géographiques plus étendues.

Il est cependant à supposer que, depuis longtemps déjà, il existait un commerce d'échange des produits égyptiens, rouleaux de toile, verroterie, parfums avec les produits du Soudan, poudre d'or, peaux de lions et de léopards, plumes d'autruches, bois d'ébène, encens, etc... Ce commerce était exercé soit par des caravanes, soit dans des entrepôts établis au croisement des routes principales (1).

Sous le Pharaon Assa, de la Ve dynastie, apparaît enfin le nom de ce qu'on peut appeler, sans conteste, un voyageur. Le grand fonctionnaire Urdudu, le chancelier divin, avait pénétré dans le pays de Pount et en avait ramené un nain, qui frappa le Pharaon de stupeur et fit ses délices, car il dansait la *danse divine*.

Malheureusement, en dehors du nom et de la qualité du voyageur et de l'apport du nain mentionnés dans la grande inscription de Khirkouf, découverte par Schiaparelli (2), nous ne savons rien de cet événement qui dut avoir une grande importance en son temps, puis-

(1) V. FLOYER. *Sur les Sydoniens d'Homère* (*Bulletin de la Société khédiviale de géographie*, IIIe série, page 629).

(2) L'éminent égyptologue italien a bien voulu donner à la Société les prémices de cette découverte. (Voir le *Bulletin de la Société khédiviale de géographie*, III série, p. 781.

qu'on a jugé utile, à une époque bien postérieure, d'en perpétuer le souvenir par une inscription.

Rien n'enpêche de supposer que ce voyage a été fait par mer.

Après Urdudu, les monuments nous font connaître les noms de deux fonctionnaires presque contemporains, ou mieux successeurs l'un de l'autre. Les inscriptions funéraires trouvées dans le tombeau de ces deux personnages ont jeté une lumière éclatante sur les connaissances géographiques des Egyptiens de la VI[e] dynastie : je veux parler de Ouna et de Khirkouf, qui, chargés de missions lointaines par leurs maîtres, nous ont laissé des détails et des noms d'une importance capitale pour notre sujet ; ces inscriptions sont le document géographique le plus remarquable que nous possédons de l'ancien empire.

* * *

L'inscription du tombeau d'Ouna, qui a été découvert par Mariette à Abydos et qui se trouve au musée de Guizeh, nous raconte que Ouna a commencé sa carrière en qualité de «page porteur de la couronne» à la cour du roi Teta, le premier Pharaon de la VI[e] dynastie, triple Horus (Delta, Saïd, Nubie) (1).

Sous Pépi I[er], successeur de Teta, Ouna monta en grade et occupa divers postes «de manière à satisfaire le cœur de son seigneur plus qu'aucun prince, plus qu'aucun noble, plus qu'aucun serviteur ».

(1) V. E. de Rougé. Recherches sur les monuments des premières dynasties.

La première mission dont il fut chargé ce fut d'aller à Troiou (Tourah) y chercher un bloc de *pierre blanche* pour le sarcophage de son maître, mission de haute confiance et de grand honneur en ces temps-là. Il partit sur un grand bateau, accompagné de beaucoup de soldats et s'acquitta avec succès de sa mission.

Elevé au rang d'*ami intime* de Pharaon, Ouna fut chargé de mener une campagne contre les bédouins du Sinaï (les Herou-shâ, maîtres des sables) et contre les Amou (sud de la Syrie). Pour cette guerre — dit l'inscription — il leva des soldats parmi les populations du sud « dans le pays d'Arèt (et), parmi les noirs du pays de Madja, (1) parmi les noirs du pays d'Amâm, parmi les noirs du pays d'Uaua-t, parmi les noirs du pays de Kaou, parmi les noirs du pays des Tamahou (désert libyque)».

Cinq fois, Ouna marcha contre les maîtres des sables et il se comporta avec rigueur: «Cette armée victorieuse vint et coupa leurs figuiers et leurs vignes; cette armée victorieuse vint et incendia les maisons et les châteaux; cette armée victorieuse vint et égorgea leurs milices par myriades.»

Après quoi l'armée de Ouna, montée sur des vaisseaux, débarqua chez les Tebu (El-Arich) et réduisit à l'obéissance les habitants de la contrée.

(1) Les Madjaou que nous rencontrons ici pour la première fois ont joué un rôle bien important dans l'Egypte ancienne. Les gens de cette tribu étaient employés comme agents de police et gardiens, à peu près comme leurs successeurs, les barbarins d'aujourd'hui occupent les places de *boab* (portier). Le mot de Madjaou prenait dans la langue égyptienne, la signification de *coureurs*, de *chasseurs*. Peut être les Madjaou avaient des jambes longues, comme les Dinka d'aujourd'hui, ce qui leur valut les fonctions auxquelles ils étaient de préférence adhibés. Le mot est resté dans le cophte ou *matou* signifie *miles*, engagé. V. Brugsch Zeit. 1882. W. GROFF.

A la suite de ces succès, Ouna, déjà comblé d'honneur, reçut la faveur la plus insigne qu'un roi pût accorder à un sujet : la permission de garder ses sandales dans le palais et même en présence de Pharaon !

Le successeur de Papi, Merenra, continua au vaillant serviteur la confiance de son prédécesseur.

Nommé gouverneur de la Haute-Egypte, Ouna, après avoir pourvu au sarcophage et aux édicules pour le nouveau roi, fût chargé de créer une flottille sur le Nil. Le bois manquait pour la construction des bateaux « et voici que les princes d'Arèt (et), Uaua-t, Amâm, Madja fournirent le bois nécessaire ». Ouna put ainsi établir plusieurs chantiers en Nubie et un, notamment, dans le pays d'Amâm.

Le Pharaon vint visiter les merveilles qu'Ouna avait organisées à Eléphantine et fit graver son nom et son image sur les rochers de la cataracte.

Ouna mourut peu après cette visite, qui fut comme la sanction royale d'une existence très active et utile.

*
* *

Dans l'inscription de Ouna, nous voyons donc paraître plusieurs noms de peuples et de localités de la région qui s'étendait au Sud de l'Egypte. Les égyptologues ne sont pas d'accord sur l'identification de ces noms et de ces contrées. Par une étude attentive de ce document et par des comparaisons avec l'inscription bien plus détaillée de Khirkhouf, mon collègue Groff et moi sommes arrivés à des conclusions que j'exposerai plus loin.

*
* *

Le tombeau de Khirkhouf, grand dignitaire égyptien sous Merenra et Papi II, a été découvert par S. A. la Princesse royale de Suède en février 1892, sur la colline qui borde la rive gauche du Nil à Assouan.

L'éminent égyptologue, M. Ernest Schiaparelli, qui se trouvait sur les lieux, s'occupa bientôt de faire déblayer le monument (1) et de déchiffrer et interpréter une longue inscription qui le couvrait; de ce déchiffrement est sortie la notice étonnante de trois voyageurs et de six voyages inconnus jusqu'ici, et, en plus, les éléments qui nous ont permis d'identifier les localités nommées par Ouna.

Dans la séance du 27 février 1893, M. Schiaparelli a bien voulu nous concéder la faveur d'annoncer, les premiers, au monde scientifique, l'importante découverte.

Les voyages et les voyageurs signalés par Khirkhouf sont:

1° Le voyage et le nom d'Urdudu à la terre de Pount, dont nous avons parlé.

2° Le voyage du père de Khirkhouf, le grand officier Ara. « La majesté du roi Merenra m'envoya avec mon père, le conseiller intime et *Kerkeb* Ara, pour trouver une nouvelle route (pour aller) à la région de Amâm ». Nous dirons, plus tard, les raisons par lesquelles nous sommes convaincus que la région de Amâm doit être placée du côté de l'Atbara et de Berber; cela admis, il est évident que la route nouvelle dont on parle est celle de

(1) V. SCHIAPPARELLI, *Una tomba egiziana inedita*. Roma, Lincei, 1892.

Korosko-Abouhamed, ou à peu près, à travers le pays de Uhat, où dans son troisième voyage, ainsi que nous le verrons, Khirkhouf rencontra plus tard le prince d'Amâm.

Probablement, Ara avait déjà visité ce pays avec Ouna; Ouna avait employé une année pour aller et revenir de Amâm *par le fleuve*, et cela est facile à comprendre; il naviguait en pays de cataractes et il devait attendre l'inondation, soit pour remonter, soit pour descendre le fleuve; mais il importait aux Pharaons, dont les conquêtes allaient s'étendre au sud, d'ouvrir la route que les naturels du pays connaissaient sans doute (1).

Le voyage d'Ara et de Khirkhouf dura sept mois, et, au retour, ils apportèrent au Pharaon une quantité de dons pour lesquels ils « reçurent les louanges de Sa Majesté ».

3° Dans ce voyage, ou dans un voyage successif, Khirkhouf rencontra sur le chemin de Uhat (désert de Korosko) le prince de Amâm, qui partait en guerre contre les Tamahou « habitants du point occidental du ciel » (2).

Ces Tamahou étaient des peuplades qui occupaient les pays de l'Ouest, les oasis, et avec qui les Egyptiens eurent toujours maille à partir. Khirkhouf arriva, avec les soldats d'Amâm, au pays de Tamahou, noua des rapports d'amitié avec ces derniers et leur fit accepter les dieux des rois d'Egypte.

(1) Confr. A. Ermann in Zeitschrift für Egypt. Sprache XXX. Brugsh. Zeitsch. 1882, p. 30. Maspéro. Recueil de travaux XV, 103.
(2) Peut-être la « courbe du fleuve à l'Occident » W. Groff.

4° Khirkhouf a fait ses preuves et sa Majesté (voici son troisième voyage) l'envoie seul explorer le pays au delà de Ammam. Le vaillant fonctionnaire fut absent huit mois et revint après avoir visité le pays d'Arêt (et) des Maker, des Terères, d'Aratit et de Setou « chose qui n'avait été faite auparavant par aucun conseiller intime, ou surintendant de *l'entrepôt de Amâm* ».

5° Une quatrième expédition, probablement de conquête, car il dit avoir « pacifié, » ramena Khirkhouf aux pays d'Amâm, d'Arêt (et), de Setou et de Uaua-t. Il en revint avec 300 ânes chargés d'encens, d'ébène, de peaux de lions et de léopards, de dents d'éléphants et « de toutes sortes de produits bons ; » Il descendit le Nil, ramenant avec lui les gens qu'Ouna avait laissé dans le chantier d'Amâm « quand il a remonté le fleuve avec des barques chargées de liqueurs, de dattes, de travaux en bronze et de bière ».

Nous croyons maintenir cette interprétation de deux voyages au même endroit car de l'inscription ils apparaissent avec évidence deux buts et deux résultats. En plus l'inscription les porte en deux parties différentes ; cette dernière est sur l'entrée, à gauche.

Nous voici donc devant des notices qui touchent à la précision et qui, comparées à celles qui sont fournies par l'inscription de Ouna et à d'autres passsages de celle de Khirkhouf, nous permettent de nous fixer sur quelques points.

Ouna organisa des chantiers en Nubie après avoir reçu le bois nécessaire de plusieurs princes, d'Amâm, d'Arêt (et), de Uaua-t, etc. Ces princes devaient être des

riverains de la partie du Nil, où la grande végétation commence à paraître. En plus, nous savons que Ouna est arrivé dans ces pays avec des objets d'échange, (liqueurs, bijouterie, bronzes), en remontant le fleuve avec ses barques : qu'il a employé une année dans ce voyage, ne pouvant naviguer que pendant l'inondation (à cause des cataractes). Donc, pour arriver à Amâm, il devait dépasser la région des cataractes.

Mais le voyage pour arriver à Amâm étant long, le Pharaon envoya Ara pour chercher une route plus courte, évidemment par terre, à travers le désert de Korosko, car Ara ne parle pas de bateaux.

Enfin Khirkhouf, rentrant en Egypte après son exploration (ou invasion) de l'Arèt (et), Setou, Uaua-t et descendant le Nil, passe par Amâm et y recueille et emmène tout le personnel du chantier fondé par Ouna.

Etant admis que le pays d'Uaua-t occupait la Nubie méridionale (15–20 L.N.), et que Uhat était dans le désert de Korosko, si nous plaçons Amâm et Arèt (et) dans les environs de Berber, Aratit sur les rives de l'Atbara au sud d'Amâm, Setou au sud d'Aratit, nous avons le développement et l'explication logique des voyages de ces fonctionnaires, dont la voix nous est arrivée à travers les âges et après tant de siècles écoulés.

6° Mais le rôle de Khirkouf n'est pas fini. Son cinquième et dernier voyage devait augmenter sa gloire et intriguer plus encore la sagacité des archéologues.

Merenra étant mort, son successeur Neferkara (Papi II) envoya de nouveau Khirkhouf au pays du Sud avec l'ordre de lui rapporter ce qu'il y avait de mieux.

Khirkhouf part et revient apportant « des dons grands et beaux que lui donna le prince de Ammaau ».

Cette région, qui vient de paraître pour la première fois sur les monuments, nous l'avons placée au sud de Amâm, Aratit et Setou, et, dans cette idée générale, nous sommes d'accord avec les archéologues.

Mais le plus grand triomphe de Khirkhouf est d'avoir apporté de la « Terre des bienheureux » un *donka*, qui dansait divinement, pareil au *donka* que Urdudu avait apporté de Pount.

L'inscription d'Assouan ne dit pas si Khirkhouf a pénétré lui-même dans la « Terre des bienheureux » ou s'il a reçu le *donka* par quelque caravane. Cependant, les études de M. Schiaparelli ont établi que la « Terre des bienheureux » était bien loin, au sud-est, résidence ancienne des peuples pygmées, et que le *donka* n'était autre qu'un pygmée (1).

Ce *donka* mit en émoi le Pharaon, la cour, les fonctionnaires, et ce ne fut qu'après que le petit homme arriva sain et sauf au palais, que le Pharaon délivra à Khirkhouf un rescrit « rempli de joie et d'amour » rédigé par « les astrologues assis à la présence du souverain » et par lequel « tous les hommes sauront quels honneurs ont été rendus par Sa Majesté à Khirkhouf ».

* * *

Les expéditions glorieuses de la VIe dynastie ce terminèrent par une catastrophe.

Papinekt, favori de Papi II, après avoir mené victorieusement ses campagnes dans le Sud, fut envoyé

(1) V. Schiaparelli. Op. cit.

par le Pharaon pour soumettre les Amou, les asiatiques de la péninsule du Sinaï. Sa mission terminée, Papinekt choisit la route de mer pour le retour : il se proposait de cingler vers la terre de Pount, de là, remonter la côte jusqu'à la tête de Nakhabit (Ras Banâs), débarquer en cet endroit et se diriger par la route la plus courte sur Eléphantine (1).

Comme il était occupé à construire son bateau, les Herou-Shâ tombèrent sur lui et le massacrèrent avec la plupart de ses soldats.

Le reste de sa suite ramena pieusement son cadavre et l'enterra dans la montagne en face d'Assouan.

Son tombeau a été découvert en 1892 par Bouriant.

*
* *

Tout cela arrivait il y a plus de cinquante siècles, alors que les sauvages habitants de l'Europe demeuraient encore dans les cavernes et les stations lacustres.

Grâce à la ténacité et à la patience des archéologues, ces âges lointains de l'antique Égypte revivent devant nous avec toute la splendeur de leur puissance, de leur initiative, de leur organisation sociale; nous savons, par eux, les noms qu'on donnait alors à des peuplades depuis disparues, à des pays qui sont rentrés dans le néant du passé.

Mais il y a plus : sur les stèles ébauchées par les merveilleux artistes de cette époque reculée, nous retrouvons la figure des premiers héros de l'histoire de la géographie, que nous saluons aujourd'hui avec une vénération émue.

(1) V. Maspéro, *Histoire ancienne* p. 420.

Il y a plus encore : grâce à la protection accordée aux découvertes archéologiques, nous pouvons nous incliner, dans les vitrines de Guizeh, devant la momie de Merenra, le courageux devancier de Mohamed Ali et d'Ismaïl, qui lança au sud, à la recherche de pays nouveaux, des lieutenants tels que Ouna, Ara, Khirkhouf.

(A suivre).

COMPTE RENDU

DES

SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 24 février 1894.

Présidence de S. E. ABBATE PACHA, président.

ORDRE DU JOUR :

1. *Proposition de candidats.*
2. VENTRE BEY : *Essai archéologique sur l'origine du Nil.*
3. W. GROFF : *Note sur une question de géographie historique.*
4. Dr SALEH SOUBKI : *Pèlerinage à la Mecque* (*La Mer Rouge et Djeddah*).

La séance est ouverte à 4 heures dans une salle du tribunal mixte.

Le secrétaire général et M. Groff, inscrits pour une communication et malades d'*influenza*, se font excuser.

M. T. Figari, secrétaire, prend place au bureau.

Sont nommés *Membres effectifs*, après les formalités d'usage :

MM. le Major LYONS, proposé par Wingate bey et Bonola bey.
le Rev. WEDEMANS, pasteur allemand, proposé par Abbate pacha et M. Bircher.



Le président annonce l'envoi, de la part de M. Daressy, conservateur au musée de Guizeh, de son ouvrage : *Les ruines de Luxor*.

La parole est donnée à M. Ventre bey pour sa communication sur le thème si les anciens habitants de l'Egypte connaissaient la source de leur fleuve?

Le savant conférencier, à l'appui d'une interprétation nouvelle d'anciennes inscriptions, conclut à l'affirmative. (Voir p. 163.)

La conférence est très applaudie.

M le Dr Soubki donne lecture de sa relation sur un voyage à la Mecque; il expose une série de photographies par lui prises sur les lieux. (Voir p. 45 et 103.)

La séance est levée à 5 heures et demie.

Séance du 31 mars 1894.

Présidence de S. E. H. FAKRY PACHA, vice-président.

ORDRE DU JOUR :

1. *Proposition de candidats.*
2. Cap. H. C. LYONS : *Notes on the Physical Geography of the Oasis of Kharga and Dakhla.*
3. M. WILD BLUNDELL : *Notes on his journey trough Kharga, Dakhla, Farafra and Baharia.*
4. M. DARESSY : *Détermination de l'emplacement de Thinis.*
5. Prof. W. GROFF : *Une question de géographie historique.*
6. Prof. NALLINO : *Les noms géographiques en Egypte.*

La réunion a lieu dans la salle des référés des tribunaux mixtes et est présidée par S. E. Hussein Fakry pacha, vice-

président, en l'absence de S E. Abbate pacha, qui s'est rendu à Rome pour y assister au Congrès international de médecine.

La salle est comble; parmi les notabilités, on remarque S.E. le Sirdar de l'armée égyptienne avec plusieurs officiers supérieurs, M. de Naville, les agents diplomatiques, les consuls et beaucoup de dames.

Après avoir donné lecture du procès verbal de la séance précédente, qui est adopté, le secrétaire général énumère les ouvrages entrés à la bibliothèque par don ou par échange, en signalant ceux qui intéressent plus directement la Société.

Le président, après les formalités statutaires, proclame la nomination comme *Membres effectifs* des candidats suivants :

MM. le colonel RUNDLE, de l'armée égyptienne.
le major PARSONS, »
le major MAXWELL, »
le major DAVID, »
le chirurgien Cap. PINCHING, »
le Lord ATHLUMNEY, »
le Cap. Mc MURDO, »
le Cap. vétérinaire GRIFFITH, »
SHAKOUR BEY Milliken, »
W. WILSON, des Travaux publics.
JOHN LANGLEY, »
MARSHALL HEWAT, »
ARNOLD PERRY, »
A. COTTERILL, de l'Administration des Chemins de fer.
A. H. HOOKER, directeur gén. de l'Administration du Sel.

S. E. H. Fakry pacha, en faisant observer que l'art. 20 du Règlement de la Société permet, dans des circonstances exceptionnelles, l'usage d'une langue autre que le français, accorde à MM. Lyons et Blundell la faculté de se servir de la langue anglaise.

M. le Cap. Lyons, de l'Etat major de l'armée égyptienne, donne lecture de sa communication. Une grande carte des Oasis, dressée à l'Etat-major est exposée dans la salle.

M. Ahmed Zéki, secrétaire adjoint, résume en français le travail très intéressant de M. Lyons, qui reçoit les félicitations de l'assistance, sous forme d'applaudissements prolongés. (Voir p. 241.)

M. Blundell lit ensuite sa communication annoncée et cette lecture est également fort applaudie. (Voir p. 267.)

Le président, après avoir remercié les orateurs au nom de la Société, annonce que la Commission centrale propose la nomination de M. Blundell comme *Membre correspondant*.

Adopté. M. Blundell remercie.

M. Daressy, conservateur au Musée des antiquités de Guiseh, donne lecture de sa note sur l'emplacement de l'ancienne Thinis. (Voir p. 233.)

M. le président dit que les sociétaires prendront connaissance de l'étude de M. le Prof. Nallino dans le bulletin, car le caractère tout a fait technique de ce travail n'en rend guère la lecture publique intéressante (voir p. 205). Vu l'heure avancée, il renvoie la lecture de M. Groff à la prochaine réunion.

La séance est levée à 6 heures.

Séance du 28 avril 1894.

Présidence de S. E. ABBATE PACHA, président.

ORDRE DU JOUR :

1. *Proposition de candidats.*
2. ABBATE PACHA : *Le feu prince Eugène Ruspoli. — Commémoration.*
3. Prof. WILLIAM GROFF : *Les Orientations primitives. — Question de géographie historique.*
4. AHMED ZÉKI : *Impressions d'un égyptien en Europe.*
5. F. BONOLA BEY : *Les explorations italiennes dans le pays des Somâl.*

La séance a lieu dans la grande salle des référés des tribunaux mixtes. Outre les notabilités les plus marquantes du monde indigène et des colonies, on remarque la présence des professeurs et des élèves des Ecoles royales italiennes. M. le Comm. Pansa, ministre d'Italie, s'est fait excuser et représenter par M. le comte Rossi-Toesca, son attaché militaire.

Le secrétaire général donne lecture du procès-verbal de la séance précédente, qui est adopté, et énonce les dons et les échanges reçus.

Sont nommés *Membres de la Société.*

MM. LOUIS, commissaire français à la Caisse de la Dette Publique.
Comm. MORANA, commissaire italien »
PENTON Cap. médecin A.E.
SWIFT HARRY, professeur à l'Ecole khédiviale.

La parole est donnée à M. William Groff, qui expose, avec sa compétence habituelle, les systèmes d'orientation suivis par les Egyptiens dans l'antiquité. (Voir p. 145).



M. Ahmed Zéki donne lecture de ses impressions lors d'un récent voyage en Europe. Se réservant de parler plus tard de ce qu'il a vu et noté dans l'Europe septentrionale, il parle de l'Italie, dont il a admiré les beautés naturelles, l'importance des monuments et les richesses des bibliothèques surtout en manuscrits arabes. Il parle aussi des savants orientalistes auxquels il a eu l'honneur d'être présenté et dont il a été à même d'apprécier la profonde connaissance de la langue arabe au point de vue scientifique.

S.E. Abbate pacha, en rappelant le triste accident qui a coûté la vie au voyageur italien prince Ruspoli, fait, dans une émouvante allocution, la commémoration de ce prince infortuné et rappelle la noblesse de son caractère, son amour pour la science, et les services qu'il a rendus à la géographie ; il déplore l'inexorable fatalité qui a brusquement interrompu un des plus importants voyages de l'époque moderne.

Sur l'invitation de l'orateur, l'assemblée se lève une fois pour rendre hommage à la mémoire du prince Ruspoli, victime de la science.

M. Bonola prend la parole. Une grande carte de la Somalie, dressée par lui, indique les itinéraires des voyageurs italiens, qui, les premiers, ont ouvert ces pays à l'activité scientifique.

Les voyages de Baudi de Vesme, de Robecchi, de Candeo, de Bottego, de Sacconi, de Grixoni, de Ferrandi et du prince Ruspoli sont exposés successivement par l'orateur, qui appelle l'attention spéciale de l'assemblée sur les résultats géographiques de ces explorations, au cours desquelles les voyageurs ont fait preuve d'autant de courage que de persévérance et ont mis en relief leur réelle habileté d'investigateurs. (Voir p. 570 et 589.)

Les conférences ont été chaudement applaudies par l'assistance, et la séance a été levée à 6 heures.

Séance du 24 Novembre 1894.

Présidence de S. E. ABBATE PACHA, président.

ORDRE DU JOUR :

1. Comte C. ZALUSKI : Communication sur l'ouvrage de M. le major Wingate. *The Mahdisme.*
2. Dr ABBATE PACHA : *Le Khalig, utilité et nécessité de son maintien.*

La réunion a lieu à 3 heure, dans une salle des tribunaux mixtes.

On remarque dans l'assistance : Hafiz bey, aide de camp de S. A. le Khédive, désigné par Son Altesse pour La représenter à cette séance ; M. Cogordan, ministre de France, M. Maskens, ministre de Belgique, S. E. Artin pacha président de l'Institut, M. Yonine, commissaire russe à la Caisse de la Dette publique, M. le Comm. Pansa, ministre d'Italie, etc.

M. LUTHRINGER, directeur de la comptabilité aux Domaines de l'Etat, est nommé *Membre effectif.*

Après lecture du procès verbal de la séance précédente, qui est approuvé, le secrétaire général dit :

Ainsi que vous avez pu le constater par une note publiée au *Journal Officiel,* la Société a reçu en ces derniers temps des dons importants, qui témoignent de l'intérêt qu'elle sait susciter au profit de ses travaux.

S. A. LE KHÉDIVE, a daigné faire don à la Société de la *Carte d'Alexandrie à Aboukir* 1 : 30,000 en 3 feuilles, dressée par les officiers du palais.

LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS a envoyé l'*Atlas du Congo français* en 22 feuilles de M. Pobeguin, la *Carte du Niger au golfe de Guinée,* du Cap. Binger, nouvelle édition et 20 feuilles de la carte de France a 1 : 100,000.

Le GOUVERNEMENT ITALIEN, 10 feuilles de la *Grande carte d'Italie* à 1 : 200,000, la *Grande carte d'Ethiopie* à 1 : 1.000,000 du Cap. De Charand et la *Carte des Conventions Africaines*, jusqu'à septembre 1894.

Le GOUVERNEMENT DU BRÉSIL, le premier tome publiée par son *Comité géologique*.

Le GOUVERNEMENT DE COSTA RICA, des études ethnographiques sur la population du pays et ses publications statistiques.

La MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE DU CAIRE, 6 volumes de ses *Mémoires*, tous consacrés aux études égyptiennes.

Le GOUVERNEMENT DES ETATS UNIS D'AMÉRIQUE, les Rapports annuels de ses bureaux de géographie, d'ethnologie et de géologie.

Le GOUVERNEMENT DE L'ARGENTINA, les statistiques de Buenos-Aires, de Rosario et de San Francesco.

L'INSTITUT INTERNATIONAL DE STATISTIQUE, son dernier bulletin.

Le voyageur OSCAR LENZ, une étude sur les nains de l'Afrique; l'orientaliste prof. NALLINO un étude sur le plus ancien livre arabe de geographie.

M. ELISSÉ RECLUS, deux conférences sur l'égémonie de l'Europe et sur la géographie comparée ; M. WINGATE son catalogue de la bibliothèque de l'état-major.

M. REINAUD, un étude sur la botanique de la Cyrenaïque ; la Société de Lyon, un travail sur la *Région Lyonnaise*, et tout cela sans compter les achats et les échanges ordinaires que nous entretenons avec 148 institutions du pays et de l'étranger.

Le secrétaire général ajoute qu'il travaille à présent à la confection d'un nouveau catalogue qui sera mis ensuite à la disposition des sociétaires.

M. le comte Zaluski, membre de la société, donne lecture de sa communication sur l'ouvrage *The Mahdisme* de M. le colonel Wingate bey. (Voir p. 546.)

S. E. Abbate pacha lit ensuite son étude sur *Le Khalig*.

Ces deux communications sont applaudies par l'assistance, et la séance est levée à 5 heures

---

Séance du 21 décembre 1894.

Présidence de S. E. ABBATE PACHA, président.

ORDRE DU JOUR :

Commémoration de FERDINAND DE LESSEPS.

La séance est ouverte dans une salle du tribunal mixte, à 3 heures et demie, par le président.

Un grand portrait de F. de Lesseps, gracieusement prêté par M. le comte de Serionne, agent supérieur de la Compagnie du Canal de Suez en Egypte, est exposé dans la salle, entouré de crêpes noirs et d'une couronne de lauriers.

La séance est exclusivement consacrée à la mémoire de l'illustre créateur du Canal de Suez, qui a droit à ce témoignage d'honneur également en sa qualité d'ancien membre fondateur de la Société et de collaborateur autorisé de la première heure.

S. E. Abbate pacha, président, MM. Ventre bey et Borelli bey, membres de la Commission centrale, donnent lecture de trois éloges funèbres, dans lesquelles l'élévation des sentiments est accompagnée de détails de faits, qui intéressent au plus haut degré l'auditoire.

Le président examine l'importance de l'œuvre du défunt au point de vue géographique. Ami, depuis la jeunesse, de l'illustre Français, son compagnon de voyage dans une excursion à Khartoum à la suite de Saïd pacha, il parle en outre, en termes émus, de la grandeur d'âme de F. de Lesseps, de sa clairvoyance, de son admirable constance dans la lutte gigantesque qu'il avait entreprise.

L'ingénieur Ventre bey a résumé avec clarté l'histoire du Canal et énuméré les difficultés énormes qu'on a dû vaincre au commencement et durant l'œuvre. Les luttes incessantes et la victoire définitive ont coûté bien de sacrifices et fait bien des victimes

auxquelles l'orateur adresse un émouvant adieu. Il termine en rappelant qu'un nombre considérable de familles françaises établies en Egypte doivent leur fortune et leur position à M. de Lesseps et il se réjouit de voir réunis autour de lui, en cette douloureuse cérémonie, les cœurs les plus loyaux et les affections les plus sincères.

M. Borelli bey a pris ensuite la parole, et avec l'éloquence qui le distingue, a fait un tableau saisissant de la place que F. de Lesseps et son œuvre occupent dans le monde moderne et occuperont dans l'avenir. Il est fier et heureux du tribut que la Société Khédiviale a voulu payer à la mémoire du « Grand Français » et remercie au nom de ses compatriotes la présidence d'avoir bien voulu consarer une séance à cet acte de reconnaissance et de justice.

Les orateurs ont été très vivement applaudis par l'assistance, et c'est avec une émotion mal déguisée, que celle-ci se lève une fois en l'honneur de celui dont on a commémoré l'existence si bien remplie.

Il est à noter que la plupart des assistants avaient connu personnellement le baron F. de Lesseps à l'apogée de sa gloire.

La séance est levée à 5 heures et demie.

Séance du 23 février 1895.

Présidence de S.E. ABBATE PACHA, président.

ORDRE DU JOUR :

1. SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : *Rapport annuel sur les progrès de la géographie.*
2. COL. AIRAGHI : *Le Dembélas.*
3. S. E. SADIK PACHA : *Voyage à Constantinople.*

La séance est ouverte à 4 heures. Le secrétaire général et S. E. Sadik pacha se trouvant malades, le président prie M. T.

Figari, secrétaire adjoint, de donner lecture de la communication de M. Airaghi, colonel dans l'armée italienne, sur le Dembelas. Le colonel Airaghi a visité cette partie de l'Abyssinie en 1890, alors qu'elle était si peu connue qu'on la présentait sur les cartes comme une plaine, tandis qu'elle est montagneuse. L'étude soigneusement rédigée par M. Airaghi et qui considère le pays sous tous les points de vue : position, géologie, faune, flore, habitants et mœurs, est un travail remarquable et qui fait le plus grand honneur à l'ancien directeur de l'Ecole de guerre de Turin (Voir page 487).

Après cette lecture la séance est levée (1).

Séance du 15 mars 1895.

SÉANCE SOLENNELLE COMMÉMORATIVE EN L'HONNEUR DE FEU S.A. ISMAIL PACHA, Khédive d'Égypte.

La réunion a lieu dans la grande salle du Conseil législatif et est présidée par S.E. Abbate pacha, président.

Un buste en bronze représentant le Khédive Ismaïl et entouré de lauriers et de crêpes, est placé devant l'estrade, vis-à-vis de l'assistance.

Dans celle-ci, très nombreuse et très choisie, figurent S.A. le prince Mohamed Ali, frère du Khédive régnant et chargé de Le représenter et LL.AA. les princes Hussein pacha, Fouad pacha, Ibrahim pacha et Mahmoud pacha, fils de l'auguste défunt. La plupart des anciens dignitaires, zélés et fidèles serviteurs du Khédive Ismaïl, ont tenu à faire acte de présence, ainsi que la plupart des représentants du corps diplomatique et consulaire.

En ouvrant la séance, le président donne la parole à M. le Dr Schweinfürth qui fut, sous l'inspiration et les ordres du

(1) M. le colonel Airaghi est tombé à la bataille d'Adoua. N.D.R.

Khédive Ismaïl, le fondateur de la Société. L'illustre savant rappelle, dans une éloquente allocution, le caractère et la valeur des entreprises du défunt Khédive au Soudan et l'importance de leurs résultats au point de vue scientifique.

S.E. Ismaïl pacha el Falaki parle ensuite, en langue arabe, de ce qui a été fait en Égypte sous le règne d'Ismaïl pour le progrès des études qui ont rapport à la géographie et, en général, des efforts intelligents du Souverain pour élever le niveau intellectuel du pays.

S. E. Abbate pacha, dans un discours émouvant, expose les qualités de caractère et de cœur qui ont distingué le Souverain défunt, dont le règne a placé l'Égypte parmi les pays, desquels la civilisation est en droit d'attendre à l'avenir un concours effectif.

Après ces discours, écoutés par l'assistance avec une émotion bien justifiée, et après avoir reçu les remerciements de LL.AA. les Princes de la famille khédiviale, le président déclare que la séance est levée.

Les trois discours ont été publiés dans un fascicule séparé, avec la traduction française du texte arabe de S.E. Ismaïl pacha El Falaki et un résumé des entreprises géographiques du Khédive Ismaïl, dû au secrétaire général. Un beau portrait d'Ismaïl pacha, Khédive, est joint à la brochure.

Séance du 30 avril 1895.

Présidence de S. E. ABBATE PACHA, président.

ORDRE DU JOUR :

S.E. SLATIN PACHA : *Conférence sur son séjour au Soudan.*

La séance est ouverte à 4 heures dans la salle des enquêtes du tribunal mixte, par le président.

Une foule nombreuse et choisie est accourue pour entendre de la bouche même de Slatin, récemment échappé d'Ondurmann, les aventures poignantes qui ont tourmenté pendant quatorze années, son existence de prisonnier du Mahdi.

On remarque dans la salle : Lord Cromer, ministre de la Grande-Bretagne, MM. L. Maskens, ministre de Belgique, Pansa, ministre d'Italie, le baron d'Heidler Heggereg, consul général d'Autriche-Hongrie et d'autres représentants du corps diplomatique et consulaire ; S.E. le Sirdar Kitchener pacha, S. E. Zohrab pacha, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, Yacoub pacha Artin, président de l'Institut égyptien et enfin toutes les notabilités les plus en vue de la capitale.

Introduit par le secrétaire général, Slatin pacha est présenté par le président avec des paroles de circonstance. L'assemblée le salue par des applaudissements réitérés.

Ensuite il monte à la tribune et donne lecture, en français, du récit de ses aventures et du résultat de ses observations. La lecture, interrompue à plusieurs reprises par des approbations et par des applaudissements, se termine au milieu d'une véritable ovation bien méritée. (Voir p. 332)

La séance (pendant laquelle le khamsin a fait monter la température de la salle à + 38°) est levée à 6 heures.

Séance du 30 novembre 1895.

Présidence de S. E. ABBATE PACHA, président.

ORDRE DU JOUR :

1. Prof. NALLINO : *Al-Khuvarizmi et sa géographie.*
2. Dr EUGÈNE FRANCESCHI : *Etude sur les crépuscules à Alexandrie.*
3. W. GROFF : *Noms géographiques ; le Nil noir.*

La séance est ouverte à 4 heures dans la salle des enquêtes du du Tribunal mixte.

Le secrétaire général, présent, se trouvant indisposé, prie de le dispenser de la lecture du travail de M. Nallino, qui sera bientôt publiée dans le bulletin. (Voir p. 526.)

M. W. Groff donne lecture de son étude sur la véritable dénomination du principal affluent du Nil Blanc, le *Nil Bleu* qu'il prétend, avec l'appui de nombreux arguments, devoir s'appeler *Nil Noir*. (Voir p. 635.)

Artin pacha, le comte Zaluski, Mason bey, le Dr Piot contestent les conclusions de M. Groff, et, à la demande que fait M. Groff, que dorénavant le nom de cette branche du Nil soit porté sur les cartes sous le nom de « Nil Noir », le président répond en proposant de soumettre la question à la Commission centrale.

Adopté.

S.E. Abbate pacha donne lecture de l'intéressant travail de M. Eug. Franceschi, docteur ès-sciences naturelles, sur les crépuscules d'Alexandrie. (Voir p. 693.)

Les conférenciers, suivis avec une attention constante par de nombreux auditeurs, ont été applaudis, et la séance a été levée à 5 heures et demie.

Le Secrétaire général,
BONOLA BEY.

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE
DU CAIRE

SOUS LE PATRONAGE DE

SON ALTESSE LE KHÉDIVE

Président :

S. E. le Dr ABBATE PACHA, *Médecin consultant de S. A. le Khédive.*

Vice-Présidents :

S. E. HUSSEIN FAKRY PACHA, *Ministre des Travaux publics.*
COLONEL WINGATE BEY, *Directeur de l'Intelligence Depart. E. A.*

Secrétaire général :

Dr BONOLA BEY, *Avocat.*

Secrétaires :

COMM. T. FIGARI, *Avocat.*
AHMED ZÉKI, *Chef de bureau à la Présidence du Conseil.*

Trésorier :

C. BOINET BEY, *Délégué au Conseil Financier.*

Commission Centrale :

A. BIRCHER, *Négociant.*
O. BORELLI BEY, *Avocat.*
A. CAMERON, *Conseiller à la Cour d'appel indigène.*
C. GRAND BEY, *Ingr, Directeur général des services de la ville du Caire.*
J. R. GIBSON, *Commissaire Directeur anglais des Domaines de l'État.*
S. E. ISMAIL PACHA, (el Felaki), *Astronome.*
S. E. MOHAMED MOKTAR PACHA, *Directeur de la Daïra Kassa.*
J. B. PIOT, *Vétérinaire en chef de l'administration des Domaines de l'Etat.*
BARON DE RICHTOFEN, *Commissaire allemand à la Caisse de la Dette Publique.*
F. VENTRE BEY, *Ingénieur en chef de la Daïra Sanieh.*
COMTE CH. ZALUSKI, *Commissaire autrichien à la Caisse de la Dette Publique.*

Le Président et le Secrétaire général sont nommés par S. A. le Khédive. Les autres Membres ont été nommés dans l'Assemblée générale du 27 janvier 1894.

IVe Série. — Numéro 11.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE:



LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1897

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

IV[e] Série. — N° 11. — Mars 1897.

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1897

MON VOYAGE EN ABYSSINIE

PAR

S. G. Monseigneur KYRILLOS MACAIRE

PRO-PATRIARCHE COPTE CATHOLIQUE (1)

MESDAMES, EXCELLENCES, MESSIEURS,

Sur l'invitation de l'honorable président de la Société khédiviale de géographie, je suis heureux de m'entretenir avec vous, dans cette conférence, de notre voyage en Abyssinie. Comme la partie diplomatique est déjà connue par la publication qui a été faite de la lettre de S. S. le Pape Léon XIII à Ménélick, Négus Néghesti d'Éthiopie, de la réponse que nous avons rapportée de la part de celui-ci à Sa Sainteté, et du rapport officiel présenté par nous à l'auguste Pontife, dont nous étions l'envoyé, sur tout l'ensemble de notre ambassade, nous nous bornerons ce soir à la partie purement scientifique.

Nous avons parcouru dans notre voyage trois régions bien distinctes, le désert somali, la province de Harrar et le royaume du Choa. Nous vous ferons part de ce que nous avons vu et observé d'intéressant dans chacun de ces pays, principalement en ce qui concerne les mœurs de ces populations africaines et leur degré de civilisation.

Après avoir reçu du Souverain Pontife notre mandat, en qualité d'ambassadeur extraordinaire auprès de

(1) Voir compte rendu de la séance, du 19 décembre 1896.

Ménélik, je me rendis à Port-Saïd, le 28 mai de cette année, pour m'embarquer le lendemain sur le *Yangtsé*, paquebot des Messageries Maritimes, qui devait nous déposer à Djibouti, port français de la côte orientale de l'Abyssinie. La saison n'était guère favorable à un voyage dans la haute Éthiopie ; sur la côte, il faisait une chaleur excessive et, sur les plateaux abyssins, les pluies allaient devenir torrentielles; nous le savions, mais la nature de notre mission ne comportait aucun retard.

Après une traversée de cinq jours, nous descendîmes à Djibouti, le 4 juin, sur les 2 heures de l'après-midi.

Djibouti, qui porte la qualification officielle de «Protectorat de la côte des Somalis», est une petite ville de 8,000 âmes au plus.

La colonie se compose: 1° du personnel de l'Administration coloniale, c'est-à-dire d'un gouverneur qui réside habituellement à Paris et ne passe à son poste que la saison de l'hiver, de deux administrateurs, d'un médecin et de cinq à six autres personnes employées au service de la poste et du télégraphe; 2° du personnel de l'agence de la Compagnie des Messageries Maritimes, dont le directeur est M. Rastoul, homme d'une gracieuse affabilité que l'on aime à rencontrer sur la terre étrangère; 3° enfin, d'une dizaine d'autres blancs, Français et Grecs, qui représentent le mouvement commercial de la colonie.

Le reste de la population, y compris la police, est indigène, c'est-à-dire somali. Quant aux bâtiments de Djibouti, ils sont très modestes. Seules la maison du

gouverneur et celle de l'agence présentent l'apparence d'habitations convenables; toutes les autres sont incommodes.

Les Somalis habitent de misérables huttes en paille qui prennent feu toutes les deux semaines. A deux reprises, nous avons vu de nos yeux un effroyable incendie qui s'était propagé insensiblement de proche en proche et avait failli détruire toutes les cabanes somalis.

Nous avons passé à Djibouti un mois entier: ce temps était nécessaire pour nous annoncer au Négus Ménélick et obtenir de lui l'autorisation de pénétrer dans ses États, comme aussi pour faire nos préparatifs de voyage. Nous entendions souvent, sur la côte, parler du projet de relier Djibouti au Harrar par un chemin de fer. Tout en souhaitant à nos arrière-neveux le plaisir de voyager en Abyssinie aussi commodément, nous nous étions décidés, pour nous-mêmes, à nous conformer aux traditions séculaires du pays: c'est-à-dire à nous acheter des mulets comme monture, à nous louer des chameaux pour le transport de nos bagages et de nos provisions, à nous organiser une escorte et à nous procurer un *abbane*, ou protecteur, chargé de nous indiquer le chemin dans le désert et de veiller sur nous. Cet *abbane*, qui est généralement le fils de quelque chef indigène, n'est pas facultatif. Les Somalis tiennent à l'usage de guider, dans leur désert, les voyageurs qui s'y engagent et ils considèrent ce privilège comme le plus sacré de leurs droits: il va sans dire que leurs services ne sont pas gratuits. Un jour notre *abbane*

manifesta une grande colère en nous montrant un Arabe qui marchait seul dans le désert, poussant devant lui quelques chameaux chargés, et il nous jura que, si ce n'était son respect pour nous, il aurait percé l'imprudent de sa lance. Pour l'escorte qui est composée de gens armés de fusils et qui a pour but de prémunir contre les hommes et les bêtes du désert, on choisit de préférence les Abyssins, parce que ceux-ci sont censés, sur la côte, être plus fidèles et qu'ils ne peuvent se mettre contre les voyageurs de connivence avec les Somalis, qui sont pour eux des ennemis irréconciliables.

Nos préparatifs terminés, nous nous mîmes en marche, le 3 juillet au soir; mais après une heure de chemin nous allâmes camper dans un endroit qui porte le nom d'Ambouli, non loin de la source qui fournit l'eau aux habitants de Djibouti. Nous étions dans l'impossibilité de pousser plus loin, parce que nos chameliers s'étaient attardés dans la ville et que tous nos efforts pour les faire avancer avaient été vains. Le lendemain nous prîmes le parti d'écrire au gouvernement colonial pour nous plaindre de la mauvaise volonté de nos hommes. Le représentant de la République française eut la complaisance de nous répondre; il nous fit observer que les chameliers somalis en avaient agi de même avec tous les voyageurs et il nous conseilla de prendre philosophiquement patience. Nous restâmes donc à notre camp toute la journée du 4. C'était une journée de feu. Une chaleur de 48 à 50° centigrades emmagasinée dans la tente rendait la respiration difficile. Ayant constaté cette gène, je fis sortir notre lit de camp et je m'assis en

plein air, moitié au soleil, moitié à l'ombre de la tente; je ne rentrai que pour prendre notre petit repas de midi. L'abbé comte Warsowitz Rey, qui avait son camp à côté du nôtre, vint alors à nous et nous déjeunâmes ensemble. A peine avions-nous fini qu'un de nos domestiques abyssins nous fit comprendre par gestes qu'un blanc était malade sous l'autre tente.

Je m'y rendis tout de suite et je vis Oscar Rau, l'un des compagnons de l'abbé Wersowitz, jeune suisse de vingt-trois ans, couché par terre, la partie supérieure du corps entièrement nue, et poussant des râlements effroyables En un instant tous nos hommes étaient réunis. Nous dépêchâmes aussitôt un courrier à Djibouti pour prévenir le médecin et commander une voiture. Nous crûmes d'abord à une attaque d'apoplexie; mais, voyant que le pauvre Oscar tardait à reprendre connaissance et que ses yeux devenaient vitreux, nous eûmes l'assurance d'un malheur. On n'oublia pas de le munir des derniers sacrements de la religion et nous restâmes à ses côtés, attendant la fin avec une poignante tristesse. L'abbé Wersowitz ne parut qu'un instant pour me dire, d'un air hagard : « Mais qu'est-ce qu'il a donc, cet enfant? » et, sans attendre une réponse, il retourna sous notre tente et s'étendit sur un lit. Vers les 2 heures de l'après-midi, le pauvre Oscar fit un dernier mouvement convulsif; il joignit les mains avec effort et rendit le dernier soupir. Nous lui fermâmes les yeux et nous recouvrîmes le corps d'un manteau.

Nous restions silencieux devant ce cadavre qui marquait notre première étape dans le désert somali, lorsque

notre courrier vint nous avertir que la voiture demandée était arrivée. Nous nous levâmes pour nous diriger vers notre tente, où l'abbé Wersowitz se trouvait étendu. Je le conjurai de me dire sans détours s'il ressentait quelque malaise, lui faisant observer que nous avions encore le temps de revenir en arrière, s'il en était besoin. Le prêtre se soulève alors péniblement et me répond qu'il est réellement souffrant. A ces mots, le comte Raynald de Choiseul, son compagnon, et mon secrétaire, aidés par deux de nos domestiques noirs, le portent jusqu'à la voiture et l'accompagnent à Djibouti, tandis que je restai avec le cadavre du pauvre Oscar. De la ville on envoya une seconde voiture pour le pauvre jeune homme. Cinq heures après la mort il avait environ 43° de chaleur; je donnais alors des ordres pour faire rentrer toute notre caravane.

Nous rentrâmes à Djibouti vers les 5 heures du soir. Nous étions encore loin de la maison où l'on avait descendu l'abbé Wersowitz, quand nous entendîmes distinctement un râlement semblable en tout à celui du pauvre Oscar. Nous comprîmes alors que tout espoir était perdu. Cependant tous les soins lui furent prodigués par le médecin de Djibouti et par celui d'un navire français en station dans le port, deux jeunes docteurs dont nous avons admiré la patience et le dévouement. On avait dépouillé l'abbé de ses vêtements et l'on avait entouré son corps de glace de tous côtés, sans pouvoir jamais lui rendre sa température normale.

Après bien des efforts inutiles, le râlement devint de plus en plus faible, et, à minuit et dix minutes, il cessa complètement : l'abbé Wersowitz Rey avait expiré.

Ce double malheur, arrivé le même jour, produisit la plus douloureuse impression sur toute la colonie de Djibouti. La mission des dames romaines, chargée de porter secours aux prisonniers, se trouva ainsi privée de son chef et, pour un moment, désorganisée. Les tombes des deux victimes furent creusées à une distance de quelques kilomètres de Djibouti et quand les derniers devoirs furent rendus à leurs dépouilles, nous reprîmes le chemin du désert : c'était le 6 juillet.

Nous faisions deux étapes par jour, l'une le matin l'autre le soir, de quatre à cinq heures chacune. Pour la première, nous nous levions longtemps avant l'aurore ; mais pour défaire notre camp, seller nos mulets et charger nos bagages sur les chameaux, nos domestiques nous faisaient perdre un temps infini. De cette manière, après nous être levés à trois ou même à deux heures du matin, nous ne nous mettions en marche que vers cinq heures. Pour l'étape du soir, nous la commencions vers les quatre heures, lorsque la chaleur était déjà tombée. Comme nos chameliers se mettaient toujours en retard, nous nous trouvions, en faisant halte, sans tente et sans provisions ; nous nous jetions alors sur le sol, harassés de fatigue ; nous avons failli plus d'une fois être mordus par les scorpions et les serpents du désert. L'eau, que dans les pays somalis on obtient en faisant des trous dans le lit de quelque torrent desséché, est saumâtre et malsaine. Nous en avons souffert quelquefois, nous en buvions le moins possible. La nuit nous entendions souvent le cri des hyènes et quelquefois même le rugissement des lions.

Je serais infiniment long si je voulais raconter toutes les aventures de notre voyage. Je me bornerai à citer la suivante qui donnera une certaine idée des mœurs des Somalis. Le 12 juillet, tandis que nous avions notre camp à Mordali, nos domestiques abyssins se prirent de querelle avec quelques Somalis qui paissaient leurs troupeaux en cet endroit. L'un des nôtres, s'armant de son fusil, donna à l'un de ses adversaires un coup de crosse dans le dos. De là une sorte de petit combat, des vociférations dans les deux camps, un torrent d'injures des deux côtés. Quand tout fut apaisé, le Somali qui avait reçu le coup, vint s'asseoir à l'entrée de notre tente et nous tint le discours suivant : « Seigneurs, que Dieu vous inspire l'équité et la justice ! Moi, je suis fils de tribu et, chez les miens, laisser un affront impuni est le déshonneur suprême. Or cet Abyssin, — que la malédiction du Ciel soit sur lui — m'a frappé dans le dos, de la crosse de son fusil. Il n'est pas équitable qu'il continue tranquillement son chemin avec vous et que je reste souffrant dans ce désert. Je ne puis consentir à ce qu'il me quitte et vous suive. » Ce discours fut écouté par nous avec la plus vive attention. Après avoir délibéré entre nous, nous décidâmes de lui donner satisfaction ; notre *abbane* lui glissa un thaler dans la main et le « fils de tribu » jugea, de cette manière, l'honneur satisfait.

Les Somalis se divisent en plusieurs tribus ; nous avons traversé le pays de la tribu Issas. On n'y trouve ni maisons, ni huttes. Le voyageur ne rencontre sur sa route que quelques groupes de Somalis errant çà et là,

poussant devant eux leurs troupeaux de moutons ou de chèvres. Leur habillement consiste à se ceindre les reins d'une *foutah*, comme ils disent, c'est-à-dire d'une pièce d'étoffe assez large, qui couvre la partie inférieure du corps jusqu'aux genoux ; plusieurs même se dispensent de ce costume déjà bien simple. Leur nourriture est le lait de leurs brebis et de leurs chèvres, et quelquefois la viande de leurs moutons. Ils connaissent très peu le pain et en usent rarement dans l'intérieur du désert. Le Somali marche toujours portant la lance d'une main et, de l'autre, un bouclier très dur que la balle du fusil aurait de la peine à percer. Pour lui, tuer un homme est une marque de valeur et un titre de noblesse; le jeune homme qui n'aurait pas teint sa main du sang humain, trouverait difficilement à se marier dans sa tribu. Aussi le Somali est-il généralement assassin. L'*abbane* que nous avions à notre retour d'Abyssinie portait une lance très élégante où était enroulé un fil de cuivre; chaque tour de ce fil, m'a-t-il assuré lui-même, désignait une victime que sa lance avait percée. Le Somali attaque ainsi tout étranger qu'il rencontre sans défense, non seulement le blanc, mais encore le noir des tribus qui lui sont voisines; il éprouve une joie spécialement féroce à verser le sang de l'Abyssin, l'ennemi de ses aïeux. Sa religion est l'Islam, mais il connaît très peu les dogmes et les prescriptions du Coran. Il ne récite point ses prières et fraternise faiblement avec l'Arabe de l'Yémen. Il n'a ni mosquées ni minarets ni aucun lieu pour l'exercice du culte religieux. Seuls quelques Somalis de la côte se réunissent le soir sur le

bord de la mer, et, rangés sur une seule ligne, le visage tourné du côté de la Mecque, récitent leurs prières tant bien que mal.

Le Harrar.

Après dix jours de marche dans le désert somali, nous arrivâmes à Ghildessa, village qui se trouve à la frontière de l'Abyssinie, et qui tire son nom des singes si nombreux dans les environs; c'était le 18 juillet. A l'entrée du village, un détachement de cinquante soldats, rangés en deux lignes et armés de fusils, ayant à leur tête le gouverneur de l'endroit, nous attendait pour nous rendre les honneurs militaires prescrits par le Négus Néghesti. Dès que nous parûmes, un clairon retentit, les soldats élevèrent leurs fusils et nous traversâmes leurs rangs, montés sur nos mulets. Le gouverneur, homme très intelligent et très aimable, parlant correctement l'arabe, nous souhaita la bienvenue au nom de son maître et nous conduisit à sa maison située sur une hauteur qui domine tout le village. On nous présenta, en guise de rafraîchissements le *tetch* et le *tala*, c'est-à-dire l'hydromel et la bière d'Abyssinie; quelques instants après, on nous servit un copieux repas, le plus agréable que nous ayons fait depuis notre départ de Djibouti.

Le village de Ghildessa doit renfermer près de 6,000 habitants. La population se compose presque totalement de Somalis; leurs maisons sont de petites cabanes, mais de meilleure apparence que celles de Djibouti. Le climat et l'eau y sont si malsains et si fiévreux qu'on recom-

mande à tous ceux qui y passent d'y séjourner le moins longtemps possible.

Deux jours après, nous étions dans la ville de Harrar, capitale de la province du même nom et résidence du Ras Makonnen, neveu du Négus Ménélick.

La province du Harrar commence au village de Ghildessa et se termine au fleuve de l'Aouach, qui la sépare du territoire du Choa. Nous avons mis treize jours pour la parcourir dans le sens de la longueur. C'est le pays le plus riche de toute l'Abyssinie ; l'agriculture y est florissante, on y voyait d'immenses champs semés de doura, de millet et quelquefois même de blé. Ce pays contraste vivement avec l'aridité du désert somali ; l'eau y est très abondante, très limpide et très saine; mais en revanche le pays est excessivement montagneux ; plus d'une fois, nous avons dû descendre de nos montures de peur de tomber en gravissant des pics trop escarpés. Dans toute la province on voit plusieurs groupes de maisons; on y remarque de gros villages tels que Couloubi, Irna et Coni dont chacun contient de deux à trois mille âmes. Quant à la ville de Harrar elle est très grande, puisqu'elle renferme près de 30,000 habitants. Elle avait été fortifiée par les Egyptiens ; les fortifications subsistent encore aujourd'hui, quoiqu'un peu détériorées par le temps et l'incurie des Abyssins. Les maisons de la ville sont en pierre; le palais du ras Makonnen est même élégant; c'est probablement l'ancien palais des gouverneurs égyptiens. Le neveu de Ménélick a fait sculpter sur le mur de l'enceinte extérieure deux lions, symbole de la

domination éthiopienne. Les mosquées et les minarets qui avaient été bâtis du temps de l'occupation égyptienne sont encore debout. J'ai même vu quelques égyptiens qui avaient servi sous nos anciens gouverneurs; ma présence au milieu d'eux leur a fait un sensible plaisir. Depuis l'évacuation du Harrar par l'Egypte, en 1885, aucun compatriote n'était venu leur serrer la main et leur donner des nouvelles de la patrie absente. Ils mènent là-haut une vie plus que gênée et ils retourneraient très volontiers au pays de leurs ancêtres s'ils n'étaient retenus à l'étranger par les liens de la famille. La population du Harrar était autrefois complètement Galla ; depuis la conquête abyssine il s'y est ajouté un contingent assez nombreux d'Abyssins venus de toutes les parties de l'Ethiopie; perdus au milieu des Abyssins et des Gallas, une trentaine de blancs s'occupent d'un petit commerce, ou vendent leurs services au ras Makonnen.

Ce prince nous fit, à notre arrivée dans la ville de Harrar, un accueil très courtois. Nous considérant désormais comme son hôte, il nous envoyait journellement tout ce qui était nécessaire à notre table. A notre départ, il nous donna une escorte d'honneur qui se joignit à nos domestiques armés ; c'étaient des soldats de sa propre maison, parlant l'arabe plus ou moins bien. Il écrivit en même temps aux chefs des diverses parties de sa province de se mettre à notre service tout le temps que nous serions dans leur domaine et de pourvoir à l'entretien de nos hommes. Ainsi sur notre route des *dedjaz*, des *fitaourari*, des *cagnasmatch*, des *guérasmatch*,

des *chums*, c'est-à-dire des généraux, des officiers et des chefs de tous les degrés venaient successivement à notre rencontre et nous offraient leurs offices de la meilleure grâce du monde. Dans plusieurs localités, c'était la veuve ou le jeune fils de quelque général ou grand seigneur tombé sur le champ de bataille d'Adoua, qui nous envoyait sous notre tente le repas du soir par l'entremise de quelque chef subalterne. A quatre jours de Harrar, tandis que nous traversions une petite plaine entourée de montagnes de tous côtés, un des soldats de Makonnen nous fit observer que c'était le champ de bataille où Ménélick et l'armée des Amharas avaient vaincu le dernier émir du Harrar.

Comme en Abyssinie c'était alors la saison des pluies, nous voyagions presque continuellement sous un déluge d'eau. Les chemins étaient excessivement fangeux, souvent nos mulets enfonçaient profondément dans la boue et ne retiraient le pied qu'avec la plus grande peine. Sur la pente des collines, ils glissaient et faisaient plusieurs pas hors du vrai sentier. Nous aurions certainement plus d'une fois roulé dans la boue ou même dans quelque précipice si Dieu, qui pourvoit aux besoins de tous les pays, n'avait donné à l'Abyssinie les mulets les plus forts et les plus résistants qu'il soit au monde. La pluie y est presque toujours torrentielle ; elle est accompagnée des orages les plus effrayants, d'éclairs et de coups de tonnerre répétés, ainsi que d'un vent froid et violent qui souffle au visage et gonfle les habits au point de faire perdre l'équilibre au voyageur sur sa monture. Malgré tous ces désagréments, nous étions

obligés d'aller toujours de l'avant, car si nous avions voulu faire halte toutes les fois que nous avions peur d'être mouillés, nous aurions mis un temps infini pour arriver au Choa, les pluies ne discontinuant pas durant les mois de juin, juillet, août, septembre et la première moitié d'octobre.

Royaume du Choa.

Le 5 août, nous atteignîmes la frontière du Choa et nous traversâmes le fleuve Aouach sur un petit pont installé là depuis quelques années par les blancs qui se trouvent au service de Ménélick. Ce fleuve, qui n'a, à l'endroit où nous l'avons passé, que six mètres de largeur, renferme un nombre considérable de crocodiles; plusieurs Abyssins imprudents, en puisant de l'eau, ont été dévorés par ces féroces animaux.

Le pays du Choa est beaucoup moins montagneux que celui du Harrar, mais aussi il est moins peuplé et moins cultivé. Il s'y trouve d'immenses plaines où nous marchions des journées entières. Ces terres, qui pourraient être cultivées avec le plus grand avantage, sont entièrement négligées; les herbes sauvages y poussent à la hauteur de la taille humaine.

La capitale actuelle du Choa est Addis-Ababa. Cette ville, dont le nom signifie «nouvelle fleur», est située dans la vaste plaine de Finfinni; elle est dominée par la ville d'Antotto, où résidait Ménélick avant la création de sa nouvelle capitale.

On dit que c'est la reine Taïtou qui décida son impérial époux à quitter son ancienne résidence à cause des

orages qui y étaient fréquents et épouvantables. Cette crainte ne doit guère être totalement dissipée si j'en juge par ce qui s'est passé sous nos yeux. Le 17 septembre, *le guébi*, c'est-à-dire la maison de Ménélick, a été frappée de deux coups de foudre successifs qui ont tué trois personnes attachées à la personne de l'Empereur éthiopien.

Ménélick a pour grands vassaux trois rois: celui du Godjam, celui du Djimma et celui de Kaffa, ainsi qu'une douzaine de ras, ou grands chefs, dont les principaux sont le ras Makonnen, gouverneur du Harrar, le ras Mikhaël, gendre de Ménélick, gouverneur des Gallas, et le ras Mangascha, fils de l'empeur Johannès, gouverneur du Tigré. Cependant le roi de Kaffa a refusé de reconnaître la suzeraineté du Négus Néghesti et celui-ci médite de le forcer par les armes à lui rendre hommage.

C'est le 11 août, vers une heure de l'après-midi, que nous fîmes notre entrée dans la nouvelle capitale du Roi des Rois d'Éthiopie. Ménélick, prévenu de notre arrivée, avait envoyé à notre rencontre, hors de la ville, cent cinquante soldats de sa maison impériale, ayant à leur tête leurs généraux et M. Ilg, l'ingénieur suisse, chargé spécialement par lui de nous souhaiter la bienvenue, en son nom.

On nous conduisit à la maison qui nous était destinée et qui était celle du dedjaz Tosemma, l'un des premiers généraux de l'empire. C'était sans contredit une des plus grandes et des plus belles de la capitale; cependant elle consistait en une seule pièce mesurant douze mètres de longueur sur dix de largeur, d'où l'on peut se faire

une idée des habitations d'Addis-Ababa et même de tout l'empire; ce sont de petites cabanes de forme plus ou moins circulaire formées de roseaux ou de poutres mal travaillées, enduites de terre dans la partie inférieure. Le Négus lui-même avait une maison de cette sorte il y a quelques années, avant que l'ingénieur italien Cappucci ne lui eût construit la maison en pierre qu'il habite aujourd'hui et qui ne ressemble à rien moins qu'un palais.

Le lendemain de notre arrivée, qui était un mercredi, Ménélick nous donnait solennellement audience. Nous nous rendîmes au palais impérial, escorté de tout le clergé abyssin d'Addis-Ababa, qui ne comptait pas moins de cinquante prêtres. Nous parûmes devant le Négus Néghesti et toute sa cour réunie. Il était assis sur un lit assez élevé, ayant à ses pieds un tapis où un lion était représenté. Nous avons constaté avec satisfaction qu'il s'était levé à notre entrée, par respect sans doute pour la personne auguste de Celui dont nous étions l'ambassadeur. Il portait le pantalon et la toge abyssins et pardessus un manteau de couleur noire. Son front était ceint de bandelettes qui lui tombeaient derrière le dos. Il avait au cou une croix, une bague à la main droite et des pendants aux deux oreilles. Ménélick est de taille moyenne et il a peut-être le teint plus noir que le commun des Abyssins. Son regard est plein de vivacité, et on ne peut lui refuser une grande bonté de cœur qui se traduit au dehors par un franc et aimable sourire.

En même temps que nous, se trouvait au Choa la Mission de la Croix Rouge russe, composée d'une qua-

rantaine de personnes et placée sous le commandement du général Schwedoff, homme très affable avec lequel nous avons eu un entretien des plus agréables. Les médecins russes prodiguaient leurs soins à tous les Abyssins sans distiction, aux hommes et aux femmes, aux enfants et aux vieillards. Il y avait alors dans le pays un nombre si considérable de malades que le général lui-même ne pouvait trouver un moment de relâche.

Nous avons vu également à Addis-Ababa les pauvres prisonniers italiens et, parmi eux, un grand nombre d'officiers. Tous souffraient sans doute de leur condition de prisonniers, de la nourriture du pays et du manque de vêtements, mais nous leur devons ce témoignage : ils supportaient toutes les privations avec un courage et une résignation vraiment admirables. La plupart étaient des jeunes gens de 18 à 25 ans ; ils nous ont raconté eux-mêmes tout ce qu'ils ont eu à souffrir dans leur pénible voyage d'Adoua à Addis-Ababa. Un grand nombre d'entre eux avaient fait cette longue marche à pied, n'ayant pour toute nourriture qu'un peu de pois-chiches et une poignée de grains de doura. Quelquefois même ils n'avaient pas eu cette fortune. Pendant trois jours, à commencer par la fête de Pâques, et ils notaient douloureusement cette date, plusieurs soldats et quelques officiers s'étaient vus dans la nécessité de manger l'herbe du chemin. Près de cent cinquante prisonniers sont morts en route : les uns, de faim ; les autres, de maladies ou des suites de leurs blessures ; d'aucuns tués par des soldats abyssins qui trouvaient qu'ils ne mar-

chaient pas assez vite. Je ne parlerai point des scènes d'horreur qui se sont passées le soir et le lendemain de l'affreux désastre du 1er mars, où les morts furent mutilés, les soldats massacrés sans défense et les officiers brûlés vifs, les mains liées derrière le dos.

On se demande si ces innomables atrocités pouvaient trouver quelque excuse chez les Abyssins dans l'ivresse du combat et le désir de venger leurs morts ; car l'artillerie italienne avait fait d'immenses ravages dans l'armée abyssine, et l'on porte à près de vingt mille (20,000) le chiffre des combattants que Ménélick a perdus dans sa fameuse campagne contre les Italiens. Mais une fois dans le pays, les prisonniers virent leur sort un peu amélioré. Ménélick avait défendu aux Abyssins, sous des peines sévères, de maltraiter les Italiens, et nous savons avec certitude que le Négus Néghesti était animé de sentiments si bienveillants à leur égard qu'il se sentait profondément humilié de ne pouvoir faire davantage pour adoucir leurs souffrances. Quelle dut être la joie de ces braves jeunes gens quand on leur annonça que par la conclusion de la paix ils étaient libres et qu'ils pourraient bientôt revoir leur patrie et leurs familles ! Notre cœur n'a qu'une seule crainte à leur sujet : c'est qu'ils n'aient à souffrir comme nous au retour des fièvres paludéennes qui succèdent dans ces régions à la saison des pluies Mais nous avons confiance que le Dieu qui les a délivrés de mille dangers, veillera encore sur eux et les rendra sains et saufs à ceux qui attendent impatiemment leur retour.

La population du Choa actuel est moitié Galla, moitié Amhara. Une partie des Gallas professent un Islam défiguré; la masse de la nation est encore plongée dans les ténèbres du paganisme. Cependant Ménélick, depuis qu'il a conquis leur pays, s'efforce de les convertir à la religion chrétienne. Le Négus Néghesti n'emploie pas toujours dans ce but la voie de la persuasion. Au dire même des Abyssins, il fait rassembler des groupes de 500 Gallas et les fait descendre de gré ou de force dans quelque cours d'eau. Alors le prêtre Amhara, requis pour la circonstance, divise le groupe en deux, décerne à ceux qui sont à droite le nom de Waldé-Mikhael, et à ceux qui sont à gauche le nom de Waldé-Giorghis; puis, les faisant sortir de l'eau, il leur distribue de la viande immolée par des mains chrétiennes. Les Gallas et les Abyssins qui sont témoins de cette cérémonie sont profondément convaincus qu'elle est un parfait baptême et qu'elle imprime à ces malheureux le sceau indélébile du chrétien.

On a généralement remarqué que les villages gallas sont plus aisés et offrent un aspect plus riant que les villages abyssins. Cette différence provient de ce que les Gallas sont laborieux, tandis que les Abyssins n'ont de goût que pour la guerre. Dans l'Ethiopie proprement dite, il y a un défaut presque total de commerce et d'agriculture; point d'art, point d'industrie, point de science. Seuls les *deftéras* et quelques prêtres savent lire et écrire. Il n'y a pas une seule école dans la capitale et, je crois, dans tout l'empire. Autrefois il y avait une école célèbre à Gondar, qui était regardée comme le

foyer de la science éthiopienne; mais aujourd'hui l'Ecole de Gondar n'est plus qu'un souvenir, la ville elle-même est entièrement déchue de son ancienne splendeur: j'ai vu de vieux *deftéras* m'en parler les larmes aux yeux. Les dissensions religieuses ont puissamment contribué à cette chute: les *deftéras* de Gondar tenaient pour ce qu'ils appelaient l'antique doctrine d'Alexandrie, tandis que l'autorité civile et religieuse s'efforçait de faire valoir ce qu'elle nommait la doctrine officielle de l'Empire: de là de violentes persécutions contre les *deftéras* rebelles et la suppression de l'Ecole de Gondar.

Outre l'ignorance qui plane sur toutes les classes de la société, il y a en Abyssinie une dissolution de mœurs effrayante. On rencontre très peu de mariages chrétiens, partout on ne voit que des liaisons arbitraires et instables où l'homme et la femme sont unis aujourd'hui pour se séparer demain. Ajoutez à cela la pluralité des femmes pratiquée universellement par les chefs comme par les simples soldats, et vous aurez une idée exacte de la profonde atteinte que les siècles ont faite au christianisme prêché par saint Frumence.

Voilà, Messieurs, ce que nous avons vu et observé durant notre voyage en Abyssinie sur les trois pays que nous avons parcourus, à savoir sur le désert somali, sur la province du Harrar et sur le royaume du Choa.

Qu'il nous soit permis de terminer par la réflexion suivante. Aujourd'hui tout le monde semble briguer

l'honneur de civiliser l'Ethiopie. Que ces régions aient véritablement besoin de civilisation, nous sommes disposé plus que tout autre à en convenir.

Mais si l'on a sincèrement en vue l'unique progrès de l'humanité, l'on doit se poser sérieusement cette question : Comment se fait-il que l'Ethiopie, malgré l'antiquité de son Empire, qui compte près de quatre mille ans d'existence, et malgré tout ce qu'il y a de germe civilisateur dans la religion chrétienne, se trouve encore si en arrière par rapport à la civilisation? Nous croyons répondre à cette question en disant que l'unique cause en est dans le goût exclusif de ces peuples pour la guerre, et dans leur invincible horreur du travail. Ce n'est donc pas en entretenant leur humeur belliqueuse, en leur fournissant des fusils qui leur coûtent d'ailleurs excessivement cher, qu'on travaillera à leur relèvement intellectuel et moral. Si l'on ne veut pas faire autour de la question éthiopienne un bruit faux et vain que l'histoire flétrira sévèrement, il faut avant tout présenter aux peuples africains le grand spectacle des nations civilisées unies par les liens d'une véritable fraternité ; il faut, en s'animant d'un zèle entièrement désintéressé, travailler avec énergie à adoucir les mœurs des Ethiopiens, à leur inspirer l'amour du travail, de l'art, de l'industrie, et en général, de tout ce qui est de nature à civiliser un pays et à le rendre prospère. Sous ce rapport, de toutes les nations qui ont été en contact avec l'Abyssinie, l'Egypte est celle qui a rendu à ces peuples infortunés les services les plus réels : le commerce florissant du Harrar et la prodigieuse richesse

agricole de la province, qui nourrit non seulement ses propres habitants mais encore un grand nombre de pays abyssins, sont une preuve que l'occupation égyptienne avait su obtenir en peu de temps les résultats les plus heureux et que la domination khédiviale sur cette partie de l'Afrique avait été éminemment civilisatrice (1).

(1) Voir à ce sujet la communication de M. le Prof. PAULITSCHKE. *Le Harrar sous la domination égyptienne.* Bull. Soc. Khéd. de Géogr. Série II, p. 575.

N.D.R.

L'AUSTRALIE

PAR

Henri BIRCHER (1).

La plus grande des îles, ou le plus petit continent, appelé l'Australie, un peu moins grand que l'Europe entière, est un pays jeune encore. Elle s'étend du cap Byron, 153° 16' longitude est (la pointe le plus à l'orient) au Steep Point, 115° 56' longitude est sur une longueur de 4,300 kilomètres et de la pointe le plus au nord, le cap York, 10° 39' latitude sud au cap Wilson, 39°11' 30" sur un parcours de 3,180 kilomètres.

Sous le règne du roi George III, le capitaine Cook prit possession, en 1770, de la colonie-mère, la Nouvelle Galles du Sud, dans la baie de Botany. Le gouvernement anglais y établit une station de forçats et bientôt plusieurs milliers de prisonniers et d'émigrants libres y furent amenés.

L'Australie a été, pour ainsi dire, découverte plusieurs fois, mais jamais bien comprise ni appréciée avant Cook qui explora toute la côte orientale. Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour se convaincre que plusieurs nations ont découvert certaines parties du continent. Voici quelques noms au hasard :

Au nord; le détroit de Torrès (Portugais) Groote Eylandt, Arnhem Land, Cap van Diemen (Hollandais);

A l'ouest : archipel et golfe de Dampier, cap Bougainville, Tasmanland, chaîne du roi Léopold, rochers d'Abrollos.

Il est à remarquer qu'au sud et à l'est, les côtes les mieux cultivées, on ne trouve guère que des noms anglais. L'Australie a été connue de nom avant d'être explorée et découverte. De Gonneville la mentionne en 1503; on l'appelait alors « Terra incognita Australis ».

(1) Voir compte rendu de la séance du 21 mars 1896.

Les premiers furent les Hollandais qui, après leurs conquêtes de l'archipel de Java, Soumatra, Célébès, se trouvaient en proximité des côtes septentrionales. Mais ils ne s'intéressaient guère à ce continent pauvre en ressources auprès de leurs îles riches, enchanteresses et à un certain degré civilisées. Les autres navigateurs semblent avoir eu pour principal but des recherches scientifiques.

Grâce à sa position aux antipodes, l'Australie est un pays à l'envers de ceux au nord de l'équateur, le soleil se trouve au nord et l'ombre tombe au sud ! Noël et le nouvel an tombent en été, et les saisons sont à rebours. Sous bien d'autres rapports, c'est un pays original ; les arbres indigènes y conservent leurs feuilles en hiver ; par contre ils se pèlent en été et font littéralement peau neuve.

Les îles autour de la côte sont nombreuses, mais sans beaucoup d'attraits, de ressources, ni de grandes dimensions, excepté la Tasmanie, petit paradis appartenant à l'Australie propre, puis la Nouvelle-Zélande, pays merveilleux faisant partie de ce qu'on appelle l'Australasie. Le groupe d'îles nommé la Nouvelle-Zélande est si intéressant qu'il me sera impossible d'en dire beaucoup cette fois-ci. Je me bornerai donc aux *Six Colonies* c'est-à-dire à l'Australie proprement dite.

Les montagnes les plus élevées sont les Alpes Australiennes sur les confins de la Nouvelle Galles du Sud et le Victoria, avec le mont Kosgiusko (2240 mètres) et le mont Clarke (2212 mètres). Le premier, qui a une pente verticale de rochers de 1000 mètres sur un de ses côtés, offre une vue des plus belles au monde. Au pied de ces rochers se trouve la source du principal fleuve du continent, le Murray. A l'intérieur du continent, sur un plateau haut d'environ 500 mètres, s'élèvent plusieurs pics, le mont Bruce (1158 mètres) et le mont Augustus (1091 mètres). Plusieurs chaînes de montagnes d'une hauteur de 800 à 1600 mètres traversent le continent. Près de Sydney commencent les belles et célèbres Montagnes Bleues, où passe le chemin de fer en zigzag et où une série de cavernes très pittoresques sont souvent visitées.

La plupart des lacs à l'intérieur, dont quelques-uns sont très longs, contiennent peu d'eau et sèchent complètement pendant les chaleurs. L'eau y est plus ou moins salée. Comme dans plusieurs parties de l'Afrique Méridionale, ces lacs ou étangs reçoivent plusieurs courants d'eau et sont en outre nourris par les pluies.

Rivières. — Le Murray a un cours de 1300 kilomètres ; il ne sèche pas parce qu'il reçoit la majeure partie de ses eaux de la fonte des neiges des Alpes Australiennes. Il en est de même de ses tributaires, le Murrumbidgee et le Lachlan, tandis qu'un autre, le Darling se tarit. Une rivière, le Cooper ou Barcou, se perd en partie dans le désert, où il se forme des marais ; un bras du même se jette dans le lac Eyre et un plus petit dans le lac Gregory. Sur les côtes de la mer on rencontre des rivières plus courtes sillonnant à travers des paysages pittoresques, fertiles et abondant en troupeaux de moutons et de bétail et de fruits de toute sorte. Tels sont le Hawkesbury, le Clarence, le Richmond, le Brisbane, le Fitzroy, le Burdekin ; plus au sud il y a le Glenelg, le Latrobe, le Snowy, le Yarra Yarra ; à l'ouest le Blackwood, la rivière du Cygne, le Murchison, le Gascoyne, etc. Le Murray et plusieurs autres sont navigables, mais pas sur toute leur longueur. Dans l'Océan indien débouchent le Victoria, l'Alligator, le Roper, l'Albert, le Flinders, le Mitchell.

Climat. — Le premier tiers au nord est tropical, les deux tiers vers le sud jouissent d'un climat tempéré, comme le nord de l'Afrique et l'Europe méridionale. Au nord, il pleut en été, de novembre à avril ; plus au sud, de mars à septembre (la saison d'hiver) ; mais les pluies du nord ne s'étendent qu'à la ligne tropicale, de sorte qu'une partie du continent, entre le vingt-troisième et le trente-deuxième degré environ, ne peut compter que sur des averses plus ou moins fréquentes, plus ou moins abondantes, mais très incertaines. Dans l'intérieur, surtout dans cette zone-là, il ne pleut souvent pas pendant une année ou

deux, même plus longtemps. En général il tombe, parfois trop, souvent trop peu de pluie, même dans les localités les plus favorisées, sur le littoral du sud-est et de l'est. Dans le Queensland et la Nouvelle Galles du Sud, des pluies torrentielles et prolongées ne sont pas rares ; elles causent des dégâts immenses presque tous les ans, et une fois dans deux ou trois années, les plus grandes rivières débordent et submergent les campagnes pendant une ou plusieurs semaines. De l'autre côté, de longues périodes de sécheresse, surtout à l'intérieur, causant la mort de milliers de moutons et de bœufs, surviennent tous les trois ou quatre ans. Heureusement ces grandes calamités font périr beaucoup de lapins, ce grand fléau surtout des districts agricoles et d'élevage de moutons, de bœufs et de chevaux. Il tombe une moyenne de 18 à 25 *inches*, ou 450 à 625 millimètres cubes d'eau par an, mais la moitié du continent n'a presque rien ou le tiers tout au plus, tandis que les contrées tropicales arrivent parfois jusqu'à 1,500 millimètres par an.

Le climat est généralement salubre; jamais il n'y a sévi d'épidémie, comme le choléra, la petite vérole, etc. Les maxima des chaleurs sont en moyenne pour la Nouvelle Galles du Sud de + 40° à 47° C., surtout quand les vents chauds soufflent du nord et du nord-ouest ; les minima, de + 3° à 6° C. La température moyenne est de 17° C. pour Sydney, 22° pour Brisbane (Queensland), 14° pour Melbourne, 17° pour Adelaïde et 18° pour Perth (Australie occidentale). La température varie beaucoup suivant les vents, et quand ces derniers tournent, le thermomètre descend souvent de 15° à 22° C. surtout en été, dans une heure ou deux, changement soudain qui amène des désordres gastriques tels que colique, diarrhée, dyssenterie.

La Flore. — Les principaux arbres et les plus généralement répandus sont les gommiers (eucalyptus, 135 espèces), les casuarines et les wattles, une espèce d'acacias. On compte environ 8,600 espèces de plantes différentes ; du nord jusqu'à 20° et même 30° sud la flore ressemble à celles des tropiques indiens

et du Pacifique, avec un fort mélange d'araucaries, de gommiers et de wattles; ces contrées du nord sont aussi en partie couvertes de forêts de palmiers, d'aracées, de pandanus, entremêlés d'orchidées, de lianes, de bambous, etc.

Les grandes plaines de l'intérieur sont couvertes de brousse (scrub) et d'herbes, pour la plupart des plantes salines (saltbush), qui donnent une bonne nourriture aux moutons. Dans beaucoup de localités, on rencontre l'herbe appelée spinifex (iriodia irritans R. Br.), que les moutons ne mangent que quand ils ne rencontrent rien de meilleur.

La partie sud-ouest est très riche en fleurs, et la flore sur la rivière du Cygne (Australie Occidentale) est célèbre, ainsi que les arbres à herbe (kingia et xantorrhea). Dans les Alpes australiennes et en Tasmanie, les arbres-fougères abondent et forment de denses forêts d'une grande beauté. Il en est de même de la Nouvelle-Zélande. Les gommiers sont bien connus, même hors de l'Australie ; je n'aurai donc pas à m'étendre sur leurs excellentes qualités ; on en extrait une huile très appréciée et efficace contre les rhumatismes, les rhumes, le lombago et des infirmités similaires. Je suis convaincu que beaucoup d'autres plantes australiennes possèdent des vertus très appréciables dont on tirera un bon parti. On connaît environ 130 espèces d'eucalyptus. Les melaleucas sont représentées par 400 espèces, et l'on compte plus de 400 espèces de protéacées comme la banksia, la dryandra, l'haakea et la pétrophila. Les casuarines existent au nombre de 22 espèces. Les fleurs de beaucoup d'arbres sont assez petites, blanchâtres ou jaunâtres, mais les wattles ont de belles fleurs en forme de pompons et en grappes, d'une odeur très forte et délicieuse, qui embaument la campagne au printemps. Populairement, on distingue surtout trois espèces de gommiers, rouge, bleu et blanc, suivant la couleur intérieure du bois. De ces arbres, on recueille une gomme inférieure qu'on exporte depuis bien longtemps. Le bois du gommier est très dur, mais certaines espèces se fendent facilement et sont fragiles; les charrons s'en servent, ainsi que d'autres artisans. L'usage principal est, cependant,

comme bois de chauffage. Une espèce de wattles est cultivée sur une grande échelle ; on enlève l'écorce une fois par an, ce qui tue l'arbrisseau. Cette écorce s'exporte pour la tannerie.

Fruits. — Les fruits indigènes sont rares, petits, de peu de saveur et peu nourrissants. Les petites pêches et cerises indigènes et sauvages sont d'un goût fade et le noyau se trouve à moitié en dehors du fruit. Par contre tous les fruits d'autres pays viennent et mûrissent bien, suivant la latitude, la richesse du sol et l'abondance de l'eau. Ainsi l'on cultive des « loquats », des fraises, des framboises, des groseilles, des mûres, des cerises, des « Passion fruits », des Cape Gooseberries (groseille du Cap) des abricots, des pêches, des prunes, des pruneaux, des pommes, des poires, des coings, des oranges, citrons et limons. Les mûres sauvages poussent le long des routes et des ruisseaux, mais le fraisier et le framboisier poussés à l'état sauvage ne portent guère de fruits hors du jardin.

La vigne est introduite plus ou moins partout dans une certaine proximité des villes et villages ; dans les plaines et sur les côteaux, elle est prolifique et la qualité du raisin est excellente. Dans la Nouvelle Galles du Sud, le Victoria et principalement dans l'Australie du sud la viticulture a fait de grands progrès. Le raisin coûte Lst. 2.10 à 8 la tonne. On produit déjà des vins et des cognacs égaux et même supérieurs à beaucoup de crûs de France et d'ailleurs. La grande difficulté à vaincre est une meilleure fermentation et certains préjugés à la création de débouchés en Europe.

Beaucoup de localités sèches sont merveilleusement adaptées à l'olivier, qu'on cultive plutôt comme plante décorative et pour en faire des haies. L'huile qu'on en obtient est des meilleures, seulement la consommation est fort limitée dans ces pays où les salades ne sont pas appréciées, du moins préparées à l'huile. On plante aussi des amandiers pour border des vergers et des jardins. Le dattier a déjà trouvé sa place dans les plaines arides de l'intérieur. C'est le gouvernement algérien qui a fait cadeau

des premiers rejetons et les dattes récoltées sont délicieuses. Les ananas, les bananes, les noix de coco et la plupart des fruits des tropiques se cultivent au Queensland et généralement au nord. Cette dernière colonie possède, en outre, de grandes cultures de canne à sucre. Quant aux légumes, tout y pousse plus ou moins partout, pourvu qu'il y ait assez d'eau.

Faune. — Les marsupiaux prévalent ; on trouve aussi des monotrèmes, entre autres l'échidné et le bec d'oiseau (ornithorinchus paradoxus). On connaît une centaine d'espèces de marsupiaux et quelques-uns ressemblent aux rodeurs ; les plus répandus sont le kangarou, le wallaby, l'opossum. La chair de ces animaux est fade et on n'en mange que la queue ; le train de derrière du kangarou donne une soupe assez bonne. Il existe une espèce de chien-loup, le dingo, dont l'origine est incertaine ; probablement c'est le descendant de chiens de bergers devenus sauvages et féroces. On le redoute et on lui fait la guerre à cause de ses tueries de moutons. En général l'Australie est exempte de bêtes de proie ou dangereuses, sauf les caïmans ou crocodiles au nord, qui fourmillent dans les rivières et même dans l'eau saumâtre ou salée le long du littoral et des estuaires, et les serpents, dont la morsure amène souvent la mort dans quelques heures. Un quart environ de ces reptiles n'est pas dangereux. Les rats et les souris comptent environ 30 espèces ; les lézards 140 de toute grandeur, dont quelques espèces atteignent jusqu'à une longueur de 2 mètres ; plusieurs sont hérissés de crêtes et d'un aspect très féroce. Les lapins, importés de l'Europe depuis des années, ont tellement pullulé, surtout dans les meilleurs districts de pâtures et de cultures que les gouvernements sont à bout de force contre ce formidable ennemi qui cause des dégâts énormes jusqu'à devenir une question et un problème. Ils ont coûté quelques millions de livres sterling à l'Australie. Aucun moyen de destruction n'a encore été trouvé à la hauteur du mal ; cependant les longues périodes de sécheresse dans l'intérieur en tuent souvent des millions.

Les oiseaux comptent par 500 à 600 espèces ; le plus grand, l'émou, petite autruche qui pond des œufs vert-foncé, longs de 10 à 16 centimètres sur lesquels les colons gravent de jolis paysages ou des chasses aux kangarous ; en coupant plus ou moins l'écaille foncée, on obtient de jolies nuances entre le blanc et le noir. Les oiseaux parleurs sont justement célèbres pour leur plumage, non moins que par leur « ramage », leurs couleurs variées et vives et leur habileté à parler. Même les pies ont un chant naturel assez mélodieux quoique monotone et dans la captivité elles apprennent à parler et à siffler. Le laughing jacass est célèbre pour son bruit imitant une risée folle et prolongée, répétée en chœur par ses compagnons de la forêt ; il se jette sur les serpents, les soulève dans l'air et les fait tomber sur des pierres ou des rochers, puis les dévore. L'oiseau lyre se rencontre dans les régions tropicales.

Les scarabées et les insectes abondent, mais les papillons sont un peu rares. Des sauterelles venant de l'intérieur envahissent souvent tout ce qui est vert et elles sont très voraces ; fréquemment le vent les disperse et les jette dans la mer. En fait de gibier, le lièvre, le dindon sauvage, le canard, l'oie sauvage et quelquefois le cerf et le chevreuil fournissent une bonne chasse. Ces deux dernières espèces et le lièvre ont été importés d'Europe. La pêche fournit beaucoup de poissons d'eau salée et d'eau douce ; dans le Murray et d'autres rivières pérennes, on pêche une morue tendre et excellente, qui atteint jusqu'à 2 $^1/_2$ mètres de longueur. Le saumon et la truite ont été acclimatés dans quelques ruisseaux, surtout en Tasmanie et dans la Nouvelle-Zélande ; huîtres, crabes, écrevisses, crevettes, etc., tout cela existe en abondance jusqu'à une certaine distance des côtes.

Minéraux. — Probablement l'Australie est un des pays les plus riches en métaux ; l'*Or* extrait de 1851 jusqu'à ce jour représente au moins Lst. 4,500 millions, ou 4 $^1/_2$ milliards de Lst. Les découvertes faites récemment dans l'Australie Occidentale sont phénoménales et dans ces deux à trois années dernières il a

été formé, dans cette colonie seule, peut-être 1000 compagnies, lancées en partie en Australie, en partie en Angleterre et d'un capital énorme. Sur 1000 compagnies 20 à 40, peut-être 40 à 80, seront de véritables « Gebl-Sésams » et 700 auront cessé d'exister d'ici deux à trois ans pour n'avoir jamais rien valu, ou par suite du manque de capitaux suffisants pour l'exploitation et quantité d'autres raisons. Rien de plus risqué que cette spéculation pour ceux qui ne sont pas sur les lieux mêmes, ou ne sont initiés ; c'est une véritable loterie. Tous les trucs, toutes les filouteries sont mis en jeu et, sur 1000 spéculateurs, 50 peut-être font fortune, la plupart y perdent beaucoup, ou le tout, ou bien en sortent ni plus riches, ni plus pauvres. Ce sont généralement les fondateurs et les agents qui gagnent le plus. Il arrive quelquefois que des mines (de n'importe quel minéral) sont « salées » (salted) c'est-à-dire falsifiées. Voici un petit exemple : l'Angipena Treasure Trove G. M. Co. Ld. (dans l'Australie Méridionale) fut fondée il y a quelques mois. Un expert s'y était rendu et constata la présence de l'or dans une proportion de 6 onces par tonne ce qui donnerait un bénéfice magnifique, en se basant sur des spécimens fournis par les premiers propriétaires. Ces derniers qui avaient découvert la mine étaient disposés à la vendre à raison de Lst. 3000 en espèces et $^1/_3$ des actions libérées (payées en entier) soit le tout pour une bagatelle de Lst. 6000. Avant de parfaire l'achat plusieurs des acheteurs futurs se rendirent à la mine et y ramassèrent des spécimens tout le long du filon — on en fit l'essai et le résultat correspondit à la première expertise, on ne douta donc plus que ce fût un véritable trésor. L'entreprise fut lancée et l'on se disputait les actions. Bientôt après coururent des bruits comme quoi l'affaire était un « swindle » (escroquerie) et les directeurs du « Trésor d'Angipena » refusèrent de conclure l'achat. Il en résulta une cause célèbre devant les tribunaux et les dépositions de plusieurs témoins, complices des propriétaires originaires, mineurs et autres révélèrent que des spécimens très riches, enlevés du filon très mince, avaient été placés en grande quantité un peu partout dans la mine. Non contents de cette

supercherie, certains mineurs employés dans le Trésor, gagnés par des promesses de récompenses, profitèrent du moment où les visiteurs prirent le lunch pour échanger les spécimens moins riches entassés dans les sacs contre des échantillons d'une plus grande valeur. Il est à espérer que les coupables ont été traités avec toute la rigueur que la loi permet.

L'Argent. — Il y a quinze ans, un allemand, « Stockrider » d'une station de bétail près de la frontière de la Nouvelle Galles du sud et de l'Australie méridionale, ayant fait la noce, arriva une belle nuit d'été dans un désert près de Broken Hill, descendit de cheval et se coucha pour cuver son whisky ou sa bière. Le lendemain matin il fit une trouvaille de minerai d'argent; emporta le précieux échantillon sans trop savoir ce que c'était et le fit essayer. Bientôt il fut un des directeurs de la compagnie propriétaire du Broken Hill, dont les premières actions avaient de la peine à se placer à Lst. 9 environ et retombèrent quelque temps après à presque rien pour monter ensuite à Lst. 2000. Il est vrai que ces actions sont depuis tombées à un prix équivalent à Lst. 50 ou moins. Pendant six à sept années les dividendes payés par cette seule compagnie se montaient à plus de Lst. 2,000,000, sans compter d'autres compagnies des environs dont la moitié a sombré ou mène une existence assez modeste par suite de la baisse de l'argent et d'autres causes. La ville de Broken Hill qui fut créée à côté de ces mines était habitée par 15000 mineurs et un nombre d'autant d'autres personnes. Elle existe toujours, mais la moitié des mineurs a depuis émigré aux pays aurifères de l'Australie Occidentale.

Le *Cuivre* constituait autrefois l'une des grandes richesses de l'Australie Méridionale; on cite les mines de Burra Burra, Moonta, Wallaroo et Kapunda. Les actionnaires de Wallaroo avaient payé 1/- de contributions par action et après quelques années le prix des titres était arrivé à Lst. 40, sans compter des dividendes de Lst. 7 à 15 par action! Ces mines travaillent toujours, mais elles gagnent beaucoup moins, le prix du cuivre

étant tombé et la demande de ce métal étant beaucoup plus restreinte.

Le zinc et le plomb, se trouvent généralement alliés à l'argent et s'exportent en quantités très considérables. Il y a en outre beaucoup de mines d'étain, d'antimoine, d'asbeste, de cinabre et de bismuth sur le continent et en Tasmanie. L'étain est exploité principalement dans cette dernière île.

La houille se trouve dans le district de la rivière Hunter, dans la Nouvelle Galles du sud ; la ville de New-Castle y doit son existence ; ces régions fournissent du charbon à toute l'Australie et à beaucoup de ports de l'Extrême-Orient. Le total de la production doit se monter à plus de Lst. 30,000,000, depuis la découverte.

Autres articles d'exportation. — Le Jarrah (Eucalyptus marginata) est très répandu dans toute l'Australie Occidentale ; son bois est d'une résistance extraordinaire, surtout dans l'eau ; il résiste au « Térédo navalis » et à la fourmi blanche et on l'exporte dans tous les pays voisins et en Angleterre. Il pousse dans la même colonie beaucoup de bois de sandal, qui trouve des acheteurs dans les pays au nord du continent. Le « Karri » (Eucalyptus diversicolor), gommier qui atteint souvent une hauteur de 300 pieds, fournit également un bois excellent. Outre la laine, je mentionnerai les articles d'exportation suivants : peaux de bœufs, moutons, kangarous, wallaby, oppossum, lapin ; du blé, du bétail, des chevaux, de la viande congelée et en conserve, du beurre, fromage, vin, sucre, des fruits frais et en conserve, du suif, de la nacre, des écailles de tortue, du lin (de la Nouvelle Zélande), du bois de pin (kauri), de la gomme de kauri et de gommiers.

Les Aborigènes. Ce sont des barbares très laids, au nez camus, à la couleur cuivre foncé, qui n'aiment que la chasse et le *dolce far niente* ; ils sont mendiants, voleurs, et n'apprennent du blanc que ses vices. Comme les Peaux-rouges aux

Etats-Unis, ils disparaissent peu à peu devant la civilisation du blanc, par suite de maladies contagieuses et l'usage de la boisson. Très perfides, ils surprennent parfois les blancs dans leur sommeil et les percent de leurs lances ou leur fracassent la tête de leurs massues, ou bâtons de bois très dur. Avant l'arrivée des Européens ils ne vivaient que de la pêche et de la chasse ; ils mangent tout, même des serpents, des lézards, des vers, des racines et des fruits et parfois des biftecks de chinois. On a établi plusieurs stations pour les élever jeunes, les civiliser et les instruire ; ils apprennent facilement, mais ne renoncent guère à leur vie nomade, surtout les hommes tandis qu'on trouve parfois quelques femmes engagées comme servantes chez des blancs. Leur nombre n'a jamais été connu ; la plupart vivent à l'intérieur et au coin nord-est du Queensland, où ils profitent des occasions pour rôtir un blanc, un kanaka ou un chinois. Leur nombre n'a probablement jamais dépassé 20,000 et maintenant on les croit réduits à 10,000 tout au plus.

En Tasmanie la dernière aborigène est morte, il y a 20 ans.

Dans la Nouvelle-Zélande une race de Malays ou de Kanakas, les Maoris, d'un beau physique, survit, en dépit des longues guerres qu'ils ont soutenues vaillamment contre les Anglais ; on en compte encore 42,000. Ils sont très paresseux et occupent généralement des villages séparés des blancs ; comme la plupart des tribus de sauvages ils font travailler leurs femmes ; la majeure partie ont adopté le christianisme. Les idiomes des aborigènes de la terre ferme sont assez différents ; on y remarque cependant une certaine ressemblance et ils possèdent une certaine richesse de formes d'expression. Le son n'est pas désagréable pour l'oreille comme on jugera par les noms des localités suivantes : Parramatta, Penola, Aldinga, Oudnadatta, Koppe-ramanna, Murrumbidgee, Koulgardie.

La population des blancs. — En dehors des blancs qui ont colonisé l'Australie et leurs descendants, c'est-à-dire les premiers forçats, des Anglais, Ecossais, Irlandais, des Allemands, quel-

ques Français et Italiens et très peu d'individus de tous les autres pays, de toutes les couleurs, il faut mentionner les nationalités suivantes dont il se trouve dans tout le continent un nombre respectable : 15000 Chinois, 15000 Afghans et d'autres Indiens, 800 Syriens.

Les Chinois sont marchands de thé et de toute sortes d'articles et colporteurs de même que les autres Asiatiques; beaucoup d'entr'eux cultivent des légumes et les colportent, tandis que d'autres fabriquent des meubles. Certains capitalistes, propriétaires de stations de moutons, font venir depuis longtemps déjà des Afghans avec des chameaux. Comme partout ailleurs, cet animal est indispensable dans les déserts et l'exploration de l'Australie doit beaucoup de son succès au « navire du désert ». Probablement le nombre des chameaux est de 5000, ou davantage.

Les habitants actuels et les indigènes blancs parlent anglais purement et parmi ceux qui sont nés dans le continent on ne distingue plus les divers dialectes du Royaume-Uni; mais on reproche aux nouvelles générations un certain nasillement et quelques autres petits vices de prononciation. Dans la plupart des choses, les Australiens aiment à imiter les Américains ; il ne faut donc pas s'étonner de la vogue dont jouissent certains américanismes. Dans la Nouvelle-Zélande on est cependant plus puriste, plus anglais ou écossais que partout ailleurs en Australasie.

L'Australien est une copie de l'Anglais, mais un peu plus libéral et plus jaloux de sa liberté individuelle; souvent il adopte et développe et les vices et les vertus de la mère-patrie. Les jeunes gens des générations plus récentes sont souvent de grands parleurs et même vantards; il est souvent prudent de ne pas faire beaucoup de cas de leurs promesses. La probité des commerçants laisse à désirer, mais si l'on considère de quels éléments hétérogènes se compose le peuple, il faut s'étonner qu'il y ait tant d'honnêtes gens. En général l'Australien est superficiel et ne se fait pas de mauvais sang ; il risque souvent son argent dans des entreprises hasardeuses, incertaines, problématiques, de mines, etc. — Il est un peu joueur et hasarde le tout pour le tout. Il

me semble que le caractère national ne s'est pas encore formé d'une manière bien arrêtée ; suivant les familles, leurs antécédents, leur entourage, les circonstances, l'éducation, le caractère prend une tournure différente. On accuse, et non sans raison, les enfants coloniaux de manquer de respect à la vieillesse, et un peu à toutes les choses et à tout le monde. Suivant moi c'est la faute des parents, même des mères qui gâtent les enfants. Il s'est formé de véritables bandes de gamins, autrement dits « Larrikins » ou « roughs » dans plusieurs capitales, composées de garçons et de jeunes gens de 13 à 20, ans qui endommagent tout ce qui est à leur portée, persécutent et ont plus d'une fois blessé, même tué des Chinois, et aussi des blancs. Ce mot de « Larrikin » est d'une origine bien drôle. Un jour un de ces vauriens comparait devant le magistrat. Celui-ci demande au sergent de police accompagnant le jeune prévenu quels sont les griefs contre ce dernier. « He has been a larr-kin yer honour », répond le « bobby » avec un accent hibernien très prononcé; c'est-à-dire « il a fait des niches » du verbe argot « to lark ».

L'Australie est un pays de sectes religieuses ; on dit qu'il y a presque autant de religions qu'en Amérique et qu'en Angleterre, en tout cas pas loin de 200. Je mentionnerai :

L'église d'Angleterre ou épiscopale, les presbytériens, l'église libre d'Ecosse, les wesleyans, les congrégationals, les bible christians, les catholiques romains. La différence entre les diverses communautés protestantes est petite ; elles vivent en bonne harmonie et se réunissent souvent pour des œuvres de charité, de missions et autres, même pour des recréations, réunions d'écoles et de dimanche. L'Eglise d'Angleterre forme un quart à un tiers de la population totale ; l'Eglise catholique un sixième à un cinquième, les wesleyans un quart. Je ne dois pas omettre l'Armée du salut, qui fait sans doute du bien parmi la lie et le bas peuple et admet jusqu'à des aborigènes dans ses rangs. Elle se rend utile aux criminels, cherche à placer des prisonniers libérés et mérite donc des éloges, en dépit de ses jongleries, de ses démonstrations grotesques et de sa musique

discordante. Tous les cultes sont libres ; les ministres ou prêtres sont payés de ce que leur congrégation veut bien leur accorder. Beaucoup d'entre eux tirent des salaires considérables, Lst. 150 à 1000 par an. Dans les campagnes le pasteur se rend le dimanche à deux ou trois localités parfois très éloignées l'une de l'autre, soit en voiture, soit à cheval ; quelques-uns font des tournées régulières de deux à trois semaines dans les districts de l'intérieur. Le nombre des églises ou temples est considérable et la plupart sont assez grevés de dettes.

Aussitôt que le site d'une nouvelle ville (township) est fixé, les premières institutions seront :

1° Un maréchal-ferrant ; 2° un charron ; 3° un général store (magasin où l'on trouve de tout, c'est-à-dire les articles plus ou moins indispensables) ; 4° un hôtel ; 5° une chapelle ou église (les temples d'autres communautés que l'église anglicane et la catholique romaine, s'appellent chapelles). Toutes ces congrégations organisent des tea-meetings, des pique-niques, des bazars, des conférences où les membres, avec leurs familles, enfants et amis se réunissent, et où l'élément religieux ne figure qu'à l'arrière-plan.

Le dimanche, il est de bon ton d'aller à l'église ; mais, malgré la masse et la diversité des services religieux, les temples sont de moins en moins fréquentés et les nouvelles générations montrent une tendance prononcée vers la liberté de conscience. Les « vrais croyants », comme partout ailleurs, se font de plus en plus rares.

Par contre, beaucoup de ministres, aidés par les nombreuses sociétés d'abstèmes, des membres de parlement ont réussi à imposer des restrictions, des lois draconiennes, relativement à la vente des boissons le dimanche. Dans l'Australie méridionale, par exemple, on ne peut se procurer ni bière, ni boissons alcooliques, ni même de la limonade, à moins de déclarer qu'on est voyageur de bonne foi (bona fide traveller), c'est-à-dire qu'on vient d'une distance de dix milles. Comme il arrive de toutes les lois, et surtout des plus saugrenues, les adeptes de Bacchus et

de Gambrinus trouvent les moyens d'y contrevenir ; il en résulte des citations et des amendes infligées par les magistrats, tantôt à l'individu altéré, tantôt à l'hôtelier avide ou imprudent.

Fédération des colonies australiennes. — On a écrit des volumes là-dessus, mais les bases de toute réunion ou confédération sont encore loin d'être jetées, parce que tous ces pays ont des intérêts divergents suivant leur position, leurs intérêts commerciaux, leurs produits et les échanges entre eux. Ajoutons la question des défenses, des intrigues et ambitions, jalousies d'hommes politiques, chercheurs de place et surtout les tarifs de douane. D'ailleurs l'Australie a tant besoin de l'Angleterre, qu'elle n'est guère encore en état de se déclarer indépendante.

Il me semble que la fédération équivaut plus ou moins à l'indépendance de la mère-patrie, indépendance qui ne devrait point empêcher une fédération entre les différentes parties de l'Empire, où figureraient aussi le Dominion du Canada, les diverses colonies sud-africaines, etc., problème politique que je n'ose aborder. Il faut convenir que l'Angleterre est on ne peut plus indulgente envers ses rejetons d'Australie ; toutes ses prérogatives se bornent à proposer, et, la colonie ne s'opposant pas, à la nomination d'un gouverneur payé par la colonie elle-même. Les colonies ou provinces australiennes préfèrent des gentilshommes de vieille souche, riches si possible pour qu'ils dépensent beaucoup et « fassent marcher le commerce » par le bon exemple.

Voici les salaires de ces représentants de Sa Très-Gracieuse Majesté :

Victoria...........	Lst.	7,000	Lord Brassey K.C.B.
Nouvelle Galles du Sud	»	7,000	Viscount Hampden.
Queensland.........	»	5,000	Lord Lamington K.C.M.G.
Australie Méridionale	»	5,000	Sir Thom. Fowell Buxton Bart. K.C.M.G.
Australie Occidentale	»	4,000	Col. Sir Gerard Smith K.C.M.G.
Tasmanie..........	»	3,500	Viscount Gormanston K.C.M.G.
Nouvelle Zélande....	»	5,000	The Earl of Glasgow K.C.M.G.

Ces messieurs sont logés gratis avec palais d'été et d'hiver, frais de représentation, aide de camp et secrétaire à la charge de la colonie. Les fonctions de ces gouverneurs et toute leur raison d'être sont une chose platonique, mais l'élite de la société fait du gouverneur le centre de ses réunions; les dames surtout brûlent d'envie d'être invitées chez Son Excellence, ou chez madame son épouse, avec bals, réceptions, garden-parties, etc. Ce n'est pas un lit de roses que d'être le gouverneur, surtout s'il est bon enfant et libéral. Malgré son peu d'autorité réelle il peut exercer une grande influence morale.

Il me reste à vous entretenir sur les diverses colonies. La *Nouvelle Galles du Sud* est sans doute la plus pittoresque, la plus agréable, la plus intéressante et la plus riche des cinq provinces. Le Port Jackson, le long duquel la ville de Sydney et ses faubourgs se prolongent, avec toutes ses pentes, ses bois, ses baies, ses anses, ses presqu'îles, est une merveille et vous rappelle le lac de Zurich. L'aspect du paysage change à chaque détour; c'est un dédale, une confusion charmante sous un ciel clair, dans une atmosphère qui ressemble à celle de l'Egypte. A l'est, l'entrée du port, entre le Middle et l'Inner South Head se dessine plus sévère, escarpée et rocheuse. Partout du mouvement sur l'eau; de très nombreux petits bateaux à vapeur sillonnent ces eaux bleues et limpides; c'est une Venise moderne à la vapeur. Près de l'entrée, sous quelques îlots, on aperçoit des fortifications et une petite escadre de vaisseaux de guerre. Sydney est la plus ancienne ville du continent, aussi montre-t-elle un type plus anglais; ses rues sont moins larges qu'à Melbourne, mais la nature l'a tellement favorisée qu'il n'a fallu que peu d'efforts de la part de l'homme. Elle a aussi une histoire et en est fière. Le jardin botanique, sur une petite éminence, à moitié entourée par la mer, a été tout créé par la nature qui l'a doué d'une flore aussi riche que Botany-Bay; on y trouve des rochers, des cavernes; pourtant l'homme en y ajoutant d'autres plantes, en élevant des serres, kiosques, etc., l'a transformé en un petit paradis. Du côté de la terre il touche au magnifique Hyde

Park, toujours vert, et aux plus belles rues de la ville. Pas plus qu'à Melbourne, rien ne manque à Sydney comme institutions publiques ; on y est aussi avancé aussi civilisé qu'à Paris ou à New-York ; la vie est facile et à très bon marché ; d'excellents restaurants abondent où l'on fait un bon repas à 1 schelling, vin ou autre boisson comprise. Grâce à son grand commerce avec les îles de Fidj, Samoa, la Nouvelle-Calédonie et toute la Polynésie et avec le Queensland au nord, on trouve à Sydney beaucoup de fruits des tropiques.

Dans le district de Newcastle on extrait la houille pour toute l'Australie et la Polynésie ; il s'en exporte même en Chine et au Japon. Depuis longtemps cette exploitation est dérangée par suite des grandes prétentions et les grèves des mineurs. Pourtant ces derniers ne devraient pas se plaindre de leur sort parce qu'ils gagnent au moins deux fois plus que leurs confrères d'Europe, avec des heures beaucoup moins longues. La production de la houille monta à Lst. 29,600,000 depuis le commencement jusqu'en 1894.

Voici encore quelques autres chiffres pour vous donner une idée de la richesse et des ressources de ce pays. Il y avait le 31 décembre 1894 un total de 518,000 chevaux, 2,500,000 têtes de bétail, 57,000,000 moutons, 274,000 cochons. En 1894 la laine produite était de 161,500 tonnes valant Lst. 9,040,000. Or extrait de 1851 à 1894, Lst. 41,100,000. On trouve aussi du cuivre, de l'argent, de l'étain, du fer, de l'antimoine, de l'asbeste, du cinnabre, du pétrole. Récolte de céréales, blé, maïs, etc., en 1894 : 360,000 tonnes ; pommes de terre, 86,170 tonnes; tabac, 406 tonnes; canne à sucre 264,255 tonnes ; 3,293,000 litres de vin, 10,880,000 douzaines d'oranges.

Victoria. — La plus jeune, la plus petite, la plus fraiche et peut-être la plus riche de toutes les cinq colonies. Presque partout il y a de l'eau en abondance. Elle s'est détachée de la Nouvelles Galles du Sud en 1851. Je laisserai parler les chiffres : or extrait depuis la découverte de ce métal en 1851 jusqu'en

décembre 1893, Lst. 237,661,000. Depuis, la production va encore en augmentant. En 1894 seulement on en a trouvé pour Lst. 2,680,000. Autres métaux extraits jusqu'en 1894 — étain, cuivre, antimoine, Lst. 1,337,000. Exportations en 1894 : laine, Lst. 4,742,000; blé, farine, biscuits, Lst. 961,000; bétail et moutons, Lst. 282,000; viande conservée, Lst. 45,000; viande congelée, Lst. 127,000 ; moutons en 1894-95, Lst. 13,181,000; beurre 10,573 tonnes évaluées à Lst. 899,000 ; vin produit en 1894-95, litres 8,595,000.— La capitale Melbourne est la plus grande ville de l'hémisphère sud ; sa position n'est pas pittoresque, mais tout ce vaste emplacement n'était qu'un marais avec quelques douzaines de maisons autour en 1851 ! Maintenant le nombre des habitants de la ville est de 73,000 ou de 438,955 y compris les faubourgs. La « City » surtout pour ce qui concerne Collins Street, est une ville de palais ; on l'appelle l'*américaine;* en effet, elle est plus « go ahead » que les autres villes australiennes. Cette colonie est allée trop vite et se ressent encore beaucoup de sa crise terrible d'il y a quatre à cinq ans. On trouve à Melbourne une université, un musée, un palais de la monnaie, des jardins publics, un observatoire, une bibliothèque, des hôpitaux, une galerie de tableaux, un palais de justice et un palais des chambres, de très belles et grandes églises, des collèges magnifiques, des maisons de banque et autres institutions, un édifice plus somptueux que l'autre, un tramway américain à câble et que sais-je ? Les faubourgs, surtout ceux de Prahran, Fitzroy, Toorak, Saint Kilda contiennent des habitations princières, des maisons de campagne entourées de jardins et de parcs toujours verts. Sans aucun doute les courses de Flemington près de Melbourne sont les plus belles et les plus importantes au sud de l'équateur ; il va sans dire que les Australiens raffolent de ce passe-temps. Aux temps des courses, Melbourne est le rendez-vous de toute l'Australie, la Nouvelle-Zélande y comprise.

Les villes de Ballaraat et de Bendigo méritent d'être mentionnées pour leur beauté ; elles contiennent chacune près de 100,000 habitants, y compris les faubourgs. Elles doivent sur-

tout leur existence à la découverte de l'or ; c'est dans leur territoire qu'a été trouvé le fameux « nugget Welcome », un morceau d'or solide évalué à Lst. 18,000 !

Le *Queensland*, comme Victoria, formait, autrefois, une partie de la colonie-mère, dont elle s'est détachée, plus tard, en 1859. Ce pays, produit des denrées tropicales et soutropicales, ainsi que celles d'Angleterre. Son commerce d'exportation est très important ; elle fournit beaucoup de produits aux autres colonies australiennes. En 1894, elle a produit et exporté : laine, Lst. 2,919,000 ; or, Lst. 2,382,000 ; argent et plomb, Lst. 96,500 ; étain, Lst. 108,000 ; nacre et écaille de tortue, Lst. 96,400 ; viande, Lst. 758,000 ; extrait de viande, Lst. 41,000 ; fruits verts, Lst. 32,700 ; huîtres, Lst. 12,500 ; bèche de mer, Lst. 5,600 ; sucre, Lst. 887,000 ; peaux, Lst. 270,000 ; suif, Lst. 468,000 ; bétail et moutons, Lst. 406,000. On y cultive encore toute sorte de céréales, la patate douce, le café, le coton, les ananas, les bananes et autres fruits.

La capitale Brisbane, avec 102,500 habitants, y compris les faubourgs, bâtie sur les deux bords de la rivière du même nom, est entourée de collines boisées ; elle est située, dans la baie de Moreton, à trente-cinq kilomètres de l'embouchure. En 1824, on y avait établi une colonie de forçats, mais on l'avait déjà abolie dix-huit ans après. Il n'y a rien de bien remarquable qu'un très beau pont. Cette ville, et la colonie en général, est fréquemment affligée par des inondations à la suite des pluies tropicales très fortes.

Parmi les autres villes, sur ou près de la côte orientale, il convient de citer Rockhampton, Charters Towers (où se trouvent d'anciennes et de très riches mines d'or) et Bundaberg (centre de la culture du sucre).

L'*Australie Méridionale* a été ainsi appelée par erreur parce que cette grande province s'étend de la côte sud jusqu'à celle du nord. Elle fut fondée en 1837 ; c'est la colonie agricole par excel-

lence. Le télégraphe transcontinental a été achevé il y a vingt ans, tandis que le chemin de fer transcontinental est construit seulement en partie jusqu'au 26me degré.

Dans l'état actuel financier de cette colonie, les deux tiers restant à construire, auront à attendre des années encore. Mais en Australie, on ne saurait rien prédire; c'est un pays à surprises, et qui sait quels minéraux, ou quelles autres richesses naturelles on découvrira encore ?

Adelaïde, avec 142,663 habitants, y compris les faubourgs, est située dans une belle plaine, à six à huit kilomètres de la chaine de Mount Lofty, dont le sommet le plus élevé est haut de 800 mètres environ. Un chemin de fer relie cette ville avec Melbourne, Sydney et Brisbane. Une vallée étroite et pittoresque au pied du Mont Lofty, doit son nom de Waterfall Gully à une belle cascade haute de 30 mètres. La vigne et les fruits des zones tempérées abondent dans toute la partie sud de cette colonie. Presque toutes les maisons des faubourgs et des environs sont entourées de jardins et de vergers. Cette petite ville est une des plus propres du monde; il faut avouer que les villes d'Australie sont toutes propres. Le long de la rivière, ou plutôt du torrent, appelé Torrens, les points de vue sont d'une grande beauté et fort variés; il y en a qui sont très sauvages, comme d'étroits défilés de rochers où le torrent s'est frayé un chemin. Dans cette colonie on n'a encore trouvé ni or ni argent en quantités suffisantes qui permettent de faire fortune rapidement, mais elle occupe la première place pour le blé et le cuivre. La ville d'Adelaïde est justement fière de son jardin botanique et zoologique, de sa très grande bibliothèque et de son musée.

	SUPERFICIE	POPULATION	IMPORTATION	EXPORTATION	RECETTES	DÉPENSES	DETTE PUBLIQUE
	KILOM. □		LST.	LST.	LST.	LST.	LST.
Nouvelle Galles du Sud	809.715	1.251.459	15.802.000	20.578.000	9.459.200	10.667.300	58.204.000
Victoria	227.680	1.180.043	12.471.000	14.026.000	6.716.800	7.310.300	46.804.000
Queensland	1.731.850	445.155	4.337.400	8.795.600	3.358.300	3.291.200	30.639.000
Australie Méridionale.......	2.341.160	352.797	6.226.700	7.301.800	2.496.600	2.527.000	22.806.000
Australie Occidentale........	2.746.110	89.550	611.300	1.251.400	863.700	775.600	3.417.000
Tasmanie....................	67.915	154.424	1.058.000	1.352.200	707.000	836.400	7.645.600
Nouvelle-Zélande...........	270.660	626.658	6.788.000	9.231.000	4.696.300	4.516.700	40.386.900
Kilomètres □	8.195.080	4.100.077	47.294.400	62.536.600	28.293.400	29.904.500	209.902.500
= Milles □	3.160.000 environ	4.238.000 fin 1895					

DONGOLA ET LA NUBIE (1)

PAR

le Dr O. ABBATE Pacha,
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ

Si la fin de ce siècle se fait remarquer par le ralentissement ou l'absence complète de découvertes géographiques, néanmoins elle nous offre le moyen d'étudier en détail les différentes contrées, de les mettre en rapport avec les connaissances ethnographiques, et les compléter et utiliser au point de vue des relations commerciales.

C'est ainsi que, profitant de la réintégration des provinces de Dongola au Gouvernement Egyptien par la dernière expédition militaire, je tâcherai de donner un aperçu de cette partie de la Nubie, qui est aujourd'hui dans les idées courantes par son intéressante actualité, et qui me fait revoir à vol d'oiseau, par mes souvenirs, un territoire que j'ai parcouru il y a à peu près quarante ans, c'est-à-dire en 1857.

Ce fut au retour par le désert de Bayouda, retour choisi par S. A. le vice-roi Saïd pacha, lors de son voyage aux provinces du Soudan, où j'ai eu l'honneur d'être à sa suite, que nous passâmes par la contrée de Dongola.

Maintenant, au lieu de descendre cette grande courbe du Nil dans la région des cataractes, nous jetterons un coup d'œil, en montant, sur le pays, par Wadi-Halfa, du nord au sud.

Cette vaste étendue de rochers grisâtres et noirs, surprenante dans son ensemble et dans ses détails, d'où commence la

(1) Voir compte rendu de la séance du 28 novembre 1896.

deuxième cataracte et qu'on appelle à propos le *centre pierreux*, Batn-el-Hagar, offre encore l'aspect de l'immense et grandiose développement d'un cataclysme de basalte et de granit. Dans les hautes eaux, le voyage par fleuve est très long et très difficile; pendant l'étiage, il est tout à fait impossible. Il est donc absolument nécessaire de longer ou de tourner les obstacles infranchissables, et prendre la route terrestre. Ce chemin, qui maintenant est une voie ferrée, a été tracé sur les anciens plans de Fowler; partant de Wadi-Halfa il arrive à Sarras. De ce point-terminus jusqu'en 1895, après d'inouïs efforts, de courage et d'une patience inébranlables, on est arrivé jusqu'à Hafir, condition essentielle à la petite armée anglo-égyptienne pour arriver à la reconquête du Dar Dongola, et de Dongola-el-Hordi elle-même, la capitale de la province, occupée par les Derwiches depuis 1885.

En traversant le Bahr-el-Hagar jusqu'à Sarras, soit péniblement à dos de chameaux, soit comme on le fait à présent par chemin de fer, on est surpris d'y voir ce tas de rochers qui obstruent le Nil et dont la chute des eaux assourdissante est parsemée comme un labyrinthe inextricable. Les rochers de la cataracte, qui forment une quantité d'îlots, sont la plupart très élevés au-dessus du niveau du fleuve. Quelques-uns offrent l'aspect d'une belle végétation et sont en partie couverts d'arbrisseaux et de jeunes acacias.

La cataracte tourne dans le sud-ouest; les bords du Nil sont hérissés de roches amphiboliques et feld-spathiques, qui s'élèvent hors des sables et sont recouverts par les grès.

J'ai constaté à plusieurs reprises, sur les blocs de toutes les cataractes du Nil, les observations qui avaient été faites par Rozier sur les roches de syénite, d'Assouan, et par Humboldt sur les granits de l'Orénoque. Un enduit gris-noirâtre, qui ne

pénètre qu'à la profondeur de 0,01 dans la substance de la roche, fait que l'on croit voir du basalte ou des fossiles teints de graphite. Ces blocs de granit rougeâtre, à la hauteur où l'eau peut les atteindre, se recouvrent de cet enduit plombé manganésifère. Dans plusieurs endroits des cataractes, le lit du fleuve se trouve quelquefois à sec sur une étendue souvent considérable ; les eaux disparaissant, après s'être frayé un passage, par des canaux souterrains sous les rochers qui, comme des digues, joignent les îlots entre eux, se trouvent des excavations où l'eau s'engouffre, faisant entendre un bruit assourdissant, tandis que, extérieurement, il ne reste que très peu d'eau, surtout dans la période de la baisse (1).

De Khartoum à Assouan, on rencontre un grand nombre de cataractes, de rapides et de passes étroites entre les montagnes qui côtoyent le Nil. Ces cataractes ne ressemblent pas à ces masses d'eau qui se précipitent sans se diviser, comme celles du Niagara, en Amérique, d'une hauteur de 100 à 140 pieds ; ce ne sont, en grande partie, que d'innombrables petites cascades qui tombent par gradins, formant un archipel d'îlots et de rochers qui rétrécissent le lit du fleuve, et qui font que les courants acquièrent

(1) La région des cataractes discutée au point de vue de la facilité de navigation dès les premiers temps de Mohammed Aly, fut étudiée avec soin par Gotberg, sous le règne de Saïd. Dans ses conclusions il est tout à fait opposé à apporter aux cataractes aucun changement par des travaux long, dispendieux au plus haut degré, et dangereux même pour l'Egypte, en prévision de désastres possibles surtout pendant les hautes eaux de l'inondation. Du reste les cataractes ont l'avantage de faire ce que feraient des barrages artificiels. C'est ainsi que à la baisse des eaux se forment des crevasses et des trous souterrains qui déversent les eaux en apparence très mesquines, dans certains endroits, pour les réunir souterrainement dans d'autres point en aval, et maintenir toujours un courant nécessaire. C'est tout à fait comme arrive dans ces cataractes, qu'à lieu ailleurs la formation des *potholes* dont parle Mauxley. Le Colorado de l'ouest, qui roule ses eaux des Montagnes Rocheuses au golfe de Californie, nous en donne, aussi comme le Nil de la Nubie, un exemple des plus frappants.

une vitesse plus accélérée. Les gradins les plus redoutés et les plus difficiles à franchir sont dans le Batn-el-Haggar (1).

De Wadi-Halfa à Dongola, il y a deux routes terrestres : celle de l'ouest, qui est la plus courte, désert aride et rocailleux, côtoyant en grande partie le Nil, dans l'imposante région des cataractes, offrant des haltes fréquentes sur le fleuve et beaucoup de gibier : gazelles, perdrix et hyènes ; cette route, quoique très pénible et où l'on peut craindre d'être attaqué par les maraudeurs du désert, serait préférée par les chasseurs rompus aux fatigues.

La route contraire, qui longe la rive orientale du Nil, devra être choisie de préférence par les naturalistes : elle offre un vaste champ à leurs recherches scientifiques, surtout aux minéralogistes.

Les pluies intertropicales tombent entre Wadi-Halfa et Dongola, mais le plus souvent en petite quantité ; cependant, tous les deux ou trois ans elles deviennent torrentielles et creusent partout des ravins assez profonds. Elles tombent depuis la fin d'avril à juillet, au commencement de la crue des eaux du Nil. A cette époque, elles sont accompagnées d'orages et de perturbations atmosphériques très sensibles et très alarmantes. Rüppel, dans son voyage en Nubie, qui les signala le premier avec étonnement, en parlant des quelques ouragans qu'il a observés, spécialement de celui terrible du mois d'avril, ajoute : « Pendant l'ouragan, la polarité de l'électricité de l'atmosphère était complètement changée ». Ces observations intéressantes, qu'il a du reste publiées ailleurs (2), ont été confirmées quelques années plus tard par Rüsseger.

(1) Voir mon «Voyage dans l'Afrique centrale». Paris, Henry Plon. 1858.
(2) Voir *Siehe (im Anhang) meine dem Her Von Zach daruber mitgethelten Beubachtungen*. (Corresp. Astron. v. 9 p. 379.

Cette année-ci, l'expédition anglo-égyptienne a essuyé de violents orages intertropicaux vers la fin du mois d'août; les indigènes n'en avaient jamais vus d'aussi formidables depuis plus de trente ans. L'ouragan a sévi pendant trois jours en détruisant les digues du chemin de fer jusqu'à Sarras.

Tout le monde a enduré des souffrances, des chefs jusqu'aux soldats, fouettés par une pluie torrentielle et par des rafales de vent terribles et culbutés par les sables au milieu de grondements de tonnerre et d'un effrayant cataclysme général.

A la fin de l'orage, le soleil, reprenant sa vigueur, le thermomètre, de très bas qu'il était, monta jusqu'à 128° F. alors qu'au Caire il marquait de 39 à 40° centigrades. Dans nos maisons, avec notre confort possible, ces chaleurs excessives étaient tant soit peu tolérables, tandis que tous ces malheureux de l'expédition, européens et indigènes, enduraient d'horribles souffrances, dues à des conditions météréologiques exceptionnelles, au centre d'un déluge, avant, d'une fournaise, ensuite.

C'est après ces désordres météorologiques que sévissent aux alentours et parmi les riverains du fleuve, des fièvres pernicieuses produites non seulement, comme à l'ordinaire, par le grand déséquilibre de la température entre les jours et les nuits, mais par le développement de germes infectieux, à cause des terres remuées de fond en comble par le changement et les impressions cosmo-telluriques et les brusques tensions électriques, barométriques et magnétiques à la fois.

Pourtant, ce qui est essentiellement singulier et étrange, c'est que ces fièvres sévissent et persistent toujours dans les endroits déserts, où manquent la végétation, les marais et les flaques d'eau. Il est remarquable, qu'au parcours de ces espaces immenses, où ne s'élèvent que des bancs de rochers nus et un

sol aride parfois granitique, que dans ce milieu s'engendrent des fièvres, espèces de pyrosis soudanien, avec plus de rapidité et d'intensité. Les grandes plaques de roches agiraient-elles chimiquement sur l'atmosphère, ou serait-ce seulement par la forte réverbération de la chaleur?

Chose remarquable : pendant la dernière expédition anglo-égyptienne, les affections dysentériques, les hépatites, les fièvres, soit du type intermittent, soit pernicieux (1), ont sévi gravement sur l'élément européen ; d'une manière sporadique et légère sur l'élément égyptien proprement dit ; presque rien sur les hommes de race soudanienne. Je trouve même, dans les différents Rapports, que la santé des troupes indigènes — le choléra à part — fut meilleure que si elles étaient restées en garnison. En calculant sur une moyenne de huit années, la mortalité a été moindre de 4 pour 1000.

Le choléra a fait son apparition dans le camp vers le mois de juillet. On était surpris, ici en Égypte, et parmi le corps expéditionnaire, que ce fléau se soit manifesté en Nubie, tandis que jamais on n'en avait eu, dans ces contrées, aucune connaissance antérieure. Assurément, c'était une erreur. Dans le passé, quand il n'y avait pas un service médical et des soins hygiéniques pour ces pays, personne ne s'intéressait à qualifier la maladie, ou à en avertir les autorités sanitaires de l'Égypte. Il est incontestable que le choléra a fait aussi son apparition et ses ravages, ignorés par son titre spécial, dans les provinces de Dongola, où les fièvres de caractère pernicieux, avec algidisme prononcé, sévissent ordinairement, fièvres dont quelques symptômes apparents simulent les symptômes essentiels du choléra. C'est ainsi que,

(1) Les Mameluks qui s'étaient réfugiés dans le Dongola, furent sujets à ces fièvres malignes endémiques. L'armée d'Ismaïl, fils de Mohammed Aly, en éprouva aussi, à son passage, les effets pernicieux.

par des renseignements que j'ai pris sur les lieux, et ensuite, après mon excursion, par les détails que le Dr Cuny a donnés dans son *Voyage au Kordofan*, le choléra-morbus y aurait fait son apparition meurtrière, apparition que les habitants de cette partie de la Nubie confondent avec ce qu'ils appellent *el ouerdi*, fièvre intermittente pernicieuse, propre à ces contrées (1).

De Wadi-Halfa à la cataracte de Samneh on ne rencontre, ainsi que nous l'avons dit, que des rochers noirâtres et brillants comme le charbon de terre. Samneh présente généralement des rochers amphiboliques et feld-spathiques, c'est-à-dire de l'amphibole noir avec feld-spath blanc veiné, des schistes durs micacés, et peu de granit.

Aux environs, des montagnes de grès reposent sur des roches primitives et se dirigent vers le fleuve. Apparemment, le cours des eaux, une fois bien établi, n'a plus permis au grès de se fixer; ce qui fait que toutes les cataractes sont de roche primitive, tandis qu'à droite et à gauche le sol est constamment de grès posant sur le granit.

Après les rapides de Okkakh, ou Accache, le Nil fait un coude vers l'ouest. En face du cheikh Accache, sur la rive libyque, existent des eaux thermales d'une réputation générale dans le Soudan, elles sont à l'abri d'une construction antique et leur température est de 45° à 50° centigrades.

D'après les indigènes, toutes les maladies cutanées y trouvent soulagement et même guérison complète. On s'en sert pendant

(1) On a observé aussi, quelquefois, des épizooties et spécialement parmi les poissons de cette région nubienne des cataractes. On en voit alors un grand nombre flottant au-dessus de l'eau et le ventre en l'air. On a été obligé, dans ces cas, d'interdire la vente du poisson sur les marchés.

quelques jours, soit intérieurement, soit en bains; elles sont amères et purgatives, contenant beaucoup de sulfate de magnésie et de soude; elles viennent d'une montagne voisine et surgissent aux bords presque du Nil; la source est couverte par l'inondation à l'époque des hautes eaux.

A Fargèh, sous la montagne de Djabha, est la limite méridionale de Batn, ou Dar-el-Khadjar, et septentrionale du Dar-Sukkot.

Dans cette contrée du Dar-el-Khadjar, que nous venons de quitter, et où on trouve à la cataracte de Samnèh un petit temple pharaonique dédié à Osiris, les barbarins cultivent un peu de dourah, du dokn, de l'orge et du coton; on y voit aussi des dattiers et des doums. La position du temple de Samnèh est exactement à 21° 29' 32" de lat. nord, et à 28° 37' de longitude à l'est de Paris (Cailliaud).

De Samnèh à Amboukol, les montagnes deviennent schisteuses, de couleur bleue jaunâtre. Leur sommet est souvent couronné par des sulfates ou des carbonates de chaux, et souvent, sur leurs flancs, on en voit un filon qui les parcourt en entier de haut en bas, ou bien dans toute leur longueur. Tout près, on rencontre, dans le fond des ravins, des marbres de toute beauté et de toutes les couleurs (1).

En amont de la cataracte d'Amboukol, il y a de très petites îles couvertes de gazon et d'arbrisseaux verts, parmi lesquels les oies font leur nid en toute sécurité. Ces oies, *el bèhh* en arabe, étaient anciennement sacrées en Egypte.

(1) V. A. Maltebrun, Voy. de Cuny à Obeid.
Ces mêmes couches intéressantes de marbre, je les ai rencontrées presque au même parallèle, à l'extrémité du désert du Korosko, tout près de l'Agaba-el-Homar, côtoyant Abou Hamed. Mes impressions à ce sujet sont encore très nettes.

Partout, aux deux rives droite et gauche du Nil, on trouve une quantité considérable de cailloux transparents, à ondulations concentriques, ou des agates.

Du Dar, ou province de Sukkot, tout près la montagne de grès de Doch, commencent les villages de Dar-el-Mahas.

Dans les provinces de Sukkot et de Mahas, la chasse offre des produits abondants en excellentes tourterelles et en pigeons, aussi communs dans cette partie de la Nubie que les petits oiseaux le sont en Europe. Les hommes sont plus robustes que dans la basse Nubie. La nourriture usuelle est du lait aigre, des oignons et du pain d'orge, préférable à celui de dourah.

Les produits du Dar-Sukkot sont : la dourah, le dokn, l'orge, les haricots, le coton et la palma-christi, dont l'huile sert surtout aux femmes à se frictionner la peau et les cheveux. Mais la meilleure de toutes les productions de cette province, ce sont les dattes, exceptionnellement exquises.

Passons rapidement au Dar-Dongola, la province qui nous intéresse le plus pour le moment et dont la position, la possible fertilité sont plus remarquables et les habitants plus à la portée de nous à cause de leurs voyages et leur contact avec les contrées du bas et du haut Nil et celles où aboutissent, par le Darfour, le Kordofan et les oasis intermédiaires, toutes les caravanes et tous les produits.

En quittant le Dar-el-Mahas, pour entrer dans la province de Dongola, on est surpris, en avançant vers le Sud, d'y voir une étendue immense de terrains plus ou moins cultivés, et qui, par une irrigation bien réglée, pourraient produire de grandes ressources soit aux habitants, soit à l'Égypte elle-même. Dans la basse Nubie, le monotone aspect des palmiers, des doums, des

rochers brûlants, des sables, font éprouver un sentiment qui frise la mélancolie ; ici, dans le Dar-Dongola, la nature est tout à fait différente.

L'aspect du pays change complètement. Aux déserts sablonneux succède une terre argileuse de temps à autre couverte de gazon. Les palmiers s'y trouvent remplacés par des bois épais de grands acacias et de nebkas ; la misère et la désolation, par des champs de coton et de dourah, par des troupeaux de moutons et de chèvres.

Tout près de l'île d'Argo, la mieux cultivée et la plus vaste des îles de la Haute-Nubie, se trouve la station de Mesid-el-Hadjar, et peu en amont on arrive à Dongola. La situation astronomique de Dongola, n'a été encore précisément établie. Tandis qu'elle est indiquée (1) pour 19° 11' lat. nord et 30° 27' long. est, Greenwich ; Caillaud, comme moyenne de quatre hauteurs méridiennes, avait donné 18° 12' 58" de lat. nord, et 28° 47' 20" de long. est Paris.

Notre savant prédécesseur, l'astronome Mahmoud pacha, à l'occasion de la magnifique éclipse solaire qui devait être observée justement à Dongola le 18 juillet 1860, et y envoyé sous le patronage de Faye, de Jomard et de l'Académie des sciences, par S. A. le vice-roi d'Egypte Saïd pacha, remarque dans son rapport la latitude de Dongola être à 19° 10' 32". Il n'a pu enregistrer exactement la longitude.

Par ces chiffres sensiblement différents, on s'aperçoit que les estimations astronomiques ne sont pas encore définitives sur ce point.

Le territoire de la province de Dongola était bien peuplé et fertile sous la domination de l'Egypte, avant l'invasion fatale du Mahdisme.

(1) Sudan Almanach, 1896.

Ces bords étaient parsemés de sakies indispensables pendant le bas Nil. On en comptait jusqu'à 8000 ; maintenant à peine un milliers ou à peu près. C'est un désastre pour une région qui ne vit que d'eau et d'irrigations. Où sont à présent les cultures productives ? Tout est désordre et abandon. Il est à espérer que le Gouvernement Egyptien puisse y apporter, avec prudence et sollicitude, des remèdes et des mesures sérieuses, afin de remettre ces provinces, heureusement rentrées dans son orbite, à l'abri d'inquiétudes ultérieures, en les amenant peu à peu à l'aisance et à l'ancienne prospérité. Dongola reconquise, et désormais se trouvant comme base assurée de situation stratégique, la pacification des provinces supérieures sera plus facile à obtenir ; et espérons-le, pour l'avantage de l'Egypte en premier lieu, et pour les intérêts humanitaires qui en découlent.

Ainsi que nous l'avons dit, le chemin fluvial étant difficile, long et dangereux depuis Wadi-Halfa jusqu'à peu près du Dar-Dongola, on est obligé de prendre la route terrestre soit à gauche, soit à droite du Nil. Celle à droite a été choisie pour le chemin de fer, qui à l'heure actuelle s'approche à Dolgo au sud d'Abou-Sada et que probablement on a l'intention de pousser jusqu'à Abou-Tatma, en conséquence un trait tout près de Dongola.

Certainement si le chemin de fer n'avait pas de beaucoup aidé l'expédition dernière, des difficultés insurmontables auraient obstrué la marche en avant.

On sait et on a vu dans les saisissantes photographies, publiées par le *Graphic* et l'*Illustrated London News*, les efforts inouïs, les terribles peines endurées par les soldats de l'expédition, pour faire passer à travers les cataractes les *Steam-Boats*,

cannonières indispensables, et pour lesquelles, ce risque, ce pénible et effrayant halage, exécuté par des milliers d'hommes, a été la plus ardue, la plus fatigante besogne de toute la campagne.

Au point de vue général qu'il me soit permis, à ce propos, de faire quelques observations tout à fait en dehors des considérations stratégiques, mais spécialement adaptées au profit des relations commerciales, ainsi que au bien-être des habitants des contrées de la Nubie supérieure.

Il est incontestable que les voies ferrées sont le moyen principal pour développer, par leurs rapides contacts, les rapports des peuples et du commerce. Même si on pouvait les établir partout avec des applications et avantages rémunérateurs, seraient absolument les seules et les meilleures de toutes les voies de l'avenir.

Quant aux hautes régions, celles qui se trouvent au delà de Dongola jusqu'à Khartoum, on assure maintenant qu'on se propose de prolonger la route ferrée actuelle de Wadi-Halfa jusqu'à Shendy, et on ferait traverser par la locomotive aussi l'Atmour, c'est-à-dire le désert de Korosko à Abou-Hamed.

Or si cet objectif est indiqué pour la civilisation, le commerce et le rapprochement de ces contrées à l'Egypte, le chemin de fer actuel est suffisant, ou à peu près pour aider aux bienfaits du présent et de l'avenir. Après la reconquête même du Soudan, je ne crois pas, et c'est ma conviction, que le chemin de fer puisse contribuer soit à la colonisation des provinces supérieures, soit à un commerce suivi et rémunérateur.

Le climat du Soudan est horriblement meurtrier pour les étrangers. Les Nubiens seulement peuvent y être employés et

utilisés. Les produits du Soudan étaient dans le temps monopolisés par le peu de négociants qu'il y avait alors, et les trois ou quatre caravanes par année, apportaient en Egypte tout ce qui était disponible dans les contrées du fleuve blanc et noir.

J'ai encore dans mes idées, une exquisse d'un projet, que j'ai présentée il y a quatre ans à notre Société khédiviale. J'y persiste encore et je le confierai à la considération des hommes techniques qui ne renonceront point à s'y intéresser.

Ce projet concerne la rectification du Nil, coupant en long l'Atmour de Korosko, d'Abou-Ahmed à Maharaka, en bas de Korosko, par un canal navigable au milieu des wadis et les dépressions naturelles du désert. Cette grande voie fluviale, serait plus rémunératrice que la voie ferrée, en utilisant en même temps certains territoires qui se prêtent par leurs niveaux à des cultures possibles. On éviterait ainsi la grande courbe du fleuve par la région étendue des cataractes, contrée isolée et abandonnée, à cause des difficultés de la navigation de la Haute-Nubie, qu'il est spécialement difficile et presque impossible de traverser pendant la baisse du Nil.

L'ouverture de cette grande voie serait aussi grandiose et profitable pour l'Egypte, que l'isthme de Suez, l'est au relations de l'Occident à l'Orient, plus adaptée aux rapports commerciaux, et meilleur moyen d'entente par le trajet graduel et légèrement ascendant nécessaire à la civilisation et à l'acclimatation lente, pour les noirs et les Nubiens, que pour les Egyptiens eux-mêmes. Je viens de dire que le climat du Soudan est meurtrier pour les éléments européens et étrangers. Je parle ici et j'entend des provinces qui avoisinent ou dépassent Khartoum, jusqu'à peu près des lacs. Au delà le climat est des plus splendides et tempérés.

L'Ouganda et l'Ounyoro sont des plateaux élevés où l'élément étranger peut résider et prospérer. C'est ainsi que le chemin de fer qui se construit de Mombaza, sur l'Océan indien, et arrivera jusqu'à ces contrées favorisées, pourra rendre autant de profit aux spéculateurs qu'au commerce en général, en dehors des bienfaits de la civilisation, secondé par le beau climat, et les possibles acclimatations étrangères. Mais quant aux relations commerciales toutes seules, il était dans l'intention de l'entreprise, que le chemin de fer de Mombaza à l'Ouganda ne pourra être utilisé que trois à quatre fois par an, à cause de la rareté et des difficultés de réunir des objets pour être régulièrement exportés de ces régions.

La route et le débouché opposé du Congo, donnent à peu près les résultats identiques en rapport de l'ivoire et des marchandises de haute valeur. Il est à craindre à ce propos que les éléphants ne disparaissent complètement dans un avenir plus ou moins éloigné.

Dans les contrées en aval et en amont de Khartoum et du haut Nil, l'élément européen ne pourra jamais s'y acclimater et tous les voyageurs consciencieux, les véritables pionniers de la civilisation et de la science, Gordon, Thomson, Baker, Ch. Long, Schweinfurth, Casati et Junker, sont d'accord à admettre à peu près cet obstacle théorique, qui trouve une éclatante application, une confirmation de faits indiscutables inhérents aux conditions climatériques de ces localités torrides et malsaines.

« Le jour, dit Ch. Long, où par des canalisation coûteuses, on aura desséché les marais qui bordent le haut Nil, et qui comme d'immenses réservoirs conservent les eaux, on n'aura pas fait pour cela que les saisons aient changés. Comment concevoir

l'idée de colonisation pour des Européens dans un pays où la chaleur est horrible, et où il pleut pendant six mois de l'année pour compenser un semestre de sécheresse absolue? »

D'ailleurs il en a été ainsi de toute antiquité. A l'époque des premières dynasties égyptiennes, jusqu'aux grecques et romaines, leurs efforts ne se sont arrêtés qu'aux côtes et pas à l'intérieur de l'Afrique, dont les habitants du centre étaient sûrement ce qu'ils sont aujourd'hui, des peuplades nomades, insoumises et sauvages. Le climat y était aussi meurtrier qu'à présent et l'histoire nous montre les luttes continuelles et impuissantes des pharaons de l'Egypte contre les barbares du sud.

En arrêtant nos regards sur une carte physique du Nil, nous sommes frappés d'un grand fait auquel il ne nous semble pas qu'on ait donné une attention suffisante dans la question de l'acclimatation des races ; c'est la correlation qui existe entre la configuration de la région et la distribution des peuples nilotiques.

Dire que l'homme est cosmopolite, qu'il vit partout à la surface du globe, est chose juste en rapport aux naturels ou aborigènes des différentes régions de la terre, mais tant soi peu paradoxal et contraire au point de vue des brusques ou lents passages d'un climat à un autre extrêmement opposé.

L'acclimatation c'est — se faire à un climat — modification plus ou moins profonde produite, dans l'organisme, par un séjour prolongé dans un climat qui diffère notablement de celui que l'on a jusqu'alors habité. C'est l'évolution spontanée par laquelle l'organisme se met en harmonie avec de nouvelles conditions fonctionnelles. On peut acquérir de la sorte, transporté dans un milieu différent de celui où on avait l'habitude, une aptitude nouvelle à vivre, égale à la première. Cette aptitude est impos-

sible ou très rare et difficile à être acquise par les races d'autres climats, dans les chaudes et exceptionnelles régions du Soudan, où en dehors de la haute température, le climat, ainsi que nous l'avons dit, est meurtrier à cause des vastes marécages, de l'immense quantité de débris végétaux, de l'infection palustre largement disséminée, de l'abandon et de la misère des riverains, et de toutes les influences telluro-atmosphériques.

Or si les influences climatériques ont pu agir physiologiquement sur l'espèce humaine, au point de faire des races distinctes, *a fortiori* les climats influent d'une manière incéssante sur l'état de santé, l'entretenant ou la troublant ; et de là les manifestations morbides diverses, selon les latitudes.

Il nous faut poser en principe que l'Arabe des bords méditerranéens, l'Arabe de l'Egypte, et l'Européen en général, ne peut habiter d'une manière permanente sous le climat pernicieux du Soudan ; il n'en est pas de même des individus qui sont nés dans les pays de Dongola, ainsi que de la Basse et Haute-Nubie, ceux-ci bravant presque impunément tous les obstacles, tous les dangers d'où qu'ils viennent. A une constitution robuste ils joignent une sobriété et en même temps une énergie admirable. Sont ces gens qui possèdent les éléments nécessaires, pas pour civiliser directement, mais comme intermédiaires de civilisation lente, pour exploiter ces hautes régions, et dont on peut et on doit se servir pour obtenir des résultats satisfaisants à tous les points de vue.

Avant de nous éloigner de ces régions de la Nubie, il nous faut envisager au milieu de cette nature sauvage et imposante, aux alentours des cataractes, le splendide et pur saphir de son ciel, et les nuits resplendissantes des plus belles étoiles qu'on puisse voir dans le firmament. On y voit, éclatante, la plus belle

constellation du sud, celle d'Orion, ainsi que la plus magnifique de toutes les étoiles, l'astre resplendissant de Syrius. C'est ainsi que la contemplation merveilleuse des nuits tropicales récompense le voyageur de quelques souffrances endurées et fait bientôt place à des sensations toutes différentes, soit au milieu du fleuve qui serpente, roule, se précipite sous de prodigieux entrelacements, soit au milieu d'un désert muet et monotone, et où on se sent encore au sein de la vie et du rayonnement universel.

Après la contemplation des cieux jetons un regard rapide sur ce qui peut intéresser dans ces contrées, au point de vue de l'histoire naturelle.

D'abord, dans le Nil, près de Dongolah, de même que dans la Basse-Nubie, ont été trouvées par Cailliaud et par Olivier des coquilles *paludinae* espèce *bulimoïde* et *unicolor*, spécimen très rare et superbe.

Quant aux insectes intéressants, on y a trouvé quelques individus similaires au *Buprestis castanea*, espèce qui habite ordinairement le Sénégal, et qui a été nommée par les entomologistes Bupreste de Cailliaud, *Buprestis Cailliaudi*.

Pour ce qui concerne les plantes en Nubie, Lippi a été le premier à faire des recherches en botanique (1). Malgré la stérilité de ces contrées, il y signala vingt plantes comme lui ayant paru nouvelles. Cailliaud en a pu constater onze, parmi lesquelles de rares specimens de la *Bistella geminiflora* appelée dans le pays *El-Soufera*, et du *Cardiospermum halicacabum*, *taftaf* des Arabes, espèce de lianes à petites fleurs blanches sans odeur, que les chameaux mangent, ainsi que le *tautau*, herbe des bords du Nil à Dongola, et dont l'odeur est assoupissante.

(1) Bibliot. de Jussieu.

Parmi les arbres communs à la Nubie et spécialement au Dar Dongola, l'*Acacia seyal* ressemble par son feuillage et ses épines aux autres acacias épineux de l'Egypte. On y trouve aussi le *Sant*, espèce d'*Acacia nilotica*, gommier dont les fruits servent à tanner le cuir ; la *Cassia acutifolia*, le *Senné*, ou senna, qui croît en abondance dans la province de Chaykye ; le *Galega* ou *Tephrosia apollinea*, *El-Amayan* des Arabes, plante dont la graine sert aux indigènes à préparer un onguent pour les blessures des chameaux ; le *Conyza dongolensis* de Cailliaud, *tich* des Arabes ; le *Cynunchum heterophyllum*, *alaga* des indigènes, plante sarmenteuse de l'île d'Argo ; le *Cynanchum argal* à Dongola dont les femmes enceintes mangent le fruit coriace et amer et que je suppose comme remède préventif des avortements.

Dans la catégorie des graminées se distinguent le *Zea mays*, dourah roumi des Arabes et le *Sorghum vulgare*, dourah bélédi; dans celle des malvacées, l'*Hibiscus dongolensis* découvert par Cailliaud et qui ressemble à l'*Hibiscus esculentus*, la bamieh de l'Egypte ; parmi les borraginées l'*Héliotropium pallens*, Touche des dongolawis, l'herbe odorante à petites fleurs blanches, et *Echium Rauwolfh*, kalleh, en langue du pays, que les chameaux choisissent et mangent.

Enfin y abondent les nabqs, *Ramnus napeca*, les dattiers, les doums, *Cucifera tebaica*, et en plus petite quantité les sycomores.

A côté des choses rares et profitables au bien-être des indigènes, on trouve cependant dans cette région des choses détestables et grandement nuisibles, que les autorités nouvelles auront la tâche importante de faire détruire et disparaître à jamais.

Les fourmis blanches, les termites, *Arda* des nubiens, sont le véritable fléau et le plus dangereux de ce pays ; ces singuliers insectes dévorants, font des ravages vraiment surprenants pour un étranger non avisé d'avance.

C'est de Hafir que commence à paraître le *Arda* ; on en rencontre partout dans la province de Dongola, où les habitants sont obligés de tenir tous leurs effets suspendus ; la charpente même de leurs demeures n'est pas à l'abri de ses insectes destructeurs. On ne peut rien conserver sur le sol ; on est forcé d'élever des planches sur des pieux, pour y placer les récoltes.

Ces insectes détruisent tout, ils mangent et dévorent le linge, le papier, les souliers, les bottes, les nattes en paille ; trouent les tapis et toutes espèces d'effets ; ils piquent le bois et le rongent en très peu de temps ; ils couvrent souvent le tronc des dattiers avec de la terre qu'ils ont emportée, et ils s'en font des retraites. La nuit ils sortent de terre par milliers, tandis qu'ils se montrent peu le jour.

La plus grande quantité de termites on la retrouve du côté gauche du Nil, ou ils se propagent par le désert de Ghilif et de Bayouda, jusque même tout près d'Omdourman. C'est précisément dans ces parages qu'ils élèvent et creusent les *cumuli* en terre, gigantesques, pyramidales et de forme conique, ayant plus d'un mètre de hauteur.

C'est dans ce désert, où j'ai eu la dangereuse avanture de m'égarer, au milieu des anfractuosités et des ondulations des sables, trompé par l'apparence à l'horizon lointain de ces *cumuli* de termites, que, au coucher du soleil, crépuscule d'une fatale soirée, je croyais que c'étaient les silhouettes des chameaux et des hommes de ma caravane. Ce fut le matin suivant, après une

nuit d'angoisses et de désespoir, que heureusement, après des recherches aux alentours, mes hommes m'ont retrouvé, dans une direction tout à fait opposée à la route suivie.

On ne peut croire, on ne peut se faire une idée exacte de ces surprenantes constructions cyclopéennes des termites, si on ne les voit pas dans le désert par ses propres yeux.

Nous avons dit qu'on trouve en Nubie des temples des époques pharaoniques; le plus intéressant est celui de *Semneh*; les plus grandioses et les mieux conservés sont en amont de Dongola, dans la presqu'île de Méroë.

Les constructions chrétiennes des coptes se trouvent disséminées soit dans la région des cataractes, sur les rochers mêmes des bords du Nil, soit dans quelque endroit des terres plus ou moins cultivées. Toutes offrent l'aspect de petites fortifications et c'est naturel vu que ces abris ont été bâtit en grand nombre, lors de la conquête musulmane en Egypte.

Le christianisme s'est établi chez les Nubiens au temps de Justinien. C'est alors que plusieurs temples païens de la Nubie inférieure furent convertis en églises chrétiennes. L'invasion des Arabes en Nubie, qui s'est produite de l'an 20 à 21 de l'hégire, concorde avec l'époque de notre ère à l'an 641-42.

C'est aussi dans les hauteurs de la côte escarpée nubienne, sur des îlots et des rochers, que se trouvent d'autres demeures, où les quelques mamelouks échappés à leur anéantissement en Egypte, ont trouvé refuge et tranquillité.

Je viens de rapporter tout ce qui, à mon jugement, pouvait être intéressant à dire d'une manière abrégée et synthétique sur la province de Dongola, heureusement rentrée dans le cadre des possessions égyptiennes.

Ces contrées, où on trouvera de grandes ressources en minéraux, en végétaux et spécialement en bœufs et chevaux magnifiques, quoique auparavant en contact continuel avec l'Egypte, ont été très peu fréquentées par les explorateurs sérieux et les savants. La réouverture des relations et les facilités immenses offertes par le chemin de fer en construction, pousseront les investigations et les exploitations avec plus de vigueur.

Désormais, dans l'état actuel, il est très difficile de pouvoir débiter de faux renseignements, des nouvelles erronées, illusoires, dont fourmillent en grand nombre les livres de quelque voyageur énervé. En dehors des ouvrages vraiment scientifiques et consciencieux de Cailliaud, de Rüppel, de Malte Brun et Cuny, les observations faites par quelques autres écrivains ne sont pas à la hauteur de leurs noms, quelquefois, à différents titres illustres ou éminents (1).

J'ai fini avec mes souvenirs et les quelques remarques relatives à la reconquête de Dongola.

Dans l'intérêt de l'Egypte, le sujet se prêtant surtout par son actualité, il était du devoir de la Société khédiviale de Géographie d'en saisir toute l'importance ; c'est ce que je viens d'essayer de faire.

(1) Le hasard, me favorisant dans mes recherches, me fit tomber sous la main un opuscule qui, vu le nom de son auteur — G. Pouchet — devait avoir au moins un intérêt scientifique si non historique, le nom de G. Pouchet étant acquis au monde savant par ses recherches scientifiques, consciencieuses et par ses études sur l'histoire naturelle, la botanique et les insectes. Quelle fut ma surprise et quelle sera peut-être celle de son fils, le savant professeur au collège de France, digne continuateur de l'œuvre de son père, si jamais ces lignes tombent sous ses yeux — en apprenant que j'ai exhummé son opuscule, heureusement oublié, publié, à Bruxelles en 1861.

Il est rare de trouver écrites ailleurs les insannités qui s'y trouvent, je ne sais Dieu comment, les faux renseignements qui y fourmillent, la colossale banalité qui s'y étale.

KAIROUAN

PAR

BEYRAM Bey,

SECRÉTAIRE DU CONSEILLER AU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR
MEMBRE DU COMITÉ DE CONSERVATION DES MONUMENTS DE L'ART ARABE
ET DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (1).

C'est au mois d'août dernier, par une chaleur de 40°, que j'ai visité Kairouan.

On arrive à la ville par un tramway à traction animale qui la relie à Sousse, l'ancienne Adrumentum, dont elle est séparée par 59 kilomètres, distance que le tramway parcourt en 4 heures et demie.

Kairouan est située par 7°45' de longitude est Paris et 35'41" de latitude nord.

Son nom vient du persan « Karouan » et signifie lieu de groupement, de centralisation, centre.

La ville est construite au milieu d'une immense plaine sans bois, sans arbres, alors qu'autrefois cet emplacement était celui d'une grande forêt.

Les céréales seules y sont cultivées, et, au moment où j'ai fait ce voyage, la récolte était déjà faite.

A quelques kilomètres à l'ouest de Kairouan, se trouve le mont Baten.

C'est aux alentours de la ville que réside une tribu berbère, rusée, pillarde et turbulente, celle des Zlas.

(1) Voir le compte rendu de la séance du 20 mars 1897.

Un proverbe indigène définit bien, d'ailleurs, le caractère de cette tribu ; il y est dit que lorsqu'un Zlassi pénètre quelque part avec un bâton, il en ressort avec un taureau.

La ville de Kairouan a été bâtie par Okbah, compagnon du Prophète et gouverneur de la Tunisie sous le khalifat de Moawyeh, en l'an 50 de l'hégire.

L'emplacement de la ville a été choisi par les Arabes dans un endroit dont la nature et le climat se rapprochent beaucoup de ceux du Hedjaz, pays d'origine de ces conquérants.

Sa situation, loin de la mer, la préserve de toute attaque du dehors.

Les Arabes, d'ailleurs, n'ont jamais été de bons marins ; ils ne se sont jamais distingués par leurs flottes, et leur antipathie de la mer a été une des causes qui les ont empêchés de percer l'isthme de Suez douze siècles avant notre époque. N'ayant pas confiance non plus dans les habitants du pays, ils ont voulu créer une ville bien à eux, d'après leurs principes, en conformité de leurs habitudes, de façon à y être les maîtres absolus et à y conserver tout leur pouvoir, et ils ont fondé Kairouan comme capitale non seulement de la Tunisie, mais aussi de tout l'ouest musulman pendant plus de trois siècles.

Sous les Aghlabites, Kairouan a été fameuse par son luxe et sa splendeur, et, longtemps avant Cordoue, elle a pu rivaliser avec Bagdad.

Les souverains de Kairouan ont eu la joie de voir pendant quelque temps leur pouvoir grandir, s'étendre, pénétrer jusqu'aux Lieux-Saints de l'Islam, et, leur autorité reconnue, respectée comme celle du Khalife.

C'est de Kairouan qu'est sortie la plus grande dynastie égyptienne, celle qui a fait goûter à l'Egypte les premiers bienfaits de la

civilisation et lui a fait connaître les progrès de l'époque. J'ai nommé les Fatimites qui, tournant leurs regards vers les bords du Nil, ont abandonné Kairouan pour Mahdia d'abord, et ensuite pour le Caire.

Malgré cet abandon, toute trace de splendeur n'a pas disparu de Kairouan, et on y retrouve encore deux monuments magnifiques, la grande mosquée et le bassin des Aghabites, ignorés de la plupart des gens qui ne connaissent le nom même de Kairouan que par ses célèbres tapis et les étoffes de laine qu'on y fabrique.

Ce sont les premiers conquérants du pays qui entreprirent la construction de la grande mosquée; aussi est-elle réputée particulièrement sainte auprès de tous les musulmans de l'Afrique Septentrionale.

Simple d'abord, et petite comme toutes les constructions faites par les Arabes aux premiers temps de l'Islam, elle a grandi et s'est embellie avec la puissance musulmane du Maghreb sous les Aghlabites.

Lorsqu'au troisième siècle, Ziadut Allah Ibn Aghlab a fait de sa capitale une ville aux proportions grandioses, il a voulu que la mosquée embellit encore la ville et l'a faite grande aussi. Les historiens rapportent même qu'il dépensa 80,000 dinars pour la mosquée seule, ce qui représente environ 60,000 L. E. de notre monnaie actuelle.

Moez Ibn Badis, qui régna de l'année 406 à 454 de l'hégire, acheva et embellit le monument, et c'est à lui qu'on doit de le retrouver dans l'état actuel.

C'est la plus grande mosquée, non seulement de la Tunisie, mais même de l'Afrique.

Je ne l'ai pas mesurée, mais, au premier coup d'œil, elle paraît certainement beaucoup plus vaste que notre mosquée d'El-Azhar.

Tout dernièrement on a voulu renouveler le dallage de la cour intérieure : on a employé 8,000 carreaux de marbre blanc et on n'a recouvert que les deux tiers de la cour !

Le plan de cette mosquée est semblable à celui d'El-Azhar, à l'exception toutefois de son meidah qui pourrait servir de modèle de propreté et de bon goût à la mosquée d'El-Azhar. Dans certains endroits, le plafond remonte à l'époque des premier travaux de l'édifice.

Le membar, ainsi que la clôture en bois d'un travail très artistique qui ferme la chambre réservée au souverain pour y faire sa prière, sont de l'époque de Moez Ibn Badis.

Son nom y est gravé en caractères koufiques, et c'est avec grand'peine que je suis parvenu à déchiffrer la première ligne tracée sur un des côtés extérieurs de la cloison ; on y lit :

Au nom de Dieu clément et miséricordieux, cette construction est faite par ordre de Abou Tamim Moez Ibn Badis Ibn El Mansour : Que le salut de Dieu soit avec lui et avec ses bienheureux ancêtres.

En raison de l'obscurité du lieu et aussi du peu de temps dont je disposais, je n'ai pu achever la lecture du reste de l'inscription.

Les personnes que j'ai rencontrées dans la mosquée ont paru s'étonner beaucoup de voir l'intérêt que je prenais à déchiffrer cette inscription, et les gardiens de la mosquée m'ont déclaré même qu'ils n'avaient jamais eu l'idée de la lire.

Il est à remarquer que cette chambre, réservée au sultan, est au même niveau que le sol environnant et n'est pas suspendue, comme cela se remarque dans les chambres réservées au sultan dans les mosquées de Constantinople.

Cette différence peut provenir de la modestie de ces premiers sultans qui ne voulaient pas paraître s'élever au-dessus des

autres fidèles; peut être aussi est-ce une question afférente au rite particulier de chacun.

En effet, Moez était malikite et les sultans ottomans sont hanafites.

C'est de cette chambre qu'on pénètre dans le local où était installée autrefois la bibliothèque de la mosquée.

Aujourd'hui, dans un coin, quelques armures jetées pêle-mêle avec des épées, des masses d'armes, lances ou autres instruments guerriers, provenant, dit-on, des premiers conquérants ; mais quel abandon !

Malgré le respect que les musulmans ont habituellement pour ces sortes de reliques, celles-ci sont comme oubliées, couvertes de rouille, de poussière, et, bien des gens, se sont approprié une partie de ce qui existait primitivement.

Là, encore, sont deux grandes armoires remplies de papiers jetés pêle-mêle, des paquets informes garnis de ficelles ou de cordes, couverts de poussière ; voilà tout ce qui reste de la bibliothèque de Kairouan ! A première vue, il est impossible de se douter des trésors inestimables que renferment ces pauvres armoires. En examinant ces paquets informes, on est profondément surpris de reconnaître que ce sont de précieux parchemins. Tout est fait en koufique, en écritures des plus soignées, avec enluminures où se retrouvent l'or et les plus belles couleurs : ce sont des fragments du Coran ou d'autres ouvrages de droit et de jurisprudence des premiers siècles de l'hégire, et tout cela est entassé sans ordre, dans un état pitoyable ; aussi, est-ce avec un profond serrement de cœur que j'ai quitté tous ces chefs-d'œuvre livrés aujourd'hui à l'abandon, ignorés de la plupart, alors que ce sont des trésors uniques.

J'ai visité bien des villes, presque toutes les anciennes capitales

du monde musulman, et je puis dire que jamais il ne m'a été donné de rencontrer de pareils trésors. Je puis donc les appeler uniques. Aussi, ma première pensée, lorsque je quittai ce qui fut la bibliothèque de Kairouan, a été d'attirer l'attention sur ces parchemins. J'ai eu le bonheur de rencontrer dans l'administration des wakfs tunisiens, un jeune homme à l'esprit ouvert, d'une instruction profonde, et, aux premiers mots que je lui ai dits, il a compris toute l'importance de ce que je lui signalais, et je suis certain, après les promesses qu'il m'a faites que, dans sa sollicitude, il s'occupera sérieusement de la conservation de la bibliothèque de Kairouan; en ma présence il a mis à la disposition du conservateur de la mosquée une somme de 5,000 francs; sous sa direction, un classement pourra être opéré, des soins seront donnés et les visiteurs pourront alors se rendre compte des richesses enfouies actuellement dans le pêle-mêle que j'ai trouvé. Ce sera un point d'honneur pour ce jeune administrateur de tenir parole, car il serait vraiment regrettable de voir disparaître petit à petit, dans la poussière et le désordre, des parchemins formant de véritables monuments historiques, de véritables reliques pour la Tunisie, qui est déjà assez pauvre à ce point de vue.

Je ne doute pas également que M. Roy, secrétaire général du Gouvernement tunisien, arabisant distingué, ne prête son bienveillant concours à une œuvre qui intéresse au plus haut point le monde scientifique en général.

J'aurais vivement désiré pouvoir vous apporter et vous mettre sous les yeux quelques spécimens de ces précieux parchemins.

Je tiens encore à vous dire, pour fixer vos idées, que ce que l'Egypte possède à Darb El Gamamiz est bien peu de chose auprès de ce qui existe encore à Kairouan.

Si nous avons ici un Coran de grand format en koufique, à Kairouan il y en a une dizaine.

Si ici il y a deux ou trois spécimens du Coran de différentes grandeurs ou formes, là il y en a une centaine; ce qu'on trouve à Kairouan est plus clair comme écriture, plus riche aussi et plus beau. Le jour où ces manuscrits seront classés, ils formeront une collection magnifique d'exemplaires en koufique, de Corans et d'ouvrages de jurisprudence et de droit musulman (1).

Indépendamment de l'intérêt général, tout ce qui reste de la bibliothèque avait pour moi un intérêt particulier, et il me semble qu'en m'occupant de cette question je remplis un devoir filial; un des premiers, en effet, qui ait pris à cœur la reconstitution et la conservation de cette bibliothèque fut mon père, au moment où il venait d'être nommé chef de l'administration des Wakfs tunisiens, mais, à ce moment, son départ du pays l'a empêché de mener à bien une œuvre qu'il avait tant à cœur.

En quittant ce pauvre local, j'ai visité le minaret de la mosquée; il est de forme carrée, comme presque tous les monuments de ce genre en Tunisie.

Ce minaret n'a pas une hauteur proportionnée aux dimensions de la mosquée; il est trop petit. Près de l'entrée du minaret, se trouvent scellées, dans le mur, deux plaques de marbre; dans l'une l'inscription est renversée; l'autre porte l'inscription suivante en caractères romains :

IANIONINIFILIVRELLIANTONINILIDIVINERVAEADNEPOTISLETDEDICAVERVNT·

Ce qui semble pouvoir se traduire :

Les descendants de Janus Oninus ont dédié aux neveux d'Antonin Lidivus Nerva.

Dans la tour même du minaret se trouve une troisième plaque de marbre semblable aux deux premières, et quelques-

(1) Voir compte rendu de la séance du 24 avril 1897.

unes des marches de l'escalier portent des gravures ; sur une entre autres, on remarque un grand poisson en relief, d'un travail absolument étonnant.

Quel est le nombre des marches du minaret? Une tradition populaire laissait croire que le visiteur qui compterait les marches de ce minaret serait exposé à un grand malheur. J'ai pu cependant savoir qu'il y avait 136 marches.

Autrefois, tout chrétien ou tout juif qui pénétrait dans l'enceinte de Kairouan était mis à mort.

On prétend même, que lorsque le vent soufflait un peu fort, ce phénomène indiquait qu'un chrétien ou un juif se trouvait dans le voisinage de la ville sainte.

L'occupation étrangère a mis fin à cette furie du vent, et, aujourd'hui, grâce aux tirailleurs de la garnison de Kairouan, qui sont presque tous tunisiens, les étrangers peuvent non seulement pénétrer dans Kairouan, mais encore visiter le tombeau même du compagnon du Prophète qui y est encore enterré ; je l'ai constaté moi-même en lisant bien des noms sur les murs du minaret de la grande mosquée.

Le compagnon du Prophète, enterré là, était Abou Zenna.

Son mausolée est des plus riches : on le doit à un généreux prince de la dynastie mouradite, Mohamed bey. Ce monument, qui date de l'année 1072 de l'hégire, a comme annexe une école pour les étudiants en théologie ; il est aux portes de la ville et est un lieu de pèlerinage pour les musulmans.

Un peu plus loin, se trouve le bassin Aghlabite qui sert aujourd'hui à donner de l'eau aux habitants de la ville. Très profond et de dimensions véritablement gigantesques, il a causé la mort de plusieurs personnes qui s'y sont noyées. Très bien construit, ce bassin est resté enseveli sous la terre. Ce n'est

que dernièrement qu'il a été déblayé et mis en état. Il est rempli d'eau de la source Charchirah.

Pendant longtemps la ville de Kairouan a été le siège des hommes les plus savants de l'ouest musulman.

Un savant étranger ayant un jour demandé à un habitant de Kairouan si les savants qui enseignaient dans la grande mosquée étaient nombreux, il lui fut répondu qu'ils étaient 250.

Ayant demandé ensuite combien d'entre ces savants étaient dignes de porter le chale de cachemir, signe suprême de savoir et d'autorité, on lui répondit qu'une trentaine seulement étaient dignes de cet insigne. Le savant étranger poussa alors un profond soupir, déplorant ainsi la décadence intellectuelle de Kairouan.

Aujourd'hui on ne trouve plus que les nombreux mausolées des anciens savants ; ils ont tous disparu, et, dans la grande mosquée, on ne rencontre que sept professeurs capables à peine de faire des cours élémentaires.

Kairouan est une des villes ayant le plus souffert des guerres civiles ; un de ses premiers malheurs a été causé par les bédouins de la Haute-Egypte lancés contre elle par le khalife Fatimite Mustansar en l'an 440, afin de se venger de Moez Ibn Badis, qui s'était soustrait à son autorité pour reconnaître celle du khalife Abbasside de Bagdad, Kaiem Biamr Allah, et qui avait abjuré la secte Chiite pour embrasser celle des Sunnites et suivre le rite Malékite.

Depuis cette époque, Kairouan ne s'est plus relevée. Tunis a pris sa place comme capitale. C'est à Kairouan que le chef de la dynastie régnante actuellement en Tunisie a trouvé la mort en 1153 de l'hégire, après une sanglante campagne dont la ville a beaucoup souffert. Elle a bien souffert aussi au moment de

l'occupation de 1881, car elle a alors servi de centre de ralliement et de réunion à un grand nombre de tribus qui ont résisté. Aujourd'hui son mur d'enceinte a disparu ; tous les jours son cachet particulier de vieille cité s'efface ; des quartiers construits à l'européenne, des hôtels, des palais longeant des boulevards qu'on est en train de percer, ont remplacé la vieille ville historique et sainte, si pittoresque, et bientôt la vieille cité ne sera plus qu'un souvenir qui, cependant, se perpétuera bien longtemps de générations en générations.

BIBLIOTHÈQUE

LISTE

DES

OUVRAGES ENTRÉS DANS LE DERNIER TRIMESTRE 1896

OUVRAGES ACQUIS PAR ACHATS.

E. Réclus. — Nouvelle géographie universelle : *La Terre et les hommes*. Tomes I-XIX. Paris, Hachette.

La Grande Encyclopédie. — *Inventaire raisonné*, etc. Paris. Ladmirault. Tome XXI et XXII.

Vivien de St-Martin. — *Nouveau dictionnaire de géographie universelle*. Tomes VI-VII et Suppléments.

De Lapparent. — *Leçons de géographie physique*, 1 vol. Paris, Masson, 1896.

A. Lejeune. — *Monnaies, poids, mesures des principaux pays du monde*. Paris. Berger.

Porena Filippo. — *Manuale di geografia moderna*, 2 vol., 4a ediz. Milano, 1896.

P. Mantegazza. — *Archivio per l'antropologia e l'etnologia*. Tome XXV. Firenze, 1896.

G. Marinelli. — *La Terra*, trattato di geografia universale. Milano, dispense 489-524.

V. Mantegazza. — *La guerra in Africa*. (Makallé). 1 vol. Milano, 1896.

P. Guglielmotti. — La *Guerra dei Pirati*, 2 vol. Lemonnier. Firenze.

E. Ratzel. — *Le razze umane*: *Antropogeografia*, traduction de l'allemand, par M. Lessona, 3 vol. Torino (Unione).

A. Silva White. — *Le développement de l'Afrique*. trad. de l'anglais. Bruxelles, 1894.

V. Bottego. — *Il Giuba esplorato*, viaggio di scoperte, 1 vol. Roma. Loescher, 1896.

A. Ghisleri. — *Gli italiani nell'Equatoria*, appunti. Bergamo, 1892.

Societa Geog. Italiana. — *Atti del secondo Congresso Geografico*.

R. Geog. Society. London. — *Report on sixth Intern. Geographical Congress*. London, 1896.

FLORENCE GROFF. — *Guide du Caire et des environs.* Caire, 1895
I. PERTHES. — *Almanach de Gotha pro 1896.*
Col. WAUTERS. — *Mouvement géographique.* 1896.
I. LECLERQ. — *A travers l'Afrique Australe.* Paris, Plon.
Y. ARTIN PACHA. — *Contes populaires de la vallée du Nil.* Paris, Maisonneuve.
G. TREVES. — *Annuario scientifico pel 1895.* Milano, 1896.
I. SCHRADER. — *Atlas de géographie historique.* Paris, 1896.
G. VERRIER. — *Du tatouage en Afrique.* Paris, 1895. 1 br.

DONS

Ministère des Travaux publics.

Major R. H. BROWN. — *History of the Barrage.* Cairo. Diemer, 1896.
DEPART. OF IRRIGATION. — *Report for 1895.*
DIRECTION GÉNÉRALE DES VILLES. — *Plan de Guizeh à 1 : 2000.*

Administration des Chemins de fer.

Tableau des trains des voyageurs pour 1897.

Comité des Monuments de l'art arabe.

Catalogue sommaire du Musée de l'art arabe, par Herz bey. Caire, 1895.
Catalogue of the National Museum. London, 1896.

Mission archéologique Française.

Mémoires. Tome XVIII-I-XIX. II.

Intelligence Division War Office. — London.

Map of the Nile Valley C. Absarat to Firchet. 1 = 2. 1896. 1 feuille.
Map of the Nile Valley Wadi-Halfa to Ambugol. 1 = 2. 1896. 1 feuille.
The Nile from Koyeka to Meraoui. 1 = 2. 1896. 3 feuilles.
Route Murat to Haimar Wells. 1 = 6. 1891. 1 feuille.
East Afrika. 1 = 8. 1896. 1 feuille.
Map of the Nandy Country. 1 = 4. 1896. 1 feuille.
Niger Coast Protectorate. 1 = 8. 1895. 1 feuille.
Niger Coast Protectorate. 1 = 8. 1896. 1 feuille.
Niger Coast Protectorate. 1 = 8. 1896. December. 2 Prov. Issue.

Stato maggiore Italiano. — Roma

Carta provisoria delle regioni comprese fra Asmara, Halaï, Adigrat, Adua. 1 : 230,000. 1 feuille,
Carta di Madagascar. 1 : 4,000,000. 1 feuille.

Istituto geografico militare. — Firenze.

Carta corografica d'Italia a 1 : 500,000. 10 feuilles.
Gran carta d'Italia a 1 : 100,000. 5 feuilles.

Service géographique de l'armée. — Paris.

Grande carte d'Afrique à 1 : 2,000,000 du Col. De Bissy, Nouv. édit. rev. 32 feuilles.
Carte de l'Afrique à 1 : 8,000,000. 1892. 6 feuilles.
Carte de l'Algérie à 1 : 800,000. 1895. 6 feuilles.
Carte de l'Algérie à 1 : 200,000 et courbes de nivell. à 50 m. 1896. 24 feuill.
Carte de l'Algérie à 1 : 50,000. 1896. 7 feuilles pub.
Carte de la Tunisie à 1 : 800,000. 1892. 2 feuilles.
Carte de la Tunisie à 1 : 200,000. Cartes de reconnaissance. 30 feuilles.
Carte de la Tunisie à 1 : 50,000. 1896. 2 feuilles pub.
Carte de Madagascar. 1 : 2,000,000. 1892. 2 feuilles.
Carte du Dahomey, par Schillemans. 1 : 500,000. 1 feuille.

Service géographique des Colonies. — Paris.

Le Transnigérien, le Bandana et Bagoué, par le capitaine Marchand. 1 : 500,000. 1896. 2 feuilles
Carte des régions méridionales de la Guinée et du Soudan Français. par le Cap. Levasseur, 1 : 500,000. 1894. 2 feuilles.
Carte de la région côtière de Fresco à Cavally (côte d'Ivoire). 1 : 500,000. 8 feuilles.

Musée Guimet. — Paris.

Annales. XXVII. *Le Siam ancien*, par Fourneran.
Revue de l'histoire des religions. XXXII. XXXIII.

Direzione generale della Statistica. — Roma.

Annuario statistico pel 1895. Roma, 1896. 1 vol.

Institut international de statistique. — Rome.

Bulletin, N° IX-X. Rome, 1896.

Ministerio do Fomento. — Mexico.

Estadistica general de la Republica Mexicana. 5 vol. Mexico, 1896.

Municipalité de Buenos-Aires.

Anuario estadistico, pro 1895. Ve année.

Gouvernement de Guatemala.

Memoria de estadistica. 1893. 1 fort vol. Guatemala, 1895.

Gouvernement des Etats-Unis.

U. S. Geological Survey. — *Annual Report*. 1891-1893. 3 vol. *Monography, Bulletin, Mineral Ressources*. 16 fasc.
U. S. Bureau of Ethnology. — *Annual Report*. 1889-1891. 2 vol.

AUTEURS

G. Cora. — *Il territorio contestato di Venezuela*. 1 vol. Torino, 1896.
L. Morandi. — *Discurso en la inauguracion de l'Observatorio*. Montevideo, 1896.
G. Réclus. — *De la construction d'un globe à 1 : 1,000,000*, Bruxelles, 1896.
Drouet F. — *Au nord de l'Afrique*. 1 vol. Nice, 1896.
Vossion L. — *L'exposition de Chicago*. Souvenirs.
Casati G. — *L'Italia in Africa*. 1 br. Milan.
De Goeje. — *Le livre de l'impôt foncier* de Yaha Ibn Adam. Leide, 1896.
T. Mendez. — *El Progreso Nacional*. Diario. Guatemala.
C. Gaillardot bey. — *La Revue d'Egypte*. Caire.
R. Marquinez. — *Sinopsis estadistica de Tucuman*. Buenos-Aires, 1896.

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE

SOUS LE PATRONAGE DE

SON ALTESSE LE KHÉDIVE

Président :

S. E. le Dr ABBATE PACHA, *Médecin consultant de S. A. le Khédive*

Vice-Présidents :

S. E. HUSSEIN FAKRY PACHA, *Ministre des Travaux publics.*
COLONEL WINGATE BEY, *Directeur de l'Intelligence Depart. E. A.*

Secrétaire général :

Dr BONOLA BEY, *Avocat.*

Secrétaires :

COMM. T. FIGARI, *Avocat.*
AHMED ZÉKI BEY, *Chef de bureau à la Présidence du Conseil.*

Trésorier :

C. BOINET BEY, *Délégué au Conseil Financier.*

Commission Centrale :

A. BIRCHER, *Négociant.*
O. BORELLI BEY, *Avocat.*
A. CAMERON, *Conseiller à la Cour d'appel indigène.*
C. GRAND BEY, *Ingr, Directeur général des services de la ville du Caire.*
J. R. GIBSON, *Commissaire Directeur anglais des Domaines de l'État.*
S. E. ISMAIL PACHA, (el Felaki), *Astronome.*
S. E. MOHAMED MOKTAR PACHA, *Général en retraite.*
J. B. PIOT BEY, *Vétérinaire en chef de l'administration des Domaines de l'Etat.*
F. VENTRE PACHA, *Ingénieur en chef de la Daïra Sanieh.*
COMTE CH. ZALUSKI, *Commissaire autrichien à la Caisse de la Dette Publique.*

Le Président et le Secrétaire général sont nommés par S. A. le Khédive. Les autres Membres ont été nommés dans l'Assemblée générale du 27 janvier 1894.

IVe Série. — Numéro 12.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE:



LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1897

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

IVe Série. — No 12. — Juin 1897.

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1897

DE L'ORIGINE DES ÉGYPTIENS

ET SUR

QUELQUES-UNS DE LEURS USAGES REMONTANT A L'AGE DE LA PIERRE

PAR

G. SCHWEINFURTH (1).

De grandes révélations, des surprises inattendues s'annoncent à la veille d'un siècle nouveau. Le temps est proche où le rêve de feu Mariette, de voir dévoiler le grand mystère de la civilisation égyptienne, l'énigme de son évolution primitive et l'origine de son écriture, aura sa réalisation.

Les fouilles des deux dernières années nous donnent de très grandes espérances. Les découvertes récentes de MM. de Morgan, Flinders Petrie et Amélineau ont apporté un tel contingent à nos connaissances de la plus haute antiquité, qu'on ne peut plus douter d'une ère nouvelle de la science. A travers les trois mille tombeaux de Toukh, les six nécropoles royales incendiées de Negada et d'Abydos, on commence à apercevoir la période la plus reculée et la plus vague de l'histoire de l'Egypte, celle où les anciens eux-mêmes, à ce qu'il paraît, rangeaient leurs deux premières dynasties. C'est sur les territoires mêmes des rois thinites, aux environs de Guirgheh, sur ce sol sacré où la légende plaçait le tombeau d'Osiris, que M. Amélineau a fait ses découvertes. Une civilisation évidemment étrangère venait de se greffer à l'art au-

(1) Voir le compte rendu de la séance du 24 avril 1897.

tochthone déjà assez avancé. L'homme fort de ses armes et de ses outils néolithiques, commençait à se donner le luxe des vases de pièrre dure et de l'ivoire sculpté. Là les puits les plus profonds du passé s'ouvrent devant les yeux de l'égyptologue étonné. Une partie de son domaine lui échappe, il doit céder la place au naturaliste, qui, lui aussi, à sa façon, déchiffre les documents du passé, et interprète des inscriptions d'un tout autre genre.

On a reproché souvent aux égyptologues de négliger les études de cette dernière catégorie et de n'envisager les choses du passé qu'au point de vue strictement littéraire et linguistique. En appliquant la méthode naturaliste à leurs fouilles, MM. de Morgan et Flinders Pétrie, ont ouvert à la science de voies nouvelles. Avant eux, le savant ne s'aventurait guère hors de la vallée du Nil, où les monuments faisaient défaut, et où on ne trouvait pas d'inscriptions.

Retenu par la richesse des monuments voisins du grand fleuve d'Égypte, il ne s'intéressait guère qu'aux pièces de résistance de l'histoire gravée sur les pierres. C'est par suite de cette omission que les savants n'ont point connu les monuments considérables bâtis en briques crues, ou en terre battue que les anciens rois des deux premières dynasties, ou leurs devanciers, nous ont laissés, dans leurs nécropoles incendiées, au désert de Negada et d'Om-el-Gaab, près d'Abydos. C'est aussi pour cette même raison que les égyptologues s'obstinaient à méconnaître l'âge de la pierre en Egypte.

On se souvient qu'au début des recherches de ce

genre, presque tous les égyptologues s'élevaient contre cette théorie, s'appuyant sur ce fait que pendant toute la période pharaonique, les Egyptiens firent usage de silex taillés. Si les faits invoqués à l'appui d'une telle hypothèse étaient vrais, ce serait justement la persistance d'une pareille coutume qui aurait engagé à le croire. M. de Morgan, dont l'ouvrage dernièrement paru est tout entier la réfutation complète de cette opinion erronée, fut le premier à mettre de l'ordre dans ces données dispersées, et à les enrichir de documents nouveaux. C'est à lui que revient le mérite d'avoir, pour la première fois, classé méthodiquement tous les silex taillés de l'Egypte. La distinction topographique du niveau ainsi que l'ordre chronologique des localités des trouvailles s'y rencontrent aussi bien rangés que le systématique le plus scrupuleux des formes et tailles qu'offrent les différents silex (1).

Le résultat principal de ces recherches consiste en ce que l'auteur prouve, au point de vue des arts et des métiers, l'absence de toute corrélation entre l'âge de la pierre proprement dit et les périodes historiques connues, c'est-à-dire à partir de la III[e] dynastie.

Trouver de ces outils et armes de silex rangés par centaines dans le même tombeau ou compartiment de tombeau, est bien autre chose que d'en rencontrer quelques pièces isolées. Les silex n'étaient pas tout à fait hors d'usage dans les temps pharaoniques, mais ils ne jouèrent plus un rôle prédominant comme armes et outils, à partir de l'époque dont nous avons déjà parlé.

(1) V. DE MORGAN : *Recherches sur les origines de l'Égypte ; L'âge de la pierre et des métaux*. Paris 1897.

Partout où l'on trouve aujourd'hui des silex taillés en quantité considérable, il est permis de supposer que la localité est plutôt de la plus haute antiquité qu'appartenant à des époques historiques. Une restriction à une pareille opinion serait naturellement nécessaire, au point de vue de la vie des habitants du désert, dont les usages, comme je le démontrerai, n'ont pas cessé de se conserver dans leur état primitif.

Du reste, les stations préhistoriques et néolithiques abondantes en silex taillés, sont si nombreuses en aval d'Esneh, que parfois le sol même en contient presque partout, et principalement sur la lisière du désert.

Par conséquent, les fouilles qui se succédaient ont très bien pu faire sortir en maints endroits des éclats de silex ou autres produits de l'art préhistorique, dont le gisement primitif faisait partie du sol originaire, lors de l'établissement des tombeaux. En réalité, les silex n'y existent souvent qu'à l'état de remaniement, et c'est ainsi que nous pouvons, en partie, nous rendre compte des erreurs citées.

Depuis environ trente ans, un grand nombre de découvertes isolées, relatives aux âges néolithiques furent faites en Egypte, mais la solution du problème de l'origine des Egyptiens n'avançait pas d'un pas. Les égyptologues s'exprimèrent en des termes les plus négatifs et leur verdict disait invariablement : rien ou presque rien ne nous reste des générations primitives !

*
* *

Mais ces générations primitives, d'où étaient-elles venues ? Appartenaient-elles invariablement à la même

race, ou bien y avait-il eu changement des unes avec les autres, à plusieurs reprises? Voilà autant de questions qu'on n'arrivera peut-être jamais à résoudre d'une façon satisfaisante. Nous ne ferons, à ce sujet, que quelques réflexions générales.

L'Arabie méridionale, doit être regardée comme un des foyers les plus importants du genre humain. Riche en forces productrices, aussi bien dans la sphère matérielle que dans le domaine de l'esprit, mais en même temps pauvre en moyens d'existence, féconde à tous les égards, à l'exception de la terre, elle a donné, à tous les pays environnants, son surplus, mais il lui a manqué pour fonder une civilisation durable le moteur puissant que représente le travail; cette Arabie, dis-je, a fait toutefois rayonner sa force expansive, dès la plus haute antiquité, dans presque toutes les directions du globe.

Ses relations avec l'ancienne Egypte sont prouvées par la présence des arbres sacrés, le Persea (1) et le Sycomore (2), qui furent cultivés en Egypte, tant qu'il a été prouvé par des inscriptions, dès l'époque de la IVe dynastie. Ces arbres appartiennent à la flore spontanée de l'Arabie Heureuse et à celle de l'Abyssinie du nord. Leur introduction fut-elle antérieure à la culture des céréales de la Babylonie? Voilà la question.

(1) Le Persea des anciens auteurs grecs ne doit pas être confondu avec le genre *Persea* de Linné et de la nomenclature botanique, qui est originaire de l'Amérique méridionale. L'ancien Persea est le *Mimusops Schimperi H.* des botanistes, famille des Sapotacées. L'arbre a disparu de l'Egypte depuis trois siècles environ. Son nom en arabe est « Lebakh ». C'est sous cette dénomination que les auteurs arabes le mentionnent, et le même nom est encore aujourd'hui employé pour le Mimusops du Yémen. On l'avait appliqué dans la suite, mais par erreur, à l'*Albizzia Lebbek* des jardins de l'Egypte.

(2) Ficus Sycomorus, L.

Dans le grand tombeau royal découvert cette année par M. Amélineau, les fruits du sycomore s'y trouvent en grande quantité, et les grains d'orge et de blé ne manquent pas dans les autres tombeaux de la même époque.

C'est cette même Arabie qui eut également une influence directe sur la région de l'Euphrate, l'ancienne Babylonie des Soumériens, qui en revanche avait donné à l'Egypte les bases de cette civilisation fondée sur l'emploi des métaux et la culture des céréales.

La marche de la civilisation dans l'Orient des anciens se présente donc sous la forme d'un triangle, dont les pointes corrélatives sont les trois pays : l'Arabie Heureuse, l'Egypte et l'ancienne Babylonie.

Au chapitre de l'Arabie Heureuse, se relie strictement la question des peuples Khamitiques, ou, selon une autre nomenclature, des Kouchites. On a généralement donné à ces peuples une origine asiatique. Lepsius fut de cet avis. Mais les dernières recherches semblent ébranler toutes les distinctions historiques et linguistiques qui, en principe, devraient les séparer des Sémites. Si nous nous contentons d'appeler Khamitiques cette grande unité de peuples qui ont délogé, amalgamé ou transformé les autochtones de la moitié de l'Afrique, et dont le mouvement d'expansion fut indubitablement dirigé de l'est à l'ouest, nous arrivons à une définition plus claire ; mais le problème de leur origine n'en persiste pas moins.

D'où venaient-ils, puisqu'en Asie ils n'ont pas laissé de traces? Pour résoudre ce problème, on fera bien de se rappeler que cette unité des Khamitiques d'Afrique

constitue déjà elle-même une métamorphose ethnographique due, avant tout, à la diversité du milieu africain où elle s'est formée, tandis que leurs congénères d'Asie ont eu un développement opposé. Leur point de départ commun pourrait bien être l'Arabie du sud. La plus ancienne émigration sémitique en Afrique, mentionnée par l'histoire, d'après les inscriptions minnéennes, fut celle des Ethiopiens ou Habachât. Elle nous indique l'ancien courant des peuples qui les précédaient et qui restait toujours le même. Cette question des voies se présente sous un aspect bien plus simple que celle de l'origine des peuples. Sur l'océan, les grandes voies ne varient qu'à la suite de nouvelles découvertes et de nouveaux moyens de communication. Mais tant que les connaissances géographiques et les moyens restèrent les mêmes, les voies ne devaient éprouver aucune modification essentielle. Il est donc permis de croire à la stabilité de l'ancienne marche de la civilisation, tant que dura le règne de la voile et de la rame, subordonnées toutes les deux aux moussons et aux courants maritimes.

Quant aux voies terrestres, elles devaient être encore plus stationnaires, puisque les moyens de locomotion y étaient plus limités, et les moyens d'existence pas toujours faciles, en bien des endroits. Par conséquent, considérant les migrations des peuples en général, nous ferons bien de tenir compte de toutes ces raisons, et alors le choix à faire parmi tant d'hypothèses différentes sera beaucoup plus facile.

Prenant l'Arabie Heureuse pour point de départ, le

premier courant Khamitique est arrivée en Egypte probablement par la Nubie et le haut Nil.

La Mer Rouge, ou le détroit franchis, on se trouvait en face de l'Afrique désertique, où la seule façon de vivre était celle des bergers-pasteurs. La race bovine pouvait se développer assez bien dans les vallées de la Nubie méridionale. De l'autre côté, les hauts plateaux d'Abyssinie absorbaient une grande partie des émigrés par la lutte prolongée de la conquête. Les autochthones se défendaient facilement dans cette citadelle de l'Afrique. D'autres, au contraire, préféraient l'espace libre, qu'offraient à leur expansion les vallées de la Nubie vers l'ouest et vers le nord-ouest.

Le chameau n'était pas encore domestiqué ou n'existait pas dans l'Arabie Heureuse, mais en Nubie on fit l'acquisition d'un animal précieux qui manque ou qui manquait, cela est certain, à la faune de l'Arabie. Il n'est pas prouvé que l'onagre (*Equus Onager et E. hemippus*) des déserts de Syrie et de la Perse soit l'aïeul de l'âne domestique. Ce dernier ressemble dans tous les pays beaucoup plus à l'âne sauvage de Nubie qu'à l'onagre. C'était l'âne, aux jambes rayées (*Equus tæniopus. Heugl.*), animal montagnard habitant ces parages stériles et prédestiné par la nature à devenir le compagnon de l'homme, et à le suivre à travers les déserts. On a appelé le chameau, *le vaisseau du désert* ; pour la même raison, l'âne pourrait bien en passer pour le *canot*. Il a, en effet, servi de seul moyen de locomotion à travers les déserts pendant toutes les périodes de l'ancien empire et des temps antérieurs à l'introduction du chameau.

La Nubie, et surtout le grand désert d'Etbaï, ne sont pas encore suffisamment explorés. Il va sans dire que cette région mérite des recherches soigneuses au point de vue des antiquités préhistoriques et de l'âge de la pierre. C'est par les outils, les armes de pierre, les couteaux, les marteaux, les pointes de flèche, qu'on arrivera un jour à préciser positivement les anciennes voies qui servirent à ces premiers conquérants de la vallée du Nil.

Avec l'expansion propre à la vie de pasteurs, les émigrés d'Asie tendaient évidemment vers le Nil, où se trouvait la terre promise de la chasse et des gras pâturages inépuisables. Mais avant d'y parvenir, il leur fallut séjourner longtemps dans les vallées rocailleuses, au milieu des montagnes tristes et stériles de l'Etbaï. C'est peut-être là que les anciens ont fait, à l'école de la persévérance, leur apprentissage du travail assidu, perçant, creusant, forant et polissant la pierre dure qui leur remplaçait les métaux. Les nations ne naissent pas dans la plaine et ce n'est certes pas dans le limon mou du Nil, où du reste ces pierres font absolument défaut, qu'on apprendra de pareilles choses. Mais pour l'homme qui se réjouit de vaincre la nature, toutes les voies de la civilisation sont ouvertes.

Veut-on se faire une idée de ce qu'était la vallée nilotique avant l'introduction de la civilisation basée sur la culture des céréales ? On n'a qu'à établir une comparaison entre le Nil supérieur en amont de Khartoum et le Fleuve Bleu du Sennaar dans leur état actuel. Des forêts épaisses d'acacias, de palmiers doûms

et un certain nombre d'arbres à larges feuilles, couvrent les iles et les plaines accessibles aux inondations et aux crues. Des taillis impénétrables, des bosquets épineux, des festons de lianes superbes comblent les lacunes entre les gros arbres. Parfois s'offrent à nos regards de vastes clairières couvertes de prairies tout aussi infranchissables, grâce à l'énorme végétation des hautes herbes qui y dominent. Le cours du fleuve, nullement réglé par des digues, marque, selon l'importance des crues, entre de nombreux îlots, une certaine indécision de branches et de canaux. De nombreuses lagunes, des arrière-eaux, se forment, isolées pendant l'étiage et se dessèchent. Ailleurs, dans les dépressions abritées pendant la crue, des infiltrations donnent naissance à des marais constants. Les bras du fleuve, arrêtés par les obstructions causées par la végétation aquatique, se remplissent de papyrus et d'îlots flottants. La région entourant cette vallée si richement dotée d'une végétation permanente, donne lieu souvent aux contrastes les plus éclatants. Dans l'Afrique équatoriale du nord, les forêts riveraines, qu'on classe parmi les plus épaisses du monde, forment des bandes relativement étroites, qu'entourent des prairies desséchées pendant huit mois de l'année, et qui n'ont même pas, souvent, la moindre feuille verte.

Dans les régions du Soudan oriental, ces forêts riveraines sont moins nombreuses et ont moins de continuité. Le désert gagne partout du terrain, dans ce continent vieilli. Là-bas, elles sont entourées d'une région de transition, entre le grand désert et les plaines

à végétation périodique. Dans la Nubie méridionale, les plus touffues mêmes de ces forêts effilées, sont constamment environnées d'un véritable désert.

Je cite tous ces exemples pour prouver que la possibilité de forêts vierges luxuriantes et peuplées de gibier de toute espèce, dans la vallée du Nil, ne porte aucun préjudice à l'hypothèse de l'invariabilité du climat qui distinguait la région dès la fin de l'époque quaternaire. Du reste, la période préhistorique qui nous occupe ici est excessivement éloignée de l'époque pluviale, qui a dû prendre place dans toute l'Afrique du nord lors de la fonte des derniers glaciers de l'Europe.

Si l'on n'admet pas cette stabilité du climat pour les époques modernes, les hypothèses les plus variées s'offriraient alors à la recherche des anciennes voies qui conduisirent en Egypte ses premiers conquérants.

Aux temps préhistoriques, l'accès de l'Egypte, par terre, du côté du nord-est, n'existait probablement pas encore. La Basse-Egypte formait un marais inaccessible. A l'époque d'Hérodote, la tradition subsistait encore en Egypte, que les provinces du Delta étaient de formation récente.

Les descendants des premiers conquérants de l'Egypte, sont les peuples Khamitiques des Bega ou Bedja d'aujourd'hui. Parmi eux, les Ababdeh sont les représentants appauvris et dégénérés de la race, ayant subi une décadence rétrograde qui dura peut-être des milliers d'années. Ce sont là les déclassés et les déshérités de ceux que les étrangers du nord, lors de la nouvelle conquête de la vallée du Nil, chassèrent et renvoyèrent aux montagnes de leurs ancêtres. Quant aux autres,

l'aborigène subjugué obéit désormais aux ordres du conquérant. L'homme néolithique, à demi civilisé, apprit le maniement de la charrue, et les civilisateurs Soumériques mettant à profit ses aptitudes pour les travaux en tous genres sur la pierre, le firent travailler dans les mines de cuivre du Sinaï et dans celles de la chaîne orientale. Tout cela s'est passé longtemps avant la Ie dynastie, comme le prouvent les fouilles des deux dernières années. L'hypothèse de l'origine babylonienne de la civilisation égyptienne compte parmi les savants récents des nombreux adhérants. C'est surtout Fritz Hammel, de Munich, qui s'est prononcé en des termes les plus résolus. Dans son *Histoire de l'Ancien Orient*, publiée en 1895, il s'exprime ainsi : « Longtemps avant l'an 4000 av. J.-C., peut-être mille ans avant, les premiers émigrants babyloniens seront arrivés sur les bords du Nil ». Hammel prétend en outre que la moitié des mots égyptiens de l'ancienne période soit de racine soumérique. Le même auteur démontre l'identité parfaite de la généalogie des anciennes divinités égyptiennes et babyloniennes et même l'identité des noms. Il cite à l'appui de son hypothèse une longue liste d'hiéroglyphes qui démontrent d'après lui la même identité entre les deux systèmes idéographiques. Tout celà vient d'être appuyé par les résultats des dernières fouilles et par les preuves matérielles qu'elles représentent et dont je viens de vous citer un bon nombre. Quant aux nécropoles incendiées des rois thinites de la première dynastie, leur analogie avec celles découvertes par M. Robert Koldewey. (*Zetschr. für Assyriologie*, vol. II,

p. 403-430), il y a dix ans à El-Hibba et Zourghoul en Babylonie est évidente. Il n'y a rien d'étonnant, que dans les annales de l'ancienne Egypte, on ne trouve nulle trace de ce peuple précurseur de la civilisation pharaonique, qui vivait sur le Nil avant la conquête. Le fait est analogue aux traditions dans presque tous les pays. Le souvenir de la race subjuguée est toujours supprimé. Seule, la haine, qui divisait à jamais les anciens Égyptiens des Ethiopiens de Koûsh, ce Koûsh maudit et malheureux en est la preuve irrécusable.

*
* *

Ma première visite en Egypte remonte à l'époque qui précède de quelques années les premières recherches préhistoriques. C'est le 26 juin 1869 que A. Arcelin fit son premier rapport sur l'industrie primitive en Egypte, probablement préhistorique. Aucun indice de l'âge de la pierre, aucun encouragement, ne me faisait alors prévoir la possibilité en Egypte de recherches d'une pareille importance. En 1864, faisant route vers la mer Rouge, je fis connaissance des Ababdeh, la première tribu de vrais africains que l'on rencontre en allant vers le sud. La grande famille khamitique des Bega, apparaît dans ce poste avancé. Anciennement, les Ababdeh occupaient toute la région du désert oriental d'Egypte.

Depuis deux ou trois siècles, environ, des Bédouins purs d'Arabie, et tout d'abord les Maazeh, venant du côté de l'Asie, leur disputèrent ce terrain et les chassèrent après maints combats vers la latitude de Kéneh

et Kosseir. Leur territoire actuel n'embrasse plus que la partie méridionale du désert oriental jusqu'au 23e de lat. nord. La région suivante, l'Etbaï, proprement dite des Béga, est le domaine incontesté des Bicharîn qui s'étendent entre le 19e et le 22 degré de latitude nord, du côté de la mer Rouge jusqu'à Souakim. Cependant, depuis la conquête du Soudan, sous Méhémet Ali, la partie ouest de leur territoire, c'est-à-dire la région en dedans de la courbe du Nil entre Assouan et Abou-Hamed, dans le but d'une surveillance plus sûre de la grande route de Khartoum, fut confiée aux Ababdeh. Au delà du 19e degré de lat. nord les Bicharîn cèdent la place à la grande tribu des Hadendoa. Les deux dernières représentent la race Bega ou Bedayeh pure, et ne connaissent que leur langue, tandis que les Ababdeh, déjà à moitié arabisés, parlent un idiome qui tient beaucoup plus de l'arabe que du to-bedayeh. Dans leur façon de vivre, les Ababdeh ont conservé les usages et coutumes qui caracterisent les autres tribus Bega. En ce qui concerne les temps historiques, on peut regarder ces tribus comme descendant des anciens Troglodytes, nom sous lequel les géographes grecs désignaient les peuples riverains de la mer Rouge et vivant dans ces parages. Rien, paraît-il, n'a changé dans leur façon de vivre, depuis Ptolémée le géographe.

En les étudiant de près, je fus surtout frappé de la simplicité de leurs ustensiles de cuisine, consistant principalement en assiettes, pots et marmites taillés dans la pierre originaire de la région. C'est une pierre ollaire, sorte de stéatite, ou schiste talcaire, qu'on appelle

en langue bedayeh « hamour ». Elle est très résistante au feu, et abonde dans l'Etbaï parmi les différentes espèces de schistes. Les Ababdeh et les Bicharîn en fabriquent même de petites pipes qui ne manquent d'un certain cachet d'originalité : tête et tuyau ne forment qu'une seule pièce. D'autres marmites et assiettes sont taillées dans une espèce de serpentine métamorphique, qui est une pierre beaucoup plus dure que le stéatite.

En voyant ces marmites de pierre, je m'imaginais voir ressusciter l'âge de la pierre. L'emploi de pareils ustensiles, que je n'ai rencontré chez aucun autre peuple de l'Afrique, malgré la propagation et l'emploi qu'on ait fait du stéatite en d'autres contrées, n'a été mentionné que par deux écrivains : Figari (1) et Klunzinger (2). Ils n'en parlent du reste qu'en passant, dans les chapitres où ils traitent de la région en question. C'est pourquoi ces ustensiles font absolument défaut dans les collections ethnographiques des musées. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que M. Flinders Petrie, lors de ses fouilles aux environs de Toukh, n'y ait prêté aucune attention. Peut-être dans le cas contraire, aurait-il cherché des analogies ailleurs. Il s'imaginait avoir trouvé les tombeaux d'une race nouvelle immigrée, vivant sur la lisière du désert sans aucune corrélation d'arts et d'usages avec les anciens égyptiens de la XIIe dynastie.

(1) FIGARI, *Studii scientifici sull Egitto*, etc. p. 157.
(2) KLUNZINGER, *Zeitschr. Ges. Erdk.* Berlin, 1879, vol. XIV p. 429.

Il lui attribua une origine libyque ne se basant du reste que sur des faits qui paraissent futiles. La ressemblance qu'il fait valoir entre les crânes de Toukh et ceux trouvés en Algérie manque de preuves appréciables, et les analogies qu'il signale entre les diverses poteries et leur ornementation, entre sa nouvelle race et les Kabyles, ne sont pas bien convaincantes. M. de Morgan, en publiant son ouvrage en même temps que Flinders Petrie publiait le sien, et sans connaissance des preuves invoquées par ce dernier, a démontré avec beaucoup de probabilités que la race découverte par le savant anglais n'était en realité que la plus ancienne de l'Egypte. Elle représentait une sorte de sauvageon sur lequel se greffa la civilisation soumérique de l'ancienne Babylonie.

Les tombeaux dont il s'agit appartiennent à cette époque récemment dévoilée, que l'on peut placer au début des dynasties pharaoniques, ou qui leur est même antérieure. Ces tombeaux, au point de vue de la sépulture et de la pompe funèbre, représentent deux ou trois catégories différentes, et les offrandes qui leur sont propres dénotent beaucoup de contradictions. A côté de silex taillés, on trouve des vases de pierre dure, en même temps que des produits de poteries d'un style particulier et de nombreux objets en bronze. Des tissus perfectionnés de lin, s'y rencontrent en compagnie de produits d'agriculture qui ne sont pas davantage d'origine égyptienne, comme le blé, le raisin, le sycomore. La présence du blé et du bronze plaident surtout en faveur d'une origine babylonienne. Mais il y a

aussi à noter d'autres circonstances que font ressortir ces tombeaux et visant la même région. Citons d'abord l'emploi des scellés à cylindres sur les couvercles des jarres d'offrandes, et les tombeaux royaux incendiés, comme les nécropoles des anciens rois babyloniens.

Quant aux vases taillés en pierre dure, qui abondent dans ces tombeaux, ils nous renvoient aux montagnes du désert oriental, à l'Etbaï. Les espèces de roches auxquelles ils appartiennent se trouvent seulement dans les chaînes cristalliques de cette région et manquent absolument à l'ouest du Nil et dans les déserts de Libye. Outre ces vases en pierre dure, on trouve aussi dans les tombeaux de Negada et de Toukh, des objets similaires en stéatite et surtout un très grand nombre de plaques de ce minéral, qui représentent dans leur coupe des figurines d'animaux les plus divers et déposées comme amulettes auprès du mort. L'analogie des marmites des Ababdeh et de la prétendue nouvelle race de Flinders Petrie, n'échappera à aucun de ceux qui auront occasion de les comparer. La forme élargie horizontalement des deux anses placées sur leurs bords est une des marques les plus caractéristiques qui distinguent les vases de l'ancienne époque précédant la IIIme dynastie.

J'ai essayé de présenter l'état primitif des habitants de la vallée du Nil comme étant le produit d'une race d'autochtones subjugués et amalgamés par des conquérants khamitiques venant du sud et du sud-est de la Mer Rouge, direction opposée à celle admise par M. Flinders Pétrie. Cette race transformée aurait, après de longs siècles, subi un autre changement à la suite de

l'invasion d'un peuple conquérant venu de la région de l'Euphrate, qui lui apporta avec les céréales, les notions métallurgiques et peut-être un nouveau système religieux et d'écriture. Le résultat de toute cette évolution ethnographique devait plus tard devenir ce que nous appelons la civilisation égyptienne des Pharaons.

Je ne puis passer sous silence le côté faible de mon hypothèse, en revenant de nouveau sur les contradictions qu'offrent parfois les tombeaux de la première dynastie et de l'époque prépharaonique. Les silex taillés y abondent; on les trouve entassés par centaines dans les compartiments des nécropoles incendiées des rois, aussi bien que dans les tombeaux des pauvres, dont ils représentaient le mobilier principal. Pourtant, ces silex, d'après ce que nous connaissons de l'Etbaï et de la Nubie, font défaut dans cette région, ou y sont excessivement rares. M. E. Floyer, qui visita la plupart des anciennes mines du désert oriental, n'a jamais trouvé dans ces endroits le moindre silex taillé. Reste encore à savoir si on n'en trouvera jamais hors des régions qui offrent les matériaux bruts à la fabrication des armes et outils de silex, c'est-à-dire des cailloux et des galets. Ces derniers sont limités dans la région nilotique aux couches sédimentaires, à l'exception peut-être du grès de Nubie. Les terrains crétacés supérieurs, au contraire, en contiennent souvent des masses considérables. Il en est de même pour les terrains tertiaires. Ces terrains n'ont pris aucun développement dans le pays des peuples Bega, région du grès et des roches cristallines par excellence.

En revanche, les éclats artificiels de silex, surtout les nuclei, qui dénotent les stations des anciens ateliers de ce genre, sont parsemés sur toute l'étendue des déserts occidentaux, limitrophes de la vallée du Nil. Parfois même, on trouve de ces échantillons au milieu des cailloux sans nombre qui recouvrent les plaines du désert, où ils se sont accumulés après la disparition des couches supérieures par suite de l'érosion aérienne. Les pièces les plus archaïques de ce genre sont considérées comme appartenant à l'époque paléolithique, et les coups de poing de silex qui ne manquent pas, paraissent en réalité être identiques à ceux de l'homme quaternaire de Chelles. Peut-être forment-ils, avec les cailloux mêmes, de ces pièces de résistance que l'érosion travaillant sans relâche a fait se conserver, après avoir consommé leur gisement original dans des couches du temps quaternaire ou postglacial. Et pourquoi ne pas admettre l'existence de l'homme, déjà à cette époque, dans ces parages entourant la vallée du Nil, et qui furent jadis un grand golfe ou détroit du continent Africain? Les oasis du désert libyque possèdent des quantités énormes de silex taillés, et les routes qui y conduisent, du côté du Nil, en offrent même en plein désert, inhabitable aujourd'hui.

Ce n'est plus le même cas, paraît-il, dans le désert oriental, où les cailloux ne font point défaut; mais d'après ce que j'ai vu, on ne trouve généralement de ces anciens ateliers de silex qu'en des localités plus ou moins rapprochées du Nil [1].

(1) L'ouadi Sanour, l'ouadi Ouarâg et l'ouadi Qineh où il y a des anciens ateliers de silex considérables sont pourtant à une et à trois journées de marche du Nil.

D'après les faits que je viens d'exposer, il va sans dire que, après avoir considéré la provenance des premières générations d'autochtones qui peuplèrent cette région à l'époque paléolithique, la Libye se trouve placée en première ligne ; et M. Flinders Pétrie, aurait bien mieux fait d'insister surtout sur les silex de sa race nouvelle, que sur ses crânes, ses pots et leur ornementation.

En ce qui touche les tombeaux prépharaoniques, il ne s'agit point ici de l'Egypte habitée par les descendants de l'homme quaternaire, mais bien de la vallée du Nil conquise et reconquise par des peuples plus ou moins avancés. Ce ne sont point les Libyens proprement dits, qui appartenaient ou appartiennent à la race khamitique qui sont ici en jeu, mais leurs devanciers à leurs débuts sur le Nil, dans la nuit des temps.

Soit que les anciens khamites du sud de la Nubie. lors de leur arrivée dans la vallée égyptienne n'aient pas connu les armes et les outils taillés en silex, soit qu'ils n'aient possédé que des armes en bois et en pierre de roc, comme haches, masses ou frondes, ils étaient habitués à travailler à la perfection les pierres dures de leur pays, et au contact des autochthones du Nil, ils durent s'adonner facilement à la fabrication des silex et donner à cet art le plus haut degré de perfection.

Vivant au fond de leur vallée, n'ayant aucun animal dangereux à combattre, les descendants de ces Khamites conquérants, les Ababdeh, ont perdu l'usage des armes. Ils ne se servent plus des silex taillés, abandonnés aussi par leur compatriotes du sud. Mais de nos jours encore,

on peut remarquer leur habileté à travailler la pierre. On n'a qu'a jeter les yeux sur leurs marmites, et surtout sur leurs pipes si curieuses, qui sont leur objet de prédilection. Sans ignorer l'usage de la poterie, lors de l'apparition du tabac, il y a deux siècles et demi à peine, ils préférèrent l'emploi de la pierre, même pour une innovation aussi futile.

LA COTE ALEXANDRINE DANS L'ANTIQUITÉ

PAR

le Dr G. BOTTI (1).

CONSERVATEUR DU MUSÉE GRÉCO-ROMAIN D'ALEXANDRIE

Nous allons, messieurs, nous promener dans le passé; nous allons fouler le sol sacré de la Libye, à partir de l'ile de Pharos jusqu'au cap redoutable de Zéphyrion et à la bouche Canopique, le long d'une bande de terre bordée par des récifs émergeant de la Méditerranée. Que de peuples ont foulé ce sol! les ossements de ceux qui nous ont précédés dans l'histoire blanchissent au soleil parmi les sables de la côte tourmentée. L'histoire est muette sur bien des faits et *vixere heroës ante Hectora multi*; c'est le cas de le dire, *at ignotis perierunt mortibus ipsi*. C'est une histoire délaissée, déclassée, propre seulement à chatouiller l'orgueil des quelques banquiers riverains de Ramleh. Mais si le sable mouvant de Siouf, de Mandarah, de Kharaba, de Borg-el-Raml remué par la pioche voulait bien nous parler; si quelque découverte heureuse faisait tressaillir dans leurs caveaux les contemporains de Ménélas et de Taufnacht, ce serait, je crois, la révélation de l'histoire millénaire des révoltes de la Basse-Egypte contre la Haute-Egypte; ce serait aussi le récit des efforts des peuples occidentaux pour la conquête de l'Afrique.

(1) Voir le compte rendu de la séance de la Société du 4 avril 1896.

Que si à ce jour je vais essayer de vous en donner une faible idée, je vois bien, mesdames et messieurs, que je dois escompter d'avance votre bienveillante indulgence. Il n'y aura pas, en effet, le charme qui vous prend au récit écouté des aventures personnelles de ces rares revenants du Continent Noir; il n'y aura pas même de revenants, ou, s'il y en a, c'est bien moi qui aime à me promener bien souvent parmi les solitudes de cette bande de terre, entre le Mariout et la Méditerranée, moi qui dans l'évocation du passé voudrais bien oublier les malheurs qui affligent la société humaine d'aujourd'hui.

Vous avez bien voulu suivre avec attention, il y a quelques mois, S.E. Abbate pacha, notre président autorisé, lorsqu'avec son éloquence vivifiante et entraînante il faisait renaître à vos yeux les jeunes filles et les matrones d'autrefois que leur piété pressait aux mystères d'Osiris à Montazah, cueillant l'*artemisia*, la petite herbe sacrée de la déesse de Menouthis, au bord de la mer aujourd'hui jonchée de blocs informes de granit arrachés aux pylônes de temples qui furent fameux : au loin et au-dessus, la clarté du beau ciel de Montazah; et, à travers les vagues qui se remuent sans cesse, miroitaient les larves des villes qui avaient vécu.

C'est bien de ces villes que je vais vous parler, et d'abord de la *Regio Alexandrinorum*.

I. Regio Alexandrinorum. — L'examen le plus superficiel des côtes de la petite plage qui, en longeant la Méditerranée, va d'Alexandrie à l'ancienne bouche cano-

pique, semble suffire à établir que la chaîne calcaire, dont cette bande de terre est formée, est un peu plus enfoncée au-dessous du niveau de la mer, qu'elle ne l'était anciennement. M. Louis Cordier (1), attribue ce fait à des tremblements de terre, à ceux qui en 115, 480 et 1222 ont ébranlé les côtes de l'Egypte. « Les atterrissements du Nil, dit-il, qui sont habituellement couverts par les eaux de la Méditerranée, ont pu s'affaisser et s'étendre à plusieurs reprises vers le fond de la haute mer ; leur mouvement a dû être suivi par le sol des lacs et par celui des territoires voisins, dont la masse est incessamment ameublie par l'humidité qui la pénètre à toute profondeur ».

Si, lorsque la mer est calme, le visiteur veut bien se promener le long du rivage du port oriental, il n'aura pas de peine à distinguer au-dessous de l'eau le profil des anciennes constructions. S'il se rend sur la plate-forme des bains Zouro, il verra aisément que le rivage actuel est formé par des ruines de très basse époque, à travers lesquelles on aperçoit une route byzantine aboutissant à la Tour Romaine. D'après les recherches de Saint-Genis et de Mahmoud El-Falaqui, d'après aussi mes recherches personnelles, il résulte que la digue du Lochias aux passes du Port Est se retrouve de 4 à 5 mètres au-dessous des eaux ; à 3 ou 4 mètres, l'île d'Antirrhodos ; à 3 ou 4 mètres le Timonium. M. Larousse, en 1859, a découvert dans la rade d'Aboukir des bancs sous-marins à une profondeur de 2, 3 et 4 mètres : à l'aide de ces bas-fonds il a pu établir que le canal inter-

(1) *Description de l'Egypte*, vol. V. p. 131.

médiaire peut être encore reconnu à une profondeur de 6 à 7 mètres au-dessous des basses eaux. La plus grande partie de l'île de Pharos, usée par les courants de la Méditerranée, est recouverte par les eaux ; quelques récifs en indiquent le profil. D'autre part, le rocher appelé le *Diamant* n'était pas connu des anciens ; c'est donc la mer qui l'a peu à peu séparé du plateau du Phare. La conformation du Mariout a changé elle aussi, je crois, considérablement : le lac d'Aboukir est de formation pas tout à fait ancienne et probablement à la suite de l'atterrissement de la bouche canopique. Le lac de Hàdra est de formation tout à fait moderne. Les canaux communiquant avec le Maréotis et la Méditerranée sont depuis longtemps ensablés.

II. Rhacotis. — C'est à Strabon que nous devons les premiers renseignements sur le passé de Rhacotis. Il écrit que *les premiers rois de l'Egypte, contents de ce qu'ils possédaient, sentirent peu le besoin des choses du dehors ; prévenus en outre contre tous les navigateurs, et surtout contre les Grecs, que l'exiguïté de leur territoire portait à chercher et piller ailleurs ce qu'ils ne trouvaient pas chez eux, ils placèrent en ce lieu une garde avec ordre d'en défendre l'abord aux étrangers; ils donnèrent pour habitation à cette garde l'endroit appelé Rhacotis, qui forme maintenant la portion d'Alexandrie située au-dessus des chantiers de la marine. Ce n'était alors qu'une bourgade, dont les environs furent donnés aux* bucoli, *en état par eux-mêmes de repousser ceux qui auraient voulu débarquer* (1).

(1) Οἱ μὲν οὖν πρότεροι τῶν Αἰγυπτίων βασιλεῖς ἀγαπῶντες οἷς εἶχον καὶ οὐ πάνυ ἐπεισάκτων δεόμενοι, διαβεβλημένοι πρὸς ἅπαντας τοὺς πλέοντας καὶ

Il semble que Strabon fait allusion à l'invasion qui s'opéra à la mort de Ramsès le Grand. Cette invasion est décrite d'une façon magistrale par M. Maspéro : *On apprit soudain à Thèbes que les flottes de l'Archipel avaient débarqué sur la côte de Libye des bandes de Tyrsènes, de Shardanes et de Lyciens, accompagnées d'auxiliaires jusqu'alors inconnus, les Achéens et les Shakalash. Le roi des Libyens, Mermaïou, fils de Deid, se joignit à eux avec les Tamahou, les Mashouash et les Kehak, et tous ensemble prirent le chemin de l'Egypte* (1). Le 3 épiphi, les Libyens et leurs alliés furent mis en déroute, après six heures de combat. Le roi Mermaïou prit la fuite à travers les déserts de la Libye.

Le roi Menephtah ne se limita pas à cette victoire, il chercha de prévenir toute tentative de débarquement pour l'avenir, surtout à la bouche canopique et à Pharos, le seul port abordable. Dans les ruines du temple de l'ancienne Menouthis (Aboukir), Daninos pacha a trouvé en 1893 une statue colossale d'un roi pasteur, portant en surcharge les cartouches de Ramsès II, Meneptah et de la princesse Hentmara. D'autres statues portaient aussi les cartouches de Ramsès II, qui devait lui aussi avoir placé une φυλακή à la bouche canopique.

On sait que les Mashouasha, peuble libyen, envahirent le Delta pendant le règne de Meneptah Ier hotep-hi-ma, sous la conduite de Mermaïou, fils de Deïd, roi des

μάλιστα τοὺς Ἕλληνας (πορθηταὶ γὰρ ἦσαν καὶ ἐπιθυμηταὶ τῆς ἀλλοτρίας κατὰ σπάνιν γῆς), ἐπέστησαν φυλακὴν τῷ τόπῳ τούτῳ κελεύσαντες ἀπείργειν τοὺς προσιόντας· κατοικίαν δ' αὐτοῖς ἔδοσαν τὴν προσαγορευομένην Ῥακῶτιν, ἣ νῦν μὲν τῆς Ἀλεξανδρέων πόλεως ἐστι μέρος τὸ ὑπερκείμενον τῶν νεωρίων, τότε δὲ κώμη ὑπῆρχε· τὰ δὲ κύκλῳ τῆς κώμης βουκόλοις παρέδοσαν δυναμένοις καὶ αὐτοῖς κωλύειν τοὺς ἔξωθεν ἐπιόντας. Géogr. lib. XVII. La version est de M. Letronne.

(1) MASPERO. *Hist. des peuples de l'Orient*, p. 252.

Libyens. La conjonction des Mashouasha avec les Tamahou et les Kehak s'opéra bientôt : de forts contingents de Tyrsènes, Shardanes, Lyciens, Achéens, Shakalasah alliés aux Libyens débarquèrent à la côte libyque dans le but avoué de conquérir le Delta et de le coloniser. Le Pharaon, à cette nouvelle, s'empressa de fortifier la bouche canopique pour couvrir le Delta oriental. A Prosopis les Libyens et leurs alliés furent battus. Le papyrus Anastasi II laisse conjecturer que les Shardanas trahirent leurs alliés et qu'il passèrent au Pharaon. On les cantonna, paraît-il, dans le Delta occidental afin de le coloniser et se sont probablement les *bucoli* de la première heure. Ces faits se passaient en 1350 avant notre ère.

Autre coalition en l'an IV de Ramsès III : les Libyens, sous la conduite de Deïd II occupent Maréa, Saïs et les embouchures occidentales du Nil. L'année suivante ils sont vaincus : les prisonniers sont incorporés dans l'armée auxiliaire. Ces sont d'autres *bucoli*.

Autre invasion, en l'an XI, sous la conduite de Kapour; les alliés sont vaincus, mais on laisse les Philistîim s'établir à la frontière orientale avec mission de contenir les pillards arabes; on laisse aussi les Mashouasha s'établir à la frontière libyque, avec mission de contenir les Libyens et de s'opposer à toute incursion des peuples de la mer. Ce sont bien les *bucoli* de Rhacotis.

Depuis l'avènement des Bubastites (1110 av. J.-C.), Thèbes perdant de son importance, l'orientation politique des Pharaons étant aussi changée à la suite des

graves mutations qui s'étaient produites à l'est et au nord de l'empire, ce fut le Delta qui en profita. Pour prévenir les usurpations des grands chefs militaires, les charges les plus importantes furent confiées à des princes de la famille royale. Au prince héritier on donnait le titre de *grand pontife d'Ammon*, avec le gouvernement de Thèbes; à un autre, le commandement des Mashouasha; à un troisième la garde de la place forte de Sesoun, de Khenensou, de Saïs et ainsi de suite. La transmission de ces dignités se fit bientôt héréditaire: on regarda le pharaon comme un souverain *pro forma*, que, à telle occasion, on pouvait remplacer sans scrupule. C'est alors que par les rivalités s'éveilla l'esprit de l'autonomie; on songea aussi aux coalitions, à l'hégémonie, à la double couronne. Les villes du Delta se hérissèrent de fortifications, l'importance des Mashouasha augmenta, les chefs des nomes eurent des flotilles.

Au temps de la XXIV[e] dynastie *bis* (Ethiopienne) (1110-980 av. J.-C.) le *livre des rois* prend note des *chefs des Mashouasha* suivants (1):

N° 675 Merkanesu.
N° 676 Totamen af anch, dont le fils est Ankhhor (N° 677).
N° 678 Sesanq.
N° 679 Tawnekht (il est le fils du chef des Mashouasha).
N° 680 Pema.
N° 681 Nekhthorsennu.
N° 682 Pentaour.
N° 683 Pent beken.
N° 687 Nesna Kati, fils de la princesse Bakennit:

et, avec quelque probabilité, les

N° 684 Hurbasa.
N° 685 T'et-t'etau.
N° 686 Pibasa.
N° 689 Petisit (II?).

(1) Brugsch bey et U. Bouriant, *Le Livre des rois*, p. 111 et 112.

Pour en revenir à Strabon, nous lui devons trois notices qui sont nos points de départ : 1° que, à une époque reculée, Rhacotis était une bourgade, κώμη ; 2° que cette bourgade reçut une garnison permanente, φυλακή, chargée de défendre tout débarquement des étrangers ; 3° que les environs de Rhacotis furent confiés à des pâtres armés, à la condition qu'ils dussent aider la garnison à accomplir sa tâche. Nous connaissions d'autre part que les environs de Rhacotis s'appelaient *bucolia* et les *bucolici milites* n'ont fait que devancer dans l'histoire les *bédouins* de nos jours.

Avec la bourgade et la garnison nous avons aussi le temple égyptien. Tacite, historien très grave, parle d'un très ancien temple de Sérapis et Isis à Rhacotis. *Templum pro magnitudine urbis extructum loco, cui nomen Rhacotis; fuerat illic* (avant Ptolémée I[er]) *sacellum Serapidi atque Isidi antiquitus sacratum* (1). Il faudrait plus exactement dire *Osiridi atque Isidi sacratum*, le nom de Sérapis paraissant la première fois sur la plaquette en or du temple en l'honneur de Ptolémée Philopator à Alexandrie (actuelle Bourse Toussoum); mais à l'époque de Tacite on disait *Serapidi atque Isidi*.

Que Rhacotis fût bâtie sur une hauteur cela est affirmé nettement ici par Strabon : κατοικίαν δ' αὐτοῖς ἔδοσαν τὴν προσαγορευομένην Ῥακῶτιν, ἣ νῦν μὲν τῆς Ἀλεξανδρέων πόλεως ἐστι μέρος τὸ ὑπερκείμενον τῶν νεωρίων, τότε δὲ κώμη ὑπῆρχε. *Ils donnèrent à cette garde l'endroit appelé Rhacotis, qui forme maintenant la portion d'Alexandrie située au-dessus des chantiers de la marine : ce n'était alors qu'une bourgade.* Le

(1) TACITI, histor. IV. 84.

traducteur latin est plus heureux, là où il dit *imminens navalibus*.

Saint Clément d'Alexandrie le confirme : τὸν ἀνδριάντα καθίδρυσεν ἐπὶ τῆς ἄκρας ἣν νῦν καλοῦσι Ῥακῶτιν, *il éleva la statue sur la colline qu'on nomme aujourd'hui Rhacotis.* (Protrept. p. 42, éd. Pott. citation de M. Coray).

M. Saint Génis, en interprétant κώμη par *hameau*, réduit Rhacotis à la colline du Fort Caffarelli (Kôm en Nadoura). Mais cela paraît inadmissible, parce que Kom en Nadoura est une colline artificielle dominée par les collines de Hamoud el Sawari et de Abou 'l Kassem. Dans tous les temps il est arrivé que les riverains de la mer, obligés à craindre les incursions des pirates, se sont retirés et se sont fortifiés sur les collines dominant le rivage. Les pêcheurs de Pharos exposés aux débarquements des *habitants de la mer* n'apprirent que plus tard à se faire un réseau de tourelles et de vigies, mais il est évident qu'ils n'ignoraient pas l'importance exceptionnelles des cinq collines qui barrent toute communication entre la Méditerranée et le Maréotis. C'est là qu'ils pouvaient s'abriter, c'est là qu'ils devaient avoir leur citadelle, leur sanctuaire osirien, leur cimetière : telle dut être l'origine de Rhacotis.

A vrai dire, Strabon ne dit pas assez nettement si le village de Rhacotis a précédé la forteresse (φυλακή) du même nom : en supposant cependant que le village de Rhacotis date de l'établissement d'un poste militaire de quelque importance, il reste toujours acquis que dans la pensée de Strabon la bourgade de Rhacotis par sa situation élevée domine la plaine sur laquelle, en 24

av. J.-C., étaient les *Navalia*. Mais le Navalia s'étendaient jusqu'au Posideion et le Fort Caffarelli n'aurait dominé que l'entrée de l'Heptastade, sans qu'on trouve κύκλῳ τῆς κώμης le terrain destiné par les Pharaons aux pâtres (bucolia).

Il y a un moment dans l'histoire de l'Egypte, où sous la désignation de φυλακή on dût signifier *poste militaire* et de même *poste d'octroi*. De tous les temps, l'Egypte pharaonique, ainsi que le dit finement Strabon, fut contente de ce qu'elle possédait et sentait peu le besoin des choses du dehors. Elle accordait cependant de temps en temps des concessions de terrains à des tribus demi-barbares qui en demandaient. Ces concessions portaient toujours aux frontières à droite et à gauche des bouches du Nil : ce fut le cas des Philistìim et des Mashouasha. Chaque concession comportait une clause prohibitive : les concessionnaires devaient repousser, les armes à la main, toute tentative de débarquement de la part des peuples de la Méditerranée. Pour surveiller les concessionnaires on érigea des forteresses afin d'y abriter les garnisons égyptiennes : ce fut le cas de Rhacotis. Lorsqu'avec les Saïtes on fit des concessions au commerce grec, on obligea les marchands à débarquer à la bouche canopique. Les Pharaons craignaient qu'après les marchands vinssent des tentatives de débarquement et de conquête de la part des Grecs et des autres riverains de la Méditerranée. La φυλακή, *custodia*, à chaque bouche du Nil joua probablement dès l'époque la plus reculée un rôle défensif : plus tard, lorsque les relations avec les peuples de la Méditerranée commencèrent à entrer

dans les mœurs des Egyptiens, on frappa les importations d'un droit protecteur de l'industrie nationale et à côté de la φυλακή chaque bouche du Nil, celles surtout de Héraclîm et de Péluse, eurent des grammates et un poste d'octroi (1). Ce ne fut que plus tard que les Rhodiens entrèrent en rapports commerciaux avec les bourgades avoisinant la rade de Pharos : la phylakê de Rhacotis dût fonctionner alors en sa double qualité de poste mili taire et de poste d'octroi.

Rhacotis relevait du royaume de Maréa. Il ne paraît pas que ce fut un petit fief de roitelets, ainsi qu'il a plu de l'appeler. Le royaume de Maréa, à une certaine époque, comprenait dans le nome de l'ouest, nome très étendu, la gauche de la branche canopique jusqu'aux confins de Saïs, ainsi que la future *regio Alexandrinorum*, les lacs de natroun et autres pays jusqu'à la limite de la Cyrénaïque.

Mais, par contre, nous ignorons si le fief de Nouter (Ménouthis) en 750 av. J.-C. relevait ou non du royaume de Maréa, lorsque Tawfnekht, que M. Maspéro appelle le premier des Saïtes qui nous soit connu par les monuments, s'empara des royaumes de Maréa, Saïs, Athribis, Memphis, Khnensou et Sésoun.

(1) César, selon l'auteur *De bello Alexandrino*, trouve que *erant omnibus ostiis Nili custodiæ* (φυλακαί) *exigendi portorii causa dispositæ*. Strabon, en parlant de *Schédia*, près du canal d'Alexandrie, nomme le bureau de perception (τελώνιον) ainsi qu'un droit sur toute importation et exportation : ἐνταῦθα δὲ καὶ τὸ τελώνιον τῶν ἄνωθεν καταγομένων καὶ ἀναγομένων. On ne doit pas oublier que Rhacotis pouvait envoyer de la Méditerranée par le canal du Maréotis jusqu'à Memphis les marchandises débarquées à Pharos. On ne doit pas aussi oublier que le double poste de Pharos était bien connu par les Grecs de l'antiquité.

Il paraît admissible que, Tawfnekht ayant été reconnu officiellement en roi de Saïs, le nome de l'ouest en devint une dépendance. Bokenranf, fils de Tawfnekht, monta sur le trône des Pharaons, mais au bout de sept années il fut pris dans Saïs et brûlé vif ; ses parents, dépouillés de leurs titres et de leurs domaines, s'enfuirent dans les marais du Delta et réussirent à y maintenir leur indépendance (1).

Leur siège est placé par Lepsius à Thennésis dans le lac Menzaleh. Il paraît effectivement qu'une autre dynastie régnait à Maréa en 711, puisque le roi de Maréa livra enchaîné aux Assyriens, contre la foi des traités et les droits de l'hospitalité, l'infortuné Ravan, roi des Philistins. La légende poétique de ces temps place à l'an 671 le retour des descendants de Tawfnecht au pouvoir. Mais déjà Stéphinates et Nékepso avaient été, quelque part, princes vassaux d'une des vingt circonscriptions de la Basse-Egypte ; et, vers 674, Nékau Ier, leurs petit-fils et fils, roi de Saïs, avec l'appui des Assyriens avait été nommé chef de la fédération des roitelets de la Basse-Egypte : il reprit aussi Memphis, tout en acceptant une garnison assyrienne.

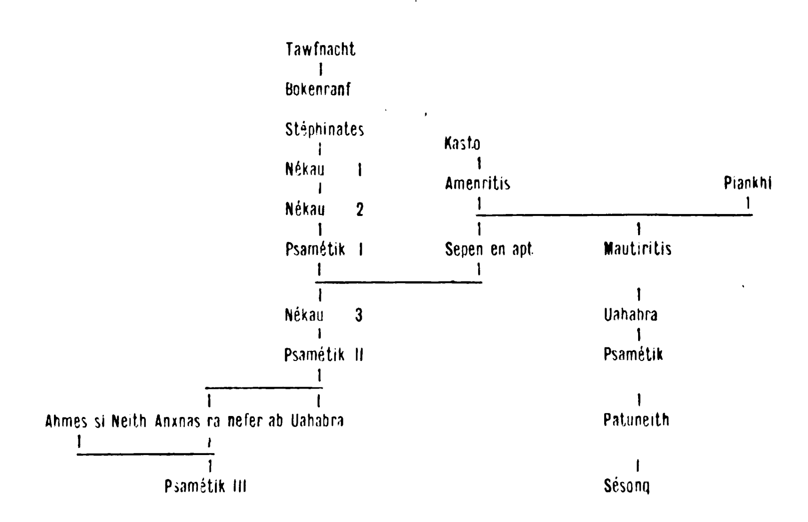
En 669, Nékau Ier, battu par les Ethiopiens, était contraint d'évacuer Memphis et Saïs : rétabli en 666 par Assour-ban-habal, dépossédé par Tahraqa la même année, confirmé dans ses domaines par Assour-ban-habal et rétabli par ses armes en 665, il vit son fils, le futur grand roi d'Egypte, installé en gouverneur à Athribis

(1) Maspero. *Histoire des peuples de l'Orient*, p. 387.

sous le nom assyrien de Nabou-sézibanni. C'est de l'avillissement; mais c'est aussi de la politique, et enfin c'est de l'histoire. Les événements se suivent.

Nékau. Ier et Psamétik eurent à faire à l'Ethiopien Ourd-Amen successeur de Tahraqa ; le roi de Saïs tombé dans les mains des Ethiopiens fut mis à mort, et le jeune Psamétik se sauva à la cour d'Assour-ban-habal. Le roi Nékau, mort sous les coups des Ethiopiens, légua au jeune Psamétik un héritage des plus obérés.

On est étonné que Psamétik Ier, qui avait bénéficié des Assyriens, hérita la principauté, mais non le rang de son père; que Paqrour, prince de Pasoupti, devint le chef de la ligne (1). Je crois cependant en avoir trouvé l'explication la plus naturelle, Psamétik Ier étant l'allié le plus rapproché des dynastes éthiopiens.



(1) MASPÉRO, œuvre citée, p. 430.

Ce mariage du futur Psamétik Ier avec l'héritière, droit divin, de la lignée des souverains éthiopiens de la Haute-Egypte était tout indiqué pour signaler le jeune prince à la méfiance des Assyriens, et le vieux Nékau II à la vengeance des Ethiopiens. Les rois saïtes jouaient une double partie; c'est ainsi qu'ils ne contentaient ni les Ethiopiens, ni les Assyriens. C'était leur programme politique; glisser toujours sur la bonne foi, s'appuyer sur les Assyriens pour obtenir la suprématie sur le Delta, s'allier avec les Ethiopiens pour se garantir des invasions du côté de la Haute-Egypte : tirer profit des événements, et, si cela pouvait se faire, se débarrasser aussi bien des Ethiopiens que des Assyriens. Toute absurde qu'elle puisse paraître, parce qu'on y risquait trop, cette ligne de conduite n'en fut pas moins couronnée de succès. Nous ne devons pas croire que Psamétik Ier n'avait pas la sagesse qu'on accorde à tous les rois, ni qu'il n'envisageait pas bien ses affaires.

Une légende égyptienne, qui a tout ce qu'il faut pour nous attester de son origine hellénique, nous est esquissée ainsi qu'il suit par M. Maspero.

« En ce temps l'Egypte était partagée entre douze princes confédérés; mais un oracle avait prédit qu'elle finirait par appartenir à celui qui ferait une libation au dieu Ptah dans une coupe d'airain. Un jour qu'ils étaient réunis dans le temple de Memphis, le grand prêtre leur présenta les coupes d'or dont ils avaient coutume de se servir : mais il se trompa sur le nombre, et Psamétik n'en eut point. Afin de ne pas différer le sacrifice, le roi de Saïs prit le casque d'airain qu'il

avait sur la tête et s'en servit comme d'un vase à libations. Les autres s'en aperçurent, se rappelèrent l'oracle et exilèrent le coupable dans les marais du Delta, avec défense de jamais en sortir. L'oracle de Bouto, qu'il envoya consulter secrètement, afin de savoir ce qu'il pouvait attendre des dieux, lui répondit que la vengeance viendrait de la mer, le jour où les hommes d'airain en sortiraient. Il crut d'abord que les prêtres se jouaient de lui ; mais, peu de temps après, des pirates cariens et ioniens, jetés à la côte, descendirent à terre revêtus de leurs cuirasses. L'Egyptien qui en apporta la nouvelle n'avait jamais vu auparavant un soldat armé de toutes pièces : il raconta que des hommes d'airain, sortis de la mer, pillaient la campagne. Psamétik reconnut aussitôt que l'oracle était accompli : il courut à la rencontre des étrangers, les enrôla à son service et renversa les onze rois ».

En écartant de ce récit le merveilleux, il en résulte :

1° Que des motifs politiques portaient les princes confédérés à offenser en public l'allié à la fois des Ethiopiens et des Assyriens, et à le reléguer, par soupçon dans l'ancien domaine de la famille de Tewnacht ;

2° Que Psamétik abandonné par les Ethiopiens aussi bien que par les Assyriens se réfugia dans le royaume de Maréa et plus précisément dans la *tænia* de Ménouthis, près de la bouche canopique, berceau de ses ancêtres, environné par les Mashouasha toujours fidèles à sa maison royale ;

3° Que la révolte de Psamétik Ier contre les princes confédérés arriva au moment où les Battiades fondèrent près du nome de l'ouest le royaume de Cyrène ;

4° Qu'entre ces deux faits il y a une connexion dont la gravité exceptionnelle ne pourrait pas être gratuitement méconnue ;

5° Que les mercenaires grecs à la solde de Psamétik, appelés à reformer l'instruction militaire des *bucolici milites*, ne vinrent pas sans le consentement soit d'Athènes, soit de Sparte ;

6° Que la Grèce imposa à Psamétik Ier, en acompte des services à rendre, le traitement de la nation la plus favorisée ;

7° Que, à partir de cette époque, la Grèce se mêla d'habitude dans les affaires intérieures de l'Egypte, soit pour sauvegarder ses intérêts de puissance méditerranéenne, soit pour garantir les intérêts de ses conationnaux.

La bataille de Momemphis, gagnée par les Cariens à la solde de Psamétik Ier, rendit Psamétik Ier maître de la Basse-Egypte : Thèbes n'opposa pas, paraît-il, de résistance sérieuse, les Thébains reconnaissant en Psamétik l'héritier légitime de la vénérée princesse Amenritis.

Mais Psamétik en montant sur le trône des Pharaons dut accepter les lourdes responsabilités que ce fait même emmenait. Il s'agit d'abord d'établir nettement les frontières de l'Egypte ; d'y élever, en conséquence, des fortifications ; ensuite de repeupler le Delta, de le restituer à l'agriculture, de l'ouvrir au commerce. La place de Maréa devint le siège d'un commandement militaire, dont l'influence rayonnait certainement, par des détachements, à Rhacotis et à la bouche canopique.

C'est le moment où de nombreuses colonies juives, milésiennes, ioniennes, cariennes viennent de s'établir dans la Basse-Egypte, laquelle nominalement faisait encore partie de l'Egypte, mais, dans le fait, était, au point de vue commercial et politique, liée intimement aux destinées de la Grèce. Il arrive de l'histoire de la Basse-Egypte à cette époque comme, plus tard, de l'histoire byzantine. On l'ignore parce qu'on la dédaigne. En 1893, j'ai trouvé à Aboukir des souvenirs de la domination de Psamétik Ier. On a nié le rôle protecteur de ce pharaon qui avait accueilli de bonne grâce les Grecs, dont il avait besoin, mais qui les redoutait autant qu'il leur était large en concessions. Il serait ridicule de nier que la bouche canopique ne fût fortifiée par Psamétik Ier; elle l'a été toujours après lui, même après son atterrissement.

L'importance de Rhacotis ne diminua pas en 486, lors de la révolution contre les Perses. Khabbasa montant sur le trône des pharaons entre juin et septembre 486 (1) s'attendait bien a être attaqué par les Perses, dont la flotte formidable sillonnait la Méditerranée. Il espérait faire tourner à son avantage la guerre entre Xerxès et la Grèce, et les trois ans qu'il eut de répit il les employa à fortifier les bouches du Nil pour repousser tout débarquement. Il n'en fut rien et les Perses réoccupèrent solidement l'Egypte. Pour ce qui a trait à notre sujet, il suffira de noter que dans la résistence préparée par les nomes du Nord, les positions de Rhacotis, Pharos et Thonis n'étaient pas négligeables : elles cou-

(1) MASPÉRO. *Histoire ancienne*, etc. Paris, 1878, p. 553.

vraient en effet les royaumes de Maréa et de Saïs. Malgré les rigueurs d'Achémènes, les roitelets de Maréa ne furent pas dépouillés de leurs biens. Il est cependant intéressant à noter qu'après la révolution de Khabbasa on voit disparaître de l'histoire la ville de Thonis sise en proximité de la bouche canopique (1).

Vers 455 ce fut bien le royaume de Maréa qui provoqua l'insurrection : au roi Psamétik avait succédé le vaillant Inaros, son fils, allié avec les Athéniens. C'est en conséquence de cette alliance qu'on vit les Grecs débarquer à la bouche canopique et à la mendesienne.

III. Boucolia. — Le terrain environnant ἐν κύκλῳ la bourgade Rhacotis fut accordée aux *bucoli* pour le pâturage du bétail. Ces *bucoli*, bien qu'ayant des mœurs sédentaires, n'avaient pas moins un rôle militaire à remplir, puisqu'ils devaient empêcher tout débarquement des habitants des îles et toute invasion de la *tænia* de la part des Libyens. Lumbroso a démontré jusqu'à l'évidence que les *bucolici milites*, sous des noms différents, ont existé en Egypte jusqu'au déclin de la domination romaine. Les Romains avaient un *exercitus ægyptiacus* (armée d'occupation), des *ægyptiaci milites* dans la Haute-Egypte (les φυλακῖται) et des *bucolici milites* dans la Basse-Egypte. Ces derniers sont traités en voleurs des grands chemins par Senèque : ils ont eu aussi maille à partir avec Avidius Cassius.

Rhacotis était le chef-lieu de seize ou douze villages disséminés le long de la *tænia* entre Abousir et Aboukir.

(1) cf. Notes de M. Letronne au XVIIe livre de Strabon..

Il est donc bon de dresser ici la liste des centres habités, dont le souvenir est arrivé jusqu'à nous. Ce sont :

1.	Taphosiris,	aujourd'hui	Abousir.
2.	Pandoitis,	»	?
3.	Agabis,	»	Agamé.
4.	Xénéphyris,	»	?
5.	Vicus Ægyptiorum,	»	au Phare.
6.	Rhacotis,	»	Alexandrie.
7.	Bendideion,	»	»
8.	Evrylochos,	»	»
9.	Diadorou,	»	»
10.	Mélanthios.	»	»
11.	Eleusis,	»	Hâdra et Sidi Gabir.
12.	Oppidum Romanorum,	»	Moustapha pacha.
13.	Nicopolis,	»	Ramleh.
14.	?	»	Siouf.
15.	Taphosiris mikra,	»	Montazab.
16.	Ménouthis,	»	Kharaba.
17.	Thonis,	»	Borg-el-Ramleh ?
18.	Canope,	»	Aboukir.
19.	Hérakleion,	»	Kom-el-Ahmar ?
20.	Hermopolis mikra,	»	Damanhour.

D'après cette liste, qui n'est pas complète, on peut même, en déduisant *Bendideion*, *Eleusis*, *Nicopolis* et *Siouf*, avoir la certitude qu'il faut placer sur le même rang les localités de *Hermopolis mikra*, *Rhacotis*, *Taphosiris mikra*, *Ménouthis*, *Thonis*, *Héraclion* : on ne peut pas en tout cas oublier que Ménouthis eut une histoire bien avant Rhacotis et Canope. Il est donc presque impossible de dresser la liste des villages qui dépendaient réellement de Rhacotis et qui n'étaient probablement que des campements (*daouars*) des *boucoli*. Il vaudrait mieux s'en abstenir, et en prenant pour tête de ligne la ville de

Taphosiris au bout occidental de la *tænia*, faire notre chemin au travers des ruines qui longent la côte d'Alexandrie. C'est ce que je vais faire.

IV. Tænia de Taphosiris. — Cette bande de terre, qui de Taphosiris va à Alexandrie, prenait le nom de *Tænia de Taphosiris*. Les anciens textes hiéroglyphiques compulsés par M. de Rougé (*Géogr. de la Basse-Egypte*, 14) ainsi que le témoignage formel d'Athénée nous donnent cette localité comme florissante par des vignobles et par l'industrie du papyrus (1).

Taphosiris. — Cette ville, qui fut le siège d'un sanctuaire d'Osiris, n'a pas laissé d'histoire. La tour d'Abousir en marque l'emplacement. Un voyage aux ruines de Taphosiris n'est pas des plus agréables ; il en vaut cependant la peine, parce que nombre d'anciens monuments attendent encore l'archéologue et l'historien qui veuillent les étudier.

Itinéraire de Taphosiris à Alexandrie.

	EN MILLES ROMAINS	EN KILOMÈTRES
Taphosiris....................	—	—
Couvent de Saint-Georges......	XVI	23, 68
Agabis........................	XXI	30, 80
Canal de Meks.................	XXV	37, 00
Bains de Cléopâtre............	XXVI	38, 25
Alexandrie....................	XXVII et demi	42, 50

(1) Elle est aussi mentionnée par Ptolémée, IV, 5.

COUVENT DE SAINT-GEORGES. — Il se trouvait à neuf milles ouest d'Alexandrie : c'est pourquoi on l'appelle πιρενατον et aussi Al-Hanatoun. D'après M. Amélineau c'était là le tombeau de saint Sévère d'Antioche ; c'était là aussi qu'avaient habité *apa Longinos*, *apa Théodoros*, et que le patriarche Théonas avait baptisé le juif *Sarapammôn*, qui plus tard fut évêque de Nikiou.

COUVENT DE BABAOUN (*des Saints Pères*). — Le patriarche *Damianos*, nommé à ce siège en 563 à l'occasion du schisme entre Jacobites et Melkites, demeura à ce couvent.

COUVENT DE ANBA NÎAH. — Le *Synaxare* le mentionne parmi les six cents couvents entourant Alexandrie : il était au sud du couvent de Saint-Georges.

PANDYTIS. — Le pseudo-Callisthène en parlant d'un projet soumis à Alexandre le Grand, lors de la fondation d'Alexandrie, dit que le conquérant vit un grand trait de terrain (χώρημα μέγα), s'étendant à l'infini (εἰς ἄπειρον ἐκτεῖνον) et embrassant douze bourgades (δώδεκα κώμαις συνεχόμενον). Ce grand trait de terrain devint la *Regio Alexandrinorum* (ἡ Ἀλεξανδρέων χώρα) dont les limites sont données ainsi qu'il suit :

ἀπὸ οὖν τῆς καλουμένης Πανδυσίας μέχρι
τοῦ καλουμένου Ἡρακλεωτικοῦ στόματος
τὸ μῆκος τῆς πόλεως Ἀλέξανδρος ἐχωρογράφησεν·
τὸ δὲ πλάτος ἀπὸ τοῦ Βενδιδέου μέχρι τῆς
μικρᾶς Ὀρ ουπόλεως (à lire Ἑρμουπόλεως).

La *Regio Alexandrinorum*, en conséquence, est limitée au nord par *Bendidéïon* ; au sud par *Hermopolis mikra*; à l'est par la *bouche héracléotique* du Nil; à l'ouest par *Pandysia*. Ce village de *Pandysia*, dont il n'est pas mention autre part se trouvait donc en direction du Meks. Une inscription retrouvée au Grand Port d'Alexandrie en 1892 mentionne la déesse *Isis sospita*, ou *bona dea*, comme ayant son temple à *Pandytis*.

Cippe en marbre blanc — haut. 0m78; larg. 0m25. Lettres de bonne époque ptolémaïque : haut. 0m04.

ΘΕΑΙΚΑΛΗ[Ι]
ΕΝΠΑΝΔΟΙΤ[ΕΙ]
ΚΑΙΣΥΝΝΑΟΙΣ
ΘΕΟΙΣ
ΑΜΜΩΝΑΡΙΝ (*sic*)
ΗΡΩΔΟΥΑΣΤ- (*sic*)
ΑΝΕΘΗΚΕΝ

« A la bonne déesse (vénérée) en *Pandoit* et aux dieux qui sont dans le même temple, Ammonarin (œil d'Ammon), fille de Hérodas, citoyenne, a érigé ».

Nos connaissances ne vont pas plus loin.

Agabis. — Le géographe de Ravenne la place près d'Alexandrie et Parthey lui donne le rang de ville. Son nom actuel est *Agame*, près du cap Marabout.

Fort de Chersonese (Χερρόνησος φρούριον). — La pointe du Marabout avait été fortifiée par les Ptolémés: le château existait encore 24 av. J.-C.

Port de Chersonese sur le Maréotis. — Il nous est donné par Ptolémée (IV. 5), qui appelle cette localité Χερσόνησος μικρά.

Xénéphyris, dans Etienne de Bysance est donnée comme étant une κώμη Λιβύης, πλησίον Ἀλεξανδρείας. Il faut en conséquence la placer à l'ouest d'Alexandrie; mais nous n'avons pas sur ce sujet des renseignements plus exactes.

Canal de Meks. — Il a été reconnu par Brocchi (1), Gratien le père (2) et Mahmoud El-Falaqui à la limite occidentale du faubourg Nékropolis. Par lui les eaux du Maréotis coupaient la *tænia*, jusqu'à Bab-el-Bahr.

Bains de Cléopatre. — C'est le nom qu'on donne, sans aucun motif suffisant, à des petites salles de bains sises au rivage de Souk-el-Wardana. Des tronçons de colonnes en granit gisent dans l'eau.

Temple souterrain. — Entre Souk-el-Wardana et les bains de Cléopâtre. Il a été étudié et mesuré par les membres de la Commission française de l'Egypte en frimaire de l'an VIII (décembre 1799) : le Musée d'Alexandrie l'a débarrassé en partie en février 1896. Il est creusé dans le rocher et son axe principal va du nord-ouest au sud-est. On y entre par un couloir (15m de long sur 5m de large) qui donne accès à une salle hypostyle

(1) *Giornale*, etc., I. 78 (Lumbroso).
(2) *Desc. de l'Egypte — état moderne*, XVIII, 53.
(3) *L'antique Alexandrie*, p. 61.

carrée (18^{m},6 de côté) qui était soutenue par douze piliers.

De ces piliers il n'en reste que trois: les dernières fouilles ont restitué les autels pour les sacrifices. Le grand autel du centre semble avoir été destiné aux sacrifices sanglants; sur le petit, au sud-ouest, on faisait les libations. Un *conditorium*, à droite, montre au fond l'emplacement d'un sarcophage creusé dans le rocher; sur chaque parois latérale s'ouvrent trois rangs de *loculi*, de sorte que le *conditorium* pouvait abriter au moins trente-sept cadavres. A gauche de la salle hypétrale on voit un autre *conditorium* tout à fait semblable: ce qui porte à soixante quatorze les places disponibles. De la salle hypétrale on passe dans une salle destinée aux *parentalia* et de celle-ci dans une salle voûtée à coupole donnant sur trois chapelles, chacune desquelles, en forme de croix, laisse voir trois sarcophages creusés dans le rocher. C'est ainsi que les places funéraires deviennent quatre-vingt-trois. Les chambres à droite et à gauche mériteraient d'être étudiées avec soin, au point de vue de la liturgie funéraire. La longueur de ce temple funéraire, du sud-ouest au nord-est, est donnée en 54 mètres. Que si nous y ajoutons la salle septentrionale à quatre piliers, nous avons une longueur de 67^{m},20.

Tarichée Nécropoléos. — Elles sont mentionnées par Strabon (XVII.) et il serait raisonnable de les placer à Gabbari. On peut cependant en voir des semblables à Souk-el-Wardana, connues sous le nom de *bains de*

Cléopâtre. Ces restes ont été relevés par la Commission française de l'Egypte en 1799.

NÉKROPOLIS.—Les villages qui bordent la mer, du canal de Meks à Gabbari et de Gabbari à Kom-el-Chougafa, occupent l'emplacement de *Nékropolis,* laquelle s'étendit plus tard jusqu'à Minet-el-Bassal. Dans cette nécropole on peut distinguer les noyaux suivants :

1° *Meks ;*

2° *Souk-el-Wardana* (temple souterrain, tarichеæ, hypogées ptolémaïques et romains) ;

3° *Oum Koubebah* (hypogées de la première époque romaine, sarcophages en granit gris) ;

4° *Mafrousa* (hypogées d'époque antoninienne et d'époque byzantine) ;

5° *Gabbari* (hypogées d'époque ptolémaïque et romaine, chapelles funéraires chrétiennes) ;

6° De *Gabbari* à Minet-el-Bassal (hypogées d'époque romaine et byzantine, caisses en plomb, sarcophages en granit gris, poterie italique, ateliers de faux monnayeurs, tombes de moines, etc.).

7° *Kom-el-Chougapha* (hypogées ptolémaïques et d'époque antoninienne, sarcophages en granit, en marbre, en calcaire numismale, et aussi creusés dans le rocher, *loculi*, *arcosolia*, peintures païennes et chrétiennes, figurines style Fayoum, restes de chapelles extérieures décorées de mosaïques, urnes en plomb, tambours de colonnes en calcaire, chapelles chrétiennes, etc.)

Sur une longueur évaluée à plus de quatre kilomètres gisent les habitants de Rhacotis, depuis sa fondation

jusqu'à la conquête arabe. C'est au grand bonheur des carriers, lesquels, malgré la défense du gouvernement et les protestations du Musée d'Alexandrie, trouvent toujours les moyens d'en détruire les tombeaux et de se bâtir des maisonettes en y scellant à la chaux les ossements de nos ancêtres.

Cette destruction systématique se continue du règne de Mohammed Aly à nos jours; les inscriptions qu'on y a trouvées en grand nombre pouvaient nous fournir des renseignements précieux; je ne pourrai cependant signaler ici que les suivantes.

Nékropolis : inscriptions funéraires.

1. Pour *Ammonia*, fille de *Doriôn*. Ep. ptol. (Néroutzos, *L'ancienne Alexandrie*, p. 92).
2. Pour *Sérapias*, matrone initiée aux mystères d'Isis. Ep. rom. (Néroutzos, loc. laud. p. 92).
3. Pour *Dioscore*, éphèbe Ep.rom.(Néroutzos, loc. laud.p.94.
4. Pour *Galatianus*, initié aux mystères d'Osiris. Ep. rom. (Néroutzos, loc. laud. p. 94).
5. Pour *Basilissa*, initiée aux mystères d'Osiris. Ep. rom. (Botti, *Rivista Egiziana*, a. v. n. 4).
6. Pour *Chaeremun*. (Botti, loc. cit.).
7. Pour *Hérakléôn*, fils d'Héraclides, officier dans la marine. Ep. rom. (Botti, *Rivista Egiziana*, a. v. n. 15).
8. Pour *Sarapias*. Ep. rom. (Botti, loc. cit.).
9. Pour *Licinia Aedôn*. Ep. rom. (Botti, loc. cit.).
10. Pour *Antonin*, inscr. remarquable pour sa thrénodie. (Agnew et Lumbroso).
11. Pour *Augé*. (Agnew et Lumbroso).
12. Pour *Olympos*. (Agnew et Lumbroso).
13. Pour *Théodota* et *Ammon*. (Néroutzos).
14. Pour *Rufinus* et *Rufina*. (Néroutzos).
15. Pour un *procurator Augusti*. (Botti).
16. Pour *Dionysios*. (Botti).
17. Pour *Cornelia*. (Botti).

18. Pour *Achillas*, trouvée en 1877, éditée par Néroutzos. Ep. chrétienne.
19. Pour *Joseph*, époque constantinienne; éditée par feu Néroutzos.

Monasterium ad Sanctos Quadraginta. — L'itinéraire de Bernard le Sage (*Rec. de Voy. publiés par la Soc. de Géogr.* t. IV, Paris, 1839, p. 787) mentionné par M. G. Lumbroso (*L'Egitto... Roma*, 1882, p. 186) place ce couvent au dehors de la porte occidentale d'Alexandrie.

Ecclesia ob Martyrum coemeteria. — L'emplacement de cette église fondée par saint Pierre le martyr (300 à 311 ap. J.-C.) n'est pas donné. Il me semble qu'on ne doit pas la confondre avec l'*Eglise de Théonas* (*Mosquée des milles colonnes*, actuellement *Eglise de saint François d'Assise*.

Le voyageur pieux qui désire visiter les églises du christianisme primitif, à l'ouest d'Alexandrie, a une rude besogne à faire. Alexandrie chrétienne, en effet, a laissé moins de ruines que celles qu'on est en droit d'attendre. Ce sont :

I. *Kom-el-Chougafa*, chapelle funéraire chrétienne découverte en 1858, publiée par Wescher et Néroutzos. Elle n'existe plus.

II. *Kom-el-Chougafa*, Chapelle funéraire chrétienne, découverte par moi-même en 1893. Elle existe, mais la fouille en est inachevée.

III. *Karmouz*, chapelle funéraire des *Rufini*, époque des Antonins. Publiée par Néroutzos, elle n'existe plus.

IV. *Gabbari*, chapelle funéraire très dégradée et peu reconnaissable.

V. Près de la douane, Eglise de Théonas, dont la reconstruction est tout à fait récente. C'est là que résidèrent les patriarches Théonas, Pierre Ier, Achillas Ier, Alexandre Ier, Athanase, Pierre II.

J'ai cependant observé qu'à la conquête des Arabes plusieurs églises chrétiennes ont été converties en mosquées, et il peut bien se faire que la mosquée *Sidi Chams il Gabbari* corresponde exactement à l'église *ob martyrum cœmeteria* fondée par saint Pierre le Martyre.

CIMETIÈRE CHRÉTIEN, DERRIÈRE LA BOURSE DE MINET-EL-BASSAL. — « Sur l'emplacement du mur d'enceinte arabe et après la porte occidentale ou de Qabbâri d'autrefois, entre celle-ci et la mer, en creusant pour jeter les fondations d'une usine à pressage mécanique de coton, on a trouvé des sépultures chrétiennes souterraines, *tout un quartier de catacombes creusées dans le roc*, avec des *loculi* et des inscriptions écrites en cire rouge sur les parois extérieures indiquant les noms de personnes d'ordre religieux. On trouva même quelques tablettes en marbre ayant servi à fermer les ouvertures d'autres *loculi*, qui portaient des inscriptions de l'époque constantinienne. (Néroutzos, *Ancienne Alexandrie*, p. 61) ».

Tous ces hypogées, à l'avis de Néroutzos, appartenaient à l'ancienne église de Théonas (Djamat-el-Garbieh, ou des milles colonnes), résidence de Théonas, Pierre le Martyr, Achillas, Alexandros Ier, Athanasios Ier, Pierre II, de l'an ± 282 à l'an ± 373.

DE LA RUE DES SŒURS, AU PONT NEUF DU MAHMOUDIEH. — « Pendant qu'on traçait le prolongement de la rue

Ibrahim, autrement dite rue des Sœurs, pour arriver au Pont neuf du canal Mahmoudieh, et en creusant les buttes du village de Tartoûchy, on trouva au-dessus de citernes grandioses et spacieuses, à plusieurs étages, et garnies de colonnes de style byzantin, des hypogées chrétiens et des sépultures entassées jusqu'à la surface supérieure des collines, si bien que les palmiers qui avaient cru au-dessus, enveloppaient de leurs racines les voûtes des hypogées, et envoyaient même quelques filaments jusque dans l'intérieur des sépultures ».

Malgré que le plan de ces sépultures soit le même que celui des tombes ptolémaïques et romaines, Néroutzos bey les faits d'époque bien récente, *des premiers siècles de la domination arabe*, pour cette seule raison *qu'elles sont placées à l'intérieur de la ville byzantine et arabe et à fleur de terre des buttes formées par les décombres qui couvrent les ruines des édifices anciens.*

(à suivre).

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE

SOUS LE PATRONAGE DE

SON ALTESSE LE KHÉDIVE

Président :

S. E. le Dr ABBATE PACHA, *Médecin consultant de S. A. le Khédive*

Vice-Présidents :

S. E. HUSSEIN FAKRY PACHA, *Ministre des Travaux publics.*
COLONEL WINGATE BEY, *Directeur de l'Intelligence Depart. E. A.*

Secrétaire général :

Dr BONOLA BEY, *Avocat.*

Secrétaires :

COMM. T. FIGARI, *Avocat.*
AHMED ZÉKI BEY, *Chef de bureau à la Présidence du Conseil.*

Trésorier :

C. BOINET BEY, *Délégué au Conseil Financier.*

Commission Centrale :

A. BIRCHER, *Négociant.*
O. BORELLI BEY, *Avocat.*
A. CAMERON, *Conseiller à la Cour d'appel indigène.*
C. GRAND BEY, *Ingr, Directeur général des services de la ville du Caire.*
J. R. GIBSON, *Commissaire Directeur anglais des Domaines de l'État.*
S. E. ISMAIL PACHA, (el Felaki), *Astronome.*
S. E. MOHAMED MOKTAR PACHA, *Général en retraite.*
J. B. PIOT BEY, *Vétérinaire en chef de l'administration des Domaines de l'Etat.*
F. VENTRE PACHA, *Ingénieur en chef de la Daïra Sanieh.*
COMTE CH. ZALUSKI, *Commissaire autrichien à la Caisse de la Dette Publique.*

Le Président et le Secrétaire général sont nommés par S. A. le Khédive. Les autres Membres ont été nommés dans l'Assemblée générale du 27 janvier 1894.

IVe Série. — Supplément.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE:

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1897



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

IVe Série. — Supplément. — Septembre 1897.

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1897

LA COTE ALEXANDRINE DANS L'ANTIQUITÉ [1]

PAR

le Dr G. BOTTI

CONSERVATEUR DU MUSÉE GRÉCO-ROMAIN D'ALEXANDRIE

(Suite).

VI. — La ville d'Alexandrie.

Canal « Pi Drakôn ».— D'après le pseudo-Callisthène, le Pi Drakôn était la limite occidentale de la ville d'Alexandrie à l'époque d'Alexandre le Grand. M. Lumbroso, d'après Brocchi et Mahmoud El-Falaqui, croit pouvoir le placer à 2 1/2 milles à l'ouest de l'actuelle Alexandrie, à Meks. C'est trop loin. Il existe réellement trace du canal mentionné par Brocchi, Mahmoud El-Falaqui et Lumbroso ; mais lorsque M. Lumbroso écrit : « Cade in acconcio Mahmoud bey, autore di un *Mémoire* « *sur l'antique Alexandrie, ses faubourgs et environs décou-* « *verts par les fouilles, sondages, nivellements, en 1872*, il « quale scrive : « positivement c'était là, au bord du « canal *Meks*, que se terminait la ville d'Alexandrie », il oublie de citer quelques mots qui peuvent changer la face des choses. Mahmoud El-Falaqui a écrit : « positivement c'était là, au bord du canal Meks que se *terminaient la ville d'Alexandrie et son faubourg de Nécropolis* ». Ce qui est autre chose.

(1) Voir p. 807.

J'ai sous les yeux l'original du plan d'Alexandrie, d'après les fouilles de l'an 1866, coordonné par Emin bey Sabbagh sous la direction de Mahmoud pacha El-Falaqui. Le Pi Drakôn n'est qu'une branche terminale du canal d'Alexandrie, qui longe la colline du fort El-Tabanneh, à Kom-el-Chogafa, en se dirigeant vers le Mesonpédion, où, devenu premier aqueduc souterrain il laisse à gauche la *mosquée des milles colonnes* et va aboutir aux anciens *navalia*, à gauche de l'Heptastade. Dans sa marche tortueuse il touche aux anciennes murailles d'Alexandrie, il ne s'en éloigne jamais de plus de 200 mètres.

Nécropole de l'ancienne Rhacotis. — Le pseudo-Callisthène place à la colonne d'Alexandrie le noyau de Rhacotis ; Aphthonius en dit autant. Les fouilles de la Société archéologique d'Alexandrie en 1894 et 1895 ont constaté les faits suivants :

1° Qu'on trouve à l'Hamoud es Saouari des *vases à dessin géométrique*, vases auxquels on ne peut attribuer une origine antérieure au règne de Psamétik Ier ;

2° Qu'on y trouve de même des autels funéraires en forme de pyramide tronquée, d'obélisque tronqué ;

3° Qu'on y trouve des statuettes de Baal-Hamoun de facture cypriote ;

4° Qu'on y trouve des auges funéraires dans le style sidonien ;

5° Qu'on y trouve des tables d'offrandes en style tout à fait égyptien, mais sans inscriptions.

6° Que rien de semblable n'a été encore retrouvée à Alexandrie.

Il faut en conclure que la nécropole archaïque de Rhacotis était sur les flancs de la colline Hamoud es Saouari.

Temple d'Osiris et Isis. — Mentionné par Tacite, il était de forme trapézoïdale. Son emplacement se voit sur le plateau de l'Hamoud es Saouari, à gauche de la colonne.

Temple d'Isis. — Erigé probablement par Ptolémée II et par Arsinoé II, il était à droite du temple pharaonique d'Isis et Osiris.

Sérapeum. — On donna ce nom au *témenos* des deux temples précédents, mais seulement à partir de Ptolémée Philopator. Les statues d'Arsinoé II, de Bérénice II, et de Ptolémée Philadelphe (aujourd'hui au Vatican) semblent avoir embelli l'*area* du temple rendue plus vénérable par des statues d'anciens pharaons. L'empereur Claude dans les annexes du temple bâtit le *Claudium*, ce deuxième musée, où la *bibliothèque fille* fut bientôt installée. On doit, paraît-il, à Adrien le célèbre escalier à cent degrés mentionné par Aphthonius et Rufin ; ses ruines ont été découvertes en 1896 sur le côté oriental ; des sphinx et des statues l'ornaient.

Colonne de Sérapis. — Elle eût ensuite les noms de *colonne Pompée*, *colonne dioclétienne*. Le pseudo-Callisthène et Aphthonius, seuls, en font mention. Cette étonnante colonne portait originairement pour chapiteau le *cala*-

thus de Sérapis et Isis, surmonté soit d'un buste de Sérapis, soit d'une statue d'Anubis. Déplacée à l'époque chrétienne et reformée de différents morceaux, elle n'en resta pas moins un des monuments les plus extraordinaires qu'on connaisse. On lui donna pour couronnement une statue d'un empereur byzantin : dans un moment de guerre ou de disette, la statue qui était en airain fut descendue, et le métal fut converti en petite monnaie.

Hémicycle. — Le Sérapée d'Alexandrie, avait, comme celui de Memphis, un hémicycle orné de statues de philosophes : les statues de l'hémicycle d'Alexandrie ont été découvertes par M. Mimaut, sans aucun avantage pour la science.

Lagium. — On appela de ce nom anciennement le *stade* attenant à la colline Hamoud es Saouari, côté sud-ouest. Creusé par les Ptolémées dans une gorge de la colline principale de Rhacotis, dans le sein du rocher, il prit bientôt les proportions d'un *hippicum*, mesurant 555 mètres de longueur sur 50 environ de largeur. La Commission française d'Egypte en a donné un plan exact : sans celà, personne ne pourrait le reconnaître au pied du fort Abou'l Kassim jusqu'à mes fouilles de Kôm-el-Chogafa. Les carriers, comme d'habitude, en auront bientôt raison : ils ont leurs protecteurs.

Obélisques. — Dans ce Lagium, que les Arabes désignent sous le nom de Guirgeh (*circus*), on trouva, en

1799, des fragments d'un obélisque décorant la *spina* à l'époque byzantine. La base de l'obélisque de Séti Ier se trouve engagée à rebours dans le soubassement de la colonne Pompée. Ce sont les restes de deux obélisques, à bien petite distance. Il est à croire qu'ils étaient les deux obélisques du Sérapée mentionnés par le pseudo-Callisthène comme y existant encore au IIIe siècle, après J.-C.

DEUXIÈME AQUEDUC. — D'après mes fouilles en 1894, il passe à gauche de l'avenue de Kharmouz se dirigeant vers le canal Mahmoudieh. Il communique avec des puits très profonds dont la bouche se trouve près de la colonne, sur le plateau où sur les flancs de la colline.

NÉMESEÏON. — L'historien Appianus nous fait savoir que ce petit temple avait été élevé à Alexandrie dans un faubourg, pour y ensevelir honorablement la tête de Pompée le Grand. Le temple fut détruit par les Juifs révoltés, vers la fin du règne de Trajan. Comme le quartier des Juifs, à l'époque de Trajan, était à Kom-ed-Dikkeh, le faubourg en question pouvait être à l'est. C'est pourquoi M. Lumbroso place le Némeseïon hors de la porte canopique, sur les collines d'Eleusis à la mer (1). Mais le Némeseïon fut restauré par les Romains.

A ce monument doit se rapporter le monument votif de Titus Aelius Cœlius, en remercîment à la déesse de la Vengeance (Θεᾷ Νεμέσει) pour avoir exaucé ses vœux (2).

(1) LUMBROSO. *L'Egitto dei Greci e dei Romani*, 1895, p. 226.
(2) C.I.G. 4683 d.

ΘΕΑ μεγάλη
NEMEσει
ΤΙΤΟΣ ΑιΛΙΟΣ ΚΟΙ
ΛΙΟΣ ΥΠΕΡ ΕΥΧΑ
ΡΙΣΤΙΑΣ ΑΝΕΘΗ
ΚΕΝ ΕΠ ΑΓΑΘΩ

Titus Aelius Cœlius cruellement offensé s'est adressé à la déesse Némesis : elle a exaucé les vœux de son fidèle ; il a été vengé, et dans sa reconnaissance il a érigé un *eucharistirion* à la déesse. L'inscription est alexandrine, d'époque antoninienne. Où l'aurait-on placée si ce n'est dans le Némeseïon ? Appien nous dit que les Juifs l'avaient détruit sous Trajan. *Concedo* : mais pour quelle raison probante veut-on le placer à l'est ? On voit bien que, au pis aller, on l'avait rebâti à l'ouest.

Isis la justicière. — A l'époque romaine, c'était bien sous les traits de *Coré-Persephone* que la déesse Isis était vénérée à Rhacotis. Cela résulte d'un passage du pseudo-Callisthène où je crois devoir lire (chap. 33) καὶ παρεστήκει τῷ ξοάνῳ (τοῦ Σαράπιδος) Κόρης ἄγαλμα μέγιστον, où l'auteur veut bien assimiler Sérapis à Jupiter et Coré à Junon. Dans les ruines d'un σηκος au milieu de la cour centrale, j'ai trouvé en 1894 la partie inférieure d'une statue de déesse ; la statue était en granit rose d'Assouan et, intacte, elle devait mesurer 2m 80. Dans ce fragment, ainsi que dans les colosses du Thesmophorion à Sidi Gaber et dans l'Isis d'Aboukir, on trouve quelque chose de l'art saïte, quelque chose

aussi de l'influence hellénique. Le sculpteur est égyptien : il a vu des sculptures grecques dont il affecte la draperie savante et le dégagé de l'ensemble. Il n'en reste pas moins sec et dur : les pieds sont de grand marcheur. Et je crois que cet important reste de statue colossale provient de la statue de la déesse Coré mentionnée par le pseudo-Callisthène. Sérapis, Coré, Hélios, la voici la triade de Rhacotis. Si je suis dans le vrai, nous avons à l'intérieur de la cour à ciel ouvert un *sacellum* de la déesse Coré. Mais quel est-il le rôle de la déesse Coré ? Dans la numismatique alexandrine, et presque partout, à l'époque impériale, Hélios est associé à Sérapis, confondu même avec Sérapis dans la formule très répandue.

ΔΙΙ ΗΛΙΩ ΜΕΓΑΛΩ ΣΑΡΑΠΙΔΙ

Mais Hélios est toujours associé à sa sœur et femme Sélène : Coré est donc identique à la déesse Sélène, qui est de même Lune en ciel et Hecaté dans l'enfer.

Dans les inscriptions d'Alexandrie, la déesse Coré prend aussi le nom de *Artémis* et le rôle de *Notre Dame du salut*. Voici une inscription trouvée en l'an 1876 à Aboukyr.

ΑΡΤΕΜΙΔΙ ΣΩΤΕΙΡΑ
ΥΠΕΡ ΒΑΣΙΛΕΩΣ
ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ
ΕΠΙΚΡΑΤΗΣ ΑΘΗΝΑΙΟΣ

Cette inscription est d'autant plus importante qu'elle date du règne du premier Ptolémée. Comme Artémis

est la sœur de Hélios, Artémis est Sélène dans le ciel, tout en restant Hecaté dans l'enfer. Comme l'Isis égyptienne est la Déméter des Grecs, sa forme rajeunie, c'est-à-dire Isis-Lune sœur et femme de Horus, s'identifie avec Artémis trimorphe, sœur de Hélios, et aussi avec Sélène, Coré et Persephone.

Dans la religion des Sérapiastes il y avait une tendance à réduire le Panthéon gréco-égyptien à sa plus simple expression.

On connaît une très mouvementée inscription funéraire alexandrine, de l'époque des Antonins, pour la malheureuse Arsinoé, soupçonnée d'avoir été par l'art des magiciens conduite à mourir dans la fleur de sa jeunesse (1).

ΘΕΩ ΥΨΙΣΤΩΙ ΚΑΙ ΠΑΝΤΩΝ
ΕΠΟΠΤΗ ΚΑΙ ΗΛΙΩΙ ΚΑΙ
ΝΕΜΕΣΕΙ ΑΙΡΕΙ ΑΡΣΕΙΝΟ
Η ΑΩΡΟΣ ΤΑΣ ΧΕΙΡΑΣ
Η ΤΙΣ ΑΥΤΗ ΦΑΡΜΑΚΑ
ΕΠΟΗΣΕ Η ΚΑΙ ΕΠΕ
ΧΑΡΕ ΤΙΣ ΑΥΤΗΣ ΤΩ
ΘΑΝΑΤΩ Η ΕΠΙΧΑ
ΡΕΙ ΜΕΤΕΛΘΕΤΕ
ΑΥΤΟΥΣ L //|||

« Au dieu très-haut qui inspecte tout le monde, et à « Hélios et à Némesis, la malheureuse Arsinoé lève les

(1) Cfr. *Bull. de l'Institut Egyptien* ; XII p. 116 ; cfr. III, p. 77 ; cfr. LUMBROSO, *L'Egitto* etc. 1882, p. 197.

« mains : si aucun a fait sur elle des sortilèges, ou si « aucun a pris plaisir de la savoir morte ou s'il en « prend plaisir, poursuivez-les. A l'âge de..... (ans) ».

On ne pourrait mieux qu'ici désigner le rôle plutonien de *Sérapis*. Dans ce rôle infernal il est notre juge :

« Quel gran conoscitor delle peccata », associé à *Hélios* auquel nos œuvres, pendant notre carrière mortelle, sont connues, et à *Némesis* la *Justice divine* ;

« Giustizia mosse il mio alto Fattore. »

Ceux qui croyaient en cette triade redoutable n'étaient pas excessivemeut éloignés du Christianisme.

Si l'on trouve que la première personne de cette triade n'est pas suffisamment exprimée dans l'épitaphe de la malheureuse Arsinoé, qu'on lise l'épitaphe suivante, existant à Paris, trouvée en Égypte. C'est sur une colonne funéraire.

ΑΝΤΙΛΑΒΟΥ ΚΥΡΙΕ ΣΑΡΑΠΙ ΒΗΣΙΣ
ΠΡΕΣΒΥΤΕΡΟΣ ΚΑΙ ΒΗΣΙΣ ΝΕΩΤΕ
ΡΟΣ ΑΜΦΟΤΕΡΟΙ ΣΕΝΤΩΟΥΤΟΣ
ΚΥΒΕΡΝΗΤΟΥ ΑΠΟ ΠΤΟΛΕΜΑΙΔΟΣ
ΚΑΙ ΒΗΣΙΣ ΚΑΡΒΑΣ ΑΔΕΛΦΟΣ ΤΗΣ
ΜΗΤΡΟΣ ΑΥΤΩΝ ΕΣΦΑΓΜΕΝΟΙ ΕΝ ΟΡ
ΜΩ ΠΟΥΧΕΩΣ ΤΟΥ ΑΝΤΑΙΟΠΟΛΕΙ
ΤΟΥ ΝΟΜΟΥ ΚΑΙ ΤΟ ΠΛΥΟΝ ΑΥΤΩΝ ΕΜΠΕ
ΠΡΗΚΑΝ

« Rendez-le leurs, ô (notre) seigneur Sérapis (le mal qu'ils nous ont fait), etc. » Trois matelots égorgés par des pirates dans le port de *Pouchis* sont censés adresser

leur plainte à *Sérapis le vengeur*. Après ça, on ne trouvera pas extraordinaire que je place le Némeseïon dans les dépendances du Sérapée.

L'escadre alexandrine avait été plusieurs mois à la disposition de l'empereur Septime Sévère en 202. L'administrateur en chef du Sérapée, le nommé Gaïus Valerius Serenus, se trouvant être aussi fournisseur des approvisionnements de l'escadre alexandrine, en activité, dédia, en 202, une statue à Némesis, pour le bon voyage de l'empereur et de toute l'escadre, aller ou retour de l'Egypte.

ΥΠΕΡ ΣΩΤΗΡΙΑΣ ΚΑΙ ΕΠΑΝΟΔΟΥ
ΚΑΙ ΙΔΙΟΥ ΔΙΑΜΟΝΗΣ ΤΩΝ ΚΥΡΙΩΝ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡ/ ΣΕΟΥΗΡΟΥ ΚΑΙ ΑΝΤΩΝΙΝΟΥ
ΚΑΙ ΙΟΥΛΙΑΣ ΣΕΒΑΣΤΗΣ ΚΑΙ ΤΟΥ ΣΥΜΠΑΝΤΟΣ
ΑΥΤΩΝ ΟΙΚΟΥ ΚΑΙ ΥΠΕΡ ΕΥΠΛΟΙΑΣ
ΠΑΝΤΟΣ ΤΟΥ ΣΤΟΛΟΥ ΤΗΝ ΑΔΡΑΣΤΙΑΝ
ΣΥΝ ΤΩ ΠΕΡΙ ΑΥΤΗΝ ΚΟΣΜΩ
Γ/ ΟΥΑΛΕΡΙΟΣ ΣΕΡΗΝΟΣ ΝΕΩΚΟΡΟΣ
ΤΟΥ ΜΕΓΑΛΟΥ ΣΑΡΑΠΙΔΟΣ
Ο ΕΠΙΜΕΛΗΤΗΣ ΠΑΝΤΟΣ ΤΟΥ
ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΙΝΟΥ ΣΤΟΛΟΥ
ΕΠΙ ΚΛ/ ΙΟΥΛΙΑΝΟΥ ΕΠΑΡΧΟΥ
ΕΥΘΗΝΕΙΑΣ (1).

« Pour le salut, pour le voyage et pour la permanence de (nos) seigneurs les empereurs (Lucius Septimius) Sévère et (Marc) Antonin (Caracalla) et de l'impératrice

(1) C.I.G. 5973.

Julia Domna et de toute leur maison et pour la bonne navigation de toute l'escadre, (moi) Gaïus Valérius Serenus, le néocore du grand Sérapis, étant le curateur de l'escadre alexandrine sous les ordres de Claudius Julianus préfet de l'approvisionnement (j'ai dédié cette statuette de) Némesis ».

On peut être surpris de ce fait que c'est bien l'administrateur du Sérapée qui va dédier une statue à Némesis, et on ne peut se dispenser de croire à l'existence d'un lien très étroit entre le Sérapée et le Neméseïon. Si l'on pense, avec toute vraisemblance, que l'érection de cette statue a eu lieu en 202, l'année même en laquelle, par témoignage de Dion Cassius, l'empereur Septime Sévère rendit, à Alexandrie, les honneurs les plus solennels aux mânes de Pompée, on ne pourra pas nier que le Neméseïon subsistait encore sous Septime Sévère et qu'il était situé à Rhacotis. Le titre d'ἀδράστεια mérite aussi qu'on l'examine. Personne n'ignore qu'à deux heures de Marathon (Attique) il y avait le célèbre temple de *Némesis Rhamnousia*, bâti sur les plans de Phidias. On y vénérait un ancien *xoanon* qu'Adraste aurait consacré à la déesse vengeresse. Une étymologie fautive tirée de l'adjectif ἄδραστος *ineluctabilis* fit de Némesis le *fatum*, ou une Thémis ultra-mondaine. Sous le pied d'une urne cinéraire de Khâdra (Alexandrie) on lit (1).

ΔΕΙΣΑΙ
ΘΕ
ΜΙΔΑ

(1) NÉROUTZOS BEY. — *Ancienne Alexandrie*, p. 115.

« Qu'on ait peur de Thémis ».

On s'explique, en conséquence, la dénomination de *colonne Pompée* donnée à l'Hamoud es Saouari. Elle était tout près du Neméseïon ; dans le Neméseïon on gardait la tête de Pompée le Grand ; le Neméseïon disparu, on attacha à la colonne le nom de Pompée.

Si j'ai bien compris ce qu'a écrit M. Lumbroso dans son excellent article *Colonna di Pompeo* (1), ce fut un grand savant, un érudit de marque le premier des occidentaux qui plaça à Alexandrie deux monuments distincts : l'*héroum* d'Alexandre le Grand et l'*urne cinéraire* de Pompée. Je dis Pétrarque († 374), dans son *itinerarium syriacum* à Giovanni di Mondello (2).

Après Pétrarque, c'est un géographe qui l'emporte : l'auteur du ms. 277 d'Urbin, aujourd'hui au Vatican, un géographe du XV[e] siècle qui place sur la colonne d'Alexandrie un sarcophage avec couvercle prismatique et la légende : *sepulchrum Pompei.*

En 1507, Martin Baumgarten qui a visité Alexandrie, ayant des marchands vénitiens pour *ciceroni*, écrit : *Extra urbis moenia est columna Magni Pompeii, sexaginta cubitorum, ubi et caput eius reconditum asserunt.*

En 1630, Frate Arcangelo di Pistoia dit : *Fuori della città, mezzo miglio da mezzo giorno, vi è una colonna della istessa pietra della guglia di Roma, eretta sopra la sua base e col suo capitello in cima, tutta di un pezzo e più grossa et alta della Trajana di Roma, quale, si dice, fusse eretta da Pompeo.*

(1) LUMBROSO. *L'Egitto.*

(2) Evidemment nous ne pouvons pas trouver des ouvrages de cette force à Alexandrie. D'après Lumbroso, on peut consulter les *Opera omnia*, éd. de Bâle, I. p. 564, et la publication *I codici petrarcheschi delle Biblioteche governative del Regno*, Roma, 1874, p. 204.

En 1669, Fra Mariano Morone da Maleo dit que la colonne d'Alexandrie a été érigée, dans une nuit, par les esclaves de Pompée.

En 1697, Antoine Morison a l'amabilité de nous apprendre que : *César fit dresser cette colonne, sur laquelle il fit mettre la tête de Pompée, enfermée dans une urne précieuse, qui s'y est conservée longtemps.*

M. Lumbroso oppose : « E in Roma appunto troviamo « additate ceneri di grandi personaggi in cima all'obe- « lisco Vaticano (Henzen, *Corp. inscr. latin.* VI. nº 882 ; « Comparetti, *Virgilio nel Medio Evo* 2. p. 101) e alla « colonna Trajana (come credette anche il Byron) e « all'Antonina in forza dello stesso supposto noverata « fra i Mausolei. Anche la conca delle ceneri di Marco « Agrippa un po' più si annidava, non so come, lassù « in alto nel mezzo del frontespizio del Panteon. Anche « nella *Nuova Roma* il sepolcro di Costantino andò a « collocarsi sull'altissima colonna dell' Augusteo ». Bien observé, mais pas assez bien. Je n'ai rien à dire au sujet de l'obélisque du Vatican : que pourrait-on placer sur le pyramidion ? Je ne dis pas même que lorsqu'on parle des colonnes Trajan, Antonin, Constantin, nous soyons censé admettre que le couronnement de la colonne ne fut pas une statue, mais bien l'urne cinéraire de Trajan, Antonin, Constantin. Mais cependant on cherche l'urne de Trajan dans le forum de Trajan, l'urne d'Antonin là où on lui a érigé une colonne honoraire, l'urne de Constantin là où s'érigeait son Augusteum. Pourquoi donc ne doit-on pas chercher quelque monument en l'honneur de Pompée là où la tradition

place une colonne en son honneur ayant au sommet son urne funéraire? Les orientaux placent à l'Hamoud es Saouari un «palais de la sagesse» bâti par les Romains: les occidentaux y attachent le souvenir d'un monument expiatoire à Pompée. Je n'y vois pas de contradiction, l'une chose pouvant bien être à côté de l'autre.

Quartiers de Euroulophos et de Mélanthios.— Ce sont des quartiers mentionnés très clairement par le pseudo-Callisthène: ils existaient donc au IIIe siècle ap. J.-C. et cette indication topographique peut être rétablie sur les plans de l'ancienne Alexandrie. D'après cet auteur ils font le pendant au *Bendidion*; celui-ci étant connu, la position de l'*Euroulophos* et du *Melanthium* peut être fixée aux collines immédiatement faisant suite, en direction de l'est, à la colline Hamoud es Saouari. La largeur de la *taenia* à ce point n'est que de cinq stades. *Euroulophos* signifie le *Kôm* du S.-E.

Sous Caligula, Alexandrie était demi-grecque et demi-juive: les indigènes et les esclaves n'entraient pas dans le compte. Il y avait une communauté juive présidée par l'alabarque Philon, autour duquel se groupaient les banquiers de ce temps-là, syriens ou juifs, et les fermiers des revenus de l'Egypte. Il y avait aussi une communauté hellénique, représentée par Apion: c'étaient les descendants de la noblesse macédonienne et des épigones de la première heure, familles dans lesquelles le sacerdoce était héréditaire, ainsi que l'honneur du gymnasiarcat et du Musée. D'une part les banquiers et de l'autre la noblesse ruinée se trouvaient en présence.

Alexandrie asservie s'ébranlait en bagarres de sémitisme et antisémitisme qui ne profitaient à personne et troublaient l'ordre public.

Ce fut de même, plus tard, lorsque les alexandrins se partagèrent en chrétiens et antichrétiens, en ortodoxes et ariens, en chrétiens et juifs: le sang coulait par les rues sans aucun profit pour l'avenir de la ville. Ai-je besoin de rappeler la Sainte-Barthélemy que les juifs préparèrent aux chrétiens en 415, de nuit, Cyrille étant le patriarche? On n'a qu'à lire le chap. XIII du VIIe livre de l'histoire ecclésiastique de Socrate. C'est du Moyen-Age, tout court. Mais revenons à Caligula.

L'alabarque Philon nous dit que de son temps les quartiers d'Alexandrie étaient cinq : πέντε μοῖραι τῆς πόλεώς εἰσιν, ἐπόνυμοι τῶν πρώτων στοιχείων τῆς ἐγγραμάτου φωνῆς.

Nous avons donc :

μοῖρα $\bar{α}$ γράμμα	quartier « lettre alpha ».
μοῖρα $\bar{β}$ γράμμα	quartier « lettre béta ».
μοῖρα $\bar{γ}$ γράμμα	quartier « lettre gamma ».
μοῖρα $\bar{δ}$ γράμμα	quartier « lettre delta ».
μοῖρα $\bar{ε}$ γράμμα	quartier « lettre epsilon ».

Mais Philon nous apprend que deux de ces quartiers s'appelaient « quartiers des Juifs ».

En conséquence :

1° Quartier royal (Strabon, Pline),
2° Quartier juif (Philon),
3° Autre quartier juif (Philon),
4° Quartier grec,
5° Quartier des indigènes.

Josèphe Flavius, lui aussi, trouve plus tard les cinq quartiers, ce sont :

1° Quartier Royal,
2° » Béta,
3° » Gamma,
4° » Delta ou juif,
5° » Epsilon.

Pline (*Hist. nat. V. 62*) dit que le quartier royal était un cinquième *de la ville bâtie par Alexandre :* à nous faire comprendre qu'il s'agit de la Néapolis et que Rhacotis n'y entre pour rien.

Caracalla trouve encore la ville partagée en quartiers.

Le pseudo-Callisthène, qui paraît avoir vécu entre Caracalla et Aurélien, connait par contre les cinq quartiers de Rhacotis, lorsqu'il la trouve πεντάλοφος, *aux cinq collines*. Il était nécessaire de le dire, parceque les savants se basent ordinairement sur les mots πρὸς τοῖς βασιλέοις de Josèphe, pour en conclûre que le quartier *Delta* se trouve à l'est du quartier royal qui fut bâti le premier. Dans ce cas, comme la position du quartier *Béta* est donnée à l'ouest du palais du roi, d'après l'inscription de *Ti. Iulius Alexander*, nous aurions :

Quartier *Béta* (actuel théâtre Zizinia etc.),

Quartier *Gamma* (palais royaux, quartier grec actuel),

Quartier *Delta* (cimetières Chatby, aux *lignes françaises*).

Mais j'espère vous prouver que cette manière de voir n'est pas la plus exacte.

Les palais royaux occupaient un tiers de la Néapolis. Celle-ci était comprise entre le Pi-Drakon et l'Agathodaemon. Le quartier de Kom-ed-Dikkeh était enclavé dans les *Basileïa* (les palais relévant du domaine royal) et entre les *Demosia* (les édifices publics de la ville). Ce quartier n'était pas autre chose qu'une partie du quartier Delta, habitée par les Juifs. C'est à Kom-ed-Dikkeh qu'ils ont été massacrés, au nombre de cinquante mille, par le préfet Tibère Alexandre : ce sont leurs descendants qui après la conquête arabe sont descendus de leur ancienne colline en occupant le terrain entre Kom-ed-Dikkeh et le Grand Port. Ils gardent encore la pente de la colline et le terrain près de l'hôpital et de l'ancienne Tabiat-el-Yahoudi où ils ont un cimetière.

Mais, dira-t-on, les mots de Josèphe, πρὸς τοῖς βασιλείοις, sont formels. Cependant les résultats des fouilles, eux aussi, sont formels ; j'ajouterai que, hors de Porte-Rosette et jusqu'aux lignes françaises, on ne trouve partout que des hypogées de toute époque. A vrai dire, je crois qu'il y a une issue apte à nous reconcilier avec Josèphe. Qu'on veuille suivre mon raisonnement avec quelque indulgence :

La ville d'Alexandrie, aujourd'hui, renferme encore *huit* collines, à droite et à gauche du *Mesonpedion* ; dont cinq appartiennent évidemment à Rhacotis, les autres à Alexandrie macédonienne. Je voudrais bien être clair, autant que possible, pour ceux qui n'habitent pas Alexandrie. Immédiatement à gauche de l'ancien Lochias je dis à gauche de l'actuelle Porte-Rosette, on a du nord au sud trois collines qui coupent la *tænia*. Ce sont :

1° La colline de l'ancien théâtre, dans les Basileïa.

2° La colline de Kom el Dikkeh, (λόφος Δίκης).

3° La colline Kom ed Dimôs, (λόφος δημόσιος).

Je crois que ces trois collines n'appartiennent pas à Rhacotis mais bien à la Néapolis.

Dois-je taire le nom des cinq autres collines?

Elle s'appellent :

1° Fort Abou'l Kassim, (colline du Stade).

2° Colonne Pompée, (Acropole).

3° Tours détruites, (Melanthiou).

4° » » (Kopróulophos).

5° Fort n° 10. (Euroulophos).

Celles-ci appartiennent à Rhacotis πεντάλοφος.

Si nous admettons que la ville macédonienne, avant Antonin le Pieux, n'a pas dépassé l'Agathodaemon ; les remparts d'Alexandrie tels qu'ils ont été fixés par Mahmoud pacha étant sujets à caution, on verra que les nombreux édifices royaux visités par Strabon sont encadrés entre la Méditerranée et Kom ed Dimòs. Pourrait-on prouver que jusqu'à Trajan le quartier Delta n'était pas à Kom ed Dikkeh ? que dans le quartier «Béta» n'étaient pas les Basileïa ? que le quartier « Epsilon » ne venait pas après le « Gamma » sur le port occidental ? que le quartier « Gamma » ne s'étendait pas entre le Caesareum et le *dromos de Sérapis?* que la rue canopique est à l'avenue de Porte Rosette et pas dans le Mésonpedion, hors de Moharrem bey, séparant Rhacotis de la Néapolis? que le quartier Della, contigu au Mesonpedion, n'est pas placé πρὸς τοῖς βασιλείοις, ainsi qu'il est dit par Josèphe? que cet emplacement ne s'accorde pas avec les fouilles de Chatby, Hatt-el-Nar et Khàdra, en 1892, 1893, 1894?

Je crois avoir jeté des éléments à discussions nouvelles et très profitables : ce n'est pas en ce lieu que je pourrai développer mes idées à ce sujet ; mais il me fallait bien les résumer afin d'être compris dans la suite de ce discours.

Ile de Pharos. — L'auteur de l'Odyssée, IVe rapsodie, mentionne l'île de Pharos dans un passage qui est resté célèbre et qui a fourni matière à critiques. Il n'est pas prudent de s'engager sur ce terrain, attendu qu'il faut laisser une part à la poésie et que, avant tout, nous ignorons passablement la conformation de la côte du Delta à cette époque reculée.

Le Mariout a-t-il jamais franchi la barrière que lui oppose cette bande de terre sur laquelle est bâtie Alexandrie ? Cette bande de terre n'offrait-elle pas des passes favorables à la communication du Mariout avec la Méditerranée ? Le *Mesonpedion* d'Alexandrie, dont le niveau sur les basses eaux n'arrive aujourd'hui, quelque part, qu'à 4 mètres de hauteur ; qui était une *palus* à l'époque de César ; qui était un *fluvius* lors de la fondation d'Alexandrie, puisqu'Alexandre n'a pas ordonné de bâtir à droite du Mesonpedion, n'est-il pas là pour nous enseigner le tracé d'une ancienne, très ancienne communication du Nil avec la Méditerranée ? La majoration de l'élévation qu'on observe actuellement dans le Mésonpedion est due à l'œuvre de l'homme. Rhacotis, elle aussi avec ses cinq collines, semble avoir été anciennement une suite de cinq récifs au tour

desquels l'ensablement qui s'est produit a été le principe de cette plage sur laquelle Alexandre a bâti sa ville. C'était du terrain gagné sur la mer. C'est ainsi que les atterrissiments qui, à la suite de l'abandon, se sont faits autour de l'Heptastade ont permis aux Turcs d'y bâtir leur quartier : la violence des ondes a reflué sur d'autres points du double port en modifiant les courants.

L'existence d'une bouche nilotique aboutissant anciennement au Phare ne me semble pas, en conséquence, être sans fondement de probabilité. Les habitants des îles de la Méditerranée n'en devaient pas ignorer, parce que le double port de Pharos, en tous cas, était le meilleur de la côte égyptienne de la Méditerranée. Ce fait, qu'elle n'existe plus, ne suffit pas à établir qu'elle n'existait pas : celle de Canope n'existe pas non plus et on discute jusqu'à l'emplacement de l'*ostium*, dont personne n'oserait douter, parce qu'il y a des témoignages historiques de son existence, mais dont cependant personne n'ose fixer la date d'ensablement, parce que rien ne la décèle.

Si nous étions bien fixés sur l'époque à laquelle nous devons faire remonter la formation des légendes sur les aventures de Ménélas en Egypte, nous pourrions discuter les passages de l'Odyssée sur des données plus mathématiques : Étant donnée, par exemple, une bouche du phare, nous sommes entraînés à arriérer au sud, et de beaucoup, le continent anciennement habité, parce que le Mariout n'en aurait été qu'un *sinus* paisible, mais profond, limité par des dunes l'enserrant à

l'est et à l'ouest. L'itinéraire légendaire de Ménélas en serait grandement modifié. En tout cas, on voit par le Périple de l'Erythrée que les journées de navigation des marchands, à une époque très avancée, comptaient chacune pour la longueur de 500 stades, soit 16 fois et demie la longueur d'Alexandrie ; mais celà après que les notions sur la navigation eurent progressé, après les découvertes des Charthaginois, de Hippalos et d'Eudoxe. Peut-on en dire de même pour ces barques plates qui, bien ou mal, tenaient la mer à l'époque à laquelle se rapporte le récit homérique ?

Dans la légende homérique il y a une déesse du lieu, la nymphe Idotée. C'est la charmante fille du roi de Pharos, de Protheus, le vieillard très rusé se couchant sur les algues du littoral avec ses phoques, à midi. Devons-nous entendre par ces phoques les requins qui s'approchent, de nos jours, de la plage de San Stefano et de Montazah ?

Ménélas fait des avances à la toute charmante Idotée ; il en est agréé ; la fille est prête à trahir son père pour le bonheur de l'amant étranger ; les héros grecs ont eu toujours beau jeu avec les nymphes de la Méditerranée, et Idotée en était une. Cependant on prête à Protée de la bonté, de la sagesse, de la clairvoyance, la faculté de se transformer ; ce qui se passe à Pharos, se passe aussi à la bouche canopique, et probablement à toutes les bouches du Nil. Le nom de *Pharos* me semble une dérivation de Pa-Rà, le Hélios qui voit tout, qui connaît tout, ainsi qu'il est dit dans l'épitaphe d'Arsinoé, la jeune fille alexandrine décédée à la fleur de l'âge,

avec soupçon de mauvais œil. Une bourgade égyptienne, *vicus Ægyptiorum*, y existait à l'époque de César qui la détruisit lors de son célèbre débarquement. Il n'est cependant pas croyable que César en voulut aux dieux ; il connaissait l'histoire des Ptolémées, il était l'amant de Cléopâtre, il était aussi fin politicien que les Ptolémées. Le temple ancien de la déesse fut épargné ; c'est ainsi qu'avaient agi les Romains lors de la prise d'Alba, où *templis tamen deorum temperatum est*.

Eglise de Saint Raphael au Phare. — Lorsque le temple d'*Isis Pharia* fut fermé et que la fête du *navigium Isidis*, réclamée avec insistance par les Alexandrins, devint une fête chrétienne, les patriarches obtinrent la concession du temple païen qu'ils consacrèrent à Saint Raphael, protecteur des voyageurs. Cette église à disparu.

Nécropole de Pharos. — Encore visible en 1799, alors que le génie de Mohammed Aly n'avait pas encore exhumé de ses ruines la ville d'Alexandrie, elle n'est plus aujourd'hui qu'une carrière épuisée. Dans leur distribution générale, les hypogées creusés dans le rocher ne se distinguaient pas de ceux de Montazah et de Chatby; il y avait aussi des peintures funéraires qu'il aurait été bon de reproduire.

Cette année même, j'ai sauvé à Mafrousa ce qui restait d'une trouvaille faite par les carriers. Cette trouvaille, d'un intérêt tout à fait local, nous a apporté des graffites datant de Caligula et nous confirmant dans l'idée que Cléopâtre VII avait réparé à la hâte les dégâts de

César ; que le *vicus ægyptiorum* existait renouvelé sous Caligula. Welker, Hermann, Nack et le C.I.G. (4708) nous ont gardé l'inscription suivante métrique :

Ἡ πατρὶς μὲν μοῦστι Λυκώνπολις· εἰμὶ δ' Ἀπολλᾶς
ἐν Φαρίῃ γαίῃ θυμὸν ἀποφθίμενος·
Νήπιος ἡρπάσθην δ' ἑκκαιδεκάτου ἐνιαυτοῦ
ἕκτον ἀωροσύνῃ μῆνα παρερχόμενος·
Νῦν δ' Ἀβυδηναίου τὸν Ὀσειρίδος ἀμφιπολεύω
θῶκον καὶ φθιμένων οὐκ ἐπάτιστα δόμους·
ἀθανάτων καὶ τέκνα μεμορμένον οἶτον ἔπεισιν,
ἀλλ' οἰκεῖ μακάρων Ἠλύσιον πεδίον,
ἐνθ' ἅμα παισὶ θεῶν μ' ἀγαγῶν Κυλλήνιος Ἑρμῆς
ἵδρυσε καὶ Λήθης οὐκ ἔπιον λιβάδα.

« Vraiment ma patrie est Lyconpolis (Assiout), et je suis Apollas, qui ai perdu la vie dans le sol de Pharos. Le malheureux ! J'ai été arraché avant le temps, dès que je suis entré dans le sixième mois de ma dix-neuvième année. Maintenant, je suis assis dans le concile d'Osiris d'Abydos et je ne me promène pas dans la demeure des morts. Aux fils aussi des immortels il arrive un sort fatal, mais ils habitent les Champs-Elysées des bienheureux. C'est là qu'après m'y avoir ammené, Mercure, le fils de Cyllène, me déposa, et de Lethe, je ne me suis pas abreuvé à la source ».

Le dernier document appartient à l'âge d'Antonin :

ΕΙΣΙΔΙ ΦΑΡΙΑ
ΕΙΣΙΝ ΤΗΝ
ΕΝ ΜΕΝΟΥΘΙ

ΥΠΕΡ ΣΩΤΗΡΙΑΣ
ΤΟΥ ΚΥΡΙΟΥ ΗΜΩΝ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ
ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΥ

« A *Isis Pharia* (le tel du tel a dédié) une Isis de Ménouthis pour la santé de notre seigneur l'empereur Antonin ».

Isis Pharia présidait à la fête du navire (*navigium Isidis*).

Heptastade et Tétrastade. — Heptastade est la dénomination la plus ancienne de la digue unissant la Néapolis à l'île de Pharos : la dénomination de *Tétrastade* est plus moderne et semble indiquer que l'enterrissement de l'Heptastade était commencé à ses extrémités. Nous avons donc, pour l'Heptastade, une longueur de 1 kilom. 296 mètres, et pour le Tétrastade, une longueur de 740 mètres. D'après les recherches de Mahmoud pacha El-Falaqui, l'Heptastade serait presque parallèle à la rue *El-Meïdan* qu'il longerait à 100 mètres environ, ouest.

Fort de Pharos. — Mahmoud El-Falaqui croit le voir dans une petite hauteur comprise, en 1872, dans les Bains de Sefer pacha.

Stoma septentrional de l'Heptastade, pour le passage des barques du grand port d'Eunoste et *vice-versa*. Il ne pourrait être cherché que près du fort susmentionné.

Stoma méridional de l'Heptastade et Fort méridional.— Cette ouverture, ce pont était assez rapproché de la

Néapolis, et sa position doit être indiquée par l'emplacement même du fort méridional. A ce sujet, nous sommes quelque peu renseignés.

A l'occasion du creusement des fondations du palais de la Banque Ottomane, place des Consuls, on a rencontré l'angle d'une forteresse se dirigeant d'un côté vers la place Sainte-Catherine, et de l'autre vers la rue des Sœurs. Ce serait le fort construit pour la garde de l'Heptastade. Dans ce cas, il donnait sur le côté occidental du grand port. On gardait du reste, à Alexandrie, un vague souvenir d'une forteresse coupant la rue des Sœurs à la hauteur de l'église des Frères.

Area ou place publique. — Ce lieu très fréquenté par les Alexandrins, le matin pour le marché et l'après-midi pour la promenade traditionnelle à Pharos, n'a pas laissé de trace. Je crois qu'il s'étendait jusqu'à l'ancien consulat d'Italie et que la statue colossale en porphyre, que nous étions habitués à voir à l'angle du consulat et qui a émigré à Guizeh, en était un des ornements.

Vicus Aspendia. — Il est mentionné par le pseudo-Callisthène, qui écrit : εἶτα διορύσσει τοῦ Ἀγοραίου. πλατὺς καὶ μέγιστος ποταμὸς (ὁ) καλούμενος ξυλέρῳ, νῦν Ἀσπενδία τυγχάνουσα. De ce passage tourmenté par les copistes, on ne peut tirer autre renseignement que celui-ci : qu'après l'*Agoraeum* il y avait une *avenue Aspendia*, anciennement appelée *Xuléro* (?). Et je suis ici du même avis que M. Lumbroso. Récemment on a expliqué ce nom

Aspendia par l'immigration nombreuse des habitants d'Aspendos, ville de la Pamphylie, assez recherchés par les fournisseurs de mercenaires. C'est dans ce *vicus* qu'habitait Ctésibe. La position de ce *vicus* est très discutable. Du récit du pseudo-Callisthène, et de la façon dont je comprends la position de Rhacotis, j'en déduis que ces ποταμοί, ces avenues sont prises dans le sens de la largeur de la ville.

Il en avait six : 1° dromos Pi-Drakon ; 2° dromos de Sérapis ; 3° dromos Aspendia ; 4° dromos du Tychéum ; 5° dromos Argeus ; 6° dromos Agathodaemon. Ce sont des anciens canaux comblés et rectifiés en ferme de grandes promenades publiques.

Le phare. — Cette tour était, sans contredit, l'œuvre des premiers Ptolémées. Sa position est exactement donnée par Jules César, par Strabon et par Makrizi : elle était très près des passes du grand port, sur un rocher entouré par les eaux ; cette position correspond au fort actuel de Kaït-bey, ainsi qu'il a été dit par Mahmoud El-Falaqui. A l'époque impériale, le phare a été représenté souvent sur les monnaies d'Alexandrie. Il commence à y paraître en l'an X de Domitien. D'après un mauvais exemplaire du cabinet des médailles à Alexandrie, la partie inférieure du Phare s'élève à plus de la moitié de la hauteur totale de la tour ; le deuxième étage est moins large que le précédent et laisse une plate-forme servant de promenoir. La porte d'en bas est placée à gauche, sans qu'il soit possible de se rendre compte si on y monte par un escalier, ou non, de droite à gauche.

On le voit ensuite dans les années XII, XVII, XVII de Hadrien ; II, VIII, XI, XII et XVI d'Antonin ; en l'année XV de Marc Aurèle César et en l'an XXIX de Commode. On le voit également sur quelques plombs alexandrins d'époque antoninienne.

De l'ensemble de ces monuments il reste acquis que le Phare se composait :

a) D'un soubassement large et puissant ;

b) D'une tour en forme de pyramide tronquée, à base carrée, ayant en hauteur les $^{12}/_{19}$ de l'édifice, soubassement non compris ;

c) D'un deuxième corps de bâtisse, carré ou octogone, plus restreint et laissant à sa naissance une vaste plate-forme ornée de tritons. Ce deuxième corps est la *lanterne*; ce deuxième étage est percé de fenêtres circulaires; sa hauteur atteint les $^{4}/_{19}$ de l'édifice ;

d) D'un couronnement formé par une statue (d'Isis Pharia ?) ayant une hauteur égale aux $^{3}/_{19}$ de l'édifice.

De sorte que si nous donnons à l'édifice une hauteur imaginaire de 38 mètres, le soubassement non compris, la statue aura 6 mètres de hauteur, le deuxième étage 8 mètres, contre 24 mètres pour la tour carrée.

Par un escalier on montait à la porte de la tour carrée. Dans les monnaies, on voit qu'il y avait de chaque côté des fenêtres pour éclairer les marches. Au fur et à mesure de l'ascension, l'emmarchement devenait plus petit.

Les passes d'Alexandrie. (*Port d'Eunostos*). — A l'extrémité occidentale de l'île de Pharos il y avait un petit

temple en l'honneur de Neptune (Posidéïon) pas loin du cap de Λευκάτη πέτρα, aujourd'hui Ras-el-Tine. C'est là la première passe du port occidental, séparée par des bas-fonds de l'*alveus Taurus*, qui n'était pas la passe la plus suivie. Au fond du port d'Eunoste il y avait un *boghaz* et un port creusé de main d'homme, le *kibotos*. Au fond du *kibotos* le canal *Pi-Drakôn* commençait à serpenter pour communiquer avec le Maréotis et le canal d'Alexandrie, au grand avantage du commerce. Le Pi-Drakôn était bordé de magasins et de caravansérails; on y recevait et l'on y expédiait les marchandises en transit de la Haute-Egypte à la Méditerranée, tandis que les *phylakides* desservant le gouvernement (fiscus) prenaient la voie de l'Akrolochias.

Les passes d'Alexandrie (*Magnus Portus*). — Le cap Pharos était continué par une digue; le Pharillon par une autre. Entre Pharos et Pharillon (Akrolochias) il y avait des passes, mêmes dangeureuses. Ce sont des récifs qui font les passes :

1° Le *myrmex*,
2° L'*alveus steganus*,
3° Les *scopuli* (trois au moins).

Josèphe nous a décrit minutieusement les passes d'Alexandrie, en connaisseur : « L'entrée du port d'Alexandrie est très difficile pour les vaisseaux, *même durant le calme*, parce que l'embouchure en est très étroite, et que des rochers cachés sous la mer les contraignent de se détourner de leur droite route. Du côté gauche (Akrolochias), une forte digue est comme un bras qui

embrasse ce port et il est embrassé, du côté droit, par l'île de Pharos, dans laquelle on a bâti une très grande tour (le phare) où un feu toujours allumé, et dont la clarté s'étend jusqu'à trois cents stades (55 kilom. 555), fait connaître aux mariniers la route qu'ils doivent tenir. Pour défendre cette île de la violence de la mer, on l'a environnée de quais dont les murs sont très épais (ils sont disparus); mais lorsque la mer, dans sa fureur, s'irrite de plus en plus par cette opposition qu'elle rencontre, ses flots qui s'élèvent les uns sur les autres retrécissent encore l'entrée du port et la rendent plus périlleuse. Après avoir franchi ces difficultés, les vaisseaux qui arrivent dans ce port (*Magnus Portus*) y sont en très grande sûreté, et son étendue est de trente stades (5 kilom. 55).

Rivage du grand port. — En entrant par la passe appelée *alveus steganus*, on avait à droite la tour du phare, la digue du phare, le fort septentrional de l'Heptastade et l'Heptastade lui-même.

Faisant le tour du grand port, on laissait à droite, après l'Heptastade, le fort méridional et l'aqueduc de Pharos. Le rivage, de l'Heptastade à l'Akrolochias, prenait des noms appropriés à ses diverses affectations. On avait :

a) Les *Navalia* (Νεώρια):
b) Le *Posideïon* (Ποσειδιον);
c) L'arsenal des Rois (Λιμὴν τῶν βασιλέων).

Dans les Navalia, qui étaient près de l'Heptastade, se trouvaient les chantiers marchands et le *Mercurium* ou *Emporium*.

Dans les Navalia, avant l'occupation romaine, on voyait l'*Arsinoeïon*.

Nous appelons *Arsinoeïon* le temple élevé par Ptolémée Philadelphe en souvenir de la reine Arsinoé II, sa femme et sœur. La reine Arsinoé étant décédée en 249 av. J. C., (1) il s'en suit que le monument a été commencé après cette année. Les plans en furent dressés par l'architecte Dinochares qui avait imaginé, dit-on, de placer au centre de la *cella* une statue d'Arsinoé en fer, le plafond de la cella devant être en aimant : on aurait eu la surprise de voir la statue de la reine comme campée en air : « *Magnete lapide Dinochares architectus Alexandriae Arsinoës templum concamerare inchoaverat, ut in eo simulacrum eius e ferro pendere in aëre videretur* » (2). De l'avis de Pline, l'invention était due au roi lui-même ; le revêtement en aimant avait été commencé, mais Dinochares mourut avant le 247, suivi bientôt par le roi : les plans furent modifiés par le nouvel architecte, dont le nom parait avoir été Satyros, voir même Phoenix. Philadelphe avait décidé de faire placer au devant de l'Arsinoeïon un obélisque de quatre-vingts coudées (35m 55 avant Héron) que le pharaon Nectanebo avait fait tailler et eriger quelque part. Cet obélisque n'avait pas d'inscriptions. Pline décrit également le mode ingénieux qu'employa l'architecte pour procéder à l'enlèvement et au transport de ce monolithe colossal. « *Alexandriae statuit unum octoginta cubitorum Ptolemaeus Philadelphus. Exciderat eum Nectchebis rex purum ; magisque*

(1) M. le prof. Mahaffy place la mort de cette reine avant le 249.
(2) On voit bien que le passage est pris de Pline.

opus fuit in devehendo statuendove multo quam in excipiendo. A Satyro architecto aliqui devectum tradunt rate, Callixenus a Phoenice, fossa perducta usque ad jacentem obeliscum Nilo; navesque duas in latitudinem patulas, pedalibus ex eodem lapide ad rationem geminatis per duplicem mensuram ponderis oneratas; ita ut subirent obeliscum pendentem extremitatibus suis in ripis utrinque: postea egestis laterculis allevatas naves excepisse onus. Statutum autem in sex talis e monte eodem et artificem donatum talentis quadraginta. Hic fuit in Arsinoëo positus a rege supradicto, munus amoris in conjuge eademque sorore Arsinoë ». A vrai dire, Philadelphe ne survécut que deux années à son Arsinoé bien aimée, et Pline a dit autre part qu'à la mort de Philadelphe la *cella* de l'Arsinoeïon n'était pas achevée. L'érection de l'obélisque, à mon avis, doit avoir eu lieu après l'achèvement du temple, soit sous Evergète Ier.

L'emplacement de l'obélisque de l'Arsinoeïon est à peu près déterminé par les *Navalia*.

Néroutsos désigne nettement l'emplacement des *Navalia*: «*Un peu plus loin* (de l'Emporium, soit des actuelles maisons Antoniadès sur le boulevard de Ramleh) *commençaient les Apostases ou magasins et dépôts de marchandises, de blé et de livres*, ἀποθῆκαι τοῦ σίτου καὶ τῶν βίβλων (Dion Cass., XLII, 38). *Ils étaient établis autour du quai, sur la ligne où se trouvent aujourd'hui* (1888) *le passage Adib, l'ancien palais de Justice, actuellement Bourse khédiviale, l'hôtel Abbat et l'église de Sainte-Catherine. Venaient ensuite le quai et les chantiers de la marine mercantile, qui suivaient une direction parallèle à la place actuelle de la Paille et à la rue des sakkiehs, et se terminaient à l'Heptastade, devant le*

château-fort d'autrefois, aujourd'hui appelé Kôm-en-Nadoûrah, c'est-à-dire butte de l'observatoire» (1). Nous avons ici la largeur des *Navalia*, mais pas la longueur; en tout cas, les Navalia sont au rivage de la mer, et lorsque Pline nous dit que l'obélisque de l'*Arsinoeïon* était *Navalibus incommodum*, par cela même il nous fait savoir que l'Arsinoeïon était dans la plaine, immédiatement après les Navalia, et par conséquent non loins de la mer. Ne pouvant donc supposer que l'Arsinoeum fut placé sur la colline de la colonne, on ne peut se défendre d'admettre près de la colonne le *héroum* d'Arsinoé II Philadelphos. Il était, je crois, derrière le Labbane.

M. Lériche, l'éminent directeur des travaux de l'ouest, vient de me remettre un fragment d'inscription que ses employés ont trouvé quelque part à Alexandrie. En voici le texte :

ΠΤΟΛΕ[ΜΑΙΟΝ ΤΟΥ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΚΑΙ
ΒΕΡΕΝΙΚ[ΗΣ
ΣΙΜΩΝ ΚΑ /////////
Ο ΙΕΡΕΥΣ ΑΙ///
ΑΦΡΟΔΙΤΗΣ Σ////

Le texte présente un arrangement peu usité; mais il me semble qu'on y mentionne un prêtre d'Arsinoé Zéphyrienne, nouvelle Aphrodite à Aboukyr.

L'Arsinoeïon a été détruit par les Romains à l'occasion de l'agrandissement des Navalia et avant l'avènement

(1) NÉROUTZOS. *Ancienne Alexandrie*, p. 23.

de Trajan ; on le comprend assez bien par les passages de Pline. Détruit, mais par qui ? Par ce *Maximus quidam*, un préfet qui ne se recommandait pas trop au souvenir de Pline. Il nous arrive que dans la liste des préfets de l'Égypte avant Trajan, on trouve deux personnages de ce nom, ce sont :

M. Magius M. F. Maximus, sous Auguste (C.I.L., IX, 1125 : C. I. G. 4956 : Philo, *in Flaccum*, 10).

L. Laberius Maximus, au 83 ap. J. C, sous Domitien. (Ephemeris epigraphica etc, 5. D. LXXVIII p. 612 ; Josèphe, de bello Judaico, VII, 6, 6 ; Marini, fratelli Arvali, p. CVI).

M. de Ruggiero est d'avis que Pline a voulu nous indiquer M. Magius Maximus ; Labus y voit L. Laberius Maximus, Frantz hésite (1) ; mais étant donné que Pline l'ancien mourut en 79 et que la préfecture de *Laberius Maximus* tombe en l'an 83, étant *C. Tettius Africanus* son prédécesseur en 82, l'allusion du grand naturaliste ne peut viser que *Magius Maximus*, l'un des premiers préfets de l'Egypte, sous Auguste. Nous pouvons établir, en conséquence, que l'enlèvement de l'obélisque de l'Arsinoeïon, l'agrandissement des *Navalia* et la destruction de l'Arsinoeïon tombent sous le règne d'Auguste. Strabon qui visita Alexandrie en l'an 24 av. J. C., ne mentionne pas l'obélisque de l'Arsinoeïon, ni le temple lui-même, qui était cependant l'un des plus beaux d'Alexandrie. On l'avait donc détruit avant la visite de Strabon. La préfecture de Magius Maximus doit

(1) Les références, je les dois à M. De Ruggiero : *Dizionario epigrafico*, au mot *Aegyptus*.

être placée après celle de Aelius Gallus (24 av. J. C.) et avant l'autre de Rubrius Barbarus (13 av. J. C.)

Il reste à expliquer le dédain de Plinc l'ancien pour ce préfet de l'Egypte. La mention qui en est faite par Cn. Vergilius Capito dans son édit de l'an 48 ou 49 de notre ère, parait attester de son talent administratif (1).

(1) C. I. G. 4956.

(A suivre).

DON PAOLO ROSIGNOLI (1)

MESDAMES, MESSIEURS,

Le Père Ohrwalder et Slatin pacha ont déjà raconté, devant la Société, les émouvantes péripéties de leur captivité.

Vous les avez entendus vous dépeignant le misérable état dans lequel le Mahdisme a réduit les populations du Soudan et les atroces cruautés qui sont la base de son gouvernement.

Le P. Rosignoli, comme le P. Bonomi, le P. Ohrwalder et Slatin pacha, s'est, lui aussi, échappé vivant de cet enfer, où tant de malheureux sont journellement sacrifiés à la peur et au fanatisme. Il devait venir devant vous et émouvoir vos cœurs par son aspect, que treize années de souffrances ont défait, et par le récit pathétique des misères endurées; mais des circonstances, indépendantes de sa volonté, l'en ont empêché. C'est alors qu'il me confia un volume manuscrit, dans lequel il a recueilli ses souvenirs.

Dans ce volume, que nous espérons voir bientôt publié, la clarté frappante de l'exposition et l'évidence des faits vont de pair avec une touchante simplicité d'es-

(1) Voir le compte rendu de la séance du 28 novembre 1896.

prit, une admirable pureté de sentiments et une foi si naïve et si robuste qu'on peut la considérer comme un phénomène digne de toute attention, en ces temps de scepticisme de parade.

Avant de vous donner quelques extraits de ce manuscrit émouvant, permettez-moi de vous faire une courte biographie de l'auteur.

Le Père Paolo Rosignoli (1), fils de petits propriétaires de Frascati (Rome), se destinait aux missions de l'Extrême Orient et avait, dans ce but, été admis au collège Mastaï, à Rome. Mais, séduit par les idées de Monseigneur Comboni, hôte de ce collège en 1880 et dont l'idéal était de régénérer l'Afrique par les africains, il partait avec lui pour se consacrer aux missions de l'Afrique centrale et, le 28 janvier 1881, il arrivait à Khartoum. Le 9 mars suivant, il était, avec quatre prêtres, trois laïques et quatre sœurs, envoyé à la mission d'El-Obéid en Kordofan d'où, le 29 avril, on le dirigeait, avec les PP. Losi et Bonomi, sur le pays des Nouba pour y fonder la Mission de Delen. En juillet, le P. Losi était rappelé à El-Obéid, et en décembre, le P. Rosignoli le rejoignit dans cette ville, où il trouvait aussi les sœurs Teresa Gregorini, supérieure, Concetta Corsi, Elisabeth Venturini et Caterina Chincarini.

Retenez bien les noms de ces martyrs de la civilisation qui, soit par une mort douloureuse, soit par une captivité plus douloureuse encore, ont donné un noble exemple de foi dans le devoir et de courage héroïque dans l'adversité.

(1) Le portrait est tiré d'un cliché, don de M. E. Treves, édit. à Milan.

A la prise d'El-Obéid par les mahdistes, le P. Rosignoli, tombé en leur pouvoir, était joint aux autres prisonniers et, au prix de souffrances inexprimables, traîné à Ondourman où il demeurait jusqu'en octobre 1894, époque de sa fuite.

Le manuscrit dans lequel il raconte les vicissitudes de sa longue captivité est intitulé : « *Le Mahdisme et mon emprisonnement* — Précis et Mémoires de Paolo Rosignoli, missionnaire apostolique de l'Afrique centrale » et se divise en dix chapitres.

Dans les trois premiers, l'auteur expose les causes et la nature du soulèvement mahdiste, les motifs qui en ont déterminé le succès et ses vicissitudes personnelles jusqu'à son arrivée à El-Obéid.

Au chapitre IV, on est à l'assaut de cette dernière ville par le Mahdi. Le P. Ohrwalder vous a dit ce qui se passait au camp du prophète ; le P. Rosignoli, au contraire, vous introduit au milieu des assiégés et raconte les événements dont il fut témoin. La description qu'il en fait est vraiment terrifiante.

Après le grave échec, dit-il, subi par le Mahdi dans les premiers jours de septembre, échec qui lui coûta plus de 10,000 hommes, celui-ci se décida à prendre la ville, dont les ressources étaient très limitées, par la famine. Bientôt la situation était devenue lamentable ; le dokkon atteignait le prix de 750, puis de 2,500 francs l'ardeb ; il n'y avait plus de viande ; la Mission possédant encore un chameau, ou plutôt l'ombre d'un chameau, car la pauvre bête n'avait plus que la peau et les os ; elle le vendait 5,000 francs. L'acheteur le reven-

dait 7,500 francs et le boucher de la ville s'en rendait enfin acquéreur au prix fabuleux de 10,000 francs! Les derniers poulets se vendaient jusqu'à 200 francs l'un; les œufs valaient 10 francs pièce, le sucre 200 francs l'ocque, le café 100 francs et le sel 200 francs. On n'était cependant qu'à la fin du premier mois de siège!

Malheureusement le stock des approvisionnements était épuisé. Après le sacrifice du dernier chameau, on mangea les baudets, les chiens, les rats et les grillons; on rechercha avidement les nids de fourmis blanches pour y dérober les provisions de toutes sortes faites par ces insectes. Les feuilles des arbres, les herbes sauvages servirent aussi à prolonger l'existence de quelques malheureux assiégés. Plus tard, la gomme arabique qui se trouvait en grande quantité dans la ville, El-Obéid étant le centre du commerce de ce produit, devint l'unique nourriture de la population. Beaucoup en moururent, car elle causait des diarrhées et des inflammations contre lesquelles, en ces tristes circonstances, il ne pouvait être porté remède. Enfin, toutes sortes de cuirs et de peaux, les semelles et les sandales furent coupés en morceaux, bouillis et mangés. Les plus pauvres fouillaient même dans les excréments des animaux pour s'assurer qu'il n'y restait pas quelque chose de nourrissant!

C'était un tableau plein de misère et d'horreur que de voir ces milliers d'êtres humains réduits à l'état de squelettes ambulants, allant comme des somnambules, les yeux enfoncés et le regard perdu, à la recherche d'une nourriture quelconque. On en arriva à dévorer les cadavres! *Hisce ego vidi oculis*! dit l'auteur.

Dès la fin de janvier la situation, aggravée encore par le scorbut, la dyssenterie et l'air empesté par l'odeur des cadavres non ensevelis, était devenue intolérable. Les notables de la ville étaient passés au Mahdi et celui-ci, informé du triste état des choses, avait donné l'ordre de tenter l'assaut et de passer tous les habitants au fil de l'épée. Saïd pacha, l'héroïque défenseur de la place, s'était décidé à attendre l'attaque, à laisser pénétrer l'ennemi et à l'ensevelir, avec lui et les siens, sous les décombres de la ville, qu'il aurait fait sauter, en mettant le feu aux poudres disposées à cet effet. C'eût été une hécatombe formidable sur l'autel de l'honneur. Mais Georges Stambouli, un syrien, qui avait su captiver la sympathie du Mahdi, empêcha la catastrophe et arrangea une capitulation, qui eût lieu le 17 janvier 1883.

Le P. Rosignoli, conduit au camp du Mahdi fut inscrit au nombre des prisonniers sous le nom de *Saba-el-Kheir* (Matin heureux !). Saïd pacha fut d'abord vendu comme esclave au prix vil et dérisoire de quatre thalers ; ensuite il eût la tête fendue d'un coup de hache et son corps nu, jeté ignominieusement dans un fossé, servit de pâture aux bêtes fauves.

Beaucoup d'autres chefs furent également tués malgré la convention intervenue.

Les hordes mahdistes fouillèrent toute la ville pour découvrir les richesses qu'elles supposaient y être cachées ; le P. Rosignoli fut fustigé, afin de lui faire avouer où se trouvait le trésor de la Mission, et le tombeau du P. Losi, mort de scorbut le 27 décembre, fut violé dans le même but !

Réuni aux prisonniers de la Mission de Delen, le P. Rosignoli en partagea les vicissitudes déjà décrites par le P. Ohrwalder. Toutefois, sur le séjour du Mahdi à El-Obéid, sur son caractère, sa conduite et sa marche de cette dernière ville à Khartoum, il donne des détails qui caractérisent l'époque et les événements d'une manière frappante.

Voici, par exemple, ce qu'il dit sur la fin du cheik des Kababish, fin qui prouve l'hypocrisie du Prophète.

« Alarmé des proportions de la révolte mahdiste et de la faiblesse du Gouvernement, ce cheik crut de bonne politique de se rendre au camp du soi-disant prophète pour lui présenter ses hommages. Accompagné de Saleh, son frère et son successeur éventuel, il se mit en voyage avec une caravane composée de 100 chameaux. Arrivé au camp mahdiste, pendant que le Kalife Abdullahi venait à sa rencontre et qu'on préparait la tente pour son entrevue avec le Mahdi, il apprit, par un de ses esclaves, que le Gouvernement égyptien avait expédié de grandes forces, dont l'avant-garde était déjà à Berber. C'était l'expédition de Hiks pacha.

Le cheik Tom qui, au fond, était réellement toujours attaché à l'Égypte, surpris par cette nouvelle, résolut de rebrousser chemin. Malheureusement, son changement d'attitude n'échappa pas au Mahdi, qui se fit amener Tom et lui dit que «le Prophète lui avait ordonné de l'enchaîner », ce qui fut fait. Il resta ainsi prisonnier jusqu'à la prise d'El-Obéid ; il put s'évader avec son frère, grâce à la distraction de ses geôliers occupés au pillage de la ville. Le Mahdi apprenant cette double fuite n'en parut

pas autrement fâché; il dit simplement: « Malesch! Puisque je dois conquérir le monde entier, le cheik retombera bien, un jour ou l'autre, en mon pouvoir ».

Cependant il faut croire que le Mahdi lui-même n'avait pas grande confiance en sa conquête car, peu après il n'hésita pas, pour ressaisir le fugitif, à recourir à un guet-apens. Sous prétexte de vérifier les impôts publics il dépêcha chez les Kababish une force qui, ayant trouvé le cheik presque seul, le garotta et l'amena à El-Obéid, ou l'expédition rentra le 20 septembre 1883. Saleh, qui était absent au moment de la capture de son frère, ne fut pas inquiété.

Les mauvais traitements subis en cours de route par le malheureux cheik avaient fortement ébranlé sa santé, lui causant une inflammation générale qui le faisait beaucoup souffrir. Le Mahdi, craignant de voir sa victime lui échapper, se le fit amener et lui dit: « Cette nuit m'est de nouveau apparu le Prophète; il m'ordonne de te mettre à mort. C'est un sacrifice qui coûte beaucoup à mon cœur, car je t'aime et je t'estime; mais puis-je résister aux ordres du Prophète? » Le cheik répondit tout simplement: « Hader », c'est-à-dire « je suis prêt ». Il fut immédiatement livré au cheik Abdullahi qui ordonna de grandes fêtes et le fit exécuter par un *Ettalia*, c'est-à-dire bourreau, espion. D'un seul coup, la tête du malheureux vieillard fut tranchée.

La tribu des Kababish reconnût ensuite Saleh pour cheik. Cet homme, d'une force herculéenne, se lia la main droite à la poitrine et, saluant de la gauche, il s'excusait en disant que la première ne serait détachée que pour couper la tête au Mahdi. Vains propos!

Voici encore un exemple qui montre de quelle manière le Mahdi entendait la justice.

Malgré la prohibition édictée de s'approprier le riche butin trouvé à El-Obéid, le *Fakir*, oncle du Mahdi, crut pouvoir n'en tenir aucun compte. La punition ne se fit pas attendre et elle fut terrible. Sept malheureux esclaves de ce fakir eurent la main et le pied droit tranchés, mais le vrai, le seul coupable, celui qui leur avait donné ses ordres, ne fut pas inquiété; il était l'oncle du Prophète! Le kalife Abdullahi intervint en faveur de ces esclaves, qui étaient d'excellents guerriers, et demanda leur grâce au Mahdi; mais celui-ci ne voulut rien entendre; il répondit durement: «Je veux la justice!».

La mutilation de la main et du pied, à laquelle tant de fois j'ai dû assister, dit le P. Rosignoli, est un spectacle horrible. S'il s'agit de la main, avec un couteau bien tranchant on désarticule le poignet, on suspend ensuite la main au cou du patient, auquel on fait faire le tour du marché afin qu'il serve d'exemple. Pour le pied, c'est beaucoup plus simple: un seul coup de hache et c'est fait. Si la victime, que l'on abandonne, n'a pas un parent ou un ami pour s'occuper d'elle et faire immerger la partie amputée dans du beurre bouillant, ce qui arrête l'hémorragie, elle meurt infailliblement.

*
* *

Dans les chapitres V, VI et VII, l'auteur nous montre l'expansion de la puissance mahdiste qui, après la sou-

mission de Mohammed Kher, grand docteur en Islam, et la prise de Khartoum, s'étendait du Dar-Fòr à l'Abyssinie et de Berber à l'Equatoria. Il y raconte, avec force détails précieux et inconnus, recueillis pendant sa longue captivité, les exploits d'Abdel Kader pacha et de Saleh bey, la catastrophe de Hiks pacha, l'arrivée de Gordon, sa lutte héroïque contre l'impossible, la mort de Stewart, la chute de Khartoum, sa destruction et le martyre de Gordon.

A la suite de ces événements, le Mahdi, reconnu par des millions de sujets, annonce que, dans quatre ans, le monde entier sera soumis à sa loi. En attendant, il reste à Ondurmann, où il s'abandonne à la joie de vivre. Il a un harem peuplé de tout ce qu'il a trouvé de mieux parmi les jeunes filles captives, soudanaises, égyptiennes ou blanches. La galabieh n'est plus humble et bariolée, mais tissée de soie et de lin, brodée d'or. Ses repas sont somptueux et les intimes oublient, dans une maison ornée de riches tapis orientaux, la famine qui ravage le camp.

Tandis que les favoris sont royalement traités, le commun des sujets est soumis à une discipline sévère et à des lois draconiennes.

La simplicité et l'austérité des mœurs doivent être la règle générale ; la propriété étant abolie, tout doit être porté au *Beit-el-Mal* et la pauvreté est décrétée être la condition du *vrai croyant*. Tous sont frères ; pourtant uniformité dans l'habillement et dans la misère.

Les fiançailles et les mariages sont privés des pompes et des réjouissances qui, avant, duraient un mois. Les

parents ne peuvent recevoir plus de 10 thalers pour une jeune fille vierge et 5 pour une veuve ou une divorcée. La fille est épousable dès l'âge de 7 ans, et elle ne peut être refusée au premier requérant. Les cousins sont tenus d'épouser leurs cousines.

Il est défendu de pleurer les morts, qui sont immédiatement ensevelis partout; plus tard, des lieux sont spécialement désignés à cet effet.

L'usage du tabac est prohibé, sous peine pour le contrevenant de se voir couper la lèvre supérieure.

La femme adultère est enterrée jusqu'au cou, puis lapidée par la foule.

L'homicide est d'abord puni de la décollation; plus tard cette peine est changée en celle de la pendaison.

Le voleur est puni de la perte d'une main et le récidiviste de celle d'un pied.

Une main est également coupée à ceux qui refusent la monnaie émise par le Beit-el-Mal.

Les écrivains d'amulettes sont punis de la perte d'une main.

Les blasphémateurs sont punis de 48 coups de courbache.

L'auteur d'un faux serment est promené, enchaîné, par la ville, et tout le peuple lui jette des ordures, etc.

Pour le vol domestique, là où les pouvoirs de l'autorité cesse, il y a une sorte de jugement de Dieu: l'accusé doit prendre une aiguille, jetée dans un vase d'huile bouillante.

L'organisation militaire était très simple. Tous les hommes valides ont été divisés en trois groupes recon-

naissant chacun l'étendard de l'un des trois Kalifes. Ces étendards, les plus élevés dans la hiérarchie établie, les plus riches aussi, sont de couleur différente. Celui d'Abdullahi est tout noir *(Raja-dserga)* et celui de Ali-Wad-Kelu est vert bordé de rouge *(Raja-Akdar)* avec des versets du Coran.

Autour de chacun d'eux, d'autres plus petits, ceux des émirs et chefs, viennent se grouper ; ceux-ci, à leur tour, sont entourés de ceux des émirs simples.

Chacun de ces divers groupes est divisé en escouades et c'est un spectacle merveilleux de voir, aux revues, toute cette foule habillée de blanc, alignée sous des milliers de drapeaux flottants et aux couleurs variées ; le miroitement des armes et le bruit des instruments guerriers produisent un effet magique.

Pendant la guerre, l'aspect de ces masses est formidable. Elles marchent accompagnées par les enfants, les femmes et les esclaves ; les uns s'occupant de la nourriture, d'autres, des soins à donner aux blessés ou de l'enlèvement des morts. Les chefs ne pensent qu'à mener leurs soldats au combat.

*
* *

La mort du Mahdi (22 juin 1885) fut d'abord tenue secrète puis, proclamée *Intakal*, c'est-à-dire « ascension au ciel ».

*
* *

Après un long et douloureux séjour au Kordofan, les prisonniers sont transférés à Ondourman, où ils arrivent le 26 mai 1886.



Le petit camp ou le Mahdi avait établi un poste d'observation, autour d'un ancien fort égyptien, est peu à peu devenu une vaste agglomération de huttes, couvrant l'espace d'un mille carré environ, et arrivant jusqu'au pied du mont Harreri. Ces huttes, mal construites avec de la boue et couvertes de paille, sont entourées de murs, ou de *zéribes*. Les rues sont étroites, sâles, tortueuses et pleines de fondrières ; à chaque pas, on y heurte des cadavres d'animaux en putréfaction qui corrompent l'air.

De ce repaire de bandits, construit sur le sable brûlant du désert et où s'accumulaient 150,000 personnes sales, crasseuses et misérables, on voyait les rives verdoyantes du Nil et les ruines de Khartoum, au milieu d'une riche végétation de palmiers.

Nous laisserons encore la parole au P. Rosignoli pour nous décrire les horreurs de la famine qui dévasta la capitale du mahdisme au cours de l'année 1888.

« La population d'Ondourman est une agglomération de toutes les races et de toutes les tribus du Soudan, avec de nombreux représentants égyptiens, indiens, arabes de la Mecque, syriens, grecs, italiens, turcs, éthiopiens et jusqu'à des cannibales de la tribu des Niam-Niam et du Momboutou. C'est un vrai kaléidoscope de types humains ; de la peau d'un beau noir d'ébène, on passe par toute la gamme des couleurs pour arriver jusqu'à la race blanche.

Chaque tribu, chaque race, vit dans un quartier différent et il est très rare de voir des unions se conclure entre habitants et habitantes de quartiers divers. Comme

on peut le penser, les langues et les dialectes qui vous arrivent aux oreilles sont nombreux ; mais une seule langue est comprise et parlée par tous : c'est l'arabe. Celle-ci a un caractère officiel et sacré ; les mahdistes disent qu'Adam et Eve parlaient l'arabe et que, dans le paradis, on n'emploie pas d'autre idiome.

Le nombre des habitants est évalué à 150,000 environ ; mais ce chiffre est, peut-être, de beaucoup dépassé, car le Kalife a obligé, pendant la guerre, à résider à Ondourman tous les habitants des villes, bourgades et villages environnants. Même en temps de paix, lorsque la moindre effervescence est constatée dans une localité, le Mahdi, craignant une révolte, la fait raser par ses fidèles et en astreint les habitants au séjour dans la capitale.

Cette population fut décimée par la terrible famine de 1888.

Jusqu'en 1887, les magasins du *Beit-el-Mal* possédaient encore du *dourah* dont ils avaient été dépouillés pendant la guerre et qui avait été retrouvé dans les dépôts du Gouvernement égyptien. Mais les réserves s'épuisaient et n'étaient pas renouvelées, non seulement parceque la révolte avait privé l'agriculture des hommes les plus valides, dont un grand nombre fut tué dans les deux camps, mais encore parce que les théories du Prophète enlevaient au travail tous ceux qui restaient. En effet, avec ses entreprises guerrières, le Mahdi conduisait sûrement le peuple aux habitudes de la vie nomade et, avec ses promesses d'égalité sociale, il avait obtenu ce résultat que tous préféraient se faire entretenir par le Beit-el-Mal plutôt que de se plier au travail de la

terre. D'ailleurs, si l'on tient compte de l'état permanent de guerre qui désolait le pays et des vols habituels de la tourbe qui suivait le Prophète, on reconnaîtra que la récompence de ce travail était très problématique.

Les relations commerciales, avec les pays circonvoisins, étaient réduites à néant à cause du peu de sécurité des routes et à cause des impôts écrasants pour le trafic. L'unique ressource restait donc dans la culture du *dourah* ; mais cette culture, par suite de multiples entraves, était si restreinte, qu'elle ne pouvait suffire aux besoins d'une telle agglomération. A Ondourman, pour envoyer cultiver la terre, il faut d'abord en obtenir la permission du Kalife qui, en général, n'autorise pas les habitants à quitter la ville, même momentanément.

La culture est devenue du ressort exclusif des esclaves. Après avoir choisi, parmi ces immences étendues de terrains qui n'ont plus de propriétaire, l'emplacement qui leur semble le plus convenable, ils y construisent une hutte provisoire et en arrachent les herbes. La terre ainsi préparée un mois environ avant le commencement des pluies, ils font les semis en opérant d'une façon fort originale. L'un d'eux, marchant en avant, fait, dans la terre, des trous avec un bâton pointu ; d'autres, qui viennent après, y versent des grains ; et d'autres, enfin, recouvrent ces grains en comblant les trous de la terre qu'ils poussent avec leurs pieds. Si la pluie est peu abondante, la récolte est compromise ; souvent elle est nulle.

Ce fut justement le fléau qui survint en 1888, alors que les réserves du Beit-el-Mal étaient déjà épuisées, et qu'il était impossible de se procurer prompte-

ment, et à bon marché, les grains qui faisaient défaut. Ondourman fut bientôt le théâtre de scènes terribles. Les Mahdistes avaient insulté les Égyptiens qui, au siège d'El-Obéid, s'étaient nourris de chiens, d'ânes, de cuirs et d'ordures ; aujourd'hui, ils en sont eux-mêmes réduits à une extrémité plus terrible encore : celle de manger leurs enfants !

Les riches purent échapper à cette calamité en achetant suffisamment à temps du *dourah* ; mais pour les pauvres, il n'y avait aucune ressource, pas de salut. De Lst. 60 l'ardeb, le dourah atteignit bientôt Lst. 250. La foule défaite, aux yeux hagards, que j'avais déjà vue à El-Obéid, se retrouvait ici plus nombreuse. C'était une multitude d'affamés s'en allant à la recherche d'une chose quelconque pour prolonger la vie. Les rues étaient remplies de cadavres et les bras manquaient pour les jeter au Nil, ou les porter au lieu désigné par le Kalife. Dans ce lieu, situé au N. O. de la ville, on voit encore des amas d'os qui blanchissent ; ce sont ceux des morts de faim pendant cette époque terrible.

Les hyènes, trouvant une nourriture si abondante, ne tardèrent pas à se montrer en fort grand nombre autour d'Ondourman, et leur audace, croissant avec leur nombre, elles parcoururent bientôt les rues de la ville. Peu s'en fallut, qu'un jour, l'une d'elles pénétrât dans la cabane du P. Ohrwalder. Inutile de dire qu'avec les hyènes, apparurent des nuées de tous ces oiseaux qui se repaissent de cadavres.

Les enfants courraient le risque d'être volés comme chez nous on dérobe les animaux domestiques. Un soir,

nous réussîmes à soustraire des mains d'un affamé un bambin, qui nous avait donné l'alarme par ses cris désespérés. Une autre fois, une petite fille en larmes se présenta au Mekhémé, implorant du secours contre sa mère qui voulait la dévorer, comme elle avait déjà dévoré son jeune frère. La misérable, arrêtée, fut mise en prison, où elle mourut peu après. Elle était devenue folle.

Les mères venaient nous offrir les enfants, que leurs mamelles stériles ne pouvaient plus alimenter. Un jour, il s'en présenta une, qui pria le P. Ohrwalder de lui acheter ses trois enfants; celui-ci donna à la malheureuse quelques poignées de *dourah* et la renvoya sous la protection du Seigneur. Le deuxième jour, elle revint, mais avec deux enfants, le troisième étant mort de faim ; le troisième jour, elle n'avait plus qu'un enfant. On ne la revit plus.

Par tout le Soudan, où également sévissait la famine, le bruit s'était répandu que, près du Kalife, on trouvait encore du dourah en abondance. Chaque jour il arrivait des groupes d'affamés venant de Berber, de Kassala, de Gallabat et de Karkoy, avec l'espoir de mettre terme à leur terrible jeûne ; ils venaient, au contraire, accroître le nombre des cadavres tombés dans la rue.

Les actes de brigandage causés par le désespoir étaient continuels et la police ne pouvait les empêcher.

Quelle vie infernale, pendant tout ce temps! »

*
* *

A El-Obéid et à Ondourman, les prisonniers reçurent pendant quelque temps une allocation mensuelle sur

les fonds du Beit-el-Mal. Cette allocation, jointe au produit de leur travail, soit dans la fabrication des nattes, soit dans la couture, les mettait à l'abri du besoin. Mais à Ondourman, le Kalife ayant aboli tout subside, il fallut songer aux moyens les plus propres à se procurer de la nourriture.

Bientôt, raconte le P. Rosignoli, la nécessité de travailler se fit sentir aussi pour nous. Nous étions depuis un mois les hôtes de Grecs et de Syriens, prisonniers comme nous, et nous ne voulions pas abuser davantage de leur hospitalité. Installés dans des cabanes que nous avions nous-mêmes construites, j'entrepris, pour ma part, la fabrication des *hassiras* (nattes). Le P. Ohrwalder monta un métier de tisserand et Regnotto entra, comme domestique, chez le grec Cocorumbo.

M'étant bientôt aperçu que mon travail ne me donnait pas de quoi vivre. je suivis le conseil de quelqu'un et me fis tailleur. Me voilà donc coupant et cousant, jour et nuit, des galabiehs bariolées pour les derwiches; mais, malgré mon labeur, si je gagnais suffisamment pour vivre, je ne parvenais pas à payer les impôts. Ceux-ci sont de deux sortes ; d'abord la *fotara*, soit 2 piastres à payer chaque jour pendant toute la durée du Ramadan ; puis la *zaca*, sorte de taxe sur la richesse mobilière que chacun est tenu de déclarer par serment sur le Koran.

Je me résolus donc à essayer autre chose et sur le conseil du domestique de l'émir d'El-Obéid, à ouvrir, au marché, une boutique où je vendrais du pain et des *foûles nabel*. Je m'associai Regnotto, et nous demandâ-

mes, au Beit-el-Mal, un espace qui nous fut immédiatement accordé. Cependant nous n'avions pas d'argent, non seulement pour commencer notre commerce, mais même pour construire un magasin; un Israélite, du nom de Passioni, prisonnier comme moi, et qui se disait mon compatriote, m'avança le nécessaire dont il ne voulut, d'ailleurs, jamais être remboursé.

Les affaires ne tardèrent pas à prospérer à souhait, et j'avais un travail énorme, arrivant à peine à servir tout le monde. Toutefois j'était accablé de tristesse et de découragement; me voir obligé de servir ces fanatiques, moi, prêtre chrétien; moi, membre de la Mission qui, sous le Gouvernement Égyptien, jouissait de tant de crédit et d'autorité, être réduit à obéir aux ordres de cette canaille! Malgré ma résignation, que de larmes j'ai répandues, que de prières j'ai adressées au Seigneur!

Notre prospérité ne dura que quelques temps, car le Kalife ayant ordonné le remaniement du bazar, nous perdîmes et l'emplacement et le magasin. Il nous fallut alors, recourir aux petites industries et conqnérir jour par jour, heure par heure, le droit à l'existence. Nous nous mîmes à vendre des concombres, de l'huile de sésame et des sandales que nous confectionnions nous-mêmes. Les jours les plus terribles étaient ceux que, sur réquisition pour la *corvée*, nous devions passer au tombeau du Mahdi. Là, notre travail était gratuit et nous n'avions pas de quoi manger. En outre, la persécution y était à l'ordre du jour et, une fois, pour une légère contravention, les juges du Mekhémé me condamnèrent à recevoir 40 coups de courbache!

*
* *

En 1890, la nouvelle se répandit que les troupes italiennes, sous le commandement du capitaine Fara, avaient battu, dans le Beni-Amer, une colonne de derwiches. Plus tard, on apprit encore que le capitaine Idalgo leur avait infligé une défaite dans la plaine de Sarabat et que, du côté de Bahr-el-Gazal et du Fazoglou, ils n'avaient pas été plus heureux contre des insurgés. Ces nouvelles ouvrirent nos cœurs à l'espérance et nous attendîmes les événements avec anxiété.

Tout à coup, vers la fin de 1893, on apprit la victoire remportée par les Italiens à Agordat et connue, dans tout le Soudan, sous le nom de bataille de Senahit. Cette nouvelle, apportée par les petites caravanes venant de Kassala, eut un retentissement immense. La panique envahit tout le monde et le Kalife lui-même, ne pouvant s'en défendre, augmenta la garde de son quartier, qui fut portée à 400 hommes. A Ondourman, on exalte la valeur des soldats d'Italie dont, avant ces événements, on ignorait l'existence, et pour me faire respecter il me suffit de dire que je suis Italien. Dans les cafés où, ici comme partout, se réunissent les désœuvrés, la grande valeur des Italiens fait les frais de toutes les conversations.

Cette tendance à l'admiration des infidèles étant arrivée à la connaissance du Kalife, il fit démolir toutes nos baraques, et nous fit transporter dans son propre quartier, où la surveillance était très sévère. Il défendit même aux habitants de la ville de se promener

dans la rue après le coucher du soleil, d'avoir de la lumière dans leurs maisons et de former des groupes de plus de trois personnes. De mesure en mesure, la tyranie du Kalife devint de la folie. Il défendit de le regarder en face ; on fut obligé de rester courbé devant sa personne ; bientôt il ne sortit qu'entouré d'une nombreuse escorte, la figure couverte ; à son approche, tout le monde devait s'éloigner. Un guerrier qui osa le regarder en face et des jeunes gens qui s'étaient arrêtés sur son passage furent condamnés à la fustigation et au supplice du *Kadi-el-Atrache* (le juge sourd). Voici en quoi consiste ce supplice : Le condamné est attaché par les pieds et par les mains à une poutre et exposé au soleil toute une journée. Ses entraves sont faites de telle sorte qu'il ne peut ni bouger, ni boire, ni éloigner les insectes qui le tourmentent.

Sur ces entrefaites, arriva la nouvelle que les Italiens s'étaient emparés de Kassala. Cette fois, l'impression fut terrible, car on craignait de voir, d'un moment à l'autre, apparaître les troupes victorieuses et disparaître le mahdisme. Déjà, on se recommandait à moi publiquement, et je commençais à espérer.

Le Kalife, rendu furieux, ordonna des prières publiques sur le tombeau du Mahdi; la population s'y barbouillait la figure en signe de deuil. Il descendit lui-même, avec toute sa suite, sur la rive du Nil, ou tirant son épée, il lança une malédiction solennelle contre les Italiens. Il invita ensuite la foule à faire ses ablutions et à boire de l'eau du fleuve, en hommage à la mémoire des guerriers morts en combattant.

*
* *

« Enfin, le 2 octobre 1894, un individu, que je ne connaissais point et qui appartenait à la tribu des Ababdeh, me fit comprendre, par des signes mystérieux, qu'il avait à me parler. Ayant réussi à l'approcher, avec combien de précaution, l'inconnu, après une quantité de demandes qui éveillèrent mon attention et firent battre mon cœur, me remit un billet sur lequel je lus : «*Ecce appropinquat redemptio* Ayez confiance dans le Sacre Cœur. Venez». Ces mots étaient de Monseigneur Sogaro et je crus que l'émotion m'allait crever le cœur.

Jusqu'à ce moment, considérant la surveillance jalouse et féroce des mahdistes, la distance qui, comme une énorme barrière sépare le Soudan de tous pays civilisés, la difficulté de la traverser; considérant le manque absolu de moyens et le peu de santé qui me restait, j'avais jugé la possibilité du salut comme une chimère. Mais le billet de Monseigneur avait réveillé en moi l'espérance et la force et je dis à son envoyé que j'étais prêt à le suivre; ce qui n'était pas facile.

Je dus annoncer aux connaissances que j'allais passer quelques jours à Khartoum, et nous nous arrangeâmes, mon sauveur et moi, pour descendre le Nil, jusqu'à Berber, dans une des barques qui font le cours du fleuve, l'Ababdeh en qualité de marchand et moi de mendiant. Il ne nous fallut pas moins d'une semaine pour fixer le lieu et l'heure de notre départ. Tandis que je m'apprêtais à monter dans la barque, du milieu de la foule qui encombrait la rive, une voix me dit:

« Oh! Paul qu'est-ce que vous faites ici ! » Cette interpellation ayant attiré l'attention sur moi, on m'entoure avec curiosité et il me faut donner un prétexte de ma présence puis retourner à ma cabane. Découragé, je me propose de renoncer à toute nouvelle tentative.

Mais une semaine après, l'Ababdeh reparaît soudain et m'annonce qu'il a pu préparer des ânes et des chameaux. Le 28 octobre, je puis enfin quitter Ondourman ».

Le voyage est exempt de péripéties qui méritent d'être rapportées, après celles de sa longue captivité. A Berber cependant, fort suspecté, l'Ababdeh dût abandonner momentanément le missionnaire. Malgré celà, il réussit enfin à préparer des chameaux et, après une fatigante traversée du désert, le P. Rosignoli arriva le 20 novembre à Assouan.

BONOLA BEY.

Sa Majesté le Roi d'Italie a conféré, à Abdallah Mohammed Omar, l'Ababdeh, la médaille de 2me classe, en argent, du Mérite Civil, pour le courage qu'il a montré en favorisant l'évasion du P. Rosignoli. La remise de cette médaille a eu lieu à Assouan, où l'Agent consulaire d'Italie à *Esna* s'est rendu pour présider la cérémonie.

Un témoin oculaire, en rendant compte de cette cérémonie, s'exprime ainsi :

« L'évasion du P. Rosignoli qui, depuis douze longues années, se trouvait, prisonnier du Mahdi, puis de son successeur le Kalife Abdullahi, est assez connue pour que je n'aie pas à revenir sur les circonstances dramatiques au milieu desquelles elle se produisit.

L'un des principaux acteurs de ce drame est l'arabe Abdallah M. Omar qui, après avoir surmonté maints périls, put arriver jusqu'à notre missionnaire et lui remettre un petit billet contenant ce mot : « Avec l'aide du Sacré Cœur de Jésus, confie-toi au porteur de ces lignes et tu seras sauvé ». Ce fut, en effet, ce qui arriva.

Le Gouvernement Italien, sous l'empire d'une noble idée, désirant, en quelque sorte, récompenser le courage, la persévérance malgré le péril, et la fidélité de Abdallah M. Omar lui conféra la médaille d'argent du Mérite Civil pour avoir sauvé le P. Rosignoli, sujet italien.

La médaille fut solennellement remise au destinataire par l'agent consulaire d'Esneh qui s'était rendu à Assouan, où habite Abdallah M. Omar.

Le commandant anglais de la garnison fit rendre les honneurs militaires par une compagnie du 7me bataillon soudanais. Cette compagnie se trouvait également à l'arrivée du fonctionnaire italien, auquel elle présenta les armes. Aussitôt le cortège se forma, suivi d'un grand nombre de cheiks et de notables du pays accourus, revêtus de leurs habits de fête, pour assister à cette cérémonie peu ordinaire.

Arrivé à l'endroit désigné, l'agent italien appela près de lui le héros de la journée auquel il adressa, en arabe, une brève allocution ; saluant en lui, le sauveur d'un missionnaire italien et se félicitant de lui avoir obtenu une si haute récompense pour la fermeté et le courage qu'il dut déployer afin de libérer le P. Rosignoli. Puis prenant, dans une enveloppe doublée de soie, la médaille, il l'accrocha sur la poitrine du valeureux arabe, auquel il remettait encore le diplôme de cette haute récompense, pendant que la troupe présentait les armes.

De la foule, vivement impressionnée par l'honneur fait à l'un des siens, jaillirent les cris d'applaudissements et les acclamations à l'Italie et à la famille royale. C'est par ces démonstrations à notre partie que se termina cette belle et inoubliable cérémonie ».

COMPTE RENDU

DES

SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 3 janvier 1896.

Présidence de S. E. ABBATE PACHA, président.

ORDRE DU JOUR :

Comte C. ZALUSKY, Commissaire autrichien à la Caisse de la Dette publique : *Le voyage de M. Foukoushima, colonel d'état-major japonais, de Berlin à Wladiwostok en 1892.*

La séance est ouverte à 4 heures dans la grande salle du tribunal mixte, gracieusement accordée, comme d'habitude, par le président, M. Prunières.

Tout le monde élégant de la capitale, toutes les notabilités officielles, des voyageurs illustres, tels que Schweinfurth, Mason, Martine, etc., s'y sont donné rendez-vous pour connaître le vaillant officier japonais, dont les exploits ont eu, à juste titre, un si grand retentissement. C'est un homme de taille au-dessous de la moyenne, qui parle correctement l'anglais et dont les manières sont empreintes de la plus haute distinction.

Présenté à l'assemblée par S. E. Abbate pacha, il remercie de la bonté qu'on a bien voulu lui témoigner en s'intéressant à ses aventures et cède la parole à son ami le comte Zaluski, qu'il a

connu à Tokio, où il avait su gagner la sympathie de tout le monde en sa qualité de Ministre plénipotentiaire de l'Empire Austro-Hongrois.

M. Zaluski monte à la tribune et donne lecture de la communication annoncée (voir p. 545).

Des applaudissements réitérés saluent l'orateur à la fin de la conférence, et le président, après avoir remercié le comte Zaluski et le colonel Foukoushima, lève la séance à 5 heures et demie.

La plupart des assistants s'arrêtent dans la salle, soit pour féliciter le colonel, soit pour causer avec le comte Zaluski du projet de chemin de fer transsibérien, sur lequel il a donné, dans sa conférence, d'intéressants détails.

Séance du 29 janvier 1896.

Présidence de S. E. ABBATE PACHA, président.

ORDRE DU JOUR :

1. *Rapport annuel sur la situation et sur les travaux de la Société*, par le secrétaire général.
2. ABBATE PACHA : *La question du nom du lac Ibrahim d'après Chaillé-Long.*
3. DR. FRANCESCHI : *Le climat d'Alexandrie, d'après les observations de 1870-1895.*

La séance a lieu dans la salle du tribunal mixte et est ouverte à 4 heures par le président.

Après lecture des procès-verbaux des deux séances précédentes, qui sont adoptés, le secrétaire général, Dr Bonola bey, a la parole pour son rapport annuel.

La situation de la Société, dit-il, au point de vue matériel, est restée, depuis mon dernier rapport, invariable. Les ressources financières sont les mêmes ; le nombre des membres qui ont cessé de faire partie de

notre compagnie a été compensé par de nouvelles adhésions ; aucune ressource extraordinaire n'est venue nous permettre de franchir les limites ordinaires de notre activité.

Le Gouvernement a réglé nos rapports au point de vue de l'impression du bulletin en fixant à L. E. 75 le montant du travail dont nous pouvons disposer annuellement à l'Imprimerie nationale, laissant à notre charge toutes dépenses supérieures à cette somme.

Le gouvernement n'a pas jugé nécessaire de faire représenter l'Égypte par l'entremise de la Société, au Congrès international de géographie qui a eu lieu à Londres. Cette mesure nous a causé des regrets justifiés, car le comité organisateur du Congrès, qui avait à sa tête LL. AA. RR. le prince de Galles, le duc de Connaught et le duc d'York, avait témoigné une considération toute spéciale à notre Société, en conférant à S. E. Abbate pacha, président, le titre de vice-président honoraire du Congrès, et à votre secrétaire général, le titre de membre honoraire du comité organisateur.

Cette mesure a été en outre regrettée par nous, car dans la question des noms géographiques et dans celles de la cartographie africaine, la Société était en mesure de se présenter avec succès.

La Société avait été, en outre, invitée à prendre part aux Congrès des Américanistes à Mexico, des Orientalistes à Genève, de l'atmosphère à Bruxelles, de démographie et voyages à Amsterdam, etc.

Toutefois, la déception que nous avons subie à propos du Congrès de Londres a été largement compensée. J'ai l'honneur et le plaisir de vous informer que, grâce à la bienveillante intervention de S. E. Hussein Fakhry pacha, ministre des Travaux publics et de l'Instruction publique, notre vice-président, le Gouvernement a enfin décidé la construction d'un local spécial pour y installer notre musée, suivant la décision du Conseil des ministres du 7 septembre 1891.

S.E. Grand pacha, directeur général des bâtiments de l'État va s'occuper, avec le zèle et la compétence qu'on lui connait, d'étudier et de dresser les plans, et nous espérons pouvoir ouvrir la prochaine session par l'inauguration du nouvel établissement. Ce sera, pour la Société, un grand honneur de l'avoir organisé. Je pense interpréter les sentiments de l'assemblée, en adressant à LL. EE. Fakhry pacha et Grand pacha, ici présents, nos plus chaleureux remerciments. Quatre mois après son ouverture, le musée gréco-romain d'Alexandrie a exigé la construction d'autres salles. Nous espérons que la même nécessité se fera aussi sentir pour nous. Sauver de la destruction les souvenirs historiques d'un pays et les produits de son œuvre géographique est un devoir de la génération actuelle envers la postérité.

Le secrétaire général continue en énumérant les institutions avec lesquelles la Société est entrée, dans le courant de l'année, en échange de rapports et de publications, ce qui porte à 136 le

nombre de ses correspondants. A noter l'*Intelligence Department* de Londres, le *Service géographique de l'armée* de Paris, la *Commission géologique* du Brésil, l'*Académie impériale* de Russie, l'*Université* d'Upsala, le *British Museum* de Londres, la *Société d'anthropologie* de Florence, etc.

L'orateur passe en revue les séances de l'année, faisant ressortir l'importance et la solennité de celle qu'on a consacrée à la mémoire d'Ismaïl pacha, ex-khédive, et l'intérêt qu'ont su éveiller les communications du colonel Airaghi, du colonel Slatin, de Borelli bey, dédiée à l'œuvre et à la mémoire de Ferdinand De Lesseps, de M. Franceschi, sur les phénomènes météorologiques en Égypte, etc....

La bibliothèque s'est accrue dans le courant de l'année de 832 ouvrages et de 223 feuilles de cartes géographiques. Parmi les premiers, à noter les ouvrages de Bottego, de Silva White, de Vincent, de Vivien de Saint-Martin (*Dictionnaire géographique*) et les *Contes populaires* de S. E. Artin pacha. Dans ce dernier travail, l'éminent président de l'Institut égyptien ne s'est pas borné à recueillir une suite de récits populaires, à nous donner une simple collection de documents pour le *folklore* égyptien; il a voulu aussi en pénétrer le caractère ethnique et en trouver l'origine; c'est ainsi qu'il distingue dans les récits courants parmi le peuple d'Égypte l'élément aryen du nord, l'élément arabe et l'élément soudanais. Chacun de ces éléments a eu son influence spéciale sur l'imagination populaire, au point de vue du sujet, des personnages, des figures poétiques et du dialogue.

Le secrétaire général termine son rapport par une note sur les cartes acquises par la Société, et sur les catalogues de la bibliothèque et du bureau des cartes.

Abbate pacha prend la parole et informe l'assemblée que M. le colonel Long bey, ancien officier de l'état-major égyptien et membre honoraire de la Société, vient de protester par des lettres adressées à la Société et à l'Institut égyptien contre certaines publications cartographiques qui omettent de donner le nom de *Ibrahim* au lac par lui découvert le long du Nil Victoria.

Le président dit que cette question a été jadis discutée devant

la Société, et qu'elle recevra sa solution complète le jour où un relevé exact de la région permettra d'établir l'importance de la nappe d'eau découverte par le colonel Long et lorsqu'une règle générale aura été adoptée à propos du baptême des localités découvertes par les voyageurs.

Le secrétaire général observe que la réclamation du colonel Long a déjà reçu, sur les cartes les plus autorisées, la solution qu'il désire. D'après ces cartes, il y aurait deux lacs : l'un, au nord, découvert par Piaggia en 1876 et appelé *Kiodja* ou *Kioga*; l'autre, au sud, découvert par Long en 1874.

En effet :

La carte publiée par Gordon en 1877, *Map of river Nile*, présente deux lacs :

Au nord, *Coja Lake* ;

Au sud, *Gitan Zege*.

La *Map of Africa* de Keyth Johnston de 1883 donne deux lacs sans noms.

La *Carte d'Afrique* de Lannoy de Bissy désigne sous le nom de *Kodja* le lac supérieur avec le nom de Piaggia et, à côté du lac inférieur, met ces indications: *Guintanzige*, *L. Ibrahim*, *Long*.

La *Special Karte von Afrika* de M. Habenicht donne : 1° Kioga ou Kodje ; 2° Gitanzige ou Ibrahim.

La *Map of Uganda* de Macdonald porte : 1° *Kioga*; 2° *Ibrahim* ou *Gitanzige*.

Enfin la *Carte d'Afrique* publiée par la Société géographique de Paris donne : 1° *Kioga* ; 2° *Guitanzige* ou *Ibrahim*.

Le président donne ensuite lecture de la note de M. le Dr Eugène Franceschi sur le climat d'Alexandrie, d'après les observations faites de 1870-1895 (voir p. 587 double), et la séance est levée à 5 heures et demie.

Séance du 21 mars 1896.

Présidence de S. E. ABBATE PACHA, président.

ORDRE DU JOUR :

Dr BONOLA BEY : *Les voyageurs égyptiens.* Ancien empire.
G. HENRI BIRCHER : *L'Australie.*

La séance est ouverte à 4 heures et demie dans la salle du tribunal mixte.

Lecture est donnée du procès-verbal de la séance précédente qui est adopté.

Sont nommés *membres ordinaires* de la Société.

Dr ADALBERT VON HEBENTAZ, médecin au Caire,

MOHAMED BEY BEYRAM, secrétaire de M. le conseiller à l'Intérieur.

M. Bonola donne lecture du premier chapitre de son ouvrage *Les voyageurs égyptiens*, en passant en revue les événements géographiques survenus sous les six premières dynasties. Une grande carte, dressée par lui, est exposée dans la salle pour servir d'illustration au texte de la lecture (Voir p. 659)

Ensuite M. Bircher raconte ses impressions de voyage en Australie et donne des détails très intéressants sur chaque province (Voir p. 721).

Les deux conférences sout applaudies et la séance est levée à 6 heures.

Séance du 4 avril 1896.

Présidence de S. E. ABBATE PACHA, président.

ORDRE DU JOUR :

1. Dr L. BOTTI, conservateur du Musée gréco-romain d'Alexandrie : *La côte alexandrine dans l'antiquité.*
2. Dr ABBATE PACHA : *Les pyramides et les équinoxes.*

La séance a lieu, comme d'habitude, dans la salle du tribunal mixte.

Après lecture du procès-verbal de la séance précédente qui est adopté et des communications du secrétaire général sur les dons et échanges reçus, M. Botti, dans une conférence où la facilité et l'élégance du discours marchent de pair avec une richesse de connaissances extraordinaire, relate le résultat de ses études sur le litoral alexandrin dans l'antiquité (Voir p. 808 et 840).

La conférence est fort goûtée et applaudie par le public choisi qui assiste à la séance et qui manifeste aussi son approbation à la communication du président sur quelques observations équinoxiales faites par lui-même aux pyramides.

La séance est levée à 5 heures et demie.

Séance du 24 avril 1896.

Présidence de S. E. ABBATE PACHA, président.

ORDRE DU JOUR :

1. I. BUDGETT MEAKIN : *Le Maroc.*

La séance ouverte avec les formalités ordinaires, le président présente à l'assemblée M. I. Budgett Meakin, attaché consulaire

du Royaume-Uni, qui, par son long séjour au Maroc, est à même de nous donner une conférence fort intéressante sur ce pays, duquel on parle tant depuis quelque temps.

M. Budgett Meakin, éprouvant quelque difficulté à faire sa communication en français, est assisté de M. Roch.

Il développe ses réponses à un questionnaire qui lui a été donné par la Société comme plan de la conférence; c'est ainsi que, aidé par la connaissance profonde du sujet, il fait un tableau saisissant du Maroc au point de vue géographique, politique et moral et provoque les applaudissements réitérés de l'assemblée.

Le président, après avoir remercié l'orateur, lui demande quel est son avis sur la prétendue existence des pygmées dans l'atlas, annoncée par M. Haliburton (Voir série III, p. 653).

M. Meakin répond que, à son avis, M. Haliburton est dans l'erreur.

Le président ayant demandé si quelqu'un avait des observations à présenter, M. le comte Zaluski attire l'attention du conférencier sur l'étymologie libyque du nom « Mogador », ville bombardée par des vaisseaux de guerre français en 1844 et dont le nom a été donné à une rue de Paris. Mogador est la forme arabe du mot libyque « Agadyr » qui signifie *forteresse* et qu'on retrouve si souvent dans la dénomination de localités au Maroc. Le radical appartient à la langue généralement parlée sur le littoral nord-ouest de l'Afrique à l'époque où, après les guerres puniques et la défaite de Jugurtha, les Romains pénétrèrent dans ces régions.

Saint Augustin, évêque d'Hippone (Bône) dit quelque part: *In Africa gentes plurimas in una lingua novimus*. Cette langue commune aux peuplades de « l'Afrique proprement dite », c'était l'idiome libyque qui, encore de nos jours, est celui des tribus Berbères ou Kabyles. Ces dernières désignations ont une origine étrangère. « Berbère » provient du sanscrit et signifie « guerrier »; « Qabila » veut dire en arabe « tribu » et son pluriel est « Qabaïl ». Les Libyens se nommaient et se nomment encore « Amazigh », ce qui veut dire « homme libre, les

Francs ». Leur langue s'appelle « Tamachert ». Le capitaine Hanoteau en a donné le dictionnaire. Les Touaregs lisent les stèles libyques, et la plupart des localités en Algérie et au Maroc ont conservé leurs noms anciens. Mogador est donc le nom libyque de la ville que les arabes appellent « Schouéra ».

M. Meakin répond que le nom de Mogador, suivant la tradition locale, dérive du nom d'un Santon local, *Mogedul*.

Il demande la permission d'ajouter une autre observation sur la *prononciation de l'*ا au Maroc. Je crois, dit-il, que M. Ventre bey, dans le bulletin 3, série IV de cette Société, en parlant de la valeur des lettres arabes, se trompe quand il dit qu'au Maroc on prononce l'ا selon l'imaleh, « c'est-à-dire presque comme un *e* long et ouvert » et, quoique je ne puisse pas le dire avec autant d'assurance, je pense qu'il se trompe aussi quand il dit que la même prononciation se trouve en Algérie.

Les mots *fas* et *Miknâs*, cités par lui comme des exceptions, suivent au contraire la règle. L'exception plus indiscutable est dans l'article où sans question on dit « El » pour « Al ». Je n'en connais pas d'autre.

Le ج se prononce là-bas exactement comme le *j* en anglais. Une comparaison des valeurs qu'on donne à l'alphabet arabe avec les valeurs trouvées ailleurs, m'a assuré qu'en aucune partie du monde arabologue on n'a conservé la prononciation originale mieux qu'au Maroc.

La séance est levée à 6 heures.

Séance du 16 mai 1896.

Présidence de S. E. ABBATE PACHA, président,

ORDRE DU JOUR:

ABBÉ SOURICE: *La ligne fondamentale du plan de l'ancienne Alexandrie.*

La séance est ouverte à 4 heures et demie dans la salle du tribunal mixte.

Dans l'auditoire très nombreux, on remarque les personnalités les plus éminentes du clergé catholique de la ville.

Le secrétaire général donne lecture du procès-verbal de la séance précédente qui est adopté; il informe en outre sur les échanges faits.

Le président présente à l'assemblée M. l'abbé Sourice, du séminaire de Choubra, un des plus fervents adeptes de l'archéologie Alexandrine.

M. l'abbé Sourice prend la parole pour développer ses idées sur la ligne fondamentale du plan de l'ancienne Alexandrie.

« Alexandrie, dit-il, était bâtie des deux côtés de sa rue principale, une moitié au nord, entre cette rue et la mer, une moitié au sud, entre la même rue et le lac Maréotis.

Les modernes appellent cette voie célèbre *Avenue canopique*; elle est nommée dans les auteurs simplement la *rue*, le *dromos* ou *corso*, le *pedion* ou *campo*. Sa longueur dépassait probablement six kilomètres.

Diodore de Sicile dit que « l'enceinte d'Alexandrie, très vaste et très bien fortifiée, a une rue qui coupe la ville en deux parties à peu près égales, qui s'étend d'une porte à une autre porte,

sur une longueur de 40 stades et qui est ornée, tout du long, de temples et d'édifices somptueux ».

Strabon nomme les extrémités de la rue « qui part de Nécropolis dans le sens longitudinal, se prolonge au delà du Gymnase jusqu'à la porte de Canope ».

Le romancier alexandrin, Achille Tatius, précise davantage : « Après trois jours de traversée, nous arrivâmes à Alexandrie. Quand j'entrai par les Portes du soleil, l'admirable beauté de la ville me remplit les yeux de plaisir. Il y avait une colonnade allant tout droit des portes du soleil aux Portes de la lune, car telles sont les portiers de la ville. Entre les colonnes est le pedion de la cité, et le parcours du pedion est un long voyage dans la ville même ».

Jean de Nikion, chroniqueur copte, fixe la place de ces deux portes: « Antonin le pieux descendit en Égypte et vint à Alexandrie..., il construisit deux portes à l'orient et à l'occident de la ville et nomma la porte orientale *porte du soleil* et la porte occidentale *porte de la lune* ». Antonin ne fit que réparer des entrées plus anciennes, de même qu'il ne fonda pas l'hippodrome, dont le construction lui est aussi attribuée Mais le texte de Jean de Nikion met fin à une discussion soulevée par celui de Tatius ; des archéologues ont placé la porte du soleil sur le lac, de sorte que le pedion devenait une rue transversale. Il s'agit au contraire de la rue longitudinale, la seule dont le parcours fasse un long voyage.

En résumé, l'Avenue canopique était toute droite, passait au milieu d'Alexandrie. A quelque distance de la porte orientale, elle menait au Topos, ou monument d'Alexandre, d'après Tatius, puis longeait le gymnase, avait en bordure les temples principaux, qui devinrent des églises, et passait à une distance médiocre du Sérapéum, avant de déboucher dans la nécropole par les portes de la lune.

Comment était-elle ligne directrice pour le reste du plan ?

Parce que les autres rues importantes se rattachaient à elle. On a coutume de lui mener des rues parallèles à droite et à gau-

che dans toute la longueur. Aucun auteur ne mentionne une rue de ce genre ; on peut prouver que ce tracé est tout à fait impossible.

Avec l'Avenue canopique, Alexandrie avait des rues transversales perpendiculaires allant du lac à la mer et divisant la ville en sections ou quartiers. On connaît trois de ces rues par leur nom et une quatrième se déduit facilement de l'ensemble des témoignages historiques. Ces quatre rues forment les cinq quartiers qui portaient le nom des cinq premières lettres de l'alphabet grec. Chaque quartier s'étendait du bord de la mer au lac, et était divisé en deux par l'Avenue canopique.

Dans l'intérieur des quartiers, on signale des *stenopa* ou ruelles; les maisons particulières, construites en briques crues ou en matériaux communs, les murs n'ayant que l'épaisseur d'une seule pierre, contrastaient par leur simplicité avec les beaux édifices étalés le long des grandes voies publiques.

Voilà ce que fournissent les documents écrits. Les fouilles n'ont jusqu'ici découvert rien qui puisse ou contredire ou confirmer ces indications.

Le plan classique de Mahmoud-el-Falaqui est lui-même un document à expliquer par des recherches ultérieures. Il fait autorité parce qu'il existe seul, non parce qu'il est exact. Son Avenue canopique, actuellement rue Rosette, ne divise pas la ville en deux parties égales, ne va pas à Nécropolis, ne peut se prolonger en ligne droite pendant 40 stades, est très éloignée du Sérapéum, dément, en un mot, Diodore, Strabon, Tatius, César, Hérodien, toutes les traditions qui vantent la beauté et l'habile conception du plan d'Alexandrie.

Il est donc à désirer que des fouilles nouvelles soient entreprises à Alexandrie d'une façon méthodique. Quand l'esprit s'est reconstitué, par la lecture, une image de la vénérable antiquité, il s'est créé, sans y prendre garde, un impérieux besoin d'en voir des yeux, d'en toucher, sinon le corps entier, au moins quelques membres reconnaissables tous mutilés qu'ils soient. Il ne reste probablement dans le site de l'ancienne Alexandrie qu'un nom-

bre restreint de pièces de musée. Mais le sous-sol n'a pu perdre toute empreinte de la pensée d'Alexandre et du génie de Dinocrate, son architecte. Là se cache le cadre de la plus merveilleuse histoire, grecque, romaine, chrétienne, musulmane, toujours égyptienne, et les grandes lignes d'une œuvre d'art, renommée parmi les plus belles que l'œil des hommes ait jamais contemplées ».

La conférence, sous forme de causerie familière pleine d'attrait par son évidence, a intéressé fortement l'auditoire, qui a salué l'orateur par des applaudissements réitérés.

Le président, après avoir remercié M. l'abbé Sourice de sa docte et intéressante communication, lève la séance à 6 heures.

Séance du 18 novembre 1896.

Présidence de S. E. ABBATE PACHA, président.

ORDRE DU JOUR :

ABBATE PACHA : *Dongola, Souvenirs de voyage.*
BONOLA BEY : *Don Paolo Rosignoli.*

La séance est ouverte, devant une salle bondée d'auditeurs, à 4 heures.

Après les formalités d'usage, le président monte à la tribune et donne lecture de sa communication (Voir p. 745).

Ensuite, la parole est donnée au secrétaire général qui donne lecture des extraits des « Mémoires » de D. Paolo Rosignoli, missionnaire italien, échappé, il y a quelques mois, d'Ondourman. (Voir p. 875 .

Les lectures sont applaudies et la séance est levée à 6 heures.

Séance du 19 décembre 1896.

Présidence de S. E. ABBATE PACHA, président.

ORDRE DU JOUR :

Sa Grandeur KYRILLOS MACAIRE, Pro-patriarche copte catholique: *Voyage en Abyssinie.*

La séance est ouverte à 3 heures dans la salle du tribunal mixte.

La salle est à son comble; on remarque les notabilités les plus en vue du monde ecclésiastique, civil et militaire de la capitale, beaucoup de dames et de personnages diplomatiques et consulaires, ainsi que des touristes de distinction, tels que M. le Prof. Wedeman, de l'Université de Berlin, M. Silva White, secrétaire général de la Société d'Edimburg, etc.

Le secrétaire général donne lecture de procès-verbal de la séance précédente qui est adopté. Il informe ensuite l'assemblée qu'on a noué des rapports et établi des échanges de publications avec la *Société de géographie d'Alger*, nouvellement reconstituée, l'*Institut d'hygiène* de Buenos-Ayres, l'*Institut scientifique* de O' Ceara, au Brésil, et le *Gouvernement du Paraguay*.

Le secrétaire général, après avoir informé que la publication trimestrielle dans l'*Officiel* de la liste des ouvrages reçus n'est plus accordée, annonce les dons et les échanges les plus intéressants, arrivés après la dernière séance.

Le secrétaire général annonce que le local bâti par le Gouvernement pour notre musée sera prêt dans quelques mois et que des dons sont déjà arrivés. M. le chev. Santoni, ancien directeur des postes à Assiout, admis à la retraite, a bien voulu nous accorder en dépôt une riche collection d'armes du Soudan et deux crocodiles empaillés.

M. O. Mancini, le peintre bien connu, a fait don d'un beau portrait, grandeur nature, du voyageur Casati.

Il informe en outre la Société que, sur sa demande, le Ministère des Finances a envoyé une collection de monnaies mahdistes.

Nous espérons, conclut le secrétaire général, que ces exemples trouveront de nombreux imitateurs.

Le président présente à l'assemblée Sa Grandeur le Pro-patriarche Kyrillos Macaire qui, de retour d'une mission en Abyssinie, veut bien rendre compte à la Société de ses impressions de voyage.

Accueillie par une manifestation éclatante de sympathie, Son Eminence donne lecture de sa communication (voir p.701) interrompue à plusieurs reprises par des applaudissements, qui se réitèrent à la conclusion. Une grande carte murale, dressée par le secrétaire général, permet de suivre l'itinéraire de Son Eminence de Zeilah à Addis-Ababa.

S. E. Abbate pacha remercie Sa Grandeur de la conférence qu'elle vient de faire et dans laquelle elle a su déployer de solides qualités d'observateur et le tact plus délicat d'homme du monde.

La séance est levée à 4 heures et demie.

Séance du 20 mars 1897.

Présidence de S. E. ABBATE PACHA, président.

ORDRE DU JOUR :

1. *Proposition de candidats :*
2. ABBATE PACHA : *Antiquité et phénomènes spéciaux de quelques plantes d'Egypte.*
3. MOH. BEIRAM KEY : *Kairouan.*

La séance est ouverte à 4 beures dans la salle du tribunal mixte.

Lecture est donnée du procès-verbal de la séance précédente, qui est approuvé.

Le secrétaire général informe l'assemblée, que de nouvelles acquisitions ont été faites par la bibliothèque, qui s'est enrichie notamment d'envois des états-majors étrangers.

Ensuite il annonce que, sur sa proposition, une circulaire a été adressée non seulement aux sociétaires, mais à toutes les personnes pouvant s'y intéresser, afin d'obtenir leur concours pour enrichir les collections de notre musée, qu'on espère inaugurer très prochainement. « Dans cette circulaire, ajoute M. Bonola, vous trouverez le classement que je me propose d'adopter dans l'installation du musée. Je vous serai reconnaissant si vous voulez bien m'indiquer les modifications et les améliorations à faire dans cette classification, outre celles qui seront suggérées par l'expérience ».

Voici la circulaire :

Le Caire, 7 Mars 1897.

MONSIEUR,

Nous avons l'honneur de porter à votre connaissance que le local, expressément construit par ordre du Gouvernement pour servir de *Musée* à notre Société, vient d'être terminé, et que nous allons procéder à l'installation des collections que la Société possède.

Il est nécessaire toutefois que les membres de la Société et les amateurs des études géographiques nous prêtent leur concours afin de pouvoir compléter et augmenter nos collections, de sorte que le nouveau Musée puisse présenter un intérêt toujours croissant et rivaliser avec les institutions similaires de l'étranger.

Nous faisons donc appel à ceux que la nouvelle institution peut intéresser, à ceux qui applaudissent à tout réveil intellectuel du pays, pour qu'ils viennent à notre aide, en donnant ou

déposant dans le Musée de la Société, des objets qui entrent dans une des classes ci-après indiquées :

CLASSE I. — **Ethnographie** p. d.

A *Religion.* Objets se rapportant aux cultes et rites.
B *Superstition.* Amulettes, fétiches, objets de magie et de sorcellerie.
C *Vie domestique.* Objets de ménage, meubles, etc.
D *Habillements et ornements.*
E *Armes* offensives et défensives.
F *Instruments de travail.*
G *Art populaire.* Musique, céramique, peinture, sculpture, broderies, etc.

CLASSE II. — **Géographie historique.**

A Série historique des cartes de l'Égypte et dépendances.
B Cartes historiques, p. d.

CLASSE III. — **Didactique.**

Livres, cartes, appareils, instruments pour l'enseignement de la géographie dans les écoles indigènes.

CLASSE IV. — **Géographie physique.**

Collections de botanique, de géologie, tableaux graphiques des observations météorologiques, hydrologiques, etc.

CLASSE V. — **Géographie commerciale.**

A Produits du sol.
B Produits de l'industrie locale.
C Commerce, statistique, tableaux graphiques, etc.

CLASSE VI. — **Cartographie.**

Cartes et plans récents de l'Égypte et dépendances.

CLASSE VII. — **Autographes et souvenirs des voyageurs.**

CLASSE VIII. — **Vues, portraits, dessins et photographies** (Égypte et Soudan).

CLASSE IX. — **Photographie documentaire.**

A Portraits de personnages égyptiens contemporains.
B Vues et photographies d'actualité.

CLASSE X. — **Souvenirs historiques et curiosités.**

Quel que soit le développement que le nouveau Musée pourra atteindre dans l'avenir, pour le moment nous bornerons nos demandes à des objets se rapportant spécialement à l'Égypte et au Soudan Égyptien.

Tout objet appartenant à une des classes sus-indiquées et offrant un caractère spécial d'intérêt, envoyé en don ou en dépôt, sera accepté avec reconnaissance et exposé dans le Musée avec le nom du donateur. Il est à remarquer que certains objets qui, chez les particuliers, n'ont qu'une valeur de curiosité, opportunément installés dans le Musée, peuvent devenir, à côté et avec d'autres, des sujets d'études très intéressantes.

Nous terminons en informant que le secrétaire général de la Société, chargé de l'organisation du Musée, est seul autorisé à recevoir les objets pour compte du Musée et à en donner reçu.

Le Secrétaire général,
Dr. F. BONOLA BEY.

Le Président,
Dr O. ABBATE PACHA.

Moh. bey Beiram, secrétaire du conseiller à l'Intérieur, donne lecture de sa communication sur Kérouan et sur les richesses en anciens manuscrits arabes que contient la célèbre mosquée. (Voir p. 767).

S. E. Abbate pacha donne lecture de ses observations sur certains phénomènes que présentent les plantes d'Égypte et qui ont été observés par les anciens habitants de ce pays.

La séance est levée à 5 heures et demie.

Séance du 24 avril 1897.

Présidence de S. E. ABBATE PACHA, président.

ORDRE DU JOUR :

ABBATE PACHA : *Mason bey, notice nécrologique.*
Dr G. SCHWEINFURTH : *De l'origine des égyptiens et de quelques-uns de leurs usages remontant à l'âge de la pierre.*

La séance est ouverte à 4 heures et demie, dans la salle du tribunal mixte.

Un portrait de Mason bey, membre honoraire de la Société, récemment décédé, est exposé dans la salle, entouré d'un crèpe noir.

Dans l'assistance nombreuse on remarque les agents diplomatiques d'Italie, des États-Unis et d'Allemagne, en outre, M. De Morgan, directeur des antiquités en Égypte, et plusieurs membres de la Mission archéologique française au Caire.

Après la lecture du procès-verbal adopté, le secrétaire général présente à l'assemblée les ouvrages reçus en don, parmi lesquels deux volumes de statistique du Japon, offerts par M. le comte Zaluski.

Ensuite il donne lecture d'une lettre que le secrétariat du Gouvernement Tunisien vient d'adresser à M. Moh. Beiram bey, l'auteur de la conférence sur Kairouan, lue au cours de la séance du 20 mars dernier.



GOUVERNEMENT TUNISIEN

Secrétariat Général

N° 43 P.E.

Tunis, le 4 Avril 1897.

MONSIEUR,

J'ai reçu et j'ai lu avec le plus grand intérêt l'exemplaire que vous avez bien voulu m'adresser de votre communication à la Société khédiviale de géographie sur Kairouan.

Permettez-moi de vous remercier d'avoir signalé à l'attention du monde savant la bibliothèque de la grande mosquée et d'avoir signalé l'état regrettable où se trouve, faute de soins et de crédits, une collection très intéressante de manuscrits arabes.

Soyez assuré que votre appel a été entendu, et que le secrétariat général du Gouvernement en particulier fera le nécessaire pour mettre cette collection à l'abri des injures du temps.

Je m'occupe dès maintenant, de concert avec l'Administration des Habous, d'aménager le local, et de faire procéder à un inventaire et à un classement des richesses que vous avez vues entassées pêle-mêle dans de mauvaises armoires, et dont alors on pourra entreprendre l'étude méthodique.

Je ne manquerai pas, lorsqu'elle sera terminée, de vous faire connaître les résultats de cette réforme, dont vous aurez été le premier instigateur.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée,

Signé : ROY.



S. E. Abbate pacha donne lecture d'une notice nécrologique de Mason bey, ancien officier de l'état-major égyptien, voyageur éminent et astronome distingué.

En signe d'hommage à la mémoire du vaillant officier, l'assemblée est invitée à se lever une fois.

M. le D[r] Schweinfurth prend la parole et développe sa thèse avec sa compétence habituelle. La fin de sa conférence (voir p. 785) est saluée de plusieurs salves d'applaudissements.

La séance est levée à 6 heures.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES BULLETINS DE LA IVe SÉRIE

Communications.

Communications résumées.

Notices nécrologiques.

Assemblée générale du 27 janvier 1894............... 323

Comptes rendus des séances.

Cartes.

Illustrations.

Correspondance.

Publications à part.

Hommage à la mémoire de feu S.A. ISMAÏL PACHA, KHÉDIVE. Une broch. in-4° p. de p. 44 avec portrait et traduction arabe contenant :

BONOLA BEY, Notice.— G. SCHWEINFURTH, ABBATE PACHA, ISMAÏL PACHA EL-FELAQUI, Commémorations.— BONOLA BEY, L'œuvre géographique de S.A. Ismaïl pacha.

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE

SOUS LE PATRONAGE DE

SON ALTESSE LE KHÉDIVE

Président :

S. E. le Dr ABBATE PACHA, *Médecin consultant de S. A. le Khédive*

Vice-Présidents :

S. E. HUSSEIN FAKRY PACHA, *Ministre des Travaux publics.*
COLONEL WINGATE BEY, *Directeur de l'Intelligence Depart. E. A.*

Secrétaire général :

Dr BONOLA BEY, *Avocat.*

Secrétaires :

COMM. T. FIGARI, *Avocat.*
AHMED ZÉKI BEY, *Chef de bureau à la Présidence du Conseil.*

Trésorier :

C. BOINET BEY, *Délégué au Conseil Financier.*

Commission Centrale :

A. BIRCHER, *Négociant.*
O. BORELLI BEY, *Avocat.*
A. CAMERON, *Conseiller à la Cour d'appel indigène.*
C. GRAND BEY, *Ingr, Directeur général des services de la ville du Caire.*
J. R. GIBSON, *Commissaire Directeur anglais des Domaines de l'État.*
S. E. ISMAIL PACHA, (el Felaki), *Astronome.*
S. E. MOHAMED MOKTAR PACHA, *Général en retraite.*
J. B. PIOT BEY, *Vétérinaire en chef de l'administration des Domaines de l'Etat.*
F. VENTRE PACHA, *Ingénieur en chef de la Daïra Sanieh.*
COMTE CH. ZALUSKI, *Commissaire autrichien à la Caisse de la Dette Publique.*

Le Président et le Secrétaire général sont nommés par S. A. le Khédive. Les autres Membres ont été nommés dans l'Assemblée générale du 27 janvier 1894.